

Gotico

Rafael Abalos

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RAFAEL ÁBALOS

GOTTLIC

wiz
Albin Michel

RAFAEL ÁBALOS

GOTTLIC

wiz
Albin Michel

Pour la traduction française :
© Éditions Albin Michel, 2011

ISBN : 978-2-226-22943-4

Du même auteur chez Albin Michel Wiz :

Grimpow, l'élú des Templiers

Grimpow, le chemin invisible

Pour Loli, avec un baiser

*Le sombre courant qui s'éloignait avec rapidité
du cœur des ténèbres...*

*... peut-être toute la sagesse, toute la vérité,
toute la sincérité tiennent-elles précisément dans
cet inappréciable instant où nous passons le
seuil de l'Invisible.*

Joseph Conrad, *Le Cœur des ténèbres*,
traduction d'André Ruyters (1925)

PREMIÈRE PARTIE

Les oubliettes du diable
Le jeu des énigmes infinies
Le signe de l'abîme

DEUXIÈME PARTIE

La Mission Ourobore
Le Prestidigitateur
Le Club Gótico

TROISIÈME PARTIE

« Les monstres de l'esprit »
La légende cachée
Le défi des serpents

Première partie

Les oubliettes du diable

1

Le vieil homme voulut ouvrir les yeux, mais ses paupières semblaient trop lourdes pour qu'il puisse les soulever. Il avait sans doute seulement l'impression d'être réveillé et son esprit dérivait encore à travers les nébulosités complexes du rêve. L'explication le réconforta, sans pourtant le convaincre et il continua à tenter de voir ce qui l'entourait. Il était à cent lieues de se douter que lorsqu'il atteindrait son objectif, un cauchemar atroce se matérialiserait sous son regard.

D'abord, il ne distingua que l'éclat de quelques torches, loin devant lui. Puis ses pupilles s'accoutumèrent à la pénombre environnante et il discerna avec horreur les épais barreaux noirâtres d'une cellule. Au-delà, dans ce qui évoquait une sombre grotte souterraine, les silhouettes spectrales de plusieurs corps immobiles étaient suspendues à des anneaux fixés au plafond. Il poussa un cri d'épouvante, mais sa gorge ne laissa filtrer aucun son. De multiples pensées se bousculaient sous son crâne pendant qu'il tentait de comprendre quelle sorte de folie s'était emparée de son esprit.

Il porta la main à son visage pour se prouver qu'il était vraiment sorti du sommeil, et se rendit compte avec consternation qu'il avait les poignets emprisonnés par de lourds bracelets de métal, reliés à une chaîne rivée au mur sur lequel il s'appuyait. De même, il ne tarda pas à remarquer que d'autres fers retenaient ses chevilles, comprimant ses articulations avec la force impitoyable d'un piège. La pression était telle que le moindre mouvement déclenchait une douleur intense. À cet instant, il perçut le froid, un souffle de vent glacé semblait lui effleurer tout le corps, traversant sans peine la mince barrière d'un habit de lin crasseux. Ce dernier détail acheva de le convaincre : il était enfermé dans une profonde et sinistre oubliette médiévale !

Surmontant à grand-peine sa terreur, le vieil homme émergea lentement de l'hébétude. Il s'efforçait de retrouver son identité, de reconstituer les circonstances et les événements qui avaient abouti à cette situation insolite. La plupart de ses questions restèrent sans

réponses. En revanche, il avait acquis une certitude : en principe, il ne vivait pas dans les temps obscurs et ténébreux du Moyen Âge, mais dans la première décennie du xxi^{e} siècle.

Le jeu des énigmes infinies

1

À seulement quinze ans, Nicholas Kilby et Beth Hampton avaient déjà participé à plusieurs missions spatiales virtuelles, organisées sur Internet par l'École expérimentale des jeunes astronautes, l'EEJA. Tous deux possédaient des connaissances approfondies dans des matières aussi complexes que la robotique et l'aéronautique, la cosmologie, l'astronomie, la biologie moléculaire ou les mathématiques qui expliquaient la nature des trous noirs de l'univers. Ce jour-là, pendant que Beth et Nicholas discutaient des derniers développements du projet de création d'une station lunaire permanente par la NASA, ils étaient loin de se douter qu'une formule énigmatique achevait d'entrer dans leurs messageries électroniques respectives, comme un virus informatique furtif.

Nicholas Kilby en eut la primeur. L'aménagement de sa chambre de Manhattan, au trente-cinquième étage d'un gratte-ciel de Lexington Avenue, s'inspirait fortement de l'intérieur d'un vaisseau intergalactique. Le motif du papier peint reproduisait de magnifiques appareils, instruments et ordinateurs constellés de diodes colorées qui simulaient des systèmes sophistiqués de navigation aérospatiale. La tête du lit abritait un petit dispositif destiné à projeter au plafond tout un firmament d'étoiles, de nébuleuses et de galaxies. Pour Nicholas, ce coin était la zone d'observation et de repos. Plus loin, une grande table croulant sous les livres et les revues délimitait son laboratoire de recherche. Enfin, devant la fenêtre, un ordinateur puissant avec son écran plat et tous les périphériques imaginables de la dernière génération formaient le poste de contrôle de sa station modulaire NK.

Avant d'aller se coucher, Nicholas ouvrit son serveur de courrier électronique. Un mail venait d'arriver. Pas la moindre indication d'expéditeur, d'heure ou de date d'envoi. Dans la rubrique objet, une mention laconique : « La formule ». Le message se détachait en caractères gras parmi sa moisson coutumière du jour – infos, convocations, ou nouvelles éditions des diverses revues numériques sur l'espace auxquelles il était abonné. Cette présentation insolite

inquiéta le garçon, il pouvait s'agir d'un programme toxique émis par quelque pirate du cyberspace. Il ne connaissait que trop les dangers de ces organismes, vers et autres virus capables de dévorer les entrailles du système informatique le mieux protégé en quelques millièmes de seconde. Quelle manœuvre diabolique pouvait dissimuler ce mystérieux mail ? Après quelques instants d'hésitation, il le fit passer par le filtre du logiciel de détection des virus de son PC. Ensuite, détournant les yeux pour ne pas voir le résultat de l'opération, il ouvrit le message d'un double clic de sa souris sans fil. L'écran afficha immédiatement une longue série d'énigmatiques formules mathématiques :

$$\begin{aligned}
 &12 \times (N2 + M5 + A6 + G4 + I3 + S7) \\
 &\quad 3 \times (L1) \\
 &\quad 9 \times (G4 + J1 + E3 + U2) \\
 &1 \times (R3 + E8 + C2 + L7 + A4 + B6 + S1 + B5) \\
 &\quad 7 \times (S4 + T1 + R2) \\
 &\quad 5 \times (E2 + L3) \\
 &\quad 2 \times (A5 + S3 + U2 + C4) \\
 &6 \times (M1 + R6 + T4 + I7 + E5 + O8 + I2) \\
 &\quad 8 \times (E1) \\
 &13 \times (N5 + I1 + T7 + N2 + S9 + I6 + O8 + F3) \\
 &\quad 10 \times (D1) \\
 &\quad 4 \times (S2 + N4 + A7 + I6 + O8 + F3) \\
 &\quad 11 \times (O2 + L1)
 \end{aligned}$$

Le signe de l'abîme

1

À huit heures pile du matin, le lieutenant de la Criminelle Aldous Fowler entra dans son bureau. Il se servit une tasse de café, s'installa dans son fauteuil, le fit pivoter vers la fenêtre et consacra quelques instants à observer le fourmillement dense de la circulation. Puis il déplia le journal qui l'attendait sur sa table de travail, parcourut rapidement les titres et survola les pages suivantes comme s'il consultait un annuaire téléphonique. Fowler était convaincu qu'aucune nouvelle ne saurait le surprendre et feuilleter le *New York Times* tenait plus du rituel que de la nécessité. Les articles retenaient rarement son attention, hormis ceux de la rubrique des sports. Ce matin-là, il se disposait à prendre connaissance du commentaire de la dernière partie des Knicks en NBA, lorsque le téléphone sonna.

– Lieutenant Fowler, s'annonça-t-il en décrochant.

L'agent en poste au standard téléphonique possédait une voix aux inflexions harmonieuses qui résonna à son oreille comme une mélodie.

– Je vous passe un appel urgent, lieutenant, dit-elle. J'ai déjà envoyé une ambulance et une patrouille sur place, mais je crois qu'il vaudrait mieux que vous parliez directement avec la correspondante, cela la rassurerait certainement...

Fowler l'interrompit avec impatience.

– De qui s'agit-il ?

– C'est la femme de ménage du Dr Katie Hart, du Centre de recherche neurologique Grosling. Elle l'a trouvée morte dans sa chambre à coucher peu après son arrivée.

Le lieutenant se releva d'un geste brusque, soudain plus attentif.

– Très bien, passez-la-moi.

Un déclic dans l'écouteur signala à Fowler que son interlocutrice était en ligne. Un observateur n'aurait rien remarqué, mais le rythme de son cœur s'accéléra, et le fourmillement familier qui le saisissait à chaque nouvelle affaire parcourut ses veines. Il toussota pour s'éclaircir la voix :

– Bonjour, ici le lieutenant Fowler de la police criminelle. En quoi

puis-je vous être utile ?

– Je m'appelle Berenice Hernando, lieutenant. Je suis la femme de ménage du Dr Katie Hart.

– Je vous écoute, madame.

Tout en parlant, il notait sur son carnet le nom de la scientifique et celui de son interlocutrice.

– Quelque chose de terrible est arrivé...

Elle s'interrompt, fondant en larmes comme une enfant effrayée.

D'après la voix et l'intonation de sa correspondante, Aldous se représentait une Hispanique à la peau brune d'une trentaine d'années, plutôt petite, qui maîtrisait bien l'anglais.

– Calmez-vous, madame Hernando, et racontez-moi ce qui s'est passé. Le central vous a envoyé une patrouille, la police sera bientôt là, ne craignez rien...

– Je n'ai pas peur, mais je suis bouleversée par la mort de Mme Hart... Voilà, je suis arrivée à la maison, il y a à peine quelques minutes, à huit heures précises comme tous les jours. La porte de la grille du jardin était ouverte et aussi l'entrée principale. D'abord, je me suis dit que le docteur avait oublié de refermer en partant – vous savez comme les scientifiques sont distraits parfois. Mais en entrant, j'ai plutôt pensé qu'elle était encore là ou qu'elle avait dû revenir pour une raison quelconque. J'ai cherché dans toutes les pièces, la cuisine, le salon, son bureau et la bibliothèque. Elle n'était nulle part. Et puis, j'ai fini par la trouver dans sa chambre à coucher. Au début, j'ai cru qu'elle était endormie, mais en approchant j'ai vu ses yeux entrouverts et puis j'ai remarqué qu'elle ne respirait plus. Je lui ai pris la main pour vérifier son pouls et là... Ces lettres au creux de sa paume... C'était horrible, horrible... On aurait dit que le diable en personne les avait gravées au fer rouge !

Berenice Hernando fondit de nouveau en larmes, inconsolable.

– De quoi parlez-vous ?

Elle s'efforça de répondre, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

– D'abord un *k*... Ensuite, c'était... un *o*, avec un accent circonflexe... et un *t* pour finir...

Aldous Fowler inscrivit les lettres sur son agenda et observa en silence le mot qu'elles formaient :

Kôt

– Kôt, dit-il à voix basse.

– Oui, c'est bien ça.

Fowler eut l'impression qu'en entendant prononcer le mot, la femme avait violemment frissonné à l'autre bout du fil.

– Le corps du Dr Hart porte-t-il une autre blessure ?

– Non, non. Du moins, je n’ai rien remarqué.

– Parfait, madame Hernando. Maintenant, quittez la maison. Attendez l’arrivée de la patrouille de police et de l’ambulance dans la rue. Et surtout, ne touchez à rien. À rien. C’est bien entendu ? Je vous rejoins d’ici quelques minutes.

Les oubliettes du diable

2

Le vieil homme observait fixement un rat qui humait l'air devant lui, lorsqu'un grincement métallique attira son attention. Une porte s'ouvrait. Tournant la tête d'un geste vif, il tendit l'oreille vers l'endroit et crut percevoir un bruit de pas dans le lointain. Il songea avec amertume que rien ne le différenciait du rongeur qui venait de détalé vers un coin sombre de l'oubliette. S'il l'avait pu, le prisonnier l'aurait volontiers imité. Un homme, dont le torse nu et musclé brillait à la lumière des torches, avançait vers lui.

L'allure du nouveau venu évoquait celle d'un bourreau. L'expression vide de son visage aux traits rudes accentuait son aspect féroce. Il portait d'une main une écuelle de bouillie et de l'autre, un bol en terre plein d'eau. En arrivant devant les barreaux du cachot, il posa les récipients à même le sol.

– Aidez-moi, par pitié !

Les mots franchirent à grand-peine la gorge desséchée du prisonnier.

Sans le regarder ou répondre à ses supplications, le geôlier saisit un trousseau de clés suspendu à son ceinturon et ouvrit la porte. Ensuite, il pénétra dans la petite cellule, puis laissa le bol et l'écuelle non loin des pieds de son occupant en lui jetant un regard indifférent. Taraudé par la soif, le vieil homme tendit les mains vers l'eau mais, retenu par la chaîne trop courte, il ne parvint pas à atteindre le bol. Le bourreau éclata d'un rire improbable, une sorte de hurlement étranglé, dont l'écho cascada entre les murs de pierre. À cet instant, le captif se rendit compte que le malheureux avait la langue tranchée.

Le jeu des énigmes infinies

2

Un bourdonnement suraigu de sirènes rebondit contre le contrevent de l'abribus, à l'angle de la 3^e Avenue et de la 116^e Rue. Insensible au vacarme, Beth Hampton leva la tête, suivant des yeux la course des nuages entraînés par le vent comme s'ils recélaient la réponse à la question qu'elle s'était posée toute la nuit. Mais elle ne discerna aucun signe dans ce ciel, si sombre et gris qu'il semblait fait de cendres froides. Le mystère serait peut-être éclairci à l'arrivée de son ami Nicholas Kilby. Elle avait hâte de lui demander s'il était l'expéditeur d'un courrier électronique, intitulé « La formule », contenant une série d'opérations mathématiques absurdes.

Enfin, Nicholas fit son apparition, se frayant un chemin parmi les étudiants qui se pressaient autour de l'arrêt du bus scolaire. En rejoignant Beth, il desserra le nœud de son écharpe et dégagea son cou.

- C'est toi, pas vrai ? lança-t-elle, dès qu'il fut à portée de voix.
- Qu'est-ce que je suis censé répondre ?
- Allez, ne joue pas les innocents, tu sais très bien de quoi je parle.
- J'ai à peine fermé l'œil de la nuit, je me suis réveillé avec un terrible mal de crâne, j'ai manqué de m'étrangler en prenant mon petit-déj' à toute vitesse, j'ai cavale pour ne pas rater le bus. Je souffle comme un bœuf et toi, tu me balances une question aussi tranchante qu'un couteau de boucher sans même me laisser le temps de respirer.

- Désolée... Alors, qui ça peut bien être, si ce n'est pas toi ? Hier, il y avait un mail anonyme dans mon courrier, sans date ni heure d'envoi. J'ai pensé que c'était une de tes blagues douteuses ou un message infecté.

L'expression de Nicholas s'assombrit en entendant les explications de son amie.

- Donc, tu l'as eu, toi aussi, souffla-t-il d'un air soucieux.
- Autrement dit, tu l'as également reçu...
- Pas de doute, nous parlons du même envoi, confirma Nicholas.
- Tu l'as ouvert ?

– D’abord, j’ai hésité. Mais j’avoue que l’intitulé de l’objet avait éveillé ma curiosité. Alors, je l’ai analysé au détecteur de virus avant de l’afficher. Là-dessus, j’ai passé la nuit à essayer de comprendre.

En signe d’exaspération, Beth leva au ciel ses yeux gris qui semblaient refléter la couleur des nuages.

– D’accord avec toi, c’est à s’arracher les cheveux. Cette fameuse formule n’est qu’une liste d’opérations mathématiques absurdes. Ça ne m’étonnerait pas que ça vienne d’un aspirant de l’EEJA qui cherche à nous faire une blague.

– N’en sois pas si sûre, dit Nicholas à voix basse. Hier soir, j’ai étudié la suite d’opérations en détail et quelque chose a fini par attirer mon attention. Les énoncés sont absurdes, c’est vrai, mais ce n’est pas si compliqué. Il ne s’agit que de multiplier des sommes de chiffres élevées à la puissance. Bon d’accord, le résultat donne des quantités complètement extravagantes...

Beth le regarda avec admiration.

– Que veux-tu dire exactement ?

– Que ces opérations ne sont pas d’ordre mathématique.

– Et pourquoi pas une formule chimique à partir des symboles de la table périodique des éléments ? suggéra-t-elle.

– Encore plus simple : des indications calligraphiques déguisées en numéros qui dissimulent le texte d’un message.

– Un cryptogramme ! Un code, c’est ça ?

– Exactement, une transmission chiffrée, confirma Nicholas.

Au même instant, le bus vira dans la 3^e Avenue, puis s’arrêta devant la station. Les portes s’ouvrirent dans un sifflement hydraulique qui s’éteignit en un râle d’agonie. Nicholas et Beth laissèrent monter leurs camarades avant d’embarquer à leur tour. Ils s’installèrent à deux places libres, au fond du véhicule, près d’une fenêtre.

– Alors, comment en es-tu arrivé à cette possibilité pour résoudre la formule ?

– Bon, cette nuit, j’ai étudié plusieurs variantes, notamment en changeant l’ordre des opérations donné par le message, expliqua le garçon.

Il ouvrit son sac à dos et en sortit un paquet de feuilles pliées en deux et les étala sur ses genoux, dévoilant la première page.

$$\begin{aligned} &12 \times (N2 + M5 + A6 + G4 + I3 + S7) \\ &\quad 3 \times (L1) \\ &\quad 9 \times (G4 + J1 + E3 + U2) \\ &1 \times (R3 + E8 + C2 + L7 + A4 + B6 + S1 + B5) \\ &\quad 7 \times (S4 + T1 + R2) \\ &\quad 5 \times (E2 + L3) \\ &\quad 2 \times (A5 + S3 + U2 + C4) \end{aligned}$$

$$\begin{aligned}
&6 \times (M1 + R6 + T4 + I7 + E5 + O8 + I2) \\
&\quad 8 \times (E1) \\
&13 \times (N5 + I1 + T7 + N2 + S9 + I6 + O8 + F3) \\
&\quad 10 \times (D1) \\
&\quad 4 \times (S2 + N4 + A7 + I6 + O8 + F3) \\
&\quad 11 \times (O2 + L1)
\end{aligned}$$

– Si nous analysons les opérations, il paraît clair que chaque numéro multiplicateur est différent des autres et qu'ils vont de un à treize, commença Nicholas avec enthousiasme. Donc, j'ai réécrit la formule en suivant ce critère.

Il montra une seconde liste :

$$\begin{aligned}
&1 \times (R3 + E8 + C2 + L7 + A4 + B6 + S1 + B5) \\
&\quad 2 \times (A5 + S3 + U2 + C4) \\
&\quad 3 \times (L1) \\
&\quad 4 \times (S2 + N4 + A7 + I6 + O8 + F3) \\
&\quad 5 \times (E2 + L3) \\
&6 \times (M1 + R6 + T4 + I7 + E5 + O8 + I2) \\
&\quad 7 \times (S4 + T1 + R2) \\
&\quad 8 \times (E1) \\
&\quad 9 \times (G4 + J1 + E3 + U2) \\
&\quad 10 \times (D1) \\
&\quad 11 \times (O2 + L1) \\
&\quad 12 \times (N2 + M5 + A6 + G4 + I3 + S7) \\
&13 \times (N5 + I1 + T7 + N2 + S9 + I6 + O8 + F3)
\end{aligned}$$

– Ça se tient, Nicholas ! C'est parfaitement logique, s'exclama Beth, sans dissimuler sa surprise.

– Attends un peu. Regarde ça, continua-t-il en passant à la deuxième page.

Nicholas y avait imprimé la première opération.

$$1 \times (R3 + E8 + C2 + L7 + A4 + B6 + S1 + B5)$$

– Nous pouvons appliquer la même règle au facteur compris entre parenthèses et ranger les lettres selon la séquence établie par les numéros qui les accompagnent, lança immédiatement Beth.

– Je savais que tu pigerais, dit Nicholas.

La troisième page de sa brève étude comportait un seul mot :

SCRABBLE

– C'est le jeu, tu vois ? Les opérations mathématiques de la formule

représentent des positions de mots sur une grille de Scrabble. Et ces mots forment un message crypté.

– Fascinant ! commenta Beth, de plus en plus étonnée.

Le signe de l'abîme

2

Avant de partir, le lieutenant Aldous Fowler passa un appel téléphonique et effectua deux consultations sur Internet. D'abord, il communiqua la nouvelle de la mort du Dr Hart à son supérieur, le capitaine Fitch. Quelques minutes plus tard, sa première exploration lui apprit que Katie Hart était une prestigieuse scientifique, spécialisée en neurologie. Puis en tapant le mot « Kôt » dans son moteur de recherche, il obtint vingt millions cinq cent quatre-vingt-dix mille références dans toutes les langues imaginables. Ensuite, il reporta l'adresse du Centre Grosling sur son calepin, qu'il glissa ensuite dans la poche gauche de son pantalon. Il se leva, ouvrit un tiroir de son bureau, en tira son arme de service et la rangea sous son blouson. Enfin, il franchit le seuil, jonglant d'une main avec un porte-clés en forme de ballon de basket miniature.

Entre le commissariat et la maison de la victime, Fowler se remémora plusieurs fois sa conversation avec la femme de ménage. Cependant, arrivé sur place, il n'eut guère le loisir de poursuivre ses réflexions. À peine était-il entré dans le jardin que l'officier Rehistan quitta son poste à l'entrée pour le rejoindre en hâte.

– La porte n'a pas été forcée, mon lieutenant.

L'agent de police corpulent au visage carré semblait décidé à épargner à son supérieur une quelconque perte de temps et d'énergie inutile.

– Nous avons également vérifié toutes les fenêtres, elles étaient fermées. Le sergent Bladock est là-haut avec le médecin et l'infirmier des urgences, précisa Rehistan.

Fowler lui adressa un petit signe de tête et ébaucha un sourire de gratitude, tout en jetant un coup d'œil sur la serrure.

– L'équipe des empreintes n'est pas arrivée ?

– Ils ne devraient pas tarder. Le central nous a informés qu'ils seraient là au plus tard dans une demi-heure. Mais ne vous inquiétez pas, personne n'a touché quoi que ce soit.

– Et Mme Hernando ?

– Dans la cuisine. La pauvre femme est toujours sous le choc.

– Dites-lui que je lui parlerai après avoir vu le cadavre.

Fowler observa une courte pause dans le grand hall, se laissant imprégner par l'atmosphère d'ordre et de propreté qui émanait de l'intérieur de la demeure. Dans l'escalier, il croisa l'urgentiste qui descendait. C'était encore un jeune homme, sanglé dans sa tenue orange fluo. Il s'arrêta sur le palier, posa sa grosse sacoche noire sous le vitrail qui décorait l'endroit, et repoussa la frange qui lui tombait sur les sourcils.

– Vous êtes le lieutenant Fowler de la Criminelle ?

– C'est moi, en effet.

– James Hoffman. J'appartiens à l'unité d'urgences médicales.

Aldous serra la main tendue.

– Ravi de vous rencontrer, James...

Mais avant qu'il puisse continuer, le médecin l'interrompt.

– J'ai bien peur que nous ne puissions rien faire pour le Dr Hart, lieutenant. Elle est probablement morte à l'aube, à la suite d'un arrêt cardiaque. Aucune trace de drogue ou de barbituriques dans la chambre. Pas de sang, non plus. Aucune blessure, en dehors de ce mot étrange sur sa main : « Kôt ». Un vrai mystère, si vous voulez mon avis. On a sans doute fait ça au fer rouge, vous savez, comme ceux qu'utilisent les éleveurs pour marquer leur bétail ou leurs chevaux. Mais je serais bien en peine de vous dire ce que ça signifie, si elle s'est fait ça seule ou si quelqu'un d'autre s'en est chargé. J'ignore également si la blessure a été faite avant ou après la mort. Cela dit, vu l'état de la cicatrice, je peux vous assurer qu'il s'agit d'une brûlure récente. J'imagine que le légiste vous précisera tous ces détails après l'autopsie. Je l'ai fait prévenir, il devrait arriver sous peu.

James Hoffman avait débité son discours d'une traite, presque sans reprendre son souffle. Manifestement, il n'avait qu'une envie, faire part de ses observations sans être interrompu et déguerpir aussitôt que possible.

Il serra de nouveau la main de Fowler et repartit d'un pas pressé. Un infirmier qui descendait aussi apparut en haut des marches. Soudain, le médecin s'immobilisa et se retourna.

– Ah, lieutenant ! J'ai oublié de vous dire quelque chose. Selon moi, Mme Hart n'a opposé aucune résistance au moment où on lui a brûlé la paume au fer rouge, ou quel que soit l'objet qui a laissé cette marque. Je n'ai décelé aucun signe de lutte, aucune trace visible sur ses poignets ou ses bras. Vous pourrez le constater vous-même.

– Merci, James. Je m'en souviendrai.

L'escalier débouchait sur un large couloir qui s'étendait de part et d'autre. Au fond, à droite, le sergent Bladock s'affairait à poser des scellés sur l'encadrement d'une porte, sans doute celle de la chambre à

coucher de feu le Dr Hart.

En voyant approcher son supérieur, l'officier qui gardait le corps avança à sa rencontre. C'était un Africain-Américain d'une quarantaine d'années. Son crâne rasé faisait ressortir ses yeux brillants et sa bouche aux lèvres pleines, au-dessus d'un nez épaté.

– Le central nous a prévenus de votre arrivée, mon lieutenant. Les types des urgences viennent juste de partir. Vous avez dû les croiser dans l'escalier. Ils ne pouvaient pas faire grand-chose pour le docteur, mais ils ont pris soin de ne pas manipuler le corps plus que ce qu'il fallait pour constater le décès.

– Très bien, sergent. Postez-vous dans le couloir et ne laissez passer personne, à part le légiste. Entre-temps, je vais jeter un coup d'œil là-dedans.

Aldous Fowler sortit des gants en latex d'une poche de son blouson et les enfila.

La chambre à coucher était une grande pièce, luxueusement aménagée. Si l'on exceptait la grotesque marque au fer rouge qui creusait l'intérieur de la paume indolemment abandonnée sur le couvre-lit, le corps inerte du Dr Hart serait apparu comme le complément naturel de ce décor paisible.

Debout près du lit, Fowler contemplait le cadavre d'une quinquagénaire aux cheveux blonds, légèrement ondulés. Les yeux d'un bleu très clair étaient encore visibles. Si le visage était maintenant dénué d'expression sous le teint livide et violacé, on pouvait néanmoins discerner la beauté d'antan. Avant de mourir, Katie Hart semblait s'être affranchie pour toujours de ses peines, de ses illusions, de ses craintes. Comme le lui avait annoncé le médecin, on ne distinguait aucune trace de souffrance, nulle crispation ne déformait ces traits sereins. Il s'accroupit près du corps, examina la peau blanche du bras et constata de nouveau l'absence de lésions. Pour finir, il étudia la paume de la main marquée. La blessure était encore vive et les contours de la cicatrice traçaient avec une précision presque chirurgicale le profil des trois lettres. Fowler sortit son carnet et reproduisit le motif aussi fidèlement que possible. Son dessin terminé, il se redressa, sans cependant quitter du regard le mot mystérieux, avec l'obscur impression de se trouver en présence d'un stigmatisme diabolique.

Les oubliettes du diable

3

Le silence, les ombres, les rats et quelques cafards étaient les seuls compagnons du vieil homme. Il n'avait aucun moyen d'évaluer la durée de son séjour dans cet enfer humide et obscur, il ignorait si à l'extérieur le soleil brillait ou la nuit régnait. Mais pour l'instant, il n'aspirait qu'au retour de son geôlier avec l'écuelle d'eau qui calmerait sa soif. La première fois qu'il avait vu cet homme rude, le prisonnier avait ressenti une étrange sensation où le réconfort se mêlait à la terreur que lui causait son aspect d'ogre. La présence d'un être humain, fût-elle celle d'un bourreau à la langue tranchée, valait mieux que sa terrible solitude. C'est pourquoi son regard ne quittait pas l'ombre incertaine qui régnait au-delà des barreaux de son cachot. Il tendait l'oreille pour saisir le grincement des gonds d'une porte qui s'ouvrirait et le chuintement des semelles contre la pierre.

Cela lui permettait aussi de mesurer le temps. Pas celui du reste des hommes, marqué par les heures du jour et de la nuit, mais son propre temps, celui de sa prison, rythmé par les visites du bourreau, comme une annonce irrémédiable de sa fin prochaine. À cette idée, son sang se glaça dans ses veines et un tremblement incoercible s'empara de son corps. Si au moins il comprenait pourquoi il se trouvait en ce lieu, s'il savait qui il était et comment il avait échoué dans cet environnement terrifiant, il pourrait accepter ce cauchemar sinistre comme une inévitable conséquence de son destin. Par malheur, chaque fois qu'il se posait ces questions, il avait le sentiment de plonger dans un abîme insondable où régnait la plus complète obscurité. Le néant – un vide ouvert dans son esprit par lequel tous ses souvenirs s'étaient mystérieusement échappés.

Le jeu des énigmes infinies

3

Durant la première heure de cours, Beth Hampton ne cessa de penser à tout ce que lui avait dit Nicholas. Elle semblait attentive, mais en réalité, elle percevait les paroles du Pr Loster comme un murmure lointain, dont le sens véritable lui échappait complètement. De même, elle mit un certain temps à comprendre que le professeur venait de l'appeler au tableau pour résoudre une équation mathématique complexe, en expliquant à ses camarades de classe les diverses démonstrations possibles.

- Désolée, monsieur. Je ne me sens pas très bien, aujourd'hui...
- Quelque chose ne va pas, Beth ?
- J'ai seulement une légère nausée, répondit-elle d'une petite voix.
- Tu peux quitter le cours, si tu veux.
- Merci, monsieur. Je crois que ça pourrait me faire du bien de respirer un peu d'air frais.

Beth s'empressa de prendre son sac à dos et de rassembler ses affaires. Nicholas l'imita, rangeant précipitamment cahiers et crayons. Il se leva, ramassa son blouson et son écharpe posés sur le dossier de sa chaise.

- Il vaut mieux que je l'accompagne, monsieur.
- Oui, oui... Bien sûr, Nicholas. Toi aussi, tu peux y aller...

Debout sur son estrade, le professeur regarda sortir les deux adolescents par-dessus ses lunettes en demi-lune, vaguement conscient que quelque chose lui avait échappé.

Le couloir était silencieux et désert.

- Tu ne te sens vraiment pas bien ? demanda Nicholas avec un soupçon d'inquiétude.

- Je suis en pleine forme. Mais après ce que tu m'as dit dans le bus, j'avais du mal à suivre le cours. Je préfère que nous allions quelque part et que tu me racontes comment tu as fini par résoudre cette mystérieuse partie de Scrabble, répondit Beth, le regard pétillant.

Malgré le ciel bas, qui menaçait de lâcher sa pesante charge liquide d'un instant à l'autre, ils sortirent sur le campus et s'installèrent sur un

banc de bois. Si Beth ne dissimulait pas sa curiosité, elle passait son agacement sous silence. À vrai dire, elle s'en voulait un peu de ne pas avoir compris que cet énoncé, absurde en apparence, recélait en réalité un message codé.

Nicholas ressortit son petit dossier, mit de côté les pages qu'il avait déjà montrées à Beth dans le bus, puis s'arrêta sur celle où il avait associé les opérations de la formule, rangées par ordre croissant, et leurs correspondances respectives en lettres.

$$1 \times (R3 + E8 + C2 + L7 + A4 + B6 + S1 + B5)$$

SCRABBLE

$$2 \times (A5 + S3 + U2 + C4)$$

USCA

$$3 \times (L1)$$

L

$$4 \times (S2 + N4 + A7 + I6 + E3 + C5)$$

SENCIA

$$5 \times (E2 + L3)$$

EL

$$6 \times (M1 + R6 + T4 + I7 + E5 + O8 + I2)$$

MITERIO

$$7 \times (S4 + T1 + R2)$$

TRS

$$8 \times (E1)$$

E

$$9 \times (G4 + J1 + E3 + U2)$$

JUEG

$$10 \times (D1)$$

D

$$11 \times (O2 + L1)$$

LO

$$12 \times (N2 + M5 + A6 + G4 + I3 + S7)$$

NIGMAS

$$13 \times (N5 + I1 + T7 + N2 + S9 + I6 + O8 + F3)$$

INFINITOS

Dessous, Nicholas avait noté les mots incomplets en respectant l'ordre numéral, formant le texte suivant :

_USCA L_SENCIA EL MIS_TERIO
TR_S E_ JUEG_D_ LO_EN_GMAS INF_NITOS

– On dirait de l'espagnol, constata Beth.

Ses yeux gris glissaient sur le texte comme une douce caresse. Puis

elle prononça les mots tronqués à voix haute, avec le ton solennel de celui qui conjure un enchanteur.

– « *Busca la Esencia del Misterio tras el juego de los enigmas infinitos.* »

– Exactement, approuva Nicholas.

Et il lui montra la feuille suivante. Il y avait tracé la représentation graphique d'une partie de Scrabble en cours, chaque coup étant indiqué par son numéro d'ordre, noté entre parenthèses.

(6) M
I
(1) S C R A (3) L (8) E (4) E
T U S
(10) D E (11) L O S (5) D E L
R C N
I A C
(9) J U (12) E G O I
N
(13) I N F I N I T O S
G
M
A
S

– « *Busca la Esencia del Misterio tras el juego de los enigmas infinitos* », répéta Nicholas Kilby en détachant les mots. Un jeu à l'intérieur d'un autre jeu et un mystère à l'intérieur d'une autre énigme.

Ses propres paroles avaient la même tonalité énigmatique que la formule décodée.

– Vu de cette manière, ça paraît très simple. Mais qui a inventé cette formule et dans quel but ?

– Bon, ça, je l'ignore. Mais l'auteur nous propose de chercher l'essence d'un mystère à l'intérieur d'un jeu d'énigmes infinies.

Beth continua, réfléchissant à haute voix :

– Je me demande si nous sommes les seuls à avoir reçu ce mail.

– Je me suis aussi posé la question, mais ce n'est sans doute pas très important. Du moins, pour l'instant.

– Tu as peut-être raison.

– La solution du jeu de la formule nous a conduits au jeu de Scrabble, le jeu de Scrabble nous conduit au jeu des énigmes, et le jeu des énigmes doit nous conduire au jeu de l'Essence du Mystère ou à un autre jeu infini.

– Mais qui joue avec nous ? s'inquiéta Beth.

– Je ne sais pas, mais j'aimerais bien l'apprendre.

– Ça veut dire que tu as envie de continuer ?

– Évidemment, nous avons gagné la première manche et je tiens à découvrir qui se cache derrière tous ces mystères. Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

– Tout ça me fait un peu peur. Il y a pas mal de cinglés sur Internet et quelque chose me met mal à l'aise dans cette formule. Je serais incapable de préciser ce que c'est, mais ça ne me plaît pas.

– Si je suis certain de quelque chose, c'est que ce message n'est pas l'œuvre d'un fou, affirma Nicholas après un bref silence.

– C'est possible.

– N'hésitons plus, Beth, allons-y. Nous n'avons rien à perdre.

– D'accord, d'accord.

Mais manifestement, la jeune fille n'était guère convaincue.

Le signe de l'abîme

3

Berenice Hernando était telle que l'avait imaginée Aldous Fowler en entendant sa voix au téléphone : d'origine mexicaine, brune et petite. Cependant, elle ne semblait pas avoir encore trente ans. Les yeux ronds et noirs, comme la légère nuance cuivrée de sa peau, indiquaient de lointains ancêtres amérindiens.

– Je me suis permis de vous préparer du café, dit-elle.

– Merci, madame Hernando, c'est très aimable.

– Avez-vous trouvé ce qui a pu arriver au Dr Hart ?

Berenice ne faisait aucun effort pour masquer son chagrin.

– Non, pas encore. D'après le médecin des urgences, il s'agirait d'un arrêt cardiaque.

– Oh, mon Dieu !

Elle fondit une nouvelle fois en sanglots et tenta d'étancher ses larmes du dos de la main.

– Je suis navré, madame Hernando. Écoutez, je sais que le sujet est pénible pour vous, mais je dois vous poser quelques questions, j'espère que vous comprenez ma position.

Mme Hernando hocha la tête en silence, s'efforçant de ravalier ses pleurs. Au bout de quelques secondes, elle respira profondément et fut de nouveau en état de parler.

– Je ferai tout mon possible pour vous aider, lieutenant. Mais j'ai bien peur de ne rien vous apprendre d'utile.

– Un détail à l'air insignifiant peut avoir beaucoup d'importance.

Avant de commencer, Fowler posa son carnet de notes à côté de sa tasse.

– Depuis combien de temps êtes-vous au service du Dr Hart ?

– Mon mari et moi sommes arrivés à New York il y a cinq ans. Avant, nous vivions au sud du Texas, près de la frontière avec le Mexique. Peu après notre installation, j'ai lié amitié avec une de mes voisines de Harlem. Cette femme s'occupait d'entretenir la maison d'une scientifique. Comme elle devait prendre sa retraite, elle m'a proposé de la remplacer. Vous comprenez, elle ne voulait pas laisser le

docteur entre les mains de n'importe qui. Mon amie avait passé une grande partie de sa vie à prendre soin de Mme Hart qu'elle aimait comme un membre de sa famille.

– Vous vous souvenez du nom de cette femme ?

– Bien sûr. Golda. Golda Mushne. Mais elle est morte peu de temps après avoir cessé de travailler, ajouta Berenice en remarquant que le lieutenant prenait des notes.

– Aviez-vous déjà vu cette marque sur la main du docteur ?

Le visage de Berenice se crispa en une expression de dégoût.

– Jamais. Et j'espère ne jamais revoir ces lettres maudites. Je ne comprends pas pourquoi on lui a fait quelque chose d'aussi horrible.

– Pourquoi pensez-vous qu'on se serait attaqué à elle ?

– Eh bien... Quelqu'un a bien dû lui faire cette marque sur la main, souligna la femme en toute naïveté. Vous ne croyez pas ?

– Avez-vous une idée de l'identité de cette personne ?

– Oh, non ! Bien sûr que non. Comment pourrais-je savoir qui est le responsable ? Comme je l'ai déjà dit, la grille du jardin et la porte de la maison n'étaient pas fermées, voilà tout. Celui qui les a ouvertes a dû...

Sa voix se brisa, elle posa les mains sur ses joues, comme dans une vaine tentative de juguler l'émotion.

– Allons, madame Hernando, calmez-vous.

– Désolée, mais c'est tellement horrible...

– J'imagine que le Dr Hart vivait seule ici.

– Oui, il n'y avait qu'elle. J'arrivais tous les matins à huit heures pour m'occuper du ménage et de la lessive. Je partais vers midi. Madame ne rentrait jamais avant cinq heures.

– En dehors de vous et du docteur, qui avait les clés ?

– Personne. Du moins, pas que je sache.

– Et l'alarme ?

– À mon arrivée ce matin, elle n'était pas branchée.

– Vous avez remarqué quelque chose de particulier à l'intérieur ?

– Apparemment tout est en ordre, mais je n'ai pas vérifié chaque pièce en détail.

– Savez-vous où l'on peut joindre quelqu'un de sa famille ?

La femme de ménage secoua la tête.

– À ma connaissance, madame n'avait personne.

– Un ami, une amie, peut-être... quelqu'un qui lui rendait souvent visite ?

– Parfois, elle recevait un groupe d'amis et je restais faire le service. Mais j'ignore leurs noms. Je me souviens d'un monsieur d'une soixantaine d'années. Le docteur et lui avaient l'habitude de se promener dans le jardin en se tenant la main.

– Vous pourriez le décrire ?

– Oui, il est venu plusieurs fois, mais je ne lui ai jamais parlé. Je dirais que c'est un homme de taille moyenne, plutôt athlétique malgré son âge et aussi très souriant. En tout cas, je suis sûre qu'il avait des cheveux très blancs, très fournis et des yeux très clairs.

– Je n'ai pas vu de cadres dans la maison. Y a-t-il quelque part un album de photos, ou un cliché qui nous aiderait à identifier une de ces personnes ?

– Depuis que je travaille pour le docteur, je n'ai jamais rien vu de tel. Il n'y a aucune photo, encadrée ou pas, de personne, ni de rien. Madame ne devait pas aimer ça. Vous trouverez peut-être des renseignements sur ces gens au Centre Grosling.

– Pouvez-vous me dire deux mots du jardinier ?

Fowler avait été frappé par l'aspect entretenu du jardin.

– C'est le Dr Hart... Oh, mon Dieu ! Je n'arrive pas à parler d'elle au passé, je ne peux pas croire qu'elle soit morte. Je voulais dire que le Dr Hart s'en occupait en personne. C'est ainsi qu'elle se détendait en fin de semaine. Qu'il pleuve ou qu'il vente, elle y passait des heures.

– J'imagine qu'elle avait d'autres loisirs.

– Madame s'intéressait beaucoup à la peinture et elle collectionnait des œuvres d'art. Elle avait fait installer un atelier dans le grenier où elle peignait de grands tableaux. Ensuite, elle en faisait don à des associations caritatives qui les vendaient aux enchères.

– Savez-vous si elle souffrait d'une maladie quelconque ?

– Eh bien, elle prenait des pilules. Peut-être des médicaments ou des vitamines, je n'en sais rien. Tout est rangé dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains de sa chambre. Mais pour moi, le Dr Hart était plus saine que la pomme du Paradis avant l'arrivée du serpent, si je peux m'exprimer ainsi.

– Je comprends.

Rehistan entra dans la cuisine, irrésistiblement attiré, semblait-il, par l'arôme du café.

– Le légiste est arrivé, mon lieutenant.

– Merci, je vais le rejoindre tout de suite.

Fowler adressa un signe de tête à son subordonné, puis se retourna vers la femme de ménage.

– Merci, madame Hernando, nous en avons terminé pour le moment. Pendant que je parle avec le médecin légiste, seriez-vous assez aimable pour vérifier s'il manque quelque chose ?

Fowler s'apprêtait à sortir, lorsque le téléphone de la cuisine sonna. Il décrocha machinalement.

– Oui ?

Après un court silence, il entendit la tonalité intermittente.

– On a raccroché. Madame Hernando, vous attendiez un appel ?

La femme de ménage répondit d'un signe de tête négatif.

– Rehistal, appelez immédiatement le central et demandez-leur de relever les communications de ce numéro aussi vite que possible.

Les oubliettes du diable

4

En peu de temps, l'ouïe du vieil homme s'était aiguisée comme celle d'un aveugle. Il était maintenant capable de percevoir le trottement des rats dans les oubliettes et le crissement des pattes de cafards contre le sol de pierre. Durant les dernières heures, il avait observé les formes immobiles pendues au plafond du fond de sa geôle et qu'il distinguait à peine dans la pénombre. Cependant, il avait beau se concentrer, faire appel à tous ses sens pour vérifier si ces grotesques silhouettes en suspension bougeaient en quelque façon, jusqu'à présent, il n'avait décelé qu'une vague oscillation pendulaire, à la lueur vacillante des torches. En étudiant l'aspect des corps, il avait toutefois remarqué que leurs têtes inertes s'inclinaient vers l'avant. Il s'agissait sans doute des cadavres de deux condamnés exécutés. Pourtant, l'odeur de la putréfaction n'arrivait pas jusqu'à lui.

La porte s'ouvrit enfin avec ce grincement de ferrures oxydées que le captif guettait avec impatience. Au bout de quelques instants, il se rendit compte qu'un autre bruit de pas se mêlait à celui du bourreau. Un homme plus léger l'accompagnait. Le visiteur inconnu marchait en traînant les pieds, produisant un chuintement semblable au sifflement d'un serpent venimeux. Peu après, il les vit apparaître au fond de la geôle. Ils s'arrêtèrent devant la grille de sa cellule. Le nouveau venu était un moine dont le visage se dissimulait sous la capuche rabattue de son froc noir.

Le bourreau ouvrit la porte et franchit les imposants barreaux de fer, puis il déposa une écuelle d'eau aux pieds du prisonnier. Celui-ci la saisit sans perdre un instant et la porta à ses lèvres desséchées. Il vida le récipient d'un trait et ne s'interrompit qu'en sentant la dernière goutte descendre le long de sa gorge. Il avait enfin étanché sa terrible soif.

Le geôlier ressortit et verrouilla de nouveau la cellule, puis il s'écarta pour laisser le moine se rapprocher du vieil homme. Celui-ci plissa les yeux pour mieux distinguer le visage du religieux, mais il ne vit qu'un inconnu à l'expression menaçante.

- Dites votre nom ! ordonna le moine.
- Qu’attendez-vous de moi ? demanda le captif d’une voix faible.
- Ce n’est pas à vous de poser les questions ! tonna l’autre.
- Je ne me souviens de rien, murmura le vieil homme.

Visiblement irrité, l’interlocuteur leva les mains et déclara d’un ton solennel :

– Kenneth Kogan, je vous accuse d’hérésie. Au nom de Dieu je vous commande de confesser vos péchés et de vous repentir de votre arrogance, si vous ne voulez pas subir les tourments et le feu du bûcher, dont les flammes purifieront votre âme !

Ces paroles mirent le vieil homme au désespoir, se croyant soudain frappé d’un accès de folie. Il se prit la tête entre les mains, tentant par ce geste vain de sortir de son effarement. Ses doigts entrèrent en contact avec une énorme cicatrice encore fraîche, qui lui encerclait le crâne.

- Que m’avez-vous fait ? balbutia-t-il, atterré.
- Nous avons fouillé dans votre cerveau pour mieux connaître vos secrets, répondit le moine sans s’émouvoir.

Le jeu des énigmes infinies

4

Les canards barbotaient sur le lac de Central Park, secouant leurs plumes lustrées ou les gonflant pour nicher leur tête entre leurs ailes. Toutes les tailles et toutes les couleurs étaient représentées. Installée sur un banc, Beth les observait avec amusement. Près d'elle, Nicholas était plongé dans un silence méditatif, perdu dans ses pensées. Son regard errait à la surface miroitante de l'eau, comme si la mystérieuse formule lui avait jeté un sort irréversible.

– Tu crois que tu as eu raison de me parler de la solution de la formule ? demanda soudain Beth.

– Quelle drôle de question !

– Je ne sais pas. Je me disais qu'il s'agissait peut-être d'un message personnel que chacun de nous devait résoudre à sa manière.

– Si tu t'y étais un peu consacrée, tu aurais élucidé l'énigme aussi bien que moi, voire plus vite.

– Possible. Mais si nous n'en avons pas discuté ce matin, tu aurais quand même trouvé la solution du Scrabble et je ne m'en serais plus soucée.

– Où veux-tu en venir, Beth ?

Elle ramena ses jambes sous le banc, cherchant à les protéger de la brise fraîche qui avait commencé à souffler du Queens et ridait soudain la surface du lac.

– Et si cette formule était destinée à rester secrète ? Nous avons peut-être interrompu le déroulement naturel du jeu en forçant ses conséquences.

Nicholas avait écouté son amie avec un étonnement grandissant.

– Explique-moi ça plus simplement, si tu veux bien.

– Imagine un instant que nous n'ayons pas discuté du message, ce matin.

– Et... ?

– Eh bien, c'est toi qui devrais continuer la partie...

– Tu te dégonfles, ma vieille.

– Non, ça n'a rien à voir, protesta Beth.

– Je n’y comprends rien. Qu’est-ce que notre discussion vient faire là-dedans ? Puisqu’on est dans les suppositions, et si toi aussi tu avais résolu la formule et que je l’ignore ? Qu’aurais-tu fait après avoir obtenu la solution ?

– Il est probable que je ne me serais pas risquée plus loin. Je t’aurais sans doute mentionné la chose, mais je n’en aurais pas débattu avec toi.

– Si tu veux, je peux continuer seul.

– C’est exactement ce que je pense.

– Vas-y, Beth, exprime-toi franchement.

– D’après moi, à partir de maintenant, nous devrions nous comporter comme si nous n’avions jamais discuté de la formule et de sa signification.

– Tu tiens à ce qu’on aille chacun de son côté ?

– Si ce sont les règles du jeu, je crois sincèrement que ça vaut mieux.

Nicholas se frotta machinalement le menton, comme souvent lorsqu’il réfléchissait, puis la regarda dans les yeux.

Après tout, l’attitude de Beth était peut-être la plus judicieuse. D’abord, elle n’aimait pas tricher. À l’école des jeunes astronautes, elle s’attaquait à chaque nouveau défi avec une rare ténacité. D’autre part, Nicholas connaissait le goût de son amie pour la compétition, elle ne consentirait pas à jouer les seconds rôles en se contentant de l’assister pendant qu’il mènerait l’enquête. Il finit par se résigner.

– Très bien... Si c’est ce que tu souhaites, chacun de nous suivra sa propre voie.

– Je n’ai pas dit que j’allais m’engager dans cette voie, murmura Beth avec un sourire.

Le signe de l'abîme

4

Le légiste Scrinn A. Kendall, un homme d'apparence juvénile malgré son âge mûr, s'exprimait avec le calme de celui qui fréquente couramment les morts, et pour qui la hâte en présence des victimes était synonyme d'absence de sentiment humain. Son rapport succinct et posé n'apprit rien de plus à Aldous Fowler sur le décès du Dr Hart. Après l'examen du cadavre, les premières constatations de Scrinna – son surnom, à la Criminelle – coïncidaient avec celles du médecin des urgences, même s'il était plus explicite dans ses conclusions. La température du corps, encore tiède au toucher, la rigidité relative des bras et des poignets, tout comme l'état des lividités cadavériques de l'épaule indiquaient que la victime avait succombé dans son lit, vers cinq heures du matin. Il n'y avait aucun signe de résistance, de lutte ou d'agression, les ongles étaient intacts, les pupilles dilatées. Un examen sommaire n'avait révélé ni fractures osseuses ni lésions sur le cou.

Agenouillé près du lit, le légiste ouvrit sa sacoche. Quelques secondes plus tard, l'éclat froid d'un petit bistouri à la lame effilée brillait dans sa main gantée de latex. Il se munit aussi d'une loupe et l'approcha de la marque. Le mot « Kôt » se détachait clairement au milieu de la paume droite. Si elle avait été encore vivante, il aurait suffi au Dr Hart de faire légèrement pivoter son poignet pour pouvoir le lire. Les lettres les plus hautes, le *k* et le *t*, n'excédaient pas trois centimètres et toutes avaient la teinte noirâtre de la chair carbonisée.

Sans quitter des yeux la marque déformée par le verre grossissant, le légiste exposait ses remarques à voix basse, comme s'il parlait pour lui-même.

– On a utilisé un fer rouge, c'est indubitable. Les brûlures par contact sont facilement reconnaissables lorsqu'elles ont profondément pénétré l'épiderme. Le contour de chaque caractère est parfaitement délimité par les bords rougeâtres autour de la zone parcheminée marron.

Il illustrait son exposé en désignant les différents endroits du bout

de son bistouri.

– Le *t* est particulièrement remarquable, continua-t-il. À mon avis, la forme évoque une dague, ou un poignard à la pointe courbe. On peut aussi penser qu'il s'agit d'une croix, mais c'est une caractéristique commune de toutes les typographies de cette lettre. En revanche, aucun symbole connu de la croix ne se recourbe d'un seul côté en son extrémité inférieure. Du moins, à ma connaissance.

Debout près de lui, Aldous Fowler, son calepin à la main, observait fixement le dessin du mot qu'il avait minutieusement reproduit.

Scrinna se releva et haussa les épaules.

– La dernière fois que j'ai vu ce genre de lésions sur la paume d'un cadavre, il s'agissait d'un cas de faux stigmates, dit-il. L'affaire remonte à quelques années, je travaillais dans le Bronx, à l'époque. Le chef d'une secte apocalyptique était mort d'un cancer des poumons, à cause du tabac. Mais ses disciples se sont mis en tête d'en faire un saint et ils n'ont pas hésité à lui enfoncer des clous au creux des mains, comme s'il avait été crucifié. Ensuite, ils ont présenté les stigmates de leur guide spirituel comme un prodige divin. Une belle bande de cinglés, si vous voulez savoir.

– En découvrant cette marque, j'ai pensé exactement la même chose.

À gestes aussi mesurés que ses paroles, le légiste rangea la loupe et le bistouri dans sa sacoche, puis en sortit un appareil photo numérique, poursuivant son exposé avec flegme.

– Du point de vue clinique, les stigmates ne sont que des maladies de la peau qui apparaissent à la suite d'un profond bouleversement psychologique, surtout chez les sujets qui souffrent de graves épisodes d'hystérie ou de délire mystique. Mais si vous posez la question à quelqu'un qui a de solides convictions religieuses, il vous dira que les stigmates sont un véritable don de Dieu, une souffrance sanglante et jouissive qui les rapproche de la divinité. D'autres vous soutiendront qu'il s'agit bien évidemment d'une manifestation diabolique qui mène directement en enfer. Nous vivons des temps obscurs, lieutenant. Ce qui nous importe le moins est la cause réelle des choses. Mais nous sommes toujours prêts à renforcer nos croyances et nos superstitions, si absurdes et superficielles soient-elles.

Tout en parlant, Scrinna mitraillait sous tous les angles le corps et la paume à l'empreinte calcinée.

– Et que pensez-vous de cette marque ? demanda Aldous Fowler.

– Honnêtement, vous pouvez écarter dès maintenant l'hypothèse d'un phénomène surnaturel pour expliquer cette brûlure. Il me paraît également logique de croire que le docteur n'était pas folle au point de s'infliger une lésion aussi macabre et douloureuse. La personne responsable de cette blessure savait ce qu'elle faisait et avait ses

raisons.

L'appareil photo retrouva sa place dans la sacoche.

– Voilà, lieutenant, je ne peux pas vous en dire plus pour l'instant. Nous aurons sans doute de nouvelles informations sur le décès du Dr Hart et cette marque grâce à l'autopsie. Dès que mon rapport sera prêt, je vous ferai prévenir.

Une masse de nuages sombres bouchait le ciel de New York, rasant les gratte-ciel de Manhattan ; elle avait déjà englouti les derniers étages de l'Empire State Building.

– Elle a été assassinée ? demanda le capitaine Fitch lorsqu'il appela Fowler.

– Sans cette marque dans sa main, on pourrait jurer que le Dr Hart est morte pendant son sommeil.

Fowler, sorti pour répondre à l'appel de son supérieur, déambulait dans le jardin.

Confortablement installé, jambes croisées dans son fauteuil, le capitaine Fitch regardait la rue par la grande baie vitrée de son bureau. L'appréhension lui tordait l'estomac comme s'il avait l'intuition d'une catastrophe imminente, sans pourtant se décider à chercher un abri sûr.

– La mort du Dr Hart est due à un infarctus, c'est bien ce que je dois comprendre, Aldous ?

– Pas exactement, capitaine. La vraie cause du décès reste encore à déterminer. Nous devons attendre le rapport de Scrinna pour avoir des certitudes. J'ai insisté pour que nous l'ayons demain à la première heure, il ne manquera que quelques analyses toxicologiques et anatomo-pathologiques. Mais pour l'instant, nous ne disposons d'aucun indice qui nous permette de penser à un meurtre, hormis le mot « Kôt », marqué au fer rouge au creux d'une de ses mains. Il paraît clair qu'elle n'en est pas responsable.

Fowler se palpa les poches, à la recherche de ses clés de voiture, tout en poursuivant son compte rendu.

– Autre chose, capitaine. Le coffre-fort était fermé et dans son cabinet de travail, rien ne semble avoir bougé depuis qu'elle est allée se coucher. Nous avons trouvé ses lunettes posées sur son bureau, près de quelques études sur les maladies mentales. Son ordinateur portable fonctionnait encore. Le docteur rédigeait un article pour une revue médicale spécialisée qui restera inachevé.

– Et la femme de ménage ?

– Une Mexicaine du Texas, elle est à New York depuis cinq ans. À mon avis, c'est une bonne personne. Elle est très affectée et effrayée par les derniers événements. Je ne la crois pas impliquée dans cette affaire.

– Bien. Vous avez déjà averti la famille ?

– Le Dr Hart vivait seule, mon capitaine. De temps à autre, il lui arrivait de recevoir quelques amis, peut-être des collègues du Centre Grosling, où elle travaillait. J'avais l'intention de m'y rendre dès maintenant, je préférerais leur parler avant que la nouvelle de sa mort ne se répande.

– C'est sans doute mieux. Passez me voir dès que vous serez rentré. Les chefs ne vont pas tarder à nous mettre sur le gril.

L'officier Rehistan arrêta Fowler au moment où celui-ci s'apprêtait à ouvrir la portière de sa voiture. Le dernier appel au domicile du Dr Katie Hart provenait d'un poste fixe du Centre de recherche neurologique Grosling.

Les oubliettes du diable

5

Une fois seul, le vieil homme palpa lentement la cicatrice qui lui encerclait le crâne. L'idée qu'on ait pu lui voler ses souvenirs l'emplissait d'horreur. Les paroles du moine résonnaient dans l'espace béant de son esprit. Cet homme avait-il réellement fouillé dans son cerveau pour mieux connaître ses secrets ? Comment était-ce possible ? Comment un être humain pouvait-il pénétrer les pensées, les souvenirs ou la conscience d'un autre ? Cette perspective lui semblait si absurde et perverse qu'il doutait d'être éveillé. Un concept aussi déraisonnable ne pouvait naître que d'un cauchemar ou d'une horrible hallucination. Et même si le procédé existait, quels étaient ces fameux secrets enfouis sous son crâne ?

Malgré tous ses efforts, sa mémoire restait vide, une table rase. Il avait l'impression d'avoir été amputé d'une partie de lui-même, comme si on lui avait arraché les entrailles. Ou pire, comme si une larve impitoyable s'était furtivement glissée dans sa tête et dévorait lentement chaque recoin de son esprit, jusqu'à le plonger dans la folie.

Et si c'était la solution ? Il n'était peut-être qu'un fou, un de ces malheureux persuadés de jouir de prodigieux pouvoirs, comme l'avait prétendu le moine qui venait de visiter son cachot.

Le jeu des énigmes infinies

5

Installé dans le poste de contrôle de sa station modulaire NK, Nicholas Kilby avait commencé une quête inlassable sur Internet pour découvrir le sens du jeu des énigmes infinies et la manière de le localiser. Une nouvelle soirée perdue pour les études.

Plus tôt dans la journée, Beth et Nicholas s'étaient baladés un bon moment sur Columbus Avenue après avoir quitté Central Park. Des centaines de gens pressés se rendaient d'un point à un autre, l'air affairé, créant une circulation incessante aux allures de gigantesque termitière. Chaque fois que Nicholas abordait le sujet du jeu des énigmes infinies, Beth se montrait réservée, fuyante. À croire que son enthousiasme initial pour le mystérieux courrier électronique et sa formule énigmatique s'était brusquement évanoui.

Nicholas avait son explication quant à ce brusque revirement. Beth n'avait pas immédiatement remarqué que le message ne se réduisait pas à une simple succession d'opérations mathématiques et elle avait sans doute mal digéré son manque de lucidité. Cependant, elle avait certainement continué à cogiter pour essayer de franchir l'étape suivante en tête, il n'en doutait pas une seconde. Son amie avait la compétition dans le sang et, même s'il jouissait d'un avantage incontestable, elle ne s'avouerait pas facilement vaincue.

Loin de déplaire à Nicholas, cette rivalité l'amusait tout en renforçant le respect et l'admiration qu'il éprouvait envers Beth. Sans son aide, il n'aurait pas pu s'inscrire pour la présélection nationale et tenter d'intégrer l'École expérimentale des jeunes astronautes. Dans tout le Grand New York, il n'y avait aucune fille aussi intelligente. Beth possédait la résistance et la fougue d'un joueur de rugby, la beauté et la fragilité de ces jeunes cygnes qu'il aimait tant observer sur le lac de Central Park. Mais ce n'était pas tout : chaque fois qu'elle le regardait ou s'adressait à lui, il ressentait un drôle de chatouillis au fond de l'estomac, comme s'il avait avalé une grenouille. Cette sensation inédite lui paraissait particulièrement délicieuse.

Après des heures de vaines recherches sur la nature du jeu des

énigmes, Nicholas se résolut à passer un appel vidéo depuis le poste de contrôle de sa station modulaire NK, histoire de faire un petit point sur la situation du vaisseau interplanétaire BH avant qu'il ne soit trop tard. Ses doigts volaient au-dessus du clavier sans fil avec une agilité que n'aurait pas dédaignée un opérateur de vols spatiaux. Dès que l'image de Beth se forma sur l'écran, il lança :

– Station modulaire NK à vaisseau interplanétaire BH. M'entendez-vous ?

– Allez-y, NK. Je suis à l'écoute, répondit Beth dans un microphone miniature suspendu devant sa bouche.

En intégrant l'EEJA, les deux amis avaient reçu l'équipement et deux modèles de la tenue spatiale de l'aspirant astronaute, frappés de l'écusson de l'école virtuelle. Nicholas et Beth les portaient tous les soirs chez eux et commençaient toujours leurs conversations par vidéo, comme pourraient le faire l'équipage de la station spatiale *Mir* et le personnel du centre de contrôle de Houston.

– Comment ça se passe de ton côté, BH ? À toi.

– Pour l'instant, l'atmosphère est calme, aucune perturbation à l'horizon. J'étais sur le point de me retirer dans mes quartiers quand tu as appelé.

Beth simula un grand bâillement en regardant droit dans l'objectif de la webcam.

– Je parie dix dollars que tu as fait la même chose que moi ce soir. C'est-à-dire naviguer sur la Toile pendant des heures sans rien trouver d'intéressant.

– Nous étions tombés d'accord pour ne plus aborder ce sujet, NK.

– Et qu'est-ce qui te fait croire que je parle du jeu des énigmes infinies ?

– Ce n'est pas une supposition, mon vieux. Je te connais bien et je sais parfaitement ce qui t'arrive.

– Ah ouais ? Je suis curieux d'entendre ça.

– Tu ne parviens pas à afficher correctement les coordonnées de localisation du jeu sur ton navigateur et tu as besoin d'une piste de toute urgence, d'un indice qui t'aide à sortir du pétrin dans lequel tu te trouves.

– Je n'ai jamais dit que ce serait facile.

– Si ça peut t'être utile, mon cher, sache que j'y suis déjà arrivée.

– Quoiquoiquoi ?

– Je ne comprends pas pourquoi tu es aussi étonné. C'était plutôt simple.

– Tu te fiches de moi, c'est ça ?

L'image de Beth disparut brusquement de l'écran, laissant la question de Nicholas en suspens.

Le signe de l'abîme

5

Aldous Fowler rentrait au commissariat central au milieu d'un essaim de lumières scintillantes. Les publicités en néons clignotaient sur les façades des immeubles, l'asphalte luisant de pluie renvoyait des reflets humides, les feux rouges et les phares blancs des véhicules qui roulaient lentement par les rues métamorphosaient New York en une immense galaxie multicolore qui semblait flotter au sein d'un prodigieux firmament.

En cette fin de journée, il se sentait las. Sa visite au Centre Grosling s'était prolongée plus longtemps que prévu et il lui restait encore à informer le capitaine Fitch des progrès de son enquête. La nuit s'annonçait longue, aussi longue que les interminables avenues de Manhattan.

La veille de sa mort, le Dr Hart avait franchi le contrôle de sécurité du Centre Grosling à dix-neuf heures cinq, deux heures après son heure de départ habituelle. Vers dix-sept heures, elle avait dit à son assistante personnelle, Mlle O'Neil, qu'elle comptait terminer des analyses neurologiques qui l'intéressaient particulièrement. Une des femmes de ménage avait confirmé la présence du docteur dans la salle des microscopes. À part elle, le laboratoire était vide. Personne ne l'avait plus revue depuis. Tous ses collègues s'accordaient à la décrire comme une excellente scientifique et une personne exceptionnelle. En revanche, ils ne comprenaient pas que quelqu'un ait pu lui vouloir du mal. Aucun d'eux ne s'était rendu chez elle. De l'avis général, Katie Hart était considérée comme une femme très aimable, mais aussi timide et réservée quant à sa vie personnelle. Pour finir, personne ne connaissait le mot « Kôt » et n'avait jamais vu quelque chose qui y ressemble. Ils n'avaient pas non plus la moindre idée de l'identité de la personne qui avait pu pénétrer dans sa maison.

Au son hypnotique des essuie-glaces, Aldous classait mentalement les informations recueillies en interrogeant un bon nombre de professeurs et de collaborateurs du Dr Hart. De tous les entretiens de la journée, le plus marquant avait été sa rencontre avec le directeur du

Centre. Harold Brannagh, un homme d'âge mûr à la stature frêle, l'avait reçu dans son bureau de l'opulent immeuble Grosling. Ses petits yeux brillaient d'un éclat vif, éclairant ses traits accusés. En apprenant le décès du Dr Hart, visiblement secoué par la nouvelle, il s'était effondré sur son divan, le visage enfoui entre les mains.

– Je n'arrive pas à me persuader que Katie est morte.

La voix de Brannagh était réduite à un murmure. Manifestement, il n'avait pas encore repris le dessus. Fowler observa quelques secondes de silence pour lui laisser le temps de se remettre.

– Pourriez-vous me décrire le travail du Dr Hart ?

Harold Brannagh leva la tête, sortit un mouchoir en papier d'une poche de sa veste et s'épongea les yeux.

– Veuillez m'excuser, lieutenant, je n'ai pu contrôler mon émotion. Katie et moi avons fait connaissance pendant nos études à Cornell, il y a maintenant plus de trente ans. À la fin de notre cursus, nous avons tous les deux intégré ce centre de recherche que venait de fonder Adam Grosling. Très rapidement, je me suis tourné vers l'administration et la gestion, pendant que Katie réalisait enfin son rêve. Elle avait toujours espéré découvrir le fonctionnement des mécanismes du cerveau humain.

– À quoi se consacrait-elle exactement ?

– Son champ d'études était très étendu. Elle travaillait sur les processus moléculaires de la régénération des neurones, en vue de comprendre la manière dont se créaient la conscience individuelle, notre identité propre, notre personnalité. Bref, ce qui nous différencie les uns des autres. Mais ces dernières années, Katie avait centré ses travaux neurologiques sur la mémoire.

Fowler dressa l'oreille.

– La mémoire ? répéta-t-il.

– Voyez-vous, lieutenant, la mémoire est une merveilleuse mécanique naturelle qui nous permet de récupérer et de classer toutes les informations qui transitent par notre cerveau. Cependant, l'esprit oublie plus de quatre-vingts pour cent des expériences vécues par l'être humain. Le Dr Hart travaillait sur plusieurs projets scientifiques et technologiques pour apporter une solution à ce problème.

– Si vous pouviez m'en parler de manière plus accessible, cela m'aiderait. Comme vous l'imaginez aisément, je suis profane en la matière.

– Bien sûr, bien sûr...

M. Brannagh s'éclaircit la gorge et rassembla ses idées avant de continuer :

– Bien... Nos souvenirs, nos émotions, nos mouvements, notre conscience, nos pensées, notre langage, notre intelligence, tout ce que nous sommes est le résultat de l'évolution de notre cerveau.

L'encéphale humain est merveilleux, lieutenant, fascinant. Il s'agit de la plus étonnante et de la plus originale des machines de tout l'univers. Nous pourrions le comparer à un ordinateur sophistiqué qui ferait fonctionner en simultané plusieurs programmes informatiques. Eh bien, l'un de ces logiciels serait la mémoire, un système de récupération et d'archivage des données particulièrement perfectionné, intégré dans l'hippocampe. Cette zone serait la partie du disque dur où des dizaines de millions de neurones déploient leurs connexions en une symphonie d'impulsions électriques. Katie étudiait les mécanismes inouïs de la création et de la dégénérescence de ces neurones, ainsi que la manière d'accéder à l'information qu'ils abritent, voire un moyen de modifier artificiellement cette information.

– Vous voulez dire que le Dr Hart cherchait à découvrir une façon de manipuler la mémoire d'un être humain ?

– Non. Enfin, pas dans le sens que laisse entendre votre question.

Harold Brannagh réprima un sourire, puis prit une position plus détendue.

– Dans ce cas, j'aimerais comprendre.

– Bien, lieutenant, commença le directeur avec emphase. Imaginez ce que les découvertes du Dr Hart auraient pu apporter au traitement de l'amnésie, de la schizophrénie, de la dépression ou de la démence. Nous pouvions envisager la fin des maladies mentales. Nous nous trouvions à l'aube d'une nouvelle ère de la pensée.

– Mais de la même façon, cette avancée aurait pu permettre d'accéder à la mémoire de n'importe qui, de modifier ou d'éliminer les souvenirs. Ainsi, il aurait été possible d'effacer la personnalité des êtres libres et pensants. La structure unique de notre esprit est la seule chose qui fasse de nous des individus singuliers, monsieur Brannagh.

Le regard dur d'Aldous Fowler ne quittait pas celui du directeur.

– Vous n'avez pas tort, finit par reconnaître celui-ci. De nombreux progrès scientifiques possèdent un côté ténébreux difficile à éviter, quoique j'imagine qu'il peut être contrôlé par les voies légales adéquates.

L'apparente indifférence de Brannagh irrita Fowler.

– D'après ce que vous me dites des projets du Dr Hart, ils ont très bien pu lui attirer quelque inimitié. Je ne sais pas... Cette mort pourrait-elle être le produit d'une rivalité, d'une vengeance, le fait d'une personne qui chercherait à lui nuire ?

– Oh, allons, lieutenant ! Les recherches de Katie impliquaient une extraordinaire avancée pour toute l'humanité. Comment voulez-vous que quelqu'un songe à s'attaquer à elle pour cette raison ?

Fowler ouvrit son carnet à la page où il avait reproduit le motif qui marquait la paume du Dr Hart et la montra à Brannagh.

- Vous connaissez ce mot ?
 - Kôt, lut le directeur en fronçant les sourcils. Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça pourrait signifier. C'est la première fois que je le vois. Ça a un lien avec la mort de Katie ?
 - Elle portait ce signe gravé au creux de sa main droite.
 - Quoi ?
 - D'après le légiste, la brûlure aurait été faite au fer rouge, c'est tout ce qu'il peut dire pour l'instant. Nous ne savons pas encore ce qui a causé le décès du Dr Hart, mais je suis convaincu que ce mot a un rapport avec sa mort.
 - Oh, pauvre Katie !
- Fowler se leva, prêt à partir et à laisser Harold Brannagh à son chagrin. Il lui restait cependant une dernière question.
- Monsieur Brannagh, auriez-vous passé un appel chez le Dr Hart ce matin ?
- Le directeur ne répondit pas tout de suite, fouillant sa mémoire.
- Ah, oui. Je lui ai téléphoné d'ici, quand sa secrétaire m'a prévenu qu'elle n'était pas encore arrivée. Mais en entendant une voix d'homme, j'ai pensé m'être trompé de numéro. Ensuite, j'ai été pris par autre chose et j'ai oublié de la rappeler. J'ai dû vaguement me dire qu'elle était malade. Mais comment pouvez-vous savoir ça ?
 - N'interrogez jamais un enquêteur de la Criminelle sur ses secrets de boutique, vous pourriez être déçu.

Les oubliettes du diable

6

Un nom. Au moins, il avait un nom, un nom à lui, se disait le vieil homme. Le moine l'avait appelé Kenneth Kogan. Ces deux mots qu'il se répétait sans trêve avaient fini par ouvrir une petite brèche dans l'enceinte obscure qui occultait sa mémoire. Par cet interstice filtraient quelques bribes de souvenirs, faibles filaments lumineux éclairant çà et là l'écheveau de pensées et de questions qui bourdonnaient sous son crâne.

Quelques lambeaux de concepts scientifiques, des pans de connaissances éparses se matérialisèrent dans son esprit. S'il s'agissait d'éléments issus de ses propres analyses, les thèses révolutionnaires mettaient effectivement en doute les dogmes des religions et l'idée d'un dieu créateur de l'univers. Au Moyen Âge, une telle prise de position conduisait tout droit au bûcher. Mais il était convaincu que ses théories hérétiques n'appartenaient pas à ces temps reculés et obscurantistes.

Tout se précisait maintenant, le souvenir de son nom l'avait ramené à lui-même, à son identité perdue, à ses facultés de raisonnement. Il avait repris contact avec son passé, savait où il vivait avant de se réveiller un beau jour dans cet inexplicable cauchemar, enchaîné par des fers aux murailles de pierre d'un sinistre cachot. Non, son époque n'était pas le Moyen Âge, ne cessait-il de se dire, sans pourtant pouvoir expliquer comment il était arrivé en ce lieu. Sa maison se trouvait dans un bois touffu, non loin de la ville d'Ithaca, au nord-est de l'État de New York. Durant des années, il avait enseigné à l'université de Cornell. Dans sa jeunesse, alors qu'il était encore étudiant, il y avait formulé des théories révolutionnaires sur les sauts quantiques dans le temps. Nombre de ses condisciples, jugeant ses idées fantaisistes, le taxaient d'extravagance. Cependant, en cet instant, il éprouvait une incrédulité déconcertante à la pensée que son existence tranquille avait transité sans raison apparente de l'ère du clonage et de la conquête de la planète Mars à la lointaine et sordide époque des persécutions d'hérétiques et de possédés.

Si sa captivité dans cette oubliette médiévale était bien réelle, Kenneth Kogan s'efforçait de croire qu'il s'agissait simplement d'une séquestration. Quelqu'un l'avait enlevé, plongé dans l'inconscience et transporté jusqu'ici. Pour induire l'amnésie dont il souffrait, on lui avait sans doute administré un hallucinogène ou une drogue quelconque. Il n'était pas question de bonds dans le temps, ni de voyage dans le passé. Ses propres thèses sur les sauts quantiques temporels, inspirées de la théorie de la relativité d'Einstein, étaient de simples hypothèses, impossibles à mettre en pratique dans un laboratoire, si futuriste et sophistiqué soit-il. Il réfléchit à ce qui l'entourait, la cellule, les murs de pierre, les chaînes et les fers, les rats, les cafards, les torches, les corps immobiles et sanguinolents suspendus au plafond de cette grotte souterraine. Même le bourreau à la langue coupée et le moine qui lui avaient rendu visite n'étaient que des pièces d'un décor anachronique, parfaitement artificiel, des accessoires d'une mise en scène macabre. Il s'efforçait de deviner quel rôle tragique avait été réservé à son personnage.

Épuisé, affamé, il finit par s'allonger sur le sol dur et froid, puis s'endormit. À cet instant, il pensait avoir tout compris.

Le jeu des énigmes infinies

6

Nicholas avait choisi un aquarium comme économiseur d'écran. Quelques spécimens tropicaux nageaient dans une eau virtuelle entre des algues, des rochers et des pompes à oxygène fictives, mais d'un réalisme ébouriffant. Coudes appuyés sur la table, de part et d'autre de son clavier sans fil, le garçon observait les lents mouvements des poissons colorés qui glissaient sous ses yeux. Pour augmenter sa concentration, il avait posé la tête sur ses deux mains réunies. Malgré ses recherches forcenées, il n'avait toujours trouvé aucune piste sur Internet et n'avait pas avancé d'un pouce vers la résolution du problème. Aucune idée de ce que pouvait être le jeu des énigmes infinies. En revanche, il avait découvert nombre de sites sur les jeux de stratégie, d'action, d'aventures, les devinettes de tous les temps, provenant des quatre coins du monde, des dizaines de pages de titres de livres ou de films comportant les mêmes mots. Mais rien ne semblait en rapport avec la formule ou le jeu.

Le jeu des énigmes infinies était un titre assez commun, voire banal, se disait Nicholas. Il fallait sans doute considérer la question sous un autre angle pour déchiffrer son sens caché, trouver un nouvel indice sans rapport avec le nom du jeu. Et puisque Beth avait déjà réussi, un raisonnement simple et logique devrait conduire à la solution. La formule était arrivée par mail, la clé pour la suite devait aussi être sur le Net. Mais où ? Il souleva sa casquette frappée du logo de l'EEJA et se gratta le crâne. Puis il fixa les yeux globuleux d'un poisson orange qui venait de surgir dans l'aquarium. « Tu ne parviens pas à afficher correctement les coordonnées de localisation du jeu sur ton navigateur et tu as besoin d'une piste de toute urgence... » Voilà ce que lui avait dit Beth. La solution lui apparut avec une clarté exaspérante. Évidemment ! Son amie lui avait fourni une piste et il avait été si stupide et orgueilleux qu'il ne s'en était même pas rendu compte. La phrase de Beth ne pouvait signifier qu'une seule chose : rentrer dans son navigateur l'adresse exacte de la bonne page web !

Il appuya sur la touche « entrée » de son clavier. L'aquarium

virtuel disparut comme s'il avait été englouti par une gigantesque gueule noire. L'écran affichait maintenant la dernière page visitée. Nicholas effaça l'URL et tapa précipitamment :

<http://www.lejeudesenigmesinfinies.org>

Le signe de l'abîme

6

Au début de la soirée, la nouvelle de la mort d'une prestigieuse scientifique dans d'étranges circonstances se répandit comme une traînée de poudre dans tous les médias de New York. Les télévisions consacrèrent des éditions spéciales à l'événement et dépêchèrent leurs équipes chez le Dr Hart et au Centre Grosling. Des dizaines de journalistes brandissaient anxieusement caméras et microphones devant le siège central du département de police de Manhattan, en quête de la moindre image, de la plus brève déclaration de quiconque était prêt à s'exprimer sur le sujet. Les spéculations allaient bon train et les éditorialistes déroulaient leurs hypothèses sans retenue, relatant les versions les plus invraisemblables, les plus tirées par les cheveux, sur la mort du Dr Hart. Un suicide possible, un crime passionnel, un acte terroriste, un assassinat politique ou un infarctus foudroyant. La catastrophe que redoutait le capitaine Fitch venait de se déclencher et c'était à lui qu'il revenait d'affronter les premiers assauts d'une terrible avalanche médiatique.

– Dépêchez-vous, Aldous, nous vous attendions ! lança-t-il dès que Fowler poussa la porte.

Fitch était installé à son bureau. En face de lui, le responsable des relations publiques de la police de New York et le chef de la Criminelle avaient pris place sur d'inconfortables sièges à la structure métallique. Les trois hommes interrompirent leur conversation, qui portait sur la conférence de presse prévue un peu plus tard devant un parterre de journalistes accrédités.

– J'imagine que vous connaissez M. Dehmet et le chef Schull.

Fowler leur serra la main. Schull, un policier élégant, au regard sévère, se leva et lui céda son fauteuil. Le gradé se mit à arpenter la pièce d'un air inquiet, passant de temps à autre les doigts dans ses cheveux gris coupés en brosse à la mode des marines.

– Comme vous avez eu l'occasion de vous en rendre compte, lieutenant, la mort du Dr Hart a provoqué une grande agitation médiatique. Malgré la précision et la sobriété du communiqué de

presse rédigé par l'équipe de M. Dehmet, on entend toutes sortes de rumeurs, certaines particulièrement ridicules.

Il désigna l'homme des relations publiques d'un petit geste de la tête, puis continua :

– Le problème est que les circonstances insolites qui entourent le décès du Dr Hart ont éveillé un intérêt inhabituel dans tous les médias, et cela avant même que nous ayons découvert ce qui a pu lui arriver exactement. Si je me souviens bien, le capitaine nous a appris que rien ne laisse supposer que nous sommes en présence d'un assassinat, hormis la marque étrange qui apparaît dans la paume de sa main droite.

– Exact, c'est pour cette raison que je me suis déplacé en personne ce matin chez le Dr Hart. Sa femme de ménage, Mme Hernando, m'a juré que les portes de la grille du jardin et de la maison étaient ouvertes. Je me suis donc dit qu'il s'agissait peut-être d'un homicide. Cela dit, je n'ai trouvé aucun indice pour confirmer cette impression. Il y a juste cette marque dont a parlé le capitaine. D'ailleurs, voilà à quoi ressemble exactement ce mot. Je vous rappelle qu'il a été gravé au fer rouge dans la paume du docteur.

Fowler montra à ses supérieurs le dessin sur son carnet. Les trois hommes examinèrent le croquis comme s'il s'agissait d'un document rare et précieux.

– Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? demanda Fitch.

– Ça évoque un symbole ésotérique... Un stigmatisme religieux, peut-être ? suggéra le chef Schull, plissant les yeux pour mieux voir.

– Après l'appel de Mme Hernando, j'ai lancé une recherche sur ce mot par Google. Il y avait plus de vingt millions cinq cents mille références. Il est possible que cela puisse symboliser un stigmatisme, mais aussi tout à fait autre chose. Le rapport du légiste sera prêt demain à la première heure.

– Celui qui est derrière cette affaire nous défie de l'arrêter et paraît bien certain que nous n'y parviendrons pas, souligna le capitaine. Si cette piste arrive aux oreilles des journalistes qui nous attendent dehors, le central téléphonique va sauter. À coup sûr, des milliers d'anonymes voudront s'attribuer la paternité de cette marque.

Le chef Schull se tourna vers le responsable des relations publiques.

– Qu'en penses-tu, Dehmet ?

– Nous pouvons nous en tirer ce soir avec une brève conférence de presse, sans donner d'informations précises. Nous nous limiterons à mentionner les portes ouvertes, un ou deux détails sans importance pour la poursuite de l'enquête, et ça fera l'affaire.

Malgré son visage dur, Dehmet avait une voix pleine de séduction.

– Il y a quelque chose que vous devriez savoir, intervint Fowler.

– Nous vous écoutons, Aldous.

Le chef Schull paraissait satisfait de la manière dont le lieutenant gérait les opérations.

– Les recherches du Dr Hart portaient sur la mise au point d'une technologie qui permettrait d'entrer dans le cerveau d'un être humain, de connaître, de modifier ou d'éliminer ses souvenirs, ses émotions, sa pensée. D'après le directeur du Centre Grosling, ce projet pourrait révolutionner les sciences de l'esprit et signifier la fin des maladies mentales. Ces découvertes auraient pu valoir au Dr Hart une nomination au Nobel.

– Ça ne fait que compliquer notre enquête, déplora Schull.

– En effet. N'importe quel cinglé pourrait être l'auteur de cette marque sur la main de la victime, comme une signature de sa vengeance. Le problème est de l'attraper avant qu'il ne s'enthousiasme pour ce genre de pratiques, murmura le capitaine Fitch.

– Bien, messieurs, je crois que nous devons concrétiser les termes de notre conférence de presse avant d'être trop pressés par le temps. Nous parviendrons peut-être à limiter les idioties dans les éditions du soir, parce que pour l'instant, c'est un festival, conclut Dehmet.

Fowler reçut un appel sur son téléphone mobile. En décrochant, il entendit la voix de Scrinna, le médecin légiste.

– Aldous ? Je sais qu'il est tard, mais je devais absolument essayer de vous joindre. J'ai pensé que vous aimeriez apprendre ce que j'ai trouvé lors de l'autopsie du Dr Hart.

– Pas de problème, docteur Scrinna. Qu'avez-vous découvert ?

– Le cadavre n'a plus de cerveau.

Les oubliettes du diable

7

Dans ses rêves, il crut entendre un cri déchirant réduire en miettes le silence de sa prison. Terrifié, il se redressa d'un geste brusque, puis s'appuya contre le mur. Ensuite, il souleva les fers qui lui entravaient les pieds, afin de soulager la pression sur ses jambes enflées, parcourues d'un fourmillement presque intolérable. Penchant la tête de côté pour mieux écouter, il tendit l'oreille. Bientôt, un nouveau hurlement effrayant retentit. Une voix de femme, semblant provenir de l'extérieur de la caverne, exprimait une souffrance atroce. Les plaintes inhumaines se faisaient perçantes, puis s'apaisaient jusqu'au silence, avant de renaître, encore plus désespérées, au rythme d'une séance de torture cruelle et sophistiquée.

À chaque cri, le vieil homme tressaillait, mains plaquées sur les oreilles, l'horreur secouant son corps crispé comme un coup de fouet. Ainsi, il n'était peut-être pas seul dans la grotte souterraine. Cette personne allait être jugée pour hérésie, tout comme lui. Voilà ce qu'il en coûtait d'avoir eu des pensées, des croyances et des attitudes différentes de ce que désiraient ses bourreaux. C'était sans doute une jeteuse de sort, une sorcière, une guérisseuse ou une devineresse. À cet instant, il se rappela avec clarté un livre intitulé *Le Monde et ses démons*. L'auteur était un de ses amis, Carl Sagan, un grand astronome et vulgarisateur des sciences. Il avait démontré qu'au cours de l'histoire, des milliers de femmes étaient mortes sur le bûcher condamnées pour sorcellerie, malgré la nature inoffensive de leurs pratiques occultes. Cependant, il ne vivait pas en plein Moyen Âge, mais dans la première décennie du ^{xxi}^e siècle. Une telle folie était-elle possible ? Comment pouvait-on torturer quelqu'un d'une manière aussi atroce à cause de ses croyances en 2007 ?

Le prisonnier se calma un peu en songeant que ces cris à vous arracher le cœur faisaient peut-être partie du décor élaboré qui l'entourait. Avec un peu de concentration, il percevait les résonances acoustiques d'un émetteur de son lointain. Pendant un instant, il put même apprécier les nuances avec plus de précision.

Autre indice, les hurlements se suivaient à intervalles réguliers, telle une litanie répétant la même séquence. Il en vint à se dire que la cicatrice qui lui encerclait le crâne était aussi fausse que le reste, un de ces maquillages de cinéma si saisissants de réalité. La prétendue blessure ne le faisait absolument pas souffrir. Si ses geôliers avaient fait tant d'efforts pour perfectionner cette ténébreuse mise en scène, c'était sans doute pour miner son courage et lui ôter toute envie de résister. Il leur fallait pour cela anéantir ses émotions et sa volonté. Le plan lui apparaissait aussi clairement que les barreaux oxydés de son cachot.

Le jeu des énigmes infinies

7

Sous le regard attentif de Nicholas, l'écran papillota, puis afficha un fond noir, aussi profond que la nuit éternelle du temps. Une musique insolite se fit entendre : des notes éparses tirées d'instruments qu'il ne parvint pas à identifier et qui semblaient surgies du néant pour composer une mélodie très belle, mais improbable. Une étincelle lumineuse aussi véloce et intense qu'une étoile filante traversa le moniteur. L'éclat de sa traînée révéla une petite sphère céleste environnée de brume, flottant au milieu d'une myriade de galaxies. Incrédule, saisi d'émotion devant cette succession d'images, Nicholas passa le curseur de sa souris sur le globe comme s'il pouvait ainsi le prendre entre ses mains. La sphère commença à tourner sur elle-même, enveloppée de son manteau nébuleux. En même temps, le périmètre de l'écran se modifia pour former l'encadrement de la baie avant du poste de pilotage d'un vaisseau intergalactique, comportant dans la partie inférieure un tableau de bord bourré d'instruments de navigation, de voyants lumineux et d'interrupteurs. Pour la première fois, le garçon eut l'impression que sa station modulaire NK était plus qu'une simple chambre à coucher à l'ambiance futuriste de simulateur spatial, décor de ses rêves d'aspirant astronaute de l'EEJA. Une fenêtre magique sur le cosmos s'était ouverte sur son ordinateur, dévoilant un univers infini et mystérieux où flottait cette petite sphère céleste, aussi merveilleuse que la planète Terre vue des étoiles. Et lui, depuis la distance imaginaire où se trouvait sa station modulaire NK, il la contemplait en cet instant, partageant la sensation d'étonnement qu'éprouvaient chaque jour les membres de l'équipage de la vraie station spatiale *Mir*. Maintenant, l'identité de l'expéditeur du message ne faisait plus aucun doute ; l'EEJA leur avait envoyé ce mail pour leur confier une mission : découvrir l'Essence du Mystère.

Nicholas passa la souris sur les icônes de contrôle et quelques lumières se mirent à scintiller en une éblouissante gamme de couleurs. Il ne tarda pas à comprendre comment actionner les interrupteurs qui se déclenchaient avec un cliquetis métallique qui résonnait entre les

notes de musique. Il pouvait aussi manipuler des leviers ou faire glisser des commandes d'un bout à l'autre de leur course. Mais le plus surprenant restait à venir. Il cliqua sur un dispositif qui clignotait en émettant un son aigu et intermittent dans l'angle inférieur droit de l'écran. Aussitôt une fenêtre apparut au milieu du tableau de bord, affichant un petit sablier numérique. Dessous, un champ attendait un code d'identification composé d'un nombre indéterminé de caractères. Une délicate voix féminine se fit entendre :

– Veuillez taper votre code d'accès, s'il vous plaît. Vous disposez d'une seule tentative et de vingt-quatre heures. À la fin de ce délai, cette page web cessera d'être active sur Internet. Le compte à rebours a commencé.

Le signe de l'abîme

7

La salle d'autopsie de l'Institut anatomique de New York était un endroit aussi glacial et confiné que la chambre mortuaire d'un mausolée, mais en plus moderne. Trois scialytiques fixés au plafond soulignaient d'un éclat dur le corps du Dr Hart allongé sur la table de dissection, sous un drap blanc assorti à la céramique des carreaux qui recouvraient les murs et à la blouse du Dr Scrinna. Les traits du légiste disparaissaient sous un masque de chirurgien bleu, qui ne laissait voir que ses yeux vifs. Un bonnet lui englobait le crâne, de la nuque au front ; le plastique formait une ligne nette juste au-dessus de ses sourcils froncés. Manifestement, il n'était pas encore sorti de son étonnement.

Un assistant entrebâilla la porte de la salle d'autopsie et passa la tête par l'ouverture, s'efforçant de garder le corps hors de son champ de vision.

- Le lieutenant Aldous est arrivé, dit-il d'un ton maussade.
- Merci. Faites-le entrer, s'il vous plaît.

Fowler avait enfilé le même harnachement que le légiste : blouse blanche, bonnet et masque bleus, gants de latex fins et chaussons en plastique par-dessus ses chaussures. Il avait pris soin de poser un trait d'une lotion fortement mentholée sous ses narines pour masquer l'odeur qui commençait à émaner du cadavre.

– Lorsque j'ai ouvert la tête de la victime pour examiner son cerveau, tout à l'heure, j'ai découvert avec surprise et un rien d'incrédulité, je dois l'admettre, que la boîte crânienne était complètement vide. Pour incroyable que cela paraisse, il n'y a pas la moindre parcelle de masse encéphalique à l'intérieur. Regardez vous-même. Vous ne trouverez que quelques traces de dépôts sanguins à la base de la cavité osseuse.

Le légiste souleva lentement le drap qui voilait le cadavre.

Aldous Fowler contempla le crâne béant du Dr Hart, plissant les paupières pour éviter les détails trop macabres. La crudité de l'image qu'il avait sous les yeux ne provoqua aucune réaction, soit parce qu'il

ne parvenait pas à se convaincre de sa réalité, soit parce que ce n'était pas la première fois qu'il devait faire face à une situation aussi atroce. Au bout de quelques instants, il sortit de son immobilité.

– Mais où est passé son cerveau ?

– Bonne question, lieutenant.

– Comment ça a pu arriver ?

– Après avoir surmonté le choc, j'ai cru trouver un sens à tout ça.

Comme la tête du cadavre était intacte, je me suis dit que quelqu'un avait extrait l'encéphale en suivant la méthode rudimentaire employée par les Égyptiens pour momifier leurs morts.

Scrinna prit une petite pièce métallique en forme de vrille et la montra à Fowler.

– Voilà, ils utilisaient des crochets de bronze de forme hélicoïdale, un peu comme cet instrument chirurgical. Ils brisaient l'os ethmoïde pour accéder à l'intérieur du crâne. Ensuite, le tout était une question d'habileté et de patience.

– C'est ainsi qu'on a procédé pour lui enlever le cerveau ?

Quelque peu déconcerté par la démonstration de Scrinna, Fowler ne voyait pas où il voulait en venir.

– Écoutez-moi, Aldous. Les fosses nasales, l'ethmoïde et la boîte crânienne de la victime ne présentent aucune lésion. Tout est intact. Je suis incapable d'expliquer cette disparition. C'est comme s'il s'était désintégré. Volatilisé. Comme s'il n'y avait jamais eu d'encéphale sous ce crâne.

– Si je comprends bien, vous me dites que la science médico-légale se déclare incompétente devant ce phénomène.

– Exactement, lieutenant. J'ai demandé à certains collègues de se pencher sur le cas, mais à moins que je ne sois devenu complètement cinglé, je doute que leurs conclusions diffèrent des miennes. Du moins sur le plan médical. Les parois osseuses du crâne sont absolument vierges d'une quelconque adhérence ou substance étrangère. Et rien ne montre qu'on les ait manipulées.

– Un cadavre sans cerveau, mais avec un mot marqué au fer rouge dans la paume... C'est de la science-fiction, docteur.

– Je serais bien incapable de vous répondre, lieutenant. Je peux seulement dire qu'il s'agit d'un cas sans explication scientifique. J'imagine qu'un amateur de phénomènes paranormaux pourrait faire de cette histoire la pièce maîtresse de sa collection de *X-Files*. On pourrait même en faire le sujet d'une de ces émissions de télévision qui excitent l'intérêt d'un large public. Si je ne l'avais pas constatée de mes propres yeux, je n'aurais jamais cru qu'une chose pareille soit possible.

– Voilà qui ne sera pas facile à expliquer à la presse. Les journalistes vont penser que nous sommes tous devenus fous.

– Vous n’avez sans doute pas tort. Un événement aussi extraordinaire aurait pour conséquence de relancer les spéculations les plus aberrantes, les théories les plus absurdes. Vous verrez, tout le monde s’y mettra, les scientifiques autoproclamés, les mystiques, les occultistes, les religieux...

– Le Dr Hart avait voué son existence à comprendre le fonctionnement de l’encéphale, ce serait tout de même un terrible paradoxe si le sien était la cause de sa mort.

– Ces choses inexplicables arrivent parfois.

– Dites-moi, Scrinna, vous pensez vraiment que Katie Hart a pu découvrir une technologie permettant de manipuler l’esprit humain ?

– Entre croire ça et considérer que quelqu’un a pu voler son cerveau sans laisser le moindre orifice sur son crâne, la marge est étroite. Ce n’est qu’une question de progrès scientifique et d’avance technologique. Il y a cinquante ans, personne n’envisageait de transplanter le cœur d’un individu mort dans la poitrine d’un patient vivant. Et maintenant, c’est monnaie courante. Autre exemple, il y a quelque temps, on a beaucoup parlé dans la presse de cette femme qui a été défigurée par son chien et a reçu la première transplantation du visage.

– C’est effectivement incroyable.

– À une certaine époque, certains événements ont été assimilés à la magie ou considérés comme inexplicables. Plus tard, la science a démontré qu’il ne s’agissait que de simples tours de la nature, démontrables en laboratoire.

– Si seulement c’était ça... Un numéro d’illusion inédit, un de ces trucs qui permettent aux objets, aux animaux ou aux gens de passer d’un compartiment fermé à un autre, à l’insu du spectateur.

– Si vous avez raison, lieutenant, nous aurions affaire à un prestidigitateur particulièrement pervers, dont les connaissances sur le cerveau humain dépasseraient largement tout ce que nous pourrions imaginer.

Les oubliettes du diable

8

Le vieil homme ne tarda pas à se rendre compte que quelque chose avait changé à l'extérieur de son cachot. En regardant au-delà des barreaux de fer, il vit que les corps qui pendaient du plafond avaient disparu. À leur place, un fauteuil de métal au dossier hérissé de pointes effilées était installé, près d'une sorte de forge dans laquelle brûlaient de gros morceaux de charbon. Un nuage de fumée grise s'élevait vers le haut de la caverne, assombrissant l'atmosphère. Naturellement, ce dispositif suscita l'inquiétude de Kenneth Kogan. Et si les cris déchirants qu'il avait entendus n'étaient pas un artifice ? Avait-on réellement torturé une femme ? Sur ce chevalet, peut-être ?

Il huma l'air autour de lui, cherchant à capter l'odeur du charbon ardent. L'oreille tendue, l'œil affûté, il était comme une proie sans défense, percevant la proximité du prédateur qui finirait par la dévorer au cœur de l'obscurité. Il y avait longtemps que le geôlier, l'ogre à la langue tranchée, ne lui avait pas apporté sa bouillie et sa ration d'eau. Depuis que sa mémoire fonctionnait de nouveau, il n'avait mangé qu'une fois et pensait avoir bu à deux reprises. La seconde en recevant la visite du moine. Il avait la sensation d'avoir passé une éternité entre ces murs de pierre, mais son réveil dans ce lieu maudit remontait peut-être à une journée tout au plus.

Maintenant, Kenneth Kogan avait réussi à retrouver une partie de ses souvenirs et de son passé, il avait échafaudé une hypothèse pour expliquer sa captivité et la sinistre comédie où il tenait, contre sa volonté, le rôle de l'hérétique du Moyen Âge. Par ailleurs, qui que soient ses ravisseurs, ils ne cherchaient qu'à lui arracher ses connaissances sur l'Essence du Mystère et l'endroit où elle était dissimulée. C'était pour cela qu'ils avaient fouillé son cerveau.

Le bourreau entra en silence. Le prisonnier ne l'entendit pas arriver, mais sa silhouette indistincte surgit soudain des ténèbres, au fond de la caverne, dans l'atmosphère enfumée par la forge. Kenneth Kogan ne parvenait pas à distinguer clairement les gestes de son geôlier, mais il crut le voir glisser la pointe d'une longue tige de fer sous les braises

ardentes. Puis l'homme fit demi-tour et repartit aussi discrètement qu'il était venu.

Le jeu des énigmes infinies

8

Le lendemain, quand Beth et Nicholas se retrouvèrent à l'arrêt du bus scolaire comme tous les matins, ils évitèrent le sujet de la formule. Chacun attendait que l'autre parle le premier de la page web avec sa sphère céleste et son poste de pilotage du vaisseau spatial virtuel. À la fin des cours, Nicholas finit par craquer et rompit le silence dès qu'ils se rejoignirent dehors, au milieu de la foule bruyante des étudiants.

– Si tu veux, on peut rentrer à pied ensemble.

Beth lui sourit d'un air malicieux.

– Je savais que tu ne serais pas capable de respecter notre pacte.

Ils partirent vers Morningside Park. L'après-midi était froid, mais le ciel s'était dégagé et commençait à se nuancer de la teinte rougeâtre du crépuscule.

Nicholas repoussa en arrière sa casquette bleue, à la visière frappée du sigle de l'EEJA.

– Merci de m'avoir donné un coup de main, hier soir.

– Tu t'obstines à parler de ce jeu...

– Oui, je crois que c'est ce que nous devons faire. Sans toi, je n'aurais sans doute pas pensé qu'il ne s'agissait que de l'adresse d'une page web inédite sur Internet.

– Je t'ai dit que c'était plutôt simple.

– Mais je me suis entêté à chercher des infos sur Google et il n'y avait rien. J'étais dans une impasse, alors que ce portail virtuel était sous mon nez et que je n'arrivais pas à le voir.

– Bon, je suis ravie que tu aies fini par trouver, mais je n'avais pas l'intention de te mettre sur la bonne piste. Je crois que tu t'en es sorti tout seul.

– Si tu y tiens... Bref, ce jeu est vraiment passionnant.

– Évidemment. Mais je n'ai pas encore pu découvrir le code d'accès. Hier soir, j'ai dû garder les jumelles de Mme Walkeg, ma voisine, et je n'ai pas pu continuer. J'ai dû raccrocher en vitesse parce que ma mère me criait de ne pas être en retard à mon rendez-vous.

– Ça n'a aucune importance pour l'instant. À quelle heure se

termine ton délai pour le code d'accès ?

– D'ici deux heures. Vers sept heures, je crois.

Nicholas consulta sa montre.

– Tu ferais mieux de te dépêcher, ma vieille, il te reste à peine une heure et cinquante minutes.

– J'avais presque oublié cette histoire de compte à rebours !

Beth accéléra le pas.

– Il ne faut pas que tu sortes du jeu, insista Nicholas. Tu dois saisir le code avant l'expiration du délai et ne pas te planter.

– Je ne suis pas certaine d'y parvenir dans un laps de temps aussi court. Avec un seul essai, en plus !

– Je peux te le passer, tu sais. Je l'ai trouvé à l'aube, je n'arrivais toujours pas à m'endormir. Il n'y a qu'à...

Beth le fit taire en le bâillonnant des deux mains.

– Arrête ! Tu te souviens de ce qu'on a dit à Central Park ?

Nicholas hocha la tête en silence et Beth continua :

– Si je reste en jeu, ce sera parce que j'aurai découvert le code. Et seule. Ce sont les règles, Nicholas. Les règles sont importantes, tu saisis ?

– Je comprends, bien sûr. Mais sans toi, ce jeu perdra tout intérêt à mes yeux. Ou nous jouons ensemble, ou j'abandonne aussi. Nous formons une équipe, Beth, l'équipe Galilée de l'EEJA. Je ne vois pas pourquoi ce serait différent, maintenant.

– Laisse-moi au moins essayer. Tu sais parfaitement que je ne me sentirai pas bien si c'est toi qui me le révèles.

– D'accord. Il te reste presque une heure et demie. Commence par le commencement et continue. Je suis sûr que tu y arriveras.

Ils se séparèrent devant l'immeuble où Beth vivait avec sa mère et sa petite sœur, un gratte-ciel moderne, dont les vitres étincelaient dans la lumière dorée du soleil couchant.

– Je t'appellerai depuis la NK à dix-huit heures quarante-cinq, dit Nicholas.

– Je serai à mon poste du BH, répondit Beth avant de franchir la porte.

Le signe de l'abîme

8

Aldous Fowler ordonna avec soin les feuilles blanches sur son bureau. Pour élaborer le brouillon de ses rapports d'enquête, il opérait toujours de la même façon : heure du signalement du crime, heure et lieu du crime, personnes impliquées, description de la scène, indices, preuves matérielles, constatations médico-légales, premières conclusions. Il avait appris cette procédure à l'école de police et n'avait jamais cessé de l'utiliser. La pratique de ce rituel agissait sur lui comme un baume, enclenchant le mécanisme de pensée requis. Ainsi, il révisa l'ensemble de ses notes, en quête d'un titre qui lui permettrait d'identifier l'affaire. Le lieutenant Fowler ne considérait pas l'étiquette d'un dossier judiciaire comme une simple référence, un en-tête destiné à intituler les chemises ou à faciliter le classement informatique du service des archives de la Criminelle. Donner un titre à une enquête en plus du nom de la victime était aussi important que d'en trouver un pour un roman, une chanson ou une œuvre d'art. Ces mots devaient concentrer et résumer les éléments les plus frappants de l'affaire, le cœur du sujet, la clé du meurtre. Cet exercice ne représentait aucune difficulté pour Fowler, qui s'était distingué par son esprit de synthèse à l'école de police. Quelques secondes lui suffisaient pour relier les aspects les plus complexes d'une investigation criminelle longue et ardue, puis les réduire en une simple épigraphe. C'était une des raisons qui lui avaient valu la première place de sa promotion et la possibilité de choisir son poste dans la police criminelle de la ville de New York.

À la fin de sa lecture, il prit son stylo et inscrivit l'en-tête de son brouillon :

L'affaire du Prestidigitateur

L'expression lui avait été inspirée par les paroles du légiste. Scrinna avait évoqué un truc de prestidigitateur pour qualifier l'escamotage du cerveau de Katie Hart, un tour d'illusionniste où quelque chose

disparaît d'un lieu, comme désintégré, pour surgir par surprise dans un autre endroit.

Ils ne parvenaient pas à s'expliquer cette inconcevable manœuvre ; cette boîte crânienne vide et intacte, soit. Mais le cerveau de la victime se trouvait peut-être quelque part ? L'auteur de ce tour médico-scientifique était sans aucun doute un prestidigitateur de génie, dont les connaissances sur l'encéphale humain dépassaient l'imagination, mais aussi un véritable pervers. En tant que lieutenant de la Criminelle, Aldous avait précisément pour mission de démasquer ce ténébreux sorcier et de mettre fin à ses intrigues.

Un peu plus tard, cependant, Fowler eut l'occasion de constater que sa trouvaille ne soulevait pas l'enthousiasme de son capitaine.

– Un prestidigitateur ? répéta Fitch.

– Oui, l'affaire du Prestidigitateur. Considérez cela comme une métaphore pour désigner celui qui a dérobé l'encéphale du Dr Hart, sans laisser d'autre trace que le mot « Kôt » en guise de signature.

– Et... ?

Le rictus dubitatif du capitaine ne laissait aucun doute sur son opinion.

– Je suis persuadé que l'assassin nous défie de découvrir son identité et ses trucs. Il pourrait être une espèce de magicien des neurosciences devenu fou.

– Allons, Aldous ! Vous n'êtes tout de même pas en train de suggérer que celui qui a volé le cerveau du docteur est un de ses collègues ?

Fitch s'échauffait, arpentant son bureau de long en large, une tasse de café à la main.

– Écoutez, capitaine, nous devons au moins convenir que le coupable possède des connaissances suffisantes dans le domaine neurologique pour extraire la masse encéphalique d'un individu sans pratiquer la moindre perforation dans le crâne de la victime. Je suis d'accord avec notre légiste pour dire que les connaissances de cette personne dépassent les limites connues de la science actuelle.

Mais le gradé était imperméable aux arguments de son subordonné.

– Vous vous aventurez en terrain glissant, lieutenant Fowler. Nous ne pouvons pas raconter aux gens qu'un neurologue fou se balade dans les rues et vide le crâne de ses collègues comme un vulgaire voleur. Et puis, pourquoi diable quelqu'un voudrait-il le cerveau du Dr Hart ?

– Pour l'étudier, j'imagine, répondit posément Fowler. Ce ne serait pas le premier cas.

Fitch sursauta et lui jeta un regard oblique.

– Parce que c'est déjà arrivé avant ?

– Pas dans les mêmes circonstances, pour ce que j'en sais. Mais en

préparant mon rapport, j'ai rentré les mots « vol de cerveau » sur mon moteur de recherche et figurez-vous que je suis tombé sur quelques pages qui parlaient du vol mystérieux du cerveau d'Einstein.

– On a aussi volé le cerveau d'Einstein ? s'exclama Fitch, de plus en plus perplexe.

Fowler se carra plus confortablement dans son siège et prit une profonde inspiration avant de se lancer.

– Des articles l'affirment dans plusieurs revues scientifiques. Einstein est mort en 1955 à l'hôpital de Princeton et a été incinéré selon sa volonté. Mais, vingt ans plus tard, un journaliste a découvert qu'un pathologiste de l'établissement, un certain Thomas S. Harvey, avait extrait le cerveau du savant allemand dans le but d'étudier sa structure neuronale. Certaines théories exposées dans des revues sur la neurologie soutiennent que l'anatomie cérébrale d'Einstein était différente de celle du reste des mortels, ce qui expliquerait son génie.

– J'ai bien peur que nous ne soyons confrontés à quelque chose de plus grave et de plus complexe que prévu, admit le capitaine Fitch.

Il poussa un profond soupir et se passa la main sur le front.

– La thèse selon laquelle un neurologue est intervenu dans l'extraction du cerveau du Dr Hart n'a rien de farfelu, insista Fowler. Surtout si l'on se souvient qu'elle-même menait des études visant à pénétrer l'esprit humain pour comprendre ses mécanismes. De nombreux scientifiques aspirent à ce résultat et ne s'embarrassent pas de scrupules.

– Votre hypothèse est quelque peu insolite, mais je dois admettre que nous nous trouvons devant un phénomène encore plus invraisemblable...

– Lisez mon rapport, capitaine, vous verrez que je propose deux pistes de recherche bien distinctes. Nous étudierions d'une part tout ce qui se rapporte à la symbolique, pour tenter de découvrir la signification du mot « Kôt » et un éventuel sens rituel ou ésotérique dans l'acte de le graver au fer rouge dans une paume. D'autre part, nous devrions creuser du côté des découvertes scientifiques du Dr Hart et de ses relations avec le Centre Grosling. Ils en savent peut-être plus qu'ils n'ont voulu nous en dire.

Les oubliettes du diable

9

Assis sur le chevalet de torture, le vieil homme sentait les pointes effilées du dossier lui frôler le dos, sans dommage, pour l'instant. Ses mains étaient liées aux accoudoirs du robuste fauteuil de bois par des courroies de cuir, paumes vers le haut. Ses chevilles étaient maintenues par de fines cordelettes de crin végétal tressé. Des gouttelettes de sueur perlaient à son front, accrochant la lueur rougeâtre des charbons incandescents. Il tremblait parfois, parcouru d'irrépressibles frissons de terreur. La tête immobilisée par un cercle de fer, il déplaçait sans cesse ses yeux exorbités. Personne n'apparaissait dans son champ de vision, mais il pouvait entendre le souffle lourd du bourreau à la langue coupée et sentait son haleine pestilentielle. Il avait aussi conscience d'une autre présence, une ombre ou un spectre au visage invisible. Au prix d'un gigantesque effort, il parvint à surmonter sa frayeur.

– Que me voulez-vous ?

Ses paroles de défi furent suivies d'un profond silence, un silence ténébreux qui parut emplir jusqu'au moindre recoin de la grotte.

– Dites-moi votre nom !

Le vieil homme reconnut la voix du mystérieux moine qui l'avait déjà visité.

– Vous le savez aussi bien que moi, répondit-il avec fermeté.

Sur un signe de son maître, le bourreau serra les courroies qui maintenaient le corps du prisonnier contre le dossier. Les pointes s'enfoncèrent dans le dos du captif, perçant la peau sans merci. Il laissa échapper un cri de douleur.

– Dites-moi votre nom ! répéta le moine, sans s'émouvoir de la souffrance du vieil homme.

– Je m'appelle Kenneth Kogan, balbutia celui-ci.

– Vous admettez avoir observé les étoiles pour y découvrir l'origine de toute chose ?

– J'admets que je suis astrophysicien et que je cherche les explications aux phénomènes naturels présents dans l'univers en

appliquant des méthodes scientifiques.

– Alors, vous niez l'existence d'un être supérieur, créateur du Ciel et de la Terre ?

– Je ne peux pas nier ni affirmer ce que j'ignore, murmura le vieil homme d'une voix éteinte.

Le bourreau tendit de nouveau les courroies et le prisonnier étouffa un cri de souffrance.

– Votre seule insolence prouve vos hérésies, jeta le moine dont les traits avaient la rigidité d'un masque d'argile.

– Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Au début du ^{xxi}^e siècle, aucune théorie scientifique n'est considérée comme hérétique. Maintenant, la science est acceptée et respectée comme une voie de connaissance certaine. Vous devrez traverser les siècles pour sortir de l'obscurantisme où vous avez régressé avec cette grossière représentation du Moyen Âge.

– Vous vous obstinez à prétendre que vous venez de l'avenir et que vous appartenez à une autre époque ?

– Je ne crois pas que votre temps soit différent du mien. Cessez donc de tergiverser et finissez-en avec cette farce.

– Une farce ! Comment osez-vous parler ainsi d'un procès de la Sainte Inquisition ?

Le visage crispé par la colère, le moine adressa un nouveau signe au bourreau. Les pointes effilées s'enfoncèrent encore dans le corps affaibli du vieil homme qui se recroquevilla de douleur.

– C'est vous qui êtes le diable, vous êtes le Mal, les ténèbres, vous êtes des bêtes infernales ! cria Kenneth Kogan.

– Oui, c'est bien Satan qui vous châtie et c'est lui qui vous condamnera au bûcher !

– Je ne renoncerai jamais à mes convictions.

– Nous avons déjà obtenu ce que nous voulions.

Le bourreau consulta le moine du regard. Sans un mot, celui-ci posa les yeux sur le fer rougi, enfoncé sous les charbons ardents. Le muet empoigna la tige métallique d'un air décidé, puis appliqua l'extrémité incandescente au creux de la paume droite du prisonnier.

Le jeu des énigmes infinies

9

Beth s'installa dans le poste de contrôle du vaisseau interplanétaire BH et posa sur son bureau une feuille où était inscrite la formule. Sur l'écran, le sablier de la page web continuait son décompte inexorable, égrenant les secondes qui lui restaient pour saisir le code et accéder au jeu des énigmes infinies. Elle ne disposait que de trente minutes et n'était pas certaine de réussir. Ça pouvait être n'importe quoi : un nom quelconque, son propre nom, une suite de chiffres ou de lettres, la désignation de quelque chose de concret ou un code chiffré au hasard. Mais elle n'avait droit qu'à un essai pour vérifier la justesse de son intuition. Malgré ses efforts, elle commençait à avoir les nerfs à fleur de peau en se disant que trente minutes ne représentaient pas grand-chose. Mille huit cents secondes, mille huit cents battements de cœur qu'elle sentirait passer un à un comme un martèlement incessant et véloce à l'intérieur de sa poitrine. Nicholas lui avait conseillé de reprendre depuis le début ; elle avait donc décidé de refaire pas à pas les étapes qu'il lui avait expliquées la veille dans le bus et sur le campus. En étudiant les raisonnements et les déductions de Nicholas, elle découvrirait sans doute le code. Pour ce faire, elle commença par réorganiser les opérations de la formule selon l'ordre des facteurs qui les précédaient.

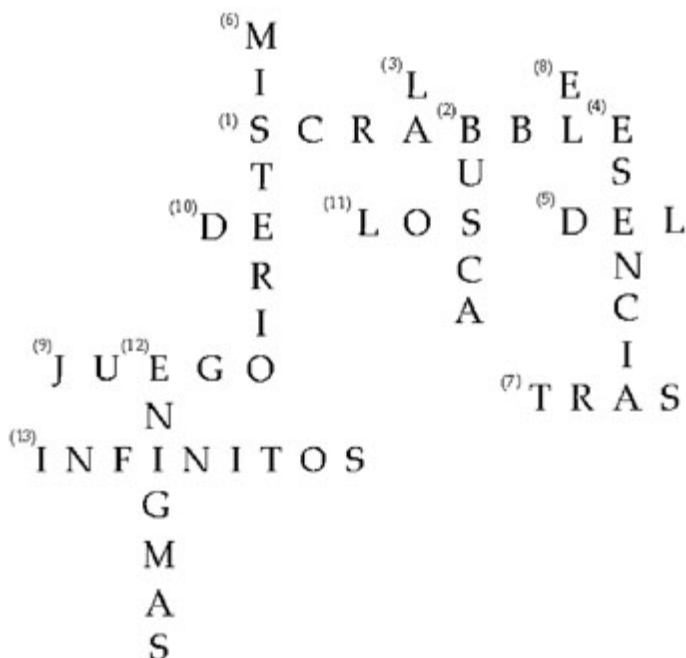
Beth se souvenait que le stade suivant était simple et consistait à écrire chaque mot avec la lettre qu'il lui manquait pour donner le sens complet de la phrase espagnole codée dans la formule.

_USCA L_SENCIA EL MIS_TERIO
TR_S E_ JUEG_ D_ LO_EN_GMAS INF_NITOS

– « *Busca la Esencia del Misterio tras el juego de los enigmas infinitos* », lut-elle, à voix basse.

Elle consulta le sablier. Dix minutes s'étaient écoulées. Le compte à rebours affichait maintenant vingt minutes, mais elle commençait à penser que le succès était à sa portée. Il lui restait à écrire «

SCRABBLE » et à disposer le reste de la combinaison autour.



Pendant quelques instants, elle laissa son regard errer sur les mots entrelacés comme sur un beau tapis multicolore. Il s'agissait sans aucun doute d'un cryptogramme intelligent et précis. Mais soudain, un détail lui sauta aux yeux. Quelque chose ne collait pas avec la formule originale : la dernière partie était inutile. Non seulement elle ne signifiait rien dans le contexte de la solution, mais encore la clé pour déchiffrer le message crypté ne figurait pas dans le mot « SCRABBLE » : elle s'obtenait en ordonnant les facteurs par ordre croissant. Sans la représentation graphique de la partie, le message fonctionnait tout aussi bien. Le terme représentait donc un ajout inutile, un jeu supplémentaire qui s'ajoutait au jeu de la formule. Soudain, un cri de joie fit vibrer l'air du vaisseau interplanétaire BH.

– « Scrabble » ! Incroyable ! C'est le code !

Le signe de l'abîme

9

L'esprit d'Aldous Fowler ressemblait à un ordinateur déglingué sur le point d'exploser. Une interminable succession d'images imprécises et absurdes s'agitaient sous son crâne, s'entrechoquaient, se mêlaient, disparaissaient pour ressurgir quelques instants plus tard, telles les glaces d'un fleuve en pleine débâcle. Assis, les pieds croisés sur sa table de travail, yeux fermés, le lieutenant s'accordait quelques minutes de repos avant de reprendre sa tâche. Cette méthode de relaxation lui était familière depuis les visites chez le psychologue qui avaient marqué son enfance. Le souvenir des longues séances avec le Dr Norwoll dans sa ville natale de Detroit était encore vif. « Laisse tes pensées s'échapper », lui répétait-il souvent.

La thérapie était destinée à lui faire oublier ces images horribles, qui venaient d'affleurer à sa conscience avant de replonger dans les abîmes de sa mémoire. Le directeur du Centre Grosling lui avait présenté la mémorisation comme un merveilleux mécanisme naturel qui permettait de récupérer et de classer toute l'information reçue par le cerveau. Harold Brannagh lui avait cependant précisé que l'esprit escamotait plus de quatre-vingts pour cent des expériences vécues par l'être humain. Mais Aldous Fowler n'avait pas oublié ces terribles souvenirs. Il avait réussi à les endormir, à les étouffer sous le passage du temps, les empêcher de retrouver la crudité qu'ils avaient gardée tout au long de son enfance. Comment effacer pour toujours l'image atroce du cadavre de son meilleur ami, désarticulé comme un pantin cassé, sur la berge du lac Huron ? Ils y avaient passé tant de nuits à se baigner et à pêcher jusqu'à l'aube. Cette image avait marqué sa vie de manière aussi indélébile que le fer rouge qui avait gravé « Kôt » dans la paume de Katie Hart. Si la scientifique vivait aujourd'hui, elle aurait peut-être pu entrer dans son esprit et en arracher ces épouvantables souvenirs, tout comme on extirpe une tumeur maligne. Qui sait, elle aurait pu lui ramener son ami, brutalement assassiné alors qu'il n'était encore qu'un enfant.

Les oubliettes du diable

10

Quand le vieil homme reprit connaissance, sa paume le brûlait comme s'il tenait un charbon ardent. Hébété par la douleur, il regarda la marque gravée au fer rouge par le bourreau et lut avec terreur un mot qu'il connaissait bien : « Kôt ». À cet instant, le geôlier ouvrit la porte de la cellule, un pot d'onguent à la main. Il se pencha sur le prisonnier et appliqua la mixture sur la plaie avec brusquerie, sans la moindre lueur de pitié dans le regard. Ensuite, il enleva les entraves de ses poignets et ses chevilles, puis lui fit signe de se lever.

– Où m'emmenez-vous ? demanda Kenneth Kogan tout en sachant qu'il n'obtiendrait pas de réponse.

Il tenait debout à grand-peine et le bourreau dut le soutenir pour le forcer à avancer. Il progressait avec lenteur, regardant avec attention autour de lui dans l'espoir de remarquer quelque détail qui l'aiderait à comprendre où il se trouvait réellement. Cependant, cette grotte souterraine semblait être au cœur de l'enfer. Des rigoles d'eau ruisselaient sur les murs de pierre. À travers les grilles des oubliettes oxydées par l'humidité, il apercevait au passage des corps allongés sur des paillasses dépenaillées. Tout était lugubre et obscur, hormis le passage du fond éclairé par des torches, par lequel il avait toujours vu le bourreau arriver. Ils ne tardèrent pas à s'y engager. Au moins, il allait sortir de ce lieu aussi sinistre qu'une tombe, se dit-il, un peu plus vaillant. Ses ravisseurs avaient peut-être enfin décidé de le libérer. Il sentirait de nouveau les rayons tièdes du soleil sur son visage, comme lorsqu'il traversait les clairières pendant ses promenades dans les bois qui entouraient sa maison d'Ithaca.

Le muet ouvrit la porte de la grotte et ils se retrouvèrent sur un palier, au pied d'un escalier en colimaçon faiblement éclairé par une lampe à huile. Avec l'aide brutale de son escorte, le vieil homme gravit les marches avec difficulté.

Ils longèrent un autre couloir qui débouchait dans une petite pièce voûtée, dont les grossiers murs de pierre disparaissaient en partie sous des tapisseries. Dans un coin, un brûle-parfum projetait une lueur

rougeâtre sur les hauts battants d'un gigantesque portail bardé de métal. Le bourreau s'avança, empoigna le marteau et frappa un coup énergique. La porte s'ouvrit dans l'instant.

Kenneth Kogan découvrit une salle immense, éclairée par une file de lustres qui pendaient du plafond comme de grandes araignées. De nouveau saisi par la frayeur, il jeta un regard nerveux aux deux hommes qui gardaient l'entrée, le visage masqué dans l'ombre du capuchon rabattu de leur froc noir. Dans la salle, qui évoquait la nef d'une cathédrale, deux rangées de hauts gradins se faisaient face, délimitant une large allée centrale. Des dizaines de clercs occupaient ces degrés, habit noir et capuche baissée comme les gardes. Tout au fond, cinq religieux au visage également indistinct avaient pris place sur de somptueuses chaires incrustées d'or, posées sur une estrade. À droite du tribunal, un autre moine se tenait debout, comme s'il attendait avec impatience l'arrivée du prisonnier. Malgré ses traits indiscernables, Kogan crut reconnaître celui qui l'avait interrogé et fait torturer dans sa prison.

Un silence insondable régnait en ces lieux, l'assemblée restait muette, mais le captif sentait le poids de leurs regards invisibles. Silence et immobilité. Pas un seul mouvement ne trahissait leur individualité ; Kenneth Kogan aurait été bien en peine de dire s'il s'agissait d'hommes ou de femmes, de jeunes ou de vieux. D'ailleurs, étaient-ce des êtres de chair ou de simples mannequins destinés à parfaire l'épouvantable mise en scène, la sinistre mystification dont il se pensait victime ?

Le prisonnier avança de quelques pas et les deux moines refermèrent la grande porte derrière lui. Tête penchée et mains croisées sous les manches de leur habit noir, ils se postèrent de part et d'autre du vieil homme. Dans un silence lugubre, ils marchèrent vers le fond de la salle, comme un cortège funèbre en route vers le Jugement dernier.

Le jeu des énigmes infinies

10

Le visage souriant de Beth s'encadra dans une fenêtre qui venait de s'ouvrir dans le coin supérieur droit sur l'écran de l'ordinateur de Nicholas.

– Salut, BH ! Alors, tu as trouvé le code ?

Le garçon consulta sa montre. Il restait encore quinze minutes sur le temps imparti à Beth, plus que nécessaire pour la faire rentrer dans le jeu.

– Je crois que j'ai réussi ! s'exclama-t-elle avec orgueil.

– Super. Il vaudrait peut-être mieux comparer le résultat de nos déductions ? Qui commence ?

– Ce n'est pas notre accord, NK...

– Ah bon ? Et en quoi consistait ce fameux accord ?

– On s'était entendus pour que chacun suive sa propre voie, en toute indépendance. Ça te rappelle quelque chose ?

– On avait dit qu'on travaillerait chacun de son côté jusqu'au point où nous en sommes. Mais c'est différent maintenant, non ?

– Je ne vois pas en quoi ça a changé, s'obstina Beth.

Son entêtement avait toujours le don d'agacer Nicholas.

– Vraiment, je me demande ce qu'il te faut. Si nous n'avons pas trouvé le même code, un seul de nous deux aura raison et l'autre restera sur le carreau. C'est plus clair, maintenant ?

– Écoute, NK, je ne suis pas idiote, je sais ce qui peut arriver. Mais je te le répète, les règles sont les règles. Point final.

– Il faut respecter les règles, soit. Mais tu seras d'accord avec moi pour dire que cette fois, les règles, c'est toi qui les as inventées, fit remarquer Nicholas d'un ton moqueur. Si je me souviens bien, il n'y avait pas de manuel d'instructions avec le jeu de la formule, ni avec le Scrabble, et encore moins avec ce jeu des énigmes infinies. Pourquoi es-tu si têtue ?

– Je te l'ai expliqué au lac, l'autre jour. Ce n'est pas un caprice, contrairement à ce que tu pourrais imaginer. Si mon code d'accès au jeu n'est pas le bon, je n'y participerai pas, même si je trouve ça super

intéressant.

– Allez, BH ! Tu exagères un peu, non ? Ce n'est qu'un jeu.

– Ouvre les yeux, NK. S'il s'agit d'un test de l'EEJA comme nous le pensons, nous ne devons pas tricher pour y prendre part à tout prix.

Beth consulta le sablier de la page web. Il ne lui restait plus que cinq minutes et trente secondes pour entrer le code.

– Bon, je n'ai plus que cinq minutes et vingt-neuf secondes, vingt-huit, vingt-sept, vingt-six...

– Ça va, d'accord ! Laisse-moi réfléchir.

Quelques instants passèrent en silence, puis Nicholas finit par céder.

– Ça marche, ce sera comme tu veux. Mais faisons au moins une chose.

– Je me méfie de tes idées, grommela Beth.

– Entrons notre code d'accès ensemble. Ainsi nous saurons tout de suite si nous avons réussi tous les deux.

– Ça, c'est plutôt bien.

– Disons que c'est mieux que rien, commenta Nicholas finalement satisfait.

– On y va ?

– OK, je fais un compte à rebours à partir de trois.

– J'ai des chatouillis dans l'estomac.

– Ne t'inquiète pas, BH, il ne se passera rien.

– D'accord, d'accord, ce n'est qu'un jeu, répondit Beth, s'efforçant au calme.

Malgré sa décontraction de façade, Nicholas était tout aussi nerveux. Il prit une profonde inspiration, comme s'il allait plonger sous l'eau.

– Prête ?

– Prête.

– Alors, je commence le décompte. Trois... Deux... Un... Et zéro.

Tous deux inscrivirent le même mot à l'unisson, sous le sablier virtuel de leur écran respectif.

Le signe de l'abîme

11

Minuit approchait, mais Aldous Fowler n'avait aucune envie de regagner son petit appartement du Queens, tout près de Long Island. Le lendemain, il avait prévu de repasser au Centre Grosling et souhaitait auparavant mieux se renseigner sur leurs méthodes d'étude du cerveau humain. Plusieurs questions avaient surgi dans son esprit d'enquêteur. Quelle était la véritable nature du Centre Grosling ? Quand et par qui avait-il été créé ? En quoi consistaient ses objectifs ? Comment finançait-on ses activités ? Quel genre d'expériences y étaient menées ?

À la lueur parcimonieuse du moniteur de son ordinateur, Fowler saisit le nom complet du Centre Grosling dans son moteur de recherche. L'écran papillota brièvement et afficha une longue liste de résultats. La première proposition répondit exactement à ses attentes : www.centregrosling.com. Il activa l'adresse d'un clic de souris. Le logo du Centre apparut instantanément : une espèce de trèfle fait de neurones surmontait le sigle CING.

Le lieutenant cliqua sur l'icône et la page d'accueil s'ouvrit, élégante et pratique, malgré sa conception austère. À droite, une image en 3D du majestueux édifice d'acier permettait d'accéder à un programme de visite virtuelle de toutes les dépendances du bâtiment. De l'autre côté, une barre latérale donnait accès aux différents domaines du site : introduction, historique de l'établissement, organigramme, département de recherche, personnel, publications, activités scientifiques, compte rendu d'événements, bibliothèque... Un labyrinthe d'informations où l'on pouvait se perdre pendant des heures, des jours peut-être, à la recherche de quelque chose d'indéfini, un fait dissimulé, un signal aussi éthéré que l'air, une piste invisible qui éclaircirait la mort insolite du Dr Hart. Et par-dessus tout, un indice sur l'identité du Prestidigitateur pervers qui avait escamoté son distingué cerveau.

De toute façon, cette visite virtuelle du Centre Grosling n'allait pas s'avérer inutile. Parcourir ces pages lui permettrait de prendre

connaissance de données précises pour appuyer ses investigations, de ratisser par avance le terrain qu'il s'apprêtait à explorer. Fowler se sentait dans la peau d'un explorateur qui, avant de partir aux confins du monde, prépare son expédition avec une pile d'encyclopédies et de cartes géographiques. Il n'avait qu'une vague idée du fonctionnement de cette nouvelle technologie couramment appelée Internet, mais reconnaissait ses incontestables avantages. Grâce à la Toile, des millions d'ordinateurs s'interconnectaient à l'échelle mondiale, on transférait des archives, des courriers électroniques, on tenait des conversations en ligne et des vidéoconférences comme celle qui réunissait, non loin de là, deux jeunes gens encore inconnus du lieutenant Fowler, répondant aux noms de Nicholas Kilby et Beth Hampton.

Les oubliettes du diable

11

En arrivant au bout de l'allée, les deux moines qui escortaient le vieil homme s'arrêtèrent. D'un geste, l'un d'eux l'invita à prendre place sur le banc posé devant lui.

Kenneth Kogan lui jeta un regard las, lissa la barbe blanche qui envahissait déjà ses joues et obéit avec la docilité d'un vaincu. Face à lui, les cinq clerics qui composaient le tribunal conservaient leur immobilité sévère, tels des mannequins de cire sur leurs fauteuils dorés. Enfin, celui qui se trouvait à droite se leva et commença à discourir dans une langue que le prisonnier ne comprenait pas, mais dont les sonorités lui rappelaient le latin. L'homme s'exprimait d'un ton grave et solennel, sur une cadence qui évoquait une longue tirade ou une interminable prière.

À la fin de cette lecture de l'acte d'accusation, le juge qui siégeait au centre sous un dais de toile noire prit à son tour la parole.

– Levez-vous !

Kogan ne fit aucun cas de cet ordre et resta assis. Il avait à peine la force de tenir debout et n'était aucunement disposé à s'humilier devant ce tribunal inquisitorial d'opérette.

Ses deux gardes s'apprêtaient à l'obliger à s'exécuter, lorsque l'orateur qui faisait office de président de la cour leur indiqua d'un geste péremptoire de laisser le prisonnier tranquille. On lui passait sa petite rébellion.

– Vous êtes accusé d'hérésie à cause de vos études et de vos recherches scientifiques. Vous êtes accusé de nier que Dieu soit le Créateur du Ciel, de la Terre et de tous les êtres animés ou inanimés qui y vivent, de qualifier les Saintes Écritures de simple fantaisie, de pratiquer l'art magique de l'alchimie pour atteindre l'immortalité, d'affirmer publiquement que l'homme et la femme descendent de bêtes aussi primitives que les singes, de faire de l'être humain l'unique divinité de l'univers, de manipuler la nature et ses ressources sans respect des desseins de Dieu, de douter de la vie éternelle et du Royaume des Cieux, de prétendre qu'il existe d'autres formes de vie

sur des mondes lointains, d'aspirer à faire du cosmos la future demeure des hommes et enfin, de vouloir dévoiler le prodige de la création pour expliquer l'origine de la vie, de l'univers et supplanter le pouvoir de Dieu. Avez-vous quelque chose à déclarer pour votre défense ?

– Non, dit le vieil homme à voix basse en secouant lentement la tête.

– Votre silence vous condamne au bûcher ! cria soudain le moine qui se tenait debout à la droite de l'estrade.

Sa voix parut familière aux oreilles de Kogan.

– Parce que vous ne m'aviez pas déjà condamné ?

– Vous pouvez encore échapper au feu de l'enfer en montrant un repentir sincère devant ce tribunal pour vos croyances et vos actes hérétiques.

– Je ne suis qu'un scientifique désireux de comprendre l'univers qui l'entoure.

– Quand on croit en Dieu, cette curiosité malsaine dont vous êtes si fier n'a aucun sens.

– De quel dieu me parlez-vous ?

– Du seul Dieu véritable. Si vous voulez éviter d'être brûlé vif, il vous suffit de manifester votre foi dans sa divine parole.

– Ma foi ? Pourquoi devrais-je avoir foi en vous ou en votre dieu ?

– C'est l'unique façon de sauver votre âme.

– La foi dont vous me parlez est aussi irrationnelle que votre cruauté.

– Et votre rébellion vous vaudra de périr par les flammes.

– Alors allumez votre bûcher, sacrifiez ma vie pour l'offrir à votre divinité obscurantiste. Faites de moi une nouvelle victime de votre fanatisme.

– Nous savons tout de vous, tout ce que dissimule votre esprit. Vos réunions, vos projets, vos secrets, vos pensées les plus intimes. Vous espériez atteindre votre but, que l'Essence du Mystère qui vous a tant aidé ne vous abandonnerait jamais et que rien ne s'opposerait à la domination suprême de votre science. Vous étiez convaincu qu'il suffirait de posséder l'Essence du Mystère pour finir par tout comprendre et devenir Dieu. Mais Dieu, c'est moi ! hurla le moine comme un illuminé.

D'un geste plein d'exaltation, il repoussa la capuche, dévoilant son visage.

– Vous avez perdu l'esprit, murmura le vieil homme. Vous êtes tous complètement fous.

– Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Kogan ? Ni mon visage ni ma voix ne vous rappellent quelque chose ?

Le prisonnier le fixa avec attention, mais ses traits lui demeuraient

étrangers.

– Je ne vous connais pas. Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? demanda-t-il, déconcerté.

– Allez, un petit effort de mémoire...

Le condamné avait l'impression que le silence sépulcral se refermait sur lui, pendant qu'il fouillait ses souvenirs, tentant d'y retrouver cet homme qui se proclamait Dieu.

Son escorte de moines l'encadra et chacun le prit par un bras. Ils l'entraînèrent ainsi vers une porte située sur le côté gauche de la salle. À l'extérieur, l'air froid fouetta le visage de Kogan et le ranima quelque peu. Il reprit conscience de son environnement avec horreur. Au centre d'une petite place médiévale, un grand mât était planté au milieu d'un gigantesque amoncellement de rondins et de fagots. Le bourreau de la geôle attendait près du haut bûcher, une torche allumée à la main.

Deuxième partie

La Mission Ourobore

1

Après avoir tapé le mot « scrabble », Nicholas pressa la touche « entrée » de son clavier.

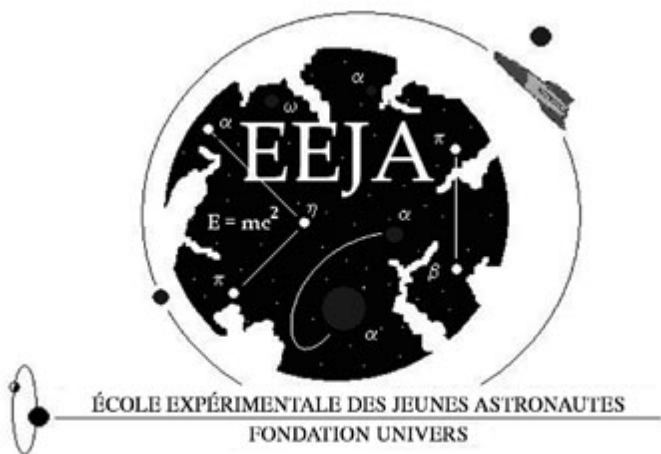
– Ça alors ! Dis donc, BH, tu as la même chose que moi ?

– Oui, c'est le logo de l'École !

– Nous avons réussi tous les deux ! Félicitations ! s'exclama Nicholas ravi.

Sur leurs écrans, les deux jeunes gens pouvaient voir le dessin qui frappait les tenues spéciales et les casquettes d'aspirants astronautes reçues à leur entrée à l'EEJA. Cela avait l'allure de la page de départ d'un jeu vidéo.

Une musique suave qui semblait composée d'étranges sons cosmiques s'éleva et le logo de l'EEJA s'évanouit lentement pour laisser place à un vertigineux flux d'étoiles et de galaxies, comme si le vaisseau interplanétaire BH et la station modulaire NK s'étaient brusquement rués vers un abîme stellaire, suivant le rythme trépidant de la mélodie. Ensuite, la vitesse se réduisit progressivement et la sphère céleste qui s'était affichée sur la page d'accueil du jeu apparut, de plus en plus proche...



– BH, BH, ici NK ! Nous nous dirigeons vers l’atmosphère de la sphère céleste sans contrôle ! La capsule est soumise à de fortes vibrations ! Je ne parviens pas à rétablir l’orbite d’approche ! Alerte rouge ! Alerte rouge !

Nicholas s’était laissé emporter par son imagination en regardant la planète grandir, jusqu’à ce que la brume épaisse de l’atmosphère envahisse son moniteur.

Beth éclata de rire, mais retrouva vite son sérieux.

– Tu es un grand acteur, NK, mais cette fois tu n’arriveras pas à m’impressionner. On va garder les émotions pour un autre moment et se concentrer sur le jeu.

Un scintillement fugace dans un coin de l’écran attira l’attention d’un Nicholas réduit au silence par la surprise. Dans le même temps, Beth perçut une étrange présence près d’elle.

– Que se passe-t-il ? finit par dire Nicholas.

– Je ne sais pas, mais je ne suis pas très rassurée...

D’un seul coup, l’image virtuelle d’un vieil homme vêtu d’une combinaison bleue d’astronaute s’afficha. Il se tenait debout dans ce qui ne ressemblait à aucun lieu connu de la Terre. On aurait dit un palais futuriste, dont le décor se serait inspiré de l’esthétique antique. D’imposantes colonnes de pierre aux couleurs insolites, couronnées de magnifiques chapiteaux sculptés, soutenaient une immense voûte transparente qui laissait voir un ciel aux nuages orangés. Les carrelages polis incrustés de motifs étincelaient et de grandes fresques murales changeantes représentaient tour à tour des paysages ou des scènes d’intérieur. À l’instant, elles reproduisaient la salle de consultation d’une bibliothèque classique.

Comme sous l’effet d’un lent zoom avant, la silhouette du vieil

homme se rapprocha de Beth et de Nicholas. Ils remarquèrent l'écusson de l'EEJA fixé sur sa poitrine, mais aucun des deux ne risqua le moindre commentaire. Cet homme leur semblait si réel qu'ils craignaient de recevoir une réponse s'ils lui parlaient. D'ailleurs, à leur plus grand étonnement, l'image virtuelle les fixa droit dans les yeux et s'adressa à eux.

Le Prestidigitateur

1

Malgré l'heure matinale, le lieutenant Fowler était déjà installé dans son bureau, plongé dans la lecture du rapport d'autopsie fourni par le légiste. La cause directe de la mort du Dr Hart était effectivement un arrêt cardiaque que Scrinna avait situé vers cinq heures du matin. Aucun signe de résistance n'avait été détecté sur le cadavre, aucun symptôme d'ingestion de barbituriques ou d'un autre type de produit pharmaceutique susceptible d'avoir provoqué une intoxication mortelle. La marque au fer rouge avait été effectuée après le décès. Le cerveau avait disparu. Comment avait-il été soustrait ? Ni le Dr Scrinna ni les collègues appelés à la rescousse qui avaient examiné le corps n'avaient pu fournir d'explication médico-légale à cet étonnant phénomène. De même, pas de fibres, de cheveux, ni de sang. Aucun matériau organique suspect n'avait été découvert sur la dépouille ou la scène du crime, pas la moindre trace susceptible de faciliter l'identification de l'ADN du ou des assassins. Néanmoins, les premières analyses toxicologiques avaient mis en évidence la présence d'un puissant anesthésiant dans le sang, sans doute administré à la victime par voie respiratoire quelques heures avant son décès. La conclusion du rapport était définitive : on avait assassiné le Dr Hart en lui ôtant le cerveau par des méthodes inconnues de la médecine légale, pendant qu'elle était maintenue en état d'anesthésie totale. Les seules preuves du crime se résumaient à la marque dans la paume, à l'absence de masse cérébrale et aux traces d'anesthésique dans l'organisme.

Fowler venait de refermer le rapport lorsque le capitaine Fitch ouvrit la porte et passa la tête par l'ouverture. Il haussa les sourcils, comme s'il ne s'attendait pas à le voir dans son bureau.

– Tiens, vous êtes déjà là ? Mais à quelle heure êtes-vous parti hier soir ?

Le lieutenant lui adressa un regard las.

– Je suis resté toute la nuit ici, à travailler sur l'affaire du Dr Hart. Le rapport de Scrinna est arrivé il y a quelques minutes. J'y ai jeté un coup d'œil et j'allais vous l'apporter.

Fitch piétinait sur le seuil, l'air vaguement embarrassé de celui qui s'apprête à délivrer une mauvaise nouvelle.

– Écoutez, Aldous, oubliez la mort du Dr Hart.

– Quoi ?

– Le FBI reprend l'affaire. Leur agent spécial est dans le bureau du chef Schull. Il vaudrait mieux que vous veniez avec moi, vous êtes le seul à connaître tous les détails de ce meurtre... enfin, quoi que ça puisse bien être, grommela Fitch, manifestement de méchante humeur.

Aldous Fowler eut l'impression qu'un boxeur l'avait frappé en plein visage, le laissant vacillant au milieu du ring.

– Oui... Bien sûr, capitaine... J'arrive dans une minute, finit-il par balbutier après avoir surmonté son hébétude.

Et alors, tu ne pensais quand même pas que tu serais la vedette du spectacle ? lui dit une voix intérieure. Mais en réalité, le lieutenant Aldous Fowler s'était vu en haut de l'affiche. Il était persuadé d'être capable de résoudre ce crime, si mystérieux et inexplicable qu'il paraisse.

Lorsqu'il entra dans le bureau de Schull, Fowler avait encore le visage crispé de rage. Tous ses efforts pour convaincre ses supérieurs de lui laisser la direction de l'enquête dans l'étrange affaire du Prestidigitateur seraient voués à l'échec. Si le FBI avait décidé de fourrer son nez dans cette affaire, les forces de police de New York n'avaient pas leur mot à dire. Cependant, dès qu'il vit l'agent spécial du FBI, les réserves de Fowler se dissipèrent comme emportées par la brise. Il avait la plus grande admiration pour la femme assise sur le divan de cuir noir, près du corpulent chef Schull.

– Agent Taylor, permettez-moi de vous présenter le lieutenant Aldous Fowler de la Criminelle. Jusqu'à présent, c'est lui qui était chargé de l'enquête sur la mort du Dr Hart et il est l'auteur du rapport dont vous venez de prendre connaissance.

L'agent Taylor se leva et tendit la main au jeune enquêteur qui la regardait comme s'il la reconnaissait. Elle avait des yeux d'un vert particulier, dense, foncé, habilement mis en valeur par le léger maquillage qui soulignait ses longs traits élégants, à peine marqués par la quarantaine. Ses cheveux d'un noir intense étaient retenus sur sa nuque par une barrette dorée. Son jean ajusté formait une combinaison éblouissante avec son chemisier vert citron.

– J'ai assisté à un cours sur les psychopathes que vous avez donné dans le Queens, agent Taylor, expliqua Fowler en lui serrant la main.

– Alors, vous en savez plus sur moi que moi sur vous, répondit-elle.

Fitch et Schull réprimèrent un gloussement. Tout le monde appelait l'agent spécial Taylor par son surnom, TT. Sauf en sa présence, bien entendu. Sa réputation d'astuce et d'opiniâtreté n'était pas usurpée ;

Tessa Taylor avait collectionné les succès en résolvant des enquêtes délicates dans divers États. Fowler n'était pas surpris de la retrouver sur l'affaire Hart, car il ne subsistait aucun doute dans son esprit : la mort de la prestigieuse scientifique était loin d'être un simple homicide. Il avait hâte d'entendre les révélations de la jeune femme.

– Asseyez-vous, Aldous, l'agent Taylor a des informations importantes à vous communiquer, dit le chef Schull sans s'embarrasser de protocole.

Il lui fit signe de prendre place sur le second divan, près du capitaine Fitch, face à l'agent spécial.

Une petite cafetière fumait sur la table basse, à côté de plusieurs gobelets en plastique, de quelques sachets de sucre et de bâtonnets de bois en guise de cuillères. À côté, un dossier portait la mention « CONFIDENTIEL » qui se détachait en rouge sous le logo du FBI.

– Prenez donc un café, lieutenant, proposa aimablement Tessa Taylor.

– Volontiers, merci.

– J'ai lu votre rapport, Aldous, et je dois admettre qu'il m'a impressionnée. L'orientation de votre enquête est tout à fait pertinente. Malgré le peu de temps dont vous avez disposé pour réunir des faits précis sur le crime, vos conclusions indiquent précisément la bonne direction. Science et ésotérisme. C'est la combinaison que nous cherchons et la raison de ma présence ici.

– Vous étiez au courant ? demanda Fowler, quelque peu déconcerté.

– Pas exactement.

Le chef Schull s'agita sur son siège, mal à l'aise.

– Avant de continuer, je crois que le lieutenant devrait savoir que l'enquête sur le meurtre du Dr Hart a été classée secret d'État.

Le regard d'Aldous s'arrêta sur le chef Schull, puis sur le capitaine Fitch, avant de se fixer sur l'agent spécial Taylor, traçant le périmètre d'un triangle équilatéral imaginaire.

Taylor ne se troubla pas.

– Eh bien, il est au courant maintenant. Et il devrait également être informé que le décès du Dr Hart n'est pas le premier à présenter ces caractéristiques.

Fowler allait de surprise en surprise. Il connaissait déjà l'anecdote du cerveau volé d'Einstein, mais cela s'était passé après la mort du savant. En revanche, il n'avait pas connaissance d'un précédent similaire à l'assassinat du Dr Hart dans l'histoire criminelle des États-Unis. Où voulait en venir l'agent Taylor avec ses explications ?

– Mais pourquoi me dites-vous tout ça ?

– Vous devez comprendre qu'il est d'une importance capitale que votre enquête ne soit divulguée en aucune manière, expliqua Fitch.

– Ce n'est pas la seule raison, mais nous aurons l'occasion d'y

revenir plus tard...

Tessa Taylor s'interrompt pour prendre une gorgée de café, puis continua :

– La mort du Dr Hart est la troisième d'une série qui a commencé en Pennsylvanie, il y a un mois. La première victime s'appelait Paul Drester, il a été retrouvé mort chez lui le 10 avril dernier. Le mot « Kôt » était marqué au fer rouge au creux de sa main droite. Le cerveau du cadavre avait disparu.

Elle ouvrit le dossier posé sur la table basse, en tira une photo, puis la tendit à Fowler.

– Drester avait soixante-douze ans, c'était un spécialiste de la biologie moléculaire qui a beaucoup publié dans sa jeunesse. John Seik est la deuxième victime. Soixante-dix ans. Le corps a été retrouvé deux jours après la mort, datée du 20 avril...

Avant de poursuivre ses explications, elle laissa au lieutenant le temps d'examiner le deuxième cliché.

– Seik vivait seul dans une maison de campagne des environs de Boston. Jusqu'à sa retraite, il avait été le recteur de l'université. Sa spécialité est la physique nucléaire, mais il a mené des recherches importantes en collaboration directe avec la NASA. Quant à la troisième victime, le Dr Hart, vous connaissez beaucoup plus de détails que moi sur sa mort.

– Deux vieillards et une femme encore jeune, tous trois scientifiques distingués. Ils résident dans trois États différents, mais voisins. Pennsylvanie, Massachusetts et New York, énuméra le capitaine Fitch.

– Comment avez-vous réussi à empêcher ces meurtres de filtrer jusqu'à la presse ? voulut savoir Aldous, encore sous le coup de l'étonnement.

– Disons que nous avons pu intervenir à temps, répondit Taylor. Mais après ce qui est arrivé au Dr Hart, j'ai bien peur que nous ne puissions continuer à dissimuler la mort de Paul Drester et de John Seik.

– Le plan est de parler aux médias des homicides, sans évoquer la disparition des cerveaux, expliqua Schull.

L'agent Taylor rangea les photos que lui avait rendues Fowler.

– Bien. L'aspect le plus inquiétant de ces affaires n'est pas que les victimes aient été des scientifiques de renom, ce qui serait explicable en analysant la psychose d'un cinglé quelconque, frustré dans ses aspirations au Nobel. La marque au fer rouge dans la paume droite des trois cadavres n'a rien de très particulier, c'est assez fréquent quand le meurtrier en série cherche à revendiquer une symbolique diabolique ou divine. Non, le plus insolite est que tous les trois ont subi une ablation du cerveau par une méthode que la médecine légale ne peut expliquer. Ce phénomène rend notre, ou nos assassins,

particulièrement extraordinaires.

– Le gouvernement souhaite éviter les spéculations sur ce sujet. Imaginez l'effet de cette nouvelle sur le public, fit remarquer le chef.

– Vous savez parfaitement que vous pouvez compter sur mon silence.

La réponse de Fowler avait été quelque peu rugueuse. Le lieutenant était plutôt vexé de constater que ses supérieurs ou l'agent spécial Taylor craignent qu'il ne tienne pas sa langue.

Mais l'agent du FBI le rassura promptement :

– Ça n'a rien à voir, Aldous. Votre discrétion n'est pas en cause ici, pas plus que celle du capitaine Fitch, celle du chef Schull, ou la mienne. Sans compter celle des différents légistes qui ont pratiqué les autopsies. Mais nous devons prendre toutes les précautions possibles et comprendre quelle menace nous devons affronter.

Le Club Gótico

1

Il se regarda dans le miroir et sourit à son reflet. Celui d'un homme privilégié, se dit-il en ajustant le nœud de son élégante cravate. Puis il contempla son image avec la complaisance et l'arrogance d'un dieu de l'Olympe. Une nouvelle existence commençait, une vie à laquelle il aspirait depuis son fatal accident. Maintenant, il avait trente-cinq ans, mesurait un mètre quatre-vingts, son corps était sculpté comme celui d'un athlète, son visage n'aurait pas déparé au milieu des modèles masculins les plus cotés des magazines de mode. De surcroît, il jouissait d'une intelligence hors du commun et d'une fortune tout simplement inestimable. Des années d'espoir, de solitude et de sacrifice allaient enfin trouver leur récompense. Dans quelques petites minutes, il assisterait à l'achèvement de la première étape de son grand œuvre, sa formidable création : une fantaisie qu'il pensait impossible à réaliser lorsqu'il était enfant. Depuis, il avait rêvé de créer un jour aux États-Unis une œuvre architecturale si extraordinaire et si belle qu'elle égalerait les sept merveilles du monde. Et ce rêve avait commencé à devenir réalité : le projet du plus vaste parc à thème sur le Moyen Âge jamais conçu allait enfin être présenté au public.

Son secrétaire personnel frappa à la porte de sa suite du Waldorf Astoria.

– Monsieur, il reste cinq minutes.

– Un moment, Benson, j'arrive. Tout le monde est là ?

Walter Stuck lança un clin d'œil au personnage vêtu d'un élégant costume qui lui souriait de l'autre côté du miroir.

– Il ne manque personne, monsieur. Ils sont tous présents.

Des jeunes gens en tenue de page, formant une haie, embouchèrent leurs longues trompettes. Les portes s'ouvrirent avec une solennité liturgique, au son cuivré de leurs instruments. Toutes les têtes de l'assistance se tournèrent dans la même direction et les regards convergèrent sur l'homme qui, tel un prince inconnu sur le point d'être présenté à la cour, se disposait à pénétrer dans la salle. Walter

Stuck savait combien son arrivée était attendue. Les invités mouraient d'envie de faire sa connaissance et il s'avavançait avec lenteur vers l'estrade placée au fond de la grande pièce. Entre deux sonneries de trompettes, il percevait la vague de murmures qui accompagnait sa progression et jouissait de l'intérêt manifeste que déclenchait sa personne. C'était sa première apparition publique, personne ne savait à quoi il ressemblait, mais il était certain de créer la sensation. Certains l'avaient peut-être imaginé sous les traits d'un vieillard au corps nouveau. D'autres se réjouissaient de le voir conforme à leurs prévisions : un homme jeune, séduisant, élégant et dynamique qui aurait tout aussi bien pu passer pour un trader agressif de Wall Street ou un gros magnat du pétrole.

Stuck monta sur l'estrade, serra la main de l'animateur de la cérémonie et se plaça près de lui, face au public.

– Il est difficile de définir une personne telle que Walter Stuck, commença le présentateur. D'abord, il nous a tous étonnés par sa volonté de maintenir l'anonymat jusqu'à maintenant. Même moi, qui ai reçu l'honneur d'assumer la tâche ardue de vous le présenter ce soir, je n'ai appris son existence que lorsque la tenue de cette cérémonie a été rendue publique. Peu de temps après, j'ai été prévenu que le véritable créateur et promoteur du projet du Parc médiéval de New York serait avec nous. Ce concept étant son idée, je lui laisse volontiers le soin de vous en parler. Quant à moi, je me limiterai à vous dire que l'entreprise, dont nous allons découvrir la maquette, bénéficie, aujourd'hui comme dans l'avenir, du soutien inconditionnel de la ville de New York. Je souhaitais ajouter que, si peu que nous en sachions sur lui, cet homme énigmatique et réservé, appelé Walter Stuck, fait d'ores et déjà partie de l'histoire de notre cité. D'ailleurs, à New York, le passé des nouveaux venus ne nous a jamais intéressés. Seules leurs œuvres comptent et je suis pleinement convaincu que son Parc médiéval nous rattachera pour toujours à une des périodes les plus passionnantes de notre civilisation. Il nous offrira une jolie manière de considérer ces temps lointains, nous permettant aussi de découvrir un être humain plus pur et son idée de Dieu. Mesdames et messieurs, voici M. Walter Stuck.

Les applaudissements réveillèrent les échos de la grande salle, résonnant comme la rumeur vrombissante précédant un cataclysme. Cependant, le silence se fit d'un seul coup lorsqu'il approcha du micro.

– Ne vous interrogez pas sur ma personne qui importe peu en ce moment et concentrez toute votre attention sur la création d'un espace physique imaginaire consacré au Moyen Âge...

La voix de Walter Stuck avait la tonalité lénifiante d'un hypnotiseur cherchant à captiver son public par le flux invisible de son regard. Il continua après une brève pause :

– Contemplez-le, délectez-vous de l'harmonie céleste de ses cathédrales et vous sentirez que vous venez d'entreprendre un passionnant voyage dans le temps, qui vous entraînera à des siècles de notre ère technologique. Ne serait-il pas merveilleux de partager l'existence et les émotions des rois, des chevaliers, des moines, des serviteurs, des jongleurs, voire des sorciers et des magiciens du Moyen Âge ? Toutes les nuits de mon enfance ont été hantées par le même rêve, celui de créer un jour un grand territoire médiéval qui permettrait à chaque habitant des États-Unis d'éprouver mes plaisirs d'enfant. Ce rêve est devenu une obsession et aujourd'hui, il se transforme en réalité.

Un mécanisme hydraulique éleva la protection en forme de cloche qui dissimulait la gigantesque maquette installée près de l'estrade. Le public ébahi découvrit le futur Parc médiéval de New York. Le joli paysage de forêts, montagnes, lacs et rivières, villages, champs de bataille, abbayes, châteaux, villes et cathédrales médiévales en miniature suscita des cris d'admiration et un tonnerre d'applaudissements.

Walter Stuck sourit avec orgueil, tout disposé à exposer à ses invités les détails de sa reproduction pharaonique du Moyen Âge. Il était certain que les dirigeants des grandes compagnies des parcs de loisirs aspiraient à faire sa connaissance pour négocier au plus tôt une participation dans les bénéfices alléchants qui s'annonçaient dans un avenir proche. Mais les seuls avec qui il était prêt à partager devaient appartenir à son très sélect et très exclusif Club Gótico. Il promettait à ce groupe un devenir extraordinaire et un pouvoir absolu, pas seulement aux États-Unis, mais aussi dans le monde entier, comme en d'autres temps les sociétés secrètes de la maçonnerie américaine. Personne n'en savait autant que lui sur le Moyen Âge ou sur l'histoire de son pays, si profondément marquée par des hommes tels que Washington, Jefferson ou Roosevelt. Il figurerait à leurs côtés et aucun obstacle n'empêcherait la réalisation de son plan. Le projet du Parc médiéval de New York n'était qu'un leurre destiné à attirer l'attention des secteurs les plus influents de la ville. Ses intentions allaient bien au-delà, mais il n'était pas encore temps de les dévoiler.

Après un long discours qui détaillait le concept du parc, vint le moment de laisser la place aux questions de l'assistance. L'énigmatique Walter Stuck était conscient que la curiosité du public s'attachait en particulier à sa propre personnalité et à sa biographie. Cette situation correspondait parfaitement à ses souhaits. Tout au long de la préparation du projet, y compris lors des laborieuses démarches administratives à la municipalité de New York, il avait maintenu son incognito, s'assurant ainsi que son apparition serait attendue avec avidité. À en juger par les questions qui suivirent, son analyse était

fort juste.

– Que pouvez-vous nous dire de votre vie privée, monsieur Stuck ? demanda une actrice connue qui se tenait devant l'estrade.

– Je ne suis pas marié, si c'est ce qui vous intéresse.

Comme pour contredire la sobriété de sa réponse, il adressa à son interlocutrice un clin d'œil qui déclencha les rires de l'assistance.

– Pouvez-vous au moins nous indiquer où vous êtes né ? lança une voix masculine du fond de la chapelle.

– Bien sûr, je ne l'oublierai jamais !

Le ton badin de Stuck entretenait l'amusement de son public ; il adopta un air nostalgique, puis continua :

– Je suis originaire du Rhode Island, Newport exactement, le lieu le plus merveilleux du monde, croyez-moi.

Il jeta un coup d'œil à Benson, son secrétaire. Celui-ci lui adressa un très léger signe de tête. Ce qui se passait était évident. Il suffisait de regarder pour remarquer les sourires qui semblaient gravés de façon permanente sur le visage des convives et leurs expressions ravies : Walter Stuck avait séduit son auditoire.

– J'imagine que vous ne voudrez pas nous révéler votre âge, dit une femme déjà avancée dans l'existence.

– Je préférerais que vous deviniez vous-même, ce sera moins douloureux pour moi.

Il porta la main droite à sa poitrine, d'un air faussement chagrin. Les invités, divertis mais impressionnés par les réponses ironiques du mystérieux M. Stuck, échangeaient des murmures, sans oser s'exprimer. Après un instant de silence inconfortable, une jeune journaliste demanda la parole.

– J'espère que vous répondrez à ma question avec plus de sérieux, monsieur Stuck, dit-elle avec amabilité en guise de préambule.

– Allez-y, tirez, je vous promets d'essayer.

La jeune femme ne put retenir l'ébauche d'un sourire.

– Pouvez-vous nous dévoiler l'origine de votre fortune ?

– Je ne répondrai à cette question qu'en présence de mon avocat.

Une nouvelle vague de rires parcourut la foule des invités. Puis Stuck adopta une expression plus grave et continua :

– Acceptez mes excuses, je vous prie. Je n'avais pas l'intention de me montrer grossier envers vous, mais reconnaissez que votre question est plutôt compromettante... Surtout si ma réponse ne convient pas au fisc.

L'orateur emporta une fois de plus l'adhésion de son public.

– Dites-nous au moins à quoi vous vous consacrez, insista la jeune femme.

– Je suis l'actionnaire majoritaire d'une holding pétrolière et d'autres groupes d'entreprises exerçant dans différents secteurs

économiques qu'il serait ennuyeux d'énumérer.

Une nouvelle voix se fit entendre parmi les invités. Il s'agissait cette fois d'un journaliste aux cheveux roux, dont les lunettes épaisses à la monture d'écaille dissimulaient une peau grêlée de taches de rousseur.

– Monsieur Stuck, possédez-vous un titre universitaire ?

– J'ai étudié l'histoire à Oxford. Comme vous pouvez le constater, pour moi le Moyen Âge n'est pas seulement une grande passion. C'est un concept de vie, une voie vers la plénitude spirituelle, une quête de l'éternité, déclama-t-il avec des accents de troubadour.

– Vous voyez-vous comme un chevalier errant ?

La question venait de l'animateur d'une émission de télévision populaire qui souhaitait accueillir Walter Stuck sur son plateau pour une interview.

– J'ai bien essayé, mais j'ai rencontré des difficultés au moment de remonter la 5^e Avenue à cheval dans mon armure.

Les rires retentirent de nouveau.

– Avez-vous un autre rêve à réaliser, monsieur Stuck ?

Cette fois c'était la voix douce d'une femme que Stuck ne parvint pas à localiser dans la foule depuis son estrade.

– Je donnerais ma vie pour trouver la mythique pierre philosophale !

La salle entière manifesta son amusement. Personne ne se doutait que dans l'esprit de Walter Stuck, il ne s'agissait nullement d'une plaisanterie.

La Mission Ourobore

2

– Salut, Beth. Salut, Nicholas, dit le vieil homme.

Le visage de l'image de synthèse portait une expression si réaliste que pour les deux aspirants de l'EEJA, il évoquait la création diabolique de quelque génie informatique de la Toile. Aucun d'eux ne pouvait croire que la représentation virtuelle d'un vieillard les saluait par leurs prénoms. L'effet était si stupéfiant qu'ils manquèrent d'éteindre leurs ordinateurs pour ne plus jamais les rallumer. Paralysés par un étrange mélange de peur et de curiosité, muets, ils restaient cependant attentifs aux paroles du mystérieux personnage.

– Je comprends que vous soyez déconcertés de m'entendre prononcer vos noms, alors que nous ne nous sommes jamais rencontrés, déclara le vieil homme avec un sourire rassurant. J'espère ne pas vous avoir trop effrayés, mais c'est ainsi qu'est conçu ce jeu virtuel d'énigmes et de surprises.

Il laissa passer quelques instants de silence, comme pour s'assurer de leur totale attention.

– Je m'appelle Kenneth Kogan. Sachez que je me réjouis de constater que vous avez résolu le cryptogramme de la formule et je vous félicite d'être entrés sur le site du jeu des énigmes infinies. En si peu de temps, c'est une prouesse. D'ailleurs, vous avez été les seuls étudiants de l'École à réussir l'épreuve. J'ai toujours pensé que vous formiez une grande équipe, capable de faire honneur au nom de Galilée, que vous avez choisi pour participer aux programmes spatiaux virtuels de l'EEJA... Lui aussi serait fier de vous, cela ne fait aucun doute. Maintenant, tout comme lui et quelques autres le furent en leur temps, vous êtes les élus.

Beth sentit le duvet se hérissier sur sa nuque et Nicholas entreprit de se ronger les ongles avec une ardeur qu'ils n'avaient pas connue depuis des mois.

– Bien, vous aurez sans doute du mal à le croire, mais l'avenir de toute l'humanité repose entre vos mains. Il dépendra de vous que les efforts de ceux qui ont rempli cette charge extraordinaire et fascinante

avant vous ne se diluent pas pour toujours dans les eaux turbulentes de l'histoire. Mais je ne vais pas vous assommer avec un discours catastrophiste, alors que vous symbolisez tous nos espoirs. Les autres, les adultes et les vieillards comme moi, n'auront pas voix au chapitre quand le moment arrivera. Mes amis, l'avenir n'appartient qu'à vous. Un futur passionnant, riche de possibilités, d'invention, empreint de bonté, de découvertes encore inimaginables, qui fera de cette planète un lieu unique où l'humanité vivra en paix.

L'expression du personnage synthétique s'assombrit ; il poursuit son discours d'un ton grave :

– Mais ce futur proche se trouve sous la menace de terribles ennemis qui se cachent dans l'ombre, tels des prédateurs avides, affamés de pouvoir. Ils convoitent également l'Essence du Mystère et la recherchent depuis des siècles pour dominer notre monde avec l'arrogance de dieux suprêmes de l'univers. C'est à vous, Beth et Nicholas, qu'il revient de l'éviter. Voilà votre mission dans ce jeu virtuel, qui s'appelle la Mission Ourobore. Je suis convaincu que vous irez de l'avant sans redouter les incertitudes de votre destin, mais votre tâche ne sera pas aisée, croyez-moi. Les Ombres seront toujours à l'affût et vous devez le savoir, il vous arrivera de risquer votre vie. C'est à vous de prendre la décision. Bonne chance et à bientôt, conclut le personnage virtuel.

L'image du vieil homme disparut de l'écran comme une chimère, remplacée par le globe céleste, traversé maintenant de formules mathématiques qui s'allongeaient à l'infini. Une légende illuminée se détachait sur la partie inférieure :

CLIQUER SUR LE GLOBE POUR CONTINUER

Beth eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Nicholas, en revanche, était enthousiaste.

– NK, dis-moi qu'il s'agit vraiment d'un jeu, murmura la jeune fille, abattue.

– Évidemment ! Que veux-tu que ça soit ? riposta Nicholas.

Le visage de Beth s'encadrait de nouveau dans l'angle supérieur droit de l'écran et il avait du mal à cacher son amusement devant la terreur manifeste de son amie.

– Toute cette histoire ne me dit rien qui vaille, avoua-t-elle. En fait, ça me mettrait plutôt mal à l'aise.

– Incroyable, je rêve ! Ça ne te branche pas ?

– Pas vraiment... D'abord, comment ce type pouvait-il connaître nos noms ?

– Justement parce que c'est un personnage virtuel créé par l'EEJA et qu'ils ont toutes nos données personnelles, ma vieille. En ouvrant le

mail de la formule et en se connectant au site du jeu, on a dû activer des liens avec nos machines. Alors, quand on a saisi le code d'accès en même temps, le logiciel s'est personnalisé avec ton nom et le mien. C'est sûrement une espèce de sous-programme, dérivé d'une technologie toute nouvelle.

– Les possibilités d'Internet sont infinies, c'est bon, je suis au courant. Mais avant que le vieux type apparaisse sur mon écran, j'ai eu l'impression que quelqu'un s'était glissé dans ma chambre. C'était bizarre, j'ai du mal à définir cette sensation...

– Tu m'expliques que des fantômes hantent ton vaisseau interplanétaire ? C'est ça ?

– J'étais sûre que tu le prendrais à la rigolade, mais moi je trouve ça moyen comme plaisanterie. Je sais très bien ce que j'ai ressenti.

– Je te rappelle que nos sens nous jouent parfois des tours. C'était peut-être une fausse impression, à cause de la surprise d'entendre une image de synthèse nous appeler par nos noms.

– Désolée de ne pas être aussi courageuse que toi.

Beth était visiblement rassérénée et tout aussi visiblement vexée.

– Allez, BH, ne le prends pas comme ça. Moi aussi, j'ai eu un peu peur, mais j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait. C'est juste un jeu, d'accord ? Un simple divertissement interactif créé par l'EEJA. Plutôt sympa, d'ailleurs.

– Et d'abord, quel rapport entre l'École et le sermon que nous a servi le vieux type sur l'avenir de l'humanité ? Enfin, NK, tu as entendu comme moi, il a parlé d'ennemis et de dangers.

Nicholas porta la main à sa bouche pour dissimuler son envie de rire.

– Si ta console ne prenait pas la poussière dans un coin, tu saurais que la plupart des jeux vidéo reproduisent l'éternel conflit entre le Bien et le Mal, entre le présent et le futur de l'humanité. On y trouve des ennemis mortels à affronter. Dans le cas contraire, ce ne serait pas drôle.

– Peu importe, NK, j'abandonne. Je regrette, je t'assure. Je suis vraiment désolée, mais je ne tiens pas à risquer ma vie dans ce jeu absurde. En ce qui me concerne, ce vieil homme parlait sérieusement. Voilà, pour l'instant, je vais me retirer dans mes quartiers et on se retrouvera demain à l'arrêt de bus, comme tous les jours.

– Attends, BH ! Attends !

Beth s'immobilisa avec une expression résignée.

– Je suis encore en ligne, dit-elle.

– Que penses-tu de la Mission Ourobore ? Nous ne savons toujours pas de quoi il s'agit, insinua Nicholas avec l'espoir de réveiller l'intérêt de Beth.

– Je te laisse le soin de le découvrir et tu m'en parleras demain,

répondit Beth avec un bâillement indifférent.
Son image s'effaça de l'écran de Nicholas.

Le Prestidigitateur

2

– Avec tout le respect que je vous dois, agent Taylor, je ne comprends toujours pas le rôle que je suis censé jouer dans cette affaire. Vous avez déjà mon rapport et j’imagine que le FBI va prendre en charge l’enquête sur ces crimes.

La tête du chef Schull pivota vers Fowler avec la sécheresse d’un coup de fouet. Quel que soit l’agacement de son subordonné devant l’intervention du FBI, il trouvait le ton du lieutenant un peu trop incisif pour s’adresser à un envoyé de la police fédérale. Mais l’agent Taylor ne parut pas s’en émouvoir et sa déclaration inattendue relégua l’incident aux oubliettes.

– Lieutenant, j’ai décidé que vous alliez poursuivre vos investigations et que vous seriez mon collaborateur direct à New York. Je suis convaincue que vous n’y verrez pas d’inconvénient et que j’obtiendrai l’accord de vos chefs.

– Naturellement, intervint Schull, sans dissimuler sa fierté.

– On dirait qu’Aldous n’a pas encore arrêté sa réponse, fit remarquer l’agent du FBI devant le silence de Fowler.

– Oh, bien sûr... Pardonnez-moi, agent Taylor... Je réfléchissais, bredouilla Fowler. Ce sera un grand honneur de collaborer avec vous sur cette enquête.

– Nous l’appellerons « L’affaire du Prestidigitateur », déclara l’agent fédéral. Votre intitulé de dossier est le plus juste, lieutenant. Beaucoup moins vulgaire et grotesque que « Le Voleur de cerveaux ». Typique du FBI.

– Eh bien, c’est entendu.

Le chef Schull se leva, signifiant la fin de la réunion, mais l’agent Taylor ne bougea pas.

– J’ai encore une information à vous communiquer, annonça-t-elle. Les deux scientifiques assassinés ont été condisciples à l’université de Cornell, à Ithaca.

– Incroyable ! s’exclama Fowler. Le Dr Hart a étudié la neurologie dans la même université, tout comme Adam Grosling, le fondateur de

l'institut de recherche où elle travaillait !

– Impossible que cela soit une simple coïncidence, souligna le capitaine Fitch.

– Mais ces faits n'apparaissent pas dans votre rapport, Aldous. Vous avez une explication ? s'enquit le chef Schull.

– Je ne l'ai appris que ce matin en consultant le site officiel du Centre. On y trouve quelques informations sur la vie de son concepteur, ainsi que le résumé de la brillante carrière du Dr Hart. Mais jusqu'à présent, je n'avais pas accordé beaucoup d'importance à cette information.

– Qu'avez-vous d'autre sur Adam Grosling ? voulut savoir Taylor.

– À part ses nombreux mérites académiques et professionnels, sa biographie est assez lapidaire. Vers quarante ans, il a subi un grave accident de cheval qui l'a laissé paralysé jusqu'à sa mort, il y a deux mois. Il a été enterré dans un grand mausolée du cimetière de Greenwood.

– Cette coïncidence ouvre une nouvelle piste, mais complique encore plus cette affaire, dit Fitch, exprimant l'opinion générale.

Schull hocha la tête, la mine sombre.

– Sans compter la polémique. Si la prestigieuse université de Cornell semble impliquée dans les crimes du Prestidigitateur, je préfère ne pas imaginer le scandale que cela peut provoquer dans tout le pays. Cela risque de déplaire à pas mal de politiques.

Pendant un instant, chacun se perdit dans ses pensées, laissant le silence s'installer.

– Ça ne rend l'affaire que plus passionnante, déclara soudain l'agent Taylor d'un ton décidé.

On frappa et la porte s'entrouvrit ; le visage timide d'un policier apparut.

– Je vous apporte le courrier, chef.

Les grosses mains de Schull empoignèrent une liasse épaisse d'enveloppes de diverses tailles.

– Merci, Peulok.

– Je m'apprêtais à passer au bureau du lieutenant Fowler pour déposer cette lettre urgente, mais puisqu'il est ici...

– Donnez-la-moi, Peulok, je la lui remettrai... Vous pouvez y aller.

L'officier referma la porte en soupirant comme un ours fatigué.

– La curiosité de Peulok ne se calme pas avec les années, constata le capitaine.

La lettre adressée à Fowler ne comportait pas de mention d'expéditeur, mais portait le cachet de New York. L'adresse était manuscrite.

– Veuillez m'excuser, dit-il.

Il déchira l'enveloppe et en sortit une petite note avec un dessin

insolite.

- C'est important, Aldous ? demanda Fitch, intrigué par son silence.
- J'ai bien peur que quelqu'un n'ait commencé à se moquer de nous.

Fowler posa le message sur la table basse et tout le monde put le voir.



— 100 —

Le Club Gótico

2

« Un voyage fascinant dans l'ère médiévale », « Le retour au Moyen Âge », « Le parc d'un temps oublié », tels étaient les titres qui fleurissaient aux unes des journaux. Toute la presse écrite de la Grosse Pomme consacrait des pages entières à la présentation du futur parc thématique médiéval, conçu par un excentrique multimillionnaire jusque-là inconnu. Beaucoup l'appelaient déjà Sir Walter Stuck. Des photos en couleur d'une grande ville ceinte de murailles, de villages, de châteaux et de cathédrales figuraient près d'autres détails de la maquette, qui reproduisait à petite échelle les vastes dimensions du nouveau complexe touristique. Certains affirmaient que le projet propulserait la cité des gratte-ciel à l'avant-garde des parcs à thème des États-Unis. Cependant, le véritable centre d'intérêt de l'affaire était le personnage qui avait réussi à captiver des dizaines de milliers de New-Yorkais au cours de sa première apparition publique. Les gens étaient maintenant avides d'en apprendre plus sur l'existence passionnante d'une personnalité aussi séduisante et attirante que M. Stuck.

L'arrivée de son secrétaire tira Walter Stuck de ses méditations. Benson était un homme d'âge mûr, à l'apparence affable. Son abondante chevelure grise et ses épais sourcils qui abritaient de petits yeux donnaient à son visage à la peau pâle des allures de majordome anglais du ^{xix}^e siècle. Toujours élégant dans son sobre costume noir assorti d'une cravate de la même teinte, il était devenu en peu de temps l'ombre inséparable de l'énigmatique millionnaire.

Benson referma la porte avec sa discrétion coutumière.

– Qu'avez-vous découvert ? demanda son patron avec impatience.

– Le code dissimulé dans la formule était le mot « scrabble ». Par ailleurs, il s'agit effectivement d'un jeu sur Internet.

– J'ai toujours su que le vieux Kogan était cinglé !

D'un geste nerveux, Stuck alluma un cigarillo.

– Nos pirates informatiques ont détecté la présence d'au moins deux internautes qui ont accédé au site sur la Toile, mais nous n'avons pas

pu obtenir de données qui nous permettraient de localiser géographiquement leurs ordinateurs. Cela dit, il y a de fortes chances qu'il s'agisse d'étudiants de l'EEJA, puisque Kenneth Kogan dirige cette école virtuelle de chez lui.

– J'imagine que nos hackers ont essayé de pénétrer dans les archives du site de cette école.

– L'adresse URL de l'EEJA est inactive sur le navigateur. Impossible d'ouvrir la page d'accueil.

– Bon sang ! Ces pirates de pacotille nous ont coûté une fortune et maintenant, ils nous racontent des fariboles. Le vieux Kogan a caché les codes qui permettent de trouver l'Essence du Mystère sur Internet et ils doivent les découvrir au plus tôt, avant que ces deux morveux ne s'en emparent.

La mauvaise humeur de Stuck ne parut pas troubler Benson.

– Nos hommes pensent y parvenir d'un instant à l'autre. Apparemment, la protection du système est fondée sur une technologie très avancée qui empêche le piratage du programme.

– Écoutez, Benson, j'attends ce moment depuis des années. Le secret est à portée de main, et si nous n'agissons pas rapidement, il m'échappera.

– Toutes les nouvelles ne sont pas mauvaises, monsieur, dit le secrétaire dans l'espoir de calmer son employeur.

– Je suis tout ouïe.

– Les pirates ont réussi à intercepter un fichier son, une conversation entre les deux jeunes durant le jeu. Pendant leurs vidéoconférences, ils s'appellent NK et BH. Nous avons reporté l'enregistrement ici, conclut-il en sortant un CD miniature de sa poche.

Walter saisit la petite galette d'un geste brusque et la glissa dans la rainure du lecteur de l'ordinateur portable ouvert devant lui. Le logiciel démarra automatiquement et peu de temps après, deux voix juvéniles résonnèrent dans les haut-parleurs compacts. Ils semblaient se trouver dans un lointain vaisseau spatial.

« ... ne le prends pas comme ça. Moi aussi, j'ai eu un peu peur, mais j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait. C'est juste un jeu, d'accord ? Un simple divertissement interactif créé par l'EEJA. Plutôt sympa, d'ailleurs.

– Et d'abord, quel rapport entre l'École et le sermon que nous a servi le vieux type sur l'avenir de l'humanité ? Enfin, NK, tu as entendu comme moi, il a parlé d'ennemis et de dangers.

– Si ta console ne prenait pas la poussière dans un coin, tu saurais que la plupart des jeux vidéo reproduisent l'éternel conflit entre le Bien et le Mal, entre le présent et le futur de l'humanité. On y trouve des ennemis mortels à affronter. Dans le cas contraire, ce ne serait pas drôle.

– Peu importe, NK, j’abandonne. Je regrette, je t’assure. Je suis vraiment désolée, mais je ne tiens pas à risquer ma vie dans ce jeu absurde. En ce qui me concerne, ce vieil homme parlait sérieusement. Pour l’instant, je vais me retirer dans mes quartiers et on se retrouvera demain à l’arrêt de bus, comme tous les jours.

– Attends, BH ! Attends !

– Je suis encore en ligne.

– Que penses-tu de la Mission Ourobore ? Nous ne savons toujours pas de quoi il s’agit.

– Je te laisse le soin de le découvrir et tu m’en parleras demain. »

Les voix se turent, mais leur écho naïf s’attarda dans l’esprit de Walter Stuck.

– Ce n’est pas grand-chose, dit-il d’un ton maussade pour dissimuler sa jubilation.

– Nous avons au moins des initiales, BH et NK. D’autre part, nous pourrions continuer à écouter leurs conversations. Ils nous dévoileront peut-être d’eux-mêmes leurs adresses ou le nom de leur école, plaïda Benson, l’air impassible.

– Je veux qu’on trouve ces aspirants astronautes, Benson ! Sur-le-champ !

Rouge de colère, Stuck écrasa au creux de sa paume le bout incandescent du cigarillo qu’il venait d’allumer.

La Mission Ourobore

3

À la grande surprise de Beth, Nicholas n'était pas à l'arrêt de ramassage scolaire, ce matin-là. L'heure du bus approchait et il ne se montrait toujours pas. L'inquiétude de Beth augmentait au rythme du passage des minutes. Leur conversation de la veille s'était achevée abruptement, et elle se sentait coupable d'avoir refusé de poursuivre la discussion sur la Mission Ourobore. De plus, même si elle avait tenté de le cacher, elle avait bel et bien perdu son self-control, bouleversée par le discours de Kenneth Kogan. Après avoir réfléchi toute la nuit, elle avait fini par conclure que sa réaction avait été peut-être exagérée. En fin de compte, le jeu des énigmes n'était qu'un jeu virtuel, comme le lui avait assuré Nicholas. Elle avait donc hâte de lui annoncer qu'elle regrettait son comportement puéril, qu'elle était confuse d'avoir bêtement confondu la réalité et l'univers imaginaire du jeu des énigmes.

Elle tira son téléphone de son sac à dos et composa le numéro de Nicholas. Dans quelques instants, il lui expliquerait qu'il n'était pas loin, ou qu'il ne s'était pas réveillé ou qu'il était encore chez lui, malade, comme c'était déjà arrivé. Mais elle entendit une voix de femme en conserve lui dire que le correspondant qu'elle cherchait à joindre était hors réseau ou que son appareil n'était pas en fonctionnement. Bizarre. Nicholas n'éteignait jamais son mobile et prenait toujours soin de recharger la batterie. Il éprouvait une obsession presque malade pour tout ce qui concernait cet appareil. Lui était-il arrivé quelque chose ? Et si les dangers que leur avait annoncés Kenneth Kogan étaient aussi réels qu'elle l'avait imaginé ?

L'autobus apparut au coin de la rue, et Beth préféra oublier ses sombres pressentiments. Inutile de dramatiser, d'autant plus qu'elle avait décidé de continuer à participer au jeu. Si la Mission Ourobore consistait à découvrir l'Essence du Mystère, ils la mèneraient au bout tous les deux, même s'ils devaient risquer leur vie pour cela. Elle n'avait qu'une envie, que la matinée se termine et qu'elle puisse passer chez Nicholas pour savoir ce qui lui était arrivé.

Elle frappa enfin à la porte de son ami.

– Bonjour, madame Kilby. Nicholas est là ?

– Bonjour, Beth. Je suis contente de te voir. Comment ça va ?

– Très bien, madame, répondit la jeune fille avec timidité.

– Entre, entre. Nicholas a gardé la chambre, aujourd’hui. Il avait une légère fièvre et toussait un peu. Mais rien de grave, bien sûr. Tu sais que ses allergies se réveillent avec le printemps.

Beth s’adapta immédiatement au scénario.

– C’est ce que je me suis dit. Alors, j’ai pensé à lui apporter les devoirs.

– C’est vraiment gentil. Donne-moi un petit instant, je vais le prévenir que tu es là. Il sera content que tu sois passée.

Mme Kilby était une belle femme aux grands yeux noirs et à l’expression douce. Les crises d’allergie chroniques de son fils l’inquiétaient rarement. Nicholas était un garçon robuste et ces épisodes de fièvre disparaissaient comme par enchantement après une journée de repos et quelques prises de son anti-allergisant en inhalateur.

Beth patienta dans le hall du luxueux appartement, se reprochant ses craintes absurdes. D’où lui était venue l’idée baroque qu’il était arrivé quelque chose à Nicholas ? Et même si cela avait été le cas, pourquoi penser qu’il y avait un rapport quelconque avec le jeu des énigmes ? Maintenant, elle savait que Nicholas était à deux pas, dans sa station modulaire NK, et elle était enfin rassurée.

Elle le vit apparaître au coin d’un long couloir en forme de L. Il portait sa combinaison de l’EEJA et la casquette, posée visière en arrière comme un joueur de base-ball. Il semblait plus ravi que malade.

– Beth ! Quelle surprise !

– Je tenais juste à te dire que j’étais désolée d’avoir été aussi stupide, répondit-elle.

Un petit reflet humide tremblait au bord de ses yeux gris.

– Oh, allez, BH ! Pas de problème.

– Non, sérieusement. Hier soir je me suis comportée comme une gamine.

Il lui prit la main.

– Oublie tout ça, maintenant. Bon, amène-toi, je veux te montrer un truc intéressant.

Beth connaissait la chambre de Nicholas, mais chaque fois, elle avait l’impression de pénétrer dans un navire spatial. Il avait soigné le décor jusqu’au moindre détail – y compris un certain désordre qui contribuait à créer l’ambiance chaotique d’un module flottant au milieu du cosmos.

– Assieds-toi, ici...

Il lui indiqua un tabouret haut en forme de robot, avant de prendre place dans son poste de contrôle.

– Comment te sens-tu avec cette allergie ?

– Je n’ai jamais mieux respiré, répondit Nicholas en lui lançant un clin d’œil.

– Tu t’es fait porter pâle pour continuer le jeu ? demanda Beth un peu mortifiée.

Après la manière dont ils s’étaient quittés la veille, elle pouvait difficilement en vouloir à Nicholas d’avoir décidé de mener la Mission Ourobore à son terme en se passant de son aide.

– À mon avis, tu as tort d’abandonner, Beth. Mais si tu laisses tomber, moi aussi. Nous sommes l’équipe Galilée, ne l’oublie pas.

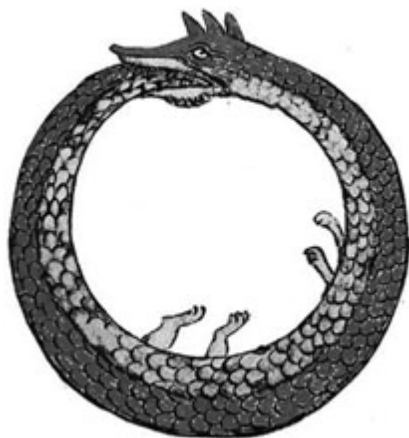
Beth secoua négativement la tête.

– Je n’oublierai pas.

– Mais avant de prendre notre décision, regarde ce que j’ai à te montrer.

Il farfouilla dans un monceau de documents dispersés sur son bureau, puis tendit à Beth un dessin imprimé sur une feuille.

– Regarde ça, dit-il.



– Très original, marmonna Beth.

– C’est bien plus que ça, ma vieille. C’est l’Ourobore, le serpent qui se mord la queue, l’emblème de l’alchimie médiévale.

Naturellement, Beth savait ce qu’était l’alchimie et connaissait nombre de légendes sur l’art de la transmutation du plomb en or ou sur la mythique pierre philosophale que recherchaient les alchimistes du Moyen Âge. Tout comme Nicholas, elle avait appris en histoire de la science que les premiers à la pratiquer avaient été les Égyptiens,

qu'elle était à l'origine de la chimie et de la pharmacologie et utilisait un langage hermétique, pour mettre leurs secrets hors d'atteinte de la curiosité ou de la malveillance. Des personnages aussi célèbres que Roger Bacon, Tycho Brahe ou Isaac Newton avaient consacré une grande partie de leur temps à l'étude de l'art alchimique. Elle se souvenait aussi d'une illustration sur la couverture d'un livre avec un ou deux serpents. Mais elle ne connaissait pas le dessin de l'Ourobore que lui montrait Nicholas.

– Bon d'accord, c'est l'emblème de l'alchimie médiévale. Mais je ne vois pas où ça nous mène. Ce n'est qu'une bestiole répugnante qui se mord la queue.

Beth manquait encore d'enthousiasme et n'avait pas abandonné tout son scepticisme.

– Cette bestiole répugnante, comme tu dis, est un symbole, Beth. Et les symboles ont un sens occulte. Si nous déchiffrons cette signification, nous pourrions découvrir le secret qui se cache derrière la Mission Ourobore. Tu comprends, maintenant ?

– Donc, d'après toi, l'Ourobore peut nous donner un indice sur la nature de cette fameuse Essence du Mystère que nous devons trouver ?

– Si tu m'écoutais mieux, tu t'épargnerais un tas de questions de ce genre. Ce n'est pas digne de ton intelligence.

– Et c'est en cherchant cette signification que tu as attrapé une allergie aux cours, aujourd'hui, répliqua Beth, touchée dans son orgueil.

– En plein dans le mille. Mais je crois que ça valait la peine de rester à la maison...

– Tu es sûr que tu ne t'es pas fait bouffer par ce jeu, Nicholas ?

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Parce que les jeux sur Internet créent des dépendances et que tu commences à présenter les symptômes d'un accro aux jeux vidéo.

Elle examina son visage comme si elle regardait un pestiféré, avant de continuer :

– Pupilles lourdes, pupilles dilatées, cernes prononcés, pâleur, lèvres violettes, expression languide, épuisement, mains tremblantes...

– Tu te moques de moi ?

– Je suis sûre que tu as souffert d'insomnie et je parie dix dollars que tu n'as pas encore mangé.

– Détrompe-toi, ma chère. Hier, j'ai dormi comme une marmotte et aujourd'hui, je me suis gavé comme un ours qui vient de trouver une ruche. Je suis assez grand pour me débrouiller sans avoir besoin d'une gamine pour me tenir la main.

– Calme-toi, mon vieux. Je plaisante... Mais tu ne crois pas que tu devrais aborder cette affaire avec plus de détachement ?

Nicholas réfléchit un instant.

– Tu as peut-être raison. Mais depuis que je suis arrivé à résoudre la formule, ce jeu me paraît si fascinant que je n'ai pas pu me l'ôter de la tête une seule minute. Je n'aurais jamais imaginé qu'un jeu pareil pouvait exister, il a l'air si réel...

– Moi aussi, je le trouve fantastique. Je considère juste que ce n'est pas le jeu qui doit jouer avec nous, mais l'inverse, rappela Beth.

– Tu es vraiment décidée à continuer ?

– Oui. Du moins, tant que nous pourrons le contrôler. D'accord ?

Beth et Nicholas échangèrent une poignée de main solennelle, scellant un pacte tacite, sans savoir qu'il leur serait impossible de le respecter.

Le Prestidigitateur

3

Sous le jet de la douche, Aldous Fowler s'efforçait d'écarter les images répétitives qui peuplaient ses pensées. Ne serait-ce que pour un instant, il voulait tout oublier, laisser son esprit en repos et profiter de l'agréable sensation de l'eau glacée qui réactivait chaque muscle de son corps. Il avait veillé toute la nuit, il était fatigué et, avant de regagner son appartement, de longues heures de travail l'attendaient encore au Centre Grosling. Cependant, en dépit de tous ses efforts, la dépouille du Dr Hart, le mot gravé dans sa paume, un crâne ouvert et vide sur son brancard blanc de la morgue, le visage aimable et séduisant de Tessa Taylor, le cadavre ensanglanté de son ami Tom ou le dessin d'un labyrinthe avec un rat à l'entrée et un morceau de fromage au centre, apparaissaient tour à tour sur son écran imaginaire. Il lui semblait même entendre un petit rire ironique en accompagnement de cette vertigineuse succession de séquences photographiques, comme si son esprit avait aussi décidé de se moquer de lui.

Il repoussa le rideau et chercha son peignoir à tâtons. En se rasant, il se demanda si le Dr Hart aurait été capable de donner une explication compréhensible du mécanisme de formation de ces images qu'il voyait avec une netteté saisissante. Les capacités du cerveau, de son propre cerveau, lui paraissaient si étonnantes et insondables qu'il avait du mal à croire que quelqu'un puisse déchiffrer son fonctionnement, tel celui d'un vulgaire ordinateur.

À cette idée, il se mit à faire des grimaces devant le miroir : il fronça le nez, plissa le front, haussa les sourcils, tira la langue, montra les dents comme un animal dans une attitude menaçante et pour finir, il feignit de sourire. C'était la première fois qu'il faisait une chose pareille. En d'autres circonstances, cette activité lui serait apparue puérile ou ridicule. Mais ses facéties lui ouvraient un nouveau champ de réflexion. En quelques millièmes de seconde, peut-être moins, une simple pensée se transformait en une expression concrète sur son visage. Telle une étincelle électrique, une impulsion prodigieuse et

invisible s'avérait capable de mettre tout son corps en mouvement. Ce processus lui permettait, en cet instant même, de se tenir debout et de faire passer le rasoir avec douceur sur ses joues.

Aldous n'avait pas fini de se raser quand le téléphone sonna ; le répondeur se déclencha dans le salon. De la salle de bains, il entendit la voix chaude de Pemby :

« Ce soir, je t'ai appelé plusieurs fois, mais tu n'étais pas chez toi. J'espère que la fête n'a pas dégénéré en beuverie, l'alcool ne te va pas, dit-elle d'un ton enjoué. N'oublie pas qu'on se retrouve demain pour le match de l'année des Knicks. J'ai payé une fortune pour avoir les places. Nous aurons les mêmes que d'habitude. Un bisou de grenouille. »

Un sifflement conclut le message. Aldous songea un instant à rappeler, mais il ne se sentait pas le courage de discuter avec elle. Sans bien savoir pourquoi, depuis qu'il avait vu le cadavre du Dr Hart, les fantasmes du passé, qu'il croyait émoussés depuis longtemps, ressurgissaient dans son esprit avec force. L'image du corps inerte de son ami hantait de nouveau ses rêves. Et même à l'état de veille, il revoyait à chaque instant son corps désarticulé entre quelques touffes de roseau du lac Huron, tel un cauchemar insolite. Cette horrible nuit où Tom Gallagher avait disparu, tout le village s'était lancé à sa recherche, mais c'est Aldous qui l'avait retrouvé. Il connaissait chaque coude du fleuve où tous les soirs, Tom et lui pêchaient ou se baignaient en riant sans cesse. Mais ce jour-là, il avait décidé de rester à la maison avec Pemby pour préparer un examen de fin d'année. Tom, exalté comme toujours, s'était entêté et avait fini par partir seul. L'assassin n'avait jamais été arrêté, ni même identifié. En pleurant de rage, Aldous avait juré sur la tombe de son ami qu'il trouverait le meurtrier, mais il n'avait jamais pu accomplir sa promesse. Pemby était la sœur jumelle de Tom, et depuis sa mort, la jumelle d'Aldous. Ils ne se séparèrent que le jour où il avait intégré l'école de police. Quelques années plus tard, Pemby avait décidé de vivre à New York pour être près de son frère Aldous : c'était le seul qui ne l'appelait jamais par son vrai nom.

Le Club Gótico

3

Nul habitant de la ville de New York ne connaissait les souterrains secrets du Club Gótico. Seul un groupe choisi de douze hommes puissants se réunissait chaque semaine dans une salle souterraine, illuminée par de grandes torches. Un symbole représentant deux serpents face à face figurait sur un des murs de pierre. Une longue table et douze fauteuils posés au milieu constituaient l'unique mobilier de cette galerie dissimulée au regard du monde extérieur.

Walter Stuck présidait la réunion près de Benson. Comme le reste de l'assemblée, tous deux portaient un froc de moine noir dont la capuche rabattue laissait leur visage dans l'ombre. Le rite hebdomadaire avait commencé.

– Le règne de l'ère de la science est sur le point de s'achever ! proclama Walter Stuck d'une voix solennelle.

– Louons notre Dieu ! répondit le chœur des moines.

Stuck poursuivit sa litanie.

– Nos vieilles frustrations et nos déceptions ont cédé la place à un temps nouveau et éternel !

– Louons notre Dieu !

– La grande armée de la vraie foi va se dresser contre l'hypocrisie des menteurs !

– Louons notre Dieu !

– La Genèse est l'unique début et l'Apocalypse sera la seule fin de la Terre !

– Louons notre Dieu !

– Dieu est une réalité tangible dans sa supériorité divine !

– Louons notre Dieu !

À chaque strophe, les voix résonnaient plus fort, comme si l'exaltation de leurs propriétaires les portait vers l'extase.

– L'homme n'est que pensée et esprit !

– Louons notre Dieu !

– L'humilité devant Dieu nous fera immortels dans son règne infini !

– Louons notre Dieu !

– La nouvelle religion gothique est la voie véritable qui conduit au salut de l'âme !

– Louons notre Dieu !

– C'est dans l'ignorance que l'homme trouve son bonheur !

– Louons notre Dieu !

– Les savants seront punis de mort pour leur arrogance !

– Louons notre Dieu !

Après l'énumération des dix principes du Club Gótico, Benson prit la parole pour informer les autres moines de l'étonnant afflux d'apports financiers provenant de dizaines de milliers d'Américains de toutes races et de toutes conditions, décidés à appuyer sans réserve le projet du grand Parc médiéval de New York.

– Votre optimisme me paraît exagéré, frère Walter, dit un des assistants.

Sa capuche laissait entrevoir une barbe clairsemée et des yeux si clairs que son regard semblait vide sous ses épais sourcils blancs.

– Mon optimisme me vient de ma foi, frère Robert. Et si vous ajoutez votre foi à la mienne, je suis certain que nous serons invincibles.

– La foi ne suffira pas à faire de nous les hommes les plus puissants de la Terre, répliqua un autre moine d'un ton irrité.

– Certes, frère Wilson. L'ambition et un brin de malfaisance nous serons également utiles, mais je vous assure que nous sommes submergés de dons, rétorqua Walter Stuck.

– Cependant, vous n'avez toujours pas rempli votre promesse de nous procurer l'Essence du Mystère.

Le reproche de Wilson sembla s'enfoncer dans la tempe de Walter Stuck comme un aiguillon, lui causant une douleur presque physique. Mais il surmonta son émotion et parvint à répondre avec calme :

– Personne n'aurait pu imaginer que le vieux Kenneth Kogan la dissimulerait avant que nous puissions nous en emparer, reconnut-il, les yeux fixés sur une petite urne de cristal, posée près de lui sur la table.

– Et qu'advient-il de votre technologie révolutionnaire pour lire dans les pensées, frère Walter ? De toute évidence, vous avez échoué dans votre mission, le secret vous échappe encore.

Cette fois, le défi venait d'un autre membre de la société, aux traits émaciés et aux mains squelettiques.

– Le lecteur mental inventé par le Dr Hart a satisfait toutes nos attentes. Aujourd'hui, nous en savons autant sur l'Essence du Mystère que ce fouinard de Kogan. Mais lui-même ignorait où on l'avait cachée.

– Vous essayez de nous faire comprendre qu'après tant d'années de recherches infructueuses, nous avons perdu la piste de l'Essence du

Mystère ? demanda un moine obèse.

Sa capuche imparfaitement rabattue dévoilait en partie un crâne chauve et un visage poupin, dont il s'efforçait de contracter les traits candides pour signifier son irritation.

Benson se porta à la rescousse de son patron.

– Oubliez vos inquiétudes, frère Jack. Faites-moi confiance, l'Essence du Mystère sera à nous, sous peu.

– Nous y comptons bien, frère Benson. Vous savez comment se payent les erreurs au Club Gótico, rappela le moine, tel un oiseau de mauvais augure.

La Mission Ourobore

4

Nicholas dut patienter jusqu'à neuf heures pile pour voir apparaître le visage de Beth dans l'angle supérieur droit de l'écran de son ordinateur.

- Je croyais que tu m'avais oublié, BH, dit-il, ravi et soulagé.
- Je préférerais éviter de te distraire pendant tes devoirs.
- Tu es encore fâchée après moi ?
- Je ne t'en ai jamais voulu, NK. J'étais un peu vexée en pensant que tu avais pu entrer dans le jeu sans moi.
- Alors, tu es d'accord pour continuer ?
- Affirmatif, NK.
- Lancement de la Mission Ourobore ! cria Nicholas avec l'enthousiasme d'un gamin.
- Nous découvrirons l'Essence du Mystère ! renchérit Beth avec la même fougue.
- Mise à feu des moteurs ?
- Moteurs parés.
- Ordinateurs prêts au décollage ?
- Ordinateur de vaisseau interplanétaire BH, paré.
- Navigateur Internet prêt au décollage ?
- Activé et paré, NK.
- Manette universelle de commande de jeu en ligne installée ?
- Manette parée.
- Introduction des coordonnées de localisation du jeu des énigmes.
- Coordonnées entrées.
- Page du site affichée ?
- Affirmatif, NK. Code d'accès sollicité.
- Reconnaissance de code en cours.
- Code activé, NK !
- Sphère céleste en vue.
- Confirmé.

L'image maintenant familière de la sphère environnée de brume s'afficha sur leurs écrans. La légende en surbrillance se détachait

toujours en bas :

CLIQUER SUR LE GLOBE POUR CONTINUER

Beth ressentit une crispation intense au creux de l'estomac, tandis que Nicholas brûlait d'impatience, avide de découvrir la surprise qui les attendait à cette nouvelle étape du jeu. Pendant un instant, il ne dit rien, donnant sans le savoir le temps à Beth de reprendre confiance dans ses propres capacités.

– Il se passe quelque chose, NK ? demanda-t-elle, finalement intriguée par le singulier silence de son ami.

– Non, tout va bien, BH.

– Prêt à cliquer sur le globe au terme du compte à rebours ?

Beth avait préféré prendre l'initiative. Ainsi, si Nicholas nourrissait encore des doutes sur sa volonté de poursuivre le jeu, il serait définitivement rassuré.

– Paré, BH !

– J'entame le décompte. Trois, deux, un, zéro.

En réaction au clic de leur souris, l'image s'effaça lentement, laissant l'écran entièrement noir. Quelques secondes s'écoulèrent sans changement notable.

– Tu as quelque chose sur ton moniteur, NK ? demanda Beth d'un ton impatient.

– Négatif, BH. Le nouveau niveau est peut-être en cours de chargement, ça va commencer d'ici quelques minutes...

L'écho de la voix de Nicholas vibrait encore lorsqu'un point minuscule apparut au centre de leurs écrans tel un astre lointain, au son d'une douce mélodie. Le rythme et l'intensité de la musique augmentaient en même temps que grandissait la taille du point lumineux. L'image se précisa pour former une scène que Nicholas et Beth contemplèrent bouche bée. Dans un hangar à navettes spatiales comme on en voyait dans tous les jeux de l'espace, deux personnages virtuels, équipés des combinaisons et des casquettes de l'EEJA, se tenaient debout, immobiles, près d'un petit vaisseau aux insolites formes aérodynamiques.

Nicholas pressa immédiatement le bouton analogique de sa manette, manœuvrant avec le pouce d'un côté à l'autre ; son sang se mit à bouillonner dans ses veines.

– Ils bougent, BH ! Ils bougent !

– Génial ! Complètement génial ! s'écria Beth, prise du même enthousiasme.

Les deux doubles virtuels se déplaçaient sur les écrans, exécutant les gestes commandés par Nicholas et Beth depuis leurs leviers de commande respectifs. En toute indépendance, chacun pouvait aller et

venir autour du petit vaisseau spatial, se rapprocher des plates-formes de lancement, fouiner du côté des panneaux métalliques constellés de voyants lumineux qui tapissaient les cloisons, voire se tenir devant le grand portail du hangar et contempler l'immense forêt qui les environnait ou le ciel bleu et limpide. Ils pouvaient aussi saisir des objets, ouvrir les portes, inspecter tables et tiroirs, entrer et sortir de l'appareil, tels deux voyageurs de l'espace désorientés, à la découverte d'une nouvelle planète insolite.

– C'est sans doute le vaisseau qui nous a amenés ici, dit Nicholas.

– Tu as raison, NK, j'ai vu le tableau de bord, il est identique à celui qui s'affiche sur nos écrans.

– Il va peut-être nous emmener vers un univers inconnu.

– Toi et tes rêves d'astronaute ! Il vaudrait mieux essayer de trouver une sortie, nous ne pouvons pas rester enfermés dans ce hangar pour toujours.

Nicholas ne tarda pas à maîtriser la réplique numérique contrôlée par sa manette. Il la fit sauter, exécuter des pirouettes en l'air, s'accroupir, ramper, s'agripper à un objet saillant ou grimper sur les tuyères de la navette avec une agilité d'acrobate, tout en explorant le moindre recoin de l'espace virtuel qui lui était offert.

Beth observait les évolutions de l'avatar avec admiration.

– Comment t'arrives à faire ça ?

– Il suffit de combiner l'action de plusieurs contrôles de la manette. Par exemple, si tu pousses X et Y simultanément, ton personnage fera un saut périlleux et retombera debout.

Les doigts de la main droite de Beth glissèrent sur la manette, avec une habileté qu'elle pensait perdue depuis qu'elle ne pratiquait plus les jeux vidéo. Toute sa maîtrise retrouvée, elle parvint à déplacer son personnage près de celui de Nicholas en reproduisant toutes les cabrioles et les acrobaties que celui-ci réalisait. Lorsque l'avatar de son ami s'arrêta, elle immobilisa aussi le sien. À titre d'expérience, Beth actionna en même temps les commandes L et R. Sur son écran, la perspective se modifia et elle vit apparaître le personnage masculin qui accompagnait son double virtuel de face.

– C'est toi, NK ! Incroyable, c'est vraiment toi ! s'exclama-t-elle, surprise et ravie.

Nicholas ne comprit pas immédiatement. Si son point de vue lui permettait de voir les personnages en pied, il ne distinguait pas clairement leurs visages.

– J'avoue que ça m'échappe, admit-il.

– Attends, ne bouge pas. Maintenant, active L et R en simultanée.

Nicholas s'exécuta, puis ébaucha un sourire incrédule, mais réjou.

– Tu es super, BH !

– Tu es un amour, mais j'ai du mal à croire que les protagonistes du

jeu nous ressemblent. C'est fou...

– Je t'avais bien dit que ce jeu était différent de tous les autres. Le Pr Kogan est un génie.

– Les photos !

Beth eut l'impression que les mots avaient jailli de ses lèvres, mus par leur propre volonté.

– Évidemment ! Le Pr Kogan a dû numériser les photos jointes à nos dossiers d'inscription à l'EEJA pour les cartes de l'école. Tu t'en souviens ?

Il tira sur la glissière d'une poche transparente, située sur la poitrine de sa combinaison d'aspirant, et en sortit un rectangle de plastique de la taille d'une carte de crédit. Sa photo figurait près du sigle de l'EEJA.

– Évidemment, c'est ça, dit Beth en souriant pour elle-même.

– C'est curieux, BH, mais ton image virtuelle bouge les lèvres quand tu parles.

– Oui, j'avais remarqué. Ton personnage réagit de la même manière.

– À mon avis, nos voix s'intègrent au jeu en passant par Internet, pour renforcer son réalisme.

– Il est peut-être fondé sur une technologie très avancée encore inconnue sur la Toile.

Nicholas s'apprêtait à dire à son amie qu'il partageait son opinion, mais au lieu de cela, il poussa une exclamation de surprise lorsqu'un étrange son métallique retentit, évoquant l'ouverture d'un énorme portail.

– T'as entendu ça ?

– Affirmatif, NK. Qu'est-ce que c'était ?

Beth et Nicholas reprirent un peu leurs esprits et le contrôle de leurs manettes. Leurs deux avatars avancèrent vers l'origine du mystérieux vacarme, mais furent stoppés net par la voix d'une fille qui avait l'air d'avoir à peu près leur âge.

– Ne vous inquiétez pas ! Désolée d'arriver en retard... Toutes mes excuses, je suis vraiment désolée.

Paralysés par la surprise, les deux jeunes gens observaient avec des yeux ronds le nouveau personnage qui venait de se joindre au jeu à l'improviste. Sans qu'ils aient entré la moindre commande, la jeune fille s'était matérialisée sur leurs écrans respectifs.

Nicholas était certain d'avoir des visions. Muet d'étonnement, il ne pouvait détacher son regard de ce visage parfait, d'une beauté délicate. Quant à Beth, elle avait tout autant de mal à se remettre de cette apparition inattendue.

– Je m'appelle Carol, Carol Ramsey, dit le personnage virtuel. Le Pr Kenneth Kogan m'avait chargée de vous accueillir, mais je n'ai pas pu arriver à temps. Le dispositif de sécurité du système avait détecté une intrusion, une présence non autorisée sur les lignes de communication

de votre messagerie instantanée et j'ai dû régler...

– Intrusion... Présence non autorisée sur notre messagerie, bredouilla Beth, basculant de la surprise à l'inquiétude. Qu'est-ce que ça veut dire, NK ?

– Je n'en sais rien. Mais laisse Carol continuer, elle nous l'expliquera peut-être.

Nicholas avait trouvé naturel de parler à l'image sur le moniteur comme s'il s'agissait réellement d'une de ses connaissances.

– Merci, NK, c'est très aimable.

Une fois encore, leurs réactions divergèrent. Le corps de Beth s'affaissa comme si elle était sur le point de s'évanouir. Mais Nicholas laissa échapper un long sifflement où se mêlaient l'étonnement et la fascination.

– Tu peux discuter avec nous ? demanda-t-il sans savoir s'il s'adressait à l'écran de son ordinateur ou à une nouvelle espèce de fantôme.

– Je comprends que vous soyez étonnés, répondit Carol. Mais moi aussi, je suis un être intelligent, virtuel peut-être, mais tout aussi capable de réfléchir que vous.

Elle tempéra aussitôt son effronterie d'un sourire enchanteur, puis continua ses explications :

– C'est ainsi que seront les futurs jeux vidéo et je ne suis qu'un exemple des nombreuses surprises qui vous restent à découvrir au cours de votre vie dans notre monde. Le jeu est interactif et énigmatique, vous le savez aussi bien que moi, le Pr Kogan vous en a déjà parlé, j'imagine.

Nicholas riait tout seul, emporté par l'excitation. Quant à Beth, elle avait enfin réussi à rétablir les connexions entre son cerveau et le reste de son corps. Elle crut se réveiller d'un rêve confus et ahurissant, mais c'était bien vrai : l'écran de son ordinateur affichait le visage souriant d'un être virtuel et intelligent appelé Carol Ramsey !

Le Prestidigitateur

4

Cette fois, le Centre Grosling parut à Aldous bien moins hostile et étrange que lors de sa précédente visite. Après avoir exploré leur site web, il avait imprimé un schéma détaillé de la structure générale et plusieurs plans des diverses sections de recherche. Ainsi, il avait une idée approximative de ce qui se concoctait dans cet imposant édifice d'acier.

Avant de quitter le parking situé dans la zone ouest du grand complexe, Fowler repassa l'organigramme de l'institution scientifique : feu le Dr Katie Hart était la coordinatrice en chef du département de neurobiologie émotionnelle et dirigeait divers programmes d'études sur la mémoire, l'intelligence et les émotions humaines. Malgré plusieurs lectures de la page consacrée aux objectifs théoriques de chaque champ d'expérimentation, Fowler n'était pas parvenu à comprendre la portée de telles investigations. Il avait seulement retenu que les processus d'apprentissage, les souvenirs, les comportements, la moralité et les sentiments de chaque être humain dépendaient de cent milliards de connexions neuronales. Le Dr Hart développait un système efficace de techniques pour entrer dans le cerveau, déchiffrer son fonctionnement et mettre de l'ordre dans le chaos apparent de la trame cellulaire qui donnait vie à nos pensées.

Aldous comptait sur Harold Brannagh pour éclaircir ces questions et d'autres, qui restaient obscures.

– Un petit instant, lieutenant Fowler, je vais prévenir le directeur de votre présence.

La réceptionniste avait une voix de soprano et de petites lunettes perchées en parfait équilibre au bout de son nez. Manifestement agacée par cette visite impromptue, elle décrocha le téléphone avec un sourire pincé.

– Monsieur Brannagh, le lieutenant Fowler désire vous voir.

La femme hochait plusieurs fois la tête avant de reposer l'appareil sur son support.

– Il va vous recevoir dans quelques instants, vous pouvez vous

asseoir en l'attendant.

Son regard passa par-dessus ses lunettes et s'arrêta sur quelques divans situés plus loin dans le hall, un grand patio circulaire entouré de colonnes qui soutenaient une voûte de verre traversée par la clarté du dehors. Au centre se dressait une fontaine pyramidale, parcourue par de minces filets ruisselant du sommet qui nimbaient ses formes anguleuses de l'infini miroitement irisé de la lumière à travers les gouttes.

Aldous ne goûta pas le confort des sièges de cuir, préférant rester debout à contempler les nuances colorées nées du jeu du soleil et de l'eau sur le métal de la pyramide. S'arrachant à la fascination, il leva les yeux et remarqua un gigantesque tableau accroché dans une niche creusée dans le mur en face de l'entrée. Il s'en rapprocha et l'examina, intrigué. Le portrait à l'huile d'Adam Grosling semblait le toiser avec arrogance de sa position élevée et privilégiée. Les toiles de ce style foisonnaient dans les amphithéâtres d'universités, les couloirs de tribunaux, les bureaux officiels ou les galeries des musées. Mais Aldous n'avait jamais vu un de leurs personnages tenir un crâne entre ses mains, comme s'il exhibait un trophée longtemps convoité.

– Notre fondateur était un homme extraordinaire, dit une voix derrière lui.

Fowler se retourna. Brannagh venait de le rejoindre.

– J'en suis absolument convaincu, assura-t-il pour masquer sa surprise.

– Êtes-vous prêt à lancer votre interrogatoire, lieutenant ? demanda le directeur en tendant la main.

Fowler la serra en répondant :

– Croyez bien que je suis désolé de revenir vous déranger, monsieur Brannagh.

Celui-ci lui donna une tape amicale sur le bras.

– Je plaisantais, lieutenant. Voulez-vous prendre quelque chose à la cafétéria du personnel avant de monter dans mon bureau ?

– Je préférerais que nous parlions en privé, je n'ai pas beaucoup de temps, dit Fowler d'un ton d'excuse.

– Naturellement, je comprends.

– Merci de votre aimable invitation. Une autre fois, peut-être.

– Suivez-moi, je vous prie. L'ascenseur de droite.

Le blanc était la couleur dominante du Centre Grosling. Les murs, les plafonds, les sols, les portes, le mobilier généraient une sorte de nimbe neutre et indéfini. Les seuls points qui retenaient le regard étaient la structure grandiose du hall, la fontaine pyramidale, ou le portrait géant du fondateur.

Dans le bureau du directeur, le même environnement excessivement immaculé invitait tous les sens à se concentrer sur le jardin, visible à

travers une spacieuse baie vitrée. De grands arbres y élevaient leurs branches vers les vitres, comme s'ils cherchaient à espionner l'intimité du Centre.

– Ici, je ne pourrai vous offrir que de l'eau, dit Brannagh en déposant deux verres et une bouteille sur la table.

– Ça conviendra parfaitement, merci.

Aldous reprit son siège de la première visite.

– Que signifie la tête de mort que porte M. Grosling sur son portrait ? demanda-t-il.

– Eh bien, j'imagine qu'il a choisi lui-même de poser ainsi devant le peintre. Il s'agit d'un tableau ancien, le Centre n'existait pas encore quand il a été réalisé. Je serais bien en peine de présumer une théorie, mais je ne pense pas me tromper en vous disant que le crâne est toujours associé à la mort.

– La mort entre les mains de la science...

Brannagh s'installa en face de son visiteur avec le sourire.

– Ou la vie, lieutenant. Si vous y réfléchissez, le pouvoir sur la mort nous conduit à la vie. C'est le but ultime de la médecine depuis ses origines : vaincre la maladie, et la mort que représente ce crâne décharné.

– En effet, on peut aussi l'interpréter de ce point de vue, admit Fowler.

– Naturellement, c'est le mien. Mais en qualité de neurologue, je dois dire que mon opinion est complètement subjective. Et si je puis me permettre, j'aimerais ajouter que le plus important pour vous n'est pas le message que souhaitait communiquer M. Grosling avec cette image, ni mes propres explications. Non, lieutenant, le plus intéressant est ce qu'elle vous inspire, ce que vous y voyez.

Sans l'avoir prémédité, Fowler avait dirigé la conversation sur un terrain qui l'intéressait particulièrement.

– Ma foi... Ce crâne pourrait être un coffre, un récipient, je ne sais pas... Disons, le réceptacle qui contient le cerveau d'un cadavre, suggéra-t-il en guettant la réaction de son interlocuteur.

Brannagh sourit.

– Pardonnez-moi, mais vous admettez que votre interprétation est bien plus rocambolesque que la mienne. Si vous allez par là, vous pourriez dire également que le crâne est le support du visage d'un être humain. La peau, les cheveux, les yeux, le nez, la bouche...

– Une partie du squelette comme une autre.

– Exactement. Une structure osseuse pure et dure, pour simplifier encore plus votre théorie. Mais j'imagine que vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour que nous discussions anatomie, conclut Brannagh.

– Non, bien évidemment. C'est seulement parce que cette tête de mort dans le tableau m'est apparue comme un détail plutôt curieux.

– La curiosité est le moteur de la science, mon cher lieutenant. Il en va sans doute de même en matière d'investigation policière. Dites-moi, en quoi puis-je vous être utile ?

Aldous Fowler sortit un petit bloc-notes et un crayon d'une poche de son blouson.

– Parlez-moi du Dr Hart, monsieur Brannagh. Aucun de ses collègues du Centre n'a pu me révéler quoi que ce soit sur elle ou sa vie privée. En revanche, tous se sont accordés sur son amabilité, l'étendue de ses connaissances, son intuition, son flair de chercheuse, son génie scientifique. Mais personne n'a pu me renseigner sur sa manière de penser, ses goûts, les endroits ou les gens qu'elle fréquentait, ce en quoi elle croyait, qui elle aimait... À part vous, personne ne l'a réellement connue, et vous êtes le seul qui puisse nous aider à faire la lumière sur son assassinat.

Harold Brannagh avait écouté avec attention chaque mot du lieutenant et son expression s'assombrit. Il poussa un profond soupir.

– Katie était une femme admirable, sans doute la meilleure que j'aie jamais rencontrée. Nous nous sommes entendus dès notre rencontre, le premier jour de cours à la faculté de médecine de l'université de Cornell. Nous étions tous les deux au premier rang. Je me souviendrai toujours de ce qu'elle m'a dit en s'asseyant près de moi. « Je m'appelle Katie Hart et je serai major de cette promotion. » Par la suite, elle m'a confié qu'elle avait su immédiatement que je serais son rival pour obtenir la mention très bien et la première place à la fin de notre cursus.

Brannagh adressa un sourire nostalgique à Fowler.

– Vous vous rendez compte ? Il nous restait encore six ans d'études et elle avait déjà une vision très claire de l'avenir. Ça s'est toujours déroulé ainsi. La médecine la passionnait plus que la vie. Katie passait des heures enfermée dans la bibliothèque, loin de l'agitation du campus, des fêtes, du théâtre, du cinéma... Et loin aussi de ses camarades de cours. Je lui répétais sans cesse qu'elle devait sortir se promener, prendre un peu l'air, voir le ciel, mais elle avait invariablement un travail en cours qui l'empêchait de faire autre chose.

Le directeur s'interrompit quelques secondes comme s'il cherchait à mieux exprimer sa pensée. Fowler en profita pour compléter ses notes, puis Brannagh reprit ses explications :

– Plus qu'une obsession, j'en parlerais comme d'une sorte de détermination génétique orientée vers un unique objectif, tendue vers un but inaccessible. Katie aspirait à déchiffrer le cerveau humain. Sa passion pour la neurologie était si puissante qu'elle m'avait emporté au passage. Dès ce premier cours, nous nous sommes proposés comme collaborateurs bénévoles à la chaire dirigée par Adam Grosling. Le

professeur a très vite remarqué que Katie était non seulement une étudiante remarquable, mais aussi une excellente scientifique, en dépit de son jeune âge. Elle avait à peine dix-huit ans lorsqu'elle est devenue l'assistante directe d'un pionnier des neurosciences comme Adam Grosling, reconnu sur le plan international pour ses études neurochimiques sur le cortex cérébral.

Le sourire de Brannagh s'élargit et il laissa échapper un petit gloussement.

– Déjà à cette époque, Katie ne manquait pas d'audace. Pour intégrer l'équipe, elle avait posé une condition. Elle exigeait que je sois aussi engagé comme secrétaire de la nouvelle collaboratrice. Si vous aviez vu la tête de Grosling... Il était stupéfait, jamais il n'avait été confronté à une telle insolence. J'étais persuadé qu'il nous chasserait tous les deux, irrévocablement et à perpétuité, non seulement de son bureau, mais aussi de la faculté de médecine. Mais à ma grande surprise, il a accepté. C'est ainsi que Katie et moi sommes devenus les plus jeunes membres d'une équipe de recherche scientifique de toute l'histoire de l'université de Cornell. Je tiens cependant à préciser que, de tout temps, mes tâches ont plus relevé de l'administration et de la gestion que de la pure pratique expérimentale.

Le silence s'établit quelques secondes. Un léger sourire aux lèvres, Brannagh s'abandonna au souvenir de ces lointaines années. Puis il secoua la tête et adressa une moue d'excuse à Fowler.

– À cette époque, Adam Grosling se consacrait déjà à la conception de ce centre et partageait avec nous... enfin, surtout avec Katie, tous les détails du projet, la répartition des divers départements, des salles d'étude, des laboratoires, de l'animalerie... Comme c'était prévisible, à la fin de sa médecine, Katie s'est spécialisée en neurologie. Je me suis orienté vers la gestion des hôpitaux et des instituts de recherche médicale. Nous avons commencé à travailler ici, dès l'ouverture du Centre, il y a vingt ans, alors que nous n'avions pas encore obtenu notre licence.

Brannagh se tut, de nouveau envahi par la nostalgie. Il soupira :

– L'époque était rude, les difficultés ne manquaient pas, mais nous étions tous heureux. Katie avait créé son propre département de recherche, ses programmes innovants avançaient avec rapidité. Grâce à ses résultats extraordinaires, les fonds affluaient de manière spectaculaire. Mais peu après, Adam Grosling fut victime d'un accident qui devait l'écarter du monde scientifique pour toujours, et finir par lui coûter la vie. Il avait une passion pour l'équitation et le saut d'obstacles. Un jour qu'il montait un jeune cheval qu'il venait d'acheter, l'animal l'a désarçonné et il s'est rompu la colonne vertébrale.

Le directeur secoua la tête et marqua un temps d'arrêt pour boire une gorgée d'eau, puis il continua d'un air triste :

– Dès lors, tout a changé. On aurait dit qu'une grande ombre s'était abattue sur chacun d'entre nous et nous asphyxiait avec un gaz invisible, mais léthal. Adam Grosling a subi une succession d'opérations du dos qui se sont avérées inutiles. Katie est tombée dans une profonde dépression et s'est enfermée chez elle des mois durant. Les programmes de recherche du Centre se sont enlisés. Pendant toute cette horrible période, j'ai rendu visite à Katie chaque soir, sans jamais réussir à la sortir de sa claustration. Elle ne parlait à personne, ne voulait voir personne. Elle avait aménagé son grenier en atelier de peinture et passait des heures entières à couvrir des toiles d'étranges silhouettes désespérées. Maintenant, je sais que Katie peignait ses états d'âme, qu'elle cherchait à expulser les fantasmes qui la tourmentaient à coups de pinceau, crachant dans ses tableaux sa colère et son accablement. Aucun autre traitement ne parvenait à tempérer sa mélancolie.

L'air triste de Brannagh disparut, remplacé par un sourire ému, comme s'il revivait par avance la scène qu'il allait évoquer.

– Et puis, un beau jour, elle est entrée dans mon bureau, sans crier gare. « Maintenant, je sais que je peux le faire, convoque une réunion générale de tous les départements », m'a-t-elle dit. Du jour au lendemain, Katie était devenue une autre femme. Toute cette énergie contenue s'est libérée d'une manière qui a multiplié par mille sa capacité d'étude et de travail. C'était il y a vingt ans.

» Depuis quelque temps, on commençait à murmurer le nom de Katie Hart parmi ceux des candidats potentiels au prix Nobel de médecine. Mais la fatalité s'en est encore mêlée. Voilà quelques mois, Adam Grosling est mort. Katie pensait qu'elle ne résisterait pas à ce nouveau coup du destin, mais cette fois, la crise émotionnelle n'a été que passagère. Je l'ai même vue rire, comme ce n'était pas arrivé depuis des années. Et alors qu'elle renaissait de ses cendres, vous êtes venu m'apprendre qu'on l'avait tuée et me parler de ce mot étrange marqué au fer rouge au creux de sa main. Voilà le résumé de sa vie et tout ce que je peux vous dire d'elle, lieutenant. Le meurtre de Katie est aussi mystérieux pour moi que pour vous.

Après la conclusion de Harold Brannagh, Fowler ne rompit pas immédiatement le silence, attendant que le directeur surmonte son émotion. Ce ne devait pas être très agréable pour lui d'exhumer des souvenirs qui semblaient encore fichés dans son cœur comme des échardes empoisonnées. Mais la mort, celle que représentait le crâne que tenait Adam Grosling sur son portrait, était brutale et impitoyable. La seule consolation possible était d'arrêter l'assassin pour que son crime ne demeure pas impuni, et le lieutenant Fowler était bien décidé

à le démasquer.

– Je suis navré de devoir aborder ce sujet, monsieur Brannagh, mais nous avons besoin de quelques précisions sur la nature de votre relation personnelle avec le Dr Hart, tout au long de ces années.

– Je comprends... Je comprends, ne vous inquiétez pas pour moi, lieutenant, je vous aiderai de mon mieux.

– Vous étiez amoureux du Dr Hart, monsieur Brannagh ?

Avant de répondre, le directeur prit son temps.

– Je vous mentirais en vous disant non. Mais je ne le lui ai jamais avoué. Il n'y avait pas de place dans le cœur de Katie pour l'amour. Notre intimité était celle de deux vieux amis qui ont travaillé côte à côte pendant des années. Mais il n'y a rien eu d'autre entre nous.

– Et entre Adam Grosling et Katie Hart ?

– J'attendais cette question, lieutenant. Mais je ne suis pas certain de pouvoir y répondre.

– Si vous n'y tenez pas, vous n'y êtes pas obligé.

– Non, non, ça n'a rien à voir... Je vous ai déjà dit que l'unique passion de Katie était la neurologie. Bien sûr, elle était très jeune au début de sa collaboration avec le Pr Grosling, mais je crois que leurs relations n'ont jamais franchi les limites professionnelles. Et cela même si Grosling n'a jamais dissimulé son admiration pour elle.

– Étiez-vous jaloux de cette relation ?

– Parfois... Cela dit, j'étais certain que Katie appartenait corps et âme à la neuroscience et qu'aucun homme ne parviendrait à distraire son attention de ses recherches. Elle allait même jusqu'à décliner les invitations continuelles qui arrivaient du monde entier pour assister aux conventions et aux congrès internationaux les plus prestigieux.

– La femme de ménage du Dr Hart m'a dit que de temps à autre, elle recevait un groupe de personnes. Mme Hernando pensait qu'il s'agissait de collègues ou d'amis du Centre.

– Pas que je sache. Mais je dois vous avouer que j'ignore ce que Katie pouvait faire de son temps libre ou chez elle. En revanche, je peux vous assurer que je suis le seul ici à connaître sa maison.

– Concrètement, Mme Hernando m'a parlé d'un homme de soixante ans environ, aux abondants cheveux blancs. Elle m'a aussi rapporté qu'elle les avait vus parfois se promener dans le jardin main dans la main.

– Je n'ai aucune idée de l'identité de cette personne.

– Quelqu'un de sa famille ?

– D'après ce que je sais, Katie a été élevée par sa grand-mère, qui est morte depuis des années. Nous étions encore étudiants. Je ne lui connais pas d'autres parents.

– Savez-vous si le Dr Hart appartenait à une association de scientifiques ?

– Elle ne cessait de répéter qu'elle avait horreur que d'autres neuropathologistes contaminent ses programmes avec des opinions illégitimes. Croyez-moi, elle ne manquait pas d'orgueil.

– Et que pouvez-vous me dire de son travail ? Sur quoi portaient exactement les recherches du Dr Hart ?

– Ces dernières années, Katie était obsédée par l'idée d'explorer le cerveau humain. Elle avait commencé à développer une série de techniques pour s'y introduire et déchiffrer nos modes de pensée, nos sentiments et nos perceptions, la manière dont nos souvenirs étaient conservés et récupérés dans la mémoire. Bref, l'essence même de l'esprit. Au cours de l'histoire, de nombreux savants ont cherché ces réponses, mais personne n'a découvert la clé de ces mystères.

– Et elle y a réussi ?

– Disons qu'elle était en bonne voie. Durant la phase finale de son programme, elle avait mis au point une technologie révolutionnaire, une espèce de scanner assisté par imagerie, qui affichait toute l'activité cérébrale. Ainsi, elle a pu non seulement tracer une carte précise de toute la structure de l'encéphale et de son fonctionnement, mais surtout, visualiser clairement sur l'écran d'un ordinateur les pensées, les représentations imaginaires ou les souvenirs de n'importe quel individu, qu'il soit conscient ou inconscient.

– C'est effectivement une véritable révolution scientifique, souligna le lieutenant, tentant de comprendre l'incompréhensible.

– C'est vrai. Jusqu'à présent, quelques scientifiques avaient employé la tomographie d'émission de positrons ou la résonance magnétique fonctionnelle pour parvenir à localiser où et quand se produit l'activité cérébrale, en photographiant les zones de plus grosses consommations de glucose, qui est l'aliment des neurones. Katie avait réussi à aller plus loin, elle avait découvert comment s'opère cette mystérieuse activité et quelles images se forment dans l'esprit de l'individu quand il pense, souffre, aime, imagine, dort, ou simplement se souvient d'un fait passé de sa vie.

– Corrigez-moi si je me trompe, docteur Brannagh, mais vous me parlez d'une espèce de lecteur mental, un décodeur de cerveau.

Le directeur du Centre Grosling acquiesça d'un signe de tête.

– C'est une expression très juste pour décrire cette technique. Katie avait créé un décodeur mental singulier et inédit. Ça pourrait se rapprocher du petit appareil qui sert sur une télévision digitale pour qu'un ensemble d'interférences en noir et blanc se transforme instantanément en une image numérique parfaitement nette. Voilà, c'est l'analogie la plus parlante pour un profane comme vous. Je suis ravi que vous l'ayez comprise.

– Tout à fait surprenant, murmura Fowler, presque pour lui-même.

Harold Brannagh esquissa un sourire, une moue de satisfaction et

d'orgueil. Il était sur son propre terrain, plein d'assurance.

– C'est logique que vous soyez surpris, dit-il avec calme. Si le citoyen lambda pouvait se figurer les grandes avancées scientifiques qui s'annoncent, surtout dans le domaine de la connaissance du cerveau et de l'esprit, il aurait les cheveux qui se dresseraient sur la tête.

– À quoi faites-vous allusion ?

– La compétition pour percer les mystères de l'encéphale humain, y compris pour concevoir et fabriquer des cerveaux synthétiques, a commencé depuis longtemps. J'imagine que vous avez entendu parler des prothèses de mémoire.

– Je vous avoue que ce genre de concept m'évoque immédiatement un film de science-fiction.

– Eh bien, oubliez Hollywood et pensez à quelque chose d'aussi réel qu'une minuscule puce installée dans votre tête. Dans le laboratoire Euro Parc de Rank Xerox, une grosse équipe de scientifiques spécialisés dans divers domaines, dont la neurologie, travaille depuis quelque temps à la création d'une prothèse artificielle, un petit dispositif de recherche dans une base de données inépuisable et qui peut s'actionner avec la même facilité que vous bougez le bras.

– Je vois qu'on ne manque pas de compétences dans le secteur, fit remarquer Fowler avec humour.

– Encore plus que vous ne pouvez l'imaginer, lieutenant. Tenez, je vais vous donner une autre information intéressante... En quelques années, l'Institut du cerveau Riken du Japon n'a pas seulement réussi à comprendre le fonctionnement de l'encéphale, mais aussi à le fabriquer, c'est-à-dire à créer des structures artificielles capables de penser, de raisonner ou d'éprouver des émotions comme vous et moi.

L'idée que le mobile de l'assassinat du Dr Hart puisse être la conséquence d'une rivalité professionnelle traversa l'esprit de Fowler en un éclair. Mais il se rendit compte tout de suite que cette thèse ne collait pas avec le meurtre des autres scientifiques et choisit de ne pas disperser son attention dans de vaines spéculations.

Le Club Gótico

4

À la fin du rite hebdomadaire du Club Gótico, Benson et son maître quittèrent les souterrains secrets et se retrouvèrent dans le cabinet de travail. Stuck portait une petite urne de cristal. Le décor était résolument médiéval : grands vitraux, tapisseries, armures brillantes et une précieuse collection d'épées ayant appartenu aux plus célèbres chevaliers du Moyen Âge. Dans une alcôve, séparée du reste par un arc de pierre, Stuck avait disposé les instruments d'un antique laboratoire alchimique. Rien ne manquait à l'attirail : creusets, alambics, cornues, tubes à essai, fours, une kyrielle de pots de tailles et de couleurs différentes, contenant une multitude de substances, d'essences et de minéraux, classés par ordre alphabétique sur les étagères de bois installées le long des murs.

Walter Stuck se dirigea vers une énorme cheminée de marbre qui occupait le fond de ce singulier musée de l'alchimie médiévale, saisit la tête de bronze d'un cheval qui saillait d'un des côtés, puis la fit tourner une fois vers la droite et deux fois à gauche, comme la molette d'un gigantesque coffre-fort. Il s'écarta. La cheminée et le panneau de bois qui la doublait jusqu'au plafond pivotèrent sur leur axe, dévoilant une série de petites urnes de cristal rangées dans une niche. Chacune renfermait un cerveau humain qui flottait dans un liquide incolore et visqueux. Au centre, des exemplaires d'un modèle différent des autres mais identique à celui que tenait Stuck s'alignaient sur deux étagères. Huit récipients cylindriques d'un cristal délicat, finement taillé. Trois étaient remplis d'une substance rosâtre et sanguinolente, cinq étaient encore vides. Stuck ménagea une place entre les urnes pleines et y posa celle qu'il avait apportée. Contrairement aux autres, celle-ci portait une étiquette dactylographiée avec la mention :

Cendres de Kenneth Kogan

– Qui sera le suivant ? demanda Benson.

Sans répondre, Walter referma la cheminée et se tourna vers son

secrétaire.

– Lars Murliken, dit-il enfin.

– Celui qui a signé le document fondateur sous le pseudonyme d'Étoile ?

– Exactement. Ses recherches portaient sur l'origine de la vie, et après tant d'années, il touche peut-être au but. Aux dernières nouvelles, il aurait reproduit en laboratoire le climat de la Terre il y a un million d'années, et il a réussi à faire apparaître des micro-organismes cellulaires capables de se multiplier.

– La perverse théorie de l'évolution.

– C'est pire que les fariboles de Darwin. Lars Murliken devait démontrer que les êtres humains, comme toutes les espèces, sont nés des mutations successives d'une seule cellule.

– Le diable était avec eux.

– Mais maintenant, le diable les a abandonnés pour passer de notre côté. Soignez la préparation, je ne veux pas la moindre erreur. Murliken vit à Atlantic City, dans le New Jersey.

Stuck prit place dans son fauteuil et croisa les pieds sur la table. À l'aide d'un canif d'ivoire, il se nettoya les ongles avec les gestes patients d'un restaurateur qui ôterait soigneusement les couches détériorées d'une œuvre d'art. Soudain, il lui vint la fantaisie de parler d'autre chose, ils étudieraient les détails de la mort de Murliken plus tard.

– Que penses-tu de la réaction des membres du Conseil ?

– Ils étaient un peu nerveux de découvrir que nous ne détenions pas encore l'Essence du Mystère. Ils espéraient sans doute qu'il serait plus facile de s'en emparer et qu'ils ne tarderaient pas à dominer le monde, répondit Benson, resté debout.

– Mais ils m'ont menacé avec la dernière impudence ! Des menaces, à moi ! Leur dieu ! Leur créateur ! répliqua Stuck avec exaltation, agitant le canif comme s'il brandissait une dague.

– Calmez-vous, monsieur. Ce sont des hommes puissants, convaincus de leur divinité comme vous les y avez encouragés. Vous les avez placés où ils sont, et c'est toujours vous qui leur avez accordé leurs prérogatives. Ils ont besoin de nous, de la même manière que nous avons besoin du Conseil. La mort de Lars Murliken les apaisera.

– S'ils s'avisent de recommencer, je leur couperai la tête comme le faisaient les souverains du Moyen Âge avec leurs détracteurs. En ce temps, personne ne se risquait à lever la main contre son roi et encore moins contre son dieu.

Pour ponctuer ses paroles, il pointait son canif vers Benson, comme s'il envisageait de lui trancher aussi le cou.

– Nous nous déferons d'eux quand ils ne nous seront plus utiles pour accomplir les desseins du Club. Il sera aisé de les remplacer par

d'autres qui auront moins de prétentions divines. Pour moi, il n'y a aujourd'hui qu'un seul vrai dieu, monsieur, et c'est vous. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il continue à en être ainsi.

– Merci, Benson. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Une fois encore, le secrétaire était parvenu à calmer et à satisfaire son employeur.

– Inutile de vous inquiéter, monsieur. Je suis votre fidèle serviteur.

S'il était vrai que l'attitude de Benson semblait servile et empreinte de flatterie, sa sincérité ne faisait pas le moindre doute. Sa dévotion envers celui qu'il considérait comme son patron, son unique et véritable maître, n'était pas feinte. Aux yeux du secrétaire, Walter Stuck n'était pas un roi, mais un être réellement supérieur, un dieu. Quelqu'un qui avait vaincu la mort et vivrait à jamais. Walter Stuck avait atteint l'immortalité, c'était le seul qui pouvait la lui offrir.

– Tu as fait ce que je t'ai demandé ?

– Bien sûr, monsieur. Le lieutenant Aldous Fowler continue l'enquête sur le décès de Mme Hart. Quant aux investigations sur l'affaire de Paul Drester et de John Seik, elles ont été confiées à l'agent spécial du FBI Taylor qui arrive de Washington.

– Laissons-les s'amuser.

– Cependant, nous devons nous garder de relâcher notre vigilance, les gens du FBI ne sont pas des idiots.

– Ils sont toujours sous notre surveillance ?

– Nous leur collons aux talons comme leur ombre.

– Je veux connaître tous leurs faits et gestes, leurs moindres paroles. Bientôt, nous pourrons aussi accéder à leur moindre pensée.

– Le nom et le numéro de téléphone de la fille sont ici, continua Benson en tendant une note à son maître.

Le visage parfait de Walter s'éclaira d'un sourire de satisfaction.

– Maintenant, laisse-moi seul. J'ai quelque chose d'important à faire.

La Mission Ourobore

5

– Alors tu peux comprendre ce que nous disons ? demanda Beth, une fois remise de sa stupéfaction.

– Parfaitement, répondit Carol, en relevant légèrement le menton.

– N’insiste pas, BH. De toute évidence, nous avons une nouvelle partenaire de jeu, constata Nicholas.

– J’espère que ça ne vous dérange pas, nuança Carol avec une expression dubitative.

– Non, non. Bien sûr que non. Au contraire, ton apparition a été une surprise plutôt agréable, s’empressa d’assurer Beth, sans être vraiment convaincue de la sincérité de ses propres paroles.

– Je suis d’accord avec BH. Le jeu des énigmes infinies sera plus drôle avec toi, affirma Nicholas.

Merci, c’est trop sympa, songea Beth. Un étrange malaise s’empara de son estomac. Quelque chose entre la brûlure et la démangeaison intense, une sensation totalement inédite.

– Ça va, BH ? demanda Carol.

– Oui, oui. Tout va bien, merci. Je pensais simplement à cette intrusion sur notre messagerie instantanée dont tu nous as parlé tout à l’heure.

– Bof, sans doute un pirate de la Toile, un hacker quelconque qui cherchait à fourrer son nez dans des affaires qui ne le regardent pas. Le problème est déjà résolu, je me suis occupée de ces curieux en personne. Ça n’a rien de grave, conclut Carol d’un ton détaché, minimisant l’incident.

– Tu veux dire qu’un inconnu a pu écouter tout ce que NK et moi nous nous sommes raconté depuis notre entrée dans le jeu ? insista Beth.

Carol réfléchit un bref instant avant de répondre :

– Oui... On peut le voir comme ça. Mais maintenant, on ne peut plus vous espionner.

Nicholas n’était pas intervenu dans l’échange entre les deux jeunes filles. Visiblement, Beth redoutait une présence spectrale dans le jeu

des énigmes et les explications de Carol confirmaient que ses craintes étaient fondées.

– Allez, BH, arrête de t'inquiéter. Cette affaire d'intrusion étrangère sur les lignes de communication fait partie du jeu. Tu ne t'en es pas encore rendu compte ? Ce sont sûrement les méchants de l'histoire, les espions qui tentent de nous empêcher d'accomplir notre mission. Ce genre de truc arrive dans tous les jeux vidéo, même si celui-ci ne ressemble à aucun autre. C'est d'ailleurs pour ça qu'il est si passionnant.

– NK a raison, ce sont les méchants de l'histoire, mais nous en parlerons plus tard. Maintenant, j'aimerais vous montrer le complexe résidentiel et la station spatiale de l'École expérimentale des jeunes astronautes.

– Tu nous accompagneras ? voulut savoir Nicholas.

– Tu peux parier dessus. Allez, venez.

Carol leur lança un clin d'œil fugace. Nicholas crut voir des papillons colorés voleter dans l'air. Quant à Beth, sa vision avait plutôt la forme d'une silhouette stylisée de fille virtuelle au milieu d'une fournaise infernale.

La perspective se modifia et une vue d'ensemble du hangar s'afficha sur les écrans, où apparaissaient trois personnages équipés des combinaisons et des casquettes bleues de l'EEJA.

Carol Ramsey se dirigea vers la sortie. Nicholas et Beth s'empressèrent de manœuvrer leurs joysticks pour lui emboîter le pas. En sortant, ils se rendirent compte que le hangar était installé sur une plate-forme circulaire, reliée à d'autres bâtiments du même type par de gros tubes transparents. L'ensemble évoquait la structure d'un atome.

Ils se tenaient sur une sorte de terrasse élevée et le formidable complexe de l'EEJA s'étendait sous leurs yeux. Un conglomerat de modules et d'édifices, de formes géométriques entremêlées qui brillaient comme d'insolites palais de méthacrylate et d'acier. Sphères de multiples tailles, polyèdres, prismes, pyramides à la base pentagonale ou rectangulaire, formaient une petite colonie spatiale environnée par un paysage idyllique parsemé de sources, de lacs et de forêts. Des véhicules singuliers circulaient au-dessus des avenues, semblant planer au ras du sol. Une infinité de minuscules silhouettes humaines, vêtues de la même tenue qu'eux, s'affairaient en tous sens comme des ouvrières dans une gigantesque fourmilière. Des bannières frappées du sigle de l'EEJA flottaient un peu partout.

– Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Carol.

– Fabuleux ! répondit Nicholas.

– Tout simplement incroyable, renchérit Beth.

– Tout au fond, vous verrez les vaisseaux spatiaux de ces dernières

années, signala Carol.

Beth tourna la tête dans la direction indiquée, puis leva le bras vers la droite.

– À droite, NK ! Regarde, il y a ceux des programmes russes. Les *Spoutnik*, *Vostok*, *Soyouz* et *Venera*. C'est incroyable.

Elle avait l'impression de les avoir physiquement devant elle.

– À gauche, BH ! À gauche. Des reproductions grandeur nature de tous les vaisseaux envoyés par la NASA dans l'espace depuis le commencement des explorations de l'univers. Les plus petits appartiennent aux programmes *Explorer* et *Intersat*, les autres font partie de la série des *Apollo* et des *Voyager*. Et ceux-là, les plus grands et les plus gros, c'est la navette spatiale !

Nicholas était tellement pris par l'émotion que les mots se bouscuaient dans sa bouche. Il avait complètement oublié qu'il ne s'agissait que d'un jeu.

Le Prestidigitateur

5

– Que se passe-t-il, agent Taylor ?

En répondant à l'appel sur son portable, Fowler avait immédiatement reconnu la voix de sa correspondante.

– Je préfère ne pas en parler au téléphone, Aldous. Pouvez-vous me rejoindre au FBI ?

– Donnez-moi vingt minutes, je suis encore au Centre Grosling.

– Très bien, je vous attends.

Avant de prendre congé de Brannagh, Fowler lui demanda de préparer un compte rendu détaillé des différents programmes de recherche du Dr Hart, ainsi qu'une liste aussi complète que possible de ses collaborateurs des cinq dernières années. Puis il s'en alla après avoir serré la main du directeur.

En rentrant, le lieutenant mit la radio à plein volume. Du côté de Riverside Park, les voitures s'alignaient sur West End Avenue, une interminable caravane, ponctuée des taches jaunes des taxis de New York qui ressortaient sur l'asphalte sombre. Fowler s'engagea sur Broadway Avenue à hauteur de la 96^e Rue, pensant que la circulation y serait peut-être plus fluide. Plusieurs véhicules de pompiers le dépassèrent à toute vitesse dans un chœur de sirènes assourdissant. Parfois, la Grosse Pomme ressemblait à un gigantesque asile de fous, peuplé de millions d'êtres prisonniers des immeubles démesurés de béton armé et d'acier. Mais Fowler n'avait aucune intention de quitter New York. Il ne connaissait rien au monde qui puisse se comparer à l'immensité majestueuse de Manhattan. Décidant de prendre le sillage des pompiers, il déclencha gyrophare et sirène.

D'un geste de la main, l'agent Taylor invita Fowler à entrer. Il se glissa en silence par la porte vitrée, s'installa dans un des fauteuils posés de l'autre côté du bureau et attendit qu'elle termine sa communication téléphonique.

– Je sais, monsieur. Je suis très consciente de l'importance de ce problème.

- ...

- Je ne dispose pas encore de cette information.

- ...

- Alors, c'est entendu... Je reste à votre disposition.

- ...

- Au revoir, monsieur.

Tessa Taylor reposa le combiné et poussa un soupir de soulagement. Fowler l'avait observée à la dérobée pendant sa conversation. Il éprouvait de l'admiration pour cette femme et ne pouvait éviter de ressentir un certain trouble en sa présence. C'était comme si le regard de l'agent spécial Taylor pouvait pénétrer ses pensées.

- Donnez-moi encore un instant, lieutenant.

Elle posa des lunettes sur le bout de son nez et reporta quelques notes sur son carnet. Puis elle le referma et regarda Fowler.

- Merci d'être venu, Aldous. Comme vous avez pu l'entendre, la situation s'est compliquée. Le directeur du FBI tiendra une conférence de presse télévisée nationale pour annoncer la mort des trois scientifiques assassinés...

- On pouvait s'y attendre.

- Certes, mais ce qui n'était pas prévu, c'est qu'il comptait inclure dans sa déclaration des informations sur la soustraction du cerveau des victimes. Les politiques ont peur de perdre une partie des voix de leur électorat si la nouvelle se répand dans la presse avant qu'ils aient informé le public. J'ai quand même fini par obtenir que pour l'instant, ils n'y fassent pas allusion.

- C'est pour ça que vous m'avez fait venir ?

- Non... Quand je vous ai eu, j'ignorais que le chef allait m'appeler.

- Alors, quelle est donc cette chose si confidentielle dont nous ne pouvions pas parler au téléphone ?

- Ça l'était, Aldous. Mais après ce coup de fil, je ne sais plus très bien quelles informations sont réservées ou pas. Il ne m'a rien dit de cette nouvelle de dernière minute. Il ne veut pas perdre le contrôle sur cette affaire et ses éventuelles répercussions dans l'opinion publique. Des trucs de politiciens, vous voyez...

- Que s'est-il passé ?

- Un autre chercheur prestigieux a disparu. Il s'appelle Kenneth Kogan.

- Quand l'avez-vous appris ?

- Ce matin, environ deux heures avant de vous avoir au téléphone. Kenneth Kogan est un des collaborateurs les plus précieux de la NASA, même s'il travaille avec eux à distance, depuis son domicile d'Ithaca.

- Est-on certain qu'il s'agisse d'une véritable disparition ?

- Le Pr Kogan n'est pas chez lui. On a trouvé son chien mort dans le jardin, abattu d'un coup de feu dans la tête. La porte de la maison

était ouverte. À l'intérieur, tout était sens dessus dessous, comme si une tornade était passée par là.

– Il a été enlevé ?

– Ça paraît probable. Selon nos informations, la semaine dernière, un coordinateur des programmes spatiaux de la NASA a tenté de le joindre, sans succès. D'abord, il a pensé que Kenneth Kogan était malade ou qu'il s'était absenté sans prévenir. Mais le professeur ne répondait pas à ses messages et avec le temps, ce silence a fini par l'inquiéter. Il a décidé de demander à la police d'aller voir ce qui se passait. Le reste, vous pouvez l'imaginer.

– Vous craignez qu'il n'ait aussi été assassiné ?

Taylor secoua la tête.

– Nous n'en sommes pas sûrs. Cette affaire présente certaines différences avec les autres meurtres...

– Les trois cadavres ont été retrouvés chez eux, mais rien n'indiquait que les meurtriers aient fouillé la maison.

– Vous avez raison, Aldous. Mais il y a aussi des points communs avec les crimes antérieurs. Plutôt déconcertant, non ? Kenneth Kogan a plus de soixante-dix ans comme deux de ses collègues assassinés. Tous les quatre sont des scientifiques reconnus et, plus important, ils ont tous étudié à Cornell. D'ailleurs, le Pr Kogan vivait encore à Ithaca.

– Il est certain que quelque chose ne colle pas dans tout ça. En toute logique, ils auraient aussi dû le tuer chez lui, extraire son cerveau et marquer « Kôt » sur sa paume au fer rouge.

– Mais nous devons attendre de retrouver le cadavre pour vérifier tous ces éléments, rappela Taylor. Et je doute qu'il réapparaisse. Pour l'instant, du point de vue du FBI, nous devons traiter cette enquête comme une disparition. Les spécialistes du département des personnes disparues travaillent déjà sur l'affaire en collaboration directe avec notre équipe.

Fowler fit un signe d'assentiment, impressionné malgré lui par la rigueur et l'efficacité de son interlocutrice. Mais lui-même ne manquait pas de ressources en la matière.

– Pourrais-je disposer d'une photo récente du Pr Kogan ? Je voudrais la montrer à la femme de ménage du Dr Hart, ainsi que celles de Paul Drester et de John Seik. Qui sait, elle en reconnaîtra peut-être un. Il y a sans doute une sorte de lien entre eux, c'est une piste à explorer.

Tessa Taylor ouvrit la chemise du dossier posé devant elle et lui tendit un cliché.

– Tenez, j'ai prévu de partir demain à la première heure à Cornell et en passant je jetterai un coup d'œil chez Kenneth Kogan. J'aimerais que vous veniez avec moi, j'espère que ça ne vous dérange pas de

voyager par hélicoptère.

– Je serais ravi de vous accompagner, agent Taylor. Serons-nous de retour avant dix-neuf heures ? J'ai un rendez-vous privé que je ne voudrais pas manquer.

– Une amie ?

– Ma sœur.

– Dans votre dossier de l'école de police, il est dit que vous êtes fils unique.

– C'est une longue histoire.

Le Club Gótico

5

Les brèves secondes d'attente parurent interminables à Walter Stuck. Il avait composé le numéro de téléphone que Benson venait de lui remettre, mais personne ne se manifestait à l'autre bout de la ligne. Le bourdonnement de la sonnerie devenait aussi pénible que ces horribles migraines dont il souffrait fréquemment depuis quelques mois. Il s'apprêtait à raccrocher quand une femme finit par répondre, hors d'haleine :

– Oui ?

Walter Stuck observa un court silence avant de parler.

– Susan ? Susan Gallagher ?

– Oui. C'est bien moi ? Qui est à l'appareil ?

La sœur du lieutenant Aldous Fowler prononça chaque mot avec la même sensation de suffocation qu'une athlète en franchissant la ligne après une course intense.

– Respirez profondément avant que vos poumons n'exploient, lui conseilla Walter Stuck.

– Maintenant que j'ai réussi à décrocher à temps, j'espère que je ne vais pas m'évanouir. J'arrive à l'instant et j'ai bien cru que j'allais vous rater, dit Susan Gallagher en souriant.

– Vous devriez moins fumer.

– Vous avez raison, j'ai essayé d'arrêter plusieurs fois, mais ça n'a pas marché...

Elle s'interrompit en se rendant compte qu'elle discutait de sa vie privée au téléphone avec un inconnu.

– Mais je ne sais toujours pas qui vous êtes. Nous nous sommes déjà rencontrés ?

– Je m'appelle Walter Stuck, vous avez peut-être entendu parler de moi.

– Si un journaliste de New York ne connaît pas le nom de Walter Stuck, il ferait mieux de laisser tomber le métier tout de suite.

– Vous le pensez vraiment ?

– Certains vous ont surnommé le chevalier errant de la modernité.

Vous le saviez ?

– J’ai lu ça quelque part, mais cette comparaison est anecdotique. Et je ne pratique pas l’équitation, croyez-moi.

– Qu’est-ce qui me vaut votre appel, monsieur Stuck ?

– J’aimerais que nous convenions d’un rendez-vous.

– Je vois que vous êtes un chevalier plus audacieux qu’on ne le dit.

– Pardonnez-moi, je ne me suis peut-être pas correctement exprimé.

Je parlais d’une rencontre professionnelle, bien sûr.

– J’avais fort bien compris, monsieur. Je tentais simplement de me montrer aussi spirituelle que vous.

– Je vous assure que je suis plutôt ennuyeux de nature.

– Vous fumez ?

– Non, je n’ai jamais tiré sur une cigarette de ma vie, mais je vous promets que je ne vous empêcherai pas de fumer tant que vous voudrez.

– C’est déjà quelque chose.

– Vous acceptez donc de discuter avec moi ?

– Dites-moi d’abord de quoi nous parlerons.

– De ma vie et du projet du Parc médiéval de New York.

– Je crois que cela relève plutôt de la presse à sensation. Pour le public, vous êtes comme une nouvelle star de Hollywood.

– Ne vous moquez pas de moi, Susan.

– Je ne plaisante pas.

– J’ai reçu des quantités d’offres provenant des plus éminents médias des États-Unis pour des interviews télévisées, mais l’argent ne m’intéresse pas.

– Pourquoi m’avez-vous choisie ?

– Votre émission est assez sérieuse et vous avez une bonne audience nationale. De plus, vous travaillez pour une chaîne qui est liée au *New York Times*. Ils se sont montrés assez critiques envers mes projets et ma personne. J’aimerais éclaircir certaines questions importantes pour moi.

– Que voulez-vous en échange ?

– Je tiens à ce que ma vie et ma future entreprise soient connues, voilà tout. Vous savez que des millions d’Américains aimeraient apprendre qui je suis réellement. Votre émission aurait une audience record et mon parc un surcroît de financement privé. Sans compter que la Ville nous remercierait tous les deux.

– Où voulez-vous que nous nous rencontrions ?

– Que pensez-vous d’un dîner chez moi ?

– C’est tentant.

– Je vous garantis que vous ne serez pas déçue. Demain, à vingt heures ?

– Demain, c’est impossible. Je suis navrée. J’ai acheté des billets

pour le match des Knicks depuis des mois.

- Vous aimez le basket ?
- Ça me passionne.
- Je préfère les tournois et les danses médiévales. Disons après-demain, d'accord ?
- Parlons-en demain, la nuit porte conseil.
- J'espère que votre oreiller vous avisera sagement.
- Quant à moi, je vous souhaite de beaux rêves, monsieur Stuck.

La Mission Ourobore

6

Ils entrèrent dans une petite salle. Carol les conduisit vers le mur du fond, dont la plus grande partie était occupée par une belle mosaïque. Nicholas et Beth manœuvrèrent leurs avatars et les rapprochèrent du puzzle de céramique colorée qui semblait sortir tout droit d'un temple byzantin.



– C'est une nouvelle énigme ? demanda Beth avec impatience.

– Non, BH. Du moins, elle ne vous concerne pas. Mais puisque vous en parlez, j'aimerais savoir ce que vous évoque cette mosaïque. Qu'est-ce qui vous passe par la tête en la regardant, quelle serait votre interprétation ?

Carol ponctua sa proposition d'un sourire qui plongea Nicholas dans un état quasi hypnotique.

Cette fois, Beth devança son ami.

– Si on se fonde sur les tuniques et les diadèmes, ce sont peut-être

des divinités profanes, inspirées par la période de la Grèce antique.

– La déesse du centre porte l'univers, celle de droite un matras, mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elles symbolisent. C'est de plus en plus compliqué, murmura Nicholas.

– Élucider les énigmes n'est pas une tâche facile, NK. Mais il y a encore des éléments de la mosaïque que tu pourrais mettre en évidence, insista Carol Ramsey.

– Que tient la dame de gauche ? Celle qui a des fleurs dans les cheveux et un médaillon sur la poitrine.

– Bonne question, Beth. Qu'en penses-tu ?

La jeune fille réfléchit un instant.

– Je ne sais pas. C'est trop petit, je ne distingue pas très bien.

– Attends un peu, intervint Nicholas. La déesse de droite a un rameau d'olivier à la main. Un symbole de paix, c'est ça, Carol ?

– Très juste, NK ! Voilà une information intéressante.

Beth s'enthousiasme.

– Et aux pieds de la déesse de gauche, je vois un crâne humain près d'une étoile à cinq branches. Bon, il y a la mort, mais je n'ai pas d'idée pour l'étoile. Et à droite, c'est une roue, je crois... Et un flacon rempli d'un liquide bleu.

– Bien, maintenant, vous avez analysé en détail le contenu de l'énigme.

L'allégorie occupait entièrement les deux moniteurs, tel un fond d'écran.

Nicholas passa en revue les différents objets visibles sur la mosaïque : un globe bleu qui semblait représenter l'univers, un matras, un rameau d'olivier, une tête de mort, une étoile à cinq branches, une espèce de roue de bois et une bouteille fermée contenant un liquide bleu. Mais il lui manquait quelque chose.

– Tu ne nous as pas parlé de ce que la déesse de gauche tient à la main.

Carol ne répondit pas immédiatement, puis finit par dire :

– Il s'agit de l'Essence du Mystère.

– L'Essence du Mystère est ici ? s'étonna Nicholas.

– Pas sous la forme d'une réalité physique, mais de manière symbolique.

– Mais qu'est-ce que c'est ? Nous ne pouvons pas la distinguer, insista Beth.

– Pour connaître sa véritable nature, il vous faudra attendre de l'avoir trouvée, l'un est impossible sans l'autre.

– Alors, que signifie exactement cette mosaïque ? voulut savoir Nicholas.

La salle dans son entier s'afficha de nouveau sur les écrans des deux ados. Leurs personnages virtuels se tenaient encore devant le panneau

mural, près de Carol Ramsey.

– Cette céramique fut créée par un membre de la Fondation Univers pour célébrer et commémorer l’union de ses neuf fondateurs. Il s’agit d’un don anonyme effectué en 1945 à l’université de Cornell, pour qu’elle soit placée dans le hall du rectorat comme symbole de la sagesse à laquelle tous les étudiants devaient aspirer. Mais elle aussi possède une signification secrète, uniquement accessible aux membres de la Fondation...

– L’univers, la science, la paix, la mort... C’est ce dont tu parles ? risqua Beth.

– Tout cela, et plus encore, BH. Mais le vrai sens est soigneusement dissimulé.

– Je suis perdu, dit Nicholas.

– Les trois jeunes divinités symbolisent l’être humain, sa beauté. Elles sont encadrées par la nature, figurée par les arbres qui croissent des deux côtés. La sphère bleue que soutient la déesse du centre n’est autre que l’univers. Le Tout, finalement compris. L’infini fait fini. La divinité de gauche porte l’Essence du Mystère et l’offre à la science, représentée par la déesse de droite qui tient le matras comme symbole de la transformation chimique de la matière. Mais le rameau d’olivier est près du matras de la science, ils sont réunis pour atteindre la paix, car le développement humain dépend de la paix universelle. Et aux pieds des divinités, on trouve la vie et la mort. La vie symbolisée en son début, par un récipient qui contient l’eau bleue des océans. Le crâne est bien sûr l’image de la fin, de la mort. D’un côté, une roue primitive, et de l’autre, une étoile : de la préhistoire à l’ère de la conquête spatiale. En 1950, l’Essence du Mystère était en possession de Kenneth Kogan, un jeune prodige des sciences...

Nicholas ne voulait pas perdre le moindre détail de cette histoire, de cette légende.

– Tu parles bien du Pr Kogan, le créateur de l’EEJA et de ce jeu ?

– Exactement, NK.

– Et qui lui a remis l’Essence du Mystère ?

– Il l’a reçue des mains d’Albert Einstein en personne, quelques années avant sa mort en 1955. À l’époque, Kenneth Kogan avait vingt ans et étudiait l’astronomie à l’université de Cornell. L’humanité venait de vivre une de ses plus grandes tragédies, la Seconde Guerre mondiale, le monde était divisé en deux blocs antagonistes qui se tenaient mutuellement sous la menace du terrible monstre généré par la science.

– La bombe atomique, dit machinalement Nicholas, comme s’il s’adressait à lui-même.

– Exactement, NK. La bombe nucléaire, créée par un groupe de scientifiques, et qui pouvait détruire entièrement l’humanité, comme

elle avait éradiqué les villes d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945. Pour commémorer ce tragique naufrage de la science et éviter qu'il ne se reproduise, le Pr Kenneth Kogan a constitué la Fondation Univers, avec huit autres étudiants de Cornell. En décembre 1953, deux ans avant la mort d'Einstein, les principes de cette organisation ont été contresignés par tous ses membres, sous pseudonyme. Le principal objectif de la Fondation était de développer une science au service de l'homme et de chercher les réponses définitives aux grandes énigmes de l'univers. Cette mosaïque symbolise le début d'une nouvelle ère.

- Elle existe réellement ? demanda Nicholas.

- On peut la voir sur un mur de l'université de Cornell, à Ithaca.

- Quels étaient les pseudonymes des membres de la Fondation Univers ? voulut savoir Beth.

Le personnage virtuel de Carol Ramsey se redressa et énuméra :

- Lumière... Rose... Ciel... Vie... Pierre... Gothique... Lune... Art... Étoile.

Le Prestidigitateur

6

Les hélices de l'hélicoptère du FBI brassaient l'air, créant un périmètre d'invisibles remous. Aucun nuage n'altérerait la pureté du ciel et la lumière rasante du soleil encore bas sur l'horizon patinait d'or les gratte-ciel de Manhattan.

Aldous embarqua à bord de l'appareil. L'agent Taylor lui tendit un harnais équipé d'un parachute.

– Enfilez ça !

Il obtempéra, quelque peu surpris de la voir installée aux commandes.

– Vous savez manipuler cet engin ? hurla-t-il pour dominer le bruit assourdissant des moteurs.

Elle lui fit signe de coiffer le casque suspendu devant le siège du copilote et de boucler son harnais de sécurité.

– Je pilote ce genre d'appareils depuis mes quatorze ans.

– Ah, je vous entends mieux ! s'exclama Fowler.

Elle sourit et d'un geste, lui demanda de baisser la voix. Il hocha la tête, d'un air confus.

– C'est un peu comme parler dans une vieille boîte de conserve, mais c'est mieux que rien. Pour vous rassurer définitivement, sachez que mon père possédait une flotte d'hélicoptères sanitaires du côté de Cleveland.

– Vous n'avez pas pris sa suite ?

– Il voulait que je devienne médecin, chirurgien, très exactement. Mais il a vite compris que sa fille était trop rebelle pour se soumettre à ses désirs. Et comme vous avez pu le constater, j'ai fini dans la police fédérale. Avez-vous déjà vu New York du ciel, lieutenant ?

– Non. Pour être franc, l'altitude ne me fascine pas particulièrement. Je préfère traiter la gravité avec le respect qui lui est dû et la défier le moins souvent possible.

– Dans ce cas, accrochez-vous et tâchez de vous souvenir d'une prière si ça peut vous aider, dit Tessa Taylor en souriant. Avant de mettre le cap sur Ithaca, nous allons faire un petit tour au-dessus des

mythiques sommets de New York.

Pendant que l'estomac et les poumons d'Aldous se collaient contre ses vertèbres, le souffle coupé, il regardait l'héliport du FBI se réduire à une minuscule conférence blanche au fond d'un abîme. Le grotesque coléoptère squelettique s'élevait au milieu d'une horde de colosses et de titans qui semblaient vouloir le dévorer avant qu'il ne soit hors d'atteinte de leurs griffes.

– Comment ça va ? demanda Tessa.

– Mieux que je le craignais.

Visiblement, Fowler n'avait pas conscience de la teinte verdâtre de son visage.

– Si vous avez besoin de vomir, vous trouverez un sachet dans ce compartiment.

– Espérons que je n'en aurai pas l'usage, répondit-il avec un pâle sourire.

– Nous entrerons au-dessus de la baie par le pont de Brooklyn, ensuite nous virerons à droite et nous ferons un petit tour par la mer. De là, nous mettrons de nouveau le cap sur New York pour survoler Manhattan en remontant vers le nord, jusqu'à Harlem. Je vous promets un spectacle grandiose.

Peu après, l'ombre de l'hélicoptère filait sur la surface de l'eau à l'embouchure de l'Hudson. De cette altitude, le pont de Brooklyn n'était plus qu'une armature grise tendue de fils d'acier, parcourue de longues files de voitures, évoquant une procession de fourmis disciplinées.

L'appareil exécuta plusieurs spirales, et en quelques secondes, ils survolèrent la baie. Et là, sous le regard impressionné du lieutenant Fowler, la majestueuse immensité de Manhattan surgit des flots comme une colonie monumentale de cristaux de quartz : des centaines de colosses défiant le firmament en une ligne infinie de tours, de coupes et de pics pointus comme des lances.

– Ça paraît incroyable de penser qu'ils sont quelque part là-dedans, dit soudain Aldous Fowler.

– Aussi incroyable qu'absurde, commenta Taylor.

Aucun ne fut plus explicite, mais tous deux savaient que sous cette ligne magique du ciel de New York s'ouvrait un grand vide, un gouffre insondable d'horreur et de ténèbres qu'aucune construction humaine ne parviendrait à recouvrir.

Un léger roulis précédait l'hélicoptère, qui ne tarda pas à pénétrer l'espace aérien de Manhattan, survolant les gratte-ciel de Wall Street. Pendant un instant, seul le vrombissement de l'appareil emplissait l'habitacle, puis Aldous s'abandonna à son émerveillement, montrant du doigt chaque haut lieu qu'il reconnaissait, comme un gamin ravi devant une maquette géante de la Grosse Pomme. Le City Hall, le

Woolworth Building, le vieux quartier juif, Little Italy, Chinatown, SoHo, TriBeCa, Washington Square, Greenwich Village, l'Empire State Building, Times Square, le Rockefeller Center, Central Park...

L'agent Taylor quitta le ciel de Manhattan au-dessus de Harlem et fit route vers Ithaca et l'université de Cornell.

– D'où vient votre famille, Aldous ?

– Nous sommes originaires de Sheffield, en Angleterre. Mon père avait l'habitude de dire qu'un Fowler de sang noble accompagnait le duc de York lorsqu'il a enlevé New Amsterdam aux Hollandais, en l'an 1600 et quelques.

– Je n'aurais jamais imaginé qu'un sang aussi héroïque courait dans vos veines !

– Ne changez surtout pas d'opinion, agent Taylor. Il ne faut pas accorder trop de crédit aux paroles de mon père, il adorait inventer des histoires.

– Écrivain ?

– Journaliste. Il a fini par fonder un journal de rien du tout dans une petite ville du Michigan, dans la région des Grands Lacs. C'est là-bas que je suis venu au monde.

– Et votre mystérieuse sœur, celle dont vous avez caché l'existence en vous inscrivant à l'école de police, elle aussi est née là-bas ?

– Vous vous en souvenez ?

– Vous ne voulez pas en parler ?

– L'histoire n'est pas très drôle, croyez-moi. Je préférerais préparer notre entretien avec le recteur de l'université.

– Navrée, je n'avais pas l'intention de me montrer indiscrete. Je ne pouvais pas imaginer qu'il s'agissait d'un souvenir pénible.

Fowler se mordilla la lèvre inférieure en silence. Depuis son enfance, ce geste était signe d'anxiété ou de tristesse. À cet instant précis, il aurait été incapable de dire ce qui avait déclenché ce tic familial, puisqu'il se sentait plutôt détendu et heureux.

Pour tenter de penser à autre chose, il ouvrit sa serviette et en sortit un papier plié.

– Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Taylor, intriguée.

– Hier, je n'arrivais pas à dormir et j'ai réalisé un tableau comparatif qui reprend chacune des circonstances les plus remarquables des crimes du Prestidigitateur.

– Vous non plus ne pouvez pas débrancher la machine quand vous vous couchez ?

– Eh bien, je crois que l'insomnie est une bonne alliée pour tous les enquêteurs.

– Certes, mais ça finit par devenir épuisant, n'est-ce pas ? Laissez-moi jeter un œil sur ce tableau.

L'agent Taylor vérifia les conditions atmosphériques et le cap avant

de prendre la feuille de papier. Ils avaient croisé quelques courants thermiques qui avaient fortement ballotté l'hélicoptère, comme si le vent voulait l'abattre à grandes claques invisibles. Mais la trajectoire était restée stable, sans trous d'air ou soubresauts. Elle parcourut le tableau d'un coup d'œil rapide et le rendit à Fowler.

Victime	Spécialité	Âge	Lieu	Université	Cerveau	Kôt	Fouille
Paul Drester	Biologiste	72	Pennsylvanie	Cornell	Oui	Oui	Non
John Seik	Physicien	70	Massachusetts	Cornell	Oui	Oui	Non
Katie Hart	Neurologue	50	New York	Cornell	Oui	Oui	Non
Kenneth Kogan	Astronome	74	Ithaca	Cornell	?	?	Oui

– Que signifient les éléments soulignés ?

– Les faits qui ne cadrent pas avec les assassinats, ni avec la disparition de Kenneth Kogan. Tous sont des chercheurs reconnus spécialisés dans diverses branches de la science, et ont été des étudiants brillants de l'université de Cornell. Trois d'entre eux sont des hommes de plus de soixante-dix ans. La seule femme, Katie Hart, a environ vingt ans de moins que l'âge moyen des victimes.

– Et ça vous étonne ?

– Ça échappe à la norme.

– Avez-vous trouvé une explication à cette singularité ?

– Pas encore. En revanche, ce qui me paraît clair, c'est que Paul Drester, John Seik et Kenneth Kogan ont pu fréquenter Cornell au même moment. Mais le Dr Hart n'a pu y être avec eux. Elle n'était même pas née.

– Très vrai. Au mieux, elle n'était qu'un bébé... Conclusion ?

– Il ne s'agit pas d'un règlement de comptes entre un groupe d'universitaires retraités et passionnés de science.

– Ce n'est pas grand-chose, mais c'est un point de départ. Et les trois autres éléments soulignés ? Je comprends que vous ayez isolé la fouille de la maison. Mais pourquoi avoir distingué les deux signes d'interrogation dans les cases « Cerveau » et « Kôt » de la ligne de Kenneth Kogan ?

– Vous pouvez vous rappeler tout le tableau après un seul coup d'œil ?

– Pourquoi pensez-vous que je dirige cette enquête ? Parce que je suis une femme ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire...

L'agent Taylor l'arrêta d'un petit geste de la main.

– Laissez tomber. Inutile de vous justifier... Ça pourrait aggraver la situation. Je suis largement rodée à ce genre de commentaires. Où en étions-nous ?

– Aux éléments soulignés.

– Ce sont les seuls que j'ai pris la peine de retenir, je connaissais déjà les autres. Vous comprenez, maintenant ? Ce n'est pas seulement une question de mémoire.

Aldous avait l'impression, sans doute ridicule, que l'agent Taylor le faisait tourner en bourrique, pour qu'il comprenne immédiatement qu'elle dirigeait les opérations. Mais il n'avait déjà aucun doute à cet égard.

– Je m'apprêtais à vous expliquer que si nous n'avons pas retrouvé le cadavre de Kenneth Kogan, c'est qu'il est encore vivant, dit-il, légèrement décontenancé.

– Voilà qui paraît intéressant ! Et d'où vous vient cette certitude ?

– Le Prestidigitateur n'a pas trouvé ce qu'il cherchait chez le professeur...

– Et que cherchait-il, Aldous ?

– Si je le savais, c'est moi qui serais à la tête de cette enquête, vous ne croyez pas ?

– Et moi je présenterais ma démission à l'instant, croyez-moi. Je voulais seulement stimuler et provoquer votre imagination. Cette méthode s'avère parfois utile pour expliquer l' inexplicable.

– Nous savons au moins que le Prestidigitateur recherche quelque chose, même si nous ignorons de quoi il s'agit. Et aussi que ni Paul Drester, ni John Seik, ni Katie Hart ne l'avaient...

– D'où vous vient cette certitude ?

– Si l'un d'entre eux était susceptible de l'avoir en sa possession, le Prestidigitateur aurait tout retourné chez eux comme dans la maison de Kenneth Kogan.

– Et... ?

– Le Pr Kogan pourrait être plus important pour le Prestidigitateur que ses collègues assassinés. C'est pour cela qu'il l'épargnera jusqu'à ce qu'il découvre l'objet de ses recherches.

– Donc, pour sauver la vie de Kogan, nous devons devancer le Prestidigitateur. Autre chose ?

– Non, c'est tout.

Fowler préférerait garder pour lui le reste de ses conclusions.

– Au fait, qu'avez-vous tiré de votre rencontre avec le directeur du Centre ? demanda Tessa Taylor. Entre la disparition de Kenneth Kogan et le coup de téléphone du chef, j'ai complètement oublié de vous en parler.

– Je n'ai pas réussi à apprendre grand-chose, mais M. Brannagh m'a fourni quelques détails sur la vie privée du Dr Hart qui peuvent s'avérer intéressants.

– J'ai hâte d'entendre ça.

– Brannagh était amoureux de Katie Hart depuis leur rencontre à Cornell, mais ne le lui a jamais avoué. Il m'a assuré que dans la vie du

Dr Hart, il n'y avait de place que pour ses recherches scientifiques.

– Je connais bien ce genre de femme.

– Il n'a pas pu, ou n'a pas voulu, confirmer l'existence d'une éventuelle relation sentimentale entre le Pr Grosling et sa protégée.

– Et qu'en pensez-vous ?

– Je n'ai pas plus de certitude que lui. Cela dit, il me semble plutôt bizarre qu'un homme comme Grosling laisse échapper l'occasion d'avoir une aventure avec son étudiante préférée.

– Mais encore ?

– Katie Hart n'était pas seulement une intellectuelle remarquable, elle a dû aussi être une jeune fille très séduisante.

– L'irrésistible enchantement de la beauté.

– Exactement. L'hypothèse est sans doute hasardeuse, mais je crois que si Adam Grosling a confié son centre de recherche au Dr Hart, c'est en échange de quelque chose.

– Qu'elle continue à être sa maîtresse ?

– Peut-être. Brannagh m'a aussi dit qu'après l'accident de Grosling, le Dr Hart a souffert d'une profonde dépression nerveuse qui a failli mettre un terme à sa carrière scientifique.

– Tout à fait logique, si l'on considère qu'ils étaient très liés.

– Mais la réaction est excessive si ce lien n'excédait pas les limites d'une longue relation amicale et professionnelle. Toujours d'après Brannagh, la science était la seule préoccupation du Dr Hart, elle n'était disposée à la sacrifier pour rien au monde et encore moins pour quelqu'un.

– Qu'avez-vous découvert sur ses recherches ?

– Pas grand-chose, elle avait mis au point une technologie révolutionnaire capable de décoder et de transformer les pensées ou les souvenirs de n'importe qui en images réelles.

– L'ère de la science-fiction est arrivée !

– On dirait bien qu'en termes d'avancées scientifiques, il existe de nombreuses découvertes dont les chercheurs ne parlent pas et qu'ils refuseraient de reconnaître si elles étaient rendues publiques. Je me demande comment sera ce monde d'ici cent, cinq cents ou mille ans...

– Qui peut prédire ce genre de choses ?

– Eux. Ils le savent.

– Les scientifiques ?

– Qui d'autre ?

– C'est pour cela que quelqu'un s'est approprié leurs cerveaux ? C'est là que vous vouliez en venir ?

– Pourquoi pas ? Vous voyez une autre explication à ces crimes ? Imaginez un savant fou, un génie diabolique qui disposerait... Disons, d'une technologie inimaginable pour la médecine légale qui lui permettrait d'extraire ces cerveaux sans ouvrir le crâne, ni utiliser la

vieille méthode des Égyptiens pour la momification des cadavres.

- Un méchant de BD ?

- Un prestidigitateur maléfique de l'esprit capable d'escamoter le cerveau d'un être humain, sans laisser la moindre trace sur le crâne.

- Voilà qui nous ramène au Centre Grosling ou aux découvertes du Dr Hart.

- Mais elle a été une des victimes, pas le bourreau.

- Avait-elle de proches collaborateurs ?

- D'après M. Brannagh, dans le monde des chercheurs, en particulier dans le domaine des études sur l'esprit, il se déroule une sorte d'olympiade silencieuse pour gagner la médaille d'or, autrement dit le Nobel.

- Votre théorie n'est peut-être pas aussi extravagante qu'il y paraît, Aldous. Savez-vous qu'aucune université au monde ne compte autant de Nobel parmi ses étudiants que Cornell ? C'est vraiment un nid de génies.

- Eh bien, il semble évident que notre meurtrier se trouve parmi ces génies.

Frappée par une inspiration subite, l'agent Taylor se tourna vers Fowler.

- Aldous, vous vous souvenez du dessin anonyme que vous avez eu au courrier ?

- Très bien. C'était un rat à l'entrée d'un labyrinthe, avec un fromage au milieu. J'ai retourné ce dessin dans tous les sens.

- Eh bien, je crois que nous sommes le rat et que le fromage représente l'assassin. Pour arriver jusqu'à lui, nous devons parcourir un dédale compliqué.

- N'importe qui peut en être l'auteur. Vous savez que dans ce genre d'affaires, il y a toujours un petit malin qui en profite pour donner libre cours à son imagination, histoire de se payer la tête de la police.

- C'est possible, mais je crois plutôt que ce dessin est un moyen de faire passer un message. La seule manière d'arriver au fromage est de parcourir le labyrinthe.

- Soyez plus claire.

- Et si l'université de Cornell était l'entrée de ce mystérieux labyrinthe ?

Le Club Gótico

6

La voix douce de Susan Gallagher, enregistrée sur le répondeur, s'éleva dans le silence de son luxueux appartement de la 5^e Avenue, face à Central Park, annonçant à Walter Stuck qu'elle était absente. Il était neuf heures et Stuck était impatient de savoir si la ravissante journaliste accepterait son invitation de la veille. Il reposa le téléphone d'un geste résigné.

Il tâchait de se persuader que tout irait pour le mieux, mais craignait qu'elle ne voie pas en lui une personnalité assez éminente du monde politique, économique ou culturel pour mériter son attention. Dans son métier, la jeune femme jouissait d'une réputation de ténacité et d'audace. Elle se montrait très exigeante dans la sélection des invités qui participaient à son émission du samedi soir, sur NBC. D'après le rapport de Benson, les questions directes de Susan Gallagher avaient mis dans l'embarras nombre de dirigeants internationaux, de milliardaires mythiques ou de célébrités planétaires. Naturellement, tous ceux qui, comme lui, voulaient devenir de fugaces étoiles de l'histoire de l'humanité sans pour autant le mériter étaient prêts à tous les sacrifices pour se retrouver sur son plateau.

Bien sûr, Susan Gallagher ignorait la véritable nature de l'homme qui la sollicitait. Comment aurait-elle pu imaginer l'étendue du pouvoir qu'il exercerait sur le monde d'ici peu de temps ?

Sans se décourager, Stuck composa le numéro des studios. Il eut en ligne une longue théorie de standardistes et de secrétaires, qui le prièrent de patienter à tour de rôle. Il n'était guère habitué à attendre, mais cette situation inédite ne le déranger pas. Au bout de quelques minutes, une voix féminine, qui avait l'intonation détachée et candide d'une apprentie actrice, lui proposa de laisser ses coordonnées. La jeune personne lui assura que Mlle Gallagher le rappellerait dès la fin de sa séance de travail avec l'équipe de direction de son émission. Il raccrocha avec soulagement.

Benson entra dans le cabinet, suivi par une femme de chambre

asiatique à la peau très claire, en uniforme et coiffe blanche. Sa stature frêle et son visage enfantin contrastaient avec le grand plateau d'argent qu'elle transportait. Elle posa son fardeau au milieu d'une table de réunion installée dans un coin. Puis elle quitta la pièce en refermant la porte.

Les deux hommes s'attablèrent. Après avoir servi le café et le jus d'orange, Benson prit un gâteau sec.

– Vous avez un programme chargé aujourd'hui, monsieur. À onze heures, vous rencontrez des membres du département municipal de l'urbanisme à la mairie. Les architectes du projet seront également présents. Il y a un petit problème avec une partie des terrains ouest du parc, près du fleuve. Rien de très important, à mon avis, mais la commission de supervision veut que nous présentions de nouveaux plans des villages et des châteaux situés dans cette zone.

Walter Stuck entendait Benson sans l'écouter. Son esprit était ailleurs, tentant d'entrer discrètement dans un bureau de la chaîne NBC à Manhattan.

– À treize heures, vous déjeunez avec le frère Wilson. Il a enfin réussi à obtenir le contact que nous attendions et il souhaiterait vous parler de certains détails délicats de la prochaine rencontre.

C'était une bonne nouvelle, mais elle semblait fade à côté de celle que Stuck espérait.

– Le frère Jack sera aussi avec nous, comme prévu ?

– Non. Il a appelé un peu plus tôt pour prévenir qu'il lui serait impossible d'assister au rendez-vous.

La sonnerie du téléphone imposa le silence à Benson. Walter fit un bond acrobatique de son siège à son bureau. Puis il prit le temps de se lisser les cheveux et de respirer calmement avant d'appuyer sur le bouton du haut-parleur.

– Walter ? demanda Susan Gallagher.

– Oh, Susan, c'est vous ? dit-il, jouant la surprise.

– Je suis navrée de ne pas vous avoir répondu en personne tout à l'heure.

– Je comprends. Vous n'avez nul besoin de vous excuser. Alors, avez-vous demandé conseil à votre oreiller ?

– Eh bien, mon oreiller m'a recommandé de décliner votre invitation...

– Dans ce cas, vous devriez le changer contre un autre qui aurait plus de bon sens.

Stuck devina le sourire de la charmante et spirituelle Susan, à l'autre bout de la ligne.

– Mais je dors très bien avec lui, il est en plumes d'oie.

Walter Stuck fronça les sourcils, incapable de discerner si la jeune femme était sérieuse ou maniait l'ironie.

– Que vous a-t-il dit exactement ?
– Que vous étiez un irrésistible séducteur.
– Décidément, vous n’avez pas de chance. En plus d’avoir un oreiller pas très malin, voilà qu’il se révèle aussi un peu menteur. Il ne me connaît même pas.

– Détrompez-vous, Walter. Ce soir, il a regardé avec moi une vidéo de la présentation de votre projet de Parc médiéval de New York.

– Vous l’avez chez vous ?

– J’ai demandé à un de mes collaborateurs de me l’apporter. Je voulais disposer de quelques informations avant de discuter avec mon oreiller.

– Quelque chose lui a déplu ?

– Il vous trouve trop fuyant pour une interview. Au cours de cette conférence de presse, vous avez éludé toutes les questions sur votre vie privée.

– C’est que je vous réservais les réponses.

– Ne soyez pas flatteur.

– Je suis sérieux. Je vous assure que vous ne regretterez pas notre conversation.

– Ça ne changera rien, monsieur Stuck, répondit Susan d’un ton dédaigneux. Ce n’est pas moi qui ai pris la décision, mais l’équipe de direction de l’émission. Si c’est une erreur, ils seront responsables. Je ne suis qu’une messagère.

– Cela veut dire que vous acceptez quand même de dîner avec moi demain ?

– J’espère qu’il y aura un cendrier sur la table.

– J’enverrai quelqu’un vous chercher à dix-neuf heures. Cela vous convient ?

– C’est formidable, mais ça ne marchera jamais si vous ne me demandez pas où j’habite.

– Bien sûr !

Walter Stuck eut un petit rire, comme s’il avait oublié ce détail. Mais il en savait beaucoup sur Susan Gallagher, plus qu’elle ne l’imaginait.

– Je l’attendrai sur le perron du Metropolitan Museum. Ainsi, il ne se perdra pas.

Walter Stuck coupa la communication. Il ferma les yeux un bref instant, éprouvant une satisfaction perverse : ses plans continuaient à se dérouler à la perfection.

– Il me reste encore quelque chose à vous dire, monsieur...

Benson toussota, mal à l’aise. Il y avait toutes les chances que ses paroles transforment l’euphorie de son patron en une colère tempétueuse avec éclairs et tonnerre.

– Je vous écoute.

– Nos pirates ont perdu le contrôle des conversations entre les deux jeunes de l’EEJA.

– Peu importe. Nous nous occuperons de ces sales morveux plus tard.

La Mission Ourobore

7

Beth Hampton donnait à manger à sa petite sœur Bo, quand la cuillère lui tomba soudain des mains. En entendant le directeur du FBI annoncer la disparition du Pr Kenneth Kogan et les horribles assassinats de trois scientifiques, dont une prestigieuse chercheuse du Centre de recherche neurologique Grosling, elle crut être victime d'un mirage, consécutif aux longues heures passées devant l'écran à se concentrer sur le jeu des énigmes infinies. Mais la déclaration du directeur du FBI était trop dramatique et éloquente pour ne pas la prendre au sérieux. De plus, pendant la conférence de presse, la télévision diffusa une photo qui était celle du personnage virtuel qu'elle avait vu sur l'écran de sa propre machine.

La jeune fille frissonnait de la tête aux pieds. Mais son horreur ne connut plus de limites lorsqu'elle entendit l'homme parler de l'ablation du cerveau des scientifiques assassinés et du mot « Kôt » gravé au creux de leur main par les meurtriers. Il lui sembla que son esprit se bloquait, qu'elle était incapable de penser et encore moins de raisonner.

Le jeu des énigmes infinies n'est pas qu'un jeu virtuel ! C'était un piège ! finit-elle par se dire. Elle était arrivée à la conclusion que le jeu de l'EEJA n'avait été qu'une manière de les utiliser, Nicholas et elle, pour qu'ils recherchent ce que souhaitaient s'approprier les assassins. Pour parvenir à leurs fins, ces gens avaient séquestré le Pr Kogan, et n'avaient pas reculé devant le meurtre. En réalité, elle avait eu raison de se méfier de ce jeu. Il y rentrait un élément suspect qu'elle n'avait pas su définir, mais qui lui déplaisait fortement. Ce n'était pas faute de l'avoir répété à Nicholas. Mais elle n'aurait jamais imaginé qu'il s'agissait d'un sujet aussi horrible et dangereux.

Maintenant, tout devenait plus clair : le courriel anonyme, la formule, les clés pour entrer dans le jeu, les paroles du Pr Kogan et son discours sur l'Essence du Mystère et la Mission Ourobore, le complexe de l'EEJA, l'apparition de Carol Ramsey. Les écoutes de ses vidéoconférences avec Nicholas ! Cette dernière idée provoqua un

véritable séisme dans l'esprit de Beth. Et si les assassins savaient qu'ils étaient entrés dans le jeu ? Et s'ils connaissaient leurs noms, leurs adresses, celle de leur collègue, leurs emplois du temps, leurs habitudes ? Et si Nicholas et elle étaient aussi en danger ? Le Pr Kogan les avait avertis, elle s'en souvenait parfaitement. Sa voix résonnait aux oreilles de Beth comme s'il venait de répéter ses mises en garde à l'instant.

– Finis de manger toute seule, Bo, j'ai un coup de fil urgent à passer.

– Qu'est-ce qui t'arrive, Beth ? Qu'est-ce qui te fait peur ?

– Je n'ai pas peur, ma chérie. Ne t'inquiète pas. Il faut que j'appelle Nicholas tout de suite, c'est tout.

Tout en rassurant sa petite sœur, elle chercha son téléphone mobile.

– Nicholas va venir nous voir ?

– C'est possible. Je l'ai prévenu que tu étais malade. Maintenant, finis ton repas. Après, je te mettrai tes dessins animés préférés. D'accord ?

– *La Vallée enchantée* ?

– Va pour *La Vallée enchantée*, répondit Beth d'un ton distrait, tout en composant le numéro de son ami.

Elle consulta sa montre. Treize heures. Nicholas devait être en cours d'histoire et ne pourrait pas prendre la communication. Elle interrompit l'appel et commença à marcher de long en large dans la cuisine, sous le regard intrigué de Bo. Soudain, elle fut saisie d'une bouffée de panique et courut à la porte pour tirer les verrous de sécurité. Puis elle passa dans le salon et regarda à l'extérieur sans se faire voir. Tout avait l'air normal : voitures garées le long des trottoirs, passants, vitrines, panneaux publicitaires, feux de signalisation... Personne ne fixait ses fenêtres, nonchalamment appuyé contre un réverbère. Elle rejoignit Bo à la cuisine en s'interrogeant sur ce qu'elle pouvait bien faire.

– Beth ! Quelle surprise !

– Tu n'es pas en cours ?

– Si, mais j'ai vu que tu avais appelé et j'ai demandé à Mme Hesse la permission de sortir. Où es-tu ?

– Chez moi. Je m'occupe de Bo. Ma mère ne rentrera pas avant trois heures de l'après-midi.

Nicholas décela le trouble de son amie.

– Il s'est passé quelque chose ?

– J'en ai bien peur...

Elle se mit à sangloter.

– Allons, Beth. Que t'arrive-t-il ? Pourquoi pleures-tu ? Il y a eu un problème avec Bo ?

La jeune fille sécha ses larmes et sortit de la cuisine.

– C'est la Mission Ourobore. Ça n'a rien à voir avec un jeu virtuel.

C'est un piège !

– Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est qu'un jeu sur Internet, tu as pu t'en rendre compte par toi-même.

– Tu te trompes, le Pr Kogan a été enlevé, je viens de voir à la télé...

Nicholas eut l'impression que ses jambes se transformaient en coton.

– Quoi ?

– C'est le directeur du FBI qui l'a déclaré au cours d'une conférence de presse. Mais le plus grave, c'est qu'ils ont aussi assassiné trois chercheurs...

– C'est complètement dingue ! s'exclama Nicholas, atterré par ces nouvelles.

– Oui, c'est vraiment horrible. On leur a enlevé le cerveau et on leur a gravé un truc au fer rouge au creux de la main. Je ne me souviens plus du mot, mais ça évoquait un nom diabolique. Qu'allons-nous faire, maintenant ?

– Bon, d'abord calme-toi. Rien ne prouve que ces crimes ont un rapport avec le jeu des énigmes infinies, ni avec l'EEJA. Nous ne devons pas tirer de conclusions prématurées.

– Dis plutôt qu'elles sont évidentes, mon vieux. Tu te rappelles ce que nous a raconté le Pr Kogan quand il est apparu sur nos écrans ?

– Pas avec exactitude... Pour l'instant, j'ai l'impression que ma tête va exploser.

– Il nous a prévenus que nos vies pourraient être en danger.

– Je t'ai déjà expliqué que c'est le genre de répliques courantes dans les jeux vidéo. Tu ne devrais pas prendre tout ça trop au sérieux, insista Nicholas, espérant apaiser les inquiétudes de son amie.

– Et tu trouves normal qu'un professeur virtuel, qui s'avère être fait de chair et d'os comme toi et moi, disparaisse brusquement ?

– Bon, c'est plutôt inhabituel, admit Nicholas, à regret.

– Et l'assassinat de trois scientifiques, dont on marque la main au fer rouge et dont on emporte le cerveau ? Ça aussi c'est normal ? Tu le crois vraiment ?

– D'accord, d'accord. Toute cette histoire est terrible. Mais que pouvons-nous faire ?

– Aller à la police aussi vite que possible, leur raconter ce que nous savons. Tu ne te rends pas compte, Nicholas ? Tout ça, c'est la réalité. Le message électronique, la formule, les codes d'accès, le jeu virtuel, le Pr Kenneth Kogan, la Mission Ourobore, la Fondation Univers, l'Essence du Mystère, les ennemis qui la convoient, les écoutes de nos conversations... C'est aussi réel que la mort de ces savants et ceux qui ont dérobé leur cerveau. Il est même possible que Carol Ramsey existe vraiment.

– Permits-moi d'en douter, ma chère. Carol n'est qu'un personnage du jeu.

– Je n'en mettrais pas ma main au feu.

– Pour l'instant, nous devons garder la tête froide et réfléchir. C'est l'attitude la plus raisonnable.

Réfléchir ! Comme si elle avait fait autre chose depuis que la nouvelle lui était tombée dessus.

– Et si les assassins des chercheurs avaient aussi enlevé le Pr Kogan ? Et s'il leur a révélé notre existence et qu'ils peuvent nous retrouver ? Je suis sûre qu'ils cherchent la même chose que nous.

– L'Essence du Mystère ?

– Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

– Tu commences à me faire peur, Beth.

– Il fallait absolument que tu saches ce qui se passe. Si tu ne m'avais pas rappelée, je crois que je serais devenue dingue.

– Je comprends. Mais nous ne devons en parler à personne. Au moins, pas avant d'avoir décidé ensemble de ce qu'on va faire. D'accord ?

– D'accord.

Le Prestidigitateur

7

Vu d'en haut, l'immense campus de l'université de Cornell évoquait pour Fowler une extraordinaire métropole du savoir. En dépit des nombreux contrastes et nuances, l'ensemble architectural était parfaitement équilibré au milieu de grands jardins émaillés de fleurs de toutes les variétés et couleurs, de pelouses épaisses et de gigantesques arbres centenaires. Toutefois, il en émanait une aura de divinité plus appropriée à l'Olympe qu'à une institution éducative. Des rues, des chemins, des sentiers reliaient des édifices de conceptions et styles divers, des plus classiques aux plus avant-gardistes, stratégiquement disposés du nord au sud et de l'est à l'ouest. Au centre, une haute tour de brique rouge, à la sobre structure carrée, semblait marquer le rythme lent du temps et de la vie de l'université avec ses quatre grandes pendules circulaires, orientées vers les quatre points cardinaux.

Les étudiants qui déambulaient sur le campus levèrent la tête en entendant le rotor de l'hélicoptère, intrigués par cette profanation de l'habituel silence monacal qui n'était pas loin de l'agression. L'agent Taylor aurait pu choisir d'atterrir à l'héliport, mais avait sollicité l'autorisation de se poser sur une large aire gazonnée, située près du bâtiment du rectorat, une masse percée de multiples fenêtres, digne d'un palais parisien, et couronnée d'une coupole ronde plaquée d'argent.

Ils grimpèrent le perron qui menait au hall. Aldous Fowler regarda l'agent Taylor à la dérobée. Elle paraissait plus jeune que son âge. S'il n'était pas arrivé en sa compagnie, il aurait pu la prendre pour une des étudiantes qui circulaient dans les couloirs. Cela tenait peut-être à l'allure désinvolte que lui donnaient son jean ajusté et la grosse mèche juvénile qui lui tombait devant les yeux.

Manifestement, le recteur de l'université de Cornell n'était pas de la meilleure humeur. Il n'avait pas non plus l'attitude affable et distinguée qu'on aurait pu imaginer. Lorsque Taylor et Fowler entrèrent dans le bureau, ce ne fut pas un homme éduqué et aimable

qui les reçut, mais une sorte de dragon rondouillard et furibond qui semblait sur le point de cracher des flammes.

– Où diable étiez-vous ? Cela fait vingt minutes que j'ai entendu votre hélicoptère se poser sur le campus, les mêmes vingt minutes que j'ai passées à vous attendre, assis dans ce fauteuil comme un imbécile.

D'un geste indigné, il montra le bracelet-montre à la peau de reptile qui encerclait son épais poignet.

– Je n'ai pas toute la journée à vous consacrer, reprit-il. Puisque vous ne semblez pas en être conscients, je vous signale que je suis un homme plutôt occupé.

Il poussa un soupir et se laissa tomber dans le siège de cuir qui trônait derrière son grand bureau. Il sortit un mouchoir d'une de ses poches de pantalon et épongea la sueur sur son front et ses joues.

Si môssieur le recteur savait cracher le feu, Fowler se sentait bien décidé à lui montrer ses talents de pompier.

– Avant de venir vous rejoindre, nous avons pris le temps de visiter les bars du campus. Rien de tel qu'un petit coup de whisky pendant les heures de service. Un vol aussi long dans une antiquité pareille, ça donne soif, vous n'avez pas idée. Mais si notre visite vous incommode, nous pouvons nous arranger pour recueillir vos déclarations cet après-midi, au département des homicides de la police de New York. L'agent Taylor et moi nous ferions un plaisir de vous y conduire dans notre hélicoptère. De même, si vous souhaitez passer la nuit dans une des luxueuses suites de notre dépôt, vous n'avez qu'un mot à dire. Vous verrez, elles sont confortables et accueillantes.

Tout en parlant, Fowler déplaçait quelques documents sur le bureau, histoire de parfaire son numéro de flic brutal.

– Vous plaisantez, j'imagine. Vous savez parfaitement que vous ne pouvez pas employer ces méthodes de flic de la zone avec moi.

– Naturellement. J'essayais simplement de me régler sur votre fréquence d'amabilité. Si vous cessiez de nous traiter comme deux de vos étudiants pour communiquer comme une personne civilisée ?

Aldous Fowler adressa un grand sourire au dragon, qui sembla soudain se dégonfler et dont le visage retrouva une délicate pâleur légèrement couperosée.

– Veuillez accepter nos excuses, monsieur Oserof. Vous êtes bien Melvin Oserof, n'est-ce pas ? dit l'agent Taylor, d'une voix douce.

– C'est effectivement mon nom et si vous aviez été ponctuels, je me serais présenté avec la courtoisie requise, répliqua-t-il, lançant un dernier rougeoiement. Je n'ai pas coutume de traiter les forces de l'ordre d'une manière aussi... inappropriée. Mais croyez-moi, vous avez réussi à me faire sortir de mes gonds. Aujourd'hui, j'ai eu une matinée épouvantable et je suis d'une humeur de dogue... Vous savez ce que signifie cette expression ?

L'agent Taylor hocha la tête.

– Nous comprenons, ne vous inquiétez pas, dit-elle, soulagée que la situation soit moins tendue. Le directeur du FBI vous a-t-il informé du motif de notre visite ?

– Non. Il paraissait très préoccupé et m'a simplement indiqué qu'il s'agissait de ces horribles crimes. Cette affaire risque d'attirer l'attention de tous les médias du pays sur notre université. Il s'est excusé et m'a prévenu que je ne trouverais pas agréable d'apprendre les détails. Lui aussi a fait ses études ici. Ensuite, il m'a informé qu'un agent du FBI m'expliquerait tout en détail, ce matin, à onze heures. Vous êtes l'agent spécial Taylor ?

Tessa tendit la main. Le recteur la serra sans conviction.

– Oui, ravie de faire votre connaissance. Et voici Aldous Fowler, lieutenant du département des homicides de la police de New York. Il n'a pas voulu être grossier envers vous, mais quand on le provoque, lui aussi a tendance à montrer les dents...

Fowler resta debout, un peu en retrait. Il n'avait nulle intention de serrer la main de ce malotru, boudiné dans son costume trois pièces.

– Comme vous pouvez l'imaginer, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, marmonna le recteur. Je vous prie d'excuser mon énervement. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Melvin Oserof épongea de nouveau son visage en sueur.

– Le nom de Katie Hart vous est-il familier, monsieur Oserof ? demanda Taylor, coupant court aux préambules.

– J'ai appris sa mort dans la presse et les journaux télévisés, mais les informations étaient parcimonieuses. Katie Hart était une grande chercheuse scientifique. Elle avait assez de talent pour prétendre au Nobel de médecine avec des chances de réussite. Mais quel est le rapport entre son décès et notre université ? Cela s'est passé dans sa maison de New York, si j'ai bien compris.

– C'est à nous qu'il revient de poser les questions, fit observer Aldous sur un ton plus amène que celui qu'il aurait aimé utiliser.

– Cette enquête est classée secret d'État, j' imagine que vous savez ce que cela implique, ajouta l'agent Taylor, soucieuse d'éviter un nouvel affrontement dialectique entre les deux hommes.

– Je pense avoir une bonne idée de mes responsabilités quant à cet entretien, agent Taylor, répliqua Melvin Oserof.

– Je suppose que vous savez également que le Dr Hart a étudié à Cornell...

– On ne peut attendre d'un recteur qu'il connaisse tous les étudiants qui ont fréquenté son université au long des années. Ils sont des milliers, peut-être des dizaines de milliers. Mais en ce qui concerne le Dr Hart, j'étais informé de son cursus à la faculté de médecine de Cornell bien longtemps avant d'en devenir le recteur. À cette époque,

le nom de Katie commençait à circuler dans les cercles académiques. Elle était considérée comme une illustre chercheuse dont les travaux sur le cerveau humain étaient un héritage de l'école scientifique d'Adam Grosling.

– Vous la connaissiez personnellement ? voulut savoir Fowler.

– Non. Lorsque je suis entré à Cornell, elle terminait sa médecine. J'ai quarante-cinq ans et elle devait avoir dépassé la cinquantaine. Je ne sais rien de plus que n'importe quel enseignant de cette université.

– Même s'il s'agissait d'une future candidate au Nobel ? insista Taylor.

– Vous aurez sans doute du mal à le croire, mais les candidats au prix Nobel qui ont obtenu leurs diplômes à l'université de Cornell ne manquent pas. Ce ne sont que des noms à rajouter à une longue liste d'honneur dont la valeur est purement symbolique. Un équivalent des médailles que l'on remet aux héros après les combats. Ces récompenses confèrent une grande renommée, mais sont absolument dépourvues d'utilité pratique, hormis une pension à vie ou une autre aide économique de l'État.

– Vous ne semblez pas très fier de ces marques de prestige attachées à votre établissement, souligna Fowler.

– N'allez pas mal interpréter mes paroles. Je voulais simplement dire que ce qui importe dans cette université, comme dans beaucoup d'autres, c'est le quotidien. Chaque jour, chaque cours, chaque faculté, chaque étudiant. Permettez-moi une analogie...

Il toussota pour s'éclaircir la gorge et entama sa démonstration d'un air doctoral :

– Une université est comme un fleuve qui entraîne une infinité de cailloux dans sa course. La majeure partie de ces pierres va rester plus bas et seules quelques-unes parviendront à l'air libre. Ce seront les seules visibles, mais d'autres, les plus nombreuses, poursuivront leur progression, indifférentes à ce qui se passe plus haut, à la surface du courant puissant qui leur apporte la vie. Ça a toujours été ainsi dans le passé et cela continuera. La liste d'honneur de Cornell regorge de personnages illustres et de génies de l'humanité dignes du Nobel, qui ont acquis la connaissance dans ces amphithéâtres et ne sont jamais revenus.

– Vous voulez dire qu'à la fin de leurs études, les diplômés perdent tout contact avec l'université ? demanda l'agent Taylor.

– Il y a des exceptions, bien sûr, mais c'est ainsi dans la plupart des cas, à moins que les étudiants ne prolongent leur séjour comme chercheurs ou enseignants. Et cela ne vaut pas que pour Cornell.

» Après le diplôme, la vie commence. La vraie vie. Avec de la chance, les années de fac deviennent un beau souvenir... Mais maintenant, racontez-moi ce qui s'est passé, ce qu'ils attendent de

moi, quels sont ces crimes horribles dont m'a parlé le directeur du FBI. Mon Dieu, j'ai vraiment horreur de ce genre de problèmes.

– Katie Hart n'est pas la seule victime dans cette affaire. Deux autres scientifiques, anciens étudiants de Cornell eux aussi, ont été assassinés et un troisième a disparu.

L'expression d'Oserof s'assombrit. L'agent Taylor ouvrit une chemise et en sortit quelques photos.

– Reconnaissez-vous quelqu'un parmi ces hommes ?

Le recteur regarda les clichés avec appréhension, comme s'il s'attendait à découvrir un cadavre momifié.

– Qui sont-ils ?

– C'est une information classée secret... pour l'instant, expliqua Fowler.

– Je ne les ai jamais vus. Je vous ai déjà dit qu'il y a des dizaines de milliers d'étudiants dans cette université depuis sa fondation. Ces scientifiques dont vous me parlez ont dû passer ici il y a au moins cinquante ans. Je n'ai pas encore achevé ma deuxième année comme recteur de Cornell.

L'agent Taylor lui tendit une feuille de papier.

– Et ce mot ? Il vous rappelle quelque chose ?

Melvin Oserof mit ses lunettes, plissa le front, qui ne transpirait plus, et examina le dessin.

– « Kôt »... Non, ça ne m'évoque rien.

– Très bien, monsieur Oserof, nous ne voulons pas abuser de votre amabilité, nous savons à quel point vous êtes occupé, dit l'agent Taylor en se levant.

– C'est tout ? Vous n'allez pas me donner de détails sur l'affaire ? En tant que recteur de cette université, j'ai le droit de pouvoir apprécier dans quelle mesure ces crimes sont susceptibles d'affecter notre prestige.

Son visage rondouillard exprimait un mélange de perplexité et de ressentiment.

– Nous vous laissons le soin d'évaluer ces conséquences, monsieur Oserof. Notre unique mission est de vérifier si toutes les victimes concernées par cette affaire ont effectivement étudié à Cornell, répliqua le lieutenant avec détachement.

– Et si ce n'était qu'une coïncidence ? La vie est pleine d'événements fortuits qui ne correspondent à aucune cause déterminable ! Statistiquement, puisqu'il s'agit de quatre savants des États-Unis, il est tout à fait possible que tous les quatre aient étudié à Cornell. Qui répondra des dégâts que vos soupçons infondés infligeront au prestige de notre université ?

Offusqué, il agitait les mains autour de son visage, comme s'il était assiégé par un essaim de guêpes invisibles, acharnées à empoisonner

son avenir.

– Pour le savoir, je vous suggère d'interroger l'assassin... Lorsque nous l'aurons arrêté, bien sûr. C'est lui qui a choisi les victimes, dit Fowler à voix basse en jetant un coup d'œil à Taylor.

Le ton et les manières du recteur Oserof retrouvèrent leur agressivité première.

– Vous pouvez être certaine que je demanderai expressément au FBI de ne pas laisser diffuser cette information ! Ce serait un scandale, une catastrophe, une irréparable calomnie ! Vous ne pouvez pas nous associer à une affaire aussi sordide, aux crimes d'un fou, uniquement parce que ses victimes sont d'anciens étudiants de Cornell. Les spéculations vont aller bon train, tout le monde croira que l'assassin se trouve parmi nous.

– C'est une éventualité que nous ne pouvons pas encore écarter, dit Fowler.

– Si vous comptez toujours communiquer avec le FBI, je vous conseille de ne pas tarder. Le directeur vient de terminer une déclaration en direct devant tous les médias, ajouta l'agent Taylor d'une voix sereine.

Le visage de Melvin Oserof se crispa, comme si une des guêpes invisibles dont il tentait de se débarrasser plus tôt l'avait piqué sur une joue.

– Vous en êtes sûrs ?

– Les agents spéciaux du FBI n'ont pas l'habitude de mentir, même si vous pensez le contraire. Et maintenant, monsieur Oserof, le lieutenant Fowler et moi vous serions très reconnaissants de nous indiquer où nous pouvons consulter les archives des étudiants inscrits à Cornell depuis 1949.

Le Club Gótico

7

Depuis les fenêtres triangulaires du restaurant italien situé dans l'aiguille qui couronnait le Chrysler Building, Walter Stuck et Wilson Sieguel, un vieux magnat du Texas, avaient sous les yeux une vue panoramique privilégiée sur le ciel de Manhattan. C'était le lieu idéal pour éprouver le vertige du pouvoir, les frissons de l'ambition ou la satisfaction de la vengeance. Toute la ville de New York était à portée de leurs mains, il leur suffisait de la saisir et de l'offrir aux dieux – offrande d'or liquide en signe de gratitude pour leur générosité. En 1930, le gratte-ciel avait battu le record de hauteur avec ses trois cent quarante-trois mètres, mais fut détrôné un an plus tard, par un autre fabuleux mastodonte de béton et d'acier : l'Empire State Building. Walter Stuck avait choisi cet espace accroché aux nuages pour en faire son lieu de réunion particulier quand il s'agissait de traiter les questions importantes. Toutefois, pour lui, le charme de ce discret restaurant Art déco ne se réduisait pas à son atmosphère sophistiquée, c'était aussi l'endroit où les magnats de l'industrie américaine se retrouvaient pour leurs repas d'affaires. L'avenir de l'humanité se décidait dans cet environnement raffiné, et maintenant que ses plans progressaient selon ses désirs, Walter Stuck n'avait pas l'intention d'être en reste.

Comme pour ponctuer cette résolution, il savoura une gorgée de la liqueur sur glace qu'il avait commandée pour l'apéritif.

– Eh bien, frère Wilson, de quoi souhaitez-vous m'entretenir ?

Sieguel regarda autour de lui d'un air soupçonneux, vérifiant que nul ne pouvait les entendre.

– Allons, frère Wilson ! Que craignez-vous ? Personne ne viendra nous espionner ici.

Le magnat du Texas avala à la hâte une lampée de son vermouth, peut-être pour se donner du courage.

– L'entrevue avec le sénateur aura lieu demain, dans son bureau de Washington. Je ne suis toujours pas certain qu'il soit opportun de lui proposer une affiliation au Club.

– N'avions-nous pas tranché la question lors de la dernière session du Conseil ?

– Bien sûr, frère Walter. Je le sais. Mais je doute sérieusement qu'il accepte...

– Vous avez assuré que c'était chose faite. Simple comme bonjour, rappelez-vous vos propres paroles.

Malgré ses soixante-dix ans et son aspect de boxeur à la retraite, Wilson Sieguel hocha la tête comme un gamin pris en faute. Stuck continua :

– Vous êtes son ami, n'est-ce pas ? Les amis peuvent se parler de n'importe quoi sans crainte. Il suffit de se montrer habile... Ne vous précipitez pas, gardez la proposition pour la fin de la conversation. Laissez-le d'abord écouter attentivement tous vos arguments. Ensuite, offrez-lui une charge importante, si cela s'avère nécessaire.

Walter Stuck se sentait dans la peau d'un parrain de la mafia, tentant de ranimer la confiance d'un de ses acolytes.

– Je m'inquiète de sa réaction s'il apprend les assassinats...

– Les hommes d'ambition n'ont pas de scrupules, frère Wilson ! Vous devriez le savoir. De toute façon, il ne pourra jamais faire le lien entre nous et la mort de ces savants. D'ailleurs, cet aspect des choses est sous ma responsabilité.

– Mais il est peut-être trop tôt pour qu'il envisage de franchir une étape aussi compromettante pour lui et son poste. J'avais pensé lui parler uniquement des intentions de la NASA et de la Mission Ourobore qu'ils mènent en secret.

– La NASA a suspendu la Mission Ourobore. La disparition de Kenneth Kogan leur a enlevé le chef d'orchestre de leur stridente musique cosmique. Nos espions viennent de me communiquer la nouvelle.

– Alors, vous devriez en tenir compte... dit Sieguel, déconcerté.

– Je vous ai déjà signalé que je m'occupais de ce problème en personne, comme des autres affaires douteuses du Club. Mais il reste encore certains milieux que je ne peux atteindre avec la même facilité que vous, frère Wilson. Le moment de s'adjoindre le sénateur est arrivé. Le directeur du FBI a donné une conférence de presse nationale, il a parlé des savants assassinés et de la disparition de Kenneth Kogan. Les salles de rédaction de tout le pays sont en ébullition et personne ne sera en mesure de leur fournir de réponses satisfaisantes. Nous profiterons de la confusion générale pour semer les graines de notre avenir, conclut Walter Stuck en levant son verre.

– Mais nous ne savons pas encore quelles seront les conséquences de cette nouvelle dans le milieu politique national. Il serait opportun...

– Tout est sous contrôle, frère Wilson. Ne vous inquiétez pas des politiciens. Ils sont nombreux à avoir compris qu'il faut mettre un

terme au progrès et que nous ne pouvons pas rester les bras croisés devant l'arrogance sacrilège de la science. Si nous ne réagissons pas, l'avenir de l'humanité sera plus monstrueux que n'importe quel crime imaginable. Comparée à ce qui risque d'advenir, la mort de quelques scientifiques s'obstinant à dévoiler les mystères de l'univers doit être considérée comme un acte charitable envers l'espèce humaine. Expliquez franchement au sénateur ce qui nous attend au cours des décennies à venir. Parlez-lui de la production en série de « surhommes », de la disparition des religions, de la création de nouvelles espèces d'animaux, véritables abominations vivantes. Détaillez-lui la prochaine destruction de l'atmosphère et de la nature, la domination des robots intelligents, la manipulation du cerveau et de l'esprit, la rencontre avec des civilisations étrangères sur d'autres mondes... La mort de Dieu ! Regardez-moi dans les yeux et dites-moi ce que vous voyez... ! Je vais vous le dire, frère Wilson ! Vous voyez l'horreur, la mort de Dieu !

La Mission Ourobore

8

Tout paraissait en ordre dans le jeu des énigmes infinies. Dès son arrivée, Nicholas s'était connecté avec Beth depuis sa station modulaire NK. Il était d'autant plus nerveux qu'il avait peur. Beth avait peut-être eu raison depuis le début, mais il se refusait à croire qu'il s'agissait d'un piège. Même s'ils avaient tous les deux imaginé que le Pr Kogan était un personnage du jeu, aussi irréel que Carol Ramsey, cela ne signifiait pas qu'il leur avait menti. Ses paroles pouvaient aussi bien se rapporter à la réalité qu'à la fiction. En fin de compte, on retrouvait la dynamique classique des jeux vidéo : exposer des situations extrêmes dont dépendait le sort de l'humanité, produit de l'imagination des concepteurs du logiciel. S'il s'agissait d'autre chose dans ce cas, ils en apprendraient peut-être plus grâce à Carol Ramsey.

– NK, tu crois que Carol sait quelque chose sur cette histoire ? demanda Beth, assaillie par mille doutes.

– C'est difficile à dire. Elle semble programmée comme un personnage intelligent, capable d'avoir une conversation avec nous sur n'importe quel sujet. Mais possède-t-elle la capacité de savoir ce qui se passe dans la réalité, en dehors du jeu virtuel ? Aucune idée. Ce serait quand même assez incroyable.

– À moins qu'elle ne soit l'avatar d'une personne en chair et en os, comme toi et moi, souligna Beth.

Sur son écran, le visage de Nicholas affichait une étonnante expression de sérénité qui l'impressionna. Il n'avait jamais manifesté une telle confiance en lui. Au lieu de lui inspirer de la crainte, le jeu des énigmes infinies semblait lui insuffler un mélange de vigilance et de flegme qui l'encourageait à poursuivre la partie, malgré les nombreux périls qui le guettaient en chemin. En moins d'une demi-heure, son désarroi initial en apprenant le meurtre des savants et la disparition de Kenneth Kogan avait évolué aussi radicalement que les phases de la lune.

– Voyons si j'ai bien compris, BH, dit Nicholas, un peu déconcerté.

Tu penses que Carol est une personne réelle, quelqu'un qui est entré dans le jeu des énigmes infinies comme nous l'avons fait ?

– Et pourquoi pas ? Ça expliquerait bien des choses. Par exemple, qu'elle puisse penser, parler, raisonner, sentir, se souvenir ou rire comme un véritable être humain. Une machine ne pourrait pas atteindre un tel niveau de perfection. Nous avons été bien naïfs d'avaloir l'histoire que Carol nous a servie sur sa fantastique intelligence virtuelle.

– Ton idée n'est pas aussi absurde qu'il y paraît, admit Nicholas, pensif.

– En tout cas, c'est moins extravagant que croire comme nous l'avons fait jusqu'à présent qu'elle était un personnage intelligent. Réfléchis bien, NK. Il y a des personnages virtuels dans le jeu des énigmes infinies, c'est évident. Nous le sommes nous-mêmes et nous agissons en suivant les scénarios de la base centrale de l'EEJA parce que c'est conçu ainsi. Mais si je ne te connaissais pas, il est probable que je te considérerais simplement comme un élément du jeu, programmé pour répondre à mes questions.

– Alors, selon ta théorie, Carol doit mener une véritable existence, habiter quelque part et avoir une relation quelconque avec le Pr Kogan.

– Et il est même possible qu'elle ait su ce qui allait arriver aux trois savants assassinés et au Pr Kogan, suggéra Beth.

– Si toutefois tu as raison.

– Je ne sais pas, NK. La vérité est que je suis un peu perdue et surtout morte de peur.

– Il est trop tard pour revenir en arrière, BH.

– Mais ils pourraient nous tuer, nous aussi !

– Ils ignorent qui nous sommes... Ils n'ont aucun moyen de remonter jusqu'à nous.

– Et s'ils avaient pénétré dans les archives de l'EEJA ? rétorqua Beth. Et s'ils avaient torturé le Pr Kenneth Kogan et qu'il leur avait avoué qu'il nous a chargés de trouver l'Essence du Mystère ? Ils ont déjà essayé d'écouter nos conversations. Carol est au courant, puisqu'elle nous a signalé que le dispositif de sécurité du système avait détecté une incursion sur les lignes de communication de notre messagerie.

– Tout cela ne m'empêchera pas de continuer, BH. Qu'en dis-tu ?

La jeune fille garda le silence. Elle disposait de peu de temps pour prendre une décision. Bien sûr, elle devait répondre avec promptitude à Nicholas, mais il ne s'agissait pas seulement de prouver sa fidélité à un bon ami, à son meilleur ami. C'était aussi un défi lancé à elle-même, à son complexe de l'échec, ses angoisses, ses nombreuses craintes, à sa peur de tomber dans les abîmes obscurs de la mort.

- Si tu poursuis la Mission Ourobore, alors moi aussi, dit-elle enfin.
- Alors, ne perdons pas un instant, allons discuter avec Carol.
- J'espère qu'elle nous dira la vérité, cette fois. Notre survie en dépend.

Et Beth Hampton ne se trompait pas.

Quand ils entrèrent de nouveau dans le jeu des énigmes infinies, leurs personnages virtuels se trouvaient encore devant la mosaïque des trois jeunes divinités qui symbolisaient le véritable sens de la Fondation Univers. Carol n'était pas présente, mais ne tarda pas à arriver.

- Quelque chose d'horrible est arrivé ! dit-elle, les larmes aux yeux.
- Que s'est-il passé ? demanda Beth, jouant les innocentes.
- Le Pr Kenneth Kogan a disparu. Les autorités craignent un enlèvement.

Nicholas et Beth en restèrent muets de saisissement. Carol connaissait la nouvelle, elle serait donc un personnage réel qui avait vu la conférence de presse du directeur du FBI, tout comme Beth.

- Nous le savons, Carol. Tout le monde le sait.
- Mais comment l'as-tu appris ? demanda Nicholas, avant que Carol ne puisse dire quoi que ce soit.
- Nous avons reçu un appel du FBI à l'EEJA.
- Allons, Carol, arrête de te payer notre tête. L'EEJA n'est qu'un site web sur Internet.

- Je vous dis la vérité, NK. Le capitaine Andrew McCloskey m'a appelée depuis Ithaca pour m'informer que quelqu'un avait tué le chien du professeur d'un coup de feu et fouillé sa maison. C'est terrible, terrible... ! dit Carol entre deux sanglots.

- Tu savais ça, Beth ? demanda Nicholas, déconcerté.
- Le directeur du FBI n'a mentionné ni le chien ni la fouille de la maison.

- Alors comment connaît-elle ces détails ?
- Elle devrait nous l'expliquer elle-même, tu ne crois pas ? Il y a de nombreuses zones d'ombre dans toute cette histoire.

Carol les regarda, visiblement abattue.

- Attendez... Que voulez-vous dire ? Qu'êtes-vous en train d'insinuer ? demanda-t-elle. Le Pr Kogan a disparu. Vous ne comprenez pas ?

- Ce que nous comprenons, c'est que nous nous retrouvons mêlés à cette affaire d'assassinats et d'enlèvement de scientifiques, s'écria Nicholas. Pourquoi n'avons-nous pas été prévenus que ce n'était pas un jeu ? Nous avons le droit d'être informés !

- Mais c'était un jeu, NK ! Comment pouvez-vous m'accuser de vous avoir menti ?

- Quelqu'un aurait dû nous avertir de ce qui pouvait se produire,

insista Beth. Quand le Pr Kogan nous a signalé que nos vies pouvaient être en danger, nous pensions qu'il s'agissait d'un aspect du jeu.

– Et c'était vrai, BH. Le danger de mort n'était que virtuel, comme tous les héros de jeux vidéo. Personne n'aurait pu prévoir la suite des événements.

– Il vaudrait mieux que tu nous expliques tout ça en détail, Carol. Nous ne sommes pas très rassurés... dit Nicholas, essayant d'adoucir ses reproches.

– Je comprends, je comprends, NK, et je suis désolée que vous ayez peur et que vous doutiez de moi. J'aurais réagi de la même façon que vous, mais la réalité n'est pas telle que vous l'imaginez.

– Parfois, j'ai l'impression que ce jeu finira par nous rendre cinglés, commenta Beth, un peu plus conciliante.

– Je ne peux que vous transmettre ce que je sais. Tout a commencé quand les membres de la Fondation Univers ont décidé que le moment était venu de confier l'Essence du Mystère aux mains d'une nouvelle génération. Ils espéraient que les jeunes aborderaient l'avenir de l'humanité avec plus de bon sens que leurs prédécesseurs. L'un des objectifs de l'École expérimentale des jeunes astronautes est de permettre à la Fondation Univers d'entrer en contact avec de nombreux jeunes prodiges comme vous. L'utilité essentielle de l'EEJA est de sélectionner parmi les participants celui ou celle qui méritera de recevoir l'Essence du Mystère. Sa mission sera de continuer à la protéger de ceux qui la convoitent sans repos afin de satisfaire leur ambition de pouvoir. En même temps, cette personne serait destinée à devenir le premier astronaute étudiant de l'histoire à participer à un projet secret de la NASA...

– Un projet secret de la NASA ? demanda Nicholas, dérouté par toutes ces nouvelles.

– Le vieux morceau de carte stellaire qui figure sur le logo de l'EEJA contient des indices permettant de localiser une planète d'où nous avons reçu des signaux de vie intelligente. De chez lui, Kenneth Kogan dirigeait ce projet aérospatial de la NASA dont l'objectif est d'atteindre cette planète.

– J'ai peur d'être complètement perdue, dit Beth. Quel rapport entre ce projet secret de la NASA, l'Essence du Mystère et le jeu des énigmes infinies ?

– Eh bien c'est simple, BH. Le Pr Kogan a décidé de créer une série de devinettes sur Internet, dont la résolution mènera à la découverte de l'Essence du Mystère, qui a été dissimulée pour la protéger de ses ennemis, il y a des années. Même lui ne connaissait pas la nouvelle cachette. Ensuite l'EEJA a envoyé un courrier électronique anonyme à tous les aspirants astronautes de l'école. Les différentes équipes devaient résoudre une formule codée sans savoir ce dont il s'agissait

vraiment et qui contenait le message qui les défiait d'entrer dans le jeu. Vous avez été les premiers à l'élucider et à commencer à interpréter les énigmes infinies qui conduisent jusqu'à l'Essence du Mystère.

– Tu veux dire que l'un d'entre nous voyagera dans l'espace ? C'est bien ça, Carol ? demanda Nicholas avec intérêt.

– Seulement si vous trouvez l'Essence du Mystère. Pour augmenter l'attrait du jeu, Kenneth Kogan a introduit des personnages malveillants qui, tout comme dans la réalité, tenteraient de s'emparer de l'objet en tuant vos avatars, à moins que vous ne vous débarrassiez d'eux avant. C'est cela que voulait dire le Pr Kogan quand il vous a confié la Mission Ourobore – c'est le nom du projet secret de la NASA – en parlant de risquer vos vies...

Carol fit une pause, comme si elle avait besoin de reprendre son souffle pour continuer.

– Ce que personne de la Fondation Univers ne pouvait imaginer alors, c'était l'enlèvement du Pr Kenneth Kogan et le meurtre de trois de ses membres les plus distingués. Je vous jure que ces terribles crimes n'étaient pas prévus. C'est seulement une épouvantable coïncidence.

– C'est pour cela que quelqu'un a tenté d'entrer dans le jeu des énigmes ?

– Nous ignorons comment ils ont pu apprendre que les clés qui mènent à l'Essence du Mystère se trouvent dans le jeu des énigmes infinies, mais les systèmes de sécurité du programme ont détecté une tentative d'infiltration pirate que j'ai pu neutraliser.

– Cela signifie que les assassins ont obligé le Pr Kogan à parler du jeu et de la cachette de l'Essence du Mystère.

– C'est ce que je crains.

– Alors ils sauraient aussi que nous cherchons la même chose qu'eux. Je pense que nous sommes vraiment en danger, dit Beth qui avait du mal à croire à ses propres paroles.

– Je crois que vous êtes complètement à l'abri, BH. Tu peux être tranquille. Personne ne sait que vous êtes les aspirants de l'EEJA qui sont parvenus à résoudre le message crypté de la formule, même pas le Pr Kogan. Toute l'information sur le jeu a été protégée par un système de codage compliqué qui a masqué vos données personnelles, dès que vous avez entré le code « scrabble ». Elles ne seront lisibles qu'à la fin du jeu. Vous pouvez être tranquilles de ce côté.

Beth respira profondément.

– Puisque tu le dis...

– Je n'en sais pas plus sur vous que vous en savez sur moi.

Nicholas jugea le moment propice pour poser la question qui le préoccupait le plus depuis que Beth lui avait raconté ce qui était

arrivé au Pr Kogan.

– Qui es-tu réellement, Carol ?

Le personnage virtuel observa quelques secondes de silence, puis finit par dire :

– Navrée, NK, mais je ne suis pas programmée pour répondre à cette question.

– Allez, Carol, ne te moque pas de nous ! Tu peux parler de tous les sujets que nous proposons, c'est ce que tu as fait jusqu'à présent sans problème.

– Je ne suis pas programmée pour répondre à cette question.

– Quand tu nous as rencontrés dans le hangar, tu nous as dit que tu étais un personnage virtuel et intelligent, rappela Beth.

– Oui, Carol. Qu'as-tu à répondre à ça ? insista Nicholas.

– Laisse tomber, NK, elle ne fait peut-être pas semblant.

– Je ne suis pas programmée pour répondre à cette question, répéta Carol Ramsey d'un ton mécanique.

– D'accord, d'accord, tout va bien, Carol ! Oublions ce sujet pour l'instant, s'empressa de dire Nicholas, craignant qu'une distorsion ou une erreur ne se soit produite dans le jeu des énigmes infinies.

– J'ai l'impression que nous nous retrouvons tout seuls dans cette histoire, NK. Pendant un moment j'ai eu l'espoir que Carol était une vraie personne.

– Je ne suis pas encore convaincu du contraire, insista Nicholas.

Pendant un instant, personne ne parla.

– Je suis navrée de cet incident, dit enfin Carol. Mais ce sont les règles du jeu, vous n'êtes pas obligés d'accepter. Autre règle importante, vous pouvez abandonner quand vous le souhaitez, rien ne vous force à continuer.

– Qu'arriverait-il si nous laissions tomber ? voulut savoir Nicholas.

– Tout serait perdu.

– Personnellement, nous n'avons rien à perdre, Carol. Nos vies redeviendraient comme avant, nous serions heureux et n'aurions pas à craindre que quelqu'un nous assassine pour nous retirer le cerveau de nos crânes comme on a fait aux savants. Mais si tu n'es qu'un personnage virtuel, comme tu le prétends, tout serait fini pour toi. Tu n'es personne sans le jeu et sans nous ! Tu n'existes pas, tu en as conscience ?

Emporté par son indignation, Nicholas n'avait pas mesuré la cruauté de ses paroles.

– Tu ne devrais pas lui parler ainsi, NK, lui reprocha Beth.

Le personnage leur tourna le dos, comme si elle voulait cacher ses larmes. Nicholas crut l'entendre sangloter.

– Tu pleures, Carol ? demanda-t-il avec légèreté.

Elle secoua la tête et ses cheveux virtuels balayèrent ses épaules

comme dans une image au ralenti.

– Allons, cesse de pleurer, dit Beth. Nous ne voulions pas te blesser, n'est-ce pas, NK ?

– Oui, je suis désolé, Carol. Vraiment, ajouta Nicholas, repentant. Nous étions nerveux et effrayés par tout ce qui arrive.

– Je ne pleure pas sur moi, je m'inquiète pour le Pr Kenneth Kogan.

– Il rentrera peut-être bientôt, dit Beth pour la consoler.

– Non, je sais qu'il ne reviendra jamais.

Beth décida de couper court. Elle pensait qu'une personne capable d'éprouver des émotions ou de pleurer ne pouvait être considérée comme un robot ou une machine, si numérique et programmée soit-elle.

– Je ne sais pas si Carol est aussi réelle que nous ou non, NK, mais ça n'a aucune importance. Pour l'instant, je n'ai qu'une certitude, nous ne pouvons pas la laisser tomber.

Nicholas était aux prises avec un inconfortable sentiment de culpabilité. Il admirait Carol et était même attiré par elle. C'était une des raisons qui le retenaient de croire qu'elle n'était qu'une image, une fantaisie, une chimère, quelque chose d'aussi irréel qu'un songe.

– Nous n'allons pas te laisser seule, Carol, assura-t-il. Nous continuerons pour toi et pour le Pr Kogan. L'Essence du Mystère ne tombera pas entre les mains des assassins à cause de notre lâcheté. L'avenir n'appartient qu'à nous, c'est ce que nous a dit le Pr Kogan quand il nous a parlé de la Mission Ourobore.

Les yeux de Carol Ramsey brillèrent de nouveau.

– Son seul désir était d'améliorer le monde, qu'il soit plus cultivé, plus libre et plus humain. Mais certains veulent exactement le contraire, un monde plus obscur, plus ignorant, plus soumis et plus violent, comme une œuvre du diable.

– Eh bien, au diable ces malveillants ! dit Nicholas.

– Oui, qu'ils aillent au diable avec leurs mensonges ! renchérit Beth. Dis-nous ce que nous devons faire maintenant, Carol.

– Le temps ne joue pas en notre faveur. Si vous êtes décidés, vous devez commencer immédiatement la Mission Ourobore.

– Alors, qu'attendons-nous ? demanda Nicholas.

Le Prestidigitateur

8

Grâce au système informatique sophistiqué de l'université de Cornell, l'agent Taylor et le lieutenant Fowler n'eurent aucune difficulté à trouver l'information qu'ils cherchaient. Avant de prendre congé d'eux avec une amabilité de vipère, le recteur Oserof les avait confiés à une de ses secrétaires qui se chargea de les accompagner à la salle des archives.

Aldous Fowler s'employa ensuite à expliquer à l'assistante qu'un agent spécial du FBI devait effectuer son travail sans sentir un regard d'espion dans son dos. La femme marmonna une sorte de juron et claqua la porte en partant.

– Un individu particulier, ce Melvin Oserof, fit-il observer.

– On dirait qu'il n'apprécie pas qu'on s'intéresse à ses affaires, répondit l'agent Taylor, installée devant l'ordinateur qu'on leur avait assigné.

– Vous croyez qu'il a quelque chose à cacher ? demanda Fowler.

– C'est notre cas à tous, Aldous, mais je doute que les petits secrets de Melvin Oserof intéressent qui que ce soit. Il était aussi agressif qu'un chien édenté. On trouve des gens comme lui partout, cette université ne fait pas exception.

L'agent Taylor introduisit les noms et prénoms des savants assassinés et celui de Kenneth Kogan dans son moteur de recherche. Quelques instants plus tard, les formulaires d'inscription, le cursus et les notes universitaires, les stages, les publications et autres collaborations, les bourses, les diplômes de maîtrise et de doctorat des trois morts et du Pr Kogan étaient accessibles. En un peu plus d'une heure, elle disposait d'un épais dossier imprimé, rassemblant les faits saillants de l'histoire universitaire des quatre victimes du Prestidigitateur. Après une analyse rapide, un fait sautait aux yeux : durant leur passage à Cornell, ils avaient tous été les sujets les plus brillants de leurs spécialités et facultés respectives. Leurs dossiers ne comportaient aucune tache, mais elle ne trouva pas le moindre indice qui les reliait.

Leurs diplômes et leurs âges différents inclinaient à penser qu'ils n'avaient pas suivi les mêmes cours. Il était peu probable qu'ils se soient connus ou même croisés pendant ce temps. Paul Drester était entré à Cornell deux ans après Kenneth Kogan et deux ans avant John Seik. Et quand celui-ci n'était encore qu'un bizuth, Kenneth Kogan entamait sa dernière année d'études. Et si cela ne suffisait pas, quand Katie Hart avait intégré Cornell, cela faisait vingt ans que le dernier des trois autres savants était parti. L'entrée du labyrinthe semblait bel et bien close.

– Je ne m'attendais pas à trouver grand-chose ici, dit Fowler, essayant d'adoucir la déception qu'il lisait sur le visage de l'agent Taylor.

– Ce ne sont que des données universitaires. À première vue, elles n'ont aucun point de coïncidence, mais nous n'en serons certains qu'après une analyse minutieuse.

– Nous devrions imprimer une liste de tous les étudiants inscrits avec chacune des victimes au cours de leurs années à Cornell. Nous trouverons peut-être un condisciple qui nous parlera de leurs vies en dehors des cours. S'ils avaient une quelconque relation, c'était sans doute en marge de leurs études, quelque chose comme un groupe d'amis qui font la bringue ensemble, regardent des films en mangeant du pop-corn, sortent avec des filles. Je ne sais pas moi... Ils devaient bien se distraire d'une manière ou d'une autre, vous ne croyez pas ? D'accord, c'étaient des génies, mais aussi de jeunes adultes...

Pendant qu'Aldous Fowler proposait de nouvelles pistes de recherche, un élément attira l'attention de l'agent Taylor.

– Bon sang, mais c'est bien sûr ! s'écria-t-elle.

Une étincelle d'orgueil s'alluma dans le regard du lieutenant, qui jusque-là s'était limité à rassembler et à classer les feuilles que crachait l'imprimante.

– Ravi d'avoir pu être utile.

– Pardon, Aldous ? Vous dites... ? répondit distraitement Taylor, plongée dans ses réflexions.

L'éclat de fierté qui animait l'œil de Fowler s'éteignit, comme soufflé par une bourrasque d'indifférence.

– Laissez tomber... Qu'avez-vous trouvé ?

– Le domicile. Pendant leur cursus à Cornell, Paul Drester, John Seik et Kenneth Kogan vivaient dans la même résidence universitaire. C'est peut-être là qu'ils se sont fréquentés. En tout cas, voilà un élément qui les rapproche sans considération d'âge ou de domaine d'étude.

Au moins, ils avaient un nouveau point de départ pour travailler. C'est alors que Fowler se rendit compte que l'agent Taylor avait négligé une donnée importante.

– Nous pourrions aussi sortir le dossier d’Adam Grosling, le protecteur du Dr Hart. Il a également étudié à Cornell et devait avoir l’âge de Kogan lorsqu’il est mort, il y a quelques semaines.

– Ce n’est pas une mauvaise idée, Aldous, dit-elle tout en saisissant rapidement le nom de Grosling dans la base de données.

Elle consacra quelques secondes à passer en revue les documents sélectionnés par le programme, puis trouva ce qu’elle cherchait.

– Voilà. Adam Grosling, né en... blablabla... Ah ! Domicilié à la résidence Tannhäuser. Rassemblez ce que nous avons imprimé, Aldous, nous allons jeter un petit coup d’œil à cette fameuse résidence. Mon instinct me dit qu’une forte odeur de gruyère arrive de là-bas et je commence à avoir faim.

– Vous ne voulez pas quitter Cornell sans ouvrir la porte du labyrinthe, c’est ça ?

– Elle est déjà ouverte, mon cher Fowler.

Après s’être renseignés auprès de la secrétaire du recteur Oserof, ils sortirent du rectorat et s’engagèrent dans un sentier bordé d’herbe qui serpentait à l’ombre des arbres. En chemin, ils croisèrent quelques étudiants qui s’entraînaient à la course de fond. Et plus loin, dans une des prairies entourées de bosquets, quelques jeunes gens s’affrontaient en une partie de football américain improvisée, encouragés par des admiratrices enthousiastes. En revanche, ils ne virent aucun véhicule rouler dans les environs.

– C’est très différent de New York, fit observer Aldous. J’ai l’impression que si le paradis existe, il doit ressembler à un endroit comme celui-ci. Des arbres, des fleurs, des prés verdoyants, des lacs, des montagnes...

L’agent Taylor se baissa pour ramasser une petite fleur couleur lilas coupée sur la bordure du sentier. Puis elle la renifla comme si elle exhalait un arôme délicieux.

– Vous pensez parfois à la mort ? demanda-t-elle soudain.

– Je préfère éviter ce sujet.

– Mais notre profession nous oblige à côtoyer la mort, Aldous. D’après les philosophes, elle fait partie de la vie. J’y réfléchis souvent en ce moment et je l’imagine comme un saut inconscient dans le vide, suivi d’une chute dans un long sommeil qui ne conduit qu’à un abîme sans fond, vide... Il n’y a plus que le calme du néant.

– Ce lieu dont vous parlez ne ressemble guère à un paradis.

– Vous croyez à une autre vie, Aldous ? Vous pensez que Paul Drester, John Seik et Katie Hart ont pu se retrouver ailleurs que dans la chambre froide d’une morgue ?

– Non, je ne crois pas.

– Moi non plus, c’est pour cela que je tiens à trouver le plus tôt possible celui qui a mis fin pour toujours à l’existence de ces êtres

extraordinaires.

– Alors, pénétrons dans le labyrinthe et continuons à chercher le fromage.

La résidence universitaire Tannhäuser était un vieil édifice aux murs de pierre avec des fenêtres en ogive, des arcs en demi-cintre sur les arcades de la cour centrale et des toits d'ardoise.

Un jeune homme les accueillit à l'entrée, vêtu d'un costume noir et d'une cravate assortie. Il pâlit comme un clown blanc en voyant les plaques des deux policiers et ne cessa de trembler que lorsque Fowler lui exposa les raisons de leur visite et l'intérêt qu'ils portaient aux archives des étudiants qui avaient vécu au Tannhäuser entre 1949 et 1955.

– Ces archives ont brûlé dans un incendie, il y a plus de dix ans. Mais au rectorat, vous trouverez tous les dossiers...

L'agent Taylor arrêta le jeune réceptionniste avant qu'il ne leur explique ce qu'ils savaient déjà.

– Nous avons consulté les dossiers universitaires, mais nous aimerions en apprendre plus sur le séjour dans cette résidence de certaines personnes qui ont étudié à Cornell pendant cette période.

– Si vous le souhaitez, je peux prévenir le directeur, dit le réceptionniste.

– Inutile de le déranger pour l'instant. Vous n'avez pas une sorte de registre qui rassemble l'histoire de la résidence, un journal de bord ou quelque chose du même genre ? demanda Aldous tout en examinant les nombreux écus héraldiques qui ornaient les murs de pierre de la salle.

– Ah ! Là, je peux vous aider. À la fin de chaque cycle universitaire, la résidence Tannhäuser édite un annuaire qui reprend une petite biographie de tous les étudiants de l'université et les événements marquants de l'année.

– Ça pourrait nous être utile, dit l'agent Taylor.

– La résidence publie également un bulletin hebdomadaire avec toutes les informations intéressantes pour les résidents, mais le premier exemplaire est sorti en 1975.

– Nous cherchons des informations plus anciennes, de la fin des années 1940 au milieu des années 1950, expliqua Taylor.

– Dans ce cas, vous voudrez peut-être visiter les salles où sont regroupés les trophées et les photos de groupe. Vous trouverez de nombreux objets et des clichés qui reflètent la vie des étudiants depuis l'année 1865. C'est un vrai musée.

Le réceptionniste partageait son temps entre son travail à la résidence Tannhäuser et les cours du soir de l'École d'administration hôtelière de Cornell, située à l'autre bout du campus. Samuel Clark Moore – tel était son nom –, avait vingt et un ans, quelques taches de

rousseur, un nez de buste grec et les mêmes cheveux rouges que l'autoportrait de Van Gogh. Le jeune Samuel était ravi de prêter main-forte à ces deux policiers qui tombaient à pic pour mettre un peu de piment dans son existence de concierge à la saveur insipide. Dès qu'il surmonta le choc initial – pendant quelques secondes, il avait craint qu'ils ne soient à sa recherche –, Samuel Clark Moore fut tout disposé à faire son possible pour les aider, même s'il ignorait ce qu'ils voulaient vraiment.

– Suivez-moi, c'est par ici, dit-il avec emphase.

Il contourna le comptoir et d'un grand geste invita Taylor et Fowler à l'accompagner.

Les salles d'exposition étaient situées au premier étage, on y accédait par un vestibule luxueux, dont les murs lambrissés étaient ornés de tableaux anciens à l'huile, représentant des paysages romantiques. Trois majestueuses portes donnaient dans cette antichambre. Derrière celle de gauche se trouvait la pièce des trophées, celle du centre menait à la bibliothèque et enfin, celle de droite à la salle aux photos.

Samuel Clark Moore s'empressa de leur ouvrir.

L'endroit évoquait un musée, sauf que sur les murs, au lieu d'œuvres d'art, une infinité de clichés rassemblaient les visages de milliers d'étudiants. Sous chaque cadre, une plaque de bronze portait les noms gravés de ceux qui avaient logé dans la résidence chaque année depuis la création de l'université. Près de chaque patronyme, un numéro les identifiait sur la photographie.

– Il y a au total cent quarante photos, rangées par année, de gauche à droite et de haut en bas. Si je ne me trompe pas, ceux qui vous intéressent doivent être sur le mur d'en face vers le centre, dit Samuel Moore, désignant de la main un endroit imprécis.

Aldous Fowler faisait le tour de la pièce du regard, essayant de calculer le nombre de visages immortalisés sur ces clichés. Il les évalua à quatorze mille, en comptant une centaine d'étudiants par an. Entre-temps, l'agent Taylor avait suivi le réceptionniste.

– 1940, 1945... 1949. Ah, la voilà !

Tessa Taylor eut la chair de poule. Enfin une piste fiable, une information précise, un élément objectif qui liait Drester, Seik et Kogan, hormis le fait qu'ils avaient tous les trois étudié à Cornell. Tous avaient cohabité dans cette résidence universitaire. Qui sait, ils avaient peut-être été bons amis, songeait-elle tout en passant en revue la liste gravée sous la photo des locataires de Tannhäuser en 1949.

À sa grande surprise, le premier nom qu'elle retrouva dans cette liste alphabétique ne fut pas celui de Kenneth Kogan, mais celui d'Adam Grosling, le fondateur du Centre d'investigation neurologique de New York.

– Aldous, venez voir !

Le lieutenant s'approcha et lut le nom que Taylor lui désignait de l'index.

– Grosling, Adam.

– Exactement... Et ici, Kogan, Kenneth.

– Tous les deux ont intégré le Tannhäuser la même année.

– Nous ne pouvions pas soupçonner une chose pareille avant de venir ici, fit remarquer l'agent Taylor.

Elle ajouta un personnage supplémentaire à sa liste de scientifiques illustres, en relation d'une manière ou d'une autre avec les crimes du Prestidigitateur. Adam Grosling n'avait pas seulement été le protecteur de la défunte Dr Hart, mais aussi le compagnon de résidence de Kenneth Kogan.

– Voyons s'ils ont pris la pose côte à côte.

Ils recherchèrent les visages juvéniles d'Adam Grosling et de Kenneth Kogan sur la photo de la promotion 1949, mais ils étaient placés très loin l'un de l'autre.

– Dommage, dit Aldous Fowler.

Il prit quelques images sur son appareil numérique.

– Leur position n'a aucune importance, qu'ils soient ou non ensemble n'est pas concluant.

– Vous avez les années suivantes à droite, précisa Samuel Clark Moore, comme pour se rappeler au bon souvenir des enquêteurs.

Taylor et Fowler étudièrent les autres clichés. Les noms d'Adam Grosling et de Kenneth Kogan apparurent sur toutes les photos de 1949 à 1955. Paul Drester y figurait également de 1952 à 1957 et John Seik de 1953 à 1958.

– Vous pensez que la prochaine victime se trouve aussi sur une de ces photos ? demanda Fowler à voix basse à l'oreille de Taylor.

– S'il y en a d'autres, je parierais qu'elles sont là, mais comment le savoir... Des centaines d'étudiants ont vécu dans cet endroit de 1949 à 1959.

L'agent Taylor chuchota également de manière que le réceptionniste ne puisse entendre. Puis tous les deux se tournèrent vers le jeune homme :

– Êtes-vous disposé à collaborer avec le FBI à une enquête secrète ?

Une vague de chaleur envahit les joues de Samuel Clark Moore, suivie par un sourire irrésistible. Il crut être victime d'une émission de caméra cachée ou de télé réalité.

– C'est une farce, c'est ça ?

– Nous ne plaisantons jamais avec un sujet aussi sérieux, dit Aldous Fowler.

– Vous êtes vraiment des flics ? demanda le jeune homme d'un air naïf.

– Vous pouvez appeler le FBI si vous avez un doute quelconque, précisa l'agent Taylor.

– Que dois-je faire ?

Aldous sortit son carnet et commença à écrire.

– Vous n'aurez qu'à nous procurer toute l'information que vous pourrez dénicher sur les relations entre les personnes dont le lieutenant Fowler note les noms. Le plus petit détail peut s'avérer important pour nous, n'importe quel fait sur les annuaires, n'importe quelle photo sur laquelle ils peuvent apparaître dans le musée des trophées et les albums de la résidence, c'est compris ?

– Merci de me faire confiance.

– Vous pourrez nous contacter à n'importe quel moment et à n'importe quelle heure du jour dès que vous mettrez la main sur quelque chose. Il vous suffira d'appeler un de ces numéros, lui expliqua Aldous Fowler en lui remettant la note.

– Nous comptons sur vous pour garder le secret, Samuel, indiqua l'agent Taylor.

Samuel Clark Moore leur avait recommandé un snack-bar tranquille sur la rive du lac qui traversait le campus, où ils pourraient trouver des hot-dogs et des rafraîchissements. À deux heures précises, une voiture de patrouille de la police d'Ithaca devait passer les prendre pour les conduire chez Kenneth Kogan. Il leur restait donc à peine une demi-heure pour manger.

Tout en déjeunant, ils décidèrent de faire un tour sur les berges. Il n'y avait pas de vent et l'ombre des arbres les protégeait du soleil. Quelques canoës croisaient sur le fleuve, laissant un sillage d'écume blanche qui se dissipait en quelques secondes, au rythme du barbotage des rames.

– Vous aimez naviguer, Aldous ?

Le lieutenant ébaucha une réponse, mais fut interrompu par la sonnerie de son téléphone mobile. C'était un message de Pemby : une animation qui mettait en scène un petit pantin qui marquait un panier au basket et célébrait son exploit à grand renfort de simagrées, accompagnées d'une musique triomphale. Le sourire d'Aldous Fowler n'échappa pas à la perspicacité de l'agent spécial du FBI.

– C'est votre sœur ?

Il hocha la tête en silence et se remit en route.

– Pas exactement. Elle s'appelle Susan... Susan Gallagher, mais je n'ai jamais utilisé son vrai nom. Quand nous nous sommes rencontrés, nous avions dix ans, et à l'époque, j'adorais inventer des noms imaginaires. J'appelais souvent « Pech » mon ami Tom, même si cela ne lui plaisait pas. C'était probablement l'influence inconsciente de mon père qui ne cessait de me raconter des histoires. Quand j'ai fait la

connaissance de Susan, elle s'est présentée et sans savoir pourquoi, je lui ai répondu : « Je t'appellerai Pemby. »

– C'est une très belle histoire, Aldous...

– Pemby était la sœur jumelle de Tom. Il a été assassiné à douze ans.

– Oh, mon Dieu ! Je suis navrée, vraiment navrée. C'est terrible... Je ne sais pas quoi dire.

– Eh oui, malgré ce joli début, c'est une triste histoire. Après l'école, Pemby, Tom et moi avions l'habitude d'aller pêcher au lac Huron tous les après-midi, sans nous soucier du froid, de la pluie ou du vent. Pemby ne se séparait jamais de son frère. Au printemps et en été nous prenions des bains, nous faisions du canoë, nous construisions des cabanes, nous chassions des grenouilles et des tortues, nous passions des nuits au bord du lac, nous comptions les étoiles filantes qui traversaient le ciel. Nous avions l'impression de vivre un rêve... Jusqu'à ce jour d'automne où Tom est allé pêcher seul et n'est jamais revenu... Le lendemain, j'ai découvert son corps dans une des roselières du lac.

– C'est vous qui l'avez trouvé ? Oh, pauvre petit !

– La nuit où il n'est pas rentré, tous les voisins sont partis à sa recherche, des dizaines de lumières se déplaçaient dans l'obscurité. Les gens avaient peur, on le voyait au tremblement des lanternes. Son père s'obstinait à penser qu'il s'agissait d'un de ses tours habituels. À l'entendre, son fils devait s'attarder dans un coin avec une connaissance quelconque. « Ce petit diable finira par me tuer comme il a tué sa mère, que Dieu l'accueille dans sa gloire ! » criait-il, désespéré. Il était veuf, la mère de Tom et Pemby est morte en donnant naissance à ses jumeaux, et il ne s'était pas remarié. Bruce Gallagher adorait son fils, malgré les contrariétés qu'il lui procurait, peut-être parce que le garçon ressemblait plus à sa défunte épouse que Pemby. Il faut dire que ce n'était pas la première fois que Tom découchait sans prévenir...

Aldous Fowler s'interrompt avec une mimique qui ressemblait à une ébauche de sourire, puis continua :

– Une fois, il était resté dormir avec Pemby et une autre amie dans une de nos cabanes. Il voulait leur montrer des sirènes argentées qu'il jurait avoir vues dans le lac. Les parents de l'amie de Pemby ont été à deux doigts de le lyncher !

– Je comprends.

– Mais cette nuit-là, je sentais que c'était différent. Quelque chose... je ne sais pas... Une intuition fatale, une terreur que je n'avais jamais ressentie me faisait craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque chose de grave. Malheureusement, je ne m'étais pas trompé. Quand ils l'ont enterré, j'ai juré sur sa tombe que je trouverais son assassin... Mais je

n'ai jamais pu tenir mon serment.

– Ce n'était pas votre faute, Aldous. Pourquoi se torturer avec cette idée ?

– Ce jour-là, Tom avait insisté pour que j'aille pêcher avec lui. Quelque temps plus tôt, nous avions découvert un lieu quasiment inaccessible où les truites abondaient et il avait hâte d'y retourner. Mais je ne l'avais pas accompagné, j'avais préféré rester à la maison pour donner un coup de main à Pemby pour ses devoirs. J'adorais être avec elle. Elle avait de si jolis yeux bleus... Encore maintenant, il m'arrive d'entendre la voix de Tom dans mes rêves, certaines nuits. Il m'appelle en hurlant et me supplie de l'aider à sortir une truite énorme du lac, la truite la plus grosse que personne ait jamais pêchée... Mais lorsque je me rapproche, je m'aperçois qu'il est endormi, recroquevillé sur lui-même, comme s'il avait froid. Quand je lui parle, il ne répond pas et c'est son insupportable silence qui me réveille de ce cauchemar. Je me demande encore qui a pu commettre ce crime abominable et je supporte mal de ne pas avoir trouvé la réponse.

– C'est pour ça que vous avez voulu être policier à la Criminelle ?

– Sans doute. C'était une manière d'être fidèle à un ami assassiné...

– Tom serait content s'il le savait et j'imagine que son pauvre père serait fier de vous.

– Bruce devait s'absenter souvent pour ses affaires. À ces occasions, Pemby habitait chez moi. Depuis la mort de son frère jumeau, elle avait l'impression d'avoir été amputée de la moitié de son corps et elle refusait de se séparer de moi... Comme si elle avait peur que je puisse aussi disparaître de son existence. À la mort de son père, mes parents l'ont adoptée. Elle n'avait que douze ans lorsqu'elle m'a dit que j'étais le seul qui lui restait au monde pour l'empêcher de mourir de tristesse.

Le Club Gótico

8

– Nous nous en occuperons à l'aube. Tout est prêt ? demanda Walter Stuck, se dirigeant vers la cheminée de son laboratoire alchimique.

– Il ne manque que la victime, répondit Benson.

– Lars Murliken nous attend dans sa maison de la plage à Atlantic City. Nous y serons avant minuit.

La chambre secrète s'ouvrit dans un silence de sépulcre, comme si l'horreur qui résidait à l'intérieur refusait d'en sortir, pas même sous la forme d'un quelconque son fantasmagorique. Walter Stuck prit une des urnes de cristal vides et revint fermer la cheminée en faisant pivoter la tête du cheval de bronze.

– Nous emporterons celle-ci, dit-il en remettant le récipient à Benson.

Le serviteur recueillit le vase entre ses mains gantées de cuir avec précaution, comme s'il craignait de le voir se briser à tout instant. Il se rapprocha de la volumineuse mallette noire ouverte sur une table et posa l'objet dans la cavité capitonnée qui le protégerait des chocs. Un ordinateur portable voisinait avec l'urne, ainsi que d'autres appareils et instruments insolites de plus petite taille, insérés chacun dans un compartiment adéquat. La partie supérieure abritait plusieurs types de seringues, de tubes à essai et de flacons contenant diverses substances chimiques.

Benson ferma le bagage, tira les fermetures à glissière et y ajusta un cadenas métallique.

– Un moment, il manque encore quelque chose, dit Walter Stuck, pensif. Nous utiliserons aussi le signe du Club Gótico.

– Ce n'est pas trop risqué ?

– Personne ne sait rien du Club, ils ne pourront jamais faire le lien avec nous. Cependant, je suis certain que les membres du Conseil seront satisfaits de voir que notre symbole sacré apparaît aussi sur ce cadavre. Dans la presse, les questions se multiplient à propos de la redoutable organisation qui se dissimule derrière le mot « Kôt ». Nous

graverons un signe dans chacune des mains de Lars Murliken, « Kôt » dans la droite, comme les autres, et les serpents dans la gauche. Ainsi, le monde scientifique sera saisi d'horreur et rien n'est plus efficace que la peur pour affaiblir un ennemi méprisable.

Les phares puissants de la limousine glissaient sur l'autoroute de la côte Est, la lumière pure de l'halogène inondait les entrailles de la nuit sans lune. Selon l'estimation de Walter Stuck, dans un peu moins de deux heures ils arriveraient sur les plages d'Atlantic City et empliraient leurs poumons de l'humidité balsamique de l'océan.

Ils quittèrent Manhattan par le Holland Tunnel et prirent l'autoroute 78 jusqu'au New Jersey, pour s'engager quelques kilomètres plus loin sur la 95. Il y avait peu de circulation, mais Benson maintenait une allure de croisière constante, sans jamais dépasser les limitations de vitesse légales. Le contenu de la mallette qu'il transportait pouvait passer pour un équipement médical moderne et sophistiqué, mais il n'avait guère envie d'être obligé de fournir des explications sur son utilité et son fonctionnement à une patrouille de policiers de la route. Surtout s'ils découvraient les fers avec les marques secrètes du Club Gótico dans le double fond. Le véhicule traversa les petites villes de Hazlet et de Middletown et continua le long des nombreux estuaires de la côte entre Dover et Pleasantville. Pendant le trajet, Walter Stuck ne prononça pas un mot. De temps à autre, il se frottait les mains comme si ce geste répétitif le tranquillisait. Même s'il pensait être habitué à voir la vie de ses victimes s'évaporer dans un ultime souffle désespéré, tuer un homme créait chez lui un trouble inconfortable. Mais tel était son devoir et il l'accomplirait sans pitié. Dieu, son Dieu, le vrai et l'unique Dieu, l'avait élu pour être le nouveau prophète sur la Terre et remettre l'humanité dans le droit chemin de l'ignorance. L'être humain n'avait d'autre alternative que de se réconcilier avec le Créateur, se rendre devant lui avec humilité et reconnaître la suprématie de sa sagesse souveraine sur l'arrogance perverse de la science. Elle était responsable de tous les maux qui accablaient le monde. Il l'avait toujours su, y compris à l'époque où il se refusait à l'accepter. Mais maintenant, il avait trouvé la vérité. Pas celle des scientifiques, mais la vérité de son Dieu. Pour arriver à ses fins, il devait s'emparer de l'Essence du Mystère, quel que soit l'endroit où elle était dissimulée, même si pour y parvenir il devait assassiner tous ceux qui connaissaient son existence. Tous les membres de la Fondation Univers finiraient par brûler en enfer.

La Mission Ourobore

9

Beth Hampton et Nicholas Kilby suivirent Carol Ramsey à l'intérieur de la base centrale de l'EEJA. En quittant la salle de la mosaïque et ses trois déesses de la science, ils traversèrent le grand hall et entrèrent dans une sorte de vestiaire rempli d'armoires.

Carol s'arrêta devant une longue table, pendant que Nicholas et Beth attendaient près d'elle, s'interrogeant sur la suite des opérations.

– Je dois vous remettre quelques objets qui compléteront votre équipement et vous aideront à accomplir la mission.

Elle sortit d'un des meubles trois sacs à dos ornés du logo de l'EEJA, brodé sur la partie supérieure du rabat.

– Là-dedans, vous pourrez ranger et transporter ce que vous trouverez en route.

Elle ouvrit un des sacs et commença à inventorier le contenu.

– Où devons-nous aller ? demanda Beth, enthousiaste, malgré sa nervosité.

– Un peu de patience, vous le saurez bientôt... répondit Carol.

Elle leur montra une oreillette miniature et continua :

– Avec cet accessoire, nous pourrions communiquer à tout moment. Il vaudrait mieux que nous les mettions maintenant, ajouta-t-elle en portant le petit dispositif à son oreille.

Les avatars de Nicholas et de Beth l'imitèrent.

– Tout va bien ? s'enquit Carol. Pas de gêne ?

– Aucune, répondit Beth en souriant.

Carol désigna un autre appareil.

– Ceci est un agenda électronique multifonction. Nous pourrions nous connecter à Internet, envoyer des messages, passer des coups de fil, faire des photos et des vidéos.

Nicholas se dit encore une fois que tous ces éléments étaient courants dans la plupart des jeux de console. Un symbole en forme de sac à dos était apparu dans la partie inférieure de l'écran de son ordinateur. Il manœuvra sa manette et l'icône s'illumina, puis il pressa le bouton. Tous les objets que Carol leur avait remis s'affichèrent dans

une fenêtre qui s'ouvrit dans l'angle supérieur droit du moniteur.

– Comment saurons-nous à quel moment utiliser chaque objet ?

– Nous le saurons en temps utile, NK, ne t'inquiète pas de ça pour l'instant.

Carol s'approcha de nouveau de l'armoire. Elle en tira une pesante boîte métallique et la posa sur la table.

– Que contient-elle ? demanda Beth.

Mais Carol n'eut pas besoin de lui répondre, elle souleva le couvercle et la laissa constater ce qu'il en retournait de ses propres yeux.

– Des armes ! Ce sont des armes, BH ! s'écria Nicholas, devant son amie.

– Nous devons les utiliser pour tuer des gens ? s'inquiéta Beth, l'estomac soudain crispé.

Carol lui jeta un regard amical.

– Ce ne sont pas des personnes, mais des Ombres. Si tu veux survivre, tu devras te défendre, BH. Vos adversaires chercheront à vous éliminer pour vous empêcher de mener votre mission à bien.

En entendant ces paroles, Beth Hampton admit qu'il ne s'agissait que d'un jeu virtuel, mais elle ne pouvait se débarrasser de l'impression qu'un danger les menaçait aussi dans la vie réelle. Malgré cela, elle n'évoqua pas la disparition du Pr Kogan ou l'assassinat des autres savants. Nicholas et elle avaient accepté l'événement et il était absurde d'en reparler. Maintenant, ils devaient aller de l'avant.

– Quelle est la mienne ? demanda-t-elle d'un ton résolu.

Carol lui tendit une sorte d'arme de poing futuriste dans son étui. La jeune fille la passa immédiatement à sa ceinture.

L'avatar de Nicholas en reçut une autre. Aussitôt, l'image d'une arme identique s'afficha sur son écran près de l'icône du sac à dos.

– Je crois que tout cela s'annonce palpitant, BH. Tremblez, Ombres de l'univers !

– Il nous manque le plus important, mais nous devons retourner à la salle de la mosaïque, dit Carol.

Les personnages virtuels de Nicholas et de Beth portaient les tenues bleues des aspirants astronautes, les casquettes de l'EEJA inclinées sur le côté, leurs nouveaux sacs à dos et leurs armes à la ceinture.

Les deux amis regagnèrent la salle des divinités dans un tout autre état d'esprit que quelques minutes auparavant. Sans pouvoir définir le changement imperceptible qui les avait affectés, ils éprouvaient une assurance tout à fait inédite jusqu'à cet instant. Ils n'avaient plus peur de rien ni de personne.

Sur la table de la salle aux énigmes, deux parchemins enroulés et attachés avec un ruban rouge, semblables à deux messages arrivés du Moyen Âge, les attendaient. Carol les prit et en remit un à chacun.

– Qu'est-ce qu'il y a dans ces parchemins ? demanda Nicholas en s'apprêtant à dénouer le ruban du sien.

– Avant de connaître la signification de ces rouleaux, vous devrez résoudre une devinette. N'oubliez pas qu'il s'agit du jeu des énigmes infinies. Pour avancer, vous devrez les élucider une à une.

– Et si nous n'y arrivons pas ? s'enquit Beth.

– Si vous mettez plus de vingt-quatre heures pour trouver la solution, le jeu sera terminé.

– Il y a quelque chose que tu ne nous as pas dit, Carol, murmura Nicholas.

– C'est tout à fait possible, NK. De quoi ai-je oublié de vous parler ?

– Du nombre de vies dont nous disposons pour accomplir la Mission Ourobore.

– Tu as raison. Mais j'ai pensé que c'était évident. Vous n'aurez qu'une chance pour arriver jusqu'à la fin. Si les ennemis de l'Essence du Mystère parviennent à vous vaincre, votre mission restera inachevée. Moi aussi, je risquerai ma vie pendant la partie. Cependant, même si je réussis à me sauver, cela ne servira à rien. Vous êtes les seuls à pouvoir posséder l'Essence du Mystère. Vous êtes les élus.

Nicholas tressaillit.

– Et si un seul d'entre nous survit ?

– Il devra tenter de finir la mission seul. C'est notre ultime chance de récupérer l'Essence du Mystère. J'ai bien peur qu'après la disparition du Pr Kogan, aucun autre aspirant de l'EEJA ne puisse essayer de nouveau.

– Qu'arrivera-t-il à l'Essence du Mystère, dans ce cas ?

Beth ne voulait rien laisser au hasard, après tout sa vie était en jeu, ne serait-ce que virtuellement.

– Elle tomberait sans doute entre les mains des assassins.

– Ça ne se produira pas tant que BH et moi serons vivants, assura Nicholas, sans préciser s'il se référait à leurs vies virtuelles ou à leurs existences réelles.

– Je vous protégerai autant que possible, vous pouvez en être certains.

– Où trouverons-nous la première énigme ? demanda Nicholas.

– Nous n'avons pas à bouger. Je vous la donnerai dès que vous serez prêts à commencer la Mission Ourobore.

– Nous sommes prêts, Carol. Vas-y, dit Beth avec impatience.

– Vous souvenez-vous des pseudonymes des membres de la Fondation Univers ?

Beth avait noté le nom des neuf étudiants de l'université de Cornell qui avaient signé le document fondateur.

– Je le sais. J'ai reporté la liste sur un papier quand tu en as parlé, dit-elle en farfouillant dans ses notes posées près de son clavier, puis

elle prononça lentement chaque mot. Lumière... Rose... Ciel... Vie... Pierre... Gothique... Lune... Art... et Étoile.

– Bien, BH. Je constate que tu es attentive à chaque détail, la félicita Carol.

– Ça m'avait échappé, avoua Nicholas. Désolé, je n'ai pas pensé à prendre des notes.

– Nous formons une équipe, NK. Une équipe invincible, déclara Beth, extériorisant son euphorie.

– Bien, dit Carol, en écartant la frange qui lui masquait les yeux. La première énigme de la Mission Ourobore contient le mot « lumière », qui correspond au pseudonyme du premier étudiant de Cornell qui a apposé sa signature sur le document original de la Fondation Univers en décembre de l'année 1953. Écoutez attentivement :

*La flamme vient de la mer
Comme symbole de lumière et de liberté ;
Songe éternel des génies
Qui illuminera l'humanité.*

Le Prestidigitateur

9

Un agent spécial du FBI attendait Taylor et Fowler sous le porche de la maison de Kenneth Kogan. C'était un homme de haute taille, dont l'allure évoquait celle d'un cadre de compagnie financière : costume gris à rayures, pas de cravate, chemise blanche et lunettes noires. Une crinière grisonnante à la coupe impeccable surmontait un visage à la peau souple, à l'expression de froide indifférence. Andrew McCloskey devait avoir une cinquantaine d'années et une grande expérience.

McCloskey se leva en entendant le crissement du gravier sous les roues d'un véhicule. *Sans doute la voiture de patrouille qui amène Tessa de Cornell*, songea-t-il. Il ne se trompait pas, mais la déduction était facile. Qui d'autre irait se perdre dans cette forêt touffue à la recherche d'une maison solitaire construite au milieu de nulle part ? Il consulta sa montre et sourit, Taylor était toujours aussi ponctuelle : il était quatorze heures trente pile.

La voiture de police s'arrêta près d'une vieille Dodge noire, un modèle sport, garée à l'ombre d'un arbre millénaire dont le tronc était si imposant qu'il aurait fallu deux hommes bras tendus pour l'encercler. L'agent Taylor descendit et s'approcha tout sourire d'Andrew McCloskey.

– Tu es aussi irrésistible que dans tes belles années, dit-elle en l'étreignant d'un geste affectueux.

– Mais je suis en plein milieu de mes belles années ! répliqua McCloskey, puis il la tint à bout de bras et l'examina de la tête aux pieds. Toi aussi tu es impressionnante !

– J'ai connu de meilleurs jours. En ce moment, chaque année m'en donne dix de plus, répondit Taylor.

– La vieillesse ne se risquera pas à t'approcher.

– Comment vont Lucy et les enfants ?

– Bien, bien... Comme toujours. Le petit est à l'université.

– Dieu du ciel, le temps passe ! Et toi qui prétends que nous sommes toujours jeunes...

Aldous Fowler était aussi descendu et attendait tranquillement,

appuyé contre le capot. L'agent Taylor avait omis de lui signaler que l'homme du FBI qu'ils devaient rencontrer chez Kenneth Kogan était l'un de ses vieux amis. Juste au moment où il se faisait cette réflexion, elle se tourna vers lui.

– Une minute, Andrew... J'aimerais te présenter le lieutenant Aldous Fowler, de la police criminelle de New York.

Fowler s'approcha en souriant et serra la main de McCloskey.

– L'agent spécial McCloskey est chargé de l'enquête sur la disparition de Kenneth Kogan. C'est le meilleur élément du FBI que je connaisse... Je peux le jurer sur l'honneur, conclut-elle en levant la main d'un air solennel.

– Ne faites pas attention à Tessa, elle est aussi excessive que séduisante. Je parie que tu n'as pas dit à Aldous qu'on t'appelait TT à l'académie de Quantico. Tessa Taylor. Téméraire et taquine ! C'était un jeu de mots sur la lettre T qui la définissait parfaitement, expliqua McCloskey, avec amusement.

– Tout le monde sait ça au FBI, souligna Taylor en riant.

Fowler en avait déjà entendu parler, mais il pensait que ce surnom avait été simplement forgé à partir des initiales de Tessa Taylor. En fait, il s'agissait d'un petit nom affectueux donné par ses camarades de promotion, désignant effectivement les premières lettres de son prénom et de son patronyme, mais aussi les traits les plus notables de son caractère.

McCloskey rejoignit les policiers qui attendaient des instructions à l'intérieur du véhicule de patrouille. Il les libéra, précisant qu'il ramènerait leurs deux passagers à Cornell, puis alla retrouver Taylor et Fowler.

– C'est comment là-dedans ? demanda Taylor en indiquant la maison d'un geste du menton.

– Plutôt en désordre.

Près de l'entrée, une tache sombre s'étalait sur le plancher de la terrasse. Fowler s'accroupit pour mieux observer les traces d'une grande mare de sang séché.

– Quelle était la race du chien de Kogan ?

– Un saint-bernard. D'après le rapport de la balistique, ils lui ont tiré dans la tête avec une arme de poing, probablement un FIE Titan, calibre 25. Mais auparavant, quelqu'un lui avait brisé la nuque à mains nues. Selon le vétérinaire qui a examiné le cadavre, il devait s'agir d'un individu d'une force peu commune.

– Dans ce cas, pourquoi ont-ils tiré sur ce pauvre animal, s'il était déjà mort ? demanda Taylor en étudiant à son tour la tache de plus près.

– Personne ne le sait. C'est peut-être le caprice sanguinaire d'un barbare, dit Andrew McCloskey.

– Entrons, proposa Taylor.

Au-delà de la simplicité extérieure de la façade de murs blancs avec de grandes fenêtres ouvertes sur la forêt, la maison de Kenneth Kogan n'était pas ordinaire. Elle comportait deux niveaux et un vaste grenier sous le toit d'ardoise, d'où saillait une cheminée de pierre. Au-dessus du garage, les antennes foisonnaient : paraboles conventionnelles et d'autres à la forme insolite de champignon inversé. Mais le plus extraordinaire était à l'intérieur, dispersé dans le chaos du mobilier détruit.

– Oh, mon Dieu ! s'exclama Taylor en franchissant le seuil.

– On dirait un petit centre de contrôle de la NASA !

C'était la seule chose qui était venue à l'esprit d'Aldous Fowler, émerveillé par tout ce qui l'entourait.

De grands panneaux de métal couverts d'interrupteurs et de diodes lumineuses étaient accrochés aux murs du salon, près d'immenses écrans digitaux et d'ordinateurs de tous modèles et de toutes tailles. La plupart étaient éventrés, montrant leur intérieur comme si on leur avait arraché les entrailles. Plusieurs tables avaient été démolies et s'étaient écroulées, entraînant tout ce qui était dessus. L'ensemble créait une atmosphère saugrenue, une sorte de désastre technologique.

– Qui est vraiment Kenneth Kogan ? s'enquit Aldous, abasourdi devant ce prodige de technologie aérospatiale éparpillé de toutes parts.

– Un authentique génie, un grand savant, un être unique, complètement inconnu jusqu'à sa récente disparition, répondit McCloskey d'un ton mystérieux.

– Que sais-tu de lui, Andrew ?

L'agent Taylor enfila des gants de latex qu'elle avait sortis de sa poche, pendant que McCloskey s'éclaircissait la gorge.

– Nous avons peu d'informations sur son enfance et sa jeunesse, à part son lieu de naissance, Pittsburgh. Il a fait ses études à l'université de Cornell...

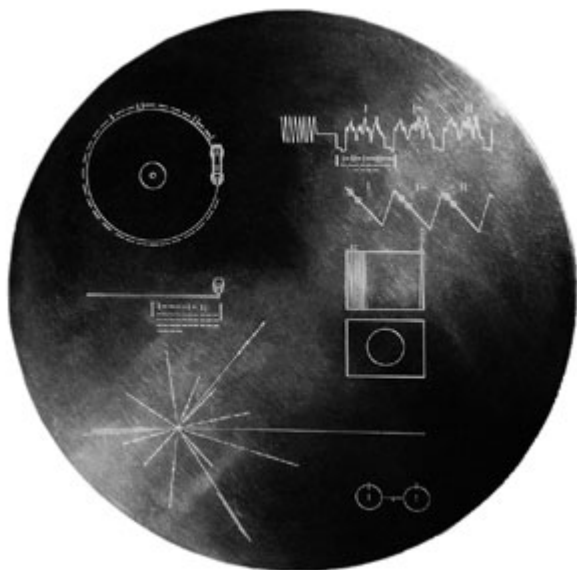
Taylor l'interrompt.

– Nous avons trouvé quelques renseignements, là-bas. Kenneth Kogan a vécu dans la résidence Tannhäuser pendant son cursus universitaire, ainsi que Paul Drester, John Seik et le défunt Adam Grosling, fondateur du Centre d'investigation neurologique de New York. Nous n'avons pas encore découvert leurs liens concrets, mais nous sommes certains que tout a commencé à Cornell.

– C'est un fait intéressant, sans doute, admit McCloskey. Curieusement, Kenneth Kogan a continué à collaborer avec l'université durant de longues années, y compris après avoir pris la direction de l'équipe de programmation des vols spatiaux de la NASA. C'était, pour ainsi dire, un homme assez timide et éclectique, qui n'aimait pas la

– Non, jamais, répondit le lieutenant.

L'agent Taylor secoua la tête, pendant qu'Andrew McCloskey retournait la feuille de papier et leur montrait l'image qui figurait au verso.



– Et cette photo, elle vous évoque quelque chose ?

Tessa et Aldous regardaient la feuille, incrédules. Si l'agent spécial McCloskey avait eu l'intention de les surprendre, il avait bien réussi son coup.

– C'est un médaillon ? demanda Taylor, incapable d'imaginer de quoi il pouvait s'agir.

– Froid... froid, dit Andrew McCloskey comme s'ils jouaient aux devinettes. Bon, je vous donne un indice. Vous avez déjà entendu parler de Carl Sagan ?

– Bien sûr... C'était un scientifique qui faisait des émissions à la télévision, non ? avança Aldous, sans être très certain de son information.

– Effectivement, confirma Taylor. Je les regardais de temps en temps... Comment ça s'appelait ?

– *Cosmos*, répondit McCloskey dans un murmure. Mais Carl Sagan a été bien plus qu'un célèbre animateur de télé. Pour ce qui nous importe, il suffit de retenir qu'il a été le principal promoteur, avec d'autres astronomes et scientifiques, du projet SETI.

– J'en ai vaguement entendu parler. Ils recherchent une éventuelle intelligence extraterrestre, c'est bien ça ?

– Dans le mille, Tessa. Pour ceux qui critiquent Carl Sagan, ce projet

était une sottise, une folie, une de ses lubies sur l'univers et la possibilité qu'il existe d'autres mondes développés comme le nôtre.

Aldous Fowler et l'agent Taylor commençaient à être perdus dans le flot d'informations que leur fournissait l'agent spécial McCloskey.

– Où veux-tu en venir, Andrew ? demanda Taylor pour essayer de cerner la question.

Si elle ne se trompait pas, ils étaient là pour enquêter sur les causes de la disparition de Kenneth Kogan.

– Chaque chose en son temps, Tessa. Je sais que ça peut vous paraître confus, mais vous y verrez bientôt plus clair.

– Avez-vous une idée de ce qui a pu arriver à Kenneth Kogan ? insista Fowler.

– Pas encore, non. En revanche, nous commençons à imaginer ce qui a motivé la fouille de la maison. Ils n'ont pas pris d'argent, ni aucun objet de valeur. Nous en avons conclu que ce qu'ils cherchaient et n'ont pas trouvé est sans doute en rapport avec la Mission Oubore de la NASA. C'est exactement ce que j'essaie de vous expliquer.

– Continue, Andrew, nous n'avions pas l'intention de t'interrompre. En fait, le lieutenant a un rendez-vous ce soir à New York qu'il ne peut pas manquer. Je lui ai donné ma parole qu'il rentrerait à temps, dit Taylor, à la grande surprise d'Aldous.

– Ne vous souciez pas de moi, je ne suis pas pressé.

– D'accord, j'essaierai d'être bref...

Andrew McCloskey prit une profonde inspiration, tentant de se souvenir où il s'était interrompu dans son récit.

– Ah, oui ! Je vous parlais du projet SETI, animé par Carl Sagan. Son idée était d'essayer de capter les ondes radio susceptibles de voyager dans l'espace. Pour ce faire, il a créé ce qu'on pourrait assimiler à des traceurs terrestres qui localiseraient et interpréteraient ces signaux quand ils les rencontreraient. D'après ce qu'on sait, le projet SETI n'a encore obtenu aucun résultat. Mais Carl Sagan a aussi imaginé une manière d'envoyer des messages à partir de notre monde à d'autres civilisations, y compris en dehors de notre système.

– C'est vrai ? demanda Aldous Fowler, incrédule.

– Aussi vrai que vous êtes debout ici en cet instant, affirma McCloskey. Carl Sagan a proposé cette idée, en apparence ingénue et presque puérile, à la NASA. Le 2 mars 1972, la sonde *Pioneer-10* a été lancée dans l'espace depuis cap Canaveral, avec pour mission d'explorer les planètes géantes du système solaire. Dans sa structure, on a inséré une plaque de métal gravée d'un message symbolique ; le dessin que je vous ai montré en est une copie. Une plaque identique est partie avec la sonde *Pioneer-11*, qui a décollé de cap Canaveral en 1973.

– Un message dans une bouteille lancée dans l'espace, murmura

Tessa avec étonnement.

- On pourrait dire ça dans le langage d'un naufragé.

- Il y a eu une réponse à ce message ? demanda Aldous Fowler.

- Pas à ma connaissance. Mais cinq ans plus tard, en 1977, la NASA a lancé deux nouvelles sondes spatiales, *Voyager-1* et *Voyager-2*, auxquelles on a adjoint un disque d'or, qui est celui que je vous ai montré sur cette photocopie en couleur. En plus des symboles que vous avez vus, on y a aussi gravé plusieurs musiques du monde, cinquante-cinq saluts dans presque toutes les langues humaines, un message du secrétaire général de l'ONU de l'époque, différents sons de la Terre, comme le vent ou la mer, et aussi cent quinze images de notre planète, de notre corps et de notre société.

- Où en as-tu appris autant sur la conquête spatiale, mon cher Andrew ? Je croyais que tu étais spécialisé dans les séquestrations de personnalités.

- Ce sont les aléas du métier, Tessa. Tu le sais bien.

- Et que s'est-il passé ensuite ? demanda le lieutenant.

- Les sondes *Voyager* et les disques d'or ont quitté notre système et continuent leur voyage stellaire depuis plus de trente ans. Les messages symboliques ont été conçus par un ami de Carl Sagan, appelé Frank Drake. Il y a un an, Kenneth Kogan a localisé une planète en dehors du système solaire qui a peut-être reçu un de ces messages, mais pour l'instant, nous ignorons comment il s'y est pris. Depuis, il dirige la Mission Ourobore, dont la destination secrète était cette planète avec une possibilité de vie intelligente.

- Et quel est le rapport avec ce que cherchaient les ravisseurs de Kogan ? demanda Taylor.

Andrew McCloskey respira profondément.

- La NASA ne connaît pas encore la situation exacte de cette planète. Seul le Pr Kogan le savait et c'est sans doute cette information que voulaient obtenir ces inconnus.

- C'est absolument inouï ! Nous sommes vraiment en train de discuter ovnis et extraterrestres ? Ça a l'air ridicule, murmura Tessa.

- Les ravisseurs de Kenneth Kogan ne partagent pas ton opinion.

- Carl Sagan est encore vivant ? demanda Fowler, déconcerté.

- Non, il est mort le 20 novembre 1996, il y a plus de dix ans. Il n'a pas vu son rêve se réaliser, mais Kenneth Kogan était sur le point d'y parvenir.

- J'imagine que Carl Sagan n'a pas été formé à Cornell. Nous l'aurions su, il devait avoir environ le même âge que Kogan, avança Taylor.

McCloskey sourit.

- En effet, il a obtenu son diplôme d'astronomie à l'université de Chicago...

– Bien, au moins nous n’aurons pas à nous préoccuper de chercher une relation quelconque avec les victimes des crimes. Ils ont tous étudié à Cornell.

– Je n’ai pas encore terminé, Tessa.

– Ah bon ?

– Oui, et ça va peut-être t’intéresser. Carl Sagan et son ami Frank Drake ont longtemps été titulaires de la chaire d’astronomie et de sciences de l’espace à l’université de Cornell.

Le Club Gótico

9

Susan Gallagher était satisfaite de sa vie. À trente ans, elle était une journaliste célèbre et respectée, les hommes se retournaient sur son passage pour contempler sa beauté de divinité insolite, elle jouissait d'une indépendance personnelle dénuée d'extravagances et la veille, elle s'était égosillée en encourageant les Detroit Pistons au Madison Square Garden de New York. Elle s'estimait bien lotie, il lui suffisait d'émettre un désir pour qu'il se réalise à l'instant, comme une héroïne de conte de fées qui bénéficierait de la protection d'une créature magique et invisible. Cependant, elle n'aurait jamais imaginé que l'énigmatique Walter Stuck la recevrait dans sa résidence privée de Greenwich Village, avec les honneurs dus à une princesse.

Walter Stuck demeurait dans un grand hôtel particulier restauré, qui avait accueilli un fastueux musée de cire jusqu'à la fin du ^{xx}e siècle, avant d'être définitivement fermé. L'endroit était situé derrière le noble Jefferson Market Courthouse. Bel édifice rouge de style gothique, le manoir semblait appartenir à un espace spatio-temporel différent, plus adapté à des chevaliers revêtus de brillantes armures qu'aux magnats du pétrole et de la finance, dont les existences flottaient entre les sveltes gratte-ciel de Manhattan. Et si Susan Gallagher avait été encline aux fantaisies et aux chimères, elle aurait pu penser qu'elle était la victime de quelque inexplicable sortilège ou d'un enchantement.

Walter Stuck la reçut au pied du perron, ouvrit la portière de la limousine et lui souhaita la bienvenue en lui baisant la main, tel un aristocrate européen.

– Merci d'être venue, Susan.

– Je dois admettre que vous avez réussi à m'impressionner, monsieur Stuck. Cet endroit est fabuleux.

– Attendez de voir l'intérieur, dit-il en lui offrant le bras.

– Comment dois-je vous appeler ? Sir Walter Stuck ?

– Appelez-moi simplement Walter, je n'ai jamais aimé les titres de noblesse.

Du perron, la fastueuse décoration des pièces du manoir délicatement illuminées apparaissait à travers les vitres.

Un majordome élégant vêtu d'un costume noir et d'un nœud papillon de la même couleur les reçut à l'entrée. L'homme corpulent, dont le crâne chauve soulignait les traits saisissants, la salua d'une révérence respectueuse et d'une esquisse de sourire, puis lui offrit une coupe de champagne. Walter Stuck perçut une étincelle d'inquiétude dans les jolis yeux bleus de son invitée.

– Ne faites pas attention à Otto, il est aussi inoffensif qu'une peluche, malgré son aspect troublant.

Embarrassée par ce mouvement de répulsion instinctif, Susan s'efforça de dissimuler ses craintes et adressa au majordome un « bonsoir » teinté d'excuses, tout en acceptant le champagne.

– Otto ne pourra pas vous répondre, on a dû lui trancher la langue quand il était jeune à cause d'une tumeur maligne.

Je vois que vous avez soigné l'ambiance jusqu'au moindre détail, songea à dire Susan. Mais elle ravala son sarcasme et attendit que le serviteur se retire pour demander :

– Comment l'avez-vous connu ?

– Otto était le veilleur de nuit du musée de cire qui occupait cet édifice depuis les années 1980...

– Cette maison était un musée de cire ? s'étonna la jeune femme.

– Et elle l'est toujours.

– Incroyable.

Susan regarda autour d'elle, s'attendant à découvrir quelque figure immortalisée au milieu du mobilier pompeux du hall.

– Quand une de mes sociétés financières a acheté le manoir, il était dans un état d'abandon lamentable. Les propriétaires étaient pressés de vendre et ils ont été ravis de le céder avec tout ce qui se trouvait à l'intérieur. Ce joyau historique n'avait aucune valeur à leurs yeux.

– Et Otto faisait partie du lot ?

– Le pauvre Otto avait vécu toute sa vie entre ces murs. Que pouvais-je en faire ? Si je l'avais abandonné à son sort dans la jungle de New York, il aurait été comme un faon au milieu d'une meute de hyènes. Il n'aurait pas survécu bien longtemps.

– C'était très généreux de votre part.

– J'ai eu pitié de lui, voilà tout. De plus, j'ai pensé qu'il pouvait continuer à être utile dans cette maison, puisqu'il la connaît mieux que moi-même. Il y a quelques années, j'ai chargé une équipe d'architectes et de décorateurs de la restaurer entièrement. Je leur ai demandé d'aménager les pièces de devant pour en faire ma résidence et de conserver le reste comme un musée particulier. La collection de statues de cire et les décors de l'époque du musée sont absolument admirables. Otto s'occupe de préserver son ancienne splendeur.

– Je pourrai visiter le musée ? dit Susan, avec une joie presque enfantine.

– Je vous préviens qu'il faut plusieurs heures pour parcourir toutes les sections, mais si vous désirez le voir, je serais enchanté d'être votre guide personnel. Et maintenant, si vous le voulez bien, passons dans un de mes salons préférés, j'y ai fait servir le dîner.

La Mission Ourobore

10

Il avait fallu moins de cinq minutes à Beth Hampton et Nicholas Kilby pour résoudre l'énigme proposée par Carol Ramsey. Cette fois cependant, ils n'avaient pas pu travailler ensemble. Chacun d'eux avait cherché la solution de son côté, sans pouvoir en discuter avec l'autre. Au début, cela leur avait paru un peu ardu, mais au fur et à mesure de leur analyse, ils ne tardèrent pas à comprendre qu'il s'agissait d'un lieu emblématique et historique de la ville de New York, connu dans le monde entier. La flamme qui arrivait de la mer comme symbole de lumière et de liberté évoquait la flamme dorée qui couronnait la torche brandie par la gigantesque figure érigée face au port de New York : la statue de la Liberté.

Beth et Nicholas communiquèrent leurs solutions à Carol Ramsey, par le biais de leurs agendas électroniques respectifs, comme elle le leur avait indiqué.

– Vous avez trouvé, répondit-elle. La statue de la Liberté est le point de départ de la Mission Ourobore. Selon les historiens, en 1886, la France a fait don aux États-Unis d'une immense statue pour célébrer le centenaire de leur indépendance. Il s'agit d'une allégorie dont le titre original est *La Liberté éclairant le monde*, œuvre du sculpteur français Frédéric Auguste Bartholdi.

» Comme vous le savez, cette statue brandit une torche à la flamme dorée dans sa main droite et tient une tablette dans la gauche, qui porte l'inscription « 4 juillet 1776 ». Cependant, selon la légende cachée dont je vous ai déjà parlé, la statue de la Liberté symbolise aussi un événement que seuls quelques sages de l'antique société de l'Ourobore connaissent : le transfert de l'Essence du Mystère de l'Europe aux États-Unis.

– C'est vrai ? L'Essence du Mystère est arrivée de France avec la sculpture ? demanda Nicholas, surpris.

Il se souvenait d'avoir lu que la statue avait été construite à Paris autour d'une structure métallique conçue par Gustave Eiffel, puis démontée et expédiée à New York en bateau.

Mais Carol Ramsey reprenait déjà la parole :

– C'est du moins ce que raconte la légende cachée. Parfois l'histoire et les légendes sont comme les deux faces d'une même pièce de monnaie. En ces temps reculés, les sages de l'Ourobore avaient compris que l'Europe était sur le point de perdre son hégémonie mondiale. Ils avaient aussi deviné que le continent n'allait pas tarder à s'enfoncer dans une spirale obscure de conflits qui risquait de mettre en péril l'existence de l'Essence du Mystère. Ils décidèrent donc d'assurer sa protection en l'envoyant dans une ville lointaine qui promettait de devenir une grande cité de l'avenir, ouverte à toutes les idées et à toutes les langues, où toutes les races de la Terre cohabiteraient en paix.

– Et ils ont choisi New York ? suggéra Beth.

– En effet. Ils savaient que New York serait rapidement la nouvelle capitale mondiale, et ils ont pensé à créer un symbole qui représenterait pour toujours l'esprit de l'Essence du Mystère. C'est-à-dire la préservation de la liberté de l'être humain, par-delà toute autre croyance qui le réduirait en esclavage. C'est aussi la signification de la couronne à sept pointes, la liberté irradiant tous les coins de la Terre.

– Alors, selon la légende, ce sont les sages de l'Ourobore qui ont conçu la statue de la Liberté et l'ont envoyée à New York, avec l'Essence du Mystère, résuma Beth.

– C'est exact. La statue de la Liberté n'est pas seulement le symbole de l'Essence du Mystère, mais aussi le lieu où elle était dissimulée. On peut l'imaginer comme un temple profane de la modernité, destiné à la protéger de ses ennemis.

– Si je comprends bien, les sages ont caché l'Essence du Mystère dans la statue ? répéta Nicholas, ébahi.

Saisie d'un frisson d'excitation, Beth lui répondit.

– Bien sûr, NK. C'est pour cela que l'énigme mentionnait cette flamme arrivant de la mer comme un symbole de lumière et de liberté, rêve éternel des génies qui illuminera l'humanité. C'est l'Essence du Mystère éclairant le monde. Je suis certaine que c'est la véritable signification du message et je parierais n'importe quoi que les sages de l'Ourobore ont dû la cacher dans la flamme dorée qui brûle au-dessus de la torche de la statue.

– C'est là que nous devons chercher, Carol ? s'enquit Nicholas.

– Ça peut être là ou n'importe où ailleurs.

– C'est une nouvelle devinette.

– Les énigmes de ce jeu sont infinies, NK.

– Je sais, le message de la formule est très clair. Je n'ai pas oublié.

Nicholas se remémora un bref instant le soir où il avait reçu le mail mystérieux, les illusions, les doutes et les craintes qu'il avait surmontés avec Beth. Il n'aurait jamais imaginé que la solution de

cette première énigme s'ouvrirait sur une longue suite de mystères, aussi fantastiques qu'inquiétants. Mais il était déjà trop tard pour reculer. Si l'avenir leur appartenait, comme le leur avait dit le Pr Kogan, ils ne pouvaient permettre de laisser l'Essence du Mystère tomber entre des mains scélérates, même si cela signifiait que sa propre vie et celle de Beth étaient déjà mêlées à un jeu aussi réel que dangereux.

La voix de Carol le sortit de ses réflexions.

– Maintenant, vous pouvez dérouler les parchemins.

Avec des gestes fébriles qui témoignaient d'une grande curiosité, les avatars de Beth et de Nicholas tirèrent sur les rubans rouges qui entouraient les manuscrits. Une nouvelle énigme s'afficha alors sur leurs moniteurs.



– C'est une carte ! Une carte de Manhattan ! s'exclama Beth, ravie.

– La carte de la légende cachée ! s'écria Nicholas de son côté, un peu ému.

Maintenant, ils savaient ce qu'ils cherchaient et où le chercher : la Mission Ourobore avait vraiment commencé.

Le Prestidigitateur

10

Une enveloppe fermée attendait sur la table. Aldous Fowler ouvrit le dossier du Prestidigitateur, passa les pièces en revue et en sortit celle qu'il cherchait. Il plaça les deux lettres côte à côte : elles étaient identiques. La calligraphie de l'adresse, le timbre et le sceau du bureau de poste de la 11^e Avenue, tout correspondait parfaitement. Aucun doute, le mystérieux auteur du labyrinthe s'était de nouveau manifesté. Le lieutenant prit la première missive avec deux doigts et la posa à l'écart, s'efforçant de préserver une éventuelle empreinte digitale de l'expéditeur.

Avant de manipuler le nouvel envoi, Aldous prit soin d'enfiler une paire de gants en latex, puis ouvrit délicatement l'enveloppe avec un canif et en sortit son contenu. Une photo, ou plus précisément une coupure de presse extraite d'une revue. Le cliché représentait un chimpanzé attaché sur un petit brancard. L'animal était bardé de câbles de couleurs différentes. Une sorte de casque métallique fixé au menton par une courroie lui enserrait la tête. Son regard exprimait une profonde détresse. Fowler avait vu la même expression dans les yeux des singes en cage, quand Harold Brannagh lui avait fait visiter les laboratoires et l'animalerie dans les sous-sols du Centre Grosling.

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une blague. Celui qui lui avait expédié cette lettre avait l'intention de lui communiquer quelque chose. Ce message contenait une information, une piste, indiquait un élément en rapport avec le labyrinthe du premier courrier. La photo du chimpanzé n'avait rien d'équivoque, elle évoquait simplement une expérience réalisée sur un primate. Cela ramenait Aldous au Centre Grosling, même si ce n'était évidemment pas le seul institut de recherche scientifique de New York qui utilisait des singes comme cobayes. D'un autre côté, ces lettres pouvaient aussi provenir de l'assassin. Une sorte de jeu où le criminel mettrait les enquêteurs au défi de l'arrêter ou, plus subtilement, de déchiffrer correctement les indices qu'il leur fournissait. En tout cas, l'auteur de ces messages en savait assez sur les assassinats pour ne pas être considéré comme un

simple plaisantin.

L'agent Taylor ne se trouvait pas dans son bureau, mais elle ne tarda pas à le rappeler.

– Bonjour, Aldous. Comment était le match d'hier soir ?

– Palpitant, les Pistons ont gagné avec un seul panier d'avance.

– Je suis ravie que vous ayez pu arriver à temps à votre rendez-vous. J'espère que votre sœur était heureuse de passer la soirée avec vous.

– Elle avait tout préparé depuis des mois pour que nous assistions ensemble à cette partie de basket. Par ailleurs, nous devions discuter de certains problèmes de famille.

– Je vois... Vous avez du nouveau ?

– J'ai reçu une autre lettre anonyme.

– Comme celle du rat et du fromage dans le labyrinthe ?

– Exactement. L'enveloppe, l'écriture et le sceau de la poste sont les mêmes, mais le contenu diffère.

Aldous marqua une pause, comme pour obliger Tessa à lui demander en quoi consistait le courrier.

– Une nouvelle plaisanterie ?

– Non. Cette fois, ça a l'air plus sérieux et réfléchi, agent Taylor. Il s'agit d'une coupure de presse où figure la photo d'un chimpanzé soumis à une expérience scientifique.

– Un chimpanzé ?

– Oui. Le singe a des capteurs placés sur tout le corps et porte un casque métallique.

– Vous avez trouvé un détail qui nous permettrait d'identifier le magazine qui a publié ce cliché ?

– Ce n'est qu'un morceau de page. Derrière, il y a l'image incomplète d'une voiture, peut-être une annonce publicitaire, expliqua Fowler.

– Et quelle signification donnez-vous à cette photo par rapport à notre affaire ?

– Difficile à dire, mais quand j'étais au Centre Grosling, j'ai vu quelque chose qui y ressemble.

– À un chimpanzé ?

– En fait, le directeur, Brannagh, m'a emmené faire le tour des installations, nous avons aussi visité les labos et l'animalerie. Là-bas, j'ai vu les singes qu'ils utilisent pour leurs expériences.

– C'est assez commun dans les centres de recherche.

– J'ai pensé la même chose. Mais de toute évidence, celui qui nous a fait parvenir cette coupure de presse attire notre attention sur les expériences scientifiques impliquant des animaux. Des expérimentations de cet ordre se déroulent précisément sur le lieu de travail du Dr Hart. Le lien entre cette deuxième lettre et les meurtres

des scientifiques semble indiscutable, vous ne croyez pas ?

– Vous avez raison, Aldous. Auriez-vous la moindre idée de l'identité de ce mystérieux correspondant anonyme ?

– Je ne vois que deux possibilités. D'abord, cela pourrait être l'assassin qui nous écrit pour se payer nos têtes, nous égarer, ou nous communiquer quelques pistes, sachant que même ainsi nous ne parviendrions pas à l'arrêter.

– J'étais arrivée aux mêmes conclusions. Notre homme pourrait être un psychopathe fanfaron ou un scientifique téméraire. Et la deuxième solution ?

– Quelqu'un tente de nous aider et n'ose pas agir ouvertement, sans doute par crainte. J'ai remarqué quelque chose sur les sceaux postaux, un détail qui ne cadre pas avec l'intelligence de notre assassin.

– Voilà qui est agréable à entendre. Qu'est-ce qui cloche ?

– Les enveloppes ont été expédiées du même bureau qui se trouve dans la 41^e Rue, à deux pas du Centre Grosling sur la 11^e Avenue.

– À la bonne heure ! Félicitations, Aldous. Je crois que vous êtes tombé sur un passage secret entre les cloisons du labyrinthe. Je vais donner l'ordre de mettre en place un dispositif de surveillance sur ce bureau de poste de toute urgence. Il serait étonnant que notre mystérieux correspondant résiste à la tentation de vous adresser un nouveau courrier anonyme.

– J'en suis convaincu.

Le Club Gótico

10

Pendant le repas, un quintette d'automates musiciens interpréta des œuvres classiques de grands génies de la musique comme Liszt, Mozart, Beethoven, Bach... De douces mélodies flottaient dans le décor majestueux du protocolaire salon romantique, créant une atmosphère subtile, teintée de mélancolie. Susan Gallagher et Walter Stuck bavardèrent avec animation de futilités qui se rapportaient parfois aux personnages de cire qui partageaient leur table, comme la romance passionnée de Marilyn Monroe et John F. Kennedy.

– Le pouvoir possède autant de séduction que la beauté, affirma Walter Stuck.

– Et l'amour dans tout ça ? répliqua Susan.

– C'est bien cette chose qui s'aplatit entre deux corps ?

Après le dessert, Susan alluma une cigarette et souffla la fumée au visage de John Kennedy avec coquetterie.

– Eh bien, Walter ! Je crois que tous tes invités sont impatients d'en apprendre plus sur ta vie.

– Je doute que mon passé les intéresse, répondit-il en regardant les répliques de cire.

– Mais moi, je suis certaine du contraire. Je te rappelle qu'il y a une interview à la télévision en jeu.

– Tu verras, j'ai eu une enfance assez pitoyable...

Susan pensa un instant à lui dire quelques mots de la fillette triste et malheureuse qu'elle avait été. Mais il valait mieux garder ces confidences personnelles pour une autre occasion et elle se contenta de demander :

– Comme Oliver Twist ?

– Plus ou moins, dit Stuck d'un ton dramatique. J'ai été abandonné à la naissance dans un orphelinat de Newport, dans le Rhode Island...

– Ça alors, je n'avais pas imaginé... Navrée, je ne voulais pas paraître frivole.

– Ne t'inquiète pas, la comparaison était inévitable, j'en ai conscience.

– Tu n’as jamais rien su de ta mère ?
– Jamais. Jusqu’à présent, j’ignore qui elle était et pourquoi elle m’a abandonné. Il y a quelques années, j’ai tenté de découvrir son identité, mais l’orphelinat de Newport n’existait plus. Personne ne sait où ont fini les archives.

– C’est terrible.

– À cinq ans, je me suis échappé de l’orphelinat pour la première fois. Ils ont mis plusieurs jours à me retrouver.

– Tu as erré seul pendant plusieurs jours ?

– Oui. Je dormais sur le port, dans un conteneur vide que j’avais trouvé ouvert. À l’époque, je voulais sauter dans un cargo et appareiller vers un endroit lointain. Peu de temps après, j’ai été transféré dans un autre établissement du Connecticut. Puis à l’âge de dix ans, je suis entré dans un collège pour orphelins de la ville de New York, dans le Queens. Un jour, le directeur m’a convoqué dans son bureau et m’a demandé de m’asseoir devant lui. « Mon petit, un ange gardien a croisé ton chemin », m’a-t-il dit sans faire de détours. Je ne comprenais rien à ce qu’il me racontait. Pendant un instant, j’ai même pensé que ma mère était revenue me chercher.

– Et ce n’était pas le cas ? s’enquit Susan, émue.

– Non, ce n’était pas cela. Mais c’était encore plus extraordinaire, si possible. Quelqu’un, un milliardaire inconnu qui ne désirait pas se faire connaître, avait effectué une sélection entre des centaines de jeunes orphelins de la côte Est. Et c’est moi qu’il avait choisi.

– Il voulait t’adopter ?

– Eh bien, je ne sais pas si on peut le dire ainsi. Mais ce qui est certain, c’est que cet homme était prêt à me considérer comme son fils, même si je n’allais jamais le rencontrer. Le directeur m’a expliqué que si j’acceptais, le millionnaire inconnu assurerait tous les frais de mon éducation à l’université d’Oxford, au Royaume-Uni. D’autre part, il ferait de moi l’héritier légitime de sa fortune.

– J’imagine que tu n’as pas laissé passer l’occasion.

– Évidemment ! Quitter ce collège du Queens, c’était déjà un accès à la liberté. J’étais disposé à faire le nécessaire pour ne jamais revenir dans un endroit aussi déplorable que celui-là. De plus, la seule idée de partir vers l’Angleterre aurait suffi à me décider. J’ai répondu que je ferais tout ce que mon ange gardien attendait de moi. Le directeur m’a demandé de jurer de ne pas le décevoir. À cet instant, j’ignorais que j’allais me retrouver à la tête d’un immense empire économique.

» Quelques jours plus tard, j’ai embarqué sur un transatlantique à destination de Londres. Là-bas, j’ai été accueilli par un homme à l’allure sévère, appelé Peter Nowlet, qui ensuite fut comme un vrai père pour moi. « Bienvenue à la maison, Walter », m’a-t-il dit en me serrant chaleureusement la main. Il a été mon professeur principal au

New College d'Oxford, jusqu'à mon entrée à l'université. Peter Nowlet enseignait l'histoire médiévale, c'est à lui que je dois ma passion pour le Moyen Âge et toutes mes connaissances sur cette période. Il m'a aussi appris à construire des maquettes. J'ai fabriqué des châteaux, des cathédrales, des abbayes, des palais, des villes entières... J'étais très heureux dans mon petit monde de pierres en carton-pâte et de chevaliers de plomb. Je dois admettre que j'ai passé les meilleures années de ma vie à Oxford. Après avoir terminé mes études universitaires et obtenu mon diplôme d'histoire, j'ai été engagé comme professeur dans l'établissement où j'avais été élève.

» Il y a quelques années, Peter Nowlet m'a informé que mon « ange gardien », l'inconnu qui m'avait offert sa protection pendant si longtemps, était gravement malade et voulait que je me charge de certaines de ses affaires dans le pétrole. Pour devenir son héritier, je devais aussi me trouver une maison à Manhattan et m'y installer après sa mort. C'était une des conditions du testament. Durant ce séjour, j'ai eu l'idée de créer le Parc médiéval de New York. Pour réaliser ce projet, j'ai donc acheté cet hôtel particulier avec sa collection de figures de cire et de décors d'époque. Maintenant, j'apprécie beaucoup ma vie parmi ces fantômes du passé, comme à la période où je construisais des maquettes médiévales.

– Tu n'as jamais su qui était ton mystérieux ange gardien ?

– Le destin m'a toujours refusé cette consolation. Peu après mon retour à Oxford, j'ai reçu la visite d'un avocat de New York. Il était venu m'informer de la mort de mon protecteur anonyme. Je suis revenu ici avec lui en avion privé pour régler les questions juridiques et prendre possession de mon incalculable fortune. Depuis, je n'ai jamais remis les pieds à Oxford.

– Pourquoi voulais-tu que je sache tout cela, Walter ?

– Je t'ai déjà dit que beaucoup d'Américains désirent en apprendre plus sur moi. En contrepartie, j'obtiendrai le financement complémentaire pour mon projet. Le budget se monte à plusieurs milliards de dollars, il ne serait pas sage que je supporte seul un investissement aussi considérable. Aucun homme d'affaires sain d'esprit ne ferait une chose pareille.

Susan Gallagher passa la main sur les broderies artistiques de la nappe en un geste aussi léger qu'une caresse.

– Je serai claire, Walter. Ton histoire me paraît très intéressante... Je dirais même passionnante et émouvante, mais les raisons que tu avances ne sont guère convaincantes. Elles ne l'étaient pas lorsque tu m'en as parlé au téléphone, et ce n'est toujours pas le cas. Si tu souhaites apparaître dans mon émission, il faudra te montrer plus persuasif... plus sincère, si tu préfères.

– Je t'ai aussi mentionné les insinuations du *New York Times* à

propos de mon projet et de mes croyances personnelles, n'est-ce pas ?
Eh bien, j'aimerais y répondre.

– Qu'ont-ils dit exactement ?

– Un chapelet de mensonges sans l'ombre d'un fondement. Les gros titres prétendaient que le Parc médiéval n'était qu'une nouvelle religion avec parc d'attractions. Quant au texte de l'article, il se permettait d'affirmer que la société commerciale servait d'écran à une secte religieuse.

– Y a-t-il du vrai dans ces accusations, Walter ?

Il se lissa les cheveux d'un geste agacé.

– Ce ne sont que des racontars. Bien sûr, au cours de la présentation du parc, j'ai fait référence à la nécessité pour l'être humain de se réconcilier avec Dieu. J'ai aussi laissé entendre que le Moyen Âge est pour moi plus qu'une passion : une véritable façon de vivre, un chemin qui mène à la plénitude spirituelle, une quête de l'éternité...

– C'est vraiment ton opinion ?

– Ces affirmations ont un objectif uniquement publicitaire. Il s'agit d'éveiller l'intérêt pour le Parc médiéval. À cette époque, les gens exprimaient leur foi d'une autre manière. Ils faisaient de grands sacrifices, accomplissaient des pèlerinages dans des lieux saints. Ils priaient pour assurer le salut de leurs âmes et atteindre la vie éternelle. Aux États-Unis, la connaissance du Moyen Âge est limitée, j'ai l'intention de permettre à tous de voir le passé de leurs propres yeux, de pénétrer jusqu'aux tréfonds d'un temps passionnant qui n'a jamais existé en Amérique.

– Sans vouloir t'offenser, je ne suis pas certaine que les Américains s'intéressent beaucoup à ton projet, dit Susan avec désinvolture. Plusieurs églises et des cathédrales sont de style gothique à New York, elles ne sont pas plus fréquentées pour autant. Les gens d'ici ont des choses plus importantes à faire.

– N'en sois pas si sûre, Susan. Déjà des milliers de citoyens, des petits porteurs, souhaitent participer au financement du futur Parc médiéval. Le Moyen Âge sera toujours à la mode.

– Pourquoi trouves-tu cette période aussi passionnante ?

– Aucune autre époque n'a été aussi mystérieuse et fantastique. As-tu entendu parler des Templiers ?

– Oui. Mais je ne pourrais pas t'en dire grand-chose.

– Il s'agit de moines-soldats qui ont combattu pendant les croisades. Les légendes médiévales leur attribuent la découverte d'un grand trésor en Terre sainte. Tu auras sans doute du mal à le croire, mais de nombreuses sociétés secrètes le recherchent encore.

– Ici, à New York ?

– Un peu partout dans le monde.

– Cela dit, il y a toujours des chasseurs de trésors perdus.

– Peut-être, mais pas comme ceux qui cherchent celui de l'ordre du Temple. Ceux-là n'hésitent pas à tuer pour arriver à leurs fins.

– Ils sont aussi cinglés que ça ?

– J'imagine que tu as entendu parler du meurtre de ces scientifiques, dit Walter Stuck, comme si la conversation avait naturellement dérivé sur le sujet.

Le cœur de Susan bondit. Il s'agissait de l'affaire sur laquelle enquêtait Aldous, avec cette femme du FBI.

– Bien sûr. Tout le monde est au courant...

Elle se garda de préciser que son frère participait aux investigations.

– Je parierais ma vie qu'une de ces sociétés secrètes se trouve derrière ces crimes, lui glissa-t-il à voix basse.

Il la fixait dans les yeux, comme s'il lui dévoilait un secret inavouable.

– D'où te vient cette certitude ?

– Parce que le mot « Kôt » est gravé dans la main droite des cadavres.

– Tu sais ce que signifie ce mot, Walter ?

– Non, pas encore. Mais au Moyen Âge, l'Inquisition marquait d'une croix la paume de nombreux hérétiques, ce qui permettait de les identifier rapidement.

– Les chercheurs ne sont pas des hérétiques, tout de même.

Walter Stuck prit un air de conspirateur.

– Les membres d'un grand nombre de ces groupes occultes considèrent les scientifiques comme les pires hérétiques qui aient jamais existé. Pour l'instant, je tente de trouver la signification de ce mot pour découvrir une éventuelle relation cachée avec une de ces confréries.

– Je crois que tu devrais parler de ça avec mon frère Aldous.

Walter Stuck feignit la surprise, mais à la vérité il éprouvait une profonde satisfaction : Susan Gallagher avait mordu à l'hameçon.

La Mission Ourobore

11

À la fin des cours, au lieu de prendre le bus scolaire, Nicholas Kilby et Beth Hampton se dirigèrent vers une sortie de métro voisine. Ils consultèrent les itinéraires des lignes qui menaient vers le siège du FBI, au sud de Manhattan. Au cours de la matinée, ils avaient décidé de parler aux autorités avant de continuer la Mission Ourobore. Il fallait informer la police de ce qu'ils savaient sur les assassinats des savants et la disparition de Kenneth Kogan. Cela aiderait peut-être à arrêter les assassins et à éviter d'autres morts – y compris la leur.

À cette heure de l'après-midi, un voile de nuances grises filtrait la lumière dans les rues, mais son éclat doré se reflétait sur les façades des gratte-ciel orientés vers l'ouest. À l'intérieur de la bouche de métro, une foule multicolore circulait dans les deux sens, telle une fourmilière affairée au crépuscule.

– C'est par ici, dit Nicholas.

Il attrapa la main de Beth pour l'empêcher d'être entraînée dans une mauvaise direction par le torrent humain.

Ils parcoururent un dédale de couloirs et d'escaliers avant de passer les portillons de contrôle de leur ligne. Peu après, une sourde rumeur de tempête lointaine suivie d'une bourrasque fraîche annonça l'arrivée de la rame.

Beth n'avait pas l'habitude des trajets en métro. Au milieu de la foule silencieuse du wagon, elle avait l'impression d'être prisonnière d'un sarcophage géant rempli de corps momifiés. Elle s'accrochait avec nervosité à la main de Nicholas.

– Il nous reste combien de stations ?

– Sept. Nous n'allons pas tarder à arriver.

Beth poussa un soupir, comme si l'air lui manquait.

– Il fait chaud, là-dedans. Je me sens un peu oppressée.

– Détends-toi, ma vieille. Je suis là.

Lorsque Tessa Taylor fut informée qu'un garçon et une fille de quinze ans souhaitaient lui parler de l'affaire du meurtre des scientifiques, elle pensa qu'il s'agissait de deux élèves du secondaire

qui voulaient une interview pour le journal de leur lycée après avoir remarqué son nom dans la presse ou sur Internet.

– Voyez-vous un inconvénient à consacrer quelques minutes à ces gamins, Aldous ? demanda-t-elle après avoir posé la main sur le micro de son téléphone.

– Absolument pas.

Après leur conversation téléphonique de la matinée, tous les deux s'étaient retrouvés pour le déjeuner dans un restaurant près de Columbus Circle, puis avaient regagné le siège du FBI pour mettre la dernière touche au rapport sur leur visite à Cornell.

Une des femmes du FBI, dont les lunettes orange tranchaient vivement sur la peau noire, frappa à la porte vitrée, puis ouvrit.

– Voilà les enfants, agent Taylor.

Beth et Nicholas entrèrent timidement, mais leurs yeux brillaient avec une vivacité inhabituelle.

– Eh bien, jeunes gens ! Que puis-je faire pour vous ? demanda Tessa.

Derrière son bureau, elle s'efforçait de prendre un air affable. D'abord, elle attribua le regard intense de ses visiteurs à la timidité, mais elle comprit rapidement que les deux lycéens qui piétinaient d'un pied sur l'autre devant elle n'étaient pas aussi candides que le laissaient penser les apparences.

Fowler se leva et se posta discrètement à l'écart, comme pour signifier sa qualité de témoin neutre.

– Installez-vous confortablement, dit-il cependant.

– Merci, monsieur, répondit Nicholas sans bredouiller.

Il céda le passage à Beth, qui prit place sur le siège de droite. Lorsqu'ils furent tous les deux assis, il continua :

– Je m'appelle Nicholas Kilby et mon amie, Beth Hampton. Vous êtes l'agent spécial Taylor ?

Tessa hocha la tête, puis ajouta :

– En effet.

L'audace de ses jeunes visiteurs l'amusait. Ils avaient réussi à se glisser dans son bureau, sans que personne ne sache très bien pourquoi. En revanche, ils semblaient avoir une idée très claire de ce qu'ils attendaient d'elle. Elle laissa donc l'initiative au garçon.

Néanmoins, ce ne fut pas Nicholas qui prit la parole, mais Beth, qui ne voulait pas être reléguée au second plan.

– Nous sommes ici parce que nous pensons avoir des informations importantes à vous communiquer sur la série de meurtres qui viennent d'être révélés.

Taylor sursauta et échangea un regard surpris avec Fowler. Puis elle fixa la jeune fille dans les yeux.

– Tu parles des savants assassinés ?

– Et aussi de la disparition du Pr Kogan.

– Ils étaient tous membres de la Fondation Univers, compléta Nicholas.

Autant éviter les détours inutiles. Ainsi, ils les prendraient au sérieux, songea-t-il. Ils n'étaient pas des enfants qu'on pouvait traiter comme des demeurés.

– La Fondation Univers ? répéta l'agent Taylor, qui allait de surprise en surprise.

– C'est une organisation fondée par neuf étudiants de l'université de Cornell, en 1953, débita Nicholas d'un trait. Cependant, ils ont signé leur document fondateur en utilisant des pseudonymes. Paul Drester, John Seik et Kenneth Kogan en faisaient partie. L'objectif de la Fondation était de développer une science au service de l'être humain et d'apporter des réponses définitives aux grandes énigmes de l'univers. Il y a une mosaïque à Cornell qui symbolise tout ça. D'un autre côté, il y a aussi la mission secrète de la NASA qui projette d'envoyer l'homme vers une planète lointaine sur laquelle on a détecté l'existence d'une vie intelligente...

Le visage de Tessa devint livide, comme si elle souffrait d'un brusque et violent accès de nausée.

– Attendez, attendez ! s'exclama-t-elle en levant les mains. Nous ne pouvons pas écouter cette histoire incroyable hors de la présence de vos parents et de celle d'un procureur des mineurs...

Ce fut au tour de Beth et de Nicholas d'échanger des regards perplexes. Ils n'avaient pas envisagé ce cas de figure. Leur visite au FBI s'avérait plus compliquée qu'ils ne l'avaient escompté.

– Laissez-les continuer, agent Taylor. Ils mettent en place les pièces qui nous manquaient pour comprendre enfin ce casse-tête. Nous solliciterons l'autorisation de leurs parents pour utiliser ces informations.

– Ce que disent ces enfants est trop important et grave pour prendre leur déclaration à la légère. Le plus abruti des avocats de la ville réussirait à faire annuler leur déposition. Sans compter qu'il nous enverrait à l'ombre pendant un bon moment pour avoir violé les droits constitutionnels de deux témoins mineurs. Je ne peux pas courir ce risque. Conduisez ces jeunes gens dans la salle de conférence et demandez-leur les coordonnées de leurs parents pour tâcher de les joindre. De mon côté, j'appelle immédiatement le procureur.

Ni la mère de Beth ni les parents de Nicholas n'en crurent leurs oreilles quand un lieutenant de police les informa par téléphone qu'ils devaient rejoindre au plus tôt le siège du FBI, où se trouvaient leurs enfants. Fowler eut beau leur répéter de ne pas s'inquiéter et leur assurer qu'il ne s'agissait que d'une formalité de routine, aucun d'eux ne se calma avant d'avoir rencontré l'agent Taylor. Avec l'aide d'un

procureur des mineurs compréhensif, elle leur expliqua l'affaire dans le détail et on put enfin recueillir les déclarations de Beth et de Nicholas.

– Ils peuvent être fiers d'eux, dit Tessa. Leur témoignage nous a fourni des informations essentielles sur cette affaire délicate. Sans eux, nous n'en aurions peut-être jamais eu connaissance.

Le procureur, un homme jeune dont la sobriété du costume gris clair était sérieusement menacée par les rayures criardes de sa cravate, se crut obligé de mettre son grain de sel.

– En effet, Beth et Nicholas ont fait preuve d'un sens des responsabilités impressionnant pour leur âge. À leur manière, ce sont de vrais petits héros, dit-il en riant. Peu de jeunes auraient pensé à venir apporter leur témoignage directement au FBI.

Quant à Aldous, il se contenta d'ébouriffer affectueusement les cheveux de Nicholas et de lancer un clin d'œil à Beth.

Ces quelques paroles et manifestations d'approbation suffirent à M. et Mme Kilby pour se sentir fiers de leur rejeton. Ils le ramenèrent à la maison en le couvrant de baisers, comme s'il venait de terminer une brillante opération à cœur ouvert. En revanche, Mme Hampton se montra plus critique et le fit savoir à Beth dans la voiture, pendant qu'elles rentraient par Madison Avenue.

– Tu ne crois pas qu'avant de courir au FBI, tu aurais dû m'en parler ?

– Nous y avons pensé, maman, je t'assure... Mais nous ne voulions pas vous inquiéter pour rien.

– Posséder une information inconnue de la police sur ces horribles meurtres ? Ce n'est rien, pour toi ?

Beth n'avait pas besoin de réfléchir à ses réponses. Lorsqu'ils avaient décidé de s'adresser à la personne chargée de l'enquête, ils n'avaient pas prévu l'épisode de la convocation de leurs parents et la présence du procureur. Mais ce rebondissement inattendu n'avait pas bousculé leurs plans. Ils n'avaient révélé aux forces de l'ordre que les renseignements sélectionnés avec soin au préalable. Maintenant, il suffisait d'agir avec les mêmes réserves en cas de nouvel interrogatoire.

– Au début, nous pensions que ça n'avait pas beaucoup d'importance. Nous n'avons jamais imaginé que la police ignorait l'existence de la Fondation Univers.

– Vous leur avez vraiment dit la vérité à propos de ce site sur Internet ?

– Oui, maman, prétendit Beth. La page du Pr Kogan et de l'histoire de son groupe de scientifiques a disparu du réseau. Tu l'as bien vu quand ils ont essayé, là-bas.

– L'agent Taylor m'a assuré que vous n'aviez rien à craindre, votre

témoignage restera secret. Maintenant, vous êtes des témoins protégés.

– C'est mieux comme ça. Je préfère mettre tout ça derrière moi au plus vite, dit Beth d'une voix lasse.

Mais la jeune fille savait qu'elle était loin d'en avoir fini avec cette mystérieuse affaire.

Le Prestidigitateur

11

– Mes indics m’ont révélé où vous étiez.

Fowler s’apprêtait à déjeuner dans une cafétéria proche du siège du FBI, lorsque l’agent Taylor se planta à côté de la table, semblant surgir de nulle part. Il leva les yeux en souriant, sans dissimuler son plaisir de la revoir.

– Que diriez-vous de spaghettis *vongole* ? Ils sont délicieux ici.

– J’accepte volontiers votre invitation, répondit Tessa en s’installant face à lui.

Aldous appela le serveur et lui commanda un autre plat et une bouteille de vin mousseux.

– Vous êtes amateur de cuisine italienne, si je comprends bien, constata Tessa.

– Je suis un grand mangeur de pâtes, elles sont riches en glucides.

– Je préfère les salades.

– Si vous voulez, je peux leur demander de vous en apporter une au roquefort, par exemple. Ça devrait vous plaire.

– Ne vous donnez pas cette peine. Ce sera parfait de changer de régime pour une fois.

– Je vous croyais à Washington.

– J’y étais. Je suis arrivée depuis peu.

– Il y a des turbulences dans les hautes sphères ?

– Disons que le vent se lève.

– Alors, ça y est, les pressions ont commencé ?

– Elles viennent du plus haut niveau. Ils attendent des résultats immédiats et les hypothèses ne les intéressent pas.

– Mais dorénavant, l’enquête sera plus difficile. Tout le monde connaît le *modus operandi* de l’assassin. Aucun détail secret ne nous permet de distinguer les pistes fiables des impasses. Certains parlent même d’enlèvements par des extraterrestres pour expliquer l’extraction des cerveaux de nos victimes.

Tessa Taylor sourit d’un air ironique.

– Un commentateur de télé est allé jusqu’à affirmer que nos

scientifiques ont attiré l'attention d'êtres venus d'ailleurs. Ces créatures évolueraient déjà parmi nous pour exterminer l'espèce humaine, ajouta-t-elle.

– Nous sommes tous devenus cinglés.

– Vous avez peut-être raison. Mais ça ne doit pas nous empêcher de continuer à parcourir le labyrinthe. Je voulais justement vous en parler.

Le serveur posa devant eux deux verres de lambrusco.

– J'ai chargé les gars des statistiques de réaliser une étude sur les résidents du Tannhäuser pendant les cursus universitaires de 1949 à 1955. Si on se fonde sur les registres d'inscription de Cornell, près de mille étudiants y ont vécu pendant cette période. En 1949, quand Kenneth Kogan et Adam Grosling y sont arrivés, ils étaient cent vingt. Trente d'entre eux sont morts de diverses manières, dont Grosling. Si nous enlevons aussi de la liste Kogan, le disparu, il nous reste quatre-vingt-neuf anciens étudiants de la même promotion. Les prochaines victimes pourraient se trouver parmi eux, voire l'assassin lui-même.

– Des vieillards de soixante-dix et quelques années, quand même.

– Oui, et la majorité d'entre eux sont devenus cadres supérieurs, gestionnaires financiers, architectes, professeurs, avocats, ingénieurs, économistes ou scientifiques à la retraite. Ils sont répartis à travers tout le territoire des États-Unis. Des agents de nos bureaux locaux iront tous les interroger. J'espère que ce ratissage nous fournira une piste. Ils doivent être nombreux à avoir connu les victimes.

Fowler prit une longue gorgée de vin.

– Y a-t-il des femmes dans ces listes ? demanda-t-il ensuite.

– Aucune. Tannhäuser était une résidence exclusivement masculine.

– Le Dr Hart ne cadre toujours pas dans le tableau.

– Je ne serais pas aussi catégorique.

– Vous avez trouvé quelque chose qui la relie aux autres ?

– Je suis arrivée à la conclusion qu'elle devait tout savoir sur Adam Grosling. D'autre part, si elle était effectivement sa maîtresse, elle devait aussi connaître l'existence de cette chose énigmatique et compromettante que recherchaient les ravisseurs de Kenneth Kogan dans sa maison. Quelque chose qui a tant de valeur qu'on ne recule pas devant le meurtre pour l'obtenir.

– De toute évidence, Paul Drester, John Seik, Kenneth Kogan et Adam Grosling appartenaient à un groupe lié par un rapport particulier. Je ne sais... Un club universitaire, un collectif politique, une association scientifique...

– Ou une société secrète, suggéra Tessa.

– Exactement... Mais dans quel but l'auraient-ils fondée ? Que cachaient-ils, et pourquoi ?

L'agent Taylor commença à manœuvrer sa fourchette dans le plat

de spaghettis.

– Un des étudiants qui résidait au Tannhäuser avec Kogan s'appelait Jacob Bloom, expliqua-t-elle. Il est professeur honoraire de l'université de Columbia. Ses spécialités sont l'histoire ancienne, les sociétés secrètes et la symbolique cryptique. Je suis rentrée de Washington pour le rencontrer demain.

– Je peux vous accompagner ? J'aimerais...

La sonnerie du téléphone de Tessa interrompit Fowler.

– Ici Taylor.

Une voix déformée résonna dans son oreille. Elle actionna instinctivement les fonctions mains libres et enregistrement de l'appareil. Aldous sursauta en entendant les paroles du correspondant.

– Dites à votre chef d'ajouter un nouveau cadavre à sa liste de savants assassinés. Vous le trouverez dans sa maison de la plage à Atlantic City. Il s'appelle Lars Murliken.

L'agent Taylor approcha le mobile de ses lèvres.

– Qui êtes-vous ? Pourquoi devrais-je vous croire ?

– Parce que je suis Kôt.

Le Club Gótico

11

L'entrée de Susan Gallagher au rez-de-chaussée des studios de NBC fut saluée par une salve d'applaudissements des concierges et des réceptionnistes. D'abord, elle pensa que cet accueil triomphal était destiné à quelqu'un d'autre et se retourna pour voir qui était aussi acclamé. Mais rapidement, elle remarqua que tous les regards étaient fixés sur elle, puis que l'immense hall de l'édifice était rempli de gerbes de fleurs de toutes les couleurs et les espèces imaginables.

– C'est pour vous, annonça un vigile, guettant sa réaction devant ce cadeau aussi inattendu que généreux.

Susan regarda autour d'elle, médusée.

– C'est le seul endroit des studios où tous les bouquets pouvaient tenir, précisa en souriant une des jeunes standardistes.

Une hôtesse de la réception s'approcha et lui remit une petite enveloppe fermée. Tremblant d'émotion, Susan peina un peu à l'ouvrir, mais finit par en sortir une carte de visite et la lut en silence : « Hier, tu faisais partie de mes rêves, aujourd'hui, tu fais partie de ma vie. Je t'aime, Walter. »

La jeune réceptionniste se pencha et lui parla à l'oreille, comme si elle lui confiait un secret.

– Le patron vous attend dans votre bureau. Il n'a pas l'air content du tout, il n'a pas arrêté de vous demander. Je vais le prévenir que vous êtes là, ça le calmera.

– Merci. Merci à tous.

Tilfor Wallace, le réalisateur de l'émission, se trouvait derrière le bureau de Susan. Lorsqu'elle entra, il ouvrit de grands yeux, comme s'il venait de voir une apparition.

– J'espère que tu as une excuse convaincante pour avoir laissé ta rédaction au grand complet attendre ton arrivée toute la matinée.

– Cette nuit, j'ai travaillé jusqu'à l'aube pour cette émission. Au lieu de me faire des reproches, tu devrais me payer des heures supplémentaires. L'équipe n'avait pas besoin de moi pour préparer la prochaine interview.

– C’est exactement ce qu’ils vont faire dorénavant ! Tu es virée !

Susan Gallagher s’esclaffa.

– Quand te décideras-tu à cesser ces stupides menaces de licenciement chaque fois que tu m’en veux pour quelque chose ? Je ne suis plus une gamine qu’on peut effrayer avec le grand méchant loup pour l’obliger à faire ses devoirs.

– Pour moi, tu es toujours une petite fille, Susan. Et cette fois, je te parle sérieusement. Si tu ne contrôles pas tes velléités d’indépendance, tu devras chercher un autre contrat.

– Allons, Tilfor, nous nous connaissons depuis des années, nous avons travaillé ensemble nuit et jour à l’époque héroïque jusqu’à former une formidable équipe de journalistes. Et maintenant, nous occupons les premières places dans les mesures d’audience. Tu sais bien que rien ne m’importe plus que cette émission.

– Alors, tu devrais la prendre plus au sérieux.

– Et je l’ai fait, Tilfor. Si j’ai loupé la conférence de rédaction ce matin, c’est seulement parce que j’étais fatiguée et que je ne me suis pas réveillée.

– La Belle au bois dormant est un personnage de conte. Si elle avait été réelle, quelle que soit la puissance du sortilège, on l’aurait tirée du lit pour accomplir sa journée de travail, ironisa le réalisateur, de meilleure humeur.

– La Belle au bois dormant ne t’apporterait pas le genre d’infos que j’ai réussi à obtenir.

L’attitude de Tilfor changea comme la couleur de peau d’un caméléon dans un nouvel environnement.

– J’ai hâte d’entendre ça.

– C’est en rapport avec les crimes des savants.

– Ça sent le scoop.

– Je ne cesse jamais de travailler, même quand je dors, tu devrais le savoir.

– Sur toutes les chaînes, on se pose des centaines de questions sur cette affaire. Ça fait autant de bruit dans le public que l’assassinat des frères Kennedy.

– Nous apporterons de nombreuses réponses à ces questions.

– Comment comptes-tu t’y prendre ?

– En recevant Walter Stuck. Il en sait beaucoup sur ce qui s’est passé.

– Donne-moi un exemple.

– Il pense qu’une société secrète médiévale se cache derrière ces meurtres.

La Mission Ourobore

12

– Nous l'avons échappé belle, NK, dit Beth, depuis le calme de son vaisseau interplanétaire BH.

– En plus, ça a été tout bénéf. En rentrant, mes parents m'ont acheté des bonbons. Ma mère prétend qu'il faut adoucir les moments difficiles de l'existence, sinon ils deviennent de douloureux souvenirs.

– S'ils connaissaient toute la vérité, à l'heure qu'il est, tu serais interné dans une maison de correction du Bronx, le taquina Beth.

– Nous ne devons pas prendre ça à la légère, BH.

– Tout à l'heure, l'agent Taylor a dit que nous étions maintenant des témoins protégés par le FBI.

– Tu crois qu'ils découvriront le jeu ?

– Tu parles ! Ils ne savent même pas que l'EEJA existe vraiment ! De toute façon, ils n'apprendront que ce que nous voudrions bien leur révéler. Et pour l'instant, je ne vois pas en quoi l'objectif de la Mission Ourobore pourrait les intéresser. Comme tu dis, ce n'est qu'un jeu virtuel sur Internet, fit remarquer Beth.

– Nous devrions en discuter avec Carol, tu ne crois pas ? Elle ignore que nous avons contacté la police.

– Et si elle pense que nous l'avons trahie ? Elle nous a prévenus que nous étions les seuls à pouvoir connaître la véritable histoire de l'Essence du Mystère.

– Et c'est bien le cas, BH. Si nous avons parlé au FBI de la Fondation Univers et des neuf étudiants qui l'ont créée, c'est pour éviter qu'il n'y ait d'autres victimes. Ces informations peuvent aussi les aider à retrouver le Pr Kogan. Ne serait-ce que pour ça, je suis certain que Carol sera contente.

– Nous verrons bien. Elle est peut-être encore là où nous l'avons laissée.

Le Prestidigitateur

12

L'agent Taylor n'eut pas plus de difficulté à localiser sa destination sur la côte d'Atlantic City que si elle avait dû repérer la fumée d'un incendie au milieu d'un bois. Vus du ciel, les gyrophares bleu et rouge des quatre voitures de patrouille composaient un panneau publicitaire psychédélique le long de la clôture qui séparait la maison de la plage. Tessa avait demandé à la police du New Jersey d'envoyer des hommes au domicile du savant assassiné. Ils devaient y attendre son arrivée et celle d'un lieutenant de la Criminelle de New York. L'hélicoptère avait survolé les cent cinquante kilomètres entre Manhattan et la scène du crime en une vingtaine de minutes.

La maison de Lars Murliken se dressait face à la mer, à quelques pas de leur héliport improvisé. Quelques mouettes croisant au-dessus des vagues accueillirent les nouveaux venus avec une bordée de criaillements hystériques. Taylor et Fowler saluèrent les hommes de garde.

La porte était ouverte, mais aucun des policiers n'avait franchi le seuil, de peur de contaminer d'éventuelles traces du criminel. L'agent Taylor dégaina le petit pistolet qu'elle portait sous son blouson, puis fit signe à Aldous Fowler de rentrer par un côté, pendant qu'elle prenait par l'autre. Ce n'était qu'une précaution de routine. Il semblait en effet peu probable qu'il y ait quelqu'un à l'intérieur, hormis le corps sans vie et sûrement sans cerveau d'un autre scientifique.

Pendant le vol, Aldous s'était informé sur Lars Murliken. L'homme avait étudié la chimie à Cornell, mais surtout, il avait vécu à la résidence Tannhäuser à la même période que ses condisciples assassinés et le disparu Kenneth Kogan. Contrairement à ce qu'il avait d'abord pensé, Aldous se disait maintenant que le tueur réglait un compte avec le passé, le présent, et peut-être l'avenir.

Un escalier de bois conduisait à l'étage supérieur, où devaient se trouver la chambre à coucher et la victime. Fowler entra dans la pièce. Allongé dans la même position que Katie Hart, Murliken était vêtu de son pyjama, ses pupilles ternes fixaient le plafond et ses traits

impavides ne reflétaient aucune émotion.

– Tout a l'air de correspondre avec les autres meurtres, dit Taylor à voix basse.

Elle contemplait aussi le cadavre qui semblait plongé dans une transe hypnotique.

– Et on retrouve encore cette marque, souligna Fowler.

Il s'approcha pour observer en détail le mot « Kôt » gravé au fer dans la main ouverte du mort.

Tessa jeta un coup d'œil dans la pièce. À première vue, rien ne sortait de l'ordinaire : papier peint tapissant les murs, rideaux crème un peu défraîchis, meubles d'acajou, quelques livres sur la table de chevet, près d'un antique réveille-matin. Une forte odeur de chair brûlée imprégnait l'atmosphère.

– Vous voyez, Aldous, je ne vous en avais jamais parlé, mais avez-vous remarqué qu'il n'y avait pas de téléviseur chez les victimes ? Dans aucune des pièces. C'est un détail sans importance, mais je n'arrête pas d'y penser.

– En bas, il y a deux ordinateurs. On peut imaginer qu'ils s'informaient et communiquaient entre eux par Internet.

– Tiens, un autre truc bizarre. Jusqu'à présent, les archives informatiques analysées par nos spécialistes n'ont détecté aucun type de communication entre nos savants morts. Pas même un petit courriel pour se donner des nouvelles ou proposer de se voir... Rien du tout, dit-elle en sortant de la pièce.

Lars Murliken était complètement chauve et sa tête ne présentait aucune trace, pas le moindre signe que quelqu'un ait tenté d'accéder à son cerveau. Fowler continua son examen du corps en prenant soin de ne pas le toucher. Soudain, il aperçut quelque chose d'étrange dans la main gauche presque refermée. Il saisit légèrement le poignet et le fit pivoter. Après avoir écarté les doigts quasi momifiés, il découvrit une marque qui n'apparaissait chez aucune autre des victimes.

– Vous devriez venir voir ça ! cria-t-il.

L'agent spécial du FBI qui inspectait la salle de bains regagna la pièce en trombe.

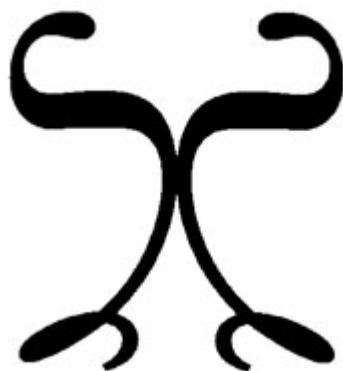
– Qu'avez-vous trouvé, Aldous ?

Elle suivit le regard de Fowler jusqu'à la main gauche du corps.

– Par tous les diables ! Qu'est-ce que c'est ?

– On dirait un symbole ésotérique, répondit le lieutenant.

Il s'empressa de sortir son calepin pour reproduire le motif.



– Ce... Cette espèce de signe ne figurait pas sur les autres cadavres, dit pensivement Tessa.

– Mais pourquoi précisément sur celui de Lars Murliken ?

– J'ai peur que nous n'ayons pas encore de réponse à cette question. Aldous Fowler examina son dessin et plissa les yeux.

– C'est curieux, murmura-t-il.

– Faites voir...

Tessa prit le bloc et regarda à son tour le croquis comme l'avait fait Fowler.

– Vous les distinguez ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas immédiatement.

– Bien sûr, finit-elle par articuler. On dirait deux serpents dressés sur leurs queues enroulées et unis par le thorax.

– C'est une symétrie.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'y connais rien aux symboles ou à l'ésotérisme, mais je jurerais qu'il s'agit d'une dualité entre deux êtres. Deux forces antagonistes, mais égales.

Le Club Gótico

12

Le Conseil suprême du Club Gótico s'était réuni dans les souterrains du manoir de Walter Stuck. Vêtus de leurs habits noirs de religieux médiévaux, les douze hommes du Conseil avaient pris place autour de la table située au centre de la salle capitulaire. Plusieurs torches brillaient, fixées aux murs de pierre ; leur éclat dansant accentuait les ombres mouvantes qui masquaient leurs visages enfouis sous les capuches.

Le frère Walter prononça le rite d'ouverture, élevant la voix à chacune des dix prières sacrées. Ensuite, toujours aussi exalté, il déclara :

– Le début d'une nouvelle ère s'annonce ! Et très bientôt, notre pouvoir sur le monde sera assuré ! Dieu a exaucé tous nos souhaits. Il a voulu que nos efforts se voient enfin récompensés. Les sacrilèges, les blasphémateurs, les hérétiques, les impudents adorateurs de la science, les mages de la modernité qui cherchent la vérité dans les étoiles lointaines ont été châtiés avec la sévérité que méritait leur arrogance. Seule la mort attend les scientifiques, alors que le défi des serpents, notre symbole sacré, est sur le point de devenir l'authentique visage de notre Dieu. L'heure de la révélation a sonné ! conclut-il en levant les bras au ciel.

– Loué soit notre Dieu ! cria le frère Wilson. Je lui rends grâce pour notre bataille victorieuse contre les hérétiques. Sachez aussi que la tâche qui m'a été confiée par ce Conseil suprême a été accomplie avec succès, en dépit de mes propres doutes et de mes craintes. M. Vilmut Whitaker a accepté d'être intronisé dans le Club Gótico. Aujourd'hui, à la fin de cette assemblée, il prêtera le serment de fidélité aux rites sacrés de notre société secrète.

Quelques murmures de satisfaction s'élevèrent dans la salle du chapitre, vite étouffés par la voix du frère Robert.

– Toutes ces victoires dont vous nous parlez, frère Wilson, ne serviront à rien si les hérétiques continuent à détenir l'Essence du Mystère.

Le frère Benson intervint pour dissiper ce début de méfiance.

– Vous avez raison d'exprimer vos réticences à voix haute, frère Robert, mais vous devez savoir que nous avons retrouvé la piste de l'Essence du Mystère. Nous avons bon espoir de nous en emparer dès que nos pirates informatiques auront réussi à déchiffrer les clés du jeu.

– Un jeu ! De quoi s'agit-il ? Pourquoi n'en avons-nous jamais entendu parler ? s'enquit le frère Jack avec véhémence.

Walter, qui jusque-là s'était tenu à l'écart de la discussion jugea qu'il était temps de se manifester.

– Kenneth Kogan craignait sans doute que l'Essence du Mystère ne soit en danger. Il a donc décidé de ne pas la laisser à l'endroit où elle avait toujours été cachée et qu'il était seul à connaître. La flamme de la statue de la Liberté.

– Ce maudit était bien plus astucieux que vous ne l'imaginiez, frère Walter. Il s'est joué de nous et nous n'y avons vu que du feu.

– Justement, son insolence lui a valu de périr sur le bûcher.

– Si vous ne l'aviez pas brûlé vif, aujourd'hui, nous saurions où est la nouvelle cachette de l'Essence du Mystère. Vous aviez à votre disposition assez d'instruments de torture pour l'obliger à nous révéler la vérité une fois pour toutes.

– Avec le lecteur mental du Dr Hart, nous avons obtenu de bien meilleurs résultats que par les méthodes d'interrogatoire traditionnelles. Aucune idée, aucune pensée de Kenneth Kogan ne nous a échappé. Nous connaissons son esprit en détail, y compris ses émotions les plus intimes...

– Dans ce cas, pourquoi n'avons-nous pas déjà l'Essence du Mystère en notre possession, comme vous l'avez promis ?

– Kenneth Kogan a conçu une espèce de jeu virtuel sur Internet et en a confié le développement à une de ses collaboratrices, une certaine Carol Ramsey. Puis il lui a remis l'Essence du Mystère en lui demandant de la cacher dans un lieu de New York qu'elle ne révélerait à personne. Pas même à lui. Pour découvrir et atteindre cet endroit, il faut résoudre une série d'énigmes grâce à des indices qui se trouvent dans le jeu...

– Et où est cette Carol Ramsey ? Comment se fait-il que nos espions ne l'aient pas encore localisée ?

– Les choses ne sont pas aussi simples que vous l'imaginez, frère Jack, expliqua Walter, sous le regard inquisiteur du reste de la confrérie. Cette jeune femme est une experte en réalité virtuelle qui travaillait avec Kenneth Kogan sur le projet secret de la NASA, la Mission Ourobore. Avant la capture de Kenneth Kogan, elle a quitté son domicile et depuis personne ne sait où elle se trouve, ni n'a entendu parler d'elle. À croire que la terre l'a avalée.

Le frère Robert, qui n'était pas intervenu, attentif aux explications

de Walter Stuck, asséna un violent coup de poing sur la table.

– Eh bien, arrangez-vous pour que la terre la recrache !

Stuck se mordit les lèvres, tâchant de ne pas se laisser emporter par sa colère. S'il détestait quelque chose encore plus que les savants hérétiques, c'était qu'une personne s'adresse à lui en criant. Le souvenir des gardiens des orphelinats de son enfance et de leurs hurlements restait toujours vif dans sa mémoire.

– Calmez-vous, frère Robert, nous n'avons nul besoin de la rechercher. Je vous ai déjà dit que tout était sous contrôle, répondit-il.

– Dans ce cas, expliquez-vous.

– Deux jeunes de l'EEJA sont entrés dans le jeu virtuel d'Internet. Kenneth Kogan les a chargés de découvrir la cachette de l'Essence du Mystère. Ils nous conduiront jusqu'à elle.

– Et s'ils échouent ?

– Dans ce cas, nos hackers prendraient le relais pour la récupérer. Ils ont déjà réussi à contourner les dispositifs de sécurité du programme informatique et sont sur le point d'entrer dans le jeu à leur tour...

Le frère Jack l'interrompt :

– Donc, ces jeunes gens sont informés de l'existence de l'Essence du Mystère. Cela me semble particulièrement périlleux pour le Club Gótico et pour nous tous. Jusqu'à présent, seuls Kenneth Kogan et cette assemblée le savaient et connaissaient son pouvoir.

– Soyez certains que ces gamins ne vivront pas assez longtemps pour en parler.

La Mission Ourobore

13

Beth et Nicholas saisirent, puis activèrent le code d'accès sur la page de départ du jeu des énigmes infinies et leurs personnages virtuels apparurent devant la mosaïque de la sagesse, à côté de Carol Ramsey.

– Je dois admettre que je ne m'habitue pas à être ici sans vous, avoua Carol avec un sourire affectueux.

– Nous non plus, murmura Nicholas.

Beth ne s'embarrassa pas de préambules.

– Nous devons te parler de quelque chose, Carol. Un truc qu'on a fait sans te prévenir, mais dont NK et moi pensions devoir nous occuper seuls.

– Vous êtes libres de prendre vos propres décisions, je vous l'ai déjà dit.

– Cet après-midi, nous sommes allés dans les bureaux du FBI et nous leur avons révélé certaines informations sur la Fondation Univers.

Carol parut soudain plus attentive.

– Que leur avez-vous raconté ?

– Uniquement ce qu'ils devaient savoir. L'histoire de la Fondation et de ses membres, au cas où ça leur permettrait d'éviter la mort d'autres scientifiques qui y appartenaient.

– Ils en ont déjà assassiné un autre, il s'appelait Lars Murliken. On vient de le dire aux infos.

– Oh, non ! s'exclama Beth.

– Nous sommes désolés, Carol. Si nous avions parlé plus tôt...

La jeune fille les consola sur un ton aimable mais ferme :

– Vous n'y êtes pour rien. Personne n'est responsable de ces assassinats. Pour tuer, ces meurtriers n'ont pas besoin d'autre motif que leurs croyances diaboliques.

– Sais-tu si d'autres membres de la Fondation sont encore en vie, Carol ? insista Beth. Nous pourrions les signaler à la police et ils les protégeraient avant qu'il ne soit trop tard.

– Vous croyez que si c'était le cas, je resterais là les bras croisés à

attendre qu'un nouveau nom de scientifique s'ajoute à cette liste macabre ? Personne ne connaît la véritable identité des neuf étudiants de Cornell qui se sont rassemblés dans la Fondation Univers, hormis eux-mêmes. C'est ce qui m'amène à penser que l'assassin est sans doute un des fondateurs du groupe.

– Le lieutenant Aldous Fowler est arrivé à la même conclusion, dit Beth.

– Vous avez mentionné l'Essence du Mystère et le jeu des énigmes infinies ?

– Seulement pour signaler que l'Essence du Mystère était ce que recherchaient les ravisseurs dans la maison du Pr Kogan, mais que nous ignorions ce que cela pouvait être.

– Là, nous n'avons pas menti, souligna Beth.

– Le jeu des énigmes infinies ne sera d'aucune utilité à la police pour attraper l'assassin et cela risquerait de mettre en péril l'avenir de l'Essence du Mystère. Votre propre avenir.

– C'est bien pour cela que nous n'avons pas été plus précis et que nous n'avons pas mentionné le jeu. Tu peux être tranquille, Carol, assura Nicholas.

Elle garda le silence pendant quelques secondes, puis finit par reprendre la parole :

– Moi aussi, j'ai quelque chose à vous dire.

Beth et Nicholas tendirent l'oreille.

– C'est une mauvaise nouvelle, précisa Carol. Les intrus dont la sécurité du système avait détecté la présence sont revenus dans le jeu et ont réussi à prendre le contrôle des Ombres.

– Je ne comprends pas ce que ça signifie et encore moins ce que cela implique, avoua Beth.

– Maintenant, ce sont eux qui contrôlent nos ennemis, mais pas l'ensemble du programme, je vous rassure.

– C'est comme une partie en ligne.

– Il y a des similitudes.

– Alors, ce sera plus amusant de se débarrasser d'eux en sachant que l'adversaire est aussi manipulé par quelqu'un de réel ! s'exclama Nicholas qui manœuvrait son personnage d'un côté à l'autre en brandissant son arme spéciale.

– Ce n'est pas aussi simple, NK. Si ce sont de vraies personnes, elles peuvent se révéler dangereuses. Ne soyez pas trop sûrs de vous, conseilla Carol.

– Mais nous n'avons pas d'alternative, n'est-ce pas ? demanda Beth.

– En effet, il n'y a pas d'autre choix.

– Alors, passons au niveau supérieur du jeu, suggéra Beth.

Malgré ses craintes, elle était prête à prendre le problème à bras-le-corps.

– Vous devriez trouver la prochaine énigme sur la carte de New York que je vous ai remise.

– La statue de la Liberté ? demanda Nicholas.

– Exactement, NK.

– Nous avons tout de même un léger souci. Comment nous rendre là-bas ?

– Je pense être en mesure de vous aider, dit Carol Ramsey. La base virtuelle de l'EEJA est située dans le New Jersey, sur les berges de l'Hudson, face à Liberty Island. Nous n'allons pas tarder à rallier la statue.

– Nous allons naviguer ? demanda Beth.

– Voler au-dessus de l'eau !

Le Prestidigitateur

13

Le Pr Jacob Bloom les attendait près d'une sculpture monumentale de l'*Alma Mater* de la sagesse, assise sur un trône majestueux, les bras ouverts en un geste de bienvenue.

Derrière le frêle Jacob Bloom se dressait la Low Memorial Library. Cet imposant temple néoclassique, avec ses larges colonnes et ses chapiteaux de style ionien, fut le premier bâtiment de l'université de Columbia à la fin du XIX^e siècle.

Il n'était pas encore neuf heures lorsque l'agent Taylor et le lieutenant Fowler montèrent la première volée d'escaliers et rejoignirent le professeur. C'était un petit homme fluët, aux cheveux blancs clairsemés ; son front constellé de taches de rousseur était dominé par un visage aux traits aigus. Une canne à pommeau doré, dont il s'aidait pour marcher depuis longtemps, prolongeait sa silhouette. Il s'avança à leur rencontre.

– Ravi de faire votre connaissance, agent Taylor.

Ils échangèrent une poignée de main, puis Tessa le présenta à Aldous Fowler.

– J'aimerais vous remercier de me permettre d'assister à ce rendez-vous, professeur.

– Allons, allons, pas de façons, répondit le vieux monsieur en agitant sa main libre. C'est moi qui suis honoré par votre visite et j'espère pouvoir être d'une quelconque utilité dans cette terrible affaire. Depuis que j'ai appris ces meurtres et la disparition du vieux Kenneth, le souvenir des années que nous avons passées ensemble au Tannhäuser et à Cornell ne cesse de me hanter... Ah, comme le temps passe, agent Taylor !

Ils commencèrent à grimper le deuxième escalier au rythme lent du vieil homme.

– Professeur, je suis navrée d'avoir choisi ce point de rendez-vous et que vous soyez obligé de monter toutes ces marches, dit Tessa. J'ignorais que vous aviez une canne.

– Je monte et je descends ces degrés tous les jours depuis plus de

quarante ans. Le jour où je ne pourrai plus me débrouiller tout seul pour les grimper, je cesserai de venir à l'université. Vous comprenez pourquoi je dois continuer à entretenir ma forme physique, dit-il avec humour.

Le Pr Bloom plissa les yeux, jouant les vieillards attendrissants.

Peu de temps après, le trio pénétra dans la Low Memorial Library de Columbia.

– Vous êtes déjà venus ici ? demanda le professeur après avoir franchi le contrôle d'accès.

– Non, c'est la première fois que nous visitons cette université, indiqua Tessa.

De son côté, bouche bée, Aldous Fowler se tordait le cou pour observer l'immense rotonde intérieure et la coupole qui se déployait bien au-dessus de leurs têtes.

– Peu de touristes passent dans cet endroit, mais cet édifice est un des plus beaux de New York.

– C'est ici qu'est installée la bibliothèque ? s'enquit Fowler, qui n'était pas encore revenu de son émerveillement.

– Malheureusement non, monsieur... ?

– Appelez-moi Aldous.

– Ah oui. Pardonnez-moi, mon ami, j'ai toujours un peu de mal à retenir les noms.

– Cela n'a aucune importance.

– Comme je vous le disais, la bibliothèque de l'université de Columbia ne se trouve plus ici. En 1934, elle a été transférée à la Butler Library, un bâtiment qui fait face à l'est. Peu de gens savent qu'avec ses plus de six millions de volumes, c'est une des plus importantes des États-Unis.

– Dans ce cas, à quoi est destinée la Memorial, maintenant ? demanda Tessa, pendant qu'ils attendaient l'ascenseur.

– À quelque chose qui engloutit tout, tel un boa affamé. L'administration, répondit-il en souriant.

Ils quittèrent la cabine au premier étage et se dirigèrent vers une petite salle de réunion, située près d'une galerie où était exposée une vaste collection de documents, livres et portraits relatifs à l'histoire de l'université.

L'endroit avait son propre assortiment d'étagères garnies de volumes anciens, de tableaux et de persiennes aux fenêtres, qui laissaient deviner les silhouettes des autres bâtiments du campus. Au milieu, il y avait une table ronde avec dix chaises. Au fond de la pièce, un coin dédié à la lecture offrait quatre fauteuils de cuir et deux lampadaires.

– J'ai l'habitude de me réfugier ici, quand je veux être tranquille, expliqua le Pr Bloom. Personne ne nous dérangera.

D'un geste de la main, il invita Tessa Taylor et Fowler à prendre place dans deux des sièges du petit salon. Ensuite, il posa sa canne contre une des étagères voisines et s'installa avec effort en face des policiers.

– Eh bien, agent Taylor ? Que souhaitez-vous savoir ? Je vous avoue que la dernière fois que j'ai vu un agent du FBI, c'était dans un film, et que cela remonte à de nombreuses années, dit le professeur avec un sourire mélancolique.

– Nous avons trouvé votre nom sur la liste des étudiants de l'université de Cornell qui ont résidé au Tannhäuser de 1949 à 1955 et nous pensons que vous pourriez nous apporter quelques informations sur les savants assassinés, ainsi que sur Kenneth Kogan...

– En effet, je les connais tous, et après avoir appris leur terrible sort, je ne suis pas encore remis de ma surprise. Ce sont des actes barbares, sauvages, inhumains. Qui a pu faire une chose pareille ?

Aldous Fowler alluma un magnétophone de poche, le plaça au centre d'une petite table carrée et se disposa à prendre des notes sur son calepin.

– C'est justement ce que nous tentons de découvrir, professeur, dit Taylor.

Elle sortit une série de photos de son dossier, puis en tendit une à Jacob Bloom et continua :

– Nous devons vous montrer quelques images de cadavres, j'espère que vous comprendrez.

Le professeur acquiesça en silence.

– Avez-vous déjà vu cet homme ?

Jacob Bloom prit le tirage et l'examina avec appréhension, puis se détendit en constatant que l'expression du corps évoquait plus le sommeil que la mort. Il ne discernait pas la moindre crispation de souffrance sur le visage de cet homme qu'il connaissait depuis plus de cinquante ans.

– C'est Paul Drester. Aucun doute.

– Vous étiez amis au Tannhäuser ?

– Eh bien, nous nous connaissions tous là-bas, bien sûr. Mais Paul et moi n'étions pas intimes.

– Que pouvez-vous nous en dire ?

– Je m'en souviens comme d'un garçon intelligent et réservé qui participait peu aux activités de la résidence ou de l'université. Fêtes, surprises-parties, tournois sportifs, excursions, sorties avec les filles... À l'entendre, rien de tout ça ne l'intéressait. Il était venu à Cornell pour étudier, pas pour s'amuser.

Tessa lui passa la photo suivante.

– Et celui-ci ?

– Pauvre John. John Seik était un sacré numéro, le contraire de

Paul. Il connaissait tout le monde, était mêlé à tous les chahuts. C'était un vrai pitre. Avec lui, on riait à gorge déployée. Cela ne l'empêchait pas d'être brillant. Il avait autant de succès aux examens qu'avec les filles. John était l'ami de tous et il aurait été incapable de faire du mal à une mouche. Un génie inoubliable.

Aldous n'intervenait pas, se contentant de prendre quelques notes.

– Un génie ? répéta Tessa.

– Oh oui ! Un être exceptionnel, doublé d'un grand scientifique. Ses découvertes dans les recherches sur l'origine de la vie sont admirées dans le monde entier. Je ne comprends toujours pas pourquoi il n'a pas reçu le Nobel. Si quelqu'un le méritait, c'était bien lui... J'ai du mal à imaginer qu'il ait subi ce sort sinistre.

Le chagrin de Bloom ne faisait aucun doute. Après un dernier regard peiné au corps de Seik, il mit le cliché de côté et prit celui que lui tendait Tessa.

– Oh non ! Lars Murliken aussi ! Quelle horreur !

– Ils l'ont assassiné hier matin, dans sa maison d'Atlantic City.

– Mais comment est-ce possible ? Lars était un homme plein de bonté, un compagnon calme et aimable. À part la science, la musique était son autre passion. Il appartenait à un des meilleurs orchestres de Cornell. Je crois qu'il a gagné quelques prix comme saxo solo. Quel être diabolique peut bien être responsable de ce massacre ? C'est absurde. Complètement absurde...

Taylor et Fowler échangèrent un coup d'œil entendu, au moment où le professeur découvrit une nouvelle photo.

– Adam Grosling ? Que vient-il faire dans cette affaire ?

– Nous comptons sur vous pour nous indiquer une piste qui le relierait aux meurtres, expliqua Tessa.

– Grosling est mort il y a quelques mois, chez lui, à Long Island. Il avait passé vingt ans paralysé après un accident.

– Nous le savons déjà, professeur.

– Ce pauvre Adam n'a jamais eu de chance.

– Pourriez-vous nous en dire plus ?

Jacob Bloom ne répondit pas immédiatement, comme s'il prenait le temps de rassembler ses souvenirs.

– En réalité, je ne sais pas grand-chose... Adam était un garçon assez bizarre, plutôt complexé et manquant d'assurance. Il n'était pas aussi solitaire que Paul Drester, mais lorsqu'il était présent à une réunion, on ne l'entendait pas. Adam pensait peut-être que personne ne s'intéresserait à ce qu'il avait à dire. Son unique obsession était le fonctionnement de l'esprit humain. Certains le comparaient à un zombie, parce qu'il avait l'air toujours perdu dans ses pensées. J'imagine qu'il n'avait pas réussi à surmonter le choc après la mort de son père. Ça a été un coup dur pour lui.

Taylor prit la parole d'une voix douce, comme pour ne pas rompre la transe hypnotique qui semblait avoir saisi Jacob Bloom, dont l'œil fixait l'infini.

– Comment est mort le père d'Adam Grosling, professeur ?

– Vous ne le savez pas ?

Les deux policiers se consultèrent du regard, confirmant tacitement leur ignorance.

– Voudriez-vous nous en parler, monsieur Bloom ?

– M. Grosling senior s'est tranché le cou avec sa propre guillotine. D'après la rumeur, il se croyait possédé, mais personne n'a jamais connu cette histoire en détail. Adam a suivi un traitement psychiatrique pendant quelques mois. Tout cela s'est passé pendant sa première année de résidence au Tannhäuser et, malgré le suicide son père, il a obtenu les meilleurs résultats de toute la promotion. Par la suite, il est devenu le neurologue le plus fameux du pays, jusqu'à cette chute de cheval qui l'a laissé paralysé, la colonne vertébrale en morceaux.

– Vous l'avez revu après Cornell ?

– Une ou deux fois à la télé. Il parlait des incroyables capacités du cerveau humain, mais cela remonte déjà à trente ans. Avant de venir à New York, j'ai enseigné à l'université de Memphis. Je n'ai plus jamais recroisé mes camarades du Tannhäuser. La vie est ainsi, on fait la connaissance de gens qu'on apprécie mais qu'on ne retrouve jamais.

Une nouvelle photo passa des mains de Tessa à celles de Jacob Bloom. Le professeur l'approcha de son visage pour mieux voir. La morte lui était inconnue.

– C'est sans doute cette scientifique du Centre Grosling que le directeur du FBI a mentionnée dans sa conférence de presse.

– Vous l'avez déjà rencontrée ?

– Jamais, répondit Bloom sans hésitation. C'est à cause d'elle que vous enquêtez sur la vie privée d'Adam Grosling ?

– Ce n'est pas le cas, professeur, mais nous savons qu'il avait été le protecteur du Dr Hart. Nous cherchons donc un lien éventuel entre la mort de Grosling et l'ablation des cerveaux de nos victimes.

– J'ai bien peur de ne pouvoir vous aider dans ce domaine. Je n'y connais rien.

– En revanche, vous nous en apprendrez peut-être plus sur Kenneth Kogan ?

Jacob Bloom baissa les yeux sur la photo ; un sourire bienveillant passa fugacement sur ses lèvres.

– Je dirais qu'il était le meilleur d'entre nous. Dans toute l'histoire de l'université de Cornell, je doute qu'il y ait eu un étudiant aussi savant et ingénieux que Kenneth. Il savait tout sur tout, une véritable encyclopédie ambulante. De plus, il était capable de concevoir les

outils et les appareils les plus insolites, les plus inattendus...

– Un inventeur ?

– Pas seulement... Un authentique génie. Quand j'ai appris qu'il collaborait aux projets de la NASA, j'ai été ravi pour lui. Il ne cessait de répéter qu'il voyagerait jusqu'à un château dans les étoiles.

– Un château dans les étoiles ? Ça ne paraît pas un peu puéril ?

– Kenneth Kogan n'a jamais vraiment quitté l'enfance. Cela dit, j'imagine que cette expression était une métaphore, une manière de dire qu'il irait dans l'espace. La station spatiale *Mir* représente assez bien ce château dans les étoiles dont il avait pressenti l'existence.

– Vous avez peut-être raison, monsieur Bloom. Mais comment expliqueriez-vous que les savants agressés ou enlevés comme Kenneth Kogan aient tous été des étudiants de Cornell, vivant au Tannhäuser pendant le même laps de temps ? À l'exception du Dr Hart, bien sûr.

Jacob Bloom fronça les sourcils comme si la réponse requérait une profonde réflexion et un effort mental particulier. Il observa un silence méditatif.

– Navré, agent Taylor, je ne saurais répondre à cette question, dit-il enfin. J'aurais préféré vous donner une raison convaincante, mais je n'ai pas la moindre idée de ce qui a pu provoquer ce désastre. En revanche, je peux vous affirmer qu'ils étaient tous de grands génies scientifiques.

Tessa lui glissa un autre cliché. Cette fois, il s'agissait de la main mutilée de Katie Hart. Le mot « Kôt » gravé au fer rouge se détachait sur la paume ouverte.

– Si vous le permettez, j'aimerais maintenant m'adresser au spécialiste d'histoire ancienne et de symbolique cryptique, dit-elle.

Jacob Bloom écarquilla les yeux, épouvanté.

– Oh, mon Dieu ! Qui a pu commettre une telle barbarie ?

– Cette marque figure au creux de la main droite de toutes les victimes. Nous voudrions que vous nous aidiez à en découvrir la signification.

– C'est qu'elle peut avoir de nombreux sens. Il n'y a que trois lettres.

– Les spécialistes du FBI sont persuadés qu'il s'agit d'un mot comme un autre, pas plus. Les moteurs de recherche affichent des millions de références à partir de ce mot.

– Dans ces résultats, l'accent circonflexe apparaît aussi sur la lettre o ? s'enquit le professeur.

– Non. Je ne l'ai vu dans aucune de ces références. Avec l'accent, il n'y a rien. J'ai vérifié, indiqua Fowler qui n'était pas sorti de son mutisme depuis le début.

– Alors, s'il s'agit d'un cryptogramme, la clé a peut-être un rapport avec cet accent circonflexe, mais c'est difficile à savoir.

– Si cela peut être utile, hier, j'ai reçu un coup de fil de quelqu'un

qui prétendait être Kôt.

– Un nom propre ? J'en doute, d'autant plus qu'on a trouvé autant d'occurrences avec une unique recherche sur Google. Ce mot doit avoir un sens, une signification que l'assassin veut mettre en avant pour revendiquer son crime. Sinon, il ne l'utiliserait pas. J'ai le sentiment qu'il vous défie de découvrir ce mystère.

– Certaines de nos directions d'investigation coïncident avec votre raisonnement, professeur. Mais nous pensons aussi que les victimes connaissaient peut-être le sens de ce mot.

– Vous croyez à une vengeance ?

– Il nous reste encore quelque chose à vous montrer, professeur, continua Taylor en esquivant la question, puis elle lui tendit une nouvelle photo. J'aimerais que vous regardiez cet autre symbole avec attention.

– On dirait deux serpents en position défensive, répondit Jacob Bloom.

– Le lieutenant Fowler est persuadé qu'il s'agit d'une symétrie, n'est-ce pas, Aldous ?

Fowler toussota pour s'éclaircir la gorge.

– Eh bien, oui. J'ai eu la hardiesse de tenter d'expliquer cette marque et j'ai pensé à un emblème symétrique, composé de deux parties égales, face à face.

– Vous avez des connaissances en symbolique cryptique, monsieur Aldous ?

– Non, non. Aucune. J'ai simplement donné l'explication la plus rationnelle possible. Les deux serpents sont identiques et semblent s'affronter. Vous l'avez dit mieux que moi, ils ont adopté une position défensive.

– Je vous félicite pour vos déductions, Aldous. En effet, il s'agit d'un symbole symétrique que les experts nomment équilibre absolu. Ces deux reptiles représentent deux forces opposées, en parfaite balance. Le bien face au mal, le jour et la nuit, l'humain et le divin, le yin et le yang des philosophies asiatiques...

Le professeur marqua un temps d'arrêt, comme s'il rassemblait d'autres arguments, puis continua :

– Mais dans ce cas, je dirais que cette posture défensive prend une signification particulière, qui dépasse la simple dualité d'éléments contraires mais égaux.

– Je ne comprends pas, avoua l'agent Taylor.

– Cette position de défense des serpents, dont les corps dressés expriment une tension contenue, signifie que chacun d'eux attend l'assaut de l'autre. Donc cette dualité, loin d'être harmonieuse et pacifique, comme dans les représentations de l'équilibre absolu, est au sein d'un conflit incessant. Ces deux éléments sont engagés dans une

lutte silencieuse, sans trêve, dont il ne sortira qu'un seul vainqueur.

– L'assassin face à ses victimes, dit Aldous, comme s'il réfléchissait à voix haute.

– Oui, ça pourrait être un bon exemple. La question est de définir les forces égales et antagonistes se livrant cette guerre sans merci qui se terminera bientôt par un ultime assaut mortel et la domination totale de l'une.

– Toutes les victimes étaient des savants. Une de ces forces serait-elle la science, professeur ? demanda Fowler.

– Vous possédez une intuition finement développée, monsieur Aldous. Je vous confirme que la science est en effet un des serpents dressés. Et je me risquerais même à en déduire la nature de son adversaire, ajouta Bloom.

Les policiers échangèrent un regard perplexe.

– Une rivalité ou une vengeance entre savants ? suggéra l'agent Taylor, pour apporter sa pierre au débat.

– La religion, chuchota Jacob Bloom, comme s'il craignait qu'un indiscret ne surprenne leur conversation.

– La religion ? Mais laquelle ? demanda Tessa, de plus en plus perdue.

– N'importe laquelle, dans ses mouvances les plus radicales.

– Pourriez-vous être plus explicite ?

Gêné par sa jambe malade, le vieil homme s'installa plus confortablement sur son siège.

– Les affrontements entre la science et la religion sont aussi anciens que l'être humain. Toutes les deux prétendent à la même chose, expliquer le monde, la vie, l'âme, les dieux, l'univers... Cependant, leurs méthodes et leurs postulats ont toujours été radicalement distincts. Pour les religions, il n'existe qu'une vérité révélée qui n'admet ni contestation ni débat. Pour la science, en revanche, tout est incertain et discutable jusqu'à sa démonstration en laboratoire. Au fil de l'histoire, les religions ont soumis la science d'une manière violente et impitoyable. Dans les tribus primitives, les sorciers imposaient leur pouvoir par la terreur en brandissant la menace de la magie. Ils allaient jusqu'à sacrifier des êtres humains sans défense pour calmer la colère des dieux. Dans la Rome classique, les devins et les nécromanciens décidaient de la vie et de la mort des rebelles à leurs croyances en soufflant simplement de prétendus présages divins à l'oreille de l'empereur. Et au Moyen Âge, l'Inquisition envoyait au bûcher quiconque osait pénétrer les mystères de la nature et du cosmos...

– Il y a quelque chose de médiéval dans ce symbole, vous ne trouvez pas, professeur ? demanda Fowler.

– Le Moyen Âge est peut-être l'époque où la symbolique cryptique a

connu son plus ample développement. En réalité, il s'agissait d'une simple question de survie. Tous ceux qui s'éloignaient de la doctrine de l'Église risquaient leur vie, les sociétés secrètes et leurs signes cryptés représentaient leur unique défense. Cependant, les symboles ont sans doute été la forme d'expression la plus primitive. De tout temps, l'être humain a ressenti la nécessité de concevoir une représentation de ses idées, de les traduire sur un support réel, tangible. C'est la véritable origine de l'art et de l'écriture. En fin de compte, un symbole n'est qu'une image qui recouvre une signification cachée.

– Comme le mot « Kôt » et ces serpents.

– C'est exact. Il faut toujours revenir à la question du sens... Passez-moi votre bloc et votre stylo, monsieur Aldous, dit Jacob Bloom.

Fowler offrit une page blanche au professeur.

– Voilà un exemple qui vous aidera à mieux comprendre...

La main du vieil homme se déplaçait sur le papier avec un léger tremblement, qui ne perturbait pourtant pas la précision du tracé. Après avoir terminé son croquis, il leur montra le résultat.



– Si je dessine ce symbole, pour nous tous il s'agit de la lettre grecque *tau*. Loin d'être chiffré ou occulte, son sens est connu dans le monde entier. Cependant, je pourrais donner à cette lettre une valeur différente. Au lieu d'être *tau*, ce serait la représentation symbolique d'une société secrète, par exemple. En conséquence, si un membre de ce groupe clandestin recevait un message avec ce signe, il saurait qu'il doit se rendre au lieu de rendez-vous convenu. Néanmoins, ni vous ni moi ne parviendrions jamais à découvrir cette signification particulière. Au fond, il ne s'agit que de créer des langues occultes accessibles uniquement aux initiés. Le langage alchimique, que seuls ceux à qui on l'avait enseigné pouvaient comprendre, est une parfaite illustration de ce processus.

L'agent Taylor n'était pas entièrement convaincue.

– Alors, selon votre théorie, l'assassin grave « Kôt » et les serpents dressés dans les mains de ses victimes non pour nous défier de

l'attraper, mais pour passer un message à d'autres qui, comme lui, saisissent le sens caché de ce signe.

– À mon avis, il est évident que l'auteur de ces marques vise un double objectif en les exposant. D'un côté, il transmet une information, une sorte de signature indiscutable du crime. D'autre part, il est certainement conscient de fournir aux enquêteurs des indices importants. Après tout, si la signification cryptée de ces symboles est découverte, il risque d'être démasqué. En conséquence, il doit être tout à fait convaincu que la police ne l'attrapera pas, malgré les renseignements qu'il leur a livrés.

– Voyez-vous quelque chose qui pourrait nous aider, professeur ? demanda Tessa.

Maintenant, elle comprenait mieux les difficultés de leur terrain d'enquête.

– Comme je vous l'ai signalé tout à l'heure, cette dualité historique entre la religion et la science n'a atteint son équilibre qu'au siècle dernier. Mais la tension était permanente, à l'image de ces serpents dressés en posture défensive. Et si vous observez la lettre *t* du mot « Kôt », vous verrez qu'elle contient les deux éléments d'une croisade : la croix et l'épée. Je ne crois pas me tromper en vous disant que derrière ces crimes se cache une société secrète de nature religieuse et fanatique. Son objectif est de vaincre la science avant que ses découvertes ne détruisent la religion. La capacité de l'être humain à tout expliquer a toujours été la plus grande terreur des confessions de toute origine. Malheureusement, ces temps-ci, on voit se manifester de nouveaux mouvements prônant le retour aux principes les plus radicaux de leur foi, quelle qu'elle soit.

– À quoi attribuez-vous ce phénomène ? demanda Fowler, qui appréciait les explications de l'historien.

– Je me suis souvent interrogé sur le sujet, surtout maintenant que le monde entier est impliqué dans de terribles et sanglantes croisades, qui ont réussi à terroriser toute l'humanité. Pour moi, la grande erreur de notre époque est que certains veulent expliquer le ^{xxi}e siècle avec des idées et des croyances qui remontent à plus de deux mille ans, quand l'être humain était aussi ignorant qu'un nouveau-né.

– Vous croyez donc à l'intervention d'une confrérie occulte dans cette affaire ?

Le Pr Bloom hocha la tête.

– Sans le moindre doute. Les marques dans les mains des victimes confirment cette théorie. Une des méthodes de l'Inquisition pour châtier les hérétiques consistait précisément à leur marquer les paumes. Ainsi, ils portaient un signe sans équivoque et ineffaçable de leurs péchés.

– Selon vous, professeur, combien y a-t-il de sociétés secrètes en

activité aux États-Unis ?

Jacob Bloom pinça les lèvres en une moue farouche.

– Difficile de donner des chiffres quand il est question d'authentiques associations secrètes, car seuls les initiés connaissent leur existence. Mais je doute qu'il y en ait beaucoup. À certaines époques, ces confréries avaient leur sens, lorsque les citoyens étaient persécutés pour leurs idées. La clandestinité était l'unique moyen de sauver sa peau, si vous me permettez l'expression. Cependant, dans les pays libres et démocratiques comme le nôtre, les sociétés occultes et les sectes religieuses sont tout de même plus nombreuses que nous ne l'imaginons. Il s'agit non seulement d'un anachronisme, mais aussi d'un grave danger pour tous. Ceux qui poursuivent un objectif noble et légal n'ont aucun besoin de se réfugier au sein d'une structure clandestine ou d'une bande de fanatiques.

– Savez-vous si Paul Drester, John Seik, Lars Murliken, Adam Grosling et Kenneth Kogan appartenaient à un groupe quelconque à l'université de Cornell ou à la résidence Tannhäuser ?

– Sur tous les campus des États-Unis, une tradition salubre veut que les étudiants se réunissent en clubs, en fraternités, fassent des réunions entre amis, organisent des plates-formes sur tel ou tel sujet, des cercles ou des collèges, dans des domaines divers. Éducation, culture, sport, musique, idéologie, philanthropie, sans oublier politique et religion. Mais à ma connaissance, aucun des résidents du Tannhäuser que vous avez cités n'y participait activement. L'orchestre de Lars Murliken n'était qu'un groupe de jazz amateur.

– Auraient-ils appartenu à une certaine Fondation Univers ? insista l'agent du FBI.

– Je n'en sais rien, mais j'en doute. Ils n'étaient que de simples étudiants, voilà tout.

– Mais quelque chose devait bien les rassembler. Quelque chose qu'ils étaient seuls à partager et qui a causé leur mort. Qu'avaient-ils tous en commun, professeur ?

La réponse de Jacob Bloom fusa.

– Du génie.

Le Club Gótico

13

Dans une chapelle voisine de la salle du Conseil, le sénateur Vilmut Whitaker attendait avec une impatience grandissante le moment de prêter serment de fidélité aux règles et aux rites secrets du Club Gótico. Vêtu d'un habit blanc dont la capuche était rabattue sur le dos, il portait une cordelière noire autour de la taille et des sandales de cuir noir. Il était seul, agenouillé les yeux bandés et les bras en croix face à une grande reproduction en or du symbole du défi des serpents. Il était resté immobile durant plusieurs heures dans cette position, à méditer sur l'importance de l'immense honneur qui lui était concédé dans le silence d'une solitude complète. Ce moment formait une partie essentielle du rituel de l'initiation. C'était l'instant de la décision ultime, de l'engagement sacré qu'il ne pourrait jamais rompre, à moins d'être prêt à payer sa trahison de sa vie. Pour l'heure, il était encore temps de se raviser, de refuser d'appartenir au Club Gótico, de renoncer à partager ses secrets, ses privilèges, son pouvoir suprême sur le monde. Le frère Wilson lui avait expliqué en détail les rites et les règles de l'ordre secret. Ils étaient les vrais anges annonçant un nouveau royaume céleste, les porte-voix du Dieu unique sur Terre, les croisés en lutte contre les hérésies de la science, l'épée qui trancherait les têtes des hérétiques sans la moindre pitié, le serpent de la foi qui finirait par dévorer son éternel ennemi, une fois pour toutes : le serpent de la raison. Le moment était venu de réduire à néant la perversité de la race humaine et son impudente liberté. Enfin, le symbole du défi des serpents deviendrait le véritable visage de son Dieu.

Whitaker entendit la porte de la chapelle s'ouvrir en grinçant. Le frère Wilson s'arrêta près de lui, portant un froc noir plié sur son bras droit, ainsi qu'un lien de cuir noir. Le postulant ne quitta pas sa position.

- Êtes-vous prêt à prononcer votre serment sacré ? demanda Wilson.
- Oui, je suis prêt.
- Avez-vous réfléchi à votre décision ?

– J’ai médité dans la solitude de cette chapelle sacrée, ma volonté est ferme et sincère.

– Et votre âme ?

– Mon âme est prête à recevoir l’habit et le symbole de la fraternité.

– Alors, levez-vous, prenez cette torche et marchez à ma gauche. Je vais vous présenter au Conseil suprême de l’ordre.

Les deux hommes quittèrent la chapelle et, après avoir parcouru un court corridor dans la pénombre, ils s’arrêtèrent devant une grande double porte en bois, surmontée par une arche de pierre.

Le frère Wilson saisit un des marteaux de métal et le laissa lourdement retomber contre le battant. La voix grave du frère Benson se fit entendre à l’intérieur.

– Qui frappe aux portes de notre temple ?

– Un frère fidèle.

– Qui vous accompagne ?

– Un homme puissant qui désire jurer fidélité à notre ordre.

– Connaît-il nos rituels et nos cérémonies ?

– Je l’ai moi-même instruit.

– Répondrez-vous de votre vie s’il rompt son serment ?

– Je jure d’y mettre fin de la manière qu’impose notre rituel au protecteur d’un disciple coupable de trahison. Je me trancherai moi-même la tête à la guillotine.

– Comment se nomme votre disciple ?

– Vilmur Whitaker.

Les grandes portes s’ouvrirent. Whitaker resta immobile à côté du frère Wilson. Onze moines en habit noir installés autour d’une table, le visage dans l’ombre de leur capuchon rabattu, lui faisaient face. Seul le frère Benson se tenait debout.

– Vous êtes Vilmur Whitaker ? demanda-t-il d’un ton sec.

– Tel est mon nom.

– Que nous apportez-vous ?

– Ma foi inébranlable dans le pouvoir de votre Dieu.

– Renoncez-vous à tout pour tout recevoir de lui ?

– J’y renonce.

– Alors, quittez cet habit blanc qui symbolise votre vie antérieure.

Vilmur remit la torche à un gigantesque homme chauve qui faisait office de majordome, défit la cordelière qui lui ceignait la taille et enleva sa robe blanche en la faisant passer autour de sa tête. Devant les moines du conseil, son corps flasque et dénudé frissonnait légèrement.

– Maintenant que vous vous êtes dépouillé de vos anciens liens avec le monde, vous pouvez recouvrir votre corps nu de l’habit noir de notre fraternité.

Le frère Wilson lui tendit la tunique qu’il portait et l’aida à la

revêtir. Puis il lui remit la cordelière. Lorsque Whitaker termina de nouer le lien de cuir, les autres se levèrent.

– Les portes closes de notre temple sacré se sont ouvertes pour vous, frère Whitaker. Si jamais vous nous trahissez, c'est nous qui ouvrirons les portes de votre tombeau, dit le frère Benson.

– Si un jour je trahissais l'ordre, je recevrais la mort comme un baume aux tourments de ma conscience.

– Approchez !

Les deux hommes franchirent le seuil de la salle capitulaire et avancèrent jusqu'au centre, s'arrêtant devant le frère Walter et le frère Benson. Celui-ci tenait un livre fermé au bout de ses bras tendus. Cet ouvrage ancien contenait les règles et les rites de l'ordre.

– Vous pouvez prononcer votre serment.

Vilmur Whitaker toussota pour s'éclaircir la gorge.

– Je jure d'obéir aux règles et aux rites secrets du Club Gótico, et de les protéger avec toutes les forces que m'apporte ma foi en notre Dieu ! Je jure de lutter jusqu'à la mort pour la juste cause de notre fraternité ! Je jure de ne rien dire, de ne rien voir et de ne rien entendre !

– Votre serment nous agréé, frère Vilmur. Mais soyez certain que si vous le trahissiez, on vous brûlerait la langue jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune trace, on vous arracherait les yeux et on vous couperait les oreilles sans merci.

– Qu'il en soit ainsi !

Le frère Benson prit une chaîne qui retenait un médaillon d'or frappé du défi des serpents et la passa autour du cou du nouveau moine de l'ordre.

– Vous êtes maintenant des nôtres, je vous félicite au nom du Conseil suprême du Club Gótico. Vous pouvez enlever le bandeau.

Ému, Vilmur Whitaker défit le bandeau et saisit le médaillon aux serpents. Il constata alors, avec orgueil, que le véritable visage de son Dieu était l'image du diable.

Troisième partie

« Les monstres de l'esprit »

1

Une femme agent apporta un message à Taylor. Samuel Clark Moore, le concierge de la résidence Tannhäuser de Cornell, la pria de le rappeler d'urgence au numéro qu'il avait laissé.

– À quand remonte son appel ? demanda Tessa.

– En fait, il a téléphoné à plusieurs reprises. La dernière fois, c'était il y a environ cinq minutes. Je lui ai dit que vous et le lieutenant étiez en réunion et qu'il était impossible de vous avoir au téléphone pour l'instant.

– Je dois sortir un moment, ça ne vous ennuie pas de vous en occuper, Aldous ?

Taylor disparut au bout du couloir pendant que Fowler regagnait le bureau. Il composa le numéro porté sur le message.

– Résidence Tannhäuser...

– Samuel, c'est vous ?

– Bonjour, lieutenant Fowler ! Je croyais que vous m'aviez oublié !

– Désolé, nous n'avons pas pu vous rappeler tout de suite.

– Peu importe. J'ai de bonnes nouvelles pour vous, lieutenant, fit Samuel sans dissimuler sa satisfaction.

– Vous êtes tombé sur quelque chose qui pourrait nous intéresser ?

– Plus précisément, j'ai trouvé exactement ce que vous cherchiez.

– Félicitations, Samuel. Vous venez d'obtenir une médaille du mérite civil.

– Vous m'en direz tant ! commenta le concierge avec ironie.

– Voyons d'abord de quoi il retourne.

– C'est une vieille photo, couleur sépia... Elle est abîmée, mais assez nette pour distinguer clairement le visage des neuf étudiants du Tannhäuser en 1955.

Aldous eut l'impression qu'une main spectrale le frôlait.

– Vous avez réussi à les identifier tous ?

– Oui, je crois. Vous savez, il y a un truc étrange sur le corps de chaque sujet, sous leurs têtes.

– Allons, Samuel, dites-moi une fois pour toutes ce que c'est.

– Ce sont des mots, lieutenant. Neuf mots, un par étudiant. Donnez-moi un numéro de fax, je vous envoie ça tout de suite.

– Un moment, je ne connais pas le fax du FBI, répondit Fowler, tout en cherchant son calepin et un stylo. Je vous le transmettrai plus tard. Pour l’instant, lisez-moi le nom de ces étudiants et le mot qui leur est attribué. Ce sont sans doute des pseudonymes.

– C’est tout à fait possible. Le premier est Kenneth Kogan et le mot est « Pierre ». Ensuite, c’est Paul Drester, « Lumière ». Le troisième, John Seik, est « Étoile ». Le mot d’Adam Grosling, le quatrième, est « Go... »

Il y eut un brusque silence, suivi d’une sorte de gargouillement.

– Samuel ? Samuel, vous êtes là ? Que se passe-t-il ? Samuel ? Répondez-moi ! cria Fowler.

Mais à travers le récepteur ne lui parvint que le râle d’agonie d’une nouvelle victime. Il raccrocha le combiné avec violence et le reprit aussitôt.

Quelques instants plus tard, l’agent Taylor fit irruption dans la pièce.

– Ils l’ont tué ! Ces salopards l’ont tué ! s’écria Fowler, hors de lui.

– De quoi parlez-vous ?

– Samuel est mort !

– Le concierge du Tannhäuser ?

– Ils l’ont étranglé pendant que je l’avais au téléphone.

Tessa se laissa tomber sur un siège, effondrée.

– Bon sang, Aldous ! J’ai l’impression que c’est nous qui l’avons condamné à mort.

– Comment prévoir qu’il lui arriverait une chose pareille ! Alors que ces enfoirés devraient être sous notre surveillance, ce sont eux qui nous espionnent.

– D’accord, c’est un horrible paradoxe, mais maintenant, nous ne pouvons plus rien faire pour Samuel.

– Si, il reste un truc à faire...

– Quoi ?

– Nous pouvons venger sa mort ! s’exclama Fowler avec exaltation. Et aussi celle de Drester, de Seik, de Katie Hart, de Murliken. Sans compter Kenneth Kogan ! Après ce qui vient d’arriver à ce pauvre Samuel, je doute qu’il soit encore vivant.

– Calmez-vous, Aldous, nous sommes des policiers, pas des anges vengeurs. La justice s’occupera de les punir.

– La justice ? Et si vous en parliez à Samuel ? Allons, agent Taylor, interrogez donc les morts pour savoir s’ils désirent qu’on leur fasse justice. Pourquoi ne pas demander à toutes les victimes du monde ce qu’elles feraient de leurs bourreaux ? Si elles pouvaient quitter leurs tombes, elles les dévoreraient sur pied.

– C'est ce que vous auriez aimé faire avec l'assassin de votre ami Tom ?

Malgré l'apparente dureté de la question, Tessa avait conscience qu'Aldous avait besoin de se défouler, d'expulser la douleur qu'il éprouvait en sentant se rouvrir les vieilles cicatrices de son enfance.

– Oh oui. Je l'aurais fait et plutôt cent fois qu'une, admit-il d'une voix abattue.

– Vous allez mieux.

Fowler enfouit le visage entre ses mains, puis respira profondément.

– J'ai contacté la police d'Ithaca, reprit-il plus calmement. Ils nous préviendront dès qu'ils auront quelque chose.

– Pauvre Samuel. C'était un gosse sympa.

– Il appelait pour nous signaler qu'il avait trouvé une photo de 1955, sur laquelle figuraient les neuf étudiants de Cornell que nous cherchons. Il m'a dit qu'il y avait un mot sur chacun des personnages représentés. Il avait pensé à m'envoyer une copie par fax, mais je ne connaissais pas le numéro. J'ai préféré attendre votre retour.

– Merde ! Nous touchions au but et maintenant il faut tout recommencer.

– Je lui ai demandé de me donner les noms des étudiants et leurs pseudonymes, mais il a parcouru à peine un quart de la liste.

Fowler tendit à l'agent Taylor le bloc où il avait pris ses notes. Elle les consulta en quelques secondes.

– Il n'y a que ceux qui sont morts ou ont été assassinés.

– Quand il a cité Adam Grosling, j'ai cru comprendre que le pseudo commençait par la syllabe « Go ». C'est le moment où ils ont dû le...

Tessa se leva d'un bond et fouilla parmi les documents entassés sur son bureau.

– Gothique ! Le pseudo de Grosling est Gothique ! C'est le seul mot qui débute par cette syllabe et correspond à la liste que nous ont apportée les petits.

– Et à quoi ça nous sert de le savoir ? Tous les étudiants de Cornell qui apparaissent dans ces notes sont morts et nous n'avons aucun indice quant à l'identité des membres survivants de la Fondation Univers. Les prochaines victimes se trouvent parmi eux, voire le Prestidigitateur en personne.

La sonnerie du téléphone les interrompit.

– Je prends, dit Taylor. Allô...

– ...

– Vous avez vu le corps ?

– ...

– Y a-t-il une photo près de lui ?

– ...

– Vous vous occuperez de prévenir les parents.

- ...
- Très bien. Gardez-moi informée à tout moment.
Elle reposa le combiné et poussa un soupir.
- Pas de photo près du cadavre, seulement une mare de sang, dit-elle à Fowler.
- Il n'est pas mort étranglé ?
- Non. Ils l'ont égorgé.

La légende cachée

1

Une parfaite représentation digitale de la statue de la Liberté s'afficha sur les moniteurs de Nicholas et de Beth. En arrière-plan, les gratte-ciel de New York s'élevaient vers le ciel, à l'image d'une forteresse médiévale inexpugnable.

Sans plus de manières, Nicholas s'empara de la direction des opérations.

– Il me semble que le mieux serait d'avancer à grande vitesse au-dessus de l'eau jusqu'aux berges de l'île en faisant attention à ne pas se séparer. Une fois sur place, nous prendrons de l'altitude pour atteindre la torche. L'énigme mentionnait une flamme qui arrivait de la mer, ce que nous cherchons se trouve peut-être là-bas.

– L'Essence du Mystère ? demanda Beth.

– C'est bien ce que raconte la légende, non ?

Carol n'intervint pas dans la discussion. Les décisions ne lui incombaient pas.

– Je commence le compte à rebours pour le décollage. Trois, deux, un... zéro.

Les glisseurs démarrèrent en même temps, comme au départ d'une course de formule 1. Ils survolèrent l'Hudson en ligne droite et, en un clin d'œil, franchirent les quelques miles qui les séparaient de l'île. Non loin de leur objectif, l'engin de Nicholas prit de l'altitude, suivi par ceux de Beth et de Carol. Ils arrivèrent rapidement à la hauteur de la torche, face à la flamme dorée. Mais à cet instant, ils perçurent plusieurs détonations, suivies de sifflements assourdissants.

– Ils nous tirent dessus ! Quelqu'un nous tire dessus depuis la torche ! s'exclama Nicholas, qui sentait son sang bouillir dans ses veines.

– Ce sont les Ombres, NK ! C'est un guet-apens ! cria Carol.

– Mon GPS en a détecté trois aux fenêtres de la couronne, dit Beth.

– Nous devons nous séparer, avant qu'ils ne parviennent à faire mouche.

Sur ces mots, Nicholas sortit son arme d'aspirant et fonça vers la

tête de la statue comme s'il était décidé à s'y écraser. Les rafales fusaient de son pistolet en produisant un son sifflant, sous forme de minces rayons laser et arrachaient des copeaux de métal en touchant la couronne.

– Je l'ai eue ! Je l'ai eue ! J'ai eu une Ombre ! s'écria-t-il.

Un flamboiement jaillit brièvement d'une des fenêtres, suivi d'un hurlement assourdissant.

– Tu les as vues, NK ? Tu peux les voir ?

Prise par le jeu, Beth criait dans sa chambre, comme si elle se trouvait physiquement loin de Nicholas, mais à portée d'oreille. Les deux joueurs étaient si concentrés qu'ils en avaient oublié la réalité.

– Oui, oui ! Je les ai repérées ! On dirait... On dirait des fantômes, tu vois ? Des silhouettes sinistres enveloppées dans des capes noires, avec des masques sur le visage.

Les deux jeunes filles dégainèrent également leurs armes et s'approchèrent de la couronne, tirant sans discontinuer tout en guidant leurs glisseurs anti-gravité, exécutant des figures acrobatiques pour dérouter leurs adversaires. Les projectiles des Ombres déchiraient l'air autour d'eux comme autant de flèches empoisonnées. Enfin, deux fenêtres laissèrent fuser des langues de feu, accompagnées par deux hurlements lugubres tels ceux d'un vampire.

– Nous avons gagné ! On les a eues ! cria Beth avec enthousiasme.

– Il ne faut pas relâcher notre attention, ça ne fait que commencer, indiqua Carol.

– Tout est calme pour l'instant, dit Beth.

Carol regarda autour d'elle.

– Où est donc passé NK ? demanda-t-elle avec inquiétude.

– Je suis là, Carol. En bas. Je faisais une inspection de routine pour éviter une nouvelle surprise.

– Il vaudrait mieux que tu nous rejoignes, il y avait peut-être plus de trois Ombres postées dans la couronne.

Nicholas fit remonter son véhicule et tous les trois se dirigèrent vers la grande vasque, juste sous la flamme dorée de la liberté. Mais ce qu'ils trouvèrent fut un autre feu, plus petit et bleu, qui brûlait en suspension dans l'air.

– C'est la vraie flamme de la liberté ! s'exclama Beth.

Elle referma doucement ses mains en coupe autour de la lueur tenue, comme si elle touchait une flamme de cristal bleu.

– C'est exact, Beth. C'est la lumière des génies qui illumine l'humanité, ajouta Carol.

– La lumière de l'Essence du Mystère ? demanda Nicholas.

– Non, mais elle vous sera utile dans votre mission. Cette lumière vous permettra de voir l'invisible.

Nicholas poussa un des boutons de son joystick et se rendit compte

qu'une flamme bleue s'était ajoutée aux objets qu'il portait dans son sac à dos. Puis il détecta l'approche furtive d'une Ombre qui se déplaçait de l'autre côté de la vasque. Sans rien dire, il manœuvra son personnage virtuel dans le sens contraire, jusqu'à ce que l'image d'un être d'outre-tombe encapuchonné apparaisse sur son écran. Il leva son arme automatique et tira une salve. L'Ombre s'évanouit dans un jet de flammes en poussant des cris d'effroi.

– Que s'est-il passé, NK ? demanda Beth en entendant les détonations.

– Rien, BH. Ce n'était qu'une Ombre qui voulait nous offrir une surprise désagréable. Je l'ai envoyée en enfer.

Il rejoignit ses deux amies.

– Que faisons-nous, maintenant ? s'enquit-il.

– C'est vous qui devez décider de votre destin, NK, rappela Carol.

Nicholas se souvint alors que dans les jeux vidéo, un niveau menait à un autre jusqu'à l'accomplissement de l'objectif ultime, et la Mission Ourobore ne faisait que commencer. La lumière de la liberté qu'ils venaient de trouver dans la vasque de la torche marquait seulement la première phase du jeu. Ils devaient découvrir une manière de quitter cette étape.

– Passons par ici, dit-il.

Ils parcoururent le périmètre de la vasque, jusqu'à ce qu'ils tombent sur une petite porte fermée.

– C'est sans doute un accès à l'intérieur de la statue, suggéra Beth.

– Elle a l'air verrouillée, fit observer Carol.

– Ouais, et je ne vois ni clenche ni verrou, regretta Nicholas.

C'était une des plus grandes difficultés des jeux vidéo : ouvrir les innombrables portes fermées.

– Il y a forcément un moyen d'entrer là-dedans. Nous devons absolument le découvrir.

– On n'a peut-être pas besoin de clés, murmura Carol.

– C'est une piste ? voulut savoir Nicholas.

– Je réfléchissais à voix haute, c'est tout.

Beth et Nicholas consacrèrent un long moment à examiner la porte en détail sans rien remarquer de particulier. Mais lorsque le garçon reprit son inspection le long de l'encadrement, il repéra une rainure suspecte.

– Je crois que je viens de trouver la manière d'ouvrir cette porte, BH.

– Comment ?

– À gauche, il y a une rainure dans le cadre.

– Je la vois, NK.

– Il faut peut-être une carte d'identification.

Beth réfléchit un instant en silence, puis :

- Ou des badges de l’EEJA.
- Je crois qu’ils sont dans les sacs à dos.

Nicholas et Beth activèrent la fenêtre contenant tous les objets qu’ils avaient en leur possession, puis cliquèrent sur les cartes de l’école. Les icônes s’illuminèrent. Ensuite, ils retournèrent à leurs avatars. L’un après l’autre, les personnages firent glisser leurs badges le long de la rainure et la petite porte s’ouvrit.

– Il fait noir, là-dedans, annonça Nicholas en franchissant le seuil. Mais on dirait qu’il y a un escalier en colimaçon.

– Il descend sans doute par le bras et le corps de la statue jusqu’au piédestal, estima Beth.

– Nous devrions utiliser la lumière de la flamme bleue.

– Bien vu, NK. Qui prend la tête ?

Carol devança la réponse du garçon.

– Pour cette fois, il vaut mieux que ce soit moi. Je connais bien les lieux.

Les deux joueurs activèrent la flamme bleue dans la fenêtre des objets et les avatars s’engagèrent dans l’étroite spirale de l’escalier en colimaçon. Au terme de la longue structure métallique, ils se retrouvèrent au niveau supérieur du piédestal. Une batterie d’ascenseurs permettait d’accéder au musée du bas. Ils se disposaient à en prendre un, lorsqu’une Ombre les attaqua, déchargeant son arme. Ils se jetèrent à couvert. De son abri, Carol riposta et ne tarda pas à se défaire de leur adversaire d’un tir bien ajusté. L’Ombre se consuma comme une allumette.

Ils rejoignirent l’étage inférieur du socle. Nicholas et Beth entrèrent dans le musée et se mêlèrent aux nombreux groupes et familles qui contemplaient les images, les maquettes, les illustrations, les photos et les tableaux qui retraçaient l’histoire du monument.

– Regardez ça, dit Beth d’une voix excitée.

Elle montrait un segment de planche posé sur le sol, sous le portrait à l’huile du sculpteur Frédéric Auguste Bartholdi.

Nicholas et Carol rejoignirent Beth. Tous trois examinèrent le morceau de bois, pendant que les visiteurs virtuels continuaient à se déplacer autour d’eux sans prêter attention à ces jeunes gens en tenue d’astronaute qui observaient le carrelage.

– Il y a un signe peint dessus, dit Nicholas. Une sorte de rune.



– Une nouvelle énigme ? demanda Beth même si elle connaissait déjà la réponse.

– En effet. Mais pour l’instant, vous pouvez oublier ce signe.

L’avatar de Nicholas s’accroupit et ramassa le bout de planche.

– Je le range dans mon sac en attendant le moment de le déchiffrer.

– La première étape de la Mission Ourobore est terminée, annonça Carol.

– Ce n’était pas si compliqué, affirma Nicholas.

– Ce n’était qu’un début. Vous aviez besoin de vous familiariser avec les déplacements dans le jeu. Par la suite, ce ne sera plus aussi simple.

– Tant mieux, comme ça on ne s’ennuiera pas !

– Je te garantis que tu ne t’ennuieras pas, BH.

– Et maintenant, que faisons-nous ? demanda Nicholas.

– Nous sortons d’ici avant que le ferry ne reparte à Manhattan.

– Nous allons voyager en ferry ? s’étonna Beth.

– Si vous insistez pour reprendre les glisseurs, on peut toujours remonter... Bon, trêve de plaisanterie, je dois vous parler de l’énigme qui ouvre la deuxième étape de la Mission Ourobore.

Ils quittèrent le musée et descendirent l’escalier qui menait à l’extérieur. Des individus virtuels circulaient à travers l’île, mais aucune Ombre ne se manifesta. Leur petit groupe traversait par un parc arboré lorsque Carol prit la parole.

– La deuxième énigme de la Mission Ourobore contient le mot « rose », qui correspond au pseudonyme du deuxième étudiant de Cornell à avoir apposé sa signature sur le document originel de la Fondation Univers. Écoutez bien :

*Le temps a effacé son nom,
Et dans l’oubli son nom demeure.
Mais sur sa sépulture sans nom,
Une jolie rose a fleuri.*

Le défi des serpents

1

En apprenant que les deux gamins de l'EEJA avaient parlé au FBI des meurtres de scientifiques et de la disparition de Kenneth Kogan, Walter Stuck n'éprouva aucune inquiétude. Au contraire, il en conçut une grande satisfaction.

En plus de l'identité des jeunes gens, le large réseau d'espions du Club Gótico lui avait communiqué leurs adresses et celle de leur collègue. Stuck connaissait aussi la teneur de leurs déclarations devant l'agent Taylor et un procureur des mineurs inexpérimenté. Cependant, il s'interrogeait encore sur ce qui les avait retenus de mentionner le jeu des énigmes infinies.

Pour l'heure, il arpentait son cabinet de travail de long en large en mordillant un crayon.

– Que penses-tu de ces gosses, Benson ?

Pour une fois, le secrétaire était assis.

– La prudence exigerait de les liquider au plus tôt. Vous connaissez l'opinion du Conseil, répondit-il, éludant d'autres considérations.

– Je me fous de l'opinion du Conseil ! s'exclama Stuck, soudain échauffé. Ils n'ont pas la moindre idée de l'astuce dont a fait preuve Kogan quand il a décidé de mettre l'Essence du Mystère hors de notre portée. Personne au monde n'était aussi intelligent et rusé que lui. Si nous éliminons ces enfants comme le veut le Conseil, nous perdrons de nouveau la trace de l'Essence du Mystère... Et je ne suis pas certain que nous puissions la retrouver.

– Nos pirates sont entrés dans le jeu virtuel et nous assurent qu'ils les atteindront très bientôt. Ensuite, ils pourraient en finir avec eux. C'est exactement ce que nous devrions faire – et laisser nos hackers découvrir l'endroit où Carol Ramsey a caché l'Essence du Mystère.

Walter Stuck s'arrêta et se gratta le menton.

– Non, non. Je me méfie de Kenneth Kogan et de cette Carol Ramsey. Ils ont pu préparer un virus de sécurité qui effacera le jeu de la Toile s'il arrive quelque chose à ces gamins, par exemple.

– Que faire, alors ?

– Partager la confiance que Kenneth Kogan avait en eux et attendre.
– Et s'ils racontent au FBI que l'Essence du Mystère est cachée dans un jeu en ligne sur Internet ? demanda Benson, exprimant ses doutes à haute voix.

– Ils se garderont bien de faire une chose pareille. Ils ont été élus pour porter l'Essence du Mystère et ils le savent. S'ils parlaient au FBI du jeu des énigmes, ils perdraient toute chance de la retrouver, expliqua Stuck, répondant ainsi à une question qu'il s'était déjà posée.

– C'est pour cette raison qu'ils ont caché à Taylor et à Fowler l'existence de la carte de New York que leur a remise Carol Ramsey ?

– Voilà enfin un raisonnement intelligent. Tranquillisez-vous, Benson. Ces gamins sont remarquablement doués, ils n'échoueront pas. Ils découvriront l'Essence du Mystère. Kogan l'avait pressenti, il les avait choisis en connaissance de cause pour accomplir cette mission. Nous ne pouvons pas nous en débarrasser avant qu'ils aient atteint leur but. À ce moment, nous serons libres de prendre aussi leur vie.

– Et que dirons-nous au Conseil entre-temps ?

– Je m'en charge. Toi, tu t'occupes de faire surveiller ces gosses en permanence. As-tu envoyé les fleurs à Susan Gallagher avec ma carte ? demanda Walter Stuck, changeant brusquement de sujet.

– J'ai fait tout ce que vous m'avez indiqué, monsieur. D'autre part, la photo du Tannhäuser vient d'arriver.

– Montre, ordonna Stuck, sourcils froncés.

Le secrétaire ouvrit un portfolio et en sortit une chemise en plastique.

– Elle est un peu tachée de sang, je la nettoierai.

Walter observa le cliché fané et ébaucha une moue de satisfaction.

– Non. Laisse-la ainsi. Le sang la rend plus humaine.

« Les monstres de l'esprit »

2

Dans un coin du cinquante-deuxième étage de l'immeuble du *New York Times*, Aldous Fowler consultait les archives du journal. Ce matin-là, avant de quitter son appartement, il avait reçu un appel de sa sœur Pemby qui lui demandait un service.

– J'ai besoin que tu me retrouves quelqu'un, Aldous.

– De qui s'agit-il ?

– Je ne sais pas comment elle s'appelle.

– Alors comment veux-tu que je m'y prenne ? En m'adressant à une voyante ?

– Épargne-moi les plaisanteries faciles, je te prie. Je t'assure que c'est très important pour moi. Je ne connais que le nom de son fils. Lui, sa mère l'a abandonné à la naissance dans un orphelinat de Newport.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Walter Stuck.

– Donne-moi un instant, je prends de quoi noter.

Aldous se lança dans l'exploration de la table basse de son salon, où s'accumulaient vieux journaux et revues sportives, livres, papiers, une pile instable de CD de musique classique, quelques canettes de bière vides et plusieurs emballages grasseyés de nourriture à emporter.

– Ah, voilà ! s'exclama-t-il enfin.

– Ça donne une petite idée de l'état de ton appartement.

– Un vrai taudis en ce moment. Bon, redonne-moi ce nom.

Pemby lui redit le peu qu'elle savait, pendant qu'Aldous notait en répétant à voix basse.

– Walter Stuck, abandonné dans un orphelinat de Newport dans le Rhode Island...

– C'est bien ça.

– Sa date de naissance ?

– C'est indispensable ?

– Tu es journaliste, Pemby, ne me pose pas de questions absurdes.

– Ça n'a rien d'absurde. C'est que je l'ignore, tout simplement.

– Et tu ne peux pas te renseigner ?
– Je ne vois pas à qui demander.
– Explique-moi un peu pourquoi tu veux trouver cette femme, Pemby ?

– Je ne peux pas t'en parler, c'est un secret.
– Tu as toujours dit qu'il n'y avait pas de secrets entre nous.
– Cette fois, c'est différent, Aldous. Je te raconterai plus tard, promis... Je t'inviterai à dîner et tu sauras tout.

– Dis-moi seulement si tu es heureuse avec ce fils abandonné.
– Je le suis. Mais pas d'interrogatoire, s'il te plaît, je viens juste de faire sa connaissance.

– D'accord, d'accord... Je ne veux pas t'obliger à me parler de tes sentiments. Mais j'aimerais au moins savoir depuis combien de temps on a pu le déposer dans cet orphelinat.

– Il a environ trente-cinq ans.
– Bon. C'est déjà quelque chose...
– Tu retrouveras sa mère ?
– Je l'ignore, Pemby, je verrai ce que je peux faire. J'appellerai une de mes amies au département des disparus, elle me donnera peut-être un coup de main.

– J'espère.
– Et si cette femme ne souhaitait pas être identifiée ?
– Ne t'inquiète pas pour ça, elle ne le saura jamais.

Mais ce matin-là, si le lieutenant Fowler se trouvait dans les archives du *New York Times*, ce n'était pas pour rechercher des informations sur une mère inconnue qui avait abandonné son fils nouveau-né dans un orphelinat de Newport, Rhode Island. Ce genre de nouvelles ne se retrouvait pas dans les journaux. Il avait confié cette mission par téléphone à Ann Hardwey, une condisciple de l'école de police, un ancien amour de jeunesse, qu'il revoyait de temps à autre.

Fowler était sur les traces d'un événement plus haut en couleur, comme le suicide d'un homme qui en 1949 s'était tranché la tête avec une guillotine. Il n'existait sans doute pas beaucoup d'épisodes plus insolites que celui-là dans les annales des faits divers de la presse new-yorkaise.

Dès qu'il sélectionna une consultation de toutes les éditions de l'année 1949, l'écran de l'ordinateur afficha une page imprimée appartenant au numéro du 25 novembre. Un titre s'y détachait en gros caractères.

LE MILLIONNAIRE RICHARD GROSLING
MEURT DÉCAPITÉ

La légende cachée

2

Nicholas Kilby rentrait chez lui par Lexington Avenue. Tout en marchant, il ne cessait de réfléchir à la signification de la nouvelle énigme que leur avait soumise Carol Ramsey. Il se la répétait mentalement, persuadé que la clé de cette devinette était peut-être dans le mot « tombe ». L'énigme disait : « Le temps a effacé son nom, et dans l'oubli son nom demeure. Mais sur sa sépulture sans nom, une jolie rose a fleuri. » Nicholas était convaincu qu'il devait trouver la tombe sur laquelle cette fleur avait poussé, sous peine de ne pas réussir à élucider le mystère. Toutefois, il n'avait pas la moindre idée du nombre de cimetières new-yorkais, et encore moins de leur emplacement.

Une averse orageuse soudaine s'abattit sur la ville et le garçon s'abrita sous le porche d'un centre commercial. Des femmes de tous âges, tête rentrée dans les épaules, le visage crispé à chaque coup de tonnerre, se réfugiaient à l'intérieur de la galerie marchande. Mais Nicholas resta dehors, observant le ciel zébré de lueurs électrisantes. Une rumeur de tempête étouffait le bruit de la circulation de Lexington Avenue, les véhicules défilaient devant lui, masqués par l'épais rideau déformant de ce déluge inattendu.

Il attendit que l'intensité de la pluie diminue, puis courut jusqu'à chez lui dans la 114^e Rue, non loin de Jefferson Park. Les nuages gris s'entrouvrirent, laissant apparaître de grands pans d'un ciel bleu pâle au-dessus de Manhattan.

À cette heure de l'après-midi, sa mère n'était pas à la maison et son père ne rentrerait pas avant le soir. Nicholas était libre de faire ce qui lui passait par la tête, sans avoir à s'expliquer toutes les deux minutes. Depuis l'épisode du FBI, sa mère avait beau le prendre pour un héros, elle n'en surveillait pas moins tous ses gestes, comme s'il était un prisonnier en liberté conditionnelle. « Que fais-tu, Nicholas ? Où vas-tu, Nicholas ? Tu n'as pas de devoirs à faire, Nicholas ? Tu es encore sur Internet, Nicholas ? » Avant, il n'avait jamais eu à répondre à ce genre de questions. Maintenant, elles étaient aussi quotidiennes que le

sandwich au jambon et au fromage avec une feuille de laitue tartinée de mayonnaise qu'elle lui préparait toujours pour le goûter.

– Il faut que tu manges, mon chéri. Tu traverses un âge difficile, avait-elle l'habitude de répéter.

Nicholas passa par la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, prit son goûter, un milk-shake au chocolat et ferma la porte d'un léger coup d'épaule. Il avait une faim de loup et déballa le sandwich mixte dans le couloir. En entrant dans sa chambre, il avait déjà la bouche pleine, mastiquant avec frénésie comme s'il n'avait rien mangé depuis des semaines. D'un souffle, il se débarrassa de l'emballage de la paille du milk-shake, puis fit démarrer l'ordinateur. Au moment où le bureau s'afficha sur le moniteur, le goûter n'était plus qu'un souvenir. Le garçon lança son navigateur et, avant même que la page d'accueil soit entièrement chargée, il activa l'icône du moteur de recherche, puis saisit « cimetières de New York » dès que le logiciel l'invita à formuler sa demande.

Les premiers dix résultats de la consultation apparurent instantanément sur son écran. Il lut l'extrait du premier à voix haute, comme s'il se parlait à lui-même :

– Les cimetières les plus fascinants du monde. Viajeros.com... Le monde est rempli de cimetières fascinants où se... Dans Broadway Avenue à New York, en face de Wall Street et près de...

Nicholas cliqua sur le résumé, tout en pensant qu'il n'aurait pas pu mieux tomber. En attendant le chargement de la page, il termina sa dernière gorgée de milk-shake.

L'article était signé d'un pseudonyme : « mariposadefuego », papillon de feu. Nicholas parcourut rapidement le résumé qui figurait sous le titre. Le site était consacré aux cimetières du monde célèbres pour une raison ou une autre... Le garçon avait du mal à croire qu'un endroit aussi macabre puisse attirer les touristes. Mais cela ne l'empêcha pas de continuer sa lecture. Sans s'arrêter aux détails, il fit défiler les passages qui traitaient des nécropoles de Prague, de Rome, de Paris et de Londres. Puis il arriva enfin à ce qui l'intéressait : « New York, le petit jardin. » Mais le texte ne mentionnait aucune tombe anonyme dans le cimetière de Trinity Church. En revanche, Nicholas retint qu'il existait des stèles noircies par le temps et que l'endroit abritait la dépouille de quelques personnages illustres de la ville. Le début de l'énigme parlait d'un nom effacé par le temps, cela correspondait peut-être à l'une de ces pierres.

Il consulta sa montre. Dix-huit heures. En se dépêchant, il pourrait encore attraper le métro dans une des stations voisines et arriver à Wall Street avant le crépuscule. Sans hésiter, il prit sa veste imperméable dans le placard, préleva quelques dollars dans son coffre-fort personnel et quitta l'appartement, certain de ne croiser sa mère ni

dans l'ascenseur ni en sortant dans la rue.

Après le récent déluge, Lexington Avenue avait retrouvé son allure ordinaire. Les gens circulaient de nouveau sur les trottoirs sans craindre de se faire tremper. Devant l'immeuble, Nicholas s'arrêta un bref instant, le temps d'inspirer une bouffée de cet air frais et calme qui suit les tempêtes.

Sur le panneau d'information de la station, il constata que la ligne verte l'emmènerait directement à Wall Street. Le trajet ne pouvait pas excéder une demi-heure, estima-t-il. En arrivant à destination, il quitta la rame à l'ouverture des portes, sans se douter que deux ombres, cachées parmi les voyageurs maussades, le filaient subrepticement. Deux ombres qui n'étaient pas virtuelles comme celles du jeu des énigmes infinies, mais appartenaient à des individus de chair et d'os.

Nicholas choisit la sortie de Broadway Avenue. Une fois qu'il émergea à l'air libre, il n'eut pas besoin de se renseigner sur l'emplacement du cimetière de Trinity Church. L'église se dressait face à Wall Street ; sa tour gothique effilée s'élevait vers le ciel, se confondant avec les gratte-ciel du quartier de la finance en un improbable mimétisme. Le garçon sortit son mobile de la poche arrière de son jean et appela Beth.

– Salut, Nicholas !

– Je n'ai pas beaucoup de temps.

– Où es-tu ? Il y a du bruit de fond.

– À Wall Street en face de la Trinity Church. Il est possible que j'aie trouvé la tombe sans nom. Je voulais simplement que tu le saches.

– Tu en es sûr ?

– Presque. Mais nous en parlerons plus tard. Pour l'instant, je ne peux pas te donner de détails.

– Fais bien attention, Nicholas.

– Je te le promets. Ne t'inquiète pas pour moi, conclut-il avec un rien de suffisance.

Autour de lui, les cadres de la Bourse new-yorkaise sortaient de leurs bureaux, se déplaçant avec la même plasticité que les millions qu'ils manipulaient. Nicholas traversa l'avenue et se posta devant le porche de l'église. Le portail était encore ouvert. À l'intérieur, quelques groupes de touristes contemplaient le style néogothique des vitraux et de l'édifice dans un silence monacal.

Toujours inconscient de la présence des ombres sur ses traces, Nicholas trouva la porte qui donnait sur le cimetière dans une des nefs latérales. Mais cette issue était fermée, comme celles qu'il apercevait dans l'autre bas-côté et au fond de l'abside. L'unique entrée praticable était peut-être dans la rue. Il quitta l'église et longea la grille qui formait l'enceinte du « petit jardin » de New York, comme mariposadefuego l'avait appelé dans son article. Malheureusement,

aucune porte ne rompait la régularité des barreaux de métal.

De l'extérieur, le garçon pouvait cependant observer que toutes les tombes étaient recouvertes d'un gazon fin, bien entretenu, d'où saillaient les stèles. La plupart étaient blanches. D'autres avaient été noircies par le temps et les intempéries. Nicholas remarqua que la majorité de ces pierres ne portaient aucune inscription taillée dans leur surface rugueuse. Rien, pas le moindre petit signe qui permette de savoir qui reposait là, et depuis quand. « Le temps efface son nom et dans l'oubli son nom demeure », se récita-t-il. L'idée s'imposa alors comme une évidence : s'il voulait trouver la rose sur un de ces caveaux anonymes, il devait sauter la clôture.

Évitant avec souplesse les pointes acérées de la grille, Nicholas passa de l'autre côté. Pendant un instant, il se sentit dans la peau d'un vulgaire délinquant, franchissant sans pudeur les limites de la loi ou, encore pire, d'un profanateur de sépultures. S'il se faisait prendre, ses parents apprendraient ce qu'il faisait ici et il finirait probablement interné dans une maison de correction du Bronx, comme l'avait prédit Beth en plaisantant.

Avec au cœur cette inquiétude palpitante, le garçon commença à explorer le « petit jardin » en zigzag. La faible luminosité du crépuscule permettait à peine de repérer les tombes sans nom. Mais tout en s'aventurant dans la pénombre du cimetière, il sentait grandir en lui une terreur incontrôlable. D'un instant à l'autre, la terre allait soudain se dérober sous ses pas et l'engloutir dans une mêlée furieuse de zombies putréfiés. Il finit par passer entre les sépultures sans oser les regarder.

Nicholas atteignit le fond du cimetière avec la sensation qu'il marchait depuis des heures dans les sentiers tracés sur l'herbe. Quelque chose le poussait à fuir ce lieu funeste et obscur avant qu'il ne soit trop tard, mais une autre force le retenait : il n'était pas question de renoncer au jeu des énigmes infinies. Si la rose était ici, il devait la trouver. Aussi, il s'arma de courage et passa en tremblant derrière l'abside de l'église. De l'autre côté de l'édifice, les stèles étaient aussi nombreuses que dans la partie qu'il avait déjà visitée. Cependant, les réverbères allumés de Broadway Avenue étaient maintenant visibles, rétablissant le contact avec le monde des vivants. Sa panique s'apaisa.

Nicholas reprit son exploration des sentiers qui serpentaient entre les tombes. Devant une des pierres, il aperçut une lueur ténue et approcha lentement. Une jolie rose rouge poussait dans l'herbe humide. La rosée du soir avait déposé quelques gouttes sur ses pétales et l'eau reflétait les lumières intenses de la rue, créant une constellation d'étoiles miniatures. Puis le vent se leva et les ombres de la nuit dévorèrent sans pitié les hautes cimes de Manhattan.

Le défi des serpents

2

Il pleuvait à seaux. Susan Gallagher se tenait sur la 5^e Avenue, face aux studios de NBC au Rockefeller Center, un parapluie dans une main, pendant que de l'autre elle tentait d'attirer l'attention des chauffeurs de taxi qui se dirigeaient à toute allure vers le sud de Manhattan, soulevant un sillage d'eau pulvérisé derrière leurs voitures jaunes. Son tailleur beige clair et ses escarpins, dont les talons hauts ne l'empêchaient pas d'avoir les pieds trempés jusqu'aux chevilles, étaient loin d'être appropriés en la circonstance. Quelques nuages passagers, décidés à démentir les prévisions météorologiques de l'après-midi pour New York, lâchaient force éclairs et coups de tonnerre au-dessus des gratte-ciel, comme si Zeus en personne avait projeté de détruire la ville. Walter l'avait appelée dans la matinée pour lui proposer une visite du musée de cire de son manoir de Greenwich Village. Si Susan avait pu prévoir l'arrivée de la tourmente à cette heure précise, elle aurait volontiers accepté l'intégralité de son offre : « J'enverrai Benson te chercher à cinq heures », avait-il suggéré.

Mais elle s'était obstinée à lui dire de ne pas se donner cette peine, et qu'elle prendrait un taxi depuis le studio. Maintenant, il était déjà dix-sept heures trente et pas un de ces fichus taxis n'était libre.

– Si tu ne t'étais pas montrée si têtue, tu ne serais pas trempée comme une petite linotte qui s'est fait surprendre par la pluie, lança Walter Stuck en riant quand il lui ouvrit la porte du manoir.

Susan chassa l'eau de son tailleur du plat de la main avant d'entrer dans le hall.

– J'espère que ta comparaison n'a pas de double sens, répliqua-t-elle avec un grand sourire.

– Bien sûr que si, ma chérie, bien sûr que si.

– J'ai l'impression d'avoir pris une douche toute habillée.

– Il vaudrait mieux que tu quittes ce bel ensemble avant de prendre froid.

– Je ne vais tout de même pas rester nue.

– Je ne le permettrais pas non plus. Ce matin, je faisais quelques

démarches pour le parc et je suis passé par la 57^e Rue faire quelques emplettes. J'ai laissé dans ta chambre quelques vêtements confortables pour la maison et des costumes d'époque. J'espère que ça te plaira.

– Ma chambre ? Des vêtements, des costumes ? répéta Susan, complètement perdue.

– Oui, j'ai longuement réfléchi et je crois que c'est le plus approprié compte tenu des circonstances.

Walter Stuck s'approcha de Susan, posa les mains sur ses épaules, la regarda droit dans les yeux, puis ajouta :

– Je veux que tu viennes habiter avec moi.

– Walter, tu es incorrigible !

– Je t'ai déjà dit que j'étais un gamin un peu espiègle.

– Mais nous nous connaissons à peine !

Il la prit dans ses bras.

– Nous nous connaissons assez pour vivre ensemble toute l'éternité.

– C'est un rêve très romantique, mais tout cela est trop rapide pour moi, murmura Susan à son oreille.

Elle aurait aimé lui parler de sa vie passée, de ses frustrations et de ses multiples déceptions amoureuses. La dernière histoire avait été si douloureuse qu'elle ne voulait même pas y songer. Cependant, le moment ne lui semblait pas propice aux confidences. Il était trop tôt pour se fier de nouveau à un homme.

– Tu as déjà dormi une nuit ici. Pourquoi ne pas recommencer ce soir ? Et aussi demain, après-demain...

Susan posa l'index sur la bouche de Walter.

– Chuut. Tais-toi, je t'en prie... Je ne veux pas penser à plus tard. J'ai peur de songer à l'avenir. Je suis si heureuse pour l'instant...

Elle approcha ses lèvres rosées de celles de l'homme dont elle était tombée amoureuse, sans savoir comment.

« Les monstres de l'esprit »

3

Aldous Fowler laissa tomber quelques copies d'articles du *New York Times* sur le bureau de Tessa.

– Jetez un coup d'œil là-dessus, agent Taylor.

The New Work Times
Jeudi 25 novembre 1949
LE MILLIONNAIRE RICHARD GROSING
MEURT DÉCAPITÉ

Selon les informations fournies par la police de New York, le corps sans vie du millionnaire Richard Grosling a été retrouvé dans l'après-midi d'hier par un de ses domestiques dans les souterrains de son luxueux hôtel particulier de Greenwich Village. Bien que le porte-parole de la police ne nous ait livré aucun renseignement quant aux circonstances de la mort, des sources proches du domicile du défunt ont déclaré à ce journal que le cadavre du magnat du pétrole avait la tête séparée du tronc. Tout converge donc vers l'hypothèse d'un crime horrible. Feu Richard Grosling était considéré comme un des citoyens les plus riches de New York, depuis qu'en 1925 il avait acquis pour une bouchée de pain les terrains de ses vastes champs pétrolifères dans le désert de l'Arizona. Depuis, ses affaires s'étaient diversifiées et étendues à travers tout le pays, en faisant un des hommes les plus influents des États-Unis, même si on le voyait peu dans la société mondaine cosmopolite de New York. Ses obsèques auront lieu dans la cathédrale Saint-Patrick, dont il était un fidèle dévoué.

– Mais ça, nous le savions déjà, fit remarquer Tessa.

– Lisez la coupure suivante.

L'agent du FBI parcourut le titre.

The New Work Times
Jeudi 2 décembre 1949
UN SUICIDE RITUEL DERRIÈRE
LA MORT DE RICHARD GROSING

Des sources policières ont assuré au New York Times que certaines preuves retrouvées dans son hôtel particulier de Greenwich Village indiqueraient que la mort par décapitation du millionnaire Richard Grosling serait due à un suicide rituel. Les analyses menées par l'équipe médico-légale penchent également en faveur de cette théorie. Selon les légistes, c'est l'homme d'affaires lui-même qui aurait actionné la guillotine, laissant retomber la lame d'acier affûtée sur sa nuque, ce qui a causé un décès instantané. « Le défunt n'avait pas les mains liées », a déclaré un des médecins légistes qui a assisté à l'enlèvement du corps.

Bien que notre journal n'ait pas eu accès au document, cette thèse se voit renforcée, semble-t-il, par une lettre manuscrite de Richard Grosling, rédigée peu avant sa mort : « Le rituel s'est accompli. J'ai payé de ma propre vie la trahison de mon disciple. » La guillotine employée par Richard Grosling comme instrument de son immolation faisait partie de sa précieuse collection privée d'art et d'objets anciens. Des experts en sociétés occultes et rites secrets consultés par le New York Times ont manifesté leur surprise devant ce suicide rituel et ésotérique, dont aucun précédent historique n'est connu, tant aux États-Unis que dans la vieille Europe.

Cependant, tout indique que l'excentrique millionnaire était un membre éminent d'une confrérie secrète d'inspiration inconnue, comme celles qui fleurissent ces derniers temps dans notre pays. Dans la seule ville de New York, les sociétés et ordres occultes se comptent par dizaines. La plupart possèdent leurs propres rites et symboles, connus seulement de ceux qui se baptisent « initiés » ou « maîtres » de ces organisations clandestines.

– Celui-ci paraît bien plus intéressant, commenta Taylor tout en continuant sa lecture.

– Voilà la société secrète que nous recherchons, liée au père d'Adam Grosling. Mais poursuivez, ce n'est pas fini.

The New Work Times
Mercredi 16 mars 1983

LE NEUROLOGUE ADAM GROSLING GRAVEMENT BLESSÉ APRÈS UNE CHUTE DE CHEVAL

Dans l'après-midi d'hier, Adam Grosling, fondateur du prestigieux centre de recherche neurologique qui portait son nom, a été victime d'un accident fatal en tombant de son cheval pendant qu'il pratiquait le saut d'obstacles dans un de ses ranchs du Texas.

Selon le dernier bulletin de santé de l'hôpital de Houston où il a été admis, le neurologue présente une rupture totale de la colonne vertébrale qui ne peut être traitée chirurgicalement car la moelle épinière est touchée. Ses médecins traitants n'ont pas caché leurs craintes au New York Times. Adam Grosling risque de rester tétraplégique, et de devoir vivre prostré dans un fauteuil roulant pour le restant de sa vie.

La fatalité semble s'être acharnée sur la riche famille Grosling depuis que le millionnaire Richard Grosling s'est suicidé en 1949 en se tranchant la tête avec une authentique guillotine de la Révolution française. Son fils unique et héritier, le malheureux Adam Grosling, étudia la médecine dans la fameuse université de Cornell. Spécialisé en neurologie avec tous les mérites et les honneurs académiques, à l'âge de trente ans, il a fondé à New York le centre de recherche sur le cerveau le plus moderne des États-Unis. Au cours de sa brève carrière médicale, il a été récompensé par les plus illustres institutions scientifiques du monde et il était un candidat sérieux au prix Nobel, pour ses découvertes prodigieuses sur les mystères de l'esprit humain.

The New Work Times
Lundi 25 novembre 2005

Le fondateur du CENTRE GROSILING meurt à 74 ans

Après avoir passé plus de vingt ans prostré sur un lit, Adam Grosling est mort hier dans son domicile privé de Long Island. La santé fragile de celui qui fut le fondateur du centre de recherche neurologique le plus avancé et le plus innovant des États-Unis s'était détériorée ces derniers mois, à cause d'une déficience coronaire qui s'est avérée fatale. Adam Grosling, qui souffrait d'une tétraplégie irréversible après avoir subi un grave accident en 1983, avait fait savoir que sa vie de chercheur et de scientifique s'était achevée au moment où il était tombé de son cheval. Mais il passera à la postérité et restera dans l'histoire de la médecine mondiale pour ses nombreuses contributions à la compréhension du cerveau et des mystérieuses capacités de l'intellect.

– Ça n'a peut-être pas beaucoup d'importance, mais il y a un

élément curieux dans ces articles, signala Aldous. C'est sans rapport avec la société secrète dont était membre Grosling père.

– De quoi parlez-vous ?

– De la date de la mort de Richard Grosling et de son fils Adam.

– Je n'avais pas repéré ce détail, admit l'agent Taylor en vérifiant les coupures de presse.

– Tous les deux sont morts le même jour, un 25 novembre, à cinquante-six ans d'intervalle.

– C'est étrange, en effet. Tout semble nous conduire à Adam Grosling, alors qu'il a disparu plusieurs mois avant le début des meurtres.

– Oui, mais il est possible que la société secrète à laquelle a appartenu son père, et sans doute lui aussi, leur ait survécu.

– Sans le savoir, nous sommes peut-être tout près de l'assassin.

– Le directeur du Centre Grosling ? suggéra Fowler, dubitatif.

– Difficile de croire que ce cher M. Brannagh ignorait tout cela.

– Il pensait que son silence lui permettrait de se tirer d'affaire.

– Cela dit, ses actes et son attitude ne révèlent pas la moindre implication dans ces assassinats.

– Le véritable meurtrier n'est pas toujours sur le lieu du crime. C'est vous-même qui l'avez dit au cours d'une de vos conférences magistrales.

Tessa éclata de rire.

– Eh bien, j'ignorais que j'étais capable de prononcer des phrases aussi intelligentes. Par ailleurs, votre mémoire est remarquable.

– Je ne retiens que ce qui m'intéresse.

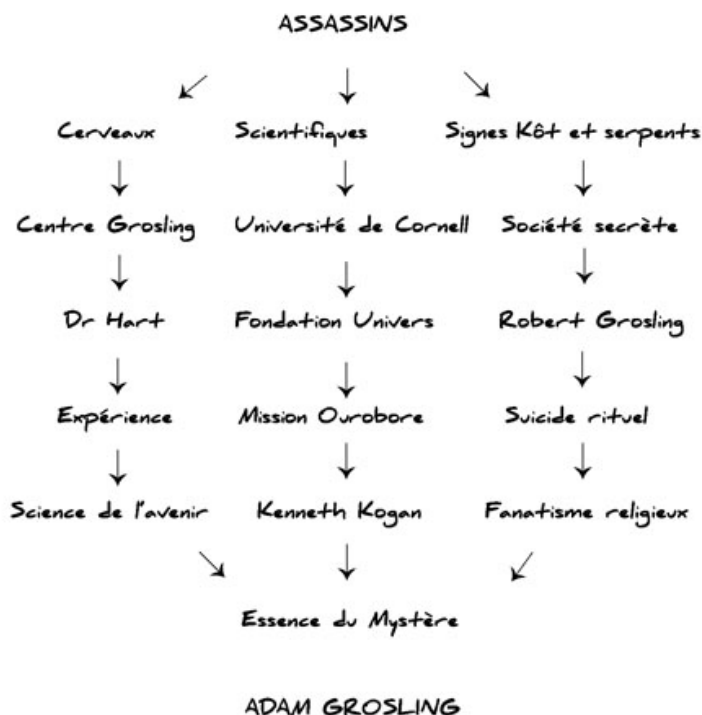
– Je n'ai jamais douté de vos talents d'enquêteur, croyez-moi. C'est exactement pour cela que nous travaillons ensemble.

– Quand j'ai trouvé ces articles, j'ai transposé ce que nous savons de l'affaire du Prestidigitateur sur un croquis et j'ai découvert quelque chose d'étonnant, dit Aldous, encouragé par les compliments de sa partenaire.

– Faites voir.

Il lui remit son calepin ouvert à la page d'un schéma trapézoïdal que Tessa observa d'un œil scrutateur.

Kô†



– Vous avez organisé toutes les pièces de ce puzzle complexe avec une étonnante efficacité, Aldous.

– Tout était là, je n’ai eu qu’à les classer. Dorénavant, nous aurons tous les éléments sous les yeux en même temps. Il ne nous restera plus qu’à leur donner la bonne interprétation. Comme vous pouvez le voir sur ce schéma, aucun fait n’est insignifiant. Tous les liens ont un sens, même s’il est diffus.

– Je crois que vous avez une nouvelle fois raison, Aldous.

– Vous vous souvenez des mains de Lars Murliken ?

– J’imagine que vous parlez des deux marques sur ses paumes. « Kôt » à droite et les serpents dressés à gauche.

– Exactement. Maintenant, regardez-les sur le croquis. C’est comme si l’assassin, le Prestidigitateur, effectuait une sinistre manipulation sous nos yeux en nous cachant le vrai sens de ses crimes. Il se dit peut-être que nous ne pourrons jamais démêler cet écheveau. L’avantage de ce schéma, c’est qu’il donne un sens aux meurtres, à la disparition des cerveaux et aux signes derrière lesquels se cache le Prestidigitateur.

La légende cachée

3

– Je les ai trouvées, BH ! Je les ai trouvées ! s'écria Nicholas, dès que l'image de Beth apparut sur l'écran de son ordinateur.

– Alors, tu avais raison.

– Oui, la tombe sans nom et la rose fleurie étaient là, devant une des stèles du cimetière de Trinity Church !

La voix de Nicholas prenait des accents vibrants, telle celle d'un conteur au milieu d'un récit d'aventures.

– C'est formidable, NK ! Ça va bluffer Carol.

– J'ai hâte de reprendre le jeu.

– Je te comprends, mon vieux. Mais raconte-moi, comment as-tu fait ? voulut savoir Beth.

– J'ai cherché les cimetières de New York et la première page parlait de plusieurs cimetières fascinants du monde. J'ai fini par tomber sur Trinity Church à Wall Street. L'article était signé d'un pseudonyme, « mariposadefuego »...

– Papillon de feu, en espagnol ?

– Oui, les mots attachés. C'est sans doute une fan de voyages insolites. En tout cas, elle faisait allusion aux stèles noircies par le temps de Trinity Church. Je me suis dit que c'était peut-être l'endroit où se trouvait la tombe sans nom.

– Et tu es tombé juste, NK. C'est fabuleux !

– C'est surtout une incroyable coïncidence. J'ai ressenti quelque chose d'étrange en lisant l'article de mariposadefuego sur cet endroit de New York... Je ne peux pas t'expliquer, j'ai eu une sorte d'intuition.

– Ce genre de choses arrive, NK. Quelque chose t'a poussé à continuer et tu l'as fait.

– Exactement. J'ai emporté un peu d'argent et j'ai pris le métro jusqu'à Wall Street. Je croyais que l'entrée du cimetière était à l'intérieur de l'église et je suis allé voir, mais toutes les portes étaient fermées. Alors, je suis ressorti, j'ai sauté la clôture et je suis entré dans le cimetière, à la tombée de la nuit...

– Tu as osé rentrer dans un cimetière la nuit, tout seul ? demanda

Beth, admirative.

– Il faisait sombre et j'arrivais à peine à vérifier si les pierres étaient gravées ou pas. À un moment, j'ai cru que la terre allait m'avaler et je me suis mis à cavalier dans tous les sens jusqu'à ce que je voie briller quelque chose en face de moi.

– C'était la rose ? La rose brillait dans le noir ?

– En fait, ce n'étaient que quelques gouttes d'eau sur les pétales. Mais je t'assure que c'était magique.

– J'aurais aimé être avec toi.

– Et moi, donc, BH. Tu m'as manqué...

Dans le jeu des énigmes infinies, le personnage virtuel de Carol se tenait près de l'embarcadère de Liberty Island en compagnie des avatars de Beth et de Nicholas. Devant eux, quelques visiteurs montaient à bord d'un bateau qui s'apprêtait à parcourir le trajet de retour jusqu'à Battery Park. Juste après avoir salué Carol, Beth avait annoncé triomphalement :

– Nicholas a résolu l'énigme de la rose qui fleurit sur la tombe sans nom.

– Et toi, BH ? Tu n'as pas réussi à trouver ?

– Non, j'ai dû m'occuper de ma sœur Bo...

– Alors, voyons ton interprétation de l'énigme, NK.

– La tombe sans nom sur laquelle fleurit la rose est dans le cimetière de Trinity Church, dit-il avec orgueil.

– Exact, NK. As-tu aussi découvert l'identité de celui qui y est enterré ? continua Carol, comme si la trouvaille du garçon n'avait aucune importance.

– Il fallait aussi trouver le nom que le temps a effacé ? demanda Nicholas avec irritation.

Il avait l'impression que tous ses efforts et son courage étaient réduits à néant.

– Alors ? insista Carol.

– La stèle de cette tombe ne portait aucune inscription, le temps l'a effacée. C'est bien ce que tu as dit, non ?

Beth garda le silence, ne se sentant pas le droit d'intervenir, même si elle pensait que Carol était injuste avec Nicholas.

– Oui, NK, c'est bien ce que je dis. Je voulais seulement savoir jusqu'où tu avais poussé tes recherches.

– Jusqu'où ? répéta le garçon, indigné. Je me suis simplement contenté de rentrer dans un cimetière la nuit pour chercher la rose de la tombe sans nom ! Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

– Rien, NK, tu en as fait assez. Cette énigme n'est pas facile, je le reconnais... Mais elle n'est pas encore tout à fait résolue.

– Oh, non ! dit Nicholas, en se prenant la tête entre ses mains.
– Alors, nous ne pouvons pas poursuivre le jeu ? s'inquiéta Beth.
– Je n'ai pas dit ça, BH. J'ai seulement fait remarquer que l'énigme n'était pas entièrement résolue. Maintenant, c'est à vous d'en tirer vos propres conclusions. Les énigmes sont infinies.

– Qu'en penses-tu, Beth ? demanda Nicholas.

Son esprit lui semblait soudain engourdi par la fatigue.

– Je crois qu'il nous faut découvrir le nom effacé par le temps et qui demeure dans l'oubli, comme disait l'énigme. Nous devons retourner au cimetière.

– Je ne compte pas remettre les pieds là-bas, BH.

– Je pensais y aller par le jeu virtuel. Si tu regardes la carte de Manhattan que nous a donnée Carol, tu verras que Trinity Church y figure, comme la statue de la Liberté et de nombreux autres lieux où l'Essence du Mystère peut être cachée.

– D'accord. Prenons le ferry jusqu'à Battery Park. De là, nous ne serons pas loin du quartier des affaires.

En allant à l'embarcadère, ils passèrent près de la statue stylisée d'un petit homme qui tenait un livre à hauteur de son visage, dans une posture méditative.

– Qui est cet homme ? demanda Nicholas. Il ne ressemble pas aux portraits de Bartholdi que nous avons vus au musée.

– C'est un Français, Édouard René de Laboulaye. C'est lui qui a eu l'idée de créer la statue de la Liberté et qui l'a conçue avec son compatriote Auguste Bartholdi.

Sur le pont du ferry qui naviguait vers Battery Park, Nicholas résuma pour Carol l'article de mariposadefuego sur le cimetière de Trinity Church. Puis le personnage virtuel entreprit de compléter leurs informations.

– Avec ses quatre-vingt-seize mètres de haut, la tour gothique de l'église a longtemps servi de guide aux bateaux qui rentraient dans la baie. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, c'était le point le plus élevé de New York. L'histoire assure que de nombreuses personnalités illustres de cette époque ont été enterrées dans le cimetière de Trinity Church. D'autre part, les cendres de deux mille prisonniers morts pendant la guerre d'Indépendance sont conservées dans un ossuaire. Mais selon la légende cachée, l'homme qui a apporté l'Essence du Mystère en Amérique et l'a dissimulée dans la flamme dorée de la statue de la Liberté repose dans une de ces tombes.

– C'est pour cela que nous devons découvrir son nom. Pour compléter la légende ? demanda Beth.

– Exactement, BH. L'énigme exige non seulement de trouver le lieu où pousse la rose, mais aussi l'identité de la personne enterrée à cet endroit.

– Et la légende cachée explique pourquoi cette jolie rose pousse sur la tombe ? insista Beth.

– La légende raconte qu'à l'époque, une jeune fille d'extraction modeste vendait des roses rouges près de l'embarcadère de Battery Park aux badauds qui venaient observer la construction de la statue. Son meilleur client était un vieil homme. Chaque fois qu'il la voyait au pied de la vieille tour de bois vert du Pier A, il lui achetait toutes les fleurs de son panier d'osier. Puis quelques jours s'écoulèrent sans visite du vieil homme. L'absence se prolongea, devint inquiétante, et elle finit par demander de ses nouvelles à un marin du ferry. Elle apprit alors avec stupeur que son client préféré était mort quelques semaines plus tôt et avait été enterré au cimetière de Trinity Church. L'après-midi de ce jour, le cœur broyé de chagrin, la jeune fleuriste chercha la pierre tombale de son généreux client. Devant la stèle, elle planta une rose et l'arrosa de ses larmes. Depuis, la légende cachée assure que chaque printemps, une belle fleur s'épanouit sur une tombe de Trinity Church.

Le défi des serpents

3

En parcourant les premières pièces du musée de cire particulier de Walter Stuck, Susan se crut dans une maison hantée. Tout était étonnant et parfait ; chaque couloir, chaque salle, semblait appartenir à une époque et à un espace différents. Elle avait le sentiment qu'un mage l'avait prise par la main et entraînée dans un voyage à travers le temps. Grâce à la compagnie rassurante et réconfortante de Walter, elle n'hésitait pas à s'aventurer dans ce vaste domaine du passé, habité par les véritables protagonistes de la chronique ancienne, immortalisés sous forme de mannequins de cire. Susan éprouvait une déconcertante curiosité de gamine qui vient de découvrir un passage secret sous son lit en avançant dans cet endroit fascinant, loin de ressembler à un territoire peuplé de fantômes, comme elle l'avait dit le soir de leur dîner dans le salon romantique du musée. De la première étape de sa visite, le grand salon des présidents des États-Unis orné de multiples exemplaires de la bannière étoilée en passant par les galeries historiques, occupées par les plus illustres personnalités du monde dans une reconstitution minutieuse de chaque époque, jusqu'aux salles des arts, de la musique, du cinéma et du spectacle, Susan s'amusa comme si elle retrouvait les meilleures années de son enfance. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent au redoutable passage du crime, elle fut prise d'un frisson.

- J'aimerais mieux ne pas entrer ici, Walter.
- Tu ne vas quand même pas me dire que tu as peur ?
- Pas du tout. Mais je n'ai aucune envie de voir des scènes de crimes.

– Allons, Susan, ce sera amusant. Ce ne sont que des mannequins de cire, insista Walter, essayant de ranimer son courage, tout en sachant très bien d'où venait son malaise.

- Je déteste ces psychopathes...
- Pourquoi ? Ce sont des assassins, il est vrai, mais c'est précisément pour cela qu'ils sont passés à la postérité comme s'ils étaient des héros. Les gens aiment voir de près l'ambiance de leurs crimes et les

regarder dans les yeux pour tenter de découvrir l'origine de leur malveillance, même s'ils ont conscience qu'il ne s'agit que d'une reconstitution approximative. La réalité nous divertit et nous fascine, si tragique soit-elle.

– Eh bien, pas moi. Un de ces assassins dont tu parles a tué mon frère quand il avait douze ans, expliqua Susan, d'une voix dénuée d'émotion.

– Je ne savais pas... Oh, ma pauvre chérie, pauvre Susan ! dit Walter Stuck en l'étreignant avec tendresse.

Elle lui raconta ce qui était arrivé à Tom, puis ajouta :

– Allons ailleurs, je voudrais sortir d'ici.

– Bien sûr, tout de suite... Un peu d'air frais te fera le plus grand bien.

Une porte à deux battants surmontés d'une arche de pierre se dressait au bout d'un couloir. Walter tira un gros verrou et la lumière entra dans le passage, dissipant les ténèbres qui durant un moment s'étaient emparées de l'esprit de Susan. Dehors, il faisait froid, mais elle accueillit avec plaisir la brise qui lui caressait le visage. Elle remonta le col de sa veste de jersey et regarda autour d'elle, médusée. Un ensemble de maisonnettes aux façades de pierre soutenues par des structures de bois s'étendait sous ses yeux.

– Où sommes-nous ?

– Dans la zone médiévale de l'ancien musée, une copie réduite de la place d'un village européen entre les ^{xiii}e et ^{xiv}e siècles. Dès que j'ai vu cet endroit, le plus spectaculaire et le plus insolite du manoir, j'ai décidé de l'acheter.

– Et ce bûcher ?

Susan montra un empilement de branches et de bois sec qui entourait un mât de métal, planté au milieu de l'espace.

– Au Moyen Âge, les hérétiques et les sorcières étaient brûlés sur les places de village. C'était le seul spectacle qu'ils connaissaient, la télévision n'existait pas à l'époque, dit Walter avec ironie.

Mais il prit la main de Susan avec gentillesse.

– C'est terrible, terrible ! Comment pouvaient-ils brûler vive une personne à cause de ses croyances ?

– C'était une question de survie, ma chérie. L'Église ne pouvait laisser ces croyances se répandre en Europe et mettre en péril les dogmes de leur foi. C'est pour cela qu'ils immolaient ainsi les hérétiques, pour purifier leurs âmes possédées par le feu et châtier publiquement les rebelles.

– Comme ce qui arrive maintenant aux savants assassinés, n'est-ce pas ?

– C'est vrai, ça y fait penser. Je te rappelle que plusieurs sociétés secrètes d'origine médiévale ont pour la science les mêmes sentiments

que toi pour les psychopathes.

– Mais il n’y a qu’un malade qui peut tuer de cette manière. Que se passe-t-il, Walter ? Qu’arrive-t-il aux hommes pour qu’ils se détestent tant les uns les autres à cause de croyances qui n’ont aucun sens ?

– Tout le monde ne partage pas tes idées, ma douce. Certains sont convaincus de devoir défendre leur foi avec la croix et l’épée, comme dans les anciennes croisades.

– Et toi ? Tu es historien, tu connais les causes de tant de barbarie, de tant de destruction, de tant de morts, n’est-ce pas ? Quelle est ton opinion sur tout ça, Walter ? Je tiens vraiment à le savoir.

Walter Stuck réfléchit un instant.

– Je pense seulement ce que ma bien-aimée et gentille dame désire que j’aie à l’esprit. C’est tout ce qui m’importe, maintenant, prétendit-il en prenant des airs de troubadour. Allons, oublie tout ça et viens avec moi, je veux te montrer quelque chose.

Main dans la main, ils traversèrent la petite place médiévale. De l’autre côté, une façade de pierre reproduisait l’entrée d’un vieux monastère.

– Attends ici un moment, dit-il avant d’ouvrir.

Il entra dans l’église et actionna un interrupteur situé derrière la porte. Puis, depuis le seuil, il fit signe à Susan de le rejoindre, pendant qu’un chœur de voix masculines entonnait un chant grégorien.

– Oh, c’est impressionnant ! s’exclama-t-elle.

Une cinquantaine de mannequins figurant des moines en froc noir, tête baissée sous leurs capuches, s’alignaient sur des gradins de part et d’autre de la nef centrale de la chapelle. Non loin de l’autel, l’un d’entre eux, debout devant un lutrin de chêne sculpté, semblait lire un livre de psaumes.

Susan avança par l’allée centrale, suivie de Walter Stuck. Elle regardait de tous côtés d’un air enthousiaste.

– Pourquoi ne voit-on pas leurs visages ?

Walter s’esclaffa.

– Parce qu’ils sont dans une attitude contemplative et surtout parce qu’ils n’ont pas de traits. Ce ne sont que des structures de bois, rembourrées avec des coussins de laine et recouvertes d’un froc noir. Mais, même s’ils avaient une tête et un visage, ils ne seraient pas visibles à cause de la capuche de l’habit. Les anciens propriétaires ont dû se dire que ce dispositif était plus économique. Mais l’effet est tout de même percutant, n’est-ce pas ?

– Je jurerais que ce sont de vrais moines.

– Tu vois à quel point il est facile de simuler la réalité ? Mais ce n’est pas ce que je voulais te montrer.

– Il y a encore quelque chose de plus intéressant ?

Susan semblait maintenant avoir retrouvé sa bonne humeur, comme

si les chagrins de son enfance étaient oubliés.

– Tu en jugeras par toi-même, dit Walter.

Il poussa un des battants de la gigantesque porte qui se trouvait près de lui. Puis il tendit le bras, paume ouverte, pour inviter la jeune femme à passer devant lui.

Susan accepta d'un léger signe de tête et entra dans une petite chambre voûtée. De belles tapisseries isolaient les épais murs de pierre.

Elle alla jusqu'au bout du couloir qui s'ouvrait devant elle.

– Où mène cet escalier ? demanda-t-elle intriguée.

– Aux oubliettes.

Il pressa un interrupteur dissimulé derrière un anneau fixé au mur.

Sans rien dire, ils descendirent en silence par l'étroit escalier en colimaçon, puis arrivèrent devant une porte métallique, insérée dans une arche en ogive. Walter Stuck poussa le battant à deux mains comme s'il était coincé.

En pénétrant dans une sorte de grotte creusée dans les entrailles de la Terre, Susan fut prise à la gorge par l'odeur dense d'humidité et de moisi. Cependant, elle préféra passer son dégoût sous silence. Après avoir refusé d'entrer dans le passage du crime, elle ne voulait pas que Walter se fasse une fausse idée de sa fermeté de caractère.

Il alluma les torches fixées aux murs de pierre, créant un effet saisissant et inquiétant. À peine avaient-ils avancé de quelques pas que Susan étouffa un cri de terreur et agrippa le bras de Walter.

– N'aie pas peur, ce sont seulement les corps de quelques condamnés suspendus au plafond.

La jeune femme passa près des silhouettes de cire, détournant les yeux pour ne pas distinguer les détails de cette fiction sanglante. Mais plus loin, elle ne put éviter de voir le visage déformé par la souffrance de plusieurs mannequins, soumis à de terribles tourments.

– Cet endroit est inhumain ! Comment as-tu pu acheter ces horreurs ? s'écria Susan pour contenir sa nausée.

– Je n'ai pas inventé la cruauté, tu sais. Elle fait partie de notre vie, Susan.

Du regard, la jeune femme fit le tour des cachots obscurs qui les entouraient. À l'intérieur, elle distinguait à peine les silhouettes ensanglantées de quelques figures de cire enchaînées au mur de pierre. Quelques rats trottaient sur les corps.

– Sais-tu comment on appelait ces oubliettes, au Moyen Âge ? insista Walter.

– Aucune idée. Comment pourrais-je le savoir ? Je ne me suis jamais intéressée à une époque aussi obscurantiste et superstitieuse. Et ça me convient parfaitement.

– On les nommait les oubliettes du diable, dit-il avec une intonation

lugubre.

- Le nom me paraît très approprié.

- Sans doute, mais pas pour les raisons auxquelles tu penses.

- Pourquoi, alors ?

- Parce qu'ils croyaient que Dieu les avait abandonnés et que seul le diable pourrait les sauver.

Walter s'avança de quelques pas, Susan toujours accrochée au bras, puis il s'arrêta devant un grand portail de fer qui se trouvait dans un coin de la grotte.

- Cette porte mène à un autre endroit ? demanda Susan.

- Non, elle est fausse, c'est un élément décoratif du musée, comme les moines de la chapelle. Voilà ce que je voulais te montrer, continuait-il en se tournant vers la gauche.

Susan suivit son regard. Une petite galerie n'abritait rien d'autre qu'une guillotine.

« Les monstres de l'esprit »

4

Aldous Fowler savourait une chope de bière fraîche au bar d'un restaurant italien de la 44^e Rue, près de Times Square. Il attendait son amie Ann Hardway. Dans la matinée, il l'avait appelée pour lui demander de chercher des informations sur la mère d'un bébé nommé Walter Stuck, abandonné à sa naissance quelque trente-cinq ans auparavant dans un orphelinat de Newport, dans le Rhode Island. Ne pas l'inviter à dîner ce soir aurait été faire preuve d'un impardonnable manque de courtoisie. Surtout quand on songeait qu'il avait promis à Ann de la rappeler rapidement lors de leur dernière rencontre... l'hiver précédent.

Mais pour l'heure, Aldous était moins préoccupé par sa relation avec Ann Hardway que par la nouvelle histoire d'amour de sa sœur avec ce Walter Stuck, qu'elle connaissait depuis si peu de temps. Pemby avait déjà tant souffert pendant son mariage avec un acteur raté de Hollywood appelé Leo Brake. Elle avait vécu des années douloureuses auprès de cet époux alcoolique et violent qui s'adonnait à la cocaïne. Il n'était pas question que quelqu'un d'autre lui fasse du mal. En dépit de son assurance renversante, elle était aussi fragile qu'un oiseau en vol au milieu d'un vent turbulent ; tout changement de direction inattendu de sa vie amoureuse pouvait affecter sa stabilité émotionnelle jusqu'à la rompre. En cela, Pemby ressemblait beaucoup à son père. Peut-être trop, songea Aldous, en prenant une gorgée de bière, le regard distraitement fixé sur l'effervescence psychédélique de Times Square.

Pemby avait rencontré Leo Brake au cours d'un de ses voyages sur la côte Ouest avec l'équipe de basket-ball de l'université de Detroit. À la fin de ses études de journalisme, elle s'était installée avec lui en Californie. Pendant cette période, Aldous n'eut que quelques contacts téléphoniques sporadiques avec sa sœur, essentiellement pour Noël ou le 4 juillet. Sa vie luxueuse parmi les stars du cinéma semblait la rendre heureuse. Mais des années plus tard, elle l'appela un soir, apparemment à bout de forces.

– Il faut que tu viennes, lui dit-elle d’une voix hachée par les sanglots.

Le lendemain, Aldous attrapa le premier vol pour la Californie. Pemby vivait dans un parc de mobile homes entre un champ de gravats et une décharge. Ivre et droguée, elle ne le reconnut pas lorsqu’il entra dans la caravane. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui avec rage.

– Quel est le salaud qui t’a fait ça ?

Leo Brake l’avait frappée si fort qu’elle avait le nez fracturé et plusieurs côtes brisées. Pemby passa une quinzaine de jours dans un hôpital privé de San Francisco pour se remettre de ses blessures. Aldous ne quitta pas son chevet. Puis ils regagnèrent New York ensemble et la jeune femme intégra un centre de désintoxication d’alcooliques et de toxicomanes anonymes. Cela remontait à cinq ans.

Ann Hardwey était particulièrement séduisante avec ses cheveux lisses d’un noir profond tombant librement sur son dos. Mais son plus grand charme résidait dans son regard. Lorsqu’elle souriait, ses pupilles sombres scintillaient de mille couleurs. Aldous était enchanté de la revoir.

– Merci d’être venue, dit-il en l’embrassant.

– C’est pour ça que sont faits les amis, non ? Pour se passer un coup de fil de temps à autre, répondit Ann.

Elle enleva son cardigan de laine, découvrant ses délicates épaules brunes.

– Il fait chaud ici, reprit-elle.

– Je sais que j’aurais dû t’appeler plus tôt, mais je ne voulais pas retomber amoureux de toi, s’empressa d’expliquer Aldous, avant que les reproches d’Ann ne se fassent plus précis.

– Inutile de me flatter, tu sais que tu n’es pas mon genre, répliqua-t-elle en souriant.

– J’y ai pensé. Je t’assure, j’ai vraiment pensé à te téléphoner, mais...

– Laisse tomber les explications laborieuses et commande-moi un verre de vin blanc bien frais, je suis morte de soif. C’est terrible de venir à Times Square en voiture.

Un serveur les accompagna au premier étage du restaurant, une sorte de grande mezzanine protégée par une balustrade dorée, d’où ils pouvaient contempler la salle du bas. Dans le murmure des conversations policées, Aldous et Ann regardèrent le menu et passèrent leur commande.

– Vas-tu m’expliquer pourquoi tu enquêtes sur la mère de Walter Stuck ?

– Je ne recherche pas l’information pour moi, je ne le connais même

pas.

– Tu ne sais pas qui est Walter Stuck ? demanda Ann en levant les sourcils.

Aldous Fowler dressa l'oreille.

– Non, pourquoi devrais-je avoir entendu parler de lui ?

– C'est le principal promoteur du Parc médiéval de New York, une grosse affaire qui mêle immobilier et loisirs. Il y a quelques jours, la presse a fait tout un battage autour de la présentation publique du projet. Tu ne lis jamais les journaux ?

– Rarement, ces derniers temps. En fait, j'ai été plutôt occupé.

– Eh bien, la première chose à retenir, c'est que ce Walter Stuck est un puissant magnat du pétrole, un jeune millionnaire séduisant qui éblouit toutes les femmes.

Aldous Fowler enregistra l'information avec un certain déplaisir. Il avait le triste pressentiment que sa sœur chérie ne trouverait pas non plus le bonheur auprès de cet homme.

La légende cachée

4

Le ferry accosta sans heurts à l'embarcadère du Pier A. Les avatars de Carol, Beth et Nicholas quittèrent le bord et marquèrent un temps d'arrêt sur le quai, face à la muraille des gratte-ciel qui surplombaient les arbres et les jardins de Battery Park. Nicholas observait la vieille tour de bois vert du Pier A et ses grandes horloges blanches, pendant que Beth se perdait dans le reflet du ciel bleu pommelé de nuages sur les façades miroitantes des buildings.

– Nous devons continuer, BH, dit Nicholas depuis son poste de contrôle de la station modulaire NK.

– Je suis prête, NK.

– Carol ?

– J'attends votre décision.

Le garçon leva le bras droit devant lui.

– Si nous prenons par Battery Park, nous arriverons à Trinity Church par State Street. C'est l'itinéraire le plus direct.

Dans le parc, ils passèrent près du monument dédié aux immigrants venus des quatre coins de la Terre. Plus loin, d'une fontaine au ras du sol fusaient plusieurs jets d'eau que quelques gamins déjà trempés jouaient à éviter. Peu après, ils traversèrent la petite place de Shout Ferry. Quelques figurants numériques lisaient le journal et conversaient sur les bancs, à l'ombre des arbres. Mais d'autres silhouettes plus sinistres et malveillantes étaient en embuscade et attaquèrent les trois compagnons dès qu'ils arrivèrent de l'autre côté de State Street.

Nicholas reconnut immédiatement le sifflement des balles qui frôlaient sa tête.

– On nous tire dessus ! On nous tire dessus !

Les personnages virtuels de Nicholas, Beth et Carol s'abritèrent derrière les voitures garées et commencèrent à riposter, arrosant les Ombres de longues rafales.

– À ta gauche, BH, elles arrivent sur ta gauche ! cria Nicholas sans cesser d'appuyer sur le bouton de sa manette.

– Elles sont nombreuses, NK. Elles sortent de partout, s’écria Beth, pendant que ses tirs faisaient exploser des adversaires dans de spectaculaires boules de feu.

Carol s’était réfugiée au coin de State Street, sur le trottoir d’en face.

– Je crois que nous ne pouvons pas passer par là ! cria-t-elle.

Elle glissa son arme de l’autre côté du mur et tira à l’aveuglette sans toucher de cible.

– Nous devons tout de même essayer, Carol ! Il y a toutes les chances pour que les Ombres contrôlent les accès à Trinity Church !

– Je vais traverser la rue et vous rejoindre. D’où je suis, je ne vois rien !

Carol bondit en exécutant divers sauts et pirouettes pour éviter les projectiles de leurs adversaires et s’arrêta derrière le capot d’un taxi jaune garé le long du trottoir, non loin de Beth.

Le bruit des détonations était assourdissant, on se serait cru au milieu d’une bataille rangée entre bandes rivales.

– Je suis touchée ! Je suis touchée ! cria Beth.

Elle avait l’impression que deux pointes de flèches incandescentes s’étaient plantées dans son épaule. Sur l’écran, son niveau de vitalité avait viré du bleu ciel à une nuance rougeâtre de mauvais augure et la blessure de son personnage virtuel saignait en abondance.

– Nous devons nous sortir de ce guêpier ; s’ils blessent encore BH, nous sommes perdus. Nous n’avons pas de trousse à pharmacie pour la soigner et faire remonter son niveau de vitalité, précisa Carol au milieu du vrombissement des balles.

Les trois compagnons quittèrent la place et s’engouffrèrent vers l’est en direction de South Street. La fusillade cessa.

– Comment te sens-tu, Beth ? demanda Nicholas, inquiet.

– Si on excepte la couleur rouge de mon niveau de vitalité, je ne me sens pas plus mal que tout à l’heure.

Carol s’approcha d’elle et examina sa blessure.

– Ne prends pas ça à la légère, BH. S’ils te blessent avant que tu aies pu récupérer ton niveau normal, le jeu des énigmes infinies sera terminé pour toi.

– Désolée, Carol, j’essayais seulement de dédramatiser la situation.

– Il nous faut trouver de quoi la soigner au plus tôt, dit Nicholas. Sans elle, le jeu n’aurait aucun sens.

En silence, comme s’ils avaient tous mesuré la gravité de l’état de Beth, ils avancèrent sur le trottoir, arme en main. À leur droite, il y avait l’East River et à leur gauche, un alignement de maisons anciennes. Çà et là, la structure fragile des escaliers de secours se détachait sur les façades lilas, bordeaux et marron.

– Regarde ça ! s’exclama Nicholas.

Il désignait une petite valise sanitaire blanche avec une croix rouge au milieu, posée devant la très populaire *Fraunces Tavern*.

– Il vaudrait mieux que ce soit toi qui la prennes, BH, dit Carol.

L'avatar de Beth s'approcha de la valise et s'arrêta tout à côté. L'indicateur qui mesurait son niveau de vitalité reprit une profonde couleur bleue beaucoup plus rassurante.

– C'est super de te garder en jeu, BH ! dit Nicholas avec un large sourire.

– Ouf ! Je crois bien que je n'y comptais plus, murmura Beth.

– Maintenant, nous savons que ces Ombres peuvent nous faire du mal, fit remarquer Carol. Il vaudrait mieux rester vigilants et choisir notre itinéraire avec soin. Cette zone a l'air dégagée.

Elle montra d'un geste du menton le carrefour devant eux.

– Par Broad Street, nous arriverons directement à Wall Street, signala Nicholas. Ensuite, Trinity Church est à deux pas.

– C'est toi le guide, NK. Nous te suivons.

Beth ne doutait pas du sens de l'orientation de son ami. Il les avait déjà conduits à la valise de premiers secours qui venait de lui sauver la vie.

– Passez devant, je fermerai la marche, dit Carol en les laissant prendre un peu d'avance.

Au bout de quelques pas dans la rue, Nicholas aperçut deux Ombres qui s'agitaient au fond de son écran.

– Cette fois, vous ne nous aurez pas par surprise, murmura-t-il rageusement.

– Tu as vu quelque chose, NK ? demanda Beth à voix basse, comme s'ils étaient sur le terrain et que les adversaires risquaient de les entendre.

– Regarde au pied des immeubles d'en face. J'ai cru voir bouger des silhouettes noires.

– Oui, oui, je les vois. Ce sont bien deux Ombres.

– Restez ici, je vais avancer pour voir s'il y en a d'autres ou si ce n'est qu'une avant-garde.

L'arme pointée vers le milieu de la rue, Nicholas se glissa le long du mur. Les Ombres semblaient absorbées dans une tâche quelconque et son approche passa inaperçue. Il s'arrêta au coin de Pearl Street et étudia ses adversaires. De son poste d'observation, il distinguait bien leurs frocs noirs et les capuchons qui leur dissimulaient la tête. Cependant, il ne put apercevoir leur visage, si toutefois ils en avaient.

Nicholas se dit qu'il était temps d'en finir avec ces deux-là. Si elles restaient postées à cet endroit, ils ne pourraient jamais atteindre Wall Street. Il plaça son personnage au milieu de la rue et mitrilla ses ennemies jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans deux boules de feu, dont la vive lueur s'éteignit en quelques secondes.

– Venez ! La voie est libre !

En arrivant dans Wall Street, Nicholas vit les mêmes cadres en costume-cravate que la veille en sortant du métro, excepté que ceux-ci étaient des figurants virtuels. Mais ils discutaient avec une animation très authentique devant le magnifique temple corinthien de la Bourse de New York, dont les énormes colonnes étaient recouvertes par un grand drapeau des États-Unis. Sur l'escalier du Federal Building, quelques touristes se prenaient en photo sous la statue du président Washington. À première vue, aucune Ombre ne s'était risquée dans un lieu aussi fréquenté.

– Voilà Trinity Church, dit Nicholas quand la flèche gothique de l'église apparut.

Sans perdre un instant, ils quittèrent Wall Street, traversèrent Broadway Avenue et entrèrent dans l'édifice. Carol les suivait, protégeant leurs arrières. Contrairement à la veille, une des portes latérales était ouverte et ils purent accéder au cimetière sans encombre.

Beth fut agréablement surprise par la sérénité qui émanait de ces pierres dressées sur le gazon.

– C'est le « petit jardin » dont parlait mariposadefuego ?

– Lui-même. Mais je t'assure qu'il était bien moins accueillant dans la réalité. Viens, c'est par ici.

Beth s'apprêtait à lui emboîter le pas lorsqu'elle aperçut sous un arbre voisin un autre morceau de bois portant un signe peint, similaire à celui qu'ils avaient trouvé au musée de la statue de la Liberté.

– Attends, NK. Je crois qu'il y a quelque chose d'important dans ce coin.

Les trois compagnons allèrent voir de plus près.



– Range-le dans ton sac avec l'autre, NK, dit Beth.

Celui-ci s'exécuta.

– Ces signes sont étranges, murmura-t-il.

– Ils dissimulent peut-être un message crypté comme la formule mais ce n'est pas encore le moment de s'en occuper, comme nous a expliqué Carol.

– Alors, continuons, la rose qui fleurit sur la tombe sans nom nous attend.

Ils avancèrent par un petit sentier qui contournait l'abside. De l'autre côté, dans un recoin discret situé près des arcs-boutants de la nef latérale, ils découvrirent une jolie rose rouge devant une stèle. Beth s'approcha, évoquant avec émotion la petite vendeuse qui l'avait semée voilà plus de cent cinquante ans, selon la légende.

– N'aie pas peur, BH. Prends-la, lui conseilla Carol.

L'avatar de Beth tendit la main et cueillit la fleur. Le temps se figea comme par enchantement : les oiseaux cessèrent de pépier, la brise ne faisait plus bouger les feuilles des arbres, les nuages s'étaient arrêtés dans le ciel. Près d'elle, Nicholas semblait transformé en statue. Beth regarda la rose et en perçut l'extraordinaire beauté. Puis tout redevint normal. Mais un nom commença à se dessiner sur la stèle, comme gravé dans la pierre par une main invisible :

Édouard René de Laboulaye

– Édouard René de Laboulaye, l'homme dont nous avons vu la statue à l'embarcadère de Liberty Island ? C'est le sage qui a apporté l'Essence du Mystère de France ? demanda Nicholas d'un trait.

– Exactement, NK. C'est lui qui a eu l'idée de créer la statue de la Liberté et qui l'a dessinée avec Bartholdi. Selon l'histoire, il serait mort à Paris en 1883...

– Mais c'est trois ans avant l'arrivée de la statue à New York, intervint Beth. Comment a-t-il pu faire le voyage ?

– Parce que la légende cachée explique que Laboulaye a disparu de Paris quelques années avant d'embarquer avec l'Essence du Mystère sur le bateau qui transportait la statue de la Liberté. Il a passé les dernières années de sa vie à New York. Mais comme personne n'avait de ses nouvelles en France, il a été donné pour mort.

– Cette légende est incroyable ! s'exclama Nicholas.

– Voilà, l'énigme de la tombe sans nom est maintenant résolue. Je vous félicite, dit Carol.

– Nous avons réussi, NK. Grâce à toi, nous avons réussi !

– Nous sommes une équipe, BH.

Carol doucha un peu leur enthousiasme en les ramenant aux préoccupations présentes.

– Il reste encore un long chemin à parcourir, rappela-t-elle. Les énigmes de ce jeu sont sans fin.

– Quelle est la suivante ? demanda Beth, pressée de continuer.

Comme d'habitude, Carol leur soumit un bref quatrain :

*Son épée effilée d'acier
Perce le ciel avec orgueil*

- Tu ne nous as pas dit à quel pseudonyme de la Fondation Univers correspond cette énigme, souligna Nicholas.
- Tu as raison, NK, j'ai oublié. Le mot est « ciel ».

Le défi des serpents

4

L'histoire de cet homme qui s'était décapité sur la guillotine que venait de lui montrer Walter Stuck avait frappé l'imagination de Susan. Elle n'aurait pas été surprise d'apprendre que l'âme de ce fantôme sans tête errait pour l'éternité dans les oubliettes du diable sans pouvoir trouver le repos. Blottie contre la poitrine de Walter sur le sofa du cabinet, la jeune femme ne cessait de penser à l'horrible mort de celui qui avait vécu entre ces murs plus de soixante-dix ans plus tôt.

– Et comment connais-tu cette histoire ? demanda-t-elle.

– Par l'agent immobilier qui m'a vendu l'hôtel particulier. Il préférerait m'informer du passé obscur de la maison avant que je prenne ma décision.

– Le passé obscur de la maison ? répéta Susan sans cacher sa curiosité.

– Ce sont ses propres paroles. Visiblement, avant d'être un musée de cire, cet endroit abritait les réunions d'une société occulte dont faisait partie l'ancien propriétaire. Ils célébraient leurs rites dans les souterrains où se trouvent maintenant les oubliettes.

– Quel genre de rites ?

– Ma foi, je n'ai pas eu de détails. S'il s'agissait d'une confrérie secrète, l'agent ne devait pas les connaître. Mais il m'a assuré qu'après la décapitation de Richard Grosling, une rumeur a prétendu que la maison était la demeure du diable.

Susan fut parcourue d'un frisson intense, comme celui qu'elle avait éprouvé dans le musée de cire devant le passage du crime. Mais elle ne craignait pas le diable. Elle avait la conviction que tous les démons inventés par l'imagination de l'homme au cours des siècles étaient le fruit de l'ignorance, une façon de représenter le mal dans toutes les cultures du monde.

– Et que viendrait faire le diable à New York ? demanda-t-elle sans prendre les paroles de Walter au sérieux.

– Je ne sais pas, j'imagine qu'il s'agit simplement d'une légende

urbaine comme d'autres histoires terrifiantes. Après le sinistre suicide de Richard Grosling, l'hôtel a été mis en vente, mais personne ne voulait l'acheter, pas même à la moitié de sa valeur. Pendant des années, il est resté fermé. Un beau jour, une entreprise spécialisée s'est dit que le lieu serait idéal pour créer le musée de cire le plus spectaculaire des États-Unis en profitant de sa réputation.

– D'un point de vue commercial, ce n'était pas une mauvaise idée.

– Tu as raison. Mais en réalité, l'affaire a été un véritable désastre. Toujours d'après l'agent immobilier, le poids de cette légende obscure était si pesant que les gens refusaient de visiter le musée, par peur d'être victimes d'une malédiction diabolique quelconque.

– Mais les installations sont magnifiques. Comment les gens peuvent-ils accorder du crédit à une superstition aussi absurde ?

– Difficile à savoir. C'est peut-être parce qu'il nous plaît de croire que les forces mystérieuses de l'inconnu continuent à dominer notre existence.

– Alors, pourquoi as-tu acheté cet hôtel, Walter ?

– Cet endroit m'a attiré comme un aimant attire le fer...

Son regard intense semblait traverser le mur de la cheminée et pénétrer jusqu'à la chambre secrète.

– Tu as été séduit par l'idée que le diable pouvait vivre dans cette maison ?

La réponse de Walter se fit attendre quelques secondes.

– Non. Ce qui m'intéressait était de dévoiler les mystères de cette obscure confrérie. Je voulais connaître son origine, ses rites, ses croyances, ses objectifs...

– Et as-tu appris quelque chose ?

– Je crois que oui.

Susan se redressa, ramena les jambes sur le sofa et fixa Walter dans les yeux.

– Qu'as-tu découvert ?

– Je n'en suis pas encore certain, mais je soupçonne la société secrète qui se réunissait depuis des années dans les souterrains d'être responsable de la mort de ces scientifiques.

– Oh, c'est horrible, Walter ! s'exclama Susan, portant la main à sa bouche, comme si elle refusait de discuter du sujet.

– Oui, c'est horrible. Je ferais peut-être mieux d'en parler à ton frère.

– Je l'appelle tout de suite.

Susan se leva du divan et prit son mobile dans son sac, avant de composer le numéro d'Aldous. Mais ce soir-là, pendant son dîner avec Ann Hardwey dans un restaurant italien de Times Square, Aldous Fowler avait éteint son téléphone.

« Les monstres de l'esprit »

5

Le lendemain, avant de partir pour son rendez-vous avec Jacob Bloom à l'université de Columbia, Aldous alluma son mobile. Il y avait plusieurs appels perdus de Pemby, qui avait fini par laisser un message sur le répondeur : « Mon ami Walter Stuck aimerait discuter avec toi d'un sujet important. Je serai chez lui vers neuf heures ce soir et nous dînerons tous ensemble. C'est à Greenwich Avenue, un ancien hôtel particulier situé derrière la Jefferson Market Courthouse Library. C'est facile à trouver. Un petit bisou de grenouille. »

En allant à Harlem, Aldous Fowler fit passer Pemby et son nouvel ami au second plan pour réviser mentalement son schéma de l'affaire. Son graphique confirmait la théorie du Pr Bloom lorsque celui-ci affirmait qu'une société secrète se cachait derrière le mot « Kôt » et le symbole des serpents dressés gravé par l'assassin sur les paumes de ses victimes. L'érudit était aussi tombé juste en reconnaissant dans cette effigie la lutte éternelle entre la science et la religion. Pourtant, le vieux professeur s'était trompé en pensant que les chercheurs assassinés n'avaient appartenu à aucun groupe d'étudiants pendant leurs années à la résidence Tannhäuser. Grâce à l'information dont ils disposaient maintenant, le Pr Jacob Bloom parviendrait peut-être à l'orienter sur la manière de découvrir cette fameuse confrérie qui inspirait les crimes du Prestidigitateur.

De plus, Aldous comptait demander à l'historien pourquoi il n'avait mentionné ni la fraternité occulte dont faisait partie le père d'Adam Grosling, ni le caractère rituel de son suicide.

Le Pr Bloom l'attendait dans la salle de l'université de Columbia où il les avait déjà reçus.

– Entrez, entrez, je vous en prie, lieutenant, dit-il en voyant Fowler passer timidement la tête par la porte.

Aldous pénétra dans la pièce et rejoignit le coin de lecture où s'était installé Jacob Bloom.

– Bonjour, professeur.

– Pardonnez-moi de ne pas me lever, mais ce matin, ma jambe a

décidé de se rappeler à mon souvenir, c'est sa période rebelle.

– Ne vous inquiétez pas, je ne compte pas m'attarder.

– Mais asseyez-vous donc, jeune homme, ne soyez pas timide, dit le vieil enseignant d'un ton grognon. Je dispose d'une heure et demie, j'espère que cela nous suffira pour analyser en détail ces nouvelles informations dont vous m'avez parlé au téléphone.

Aldous Fowler s'installa en toussotant. Il avait la bouche desséchée, souvenir du champagne partagé la veille avec Ann, sans oublier ces oiseaux qui s'obstinaient à voler sous son crâne.

– J'aimerais que vous jetiez un œil à ce schéma, dit-il en ouvrant son calepin devant le vieil homme.

– Mmm... Savez-vous que la forme de ce graphique évoque fortement les dix sphères de l'Arbre de Vie de la Kabbale juive ?

– Vous me l'apprenez. Mais c'est sans doute une pure coïncidence.

Tout en parlant, le professeur examinait le diagramme.

– Dans la vie, rien n'est le fruit du hasard, Aldous. Croyez-en un vieil ignorant. Qui a réalisé ce croquis ?

– C'est moi. Je voulais résumer toutes nos informations sur un seul document. De cette manière, nous pourrions mieux apprécier les diverses théories possibles pour résoudre les meurtres des savants de Cornell.

– Vos capacités analytiques sont tout à fait remarquables, lieutenant.

– Je me suis contenté de classer les différents faits et les preuves. En revanche, ce qui est digne d'admiration, c'est la justesse et la précision de votre interprétation du signe des serpents dressés. Vous avez reconnu le symbole de la lutte entre la science et la religion avec une aisance confondante.

– Cette conclusion est largement à la portée d'un expert en symbolique cryptique comme moi. D'ailleurs, n'importe qui possédant quelques connaissances élémentaires sur le sujet aurait pu vous répondre la même chose. Mais je ne comprends pas la présence de Richard Grosling dans votre graphique.

– J'ai découvert qu'il s'était suicidé en se décapitant avec une guillotine, selon le rite d'une société secrète dont il aurait été un des membres éminents.

– Ces informations n'ont jamais été prouvées.

– Vous le saviez, n'est-ce pas ? demanda Aldous en regardant Jacob Bloom droit dans les yeux.

– Il y a des années, j'ai enquêté sur ces rumeurs et je n'ai rien trouvé pour certifier leur véracité. Il ne s'agit que d'une théorie policière dépourvue de fondement.

– Parlez-moi de la lettre laissée par Grosling. Il y disait que le rituel était accompli et qu'il avait payé de sa propre vie la trahison de son

disciple.

– Aucun calligraphe n’a expertisé ce document. Il a été simplement comparé à d’autres écrits de la main de Grosling par les policiers qui s’occupaient de l’enquête. L’écriture du père d’Adam était assez ordinaire. J’ai pu m’en rendre compte en consultant les archives de la police. Cette note aurait pu être falsifiée par le premier venu.

– Vous ne nous avez pas communiqué tout ce que vous saviez sur la mort de Grosling, lors de notre première entrevue, n’est-ce pas ? Pourquoi, professeur ? Je croyais que vous étiez prêt à nous aider.

Confus, Jacob Bloom baissa la tête, l’étincelle vive qui faisait briller ses petits yeux disparut, comme masquée par une brume soudaine.

– J’ai eu peur, voilà tout, avoua-t-il d’une voix lasse.

Et devant le silence du lieutenant à qui cette brève réponse ne semblait pas suffire, il poursuivit ses explications :

– Quand le père d’Adam Grosling s’est suicidé, tout le monde à Cornell pensait qu’il était devenu fou. On disait qu’il était persuadé d’être possédé par le diable et que dans un de ses délires, il s’était tranché la tête avec la vieille guillotine qu’il conservait chez lui. Richard Grosling avait rassemblé toutes sortes d’antiquités et personne ne trouva étrange que cette machine qui remontait à la Révolution française fasse partie de sa précieuse collection d’objets historiques. À l’époque, aucun étudiant de Cornell ne se soucia de savoir ce qui était vraiment arrivé. Nous étions jeunes et, malgré l’impact du choc initial, nous avons rapidement oublié cette affaire qui touchait un camarade aussi discret qu’Adam. Je venais de commencer ma maîtrise d’histoire et je n’avais pas encore choisi ma spécialité. Le temps passant, ma vocation pour l’étude de la symbolique et des groupes occultes a fini par se déclarer. Un beau jour, je me suis rappelé cette mort étrange et son lien possible avec une société secrète d’inspiration ésotérique, voire diabolique, jusque-là inconnue sur le territoire américain. Mais je n’ai rien trouvé, pas l’ombre d’une piste.

– Cette absence de données ne signifie pas que cette société n’existe pas.

– Évidemment, mais si personne ne connaît son existence, hormis ses initiés, on peut en conclure qu’elle est insignifiante d’un point de vue historique, n’ayant eu aucun rayonnement public.

– À moins que ses activités ne soient illicites et ne se manifestent sous forme de crimes en série, comme celui des scientifiques assassinés, suggéra Fowler.

– En effet. Dans ce cas, dès que ses activités et ses rites seraient dévoilés publiquement, la société cesserait d’être secrète. C’est ce qui est arrivé avec la majorité des confréries clandestines d’inspiration médiévale, ésotérique, religieuse, politique ou philanthropique, dit Jacob Bloom. À l’heure actuelle, elles sont parfaitement connues de

tous, seules quelques-unes continuent à dissimuler leurs rites et leurs initiations.

– Lesquelles, professeur ?

– La liste serait très longue, mais j’imagine que vous avez entendu parler de la franc-maçonnerie, des rosicruciens, des nouveaux ordres des templiers. Je pourrais aussi vous citer les cathares, les illuminati ou illuminés, le Prieuré de Sion et bien d’autres qui prennent leur origine au Moyen Âge. D’autres sont plus modernes, comme l’ordre des Hiboux, l’ancien ordre uni des Druides ou les Elks de New York. Toutes ces organisations ont en commun l’esprit initiatique, la notion d’apprentissage de la « vérité » qui associe ses initiés, celle qu’ils sont seuls à connaître et ne dévoilent qu’à ceux qu’ils choisissent. Cette « vérité » est leur secret, le secret qui leur donne le pouvoir et l’influence de changer le monde.

– Mais chaque société protège un secret différent des autres.

– En effet, lieutenant, le secret est différent selon les objectifs du groupe qui le détient, sa capacité à influencer sur la vie publique d’un pays, sa perméabilité aux postulants, sa conception de la vie et de la mort... Cependant, toutes partagent la même manière d’agir. On retrouve des lieux de réunion qui s’appellent souvent loges, des serments et des proclamations, des codes de conduite privée et publique, des grades : apprenti, compagnon, chevalier, maître... Et pour finir, l’initiation ésotérique qui transforme l’aspirant en un être supérieur et distingué, renaissant à une nouvelle existence de paix et de perfection, grâce à des rituels et des symboles qu’ils sont seuls à connaître et qui les identifient...

– Comme Kôt et les serpents dressés ? l’interrompt Aldous.

– Oui, je vous ai déjà dit que ces signes sont caractéristiques d’une société secrète.

– La même à laquelle appartenait Richard Grosling quand il s’est suicidé, ainsi que son fils Adam Grosling ?

– Je ne me risquerais pas à l’affirmer. Maintenant, je vous prierais de m’excuser, je dois encore régler quelques détails avant un conseil de classe.

Aldous se leva pour prendre congé et posa une dernière question.

– De quoi avez-vous peur, professeur ?

– De Kôt et de ces serpents venimeux.

Sur le perron de l’université de Columbia, Aldous Fowler sentit son téléphone mobile vibrer dans la poche de sa veste. *Sans doute un nouveau message de Pemby*, se dit-il. Mais il s’agissait d’une communication laconique de l’agent Taylor :

La souris est tombée dans la souricière

La légende cachée

5

Il n'était pas encore neuf heures du soir lorsque Nicholas rappela Beth par vidéo. Avant de se retirer pour la nuit dans les quartiers du vaisseau interplanétaire BH et de la station modulaire NK, ils disposaient de presque deux heures pour tenter de résoudre l'énigme soumise par Carol et d'atteindre leur nouvelle étape sur la carte de Manhattan en trois dimensions.

Tous les deux pensaient avoir trouvé la solution. Mais ils patientèrent pour en parler, le temps de reprendre le jeu et de rejoindre Carol devant le porche de Trinity Church.

– Nous n'avons pas une minute à perdre, annonça-t-elle lorsque les deux compagnons arrivèrent près d'elle.

– Il y a un problème ?

– Les deux intrus qui sont entrés dans le jeu se rapprochent de nous.

– Holà ! s'exclama Nicholas. Si nous les attendions ici pour en finir une fois pour toutes ?

Beth eut la soudaine sensation que ces ombres sinistres se glissaient discrètement dans leur dos.

– Ne plaisante pas avec ça, NK, ça n'a rien de drôle, dit-elle.

– BH a raison. Ils risquent de nous donner du fil à retordre. Ces pirates sont expérimentés et ils savent mieux se débrouiller dans ce jeu que nous. Nous devons continuer et éviter de nous faire rattraper, indiqua Carol.

– Je crois avoir deviné qui est ce chevalier qui perce le ciel avec orgueil de son épée d'acier effilée, affirma Nicholas.

– Moi aussi, s'empressa de préciser Beth.

– Dans ce cas, écrivez le nom que vous avez trouvé sur vos agendas.

Sur le panneau de contrôle, Nicholas et Beth sélectionnèrent leurs sacs à dos. Puis ils activèrent l'icône de leurs agendas électroniques et y inscrivirent la solution de l'énigme. Leurs réponses coïncidaient. Carol les consulta et dit :

– Et pourquoi pas le Woolworth ou le Chrysler Building ? Ils sont aussi sur la carte.

– Parce que l'Empire State Building est encore le plus haut des gratte-ciel de la ville et le symbole de sa grandeur, répondit immédiatement Beth.

– Oui, et toute la ville de New York se soumet à ses pieds, comme se soumet aux pieds du chevalier son royaume colossal. D'autre part, royaume est synonyme d'empire. C'est assez clair, ajouta Nicholas.

– Mais comment irons-nous là-bas ? C'est très loin d'ici, fit remarquer Beth avec impatience.

– La station de Wall Street est juste en face.

– Tu crois que le métro fonctionne, dans le jeu ?

– Il y a des personnages qui entrent et sortent de la station, dit Nicholas.

– J'ai peur que les Ombres ne soient aussi en bas.

– Que proposes-tu, alors ?

– Nous pourrions prendre un taxi, nous avons assez d'argent pour la course.

Plusieurs véhicules virtuels circulaient sur Broadway, mais aucun taxi ne roulait parmi eux.

– Le temps presse, indiqua Carol.

– Pas de taxi à l'horizon... Nous n'avons pas d'alternative, il ne nous reste que le métro.

– C'est toi le guide, NK, accepta Beth à regret.

L'idée de parcourir une fois encore ces étroits couloirs souterrains, même en mode virtuel, ne lui souriait guère.

Dans l'environnement du jeu, le décor était plus agréable que celui que Nicholas avait vu dans la réalité. Cependant, la reproduction des passages, des escaliers, des zones de contrôle et des guichets était si bien conçue qu'il aurait pu se croire dans le véritable métro de New York. Son cœur battait de plus en plus vite à mesure qu'ils s'enfonçaient dans les entrailles de la station.

– On ne voit plus personne, murmura-t-il en s'arrêtant à l'intersection de deux couloirs.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un groupe d'Ombres fondit sur eux du fond d'un des tunnels en poussant des hurlements qui terrifièrent Beth.

– Les voilà ! s'écria Nicholas.

Il se mit à tirer sans répit.

– Ces hurlements sont insupportables, dit Beth.

Elle se plaça près de lui, l'aidant à pulvériser les créatures spectrales qui les assaillaient.

– C'est un piège ! Il y en a aussi de ce côté ! cria Carol.

Les rafales de son arme automatique ne cessaient d'arroser le couloir, comme pour éliminer tout ce qui surgissait devant elle.

Dès qu'elles étaient touchées, les Ombres explosaient en fugaces

boules de feu, illuminant l'entrée du passage comme les éclairs d'une tourmente féroce.

– Continuez à tirer ! Continuez à tirer ! cria Nicholas.

Il se rendait compte que leur feu nourri empêchait les Ombres de réagir en débouchant du tunnel.

Les hurlements s'éteignirent rapidement, leur tir de barrage avait été un succès.

– Nous les avons vaincus, NK ! s'exclama Beth.

– Bon, nous n'avons pas gagné cette guerre virtuelle, mais nous avons remporté la bataille.

– Continuons, il nous reste encore beaucoup à faire, dit Carol.

Ils franchirent la barrière d'accès du quai, mais au lieu d'une rame de métro, d'autres Ombres les attendaient. Pendant quelques minutes, ils se défendirent, tels des fuyitifs pris dans une embuscade. Leurs tirs étaient si précis que leurs adversaires n'avaient pas le temps de riposter en surgissant du tunnel obscur. Puis un grondement mécanique enfla, dominant le vacarme des détonations, et la rame s'arrêta le long du quai.

– Montons, vite ! cria Nicholas en voyant s'ouvrir les portes du wagon le plus proche.

Les autres voyageurs virtuels ne prêtèrent aucune attention à la fusillade ou à leurs armes.

– Nous serons tranquilles ici, dit Nicholas.

– Je crois que les Ombres n'apparaissent pas dans les lieux fréquentés, souigna Beth.

– C'est possible, mais nous ne pouvons pas nous y fier. Heureusement, personne n'a été blessé cette fois.

– Je ne serais pas aussi affirmative, murmura Carol qui semblait saigner du côté.

– Tu as été touchée ! s'écria Beth.

– Oui, ils m'ont...

La voix de Carol s'éteignit, elle se laissa tomber sur les banquettes latérales et perdit connaissance.

– Que lui arrive-t-il, NK, que lui arrive-t-il ? demanda Beth avec nervosité.

– Je ne le sais pas, les blessures infligées par les Ombres ont peut-être un effet différent sur elle. Carol est un personnage du jeu, elle n'a pas un niveau de vitalité comme toi et moi.

– Alors comment pouvons-nous la soigner ?

– Il doit y avoir une boîte de secours quelque part que nous pouvons utiliser. Dans les jeux vidéo, il y a toujours un moyen quelconque de récupérer après l'attaque des ennemis, sinon ce serait impossible d'avancer. Cherchons bien dans le wagon, nous avons une bonne chance de trouver quelque chose dans le coin.

Nicholas et Beth manœuvrèrent leurs avatars dans la voiture avec la même anxiété que s'ils fouillaient l'endroit en personne pour dénicher de quoi soigner Carol. La différence entre le jeu et la réalité s'était abolie. Carol était leur amie, leur partenaire dans la quête virtuelle de l'Essence du Mystère, et sans elle, ils n'avaient pas le moindre espoir de réussir.

Le défi des serpents

5

À plus de deux mille kilomètres de New York, trois hommes vêtus de noir s'apprêtaient à pénétrer chez Matthew Edwin, un scientifique expert en fusion nucléaire qui avait travaillé toute sa vie au centre spatial Kennedy de la NASA, en Floride. À la première heure, Walter Stuck, Benson et Otto avaient quitté l'aéroport de New York à destination d'Orlando, dans le jet privé du jeune magnat du pétrole. Matthew Edwin les attendait, dans un fauteuil de son salon, dans la petite ville d'Altamonte Springs. Son heure était venue, il le savait. Dans peu de temps, la mort frapperait à sa porte, comme elle avait frappé aux portes du reste de ses collègues.

À moins que Kenneth Kogan ne soit encore en vie, Edwin se disait qu'il était le seul survivant des neuf. Tous les autres étaient morts quelques années auparavant comme Max Vilon, Stuart Linchtens et Clifford Nolde, ou seulement quelques mois plus tôt, tel Adam Grosling. Il y avait eu aussi les meurtres de Paul Drester, John Seik ou Lars Murliken. Maintenant, c'était son tour. Il aurait pu fuir et se cacher dans un endroit loin d'ici, ou signaler à la police que quelqu'un chercherait à l'assassiner comme les quatre autres scientifiques. Mais Matthew Edwin avait accepté sa mort prochaine comme la conséquence irrémédiable de son destin. Le temps de la Fondation Univers s'était écoulé.

Il se souvenait du début de cette période comme si c'était hier. Ils s'étaient réunis tous les neuf dans la bibliothèque du Tannhäuser, à une heure de la nuit où le reste des étudiants dormait. Kenneth Kogan présidait la session et avait lu avec application chacun des articles qui définissaient les statuts de la Fondation. Ensuite, ils avaient voté à main levée pour approuver les dix principes constitutifs de leur décalogue, avant de signer le document fondateur de leurs pseudonymes respectifs : Max Vilon, « Nuit » ; Stuart Linchtens, « Art » ; Clifford Nolde, « Vie » ; Adam Grosling, « Gothique » ; Paul Drester, « Lumière » ; John Seik, « Étoile » ; Lars Murliken, « Rose » ; Kenneth Kogan, « Pierre » et lui, Matthew Edwin, « Ciel ».

Durant de nombreuses années, la Fondation Univers avait ponctuellement rempli ses objectifs. Les grandes découvertes scientifiques de chacun d'eux les avaient rapprochés des réponses définitives aux mystères de la vie et de l'univers. Le monde évoluait, le progrès de l'humanité était imparable.

Cependant, tout avait changé à partir du jour où Adam Grosling avait franchi une des limites que s'étaient imposées les membres de la Fondation Univers : n'effectuer aucune recherche susceptible « d'attenter à la dignité de l'être humain ». C'était arrivé après la mort du Prix Nobel Albert Einstein. Adam s'était mis en tête de s'emparer du cerveau du célèbre savant pour étudier l'origine de son génie. Il avait donc versé une fortune à Thomas S. Harvey, un médecin de l'hôpital de Princeton, pour que celui-ci prélève l'organe avant l'incinération. Il avait procédé à diverses études sur l'encéphale d'Einstein avant de le restituer à Harvey au bout de quelques années, selon les termes de leur arrangement. À la suite d'un article publié en 1974 dans la revue *New Jersey Monthly*, les huit autres membres de la Fondation Univers avaient pris connaissance de ces recherches. Ils avaient compris qu'il s'agissait de Grosling, même s'il n'était pas cité. Réunis en urgence, ils décidèrent de son expulsion du groupe des « Neuf de Cornell », comme ils avaient coutume de s'appeler entre eux. Cependant, tous étaient conscients que cette décision ferait d'Adam Grosling leur plus redoutable ennemi.

Voilà à quoi songeait Matthew Edwin lorsqu'on sonna à la porte.

« Les monstres de l'esprit »

6

– Où est-il ? demanda Aldous Fowler en entrant dans le bureau de l'agent Taylor.

Tessa leva les yeux, s'interrompant dans l'examen des documents posés sur sa table.

– Si vous faites allusion à notre petit rongeur, il est en bas, en salle d'interrogatoire. Contente que vous soyez là, parce que notre bestiole ne veut parler qu'à vous.

– Qui est-ce ? s'enquit Fowler, contenant difficilement son impatience.

– Vous la verrez vous-même d'ici quelques instants...

– « La » ? C'est une femme ?

– En effet. Une jeune femme très cultivée, d'ailleurs. Mais avant de descendre discuter avec elle, j'aimerais vous montrer quelque chose. C'est la nouvelle lettre anonyme que notre souris avait l'intention de vous envoyer depuis le bureau de poste de la 41^e Rue.

Taylor lui tendit une missive ouverte, dont l'aspect correspondait en tous points aux deux précédentes qu'Aldous avait déjà reçues.

– Comment l'avez-vous arrêtée ? demanda-t-il en sortant la feuille de l'enveloppe.

– Sa nervosité l'a trahie. Sur les caméras de sécurité, elle regardait de tous côtés et son attitude a éveillé les soupçons du vigile.

Aldous déplia le message. Il s'agissait d'un texte bref, saisi sur un ordinateur :

*Dans les profondes cavernes de l'esprit
Se cachent les monstres qui nous dévorent.
« Les monstres de l'esprit »
KATIE HART*

– On dirait une citation littéraire.

– En effet, confirma Taylor. Et selon ce message, l'auteur en serait le Dr Hart.

– Que peut bien signifier cette citation ?

– Aucune idée. Mais manifestement, quelqu'un se consacre à ressusciter les morts.

Une jeune femme attendait dans une des salles d'interrogatoire du FBI. Vêtue d'un pantalon vert pistache et d'un chemisier blanc ajusté, elle était assise devant une table vide dans la pièce sans fenêtre, inondée d'une lumière intense. Elle semblait à la fois nerveuse et accablée ; son regard fixait le vide à travers la longue frange qui lui tombait devant les yeux, contrastant avec la coupe courte de la nuque.

– Elle s'appelle Corina Frediani. D'origine italienne, mais née à New York. Elle a vingt-cinq ans, une licence en médecine, et elle vit dans un studio de la 29^e Rue près de l'université de médecine. En plus de son passeport, nous avons trouvé une carte d'accès au Centre Grosling, où elle est boursière.

Aldous écoutait les informations de Taylor, tout en examinant la jeune femme à travers la vitre opaque qui séparait la salle d'interrogatoire de la petite pièce adjacente où ils se tenaient.

– Voyons ce qu'elle est prête à nous raconter sur ces mystérieuses lettres, dit-il enfin en se dirigeant vers la porte de communication.

À son entrée, Corina Frediani se leva, souriant comme si un ange venait de lui apparaître. Aldous s'approcha, main tendue.

– Je suis le lieutenant Fowler.

– Je sais, je sais... Je t'ai vu au Centre Grosling, expliqua Corina en le saluant.

Elle ne savait pas trop bien comment s'adresser à ce policier de la Criminelle à peine plus âgé qu'elle.

– Assieds-toi, je t'en prie.

La jeune femme obtempéra. Elle avait les yeux un peu écarquillés, semblant incapable de comprendre le sort qui lui était réservé et implorant du regard une explication plausible. Pour se rasséréner, elle se répétait qu'elle n'avait rien fait de mal.

– Écoute, Corina, je suis désolé de t'imposer tout ça, mais c'est le règlement. Il y a certaines formalités inévitables dans ce genre de situation. On ne sait jamais qui peut se cacher derrière un message anonyme. Tu comprends ?

Aldous avait adopté une attitude amicale, désireux de bien expliquer à la jeune femme les raisons de sa présence dans les locaux du FBI.

– Je n'ai rien fait... Rien du tout ! Je voulais seulement attirer ton attention sur les expériences qui se pratiquent au Centre, voilà tout, se défendit Corina d'une voix plus ferme.

– Très bien, très bien. Nous en parlerons et nous tirerons tout cela au clair. Ensuite, tu pourras sortir de ce trou.

– T'es sérieux ? Je serai libre si je te raconte tout ?

– Bien sûr. Écoute, personne ici ne pense que tu as un rapport

quelconque avec la mort du Dr Hart. Mais ces lettres que tu m'as envoyées pourraient signifier le contraire. Tu comprends ?

La jeune femme acquiesça.

– J'avais peur, vraiment peur... commença-t-elle en fixant Aldous dans les yeux. J'appréciais le Dr Hart et quand j'ai appris son assassinat, je me suis dit qu'il fallait informer la police de ce que je savais, mais je n'en ai pas eu le courage. Je craignais qu'il ne m'arrive la même chose. Et ensuite, quand j'ai entendu les nouvelles sur les meurtres des autres chercheurs, j'ai été horrifiée.

– Maintenant, tu n'as plus à avoir peur, Corina. Nous te protégerons, je te le promets. Mais nous devons comprendre pourquoi tu m'as fait parvenir ces lettres en forme de devinettes.

– J'espionnais le Dr Hart à son insu et je ne voulais pas que l'on me soupçonne d'être l'expéditrice de ces courriers, avoua-t-elle. Je me suis donc dit que si tu avais ces devinettes en ta possession, ça pourrait orienter ton enquête. C'est bien pour cette raison que tu es allé au Centre Grosling, non ?

– Et qu'essayais-tu de me communiquer, en réalité ? Tes messages étaient assez confus.

– On réalisait des expérimentations scientifiques secrètes qui ont pu causer la mort du Dr Hart. C'est pour cela que j'ai d'abord envoyé un rat dans un labyrinthe, parce qu'il s'agit d'une des expériences les plus connues du public. Ensuite, un chimpanzé relié à des câbles avec un casque métallique sur la tête.

– Celui-là, j'avais compris. Mais le dernier...

Aldous Fowler agita la feuille qu'il tenait à la main.

– C'était la citation qui commence le journal du Dr Hart, « Les monstres de l'esprit ». C'est le titre qu'elle lui a donné. Elle y notait toutes ses expériences depuis de nombreuses années.

– Tu as pu le lire ?

– Il est très volumineux, je n'en connais que quelques chapitres isolés. Un jour, je l'ai trouvé par hasard sur une des étagères du bureau du Dr Hart. Au début, j'ai pensé à un livre en cours de rédaction, mais quand je l'ai ouvert et que j'ai commencé à le lire, j'ai compris qu'il s'agissait de son journal. Il contient toutes les preuves des crimes commis au Centre Grosling durant des années.

Équipée d'une paire d'écouteurs sans fil, l'agent Taylor suivait à travers la vitre la conversation entre Aldous Fowler et sa confidente inattendue. Soudain, tous ses sens se mirent en alerte, comme si un événement fortuit était sur le point de changer le cours de sa vie. Manifestement, Corina Frediani mentionnait d'autres crimes, différents de ceux sur lesquels ils enquêtaient. Quant à Aldous, masquant sa stupeur à grand-peine, il se pencha vers la table et demanda avec naturel :

– De quels crimes me parles-tu, Corina ?

La légende cachée

6

Les recherches de Beth et de Nicholas dans le wagon du métro furent vaines. Ils ne trouvèrent rien qui puisse soulager Carol.

– Nous devrions peut-être voir dans une autre voiture, suggéra Nicholas en orientant son avatar vers le wagon suivant.

La porte s'ouvrit automatiquement lorsque Nicholas poussa la manivelle.

– Reste avec Carol pendant que je jette un coup d'œil là-bas.

– Tu comptes me laisser ici ?

– On ne peut pas faire autrement, BH. Il te suffira de guetter les Ombres.

– Tu n'as pas besoin de me le rappeler.

– Je suis navré, BH, mais nous devons être prudents. Je reviens aussi vite que possible.

Beth pointa son arme vers l'entrée du wagon. Le métro n'allait pas tarder à atteindre une autre station, les Ombres passeraient sans doute de nouveau à l'attaque. Sa main tremblait sur la manette de commande connectée à son ordinateur, à croire que la température dans son vaisseau interplanétaire BH était descendue au-dessous de zéro. Elle n'avait pas froid, mais elle était vraiment terrifiée.

De son côté, Nicholas envoya son avatar dans les wagons voisins comme s'il cherchait désespérément l'elixir de longue vie, mais il ne découvrit qu'une nouvelle arme, une sorte de fusil-mitrailleur et plusieurs chargeurs remplis de munitions. Dans les jeux vidéo, ce genre de trouvaille n'était pas un bon présage, cela ne pouvait avoir qu'une signification : leurs futures confrontations avec les Ombres s'annonçaient encore plus virulentes et dangereuses. Par l'intermédiaire du panneau de contrôle, il échangea son pistolet automatique avec le fusil. Lorsqu'il atteignit la dernière voiture, le métro s'arrêta. Il ne s'en était pas rendu compte, mais sous la casquette de l'EEJA, son front dégoulinait de sueur comme s'il avait réellement couru. Il attendit l'ouverture des portes, mais rien ne se produisit. Puis il entendit quelques détonations, au milieu des cris de

Beth.

Quand il la rejoignit, la rame était repartie, cris et tirs avaient cessé.

– Ne me laisse plus, NK. J'étais morte de peur. J'ai bien cru que les Ombres allaient me cribler de balles, dit son amie d'une voix hachée.

– Mais tu en es venue à bout. Tu les as liquidées toute seule.

– J'ai déjà joué à des jeux vidéo, mais cette fois, je me suis contentée d'appuyer sur le bouton les yeux fermés. Je ne voulais pas voir ces spectres encapuchonnés en finir avec moi.

– J'ai trouvé ce fusil-mitrailleur et quelques chargeurs, mais rien qui nous permette de réanimer Carol.

Beth réfléchissait en silence.

– Nous sommes sans doute allés trop vite en nous obstinant à chercher cette boîte de premiers secours. Il y a peut-être un autre remède.

– Quoi, par exemple ?

– Quelque chose que nous portons dans nos sacs, suggéra la jeune fille.

– Jusqu'à présent, nous avons la lumière de la statue de la Liberté, les deux planchettes avec les signes et la rose de la tombe sans nom.

– La rose ! La rose la sortira peut-être de son évanouissement !

– Tu crois vraiment que cette fleur peut soigner Carol ?

– Je n'en suis pas certaine, NK. Mais quand elle m'a dit de prendre la fleur, j'ai éprouvé une sensation étrange et indéfinissable. C'était un peu comme si tout s'était arrêté un instant et que quelque chose renaissait.

– Ça ne coûte rien d'essayer. Approche la fleur de Carol, on verra bien ce qui se passera.

Beth activa le panneau de contrôle et déplaça le curseur sur l'icône de son sac. Elle sélectionna la rose et la plaça près du visage de Carol, comme pour lui en faire respirer le parfum. Peu après, celle-ci frémit.

– Ça marche, BH ! Elle a bougé ! cria Nicholas.

Elle ouvrit les yeux, le regard aussi brillant que les reflets du soleil sur l'immensité céleste des mers.

– Salut Carol, dit Beth en souriant.

– Tu nous as flanqué une sacrée trouille !

– On avait peur que tu ne t'en tires pas, ajouta Nicholas, avant de se mordre la langue.

– Allons, NK, ne sois pas aussi pessimiste, le reprit Beth.

– Que m'est-il arrivé ?

L'avatar de Carol se redressa, la voix encore affaiblie comme si elle émergeait d'une profonde léthargie.

– Tu as été blessée au côté pendant l'attaque sur le quai, expliqua Beth.

Carol porta la main à son flanc, mais il n'y avait pas de blessure.

– La plaie a disparu ! La rose a éliminé la balle et le sang ! s'exclama Nicholas.

– Comment avez-vous su que la rose pouvait me sauver ?

– C'est BH qui y a pensé. Elle a eu une bonne intuition.

Alors que le métro poursuivait son trajet souterrain sous les avenues et les gratte-ciel de Manhattan en direction de la station la plus proche de l'Empire State Building, Beth expliqua à Carol ce qui s'était passé pendant son évanouissement.

– Merci, Beth, je te dois la vie.

– Allons, ne dis pas ça ! répliqua l'intéressée en rougissant.

À cet instant, elle eut la confirmation d'une autre intuition : Carol Ramsey était beaucoup plus qu'un être virtuel à la programmation exceptionnelle.

Armé de son nouveau fusil-mitrailleur, Nicholas débarrassa le quai de la station de la 31^e Rue des Ombres qui y rôdaient.

– Wouh ! Cet engin est infailible ! s'écria-t-il après avoir dégagé l'escalier qui menait à l'extérieur.

Ils atteignirent Park Avenue sans autre incident. Les seules ombres qu'ils rencontrèrent en sortant de la bouche de métro furent celles de la nuit, déchirées par les faisceaux lumineux des réverbères.

Le défi des serpents

6

Matthew Edwin ouvrit la porte. Trois inconnus vêtus de noir se tenaient devant lui. Celui qui lui avait annoncé sa mort prochaine par téléphone se trouvait sans doute parmi eux. Curieusement, Matthew n'éprouvait aucune crainte.

– Je suis heureux de te revoir, Matthew, dit Walter Stuck avec un sourire feint.

– Qui êtes-vous ? Nous ne nous sommes jamais vus.

– Ta mémoire est en si mauvais état que tu ne reconnais plus tes vieux amis ?

Edwin plissa ses yeux vifs pour mieux examiner le visage de cet homme qui affirmait le connaître, mais ce jeune inconnu ne lui évoquait rien.

– Où est Kenneth Kogan ? demanda-t-il, abasourdi.

Les trois étranges visiteurs entrèrent dans la maison puis refermèrent la porte.

– Oh, Matthew ! Plein de considération pour le chef, comme toujours. Tu ne devrais pas t'inquiéter autant pour lui. Son âme se consume en enfer depuis longtemps.

– Vous l'avez tué, lui aussi ? Vous avez assassiné Kenneth ?

– Sa mort a été moins douce que celle qui vous est réservée, à toi et aux autres. Le génial Kenneth Kogan méritait un châtiment plus exemplaire. Comment dire... Quelque chose de plus authentique, de plus purificateur. Je l'ai fait brûler vif sur un bûcher comme un maudit hérétique, répondit Walter Stuck, se délectant de ses propres paroles.

Le visage de Matthew Edwin se contracta, exprimant l'horreur et le mépris.

– J'ignore qui vous êtes, ni pourquoi vous faites tout cela, mais seul un monstre, une bête immonde, a pu mener à bout un plan aussi cruel et inhumain.

– Pourquoi ? Tu veux savoir pourquoi, Matthew ?

Stuck marqua un temps d'arrêt, se rapprocha du vieillard qui se

tenait toujours face à lui, s'arrêta à quelques centimètres de son visage et continua d'une voix venimeuse.

– Voilà qui te consolerait, n'est-ce pas ? Tu aimerais donner un sens à ta mort, à celle des Neuf de Cornell. Ça doit être triste, tellement triste de mourir sans savoir pourquoi. Oui, les héros doivent périr pour une cause, une cause noble qui justifie leur perte devant l'humanité...

Il passa le bras autour des épaules d'Edwin et, d'un ton bienveillant et paternel, ajouta :

– Viens, allons dans ta chambre. Je t'expliquerai tout là-bas. N'aie pas peur de la mort, Matthew. Ce sera simple, tu mourras paisiblement, sans souffrance. Comme si tu glissais dans un long sommeil éternel...

Le vieil homme le suivit, tel un agneau sans défense que l'on menait à l'abattoir.

Allongé sur son lit, Matthew avait les yeux fermés et semblait endormi. Cependant, il ne se réveillerait jamais de cette pesante léthargie. L'anesthésie avait produit son effet. Walter Stuck, Benson et Otto se trouvaient autour de lui, comme trois ombres veillant son âme.

Il avait la tête recouverte d'une sorte de filet cuivré, un treillis de minces fils métalliques, soutenant une multitude de minuscules ventouses qui adhéraient au crâne. Deux longs câbles reliaient cette résille futuriste à un ordinateur portable que Walter Stuck manipulait avec précision, assis au pied du lit.

– Le scanner cérébral se déroule correctement.

En effet, la reconstitution de la structure cérébrale de Matthew Edwin s'affichait peu à peu sur le moniteur, comme si une caméra microscopique se déplaçait sous son crâne pour former une parfaite image en trois dimensions.

Au bout de quelques secondes, une vertigineuse succession d'instantanés passa sur l'écran, reproduisant des millions de connexions neuronales. L'invisible processus de copie de toute l'information emmagasinée dans les circuits cérébraux de Matthew Edwin tout au long de ses soixante-quatorze années d'existence avait commencé. Le lecteur mental mis au point par Katie Hart fonctionnait avec la précision d'un scanner sophistiqué et révolutionnaire. La machine permettait à Walter Stuck de s'approprier toutes les connaissances, les souvenirs, les inquiétudes, les émotions, les images, les croyances, les pensées et les idées de Matthew Edwin. Il avait déjà procédé de la même manière avec Paul Drester, John Seik, Lars Murliken, Kenneth Kogan et le Dr Hart. Très bientôt, il serait l'homme le plus savant du monde, le seul capable de contrôler l'esprit humain, l'unique être vivant de la planète à avoir atteint l'immortalité.

– Les perforateurs de liquéfaction sont prêts, indiqua Benson.

– Posez-les, ordonna Stuck, d'une voix froide.

Benson souleva la tête de Matthew Edwin, ôta l'insolite résille qui la recouvrait, puis plaça sur les yeux fermés une sorte d'arc métallique, pourvu en son centre de deux aiguilles d'une taille infinitésimale reliées à deux petits tuyaux de drainage qui débouchaient dans une urne de cristal.

Maintenant, l'ordinateur portable affichait l'image d'un crâne en rotation, sur laquelle on distinguait les jonctions fibreuses des différents os de la boîte crânienne et deux points rouges mobiles. Grâce à sa souris, Walter Stuck les positionna au-dessus des fosses lacrymales de Matthew Edwin, puis ordonna :

– Activez les perforateurs.

Benson déclencha le dispositif et les deux aiguilles pénétrèrent les minuscules conduits, dirigées au millimètre près par l'ordinateur jusqu'à l'intérieur du cerveau sans vie de Matthew Edwin.

« Les monstres de l'esprit »

7

Corina Frediani repoussa la frange qui lui masquait les yeux. Elle ne savait pas très bien par où commencer, mais se lança néanmoins.

– Le Dr Hart tenait son journal depuis une vingtaine d'années. C'était un volume relié de cuir fermé par deux courroies, un peu comme ces imitations d'ouvrages anciens qu'on trouve maintenant dans toutes les librairies. J'imagine que ce modèle était plus rare à l'époque. C'est sans doute cet aspect de vieux livre qui a attiré mon attention quand je l'ai vu dans le bureau du docteur. L'année dernière, j'ai obtenu une bourse du centre médical universitaire de New York pour réaliser quelques études sur la créativité de l'esprit humain au Centre Grosling, sous la direction du Dr Hart. Comme tu peux l'imaginer, j'étais enchantée de pouvoir travailler auprès d'une des plus éminentes scientifiques dans le domaine de la connaissance du cerveau. D'ailleurs, elle aussi paraissait satisfaite de me voir intégrer son département. Quand elle m'a reçue pour la première fois dans son laboratoire, elle m'a dit : « Alors, les processus de création de la pensée t'intéressent. » J'étais si nerveuse que sur le moment, je n'ai pas su s'il s'agissait d'une affirmation ou d'une question. Je lui ai répondu que la créativité de l'être humain me semblait le plus passionnant et le plus mystérieux des mécanismes cérébraux. Et elle a ajouté : « Tu devras faire preuve de prudence, la créativité est justement ce qui fait de nous des dieux ou des diables. » Au début, je n'ai pas saisi le sens de ces paroles. Je n'ai pas su déterminer s'il s'agissait d'un conseil ou si elle me testait avec une citation sans signification particulière. Mais lorsque j'ai commencé à lire son journal, j'ai compris ce qu'elle cherchait à me dire ce jour-là. La structure de son compte rendu n'avait rien d'exceptionnel. La première page portait un titre centré en gros caractères, comme celui d'un essai scientifique : « Les monstres de l'esprit ». Et au verso, elle avait reporté la citation que je t'ai envoyée dans la troisième lettre : « Dans les profondes cavernes de l'esprit se cachent les monstres qui nous dévorent. » Mais le plus impressionnant se trouvait sur la

troisième page, une sorte de prologue, dans lequel le Dr Hart semblait vouloir justifier à ses propres yeux les horreurs qu'elle se préparait à commettre par amour...

Aldous était stupéfait par le récit de Corina, mais ne put s'empêcher de relever la dernière phrase.

– Par amour ?

– Oui. Dans cette première partie de son journal, le Dr Hart assurait que ce qu'elle s'appropriait à faire contrevenait aux principes éthiques de la science, elle détaillait les doutes et les conflits personnels qui l'avaient amenée à cette décision... À peu de chose près, elle disait que la vie de la personne qu'elle aimait se plaçait au-dessus de toute considération morale ou déontologique. En tant que scientifique, il lui revenait de faire l'impossible pour sauver Adam Grosling de sa prostration, quelles que soient les terribles conséquences de ses actes.

Peu à peu, le schéma de l'affaire s'organisait, même s'il n'avait pas encore sa forme définitive. Cependant, en entendant le nom d'Adam Grosling, Aldous fut tenté d'intervenir, mais préféra laisser Corina poursuivre son récit.

– Après ces considérations préliminaires, le Dr Hart a effectué une évaluation clinique de son patient. Une compilation de ses traitements médicaux, des opérations chirurgicales auxquelles il avait été soumis et de son état de l'époque. Ensuite, j'ai abordé la partie la plus horrible. Le Dr Hart faisait une espèce d'inventaire des recours technologiques, scientifiques et personnels dont elle avait besoin pour commencer ses expériences. Elle envisageait d'utiliser au moins cinquante cobayes humains vivants pour un programme de recherche qui devait durer cinq ans, selon ses calculs...

– Tu as bien parlé de cobayes humains, Corina ? demanda Fowler, tout en redoutant la réponse.

– Oui, Aldous, des gens comme toi et moi. Des gens qu'elle arracherait de leur vie normale pour les soumettre aux essais médicaux les plus cruels, jusqu'à ce qu'elle découvre le moyen de restaurer la moelle épinière d'Adam Grosling.

– Es-tu consciente de ce que tu dis ?

– C'est pour cela que je ne pouvais pas me dérober, répondit-elle, la gorge serrée par l'émotion. J'espère que tu le comprendras maintenant.

– Savais-tu qu'Adam Grosling avait soixante-quatorze ans lorsqu'il est mort, il y a seulement quelques mois, tout aussi invalide et prostré que le jour de son accident ?

– Comment aurais-je pu l'ignorer ! Je travaille là-bas tous les jours.

– Cela pourrait signifier que les horribles expériences du Dr Hart avec des êtres humains dont tu me parles n'ont eu aucun succès.

– Aucune idée, malheureusement. Je n'ai pas pu continuer à en lire

beaucoup plus. La plupart du temps, le journal était enfermé dans le coffre-fort du bureau avec d'autres documents du Centre. Mais j'y ai eu brièvement accès encore une fois. Le docteur mentionnait une crypte où l'on aurait mené ces expériences.

– As-tu une idée quelconque de l'endroit où peut se trouver ce journal, maintenant ?

– Non. Après la mort du Dr Hart, j'ai fouillé son bureau et son laboratoire, sans rien découvrir qui se rapportait au journal ou aux expériences.

– Et pourquoi devrais-je te croire, Corina ? Tu n'as aucune preuve de ce que tu avances.

– C'est la vérité. Pourquoi irais-je inventer une histoire pareille ? Trouve le journal et la crypte, tu verras bien que tout ce que j'ai dit est vrai.

– Oui, Corina, nous le ferons, je te le garantis.

– Je crois savoir où se trouve cette crypte, mais je n'ai jamais eu le courage d'y aller seule.

– Tu en es certaine ?

– Dans son journal, le Dr Hart parlait de la nécessité d'agrandir une des cages des chimpanzés, dans l'animalerie du Centre Grosling, pour accéder à son laboratoire secret. Je suis horrifiée en pensant à ce que je pourrais découvrir dans un endroit aussi sinistre. C'est pour ça que je t'ai envoyé la photographie de la deuxième lettre.

– J'ai du mal à croire ce que j'ai entendu, commenta l'agent Taylor.

Aldous Fowler l'avait rejointe dans la pièce d'observation et d'enregistrement des interrogatoires. Corina Frediani était toujours assise dans la salle où elle venait de révéler au lieutenant de la Criminelle tout ce qu'elle savait sur le journal du Dr Hart et ses crimes supposés pour mener à bien ses expérimentations secrètes.

– Vous croyez qu'elle n'est pas sincère ?

– Non, non, rien à voir avec sa crédibilité. Mais tout cela n'a aucun sens, Aldous. Maintenant que nous pensions avoir toutes les pièces du casse-tête en mains, voilà que cette Corina Frediani débarque avec sa terrifiante histoire d'expériences scientifiques.

– C'est peut-être pour cette raison que Katie Hart a été tuée. Une ancienne société secrète d'assassins fanatiques, confrontés à une science monstrueuse. Tu te souviens de ce que nous a raconté Jacob Bloom ?

– Et quel serait le rapport avec les autres chercheurs assassinés ? Tu crois vraiment qu'ils sont aussi des meurtriers ?

– Non, à mon avis, les membres de la Fondation Univers ont une conception différente de la science. Leurs principes programmatiques étaient tout à l'opposé.

– Il doit y avoir autre chose, Aldous. Un élément que nous ne connaissons pas encore et qui finira par donner un sens à toute cette folie.

– Nous devrions lancer un mandat d'arrestation contre Harold Brannagh pour meurtre de masse et fouiller le Centre Grosling à la recherche du laboratoire secret du Dr Hart.

– Si la seule preuve qui nous permette d'incriminer la défunte Dr Hart et le Centre est le témoignage de Corina Frediani, ce que tu suggères est totalement impossible. Au FBI, ils penseront que nous sommes devenus dingues.

– Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à chercher ces preuves, dit Aldous Fowler. Que comptes-tu faire de Corina Frediani ? voulut-il savoir.

– Il n'y a aucun motif pour la garder en détention. Tout ce qu'on peut lui reprocher est d'avoir espionné le Dr Hart, mais ce n'est pas un délit.

– Si elle ne l'avait pas fait, nous continuerions à ignorer tout ce qu'elle vient de nous raconter.

– J'espère que cette information ne nous conduira pas à une fosse commune pleine de cadavres de disparus.

– Cette jeune personne pourrait nous être très utile pour trouver la crypte, souligna Aldous.

– Tu as peut-être raison, mais je crois que Corina serait plus en sécurité dans nos cachots que chez elle. Nous ne devons pas oublier ce qui est arrivé au pauvre Samuel Clark Moore. Je ne supporterais pas d'avoir une autre mort sur la conscience.

– Je la ferai protéger, tu n'as rien à craindre pour sa vie.

La légende cachée

7

Tout était calme à la jonction de la 33^e Rue et de Park Avenue. Des dizaines de véhicules virtuels circulaient sur l'avenue dans les deux directions, vers la place d'Union Square au sud ou Central Station au nord. Face à eux, à deux pâtés de maisons de là, l'Empire State Building s'élevait, illuminé comme l'armure dorée d'un formidable guerrier médiéval. Ils se dirigèrent vers la 34^e Rue, puis traversèrent Park Avenue vers l'ouest en bavardant tranquillement. Ils ne craignaient rien des Ombres sans visage, elles n'attaquaient jamais lorsqu'il y avait du monde autour.

– Voilà notre chevalier, dit Nicholas.

– Plus qu'un chevalier, je dirais que c'est le donjon de la grande forteresse de Manhattan, suggéra Beth.

– Les deux métaphores sont jolies, BH. Toutefois, l'énigme de la légende cachée ne mentionne pas une tour, mais un chevalier, précisa Carol.

– Et son épée, ajouta Nicholas. J'espère que ce que nous cherchons cette fois est une véritable lame médiévale !

– Tu crois qu'il faudra monter jusqu'au dernier étage, NK ?

– Nous le saurons en y entrant. Cependant, si l'énigme dit vrai, l'épée doit se trouver tout en haut, près du ciel.

Ils traversèrent Madison Avenue, parcoururent le bloc qui les séparait de la 5^e Avenue et s'arrêtèrent devant la masse imposante qui les surplombait. Plusieurs fenêtres de l'édifice étaient éclairées et d'en bas, les lampes évoquaient des vers luisants collés aux vitres.

– C'est magnifique, murmura Beth.

De la perspective que leur procurait l'image virtuelle de leurs écrans, l'immeuble leur apparaissait comme un mythe nimbé de mystère et de fantaisie. Et il se demanda ce que leur révélerait Carol de la légende cachée de l'Empire State Building.

Mais leurs réflexions furent interrompues par un objet effilé qui traversa l'air en sifflant et se ficha dans le tronc d'un arbuste non loin d'eux, juste au coin de la rue.

Nicholas se rapprocha pour voir de quoi il s'agissait.

– C'est une flèche, une flèche !

Et aussitôt, un vrombissement se fit entendre au-dessus de leurs têtes comme un essaim de dards empoisonnés.

– Mettez-vous à couvert ! cria-t-il.

Il courut vers une persienne proche susceptible de les protéger des flèches qui pleuvaient du ciel.

Carol et Beth se réfugièrent près de lui.

– Ce sont des archers, NK, dit Carol. Ils ont pris l'Empire State pour nous empêcher d'y entrer.

Les traits tombaient par dizaines, à intervalles réguliers de quatre à cinq secondes.

– Nous devons traverser, décréta Nicholas.

– Mais ils nous anéantiront avant que nous arrivions de l'autre côté de l'avenue, fit remarquer Beth.

– Non, nous pouvons y parvenir entre deux volées de flèches. J'ai compté le temps entre les tirs et nous disposons de quelques secondes.

– Et si nous nous trompons...

– Dans tous les jeux vidéo, on a droit à un petit délai pour passer d'un endroit à un autre malgré les obstacles. Je ne vois pas pourquoi celui-ci serait différent, expliqua Nicholas.

– Tu ne vois pas pourquoi ce serait différent ? répéta Beth. Tu as déjà vécu une chose pareille, NK ?

– D'accord, tu as raison. Mais il y a de nombreux points communs avec les jeux ordinaires. Et je jurerais que cette attaque en fait partie.

– Vous devriez vous décider, le temps tourne et les intrus se rapprochent, dit Carol.

– Je traverserai le premier, lança Nicholas après une nouvelle nuée de flèches.

– Attends !

Mais le garçon n'écouta pas et s'élança sur la chaussée sans se rendre compte qu'une luxueuse limousine virtuelle passait au même instant, circulant vers le Flatiron. Beth ferma les yeux. Au prix d'une manœuvre acrobatique, le chauffeur évita Nicholas de justesse.

Lorsque Beth retrouva enfin une paupière, elle poussa un soupir de soulagement en découvrant son ami de l'autre côté, collé à la façade de l'Empire State Building, comme s'il se disposait à escalader le mur.

– Allez, BH ! C'est ton tour, maintenant. Attends la prochaine volée de flèches et traverse sans avoir peur, l'encouragea Nicholas, sans mentionner l'incident de la limousine.

– On passera ensemble, proposa Carol en lui prenant la main.

Après la rafale suivante, les deux jeunes filles se précipitèrent vers le trottoir d'en face.

– Ça y est ! Ces archers ne peuvent plus nous atteindre, dit le garçon quand Beth et Carol le rejoignirent.

Plaqués à la façade, ils s'approchèrent du coin de la 34^e Rue. Nicholas jeta un coup d'œil de l'autre côté. L'entrée principale du gratte-ciel était dégagée.

– Je passe devant.

Le fusil-mitrailleur pointé devant lui, Nicholas se glissa dans la rue perpendiculaire, puis fit signe de la main à Beth et à Carol de le suivre. Rien, ni personne, ne se trouvait sur leur chemin. La porte était ouverte et de l'extérieur, Nicholas pouvait voir le luxueux marbre aux teintes marron qui recouvrait les murs du hall. Pas la moindre trace des Ombres sans visage, mais il pressentait leur présence, elles étaient quelque part, dans un recoin de l'immense édifice de cent deux étages.

Dans le vaste hall, deux drapeaux des États-Unis encadraient un grand bas-relief d'acier, représentant le bâtiment environné des rayons d'un soleil qui se levait en arrière-plan. À droite de la plaque gravée, une pendule indiquait l'heure et la direction des quatre points cardinaux, assortie d'une carte imaginaire de quelques États de l'Union : Pennsylvanie, Vermont, Connecticut...

Sous la fresque, près d'une maquette de l'Empire State Building exposée dans une niche vitrée, une bannière étoilée flottait dans un coin. Nicholas ne tarda pas à remarquer un morceau de bois posé sur le sol, au pied du mât du drapeau. La planchette ressemblait à celles qu'ils avaient déjà trouvées dans la statue de la Liberté et sous un arbre du cimetière de Trinity Church.

– Il y a un nouveau signe, ici, dit Nicholas.

Il ramassa l'objet et le montra à ses deux compagnes.



– Range-le avec les autres, NK.

Un archer vêtu de noir surgit d'un couloir latéral. Sa capuche rabattue dans le dos dévoilait une tête sans peau et sans yeux, tel le crâne décharné d'un squelette.

Nicholas pivota rapidement et tira sur le zombi, sans lui laisser le temps de bander son arc et de lancer un de ses traits empoisonnés.

Lorsque Beth et Carol comprirent ce qui se passait, la haute flamme s'éteignait déjà dans un halo de fumée noire en suspension.

– Ce n'était pas une des Ombres sans visage ! s'exclama Nicholas, visiblement perturbé.

Son malaise alerta Beth et Carol.

– Qu'as-tu vu ? demanda Beth.

– Une créature vêtue de noir avec une figure horrible. Il n'avait pas de peau, ni d'yeux, pas de nez, pas de bouche, répondit-il d'un trait.

– C'était un des archers ? insista Carol.

– Je crois. Mais j'ai eu peur en tirant dessus, comme si quelque chose d'épouvantable palpitait dans ses orbites vides.

– C'est sans doute la fatigue, NK. Nous avons déjà passé plusieurs heures sur le jeu et parfois cela peut causer de petites hallucinations. Si tu veux, nous pouvons laisser tomber pour aujourd'hui.

– Non ! Pas question d'arrêter maintenant ! s'empessa de répondre Nicholas.

– BH a raison, NK. Il vaudrait peut-être mieux que tu te reposes un peu, nous avons eu pas mal d'émotions ces derniers temps.

– Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais bien. Je me reposerai quand nous aurons l'épée du chevalier.

Les ascenseurs du hall central ne fonctionnaient pas. Beth suggéra d'emprunter un des deux couloirs pour en trouver d'autres.

– Par où passerons-nous ? voulut savoir Carol. Il y a plus de soixante-dix ascenseurs, ici.

– L'archer est arrivé par la gauche, je propose donc que nous partions vers la droite, dit Nicholas.

– C'est toi le guide, souligna Beth.

Elle avait toute confiance dans l'instinct de Nicholas pour se déplacer à travers le jeu.

– Alors, suivez-moi et couvrez nos arrières, ordonna celui-ci. Je me charge de ce qui se présentera devant nous.

Et il caressa la crosse de son fusil-mitrailleur d'un air entendu.

Les couloirs de l'Empire State Building étaient longs et tortueux. Plusieurs archers surgirent d'un coude du trajet sinueux. Nicholas les foudroya avec la même facilité qu'un fumigateur élimine les parasites d'une plante. Toutes les portes qu'ils croisèrent étaient fermées, mais le passage finit par s'élargir et ils arrivèrent à proximité d'une batterie d'ascenseurs qui s'alignaient sur le mur de gauche. Les voyants lumineux qui indiquaient la montée ou la descente fonctionnaient. Nicholas pressa le bouton d'appel. Peu après, un signal électronique se fit entendre. Une des cabines s'ouvrit et deux archers noirs en surgirent. Nicholas les abattit sans leur laisser le temps de lever leurs armes. Une odeur forte envahit l'atmosphère.

– Maintenant que nous sommes débarrassés des intrus, prenons

celui-ci, suggéra-t-il.

Les deux filles obtempérèrent. Les portes se refermèrent, Beth huma l'air comme un limier.

– Ça sent le soufre brûlé.

– Sans doute le résultat de la combustion du corps de ces zombis.

– C'est écœurant !

– Jusqu'où allons-nous monter ? demanda Carol.

– La terrasse se trouve tout en haut, dit Nicholas en appuyant sur le bouton du dernier étage.

L'ascenseur démarra dans un bruit semblable au grondement des tripes d'un géant.

– À quelle vitesse se déplace la cabine ? voulut savoir Beth.

Carol effectua un rapide calcul mental.

– Six mètres par seconde, nous arriverons à destination en moins d'une minute.

– Préparons-nous à une nouvelle attaque, prédit Nicholas.

– Ils ont l'air assez inoffensifs, murmura Beth.

– Ne t'y fie pas, BH. Je suis certain que leurs traits sont mortels.

Cependant, lorsque les portes glissèrent latéralement, aucun archer ne les attendait.

– C'est par ici.

Nicholas s'engagea dans un large couloir. Au fond, on voyait briller les lumières de la terrasse extérieure, située à trois cent quatre-vingts mètres d'altitude.

Il poussa le battant. Dans la même seconde, il perçut la brise humide de la nuit qui lui caressait le visage et le sifflement d'une flèche qui lui frôla la tête.

– Ils sont dehors ! hurla-t-il en refermant la porte.

– Tu as repéré leur position ? demanda Carol.

– Non, je ne sais pas combien ils sont, ni où.

Beth avança d'un pas décidé.

– Cette fois, je passe devant.

– Tu es cinglée, BH ? Ton arme est beaucoup plus lente que la mienne.

– Mais je suis capable de me déplacer aussi vite que toi. Je vais courir vers la droite de la terrasse sans cesser de tirer et j'attirerai leur attention. Ensuite, Carol et toi pourrez sortir en faisant feu dans la direction que je vous indiquerai.

– C'est peut-être trop dangereux, BH.

– En bas, c'est toi qui as risqué ta vie. Maintenant, c'est mon tour. Nous sommes une équipe, NK.

– Je suis d'accord avec BH, intervint Carol. Elle est aussi capable que toi de remplir cette mission.

– Prends au moins le fusil-mitrailleur.

Ils échangèrent leurs armes.

– Fais très attention, dit Nicholas à Beth en la regardant dans les yeux.

La jeune fille marqua un temps d'arrêt avant d'ouvrir la porte, puis s'élança vers la droite, en tirant sans discontinuer.

– Ils sont sur la corniche ! Allez-y ! Maintenant ! cria-t-elle.

Ses balles enflammaient les archers postés à l'extérieur.

Nicholas se précipita sur la gauche, multipliant les acrobaties pour éviter les flèches, pendant que Carol se postait au centre, couvrant leurs arrières. En peu de temps, les trois amis effacèrent toute trace de leurs adversaires et se regroupèrent au milieu de la terrasse.

– Nous avons conquis la tour inexpugnable de Manhattan ! s'exclama Nicholas.

– Et nous avons délivré le chevalier de ses ennemis ! ajouta Beth avec le même enthousiasme.

– Mais vous n'avez pas encore résolu l'énigme, leur rappela Carol, plus mesurée.

– Ah, oui ! L'épée, dit Nicholas.

Tout à leur victoire, ils avaient oublié le véritable objectif de leur expédition.

À la lumière diffuse des grands projecteurs braqués vers le sommet de l'Empire State Building, Nicholas et Beth fouillèrent la terrasse en quête de l'épée du chevalier. Rien. Ils échangèrent un regard désespéré.

– Et pourquoi pas là-haut, sur la corniche ? C'est là que se cachaient les archers... Pour la protéger, peut-être ? suggéra Beth.

– Bien vu, BH ! Je ne sais pas ce que nous ferions sans toi, la félicita son partenaire.

– Nous devons essayer de monter, indiqua Carol.

Nicholas observa les grandes baies vitrées qui entouraient la terrasse. Difficile d'emprunter cette voie, à moins de disposer de ventouses.

– Dans ce coin, je vois quelques prises qui pourraient nous aider à atteindre le haut de la corniche. Suivez-moi... dit Beth.

D'un bond, son avatar s'accrocha à une des saillies du mur. Elle appuya les pieds sur la paroi et se hissa jusqu'à une barre métallique horizontale qui servait de mât aux bannières. Elle s'y suspendit et commença à se balancer pour prendre de l'élan. Puis elle exécuta plusieurs rotations avant de lâcher prise, profitant de la force centrifuge pour atterrir en douceur sur le bord de la corniche. Nicholas et Carol la fixaient, éberlués.

– Comment as-tu réussi à faire ça, BH ? demanda le garçon encore sous le coup de la stupéfaction.

– J'ai dû voir ça dans un jeu vidéo quand j'étais gamine, répondit

Beth, plutôt fière d'elle-même.

Ses deux compagnons répétèrent la manœuvre et la rejoignirent sans difficulté. Depuis le sommet de l'Empire State Building, la vue sur le Manhattan nocturne était époustouflante. Jamais Beth n'avait ressenti une telle émotion et Nicholas avait le sentiment de pouvoir toucher les étoiles. Carol partageait leur exaltation. Ils gravitaient au centre d'une éclatante galaxie multicolore aux formidables proportions, qui semblait planer dans le néant. La ville de New York, le royaume colossal du chevalier, se lovait à leurs pieds.

Au sud, se dressaient les titans illuminés du quartier des affaires, de Lower Manhattan et du City Hall. Les deux gigantesques fleuves de lave bouillonnante de la 5^e Avenue et de Broadway, dont le confluent délimitait le petit îlot triangulaire du Flatiron, se déroulaient le long de Chinatown, Little Italy, Greenwich Village ou East Village, vastes prairies lumineuses encadrées par les étincelantes coupoles dorées du Metropolitan et du New York Life Insurance Building. À l'est, ils apercevaient les lumières de Brooklyn et du Queens et à l'ouest les phosphorescences du New Jersey. En faisant le tour de la corniche, ils découvrirent les territoires septentrionaux du chevalier : la couronne de diamants du Chrysler Building, les colosses de Midtown, les abîmes de néon de Times Square, les défilés de glace de Turtle Bay, les forêts et les lacs de Central Park. Et encore plus loin, les terres exotiques de Harlem, noyées dans l'obscurité laiteuse de l'horizon. Aucune autre ville du monde ne pouvait leur offrir un univers de lumière aussi magique et prodigieux que celui qui s'étendait sous leurs yeux éblouis.

Beth émergea la première de sa fascination, décidée à trouver l'épée. Il n'était pas question de rivalité, elle considérait simplement qu'il lui revenait de découvrir la lame du chevalier de Manhattan, puisque Nicholas s'était chargé de dénicher la rose. Jusque-là, leurs recherches s'étaient limitées au sol de la terrasse, puis de la corniche, mais l'énigme mentionnait le ciel. Beth leva la tête vers la grande antenne qui s'élevait derrière eux, puis elle désactiva son arme sur le panneau de contrôle et sans rien dire, commença l'ascension vers le pinacle du bâtiment.

– Tu sais, BH, je n'avais jamais vu New York du point de vue des oiseaux, dit Nicholas d'un ton rêveur.

– BH le verra encore mieux que toi, NK. Elle monte au ciel, répondit Carol en lui faisant signe de regarder vers le haut.

– Quoi ?

Le personnage virtuel de Nicholas inclina la tête en arrière.

– Mais que fais-tu ? s'exclama-t-il en découvrant son amie en route vers le sommet de l'Empire State Building.

– Je cherche l'épée du chevalier.

– Là-haut ? Tu es devenue folle ? Si tu perds l'équilibre, tu vas te

tuer !

– Ne sois pas si pessimiste, NK. Si je perds l'équilibre, c'est mon avatar qui mourra, pas moi. Nous sommes dans un jeu, tu t'en souviens ?

– Ça revient au même. Tu devrais descendre, immédiatement.

– Je ne peux pas revenir en arrière. En pensant à la descente, j'ai encore plus le vertige qu'en montant.

Elle atteignit la plate-forme circulaire qui couronnait le building, d'où s'élevait une tour métallique qui renvoyait les ondes de la télévision vers plusieurs États de l'ouest.

– Je la vois ! L'épée du chevalier est tout en haut ! cria-t-elle en gravissant les échelons de l'antenne.

Beth avait la sensation de flotter au-dessus de la ville. Elle empoigna l'arme et la brandit vers le ciel avec un cri de triomphe :

– « Son épée effilée d'acier perce le ciel avec orgueil ! Et à ses pieds se soumet, joueur, le royaume colossal du chevalier ! »

Le défi des serpents

7

Le jet privé de Walter Stuck survolait le marécageux État de Floride à plus de mille huit cents mètres d'altitude. Quelques nuages joufflus glissaient sous ses ailes tels des agrégats d'écume marine blanche.

Benson parlait dans son téléphone. La mallette noire de son patron était posée près de son siège. À l'intérieur, niché dans l'obscurité, un flacon de cristal contenait le cerveau de Matthew Edwin réduit à une substance pâteuse d'un rose sanguinolent.

Quant à Walter Stuck, il regardait par le hublot en songeant que sa vengeance était accomplie : les Neuf de Cornell étaient morts. Quatre d'entre eux avaient succombé à diverses maladies et son audace avait éliminé les cinq autres. Le Club Gótico ne pouvait pas laisser le monde suivre la voie tracée par les génies de la science. Pour le bien de l'humanité, il était indispensable de changer le cours de l'histoire. Le progrès humain s'était avéré incapable d'apporter une solution aux grands problèmes de la Terre, les faiblesses des gouvernements n'étaient plus de mise. Aussitôt l'Essence du Mystère en son pouvoir, tout serait prêt pour la transformation finale : Dieu, son Dieu, l'unique et véritable Dieu régnerait de nouveau sur le fragile univers des hommes.

– Nos pirates informatiques nous ont communiqué de bonnes nouvelles, annonça Benson.

Walter Stuck se tourna vers lui.

– J'écoute, répondit-il.

– Ils suivent la progression de ces ados de l'EEJA sur Internet. Les gamins sont passés par la statue de la Liberté, Trinity Church et ils se trouvent maintenant dans l'Empire State Building.

– Ainsi, le vieux Kogan n'a pas emporté l'Essence du Mystère hors de la Grosse Pomme, dit-il, réfléchissant à haute voix.

– C'est probable. Les jeunes gens se fondent sur une carte où figurent les plus célèbres édifices de New York. Carol Ramsey a sans doute caché l'Essence du Mystère dans l'un d'entre eux.

– Ne les perdez pas de vue. Ils nous conduiront jusqu'à l'Essence du

Mystère. Ensuite, nous les ferons disparaître. Personne ne retrouvera leurs corps.

– Un de nos espions m’a informé que le garçon, ce Nicholas Kilby, a été au cimetière de Trinity Church. Manifestement, il cherchait quelque chose entre les tombes.

– Le cimetière de Trinity Church ? Que pouvait-il bien chercher là-bas ?

– La piste des énigmes les mène d’un endroit à l’autre.

– Il a trouvé quelque chose ?

– Notre homme a précisé qu’il faisait nuit, il n’a pas nettement vu dans l’obscurité. Mais il croit que le jeune Kilby n’a rien emporté.

– Je veux parler aux hackers, Benson. J’aimerais voir comment ils travaillent et m’assurer qu’ils n’échoueront pas. Notre sort est entre les mains de ces deux morveux de l’EEJA.

« Les monstres de l'esprit »

8

Aldous Fowler l'ignorait encore, mais le médecin légiste Scrinna patientait dans une des salles d'attente du FBI, attendant la fin de l'interrogatoire. Il apportait des nouvelles importantes.

– Oubliez les phénomènes paranormaux pour expliquer la disparition du cerveau des victimes de notre mystérieux assassin ! dit-il avec une véhémence inhabituelle.

– Vous avez découvert les trucs de magie du Prestidigitateur ? demanda Aldous.

– Nous avons découvert qu'il bénéficiait d'une certaine avance technologique, rectifia Scrinna, retrouvant son calme habituel. Évidemment, il ne pouvait s'agir d'autre chose...

– C'était la théorie la plus raisonnable, indiqua Tessa.

– Sans doute. Les tours de magie ne sont vraisemblables que dans les salles de spectacle... Au début, il nous a été impossible de comprendre comment quelqu'un pouvait soustraire l'encéphale d'un cadavre sans laisser la moindre trace, mais les dernières analyses que nous avons effectuées nous ont conduits à une conclusion évidente : l'assassin a liquéfié le cerveau des victimes... Liquéfié, au sens propre du terme, insista-t-il devant l'expression incrédule des deux enquêteurs.

Aldous se remémora ses conversations antérieures avec le médecin légiste.

– C'est le procédé utilisé par les Égyptiens pendant la momification des cadavres ?

– Disons qu'il s'agit d'une opération similaire, mais bien plus sophistiquée qu'une simple craniotomie. C'est pourquoi nous avons tant tardé à comprendre. Comme vous le savez, dans la méthode d'embaumement traditionnelle, on brise les os ethmoïdes et on pénètre dans le crâne avec une sorte de broyeur mécanique qui cause des dégâts importants dans les membranes des fosses nasales. C'est par cette voie que sont évacués les restes du cerveau. Le cadavre est placé la tête en bas, pour que la force de gravité aide à vider la boîte

crânienne. Bien évidemment, cette pratique laisse des traces plus que visibles à l'autopsie ou aux rayons X, une simple radiographie permet de le constater. C'est cette absence de preuves qui nous a conduits à penser que l'assassin employait une technologie inédite et insolite, qui nous est inconnue.

– Et vous avez découvert cette nouvelle technologie ? demanda l'agent Taylor, peu habituée aux discours tortueux de Scrinna.

– La nanotechnologie, agent Taylor ! Technologie naine, moléculaire, invisible ! s'exclama le médecin d'un air triomphal.

– Pouvez-vous nous en dire plus, docteur ? demanda Aldous, intrigué.

Le médecin légiste s'installa plus confortablement.

– Bon, les scientifiques experts en nanotechnologie la définissent comme l'étude, la conception, la création, la synthèse, la manipulation et l'application de matériaux, machines et systèmes fonctionnels à travers le contrôle de la matière à l'échelle microscopique, c'est-à-dire celle des atomes et des molécules. Ils sont convaincus que la nanoscience débouchera sur une révolution industrielle qui transformera le monde en peu de temps. Son impact se ressentira en informatique, en architecture, dans la maîtrise de l'environnement, la biologie et, plus important, la médecine. Dans le domaine des sciences médicales, il existe des techniques de microchirurgie permettant d'implanter des appareils électromagnétiques pour stimuler le cœur, ou de placer de petits tubes de métal pour gainer les artères, voire d'introduire une caméra dans le corps humain pour accéder à n'importe quel organe vital et vérifier son état. Cependant, le cerveau a toujours été un lieu inaccessible pour la médecine, à moins d'ouvrir la boîte crânienne. Malgré les remarquables progrès de la neurochirurgie, lors de l'implantation d'électrodes pour lutter contre des maladies comme celle de Parkinson, la perforation du crâne du patient reste indispensable.

– Alors, comment diable le Prestidigitateur s'y prend-il pour extraire l'encéphale des scientifiques assassinés, docteur ? demanda Tessa.

Le médecin légiste répondit volontiers.

– Il a utilisé des techniques de nanochirurgie encore inconnues qui lui ont permis d'atteindre le cerveau sans toucher le crâne. Il a introduit une paire d'aiguilles extrêmement fines par les conduits lacrymaux, puis il a fait dévier le nanorobot vers l'espace qui se trouve entre l'orbite et le globe oculaire. Ensuite, il est arrivé à l'intérieur de la boîte crânienne en suivant le nerf optique par le conduit oculaire, jusqu'au cerveau. C'est une larme de couleur rosée qui nous a donné la piste définitive. Nous l'avons trouvée en examinant les yeux de Lars Murliken, la dernière victime.

– C'est une larme qui vous a permis d'éclaircir ce mystère ?

demanda Fowler, abasourdi.

– Dans le domaine médico-légal, ce sont souvent des détails insignifiants qui nous conduisent aux conclusions les plus judicieuses, Aldous. Cette goutte de liquide sanguinolent dans le conduit lacrymal nous a poussés à examiner les restes du globe oculaire et du nerf optique avec une caméra grossissante. Nous avons découvert de minuscules écorchures sur les tissus. Un petit objet pointu, une sorte d'aiguille, a laissé quelques lésions microscopiques à la surface de l'œil, à partir de l'angle interne jusqu'au nerf optique.

» Après des analyses chimiques complexes sur les parois de la cavité, nous avons pu déceler quelques substances non identifiées, arrivées à travers la voie ouverte par le nanorobot. Nous avons repris les mêmes analyses sur les parois crâniennes des autres victimes. Le résultat a été confirmé, mais avec des paramètres différents. Cela nous a permis de déduire que la substance introduite dans le crâne pour extraire la masse encéphalique des cadavres pourrait être une sorte de liquide avec des propriétés liquéfiantes, capable de diluer la matière cérébrale. Ensuite, elle a été aspirée à travers les nanocâbles de platine ou de polymère par lesquels est passée cette solution chimique inconnue.

» Nous avons pu tirer une conclusion indubitable. Notre assassin est un scientifique qui a anticipé la science de l'avenir. Quant au reste, mes amis, c'est à vous qu'il revient de le découvrir, conclut Scrinna avec la même sérénité qui régissait tous les actes de sa vie.

Tessa Taylor essaya de faire un lien entre ce qu'elle venait d'apprendre et ce que Corina Frediani leur avait révélé sur les expériences du Centre Grosling, moins d'une demi-heure avant. Mais elle avait l'impression de se débattre au milieu d'un marécage de confusion.

– Nanotechnologie, nanorobots, nanocâbles, science du futur... Vous vous souvenez de notre conversation dans l'hélicoptère quand nous allions à Cornell ? Vous aviez vu juste en disant que l'assassin pouvait être un scientifique fou, un génie diabolique, et je vous avais demandé si vous me parliez d'un méchant de BD...

– Je vous avoue que maintenant, j'ai du mal à le croire.

La légende cachée

8

Nicholas revécut en rêve les émotions qu'il avait éprouvées durant la soirée dans le jeu des énigmes infinies. Bien sûr, il aurait aimé avoir découvert lui-même l'épée du chevalier au pinacle de l'Empire State Building. Mais la décision de Beth de grimper seule jusqu'à l'aiguille pour s'en emparer ne l'affectait pas. Lorsque son amie avait brandi son trophée, il avait pu contempler une formidable féerie lumineuse depuis la corniche. Un des plus magnifiques spectacles qu'il ait jamais vus de sa vie.

Un rayon d'un bleu intense avait fusé au-dessus du roi des gratte-ciel de New York, comme un coup de fouet magique sur Manhattan. L'éclair avait fusionné avec la pointe de la lame, environnant tout le corps de Beth d'une aura d'éther divine. Quelque chose avait changé en elle, comme si en empoignant l'épée, toutes ses craintes et ses hésitations s'étaient subitement dissipées et qu'elle s'était retrouvée au milieu de ce paradis céleste.

Beth était redescendue vers la corniche, un éclat prodigieux éclairait son regard. Nicholas n'avait plus eu aucun doute. C'était bien à elle et non à lui que revenait l'épée du chevalier. Cependant, il se sentit encore plus heureux en regagnant la terrasse découverte lorsqu'ils trouvèrent deux lames médiévales de même facture, près de l'entrée.

– Ces deux armes sont pour nous, NK, indiqua Carol. À partir de la quatrième énigme, nous ferons un petit voyage dans le temps, sans pour autant abandonner Manhattan.

Beth et Nicholas n'avaient pas bien compris ce qu'avait voulu leur dire Carol en parlant de voyage dans le temps, mais le sens de ces paroles devint plus clair dès qu'ils entendirent la suite de la légende cachée du colossal royaume du chevalier.

Après la construction de la statue de la Liberté et l'arrivée de l'Essence du Mystère à New York, la cité connut une étape de grande croissance urbaine et industrielle sous l'impulsion des millions d'immigrants qui débarquaient de tous les lieux de la Terre. Un

mélange de gens, de races et de langages inimaginable dans une autre partie du monde se pressait dans la ville. D'après l'histoire, la conjonction de cette prospérité et de la surface limitée de Manhattan produisit les premiers gratte-ciel. Vers 1870, ils surgirent dans les rues interminables et les avenues de cette île étroite et allongée. C'est ainsi que débuta une période de grand développement architectural qui atteignit sa splendeur maximale soixante années après, avec l'édification du Chrysler Building en 1930, dépassé l'année suivante par l'Empire State Building.

Cependant, Carol leur révéla que dans la légende cachée de New York, la naissance des gratte-ciel de Manhattan avait une origine bien différente. Les premières constructions comme le Flatiron Building, le City Hall ou le Woolworth Building, entre autres, avaient une relation étroite avec l'Essence du Mystère ou la mythique tour de Babel. À cet instant de ce récit, Carol demanda à Nicholas et à Beth d'ouvrir leurs agendas électroniques et de saisir le mot « Babel ». Ils obtempérèrent et la reproduction d'un tableau s'afficha sur leurs écrans. La toile s'intitulait *La Grande Tour de Babel* et avait été exécutée en 1563 par Pieter Brueghel, surnommé l'Ancien, un peintre flamand du xvi^e siècle. L'original était exposé au Kunsthistorisches Museum de Vienne.

Carol continua en expliquant que les gratte-ciel de Manhattan furent la matérialisation d'une idée des sages de la société de l'Ourobore. Ainsi, ils cherchaient à symboliser l'esprit de la cité, libéré de la crainte des dieux du passé. Ils voulaient démontrer au monde qu'aucune divinité ne les punirait pour avoir élevé de nouvelles tours de Babel sur la Terre et que rien n'empêcherait les habitants de New York de s'entendre entre eux, malgré la diversité de leurs langages.



Nicholas continua sa rêverie peuplée de tours inexpugnables, d'épées de chevaliers médiévaux et de colossaux royaumes, tout en se répétant en silence la dernière énigme que leur avait proposée Carol.

*Un moine dans son scriptorium
Copie et enlumine un manuscrit.
Vieux livres oubliés et fermés
Qui recouvrent la vie lorsqu'on les ouvre.*

Et le mot qui correspondait au pseudonyme d'un des neuf étudiants de Cornell était « vie ».

Le défi des serpents

8

Aldous Fowler était pressé, très pressé. Il venait de déposer Corina Frediani chez Ann Hardwey, où elle résiderait pour la durée de l'enquête. L'assassin savait peut-être déjà que Corina s'était confiée au FBI. Dans ce cas, il chercherait sans doute à l'empêcher de recommencer. Mais Aldous ne tenait pas à retrouver son témoin principal avec la gorge tranchée comme Samuel Clark Moore, le concierge de la résidence Tannhäuser. Avec Ann, le jeune médecin serait en sécurité, sa vie ne serait pas en danger. Ann n'avait vu aucun inconvénient à l'héberger quelque temps. Au contraire, elle avait été enchantée d'avoir quelqu'un avec qui bavarder et rompre sa solitude.

Mais maintenant, il était plus de vingt heures et Aldous était coincé dans une longue caravane de l'autre côté du pont de Brooklyn. Il ne restait plus qu'à appeler Pemby pour la prévenir de son retard.

– D'accord, je comprends. Mais ne tarde pas, nous t'attendons.

Aldous Fowler était enfin parvenu à franchir le pont et longeait le parc du City Hall ; Greenwich Village était encore loin. À vrai dire, il ne songeait pas à sa prochaine rencontre avec le nouvel ami de Pemby, mais à ce qu'il avait appris de Corina. Il était à mille lieues d'imaginer qu'une femme comme le Dr Hart puisse cacher un passé aussi épouvantable. La profondeur de son dégoût n'avait d'équivalent que l'admiration qu'il en était arrivé à éprouver pour elle.

À hauteur du Woolworth Building, il tourna à droite près d'un stand de hot-dogs et prit la direction du nord, au milieu de la phosphorescence des panneaux publicitaires de Church Street et de l'avenue des Amériques. Au croisement de la 6^e Avenue et de Greenwich, la tour néogothique de Jefferson Market Courthouse apparut, semblant sortir tout droit d'un conte de fées. Il vira à gauche. La maison de Walter Stuck devait être cet ancien manoir dont Pemby lui avait parlé dans son message. Il gara sa voiture près de Milligan Place et en descendit avec un bâillement de lassitude. Puis il leva les yeux au ciel, mais ne vit qu'une épaisse obscurité sans étoiles.

Chez Walter Stuck, Aldous découvrit une Pemby radieuse, une vraie

princesse. Aucun doute, elle était heureuse. Sa sœur n'avait jamais dissimulé ses états d'âme. Même si elle restait à distance de son amphitryon, ses yeux brillants et son sourire la trahissaient. Son amour pour lui ne faisait aucun doute.

Ils passèrent dans le salon romantique et s'installèrent à table, un verre de xérès à la main. Cette fois, aucune personnalité immortalisée dans la cire n'assistait au dîner. Durant quelques minutes, le luxueux décor mit Aldous mal à l'aise. À l'inverse de Pemby, il n'était pas habitué à fréquenter les millionnaires, les politiques et les célébrités. En outre, il ne savait pas encore de quoi voulait l'entretenir Walter Stuck et cette incertitude accentuait son malaise. Cependant, les manières aimables de son hôte finirent par le détendre. Puis Pemby prit la main de Walter et raconta leur rencontre à son frère.

– Mais le plus étonnant de tout, je serais incapable de te l'expliquer, malgré mon métier. Il t'en parlera mieux lui-même, conclut-elle en regardant Walter pour lui céder la parole.

– Oui, mais avant, je voudrais dire que c'est vraiment formidable que Susan soit ta sœur, Aldous. Parfois, le hasard fait particulièrement bien les choses. À la suite d'une de nos conversations, c'est elle qui m'a appris que tu appartenais à la Criminelle et que tu enquêtais avec le FBI sur les meurtres des scientifiques de Cornell. Je crois me souvenir que je lui parlais de diverses sociétés secrètes qui se sont formées au Moyen Âge. Certaines d'entre elles comptent des initiés prêts à tuer pour parvenir à s'emparer de secrets très convoités depuis cette époque.

– Des secrets qui remontent au Moyen Âge ? répéta Aldous.

Il ne voulait pas perdre le fil de cette discussion qui lui semblait plus intéressante et plus rassurante que celle qu'il avait d'abord redoutée. Il en était arrivé à se demander si Pemby ne l'avait pas invité pour lui annoncer un nouveau mariage avec cet inconnu.

– En tant qu'historien passionné par le Moyen Âge, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer le mot dont l'assassin a marqué les mains de ses victimes.

– « Kôt » ? C'est bien ça ?

Aldous se pencha en avant, concentrant toute son attention sur la réponse de Walter Stuck.

– Exactement. Comme je te le disais, dès que je l'ai vu reproduit dans la presse, j'ai su que ces trois lettres sans signification apparente devaient posséder un sens caché. C'est peut-être un nom codé, comme les mots rituels de ces confréries occultes dont je parlais tout à l'heure. Je me suis demandé s'il s'agissait d'un règlement de comptes entre fraternités rivales, d'une vengeance quelconque entre pratiquants de l'ésotérisme. Je ne sais pas... Un rite lié à la recherche d'un secret médiéval comme le Saint Graal, la Table d'émeraude, la Table de

Salomon, la lance de Longin, la Vraie Croix ou l'Essence du Mystère.

– Que sais-tu sur l'Essence du Mystère ? demanda Fowler.

Il se souvenait que Beth Hampton et Nicholas Kilby avaient mentionné ce terme dans leur déclaration.

– Pardon, presque personne ne la connaît par ce nom. En revanche, tout le monde en a entendu parler, y compris toi. L'Essence du Mystère est une des nombreuses légendes issues des mythes médiévaux. Mais fondamentalement, elle est liée au *lapis philosophorum* des alchimistes.

– La pierre philosophale ?

– C'est son nom le plus répandu. Depuis les temps anciens, on lui attribue des pouvoirs prodigieux. Elle est censée transformer le plomb en or, apporter la réponse à toutes les questions, accorder la domination de l'univers ou l'immortalité à son possesseur.

– Ce sont de vieux fantasmes. Plus personne n'y croit en notre ^{XXI^e} siècle.

Fowler était quelque peu déçu, mais Walter Stuck ne se laissa pas troubler par sa réaction.

– Détrompe-toi, Aldous. Je comprends ton scepticisme, mais je pense que tu es dans l'erreur. Tu es américain, comme Susan. Ici, vous êtes des millions à avoir vécu en marge de l'histoire de ces mythes médiévaux. Mais plusieurs confréries secrètes européennes ont survécu, leurs membres ont une foi aveugle dans ces objets auxquels ils attribuent des pouvoirs sans limites. Ils ont étendu leurs filets occultes dans le monde entier pour tenter de les découvrir.

– Nous sommes aux États-Unis, pas dans la vieille Europe, répliqua Aldous, conscient cependant de la faiblesse de son argument.

Le Pr Bloom avait affirmé que de nombreux groupes d'inspiration médiévale étaient encore en activité à New York. Parfois, il s'agissait d'entités réellement clandestines, difficiles à localiser et aux buts indubitablement illégaux.

– Exactement... Mais une légende peu connue assure que l'Essence du Mystère, le prodigieux *lapis philosophorum*, a quitté la vieille Europe pour les États-Unis à la fin du ^{XIX^e} siècle, révéla Walter.

Susan ne se mêlait pas à la discussion, elle était la seule à savourer le délicieux dîner.

– Ce n'est qu'une légende. Une manière de donner un sens à la survivance de ces anciens mythes médiévaux dont tu parlais tout à l'heure.

– Tu as peut-être raison, mais tu serais surpris d'apprendre ce que j'ai trouvé dans le manoir.

– L'Essence du Mystère ? demanda Aldous pour détendre l'atmosphère.

– Non, ce n'est pas ça...

– Parle à Aldous de la guillotine et de la malédiction, dit Susan pour vaincre l'incrédulité de son frère.

Aldous pâlit si brusquement que Susan crut qu'il allait être victime d'une syncope. Walter Stuck remarqua aussi l'effet des paroles de Susan sur le lieutenant, mais il se contenta de répéter l'histoire qu'il avait déjà racontée à la jeune femme.

Les connexions neuronales du cerveau de Fowler fonctionnaient à une vitesse vertigineuse. Il écoutait le récit de la malédiction qui pesait sur la maison où Richard Grosling s'était décapité, tout en tentant d'y relier les révélations de Corina Frediani et les conclusions du médecin légiste Scrinna. L'espace d'un instant, il finit par penser que le sort diabolique était réel et qu'il devenait fou au milieu de ce salon français du XVIII^e siècle. Mais après avoir visualisé le graphique qu'il avait dessiné sur les crimes, il eut l'impression d'être de plus en plus proche de la vérité.

– Et comment en es-tu arrivé à la conclusion que la société secrète qui se réunissait dans ce manoir, voici plus d'un demi-siècle, est aussi responsable de la mort des chercheurs ? demanda Aldous, après avoir mis de l'ordre dans ses idées.

Walter Stuck se leva et se dirigea vers une table d'angle, installée dans un coin de la pièce. Il ouvrit un des tiroirs et en sortit quelque chose. Puis il rejoignit son invité et laissa tomber des documents sur la nappe.

– Lors de la restauration du musée, les ouvriers ont découvert ceci dissimulé dans une niche.

Susan regarda avec admiration les manuscrits que Walter montrait à son frère.

– Tu ne m'as pas parlé de ces documents, fit-elle remarquer.

– Je ne voulais pas t'effrayer.

Le regard d'Aldous Fowler était fixé sur ces quelques feuilles de parchemin, dont l'en-tête portait le mot « Kôt », comme il apparaissait sur les mains des victimes du Prestidigitateur. Le signe des serpents dressés y figurait aussi, dans une position inversée qui lui inspira une crainte singulière.

« Les monstres de l'esprit »

9

Avant de se coucher, Aldous Fowler ouvrit une canette de bière et s'assit près de la table basse en désordre. Après avoir allumé son ordinateur portable, il commença à écrire. Il éprouvait un besoin irréprensible de traduire par écrit l'information inattendue que lui avait fournie Walter Stuck sur le signe des serpents dressés et sa subite transformation en symbole diabolique avec une simple inversion de position verticale.

Stuck lui avait fait visiter une partie du musée de cire, y compris les cachots. Contrairement à son hôte, Aldous était réellement surpris par le hasard qui faisait du nouvel amant de sa sœur le propriétaire de l'endroit où Richard Grosling avait vécu et s'était suicidé.

Aldous trouvait Walter aimable, intéressant et cultivé. Son accent révélait son éducation à Oxford, il était assez riche pour s'offrir le caprice de réaliser son rêve en s'installant dans ce manoir ancien. Et sa maison le satisfaisait malgré ses couloirs hantés par le fantôme décapité de Richard Grosling.

Pourtant, la coïncidence qui les avait rapprochés semblait à Aldous aussi perverse que l'image abstraite du diable représentée sous le mot « Kôt » dans les documents que Walter lui avait montrés pendant le dîner. Mais ce genre de hasard existait, se disait-il pour se rassurer. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Un jour, il était à la recherche d'un tueur à la solde de la mafia chinoise de New York. Il avait retrouvé l'homme dans le restaurant où il avait décidé de déjeuner, après avoir changé ses projets de manière impromptue.

Aldous voulait éviter à tout prix que Pemby ne soit affectée par une affaire où elle n'avait rien à voir. Plus irrationnel, il craignait que la malédiction dont lui avait parlé Stuck ne soit aussi réelle que le pensaient de nombreux New-Yorkais après le suicide de Richard Grosling, voilà plus d'un demi-siècle. Elle pourrait s'abattre sur Walter Stuck et sa sœur avec la même cruauté que la lame de la guillotine sur le cou de ce malheureux.

Plus concrètement, Aldous avait maintenant la certitude que

Richard Grosling ne croyait pas être possédé par le diable mais en était un adorateur. Le démon était représenté par une tête de bouc, tracée symboliquement par des lignes sinueuses et symétriques. On y distinguait sans peine la forme triangulaire du crâne de l'animal et ses cornes. C'était l'idole sacrée de la société secrète à laquelle appartenait Grosling – et sans doute aussi son défunt fils Adam. Le fondateur du Centre de recherche neurologique semblait surgir au détour de toutes les pistes de l'affaire des chercheurs de Cornell.

Sur l'ordinateur, Aldous saisit le mot « Baphomet ». Il n'avait jamais entendu parler de ce symbole diabolique jusqu'à ce que Walter Stuck lui en explique la signification et lui montre une image qui le représentait. Au Moyen Âge, l'Inquisition avait accusé les chevaliers de l'ordre du Temple d'adorer une divinité appelée Baphomet, avant de les condamner au bûcher pour hérésie. On ne sut jamais si l'accusation était légitime ou inventée, mais depuis, le mot « Baphomet » avait donné lieu à une infinité d'interprétations, liant ce signe au visage du diable. De nombreuses années plus tard, au début du ^{xiv}^e siècle, une légende inconnue apparut en France. Boulvar de Goztell, un frère dominicain de Lyon, aurait fondé une société secrète de moines, dont le principal objectif était la recherche de l'Essence du Mystère, la pierre philosophale ou *lapis philosophorum*.

Pendant qu'il écrivait, Aldous songea qu'un nouveau maillon s'ajoutait à la longue chaîne de pistes dont ils disposaient dans l'enquête sur les meurtres des chercheurs. Une pièce inédite qui avait le visage d'un personnage diabolique appelé Baphomet. Alors, il regarda l'image que Walter Stuck lui avait photocopiée dans un livre de symboles ésotériques et ne put s'empêcher de frissonner. Il retrouvait la même peur qu'autrefois, la nuit où il avait trouvé le cadavre de son ami Tom.

La légende cachée

9

En cours de chimie, Beth et Nicholas effectuaient quelques travaux pratiques sur la préparation de solutions comportant une concentration déterminée d'hydroxyde de sodium et d'acide chlorhydrique. L'exercice ne présentait aucune difficulté et, tout en mélangeant les substances chimiques, ils bavardaient à voix basse de la nouvelle énigme à résoudre.

– S'il s'agit d'un manuscrit, il peut tout à fait se trouver dans la Public Library de la 5^e Avenue, elle apparaît sur la carte de la légende cachée, dit Beth.

Pour faire croire qu'ils discutaient de l'expérience, Nicholas prit une pipette et ajouta un peu d'eau à la solution pour éviter qu'elle ne soit saturée.

– Mais je doute un peu que nous tombions sur un moine du Moyen Âge installé dans son *scriptorium* dans la New York Public Library.

– Et s'il s'agissait d'une figure imaginaire comme celle du chevalier et de l'Empire State Building ? spécula Beth.

– Et si on allait faire un tour là-bas à la fin des cours ?

– Je pensais exactement la même chose. Cette fois, je ne te laisserai pas seul comme à Trinity Church.

Lorsqu'ils quittèrent le collège, une brume humide s'élevait de l'East River, transformant le ciel de Manhattan en une gaze teintée du marron de la pollution. Il faisait froid, le vent entraînait quelques papiers au milieu d'un tourbillon capricieux et fugace. Cependant, non loin de l'arrêt de l'autobus scolaire, un homme vêtu d'une gabardine beige semblait plongé dans la lecture d'un journal.

– Tu vois ce type ? dit Nicholas en désignant l'inconnu du regard.

– Tu le connais ? demanda Beth avec ingénuité.

– Pas du tout. Mais je parierais dix dollars qu'il s'agit d'un policier. Personne n'aurait l'idée de lire un journal en pleine rue avec un vent pareil.

– Tu crois qu'il nous surveille ?

– Nous le vérifierons très vite.

Sans s'arrêter à l'arrêt de bus, ils passèrent près de l'homme à la gabardine comme s'ils n'avaient pas remarqué sa présence. Pour rejoindre leur destination, ils devaient prendre le métro et la station la plus proche se situait à plusieurs pâtés de maisons vers l'ouest. En s'éloignant du collège, Nicholas fit semblant de trébucher et se retourna pour vérifier si l'inconnu les suivait. Beth se demanda un bref instant si Nicholas avait vraiment perdu l'équilibre.

– Confirmé, chuchota Nicholas après s'être rétabli.

– Il nous file ?

Beth essayait de se faire à l'étrange sensation d'être épiée.

– Oui, il est à quelques pas de nous.

– Et si ce n'était pas un policier ?

– Ne recommence pas à avoir peur, Beth. N'oublie pas que nous sommes des témoins protégés par le FBI, comme tu le disais toi-même.

– Mais ils ne nous ont pas parlé d'une surveillance permanente.

– Tu devrais te sentir plus tranquille. Avec un policier derrière nous, les Ombres ne se risqueront pas à nous faire du mal.

L'homme à la gabardine s'arrêta devant un des lions qui flanquaient le perron de la New York Public Library. En voyant Beth et Nicholas entrer dans le bâtiment, il imagina qu'ils projetaient de consulter des documents pour un devoir scolaire. Jusque-là, il n'avait constaté aucune anomalie dans le comportement des deux ados. Il sortit son téléphone de la poche de son manteau et appela un numéro préenregistré en pressant une seule touche. Le vent froid qui venait du nord l'obligea à remonter le col de son imperméable.

– Agent Taylor, ici Dan.

– J'écoute, Dan.

– Je suis sur la 5^e Avenue. Les gamins sont dans la bibliothèque.

– Rien de nouveau ?

– Pas pour l'instant. Je voulais simplement savoir si je dois entrer aussi ou les attendre ici. Il ne faudrait pas que ça recommence comme à Trinity Church.

– Personne ne vous reprochera de ne pas avoir suivi le gosse dans le cimetière.

– Mais vous m'avez dit d'observer tout ce qu'ils faisaient en dehors du collège et de chez eux.

– Vous avez bien fait de rester dehors, Dan. Ils ne courent aucun danger dans la bibliothèque et vous devez éviter à tout prix qu'ils vous identifient. C'est la condition posée par le procureur des mineurs pour autoriser la protection policière. Ce ne sont que des enfants, ils ne doivent pas se sentir en danger.

– Je comprends, lieutenant. J'attendrai qu'ils ressortent.

– Tenez-moi informée, Dan... Et prenez soin de ces gosses comme s'ils étaient les vôtres.

– Comptez sur moi, lieutenant, ne vous inquiétez pas.

L'agent du FBI ignorait qu'il se trouvait lui-même sous la surveillance d'une ombre aussi obscure qu'une nuit sans lune.

À l'intérieur du monumental édifice néoclassique, Beth et Nicholas observaient chaque détail du vaste hall pavé de marbre blanc. S'ils avaient déjà consulté les archives de la bibliothèque, ils n'avaient jamais prêté attention à la décoration sobre, à la hauteur des plafonds ou aux expositions artistiques qu'elle accueillait entre ses murs.

– On pourrait peut-être interroger quelqu'un sur le moine et son *scriptorium* ? suggéra Beth.

Les lieux étaient vastes, leurs recherches pouvaient se révéler infructueuses.

– Très bien, demande au concierge.

– Vas-y toi-même.

– C'est ton idée, Beth.

– Justement. J'ai fait ma part en ayant l'idée, à toi de la réaliser.

– Cette discussion est absurde. Nous perdons un temps précieux.

– Si tu n'y vas pas, moi non plus.

Elle croisa les bras comme pour confirmer sa décision.

– Très bien, allons-y ensemble.

– C'est mieux, accepta Beth.

Ils repartirent vers l'entrée et s'approchèrent du concierge, un homme d'allure élégante, à l'expression aimable. Il sourit en les voyant s'arrêter devant lui.

Nicholas hésita.

– Euh... Nous ne sommes pas certains de trouver ce que nous cherchons ici, mais vous pourrez peut-être nous aider...

– Eh bien, voyons de quoi il retourne, murmura le concierge sans cacher sa curiosité.

– Il s'agit d'un moine, indiqua Beth sans grande conviction.

– Un moine ? Je n'ai vu entrer aucun religieux, répondit l'homme.

– Non, non. Pas quelqu'un qui serait rentré dans la bibliothèque, indiqua la jeune fille.

– En fait, nous cherchons un moine assis dans un *scriptorium*, ajouta Nicholas.

– Ah, ça !

Beth et Nicholas échangèrent un regard surpris. Ils n'imaginaient pas que ce serait aussi simple.

– Oui, ce n'est que ça, dit Nicholas en souriant.

Le concierge pensa à leur demander en quoi ce moine les intéressait, mais l'arrivée d'une femme qui attendait pour lui parler le détourna de son intention.

– Vous le trouverez au dernier étage. Il passe tout son temps là-bas.

Après l'avoir remercié, les deux jeunes gens se précipitèrent vers

l'escalier. En arrivant en haut, ils regardèrent autour d'eux et entre le marbre rouge, les fresques et les boiseries sculptées, ils avisèrent le moine assis dans son *scriptorium*, copiant un manuscrit.



– Le voilà, Nicholas ! Il est là ! s'exclama Beth, donnant libre cours à son enthousiasme.

– Incroyable, un moine médiéval en plein New York. L'énigme avait raison ! Un moine dans son *scriptorium*, copie et enlumine un manuscrit...

– Regarde ! s'exclama Beth en désignant l'angle inférieur gauche de la fresque. Ce sont les vieux livres oubliés et fermés qui recouvrent la vie lorsqu'on les ouvre.



Le défi des serpents

9

Pendant la matinée, Walter Stuck assista à la pose de la première pierre du Parc médiéval sur les vastes terrains dont il était propriétaire au nord de Harlem, face à Inwood Hill Park. Une troupe de journalistes se pressait autour du jeune magnat du pétrole, brandissant micros et caméras comme autour d'une star du cinéma. Le Moyen Âge renaîtrait dans la Grosse Pomme, insufflant une nouvelle vie aux monuments inspirés de cette époque érigés dans la ville, comme la cathédrale Saint-Patrick sur la 5^e Avenue ou les cloîtres tout proches de Fort Tryon Park.

– Cette première pierre est le symbole de l'avenir qui nous ramènera vers un passé fascinant de l'humanité.

Walter Stuck conclut ainsi son bref discours devant les invités et les autorités assistant à la cérémonie.

Quelques heures plus tard, il recevait la presse et les personnalités les plus éminentes de New York, à l'occasion d'un cocktail dans le salon privé d'un luxueux restaurant de Midtown. Les convives devisaient, buvaient du champagne et dégustaient de savoureux canapés. Les caméras mobiles de la télévision parcouraient la salle avec leurs projecteurs, filmant les célébrités, hommes politiques, artistes, entrepreneurs ou banquiers intéressés par les possibilités d'investissements dans le projet et la future rentabilité du Parc médiéval. La plupart souhaitaient approcher le héros du jour. En peu de temps, grâce à son admirable loquacité et à son attitude affable, Walter avait réussi à projeter l'image d'un chevalier moderne, d'un meneur digne de confiance. Figurer devant les objectifs à côté de son sourire séducteur était devenu l'ambition suprême de quelques invités qui rôdaient non loin de lui, attendant leur tour de le féliciter pour l'originalité de son entreprise.

Benson s'approcha de son patron, s'excusa auprès des convives qui conversaient avec lui et lui glissa quelques mots à l'oreille.

– Pardonnez-moi, je vous prie, je dois accueillir un hôte particulier, annonça Walter Stuck avant de s'éloigner.

Il suivit Benson vers l'autre bout de la salle, où Wilson Sieguel s'entretenait avec un homme de quelque soixante-dix ans aux cheveux blancs. Ses yeux très clairs tranchaient sur son teint hâlé, tout comme sa cravate voyante aux couleurs tropicales sur son costume noir.

– Ah, Walter ! Venez me rejoindre, dit Wilson Sieguel en le voyant approcher. Je veux vous présenter M. Stephen Fulton.

Stuck serra la main du nouveau venu en inclinant légèrement la tête.

– Je suis ravi de faire votre connaissance, monsieur Stuck. Notre ami commun, Wilson, m'a beaucoup parlé de vous et j'avais hâte de vous rencontrer.

Stuck, en revanche, ignorait tout de son interlocuteur.

– Le plaisir est pour moi, monsieur Fulton, répondit-il.

– M. Fulton est l'actionnaire majoritaire d'une prestigieuse chaîne d'hôtels de luxe sur les côtes de Floride et de Californie, expliqua Sieguel.

– C'est un domaine d'activité fort intéressant, commenta Walter en observant la peau cuivrée et les yeux presque incolores de l'homme.

– Les parcs thématiques m'ont toujours passionné, monsieur Stuck. C'est une manière unique de concrétiser les fantasmes les plus inattendus. Mondes fantastiques, voyages dans le temps, territoires du rêve, visions extraordinaires, expériences vertigineuses... La fantaisie alimente l'âme des êtres humains, peu importe l'âge ou le sexe. Ne croyez-vous pas, mon cher monsieur ?

– Évidemment. C'est d'ailleurs le principal objectif du Parc médiéval de New York. Créer un espace où l'on pourra vivre une aventure mythique inoubliable.

– Cathédrales, châteaux, forêts, champs de bataille... Je vous avoue que l'idée m'enchant. J'imagine qu'un projet doté de tant d'attraits touristiques offre toutes les facilités d'hébergement.

– Souhaitez-vous que nous discussions affaires, monsieur Fulton ? demanda Walter Stuck avant de prendre une gorgée de sa coupe de champagne.

– Oh, non ! Ce serait faire preuve de mauvais goût de gâcher la magie de ce moment en abordant des sujets aussi vulgaires que l'argent. Il s'agissait simplement d'estimer le degré d'intérêt que pouvait présenter votre programme pour un entrepreneur de ma branche, sans pour autant entrer dans les détails désagréables.

Wilson Sieguel éclata de rire.

– Ne te fie pas à sa modestie, Walter. Nulle part aux États-Unis, tu ne trouveras de meilleur expert en ce domaine que Stephen.

– Mais ce n'est pas de votre passionnant Parc médiéval dont je souhaitais discuter, nuança Fulton.

– De quoi vouliez-vous donc m'entretenir, monsieur Fulton ?

demanda Walter avec une vive curiosité.

L'homme d'affaires baissa la voix et dissimula l'éclat de son regard derrière ses paupières mi-closes.

– J'ai entendu dire que vous étiez un grand maître de l'occultisme.

– Il serait plus juste de me voir comme un professeur d'histoire médiévale passionné par les mystères de cette époque.

Walter Stuck ne comprenait pas très bien les intentions de son interlocuteur.

– Allons, monsieur Stuck, pas de cachotteries avec moi !

Le regard perplexe de Stuck rencontra celui de Wilson Siegel. L'ancien sénateur s'empessa d'éclaircir le malentendu.

– Stephen souhaite rejoindre le club.

– Je veux être à vos côtés, Walter. N'avez-vous jamais envisagé de vous consacrer à la politique ?

– À vrai dire, non...

– Eh bien, il serait temps de commencer à y songer.

« Les monstres de l'esprit »

10

Plusieurs plans du Centre Grosling étaient étalés sur le bureau de Tessa Taylor. Dans la matinée, un expert en constructions du FBI s'était procuré une copie complète du projet à l'Ordre des architectes de New York et durant une heure, ils avaient recherché ensemble un site souterrain susceptible d'abriter la crypte des horreurs. Si Corina Frediani ne s'était pas trompée, l'entrée du laboratoire secret du Dr Hart devait se trouver près d'une des cages des chimpanzés de l'animalerie. Les plans leur avaient été fort utiles, ils avaient en effet repéré un espace vide au cœur de l'édifice. L'endroit semblait destiné à accueillir une citerne, mais l'ingénieur du FBI avait estimé que la capacité était trop grande pour une réserve d'eau. Le problème était de vérifier les faits à l'intérieur du Centre sans éveiller les soupçons. Avant de discuter du sujet avec ses chefs, l'agent Taylor voulait s'assurer que la sinistre fosse existait et qu'ils y trouveraient les cadavres dont leur avait parlé Corina Frediani. La moindre erreur de calcul de sa part, et le bénéfice des années qu'elle avait consacrées à enquêter sur les crimes en série se dissiperait en un instant, comme le sillage d'une étoile filante dans le ciel. Le FBI ne lui pardonnerait jamais un faux pas aussi grossier.

Tel était le fil de ses pensées lorsque Fowler frappa à la porte de verre de son bureau.

– Entrez, Aldous !

Il la salua, regarda les plans qui recouvraient la table et s'apprêta à faire une remarque, mais Tessa ne lui en laissa pas le temps.

– Vous devrez vous débrouiller pour découvrir discrètement la crypte dans les souterrains des labos de Grosling avec Corina Frediani.

– Avez-vous trouvé une indication sur ces plans ?

– Peu de chose, hormis un grand réservoir au centre de l'édifice, près de l'animalerie. Notre expert considère qu'il est trop vaste pour qu'il s'agisse d'une citerne, mais je ne peux pas assurer que ce soit précisément l'emplacement de la crypte.

– D'accord, je verrai ce que je peux faire pour repérer ce cimetière,

dit Aldous en s'asseyant sur un des fauteuils destinés aux visiteurs.

L'agent Taylor l'observa avec attention. Quelque chose dans le regard de Fowler l'intriguait, une lueur qui apparaissait uniquement aux moments où il s'absorbait dans des réflexions qui lui échappaient.

– Il vous est arrivé quelque chose, Aldous ? Je vous trouve bien méditatif ce matin.

Il sourit pour gagner du temps, cherchant un moyen d'expliquer le plus clairement possible à sa partenaire les révélations de Walter Stuck.

– On dirait que tout le monde a choisi le même moment pour s'exprimer...

– Vous voulez parler de Corina Frediani et de votre médecin légiste ?

– Et de Walter Stuck.

– Qui est-ce ? demanda Tessa, intriguée.

Aldous consacra quelques minutes à exposer la relation fortuite de sa sœur Pemby avec le multimillionnaire qui avait acheté le vieux palais de Richard Grosling. Puis il rapporta ce qu'il savait sur la guillotine du musée de cire, la malédiction du manoir et les manuscrits découverts dans une niche dissimulée dans un mur.

– Vous êtes certain que la société secrète à laquelle appartenait Richard Grosling et celle de l'assassin des scientifiques de Cornell ne font qu'une ?

Fowler ne répondit pas. Il ouvrit le dossier qu'il portait en main et le remit à Tessa avec une photocopie des documents que Walter Stuck lui avait montrés la veille.

– Ce texte entérine la nomination de Richard Grosling comme grand maître d'une confrérie secrète appelée Kôt.

– Alors, nous ne nous sommes pas trompés, dit Taylor, le regard fixé sur le mot qui se détachait sur le sceau du document.

– Exactement, agent Taylor. Richard Grosling, le père du fondateur du centre de recherche, était le grand maître d'une société secrète qui adorait le diable.

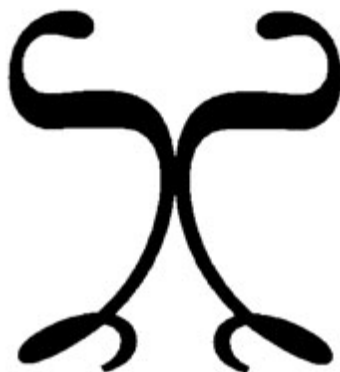
– De quoi parlez-vous ?

Visiblement, Tessa n'avait pas encore repéré la forme inversée du signe des serpents dressés.

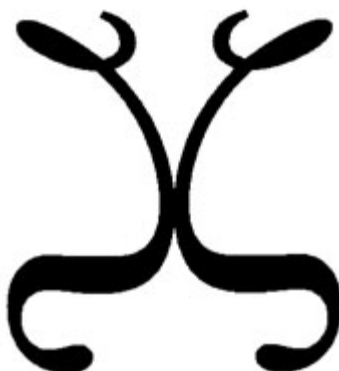
– Il vaudrait mieux que vous voyiez ça, dit Aldous.

Il remit à l'agent Taylor son calepin, avec le symbole des serpents, tel qu'il figurait dans la paume gauche du cadavre de Lars Murliken.

L'agent spécial du FBI examina l'illustration.



– Mais nous connaissons déjà ce dessin ! s'exclama-t-elle, déroutée.
– Maintenant, faites pivoter la feuille de cent quatre-vingts degrés.
Elle s'exécuta et retourna le calepin, puis écarquilla les yeux, abasourdie.



– C'est une tête de chèvre ? demanda-t-elle avec incrédulité.
– Celle d'un bouc.
Il fit glisser la copie d'une image représentant Baphomet trouvée dans la bibliothèque de Walter Stuck devant Tessa.



– Ce que vous voyez est la représentation schématique d’une divinité adorée au Moyen Âge que l’on appelait Baphomet. Les initiés de la société secrète dirigée autrefois par Richard Grosling rendaient un culte à cette entité diabolique. Et leur grand maître actuel est sans doute notre assassin, conclut Fowler.

– C’est horrible ! Le seul fait de regarder cette bête dans les yeux est effrayant.

– C’est l’image du diable en personne.

– Mais alors, le signe des serpents dressés n’a pas le sens que le Pr Jacob Bloom lui avait attribué, dit Tessa à haute voix, comme pour clarifier sa réflexion.

– Ce n’est pas si simple. À mon avis, le Pr Bloom n’avait pas tort, mais le dessin inversé prend une autre signification. Les deux serpents, celui du fanatisme religieux et celui de la science sans scrupules, s’unissent pour donner forme à la tête du bouc, de la bête, du vrai diable qui veut transformer le monde en un nouvel enfer.

La légende cachée

10

Beth et Nicholas rentraient chez eux en discutant de leur dernière découverte. Le vent était tombé, la brume s'était épaissie et à deux blocs de distance, la 5^e Avenue s'estompait derrière un voile flou. Les vitrines illuminées créaient une atmosphère fantasmagorique.

– J'ai encore du mal à croire à tout ce qui s'est passé, dit Nicholas, comme s'il réfléchissait à haute voix.

– Ça ressemble à un rêve.

Ils marchaient serrés l'un contre l'autre pour se protéger du froid ou peut-être pour chasser leurs craintes.

– Parfois, je me pose des questions sur le sens de tout ça.

– Moi aussi, Nicholas, mais j'estime que nous sommes privilégiés. Personne n'a eu l'occasion d'entrer dans le jeu des énigmes infinies pour partir en quête de l'Essence du Mystère.

– Mais je ne comprends toujours pas pourquoi le Pr Kogan a conçu ce jeu semé de devinettes. Pourquoi avons-nous à suivre tout ce parcours à travers des endroits de Manhattan aussi différents ?

– Je ne sais pas... J'imagine que c'est une manière de nous faire connaître la légende cachée de New York et de découvrir des liens insoupçonnables entre les hauts lieux de la ville, suggéra Beth.

– Tu y crois vraiment ?

Depuis qu'ils avaient entamé la partie, Beth s'était souvent posé la question. Si elle ne croyait pas aux chimères, elle n'avait jamais entendu plus belle histoire sur New York que la légende cachée. Beth ne pouvait pas assurer que l'Essence du Mystère soit réellement arrivée aux États-Unis depuis la France avec la statue de la Liberté, ni qu'une rose ait fleuri sur la tombe sans nom de Trinity Church, pas même que l'épée du chevalier soit aussi véritable que le royaume colossal de l'Empire State Building, ou que le moine installé dans son *scriptorium* de la Public Library de la 5^e Avenue ait quelque chose à voir avec cette légende. Mais elle ne doutait pas une minute que leurs aventures dans le jeu des énigmes infinies étaient complètement réelles.

– Je vous ai attendus toute la soirée, dit Carol Ramsey, quand les deux amis se connectèrent de nouveau sur Internet.

– Désolés, Carol, mais nous tenions à trouver le moine dans la réalité, s'excusa Beth.

– Et vous avez réussi ?

– Ce n'était pas très difficile. Il est dans la Public Library de la 5^e Avenue.

– Parfait. Mais nous n'avons pas beaucoup de temps pour arriver là-bas. Les intrus se rapprochent de plus en plus. Nous avons intérêt à nous dépêcher, ils risquent de nous rattraper.

– Nous partirons à ton signal, Carol, dit Nicholas.

D'un signe, elle les invita à la suivre. Ils descendirent par un des ascenseurs de l'Empire State Building et regagnèrent l'extérieur. La 5^e Avenue était moins animée qu'à leur arrivée. Seuls quelques véhicules virtuels et quelques personnages circulaient dans les environs.

– La bibliothèque ne se trouve qu'à six blocs d'ici, nous pouvons y aller à pied, dit Carol en examinant la rue comme si elle craignait une attaque inattendue des Ombres ou des archers.

Ils empruntèrent le trottoir de gauche, en direction du nord. Quelques mètres plus tard, Nicholas se figea devant une des luxueuses vitrines de la prestigieuse avenue.

– Eh, regardez ça ! s'exclama-t-il.

Beth s'arrêta près de lui, imitée par Carol.

– Ce sont des costumes du Moyen Âge ! fit remarquer Beth, surprise à son tour.

– Un moment, dit Nicholas en regardant Carol. Tu disais qu'à partir de la quatrième énigme, nous ferions un voyage dans le temps sans avoir à quitter Manhattan, c'est bien cela ?

– Et nous l'avons déjà commencé, NK. Le moine de la bibliothèque est un personnage du Moyen Âge, n'est-ce pas ?

– Alors, cela signifie que cette vitrine n'a pas été placée ici comme un simple élément décoratif du jeu, déduisit Nicholas.

– Où veux-tu en venir, NK ? voulut savoir Beth.

– Je te le dirai quand j'aurai vérifié si cette boutique est ouverte.

Nicholas déplaça son avatar vers l'entrée et poussa la porte de verre de l'édifice.

– J'en étais sûr, j'en étais sûr ! Il semble bien que le moment de quitter nos tenues spatiales soit arrivé.

– Tu veux que nous mettions des costumes de chevaliers du Moyen Âge ? demanda Beth avec incrédulité.

– Ce n'est pas un caprice, BH, c'est une exigence du jeu. Je ne me trompe pas, Carol ?

La jeune fille acquiesça avec le sourire.

– Pendant un instant, j'ai eu peur que vous passiez sans remarquer la vitrine, dit-il. Nous aurions dû revenir jusqu'ici pour résoudre le problème.

– Tu vois, Beth, j'avais raison. C'est un truc courant dans les jeux vidéo de mystère. Viens, allons voir ce qu'il y a là-dedans.

La boutique virtuelle reproduisait l'intérieur d'un château, des torches allumées étaient fixées au mur, éclairant une collection de mannequins en costumes d'époque. Il y avait des chevaliers vêtus d'amples chemises et de capes, des dames aux élégants vêtements de velours avec leurs chapeaux assortis, des moines en frocs, mais aussi de luxueuses tenues royales, des haillons d'ermites et de vagabonds, des robes de mages et d'alchimistes. Nicholas approcha son personnage d'un des mannequins, puis pressa plusieurs touches de sa manette. Son avatar se transforma immédiatement en chevalier médiéval, dans une chemise de couleur crème brodée d'un dragon rampant bordeaux sur la poitrine. Une cape de la même couleur flottait sur ses épaules et il portait des bottes de cuir ornées de renforts de métal doré. Puis le garçon activa l'icône des armes de combat d'un clic de souris et sélectionna l'épée qu'ils avaient trouvée sur la terrasse de l'Empire State Building.

– Je suis prêt à partir pour le Moyen Âge ! dit Nicholas, aussi réjouï qu'un acteur dans son premier rôle principal.

– Tu n'es pas mal, NK, murmura Beth.

Pour sa part, elle avait choisi une tenue composée d'une chemise blanche et d'une cape noire ornée de l'emblème d'une licorne.

Ils se retournèrent quand Carol leur annonça qu'il était temps de reprendre la route, et tous les deux la contemplèrent, émerveillés. Elle était éblouissante. Sa chevelure blonde, coupée court sur la nuque, resplendissait avec l'éclat de l'or le plus pur à côté de son épée. Elle semblait avoir toujours appartenu à ce monde, un univers virtuel où tout était réel et où, cependant, rien n'existait.

En regagnant la rue, ils avaient l'impression d'être les héros d'une histoire jamais contée à New York. Nicholas brandissait sa lame, pendant que Beth marchait près de Carol avec la morgue d'un chevalier entrant en lice au cours d'un tournoi prestigieux. Mais lorsqu'ils parvinrent à la bibliothèque, le calme vola en éclats, brisé par l'assaut de plusieurs guerriers en embuscade en haut du majestueux escalier.

– Je savais bien qu'on aurait des problèmes, dit Nicholas, raffermissant sa prise sur la poignée de son arme.

– À quoi tu t'attendais, NK ? C'est un jeu, non ? répliqua Beth d'un ton moqueur.

– La seule chose que j'espère, c'est qu'ils ne nous trancheront pas la tête.

Sur ces mots, les trois compagnons résistèrent de toute leur âme à l'attaque des guerriers noirs. Le choc des épées produisait des étincelles, de petits copeaux d'acier fusaient dans l'air. Il leur suffit de quelques bottes bien appliquées pour faire disparaître les premiers assaillants dans de fugaces éclairs lumineux. Mais quand ils parvenaient à se débarrasser d'un adversaire, un autre surgissait de l'escalier et prenait sa place, prêt à un nouvel affrontement qui ne leur laissait pas de trêve.

– Ils continuent à sortir comme des rats ! cria Beth.

Elle se défendait contre trois guerriers noirs qui l'avaient acculée près d'un des lions du perron.

Nicholas se défit d'un ennemi grâce à une estocade assurée et courut porter secours à son amie.

– Occupe-toi de tes affaires, NK... Ces chevaliers sont déjà en enfer !

L'avatar de Beth exécuta une volte gracieuse et lorsqu'il regagna le sol, ses trois adversaires se consumaient dans une haute flamme.

Carol avait réussi à atteindre la porte de la bibliothèque.

– La voie est libre, par ici ! cria-t-elle.

Les pieds bottés de Nicholas et de Beth claquèrent sur les pierres au rythme de leur respiration hachée.

– Attends, NK ! Attends ! Je crois que j'ai vu une autre tablette.

Beth s'arrêta sous le portique de style classique. Un nouveau signe venait s'ajouter aux trois qu'ils avaient déjà trouvés. La planchette était appuyée à la base d'une colonne, devant l'entrée.



– Je la prends, dit Nicholas sans s'attarder.

– Allons, allons, entrons ! les pressa Carol.

Sans perdre plus de temps, ils franchirent le seuil de la bibliothèque.

– Par ici, dit Nicholas en se précipitant vers l'escalier intérieur.

Mais de nouveaux guerriers noirs se dressèrent sur son chemin. Nicholas maniait l'épée avec la même dextérité, mais il ne parvint pas

à se débarrasser de ses adversaires avec la facilité habituelle. Il dut employer toute son énergie et sa concentration dans la manipulation des boutons de sa manette. Beth et Carol accoururent pour lui prêter main-forte et repousser la horde qui leur barrait le passage.

– Attention, NK ! Derrière toi ! cria Carol.

Nicholas se retourna. Deux guerriers noirs brandissaient leurs lames au-dessus de sa tête. Il eut le temps d'esquiver le premier coup, mais il ressentit une vive brûlure à l'épaule comme s'il avait été frappé par un aiguillon venimeux. Et si Carol n'avait pas vivement réagi en se débarrassant du deuxième chevalier noir, la vie virtuelle de Nicholas se serait éteinte à jamais.

– Tu es blessé ! dit Carol en lui posant la main sur le bras.

– Ce n'est rien. Une simple égratignure.

– D'accord, continuons à monter. Nous devrions trouver une mallette de secours pour soigner cette blessure plus loin.

Le marqueur de vitalité de Nicholas avait considérablement diminué sur son écran. Il n'en parla pas pour éviter d'inquiéter Beth, mais il savait bien ce que cela signifiait dans les jeux vidéo. S'il ne rétablissait pas rapidement son niveau initial, toute nouvelle atteinte pourrait être fatale pour sa survie dans le jeu.

Ils grimpèrent jusqu'au deuxième étage et en avisant un pot dans un coin, Nicholas se dit qu'il contenait peut-être une potion de vie. Il courut vers le récipient, mais un autre guerrier surgit sur son passage. Beaucoup plus grand et fort que les autres, le combattant avait la tête protégée par un heaume, étincelant comme son épée. Le garçon se savait désavantagé, mais il n'était pas disposé à refuser le combat.

– On s'en occupe ! crièrent les deux jeunes filles, voulant lui venir en aide.

– Tu ne pourras pas le vaincre, NK. Tu es blessé, dit Carol en s'avançant de quelques pas.

– Je dois essayer, Carol.

Beth n'avait pas mesuré la gravité de l'état de Nicholas jusqu'à ce que Carol insiste sur sa blessure.

– Ne sois pas têtue, NK...

Mais avant que Beth ne finisse sa phrase, son ami s'était jeté contre le guerrier noir, en faisant de grands moulinets de son épée. Son adversaire reculait, se contenant de parer comme s'il lui importait peu de prendre l'avantage. Il attendit que le garçon s'épuise, puis il lui suffit d'une touche bien ajustée pour faire descendre le curseur de vitalité de l'avatar à des niveaux alarmants.

– Il va te tuer, NK ! s'écria Beth.

Elle se lança à l'attaque et arrêta le guerrier noir au moment où il se disposait à assener un coup fatal à Nicholas.

Les assauts de Beth étaient tout en impétuosité. Son épée possédait

une puissance à laquelle le terrible chevalier avait du mal à résister. Leurs armes s'entrechoquaient dans un bruit de forge ; passes, parades et ripostes s'enchaînaient à une vitesse étourdissante... Puis elle pirouetta, effectuant une volte complète, et toucha son adversaire d'une botte imparable, libérant toute son énergie dans un grand cri. Le guerrier noir poussa un hurlement de fauve blessé et explosa dans une gerbe de feu, comme pulvérisé par un lance-flammes.

Le défi des serpents

10

Dans une ruelle de l'East Side, non loin du Bowery, Walter Stuck et Benson marchaient vers un vieil immeuble qui avait l'air abandonné depuis longtemps. La façade était couverte d'une couche de graffitis décolorés, l'escalier de secours portait une épaisse carapace de rouille. Le hall d'entrée évoquait une petite décharge où boîtes de conserve, bouteilles cassées, lambeaux de carton, emballages de restauration rapide et toutes sortes d'autres déchets s'entassaient près d'un tapis de sol crasseux où dormait un vagabond.

Le palier du quatrième étage était protégé par une porte blindée.

– Bonjour, monsieur Benson ! J'espère que la tique d'en bas ne vous a pas ennuyé, dit le jeune homme qui leur ouvrit.

Il avait dix-huit ans, les cheveux longs et des lunettes aux verres ronds. Un T-shirt blanc frappé de l'image d'un pingouin sur un iceberg lui descendait jusqu'aux genoux. Le bas de son jean retombait en plis sur ses chaussures de sport rouges.

– Je m'appelle Dennis Cohen, ajouta-t-il en se présentant à Walter Stuck.

Le jeune homme invita ses visiteurs à le suivre et les précéda à l'intérieur, sans cesser de parler.

– Veuillez excuser l'aspect de notre immeuble, mais mieux vaut passer inaperçu dans ce quartier. Nos clients nous rendent rarement visite, dit-il en avançant dans un long couloir. Je sais que vous préférez l'atmosphère plus raffinée du district financier, mais j'imagine que vous avez compris que les loyers de là-bas sont prohibitifs par rapport à nos moyens. De plus, je vous assure que personne ne nous cause d'ennuis ici... Hormis ce vagabond qui s'est installé dans l'entrée depuis quelques mois, bien sûr. Nous avons bien essayé de le chasser, mais il prétend apprécier le quartier. Cela dit, il nous sert de coursier quand il n'est pas ivre mort. Dans le fond, il est plutôt serviable.

Walter Stuck suivait le jeune homme en silence, sans dissimuler son déplaisir. Si Benson ne lui avait pas assuré qu'il s'agissait des meilleurs

hackers de tout Manhattan, il aurait déjà tourné les talons sans prendre la peine de dire au revoir.

Une douzaine d'ordinateurs et d'écrans plats étaient répartis sur une immense table carrée située au centre d'une vaste pièce, qui avait dû abriter plusieurs bureaux en son temps. Quatre baies vitrées sans rideaux donnaient sur la rue, les murs étaient tapissés d'affiches de films oubliés. Un autre jeune du même âge, un peu plus négligé, était installé devant l'une des machines. Il se laissait pousser une barbe qui couvrait à peine la moitié de son menton et ses cheveux frisés rassemblés en queue-de-cheval lui tombaient sur la nuque. Il leva un regard violet sur les nouveaux arrivants. Sur le dos du T-shirt noir, on voyait une guitare électrique de hard rock.

– Monsieur Stuck, monsieur Benson, je vous présente mon ami Philes Stallman, créateur du fameux cheval de Troie « Polipus », entre autres mérites qu'il serait trop long de détailler maintenant. Aucun système du cyberspace n'est capable de lui résister, vous pouvez parier ce que vous voulez.

Philes Stallman regarda Dennis comme s'il lui intimait l'ordre d'être plus discret.

– Monsieur Stuck, monsieur Benson, répéta-t-il en les saluant d'une poignée de main. Ne croyez pas tout ce que vous raconte Dennis, il a la langue trop longue.

Dennis sourit.

– Monsieur Stuck tient à prendre personnellement connaissance des progrès de la mission qu'il vous a confiée, dit Benson sans détour.

– Si vous le souhaitez, vous pourrez vous en rendre compte par vous-mêmes en regardant cet écran. Les gamins sont justement connectés au jeu en ce moment, précisa Philes Stallman.

– Voyons ça.

Les deux hommes firent le tour de la table et s'installèrent de chaque côté du jeune pirate. Dennis Cohen resta debout.

Le moniteur était assez grand pour afficher tous les détails. Walter Stuck fut surpris par le réalisme de l'image.

– Voilà donc ces fameux gamins, dit-il.

– À droite, vous avez NK, la fille de gauche est BH. L'autre, la blonde, est Carol Ramsey, la créatrice du jeu.

– Elle est si jeune ? demanda Benson.

Il était intrigué par l'apparence juvénile de celle qui avait réussi à tromper ses espions.

– L'avatar a l'air d'avoir le même âge que les deux gosses, mais après l'avoir entendue parler, je parierais qu'elle est plus âgée. Je lui donne plus de vingt ans... Peut-être une petite trentaine.

– Tu as oublié de brancher le son, lui fit remarquer son ami.

– Désolé, j'avais coupé à votre arrivée, expliqua Philes.

Il pressa une des commandes de son clavier et la voix de Carol Ramsey sortit des haut-parleurs.

– Il vaudrait mieux que tu prennes la potion de vie aussitôt que possible.

Le personnage virtuel de Nicholas Kilby s'approcha d'un coin du hall du second étage, où il avait vu le pot. Il ouvrit le récipient et en avala le contenu. Son niveau de vitalité augmentait à mesure qu'il absorbait le liquide.

– Sans toi, BH, je serais mort à l'heure qu'il est.

– De quoi parlent-ils ? demanda Walter Stuck.

La voix de Beth sortant des haut-parleurs couvrit la sienne :

– Tu aurais fait la même chose pour moi. Je me suis dit que l'épée du chevalier serait invincible et je ne me suis pas trompée.

Philes Stallman expliqua à Walter Stuck à quelle étape du jeu se trouvaient les jeunes gens et lui raconta les combats contre les guerriers noirs dans la Public Library de New York, sans cesser d'observer les mouvements des personnages sur l'écran. Les trois avatars se tenaient face à une fresque du couloir du deuxième étage représentant un moine, puis s'approchèrent d'un banc de marbre rouge tout proche. Deux manuscrits identiques et fermés y étaient posés. Chacun des joueurs en prit un et tenta de l'ouvrir, mais aucun n'y parvint. Mais tous les deux examinèrent la couverture d'un air intrigué. Une gravure reproduisait un portique de cathédrale qui semblait conduire à un ciel plein d'étoiles.

Le regard de Walter Stuck restait rivé sur les deux jeunes qui recherchaient l'Essence du Mystère et paraissaient jouir d'une véritable existence dans ce jeu mystérieux.

Nicholas interrogea Carol sur la manière d'ouvrir les volumes.

– « Vieux livres oubliés et fermés qui recouvrent la vie lorsqu'on les ouvre », cita Carol sans répondre à la question.

Puis elle lui parla de l'histoire de la Public Library de New York et de la légende cachée de ce moine installé dans son *scriptorium*, qui copiait et enluminaient un manuscrit.

– *Le Manuscrit des prodiges cosmiques* ! s'exclama Walter Stuck qui n'en croyait pas ses yeux.

– Alors, il existe vraiment, murmura Benson.

– Je veux ce manuscrit, vous m'entendez ! Et je le veux avant que ces gosses ne parviennent à l'ouvrir ! dit Walter Stuck d'une voix menaçante.

Ensuite, tous écoutèrent avec attention Carol Ramsey, dont le beau visage lumineux emplissait l'écran plasma de l'ordinateur des hackers.

« Les monstres de l'esprit »

11

Corina Frediani n'eut pas besoin d'appeler le Centre Grosling pour prévenir qu'elle n'irait pas au laboratoire ce jour-là. Étant boursière, elle avait une totale indépendance dans le choix de ses horaires et ne rendait compte qu'au chef du département de recherche qui dirigeait sa thèse sur « Les bases biologiques de la créativité humaine ». Mais depuis la mort de Katie Hart, Corina Frediani avait à peine avancé dans son travail. Un nouveau neurologue, Thomas Watts, avait pris la direction de la division, mais elle ne l'avait pas encore rencontré.

Après avoir passé la matinée assise dans le salon de l'appartement d'Ann Hardway, à regarder la télévision et à feuilleter quelques revues d'art, elle s'ennuyait et avait faim. Impossible de sortir sur la petite terrasse car on aurait pu la voir de la rue. Le lieutenant Fowler lui avait expliqué que, pour sa propre sécurité, personne ne devait savoir où elle se trouvait, pas même ses amis, qu'on lui avait d'ailleurs déconseillé de contacter par téléphone. Et Ann ne reviendrait pas avant la nuit.

Dans quel pétrin es-tu allée te fourrer, Corina ? se dit-elle. Pour l'instant, allongée sur le divan, la télécommande en main, elle regardait sans les voir les images d'une émission de télé-réalité. Bien sûr, elle ne regrettait pas d'avoir parlé, mais se reprochait de s'être mêlée de l'affaire de l'assassinat du Dr Hart. Si elle avait décidé d'envoyer les messages anonymes au lieutenant Fowler, c'est parce qu'elle pensait que les faits découverts dans le journal de la prestigieuse neurologue devaient faire l'objet d'une enquête judiciaire. Le motif de ce meurtre, voire de celui des autres scientifiques à qui on avait enlevé le cerveau, était peut-être en rapport avec les expériences secrètes du Centre Grosling. Mais elle était loin d'imaginer que le FBI devrait la protéger de l'assassin. Cette seule idée la plongeait dans un état de panique qu'aucune distraction ne parvenait à dissiper.

C'est pourquoi son cœur battit à grands coups en entendant la sonnette de la porte. Trois coups brefs. C'était le code convenu avec le lieutenant de la Criminelle.

– Je pensais que tu m'avais oubliée, dit-elle avec soulagement.

Aldous Fowler entra, portant deux sacs en papier.

– J'ai eu une matinée un peu compliquée... Tu aimes la viande grillée ?

– Pour l'instant, je serais prête à dévorer un bison cru si tu me l'offrais. Il n'y a pas grand-chose dans le frigo, à part des bouteilles d'eau.

– Ann est végétarienne. J'espère que tu pourras te débrouiller avec ces provisions pendant quelques jours.

Corina Frediani enleva de la table basse quelques revues, un verre et la télécommande, laissant la place libre à Aldous Fowler qui y installa un déjeuner improvisé. Il sortit des sacs deux plats de viande cuite, quelques récipients contenant des salades, un morceau de fromage, du pain de mie et de la bière.

– Je crois que j'ai oublié de prendre des fruits, dit-il en regardant le petit buffet qu'il venait de dresser.

– Ça suffira largement, c'est bien supérieur à ma ration quotidienne. De plus, j'espère que cette situation ne s'éternisera pas, mes affaires me manquent.

– Pour l'instant, tu devras prolonger ton séjour chez Ann, jusqu'à ce que nous ayons vérifié les informations que tu nous as données.

Installés sur le divan, ils commencèrent à manger avec les couverts en plastique apportés par Aldous. Corina Frediani ouvrit une canette de bière et en prit une gorgée.

– J'ai l'impression d'être en prison.

– Dans quelque temps, tu pourras sortir d'ici si tu le veux. En fait, nous avons besoin de ton aide.

Corina fut aussitôt en alerte.

– J'ai déjà fait tout ce que je pouvais et regardez où ça m'a menée... Comment puis-je t'être utile ?

– Tu pourrais m'aider à découvrir la crypte du Centre Grosling.

– Je sais seulement qu'elle se trouve sans doute dans le souterrain, du côté de l'animalerie. Il y a peut-être une entrée secrète près d'une des cages des chimpanzés. Mais je n'ai pas la moindre idée de la manière d'y accéder.

– Je m'occuperai de ces détails. Il te suffira de m'aider à pénétrer dans le Centre et de me conduire jusqu'aux animaux.

– Tu es en train de me dire que le FBI ne peut pas entrer au Centre Grosling ?

– Non, ce n'est pas ça. Bien sûr, je pourrais obtenir une commission rogatoire, mais nous préférons ne pas la demander sans être certains de l'existence réelle du laboratoire secret.

– Mais le Dr Hart en a parlé elle-même dans son journal. Tu crois que je t'ai menti ?

– Personne ne met ta parole en doute, Corina. Nous ne voulons pas compromettre toute l'enquête à cause d'une erreur. Il pourrait s'agir d'une fiction, d'un roman ou d'un scénario qu'elle écrivait en se fondant sur quelques expériences imaginaires. Un journal ne correspond pas toujours à la réalité vécue par le rédacteur. Si le FBI entre dans le Centre Grosling et qu'il n'y a rien dans ses souterrains, le scandale nous achèverait tous. Comme tu le comprends, nous ne pouvons pas courir ce risque. Nos seules informations sur les expérimentations secrètes du Dr Hart nous viennent de toi, mais aucune preuve ne corrobore ton témoignage. C'est plus clair, maintenant ?

L'esprit de Corina Frediani tentait d'analyser les paroles du lieutenant. Ce que lui demandait Aldous Fowler l'impliquerait encore plus dans ces horribles crimes. L'envoi des messages anonymes avait déjà assez bouleversé son existence sans qu'elle se mêle en plus de conduire le FBI jusqu'à la porte de la crypte du Centre Grosling. Elle était neurologue, pas policier. D'un autre côté, elle comprenait parfaitement les arguments d'Aldous. De plus, elle n'aurait aucune difficulté à accéder à l'animalerie et aux cages des primates. Il lui arrivait fréquemment de s'y rendre à toute heure, sans compter qu'elle connaissait assez bien les animaux pour calmer leurs inquiétudes en présence d'un étranger.

– Les chimpanzés ont l'habitude d'être plutôt agressifs avec les inconnus, finit-elle par expliquer.

– Ça veut dire que tu m'aideras à entrer dans l'animalerie ?

– Bon, de toute façon, c'est moi qui t'ai poussé à chercher cette crypte. Ce ne serait pas correct que je te laisse tomber quand tu as le plus besoin de moi.

– Je n'ai jamais pensé que ce serait le cas.

La légende cachée

11

– La Public Library de New York fut créée en 1895. En échange des terrains nécessaires, la municipalité a exigé que la bibliothèque soit ouverte le soir, le samedi et le dimanche. Le palais de marbre blanc, conçu par d'anciens élèves de l'École des beaux-arts de Paris, John Mervyn Carrère et Thomas Hastings, fut finalement inauguré en 1911. La grande salle de lecture du dernier étage était divisée en deux par une petite galerie et le vestibule fut décoré par des fresques d'Edward Laning.

» La légende cachée raconte qu'en plus de l'Essence du Mystère, un vieux livre datant du Moyen Âge est aussi arrivé à New York avec la statue de la Liberté. Il était rédigé dans un langage inconnu par un jeune sage appelé Grimpow et intitulé : *Le Manuscrit des prodiges cosmiques*. Le peintre Edward Laning fut chargé de réaliser la fresque du moine dans son *scriptorium* pour célébrer la donation de l'ouvrage à la bibliothèque. Vous possédez des reproductions de cet ouvrage. Selon la légende cachée, on y trouve la réponse aux grands mystères de l'univers qui n'ont été compris par les hommes que de nombreuses années plus tard. Il s'agit d'une sorte de prophétie sur l'avenir de l'humanité rédigée au Moyen Âge et qui s'est confirmée au fil du temps jusque dans ses plus petits détails.

– Mais pourquoi le manuscrit est-il fermé ? demanda Beth.

– Parce que vous n'êtes pas encore prêts à l'ouvrir et à prendre connaissance des prodiges cosmiques qui y sont expliqués. Un de ces prodiges est la « vie », c'est pourquoi ce mot, qui était aussi le pseudonyme d'un des neuf étudiants de Cornell, figure dans l'énoncé de l'énigme.

– Ce manuscrit a-t-il un rapport avec l'Essence du Mystère ? demanda Nicholas, tentant d'obtenir une piste de Carol.

– Il y a longtemps, quelqu'un a écrit : « Tout est dans tout et rien n'est dans rien. »

– Je n'y comprends rien, mais je préfère ne pas me casser la tête une fois de plus.

– Je suis d'accord avec NK, Carol. Dans le jeu des énigmes infinies, je pensais que nous aurions à résoudre des problèmes mathématiques, ou à répondre à des questions sur l'astronomie, la chimie, la physique ou n'importe quelle autre matière scientifique, mais pas qu'il fallait élucider une devinette après l'autre, se plaignit Beth.

Elle prenait malgré tout un grand plaisir à participer au jeu qui lui paraissait nettement plus amusant qu'un questionnaire d'examen.

– Si tu réfléchis bien, BH, ça a été l'expérience de l'être humain tout au long de l'histoire : chercher la bonne réponse aux énigmes infinies que la vie sur cette planète pose chaque jour, souligna Carol. Beaucoup de ces « devinettes », comme tu dis, ont déjà leur réponse, mais il en reste encore plein à déchiffrer. De plus, le Pr Kenneth Kogan connaissait déjà vos mérites de jeunes sages, et le jeu des énigmes infinies vous permettra de tester votre capacité à survivre comme équipe.

– Et quelle est la prochaine énigme ? demanda Nicholas, de mauvaise humeur.

– Elle contient le mot « gothique », et voilà ce qu'elle dit :

*De style gothique sont ses tours,
Et sur le sol tu verras certains signes,
Mais son histoire n'est pas ancienne,
Ni son architecture véridique.*

Les deux jeunes gens affichèrent la carte de la légende cachée de New York sur les écrans de leurs ordinateurs et une fois encore, ce fut Beth qui se lança.

Le défi des serpents

11

Walter Stuck aurait volontiers aplati de ses propres mains les gamins vêtus de costumes médiévaux qui descendaient les escaliers imaginaires de la Public Library de New York. Il aurait mille fois préféré affronter des adversaires de chair et d'os plutôt que les avatars qui agissaient sous ses yeux, sans craindre rien ni personne. Ni les Ombres, ni les archers, ni les guerriers noirs dont leur avaient parlé les hackers. Il avait conscience que ces images irréelles étaient produites par une intelligence artificielle comme Carol Ramsey, mais il n'avait aucun doute, ces gamins s'approchaient de l'Essence du Mystère. Ils avaient même réussi à dénicher *Le Manuscrit des prodiges cosmiques*, alors que lui-même avait fini par douter de son existence. Ce vieux livre avait peut-être été conservé dans la Public Library de New York, comme un incunable, gardé hors de la vue du public. Quelques voix autorisées assuraient que le manuscrit avait disparu, d'autres en parlaient comme d'une fantaisie de troubadours. À l'université d'Oxford, Walter avait eu l'occasion de lire quelques textes sur ces prodiges cosmiques et le livre qui les expliquait. Le lecteur mental du Dr Hart avait détecté sa présence dans l'esprit de Kenneth Kogan, mais il avait été impossible de déterminer s'il s'agissait d'un véritable souvenir ou d'une simple chimère.

– Si vous désirez ce manuscrit, vous l'aurez, monsieur Stuck, dit Dennis Cohen, toujours debout derrière eux.

– Entre-temps, pouvez-vous retarder ces sales gosses ? Je ne veux pas qu'ils connaissent son contenu avant moi, ordonna Walter Stuck, dont le cerveau bouillonnait à la recherche d'une nouvelle stratégie.

– Il y a quelques jours, les dispositifs de sécurité du programme nous empêchaient de manipuler le jeu. Nous nous limitons seulement à copier le code de vérification du mot de passe et à entrer dans le système avec un programme espion pour voir ces gamins s'amuser à résoudre des énigmes et à tuer des ombres virtuelles...

Dennis interrompit son compagnon Philes Stallman. Il tournait toujours autour du pot pour expliquer les choses les plus simples.

– Mais maintenant, nous avons craqué la plupart des codes de protection du logiciel et nous pouvons faire ce qu'il vous plaira, du moment que vous êtes d'accord pour payer l'équivalent en dollars.

– Ce ne sera pas un problème, dit Benson.

– Que désirez-vous que nous fassions exactement ?

– Découvrir quelle est la fin du jeu, répondit Walter Stuck.

– Vous nous demandez quelque chose d'impossible, protesta Philes.

– Votre ami vient d'affirmer que vous pouviez faire n'importe quoi.

– Je vous ai prévenus de ne pas croire tout ce que raconte Dennis. J'ai essayé de débloquent complètement le système de sécurité, mais la phase finale du jeu est protégée par un réseau compliqué de codes indéchiffrables.

– Mais nous aurons bientôt complété la chaîne cryptée, précisa Dennis, moins pessimiste.

Benson posa sur la table un attaché-case rempli de billets de cent dollars.

– Nous sommes certains que cette avance vous encouragera à achever votre travail.

– Considérez que c'est chose faite, monsieur Benson, dit Dennis sans croire à ses propres paroles.

« Les monstres de l'esprit »

12

Lorsque Corina Frediani arriva dans la rue, elle eut l'impression de retrouver sa liberté perdue. La nuit commençait à tomber, une myriade de points lumineux brillaient aux alentours du pont de Brooklyn. Elle avait enfilé un jean confortable, un chemisier corail et une veste de cuir noir. Ses bottes à semelle de crêpe lui avaient été apportées chez Ann Hardwey avec un petit bagage contenant quelques effets personnels.

La voiture banalisée du FBI était garée non loin de là, près d'une cafétéria dont l'entrée était surmontée par une grande enseigne clignotante. Aldous activa l'ouverture à distance et attendit que Corina prenne place sur le siège du passager pour s'installer derrière le volant et démarrer le véhicule.

– Tu as déjà été garde du corps, Aldous ? demanda Corina, consciente du sentiment de sécurité que lui apportait la présence du policier.

– Non. En sortant de l'école de police, j'ai travaillé quelque temps aux Stupéfiants dans le Bronx. Ensuite, je suis passé à la Criminelle.

– Ça doit être intéressant de mener une enquête sur un meurtre.

– C'est vrai. Dans la plupart des cas, l'assassin n'est pas clairement identifié. Il faut alors reconstituer le fil des événements à partir des preuves.

– Un peu comme réaliser un puzzle où toutes les pièces doivent s'emboîter, c'est ça ?

– L'analogie n'est pas mauvaise. Le problème étant qu'on ne dispose pas toujours de l'ensemble de ces fameuses pièces.

– Et que se passe-t-il quand ça arrive ?

– L'affaire n'est pas résolue.

– Tu crois que ce sera le cas de celle-ci ?

– J'en doute. Nous rassemblons les éléments peu à peu, même s'il nous en manque quelques-uns.

Les phares et les feux arrière des véhicules formaient de longues lignes blanches et rouges.

– J'espère que la crypte dont parle le journal du Dr Hart sera une de ces pièces qui vous font défaut.

– Bien sûr. Ton témoignage nous est très précieux, Corina. Mais nous ignorons encore ce que nous trouverons là-bas. Après ce qui est arrivé à Katie Hart, je ne serais pas surpris qu'ils aient vidé son laboratoire secret, comme ils l'ont fait avec sa boîte crânienne.

– Et si je m'étais trompée ?

– Alors, ce serait une fausse piste de plus. Mais oublie ça pour l'instant. Que tu aies raison ou tort, une chose est sûre, nous devons absolument entrer dans cette crypte.

Le silence s'établit. Corina observait l'activité intense qui animait les rues et les trottoirs. Elle comparait souvent Manhattan à un organisme multicellulaire constamment en mouvement entre les gratte-ciel, qui mériterait d'être étudié au microscope pour capter ses nuances infinies.

– Et toi, qu'est-ce qui t'a poussée vers la neurologie ? demanda Aldous dans l'espoir d'alléger l'atmosphère.

Même si elle s'efforçait de la dissimuler, la nervosité de Corina était évidente. Entrer dans cette crypte revenait à s'aventurer dans une caverne peuplée de créatures terrifiantes : les monstres de l'esprit.

– J'étais encore au lycée lorsque j'ai compris l'importance du cerveau. Sans lui, rien ne pouvait exister. Même pas moi. J'ai aussitôt décidé de tout découvrir sur son fonctionnement dès que possible. C'est vraiment prodigieux, il n'y a rien de plus fascinant dans tout l'univers. Grâce à cette masse molle et grise, nous pouvons vivre, aimer, rêver, rire, réfléchir, nous souvenir, créer. Même si la plupart des gens n'y pensent jamais, toute la beauté et les choses fabuleuses qui sont en nous sont dues à notre cerveau. Voilà pourquoi toutes les études sur ce sujet me passionnent. Le processus de conservation des souvenirs, la manière dont surgissent les pensées, le mécanisme de la création des idées...

– Mais ce même cerveau nous permet aussi de tuer, de haïr, de souffrir, de pleurer, d'oublier, de détruire. Ce n'est pas aussi parfait que tu le décris.

– Je savais que tu dirais ça. Chaque fois qu'on aborde ce sujet, tout le monde sort cette objection. Le côté ténébreux de l'être humain, l'obscurité, la malfaisance, l'horreur.

– Cet aspect ténébreux fait aussi partie de nous, c'est indéniable. S'il en allait autrement, la police serait superflue. Personne ne ferait de mal aux autres.

– Mais il y a une différence importante entre le génie et la perversité.

– Vraiment ? Voilà qui est nouveau pour moi. Je croyais que notre cerveau décidait de ce que nous voulions être.

– En effet. La conscience que nous avons de nous-mêmes, notre âme, si tu préfères, n'est que le résultat d'un processus d'interactions électrochimiques générées dans diverses zones de notre encéphale. Nous sommes de purs neurones, Aldous. En réalité, ce sont eux qui gouvernent notre esprit. Le cerveau lui-même est soumis à des conditionnements biologiques, génétiques, sociaux et culturels. Cet ensemble de facteurs fait de nous les êtres les plus géniaux et les plus créatifs de la Terre, mais aussi les plus agressifs et les plus pervers qu'on puisse imaginer. Même les fauves sont incapables de faire ce que peut accomplir l'homme lorsqu'il fait appel au plus primitif de ses instincts de survie, c'est-à-dire la violence.

– Tu veux dire que la violence nous aide à survivre ?

– Pas dans notre civilisation actuelle, évidemment. Mais elle a été d'un grand secours pour perpétuer notre espèce quand nous étions des hominidés sans défense devant les prédateurs qui peuplaient la planète. Depuis, nous avons développé de nombreux instincts et pulsions sauvages, en même temps qu'une forte capacité créative qui nous a permis d'arriver à ce que nous sommes.

– Et que sommes-nous, donc ?

– Des êtres exceptionnels, intelligents, libres, déclara Corina d'une voix vibrante.

– Tu le crois vraiment ?

– Tu ne partages pas cette opinion ? Étonnant.

– Je ne suis pas convaincu que nous soyons si différents d'un homme de Cro-Magnon.

– Notre monde est complexe, mais c'est le meilleur que nous ayons connu jusqu'à maintenant, malgré ses multiples carences.

– Je suis content de te voir aussi optimiste.

– Quant à moi, j'avoue que ton pessimisme me surprend.

– Je te l'expliquerai quand nous entrerons dans la crypte du Dr Hart.

Une vingtaine de minutes plus tard, ils arrivèrent à proximité du Centre Grosling, sur l'Hudson. Aldous mit le clignotant et arrêta la voiture dans la 12^e Avenue. Le vigile qui surveillait l'entrée de l'établissement ne devait pas soupçonner sa présence. D'ailleurs, personne ne devait savoir qu'un policier avait accompagné Corina Frediani dans cette visite nocturne des laboratoires.

– Ça ira pour passer le contrôle ? demanda-t-il avant de se cacher dans le coffre.

– Quand j'étais à l'université, j'ai collaboré une fois avec un groupe de théâtre de rue appelé Fier-à-bras.

– C'est un peu différent, aujourd'hui. S'ils nous découvrent, je risque de sérieux ennuis avec le département des affaires internes.

– Eh bien, moi, je suis déjà dans les problèmes jusqu'au cou et je ne

me plains pas. Je t'ouvrirai lorsque nous serons à l'intérieur, répliqua Corina en refermant le coffre d'un coup sec.

Elle se mit au volant, fit rugir le moteur et s'engagea sur la petite portion de la 12^e Avenue qui les séparait de leur destination. Puis elle tourna à droite et s'arrêta au poste de contrôle du Centre Grosling.

– Une nouvelle voiture, mademoiselle Corina ? demanda le garde.

– Non, un de mes amis me l'a prêtée. La mienne m'a laissé tomber ce matin à l'hôpital universitaire.

– Eh bien ! J'ai l'impression que vous avez perdu au change, dit l'homme en soulevant la barrière.

– Cette situation ne va pas s'éterniser, répondit Corina.

Elle accéléra et traversa le parking. De nombreux véhicules y étaient encore stationnés. La plupart des employés administratifs et techniques partaient à dix-sept heures, mais certaines activités du Centre se prolongeaient tard dans la nuit, surtout dans les départements dont les programmes de recherche exigeaient un suivi continu.

Les animaux se trouvaient dans l'un des modules les plus éloignés de l'accès principal du complexe. Corina arrêta la voiture le plus près possible de la grande porte par où passaient les camions transportant cages ou marchandises. Près de la rampe destinée aux véhicules, une entrée de service permettait de rejoindre les différentes unités de l'animalerie. L'issue était verrouillée.

Lorsque le moteur se tut, un silence de plomb environna Corina. Elle ne percevait que le bruit de son cœur qui battait à grands coups dans sa poitrine. *Au moins, nous avons réussi à entrer*, se dit-elle. L'étape la plus facile de son aventure s'était déroulée sans anicroche. Il lui suffisait maintenant de descendre de la voiture, d'ouvrir le coffre et de s'assurer qu'Aldous pouvait quitter sa cachette en passant inaperçu. En principe, à cette heure, les parages étaient déserts.

Elle regarda de tous côtés, explorant la pénombre d'un regard perçant d'oiseau de nuit.

– Tu peux sortir.

Aldous surgit de l'obscurité du coffre et se glissa rapidement le long de la rampe tout aussi obscure, hors de portée des pâles lumières du parking et de l'objectif des caméras, braquées sur le grand portail.

– Attends ici que le veilleur de nuit m'ouvre la porte, chuchota la jeune femme.

L'entrée de service de l'animalerie ne se trouvait qu'à quelques mètres. Corina avança jusqu'à la porte et se plaça face à une caméra couplée à un petit interphone. Un témoin lumineux s'activa instantanément.

– Ici l'agent de sécurité. En quoi puis-je vous être utile ?

– Je suis le Dr Frediani, j'aimerais contrôler l'état d'une femelle

chimpanzé de l'unité cinq.

– Avez-vous votre carte et le code d'identification pour accéder à la salle des primates ?

La jeune femme approcha une carte électromagnétique de l'objectif.

– Un moment, je vous prie, je dois vérifier l'autorisation...

– Très bien.

Dans l'espoir de contenir sa nervosité, Corina inspira profondément.

– Pouvez-vous me donner le numéro de votre dossier de recherche ?

– Six, deux, deux, cinq, huit.

– Objet ?

– Impulsions créatives chez les simiens.

– Souhaitez-vous être accompagnée par le vétérinaire de garde ?

– Ce ne sera pas nécessaire, il s'agit d'une vérification de routine. Je n'en ai que pour quelques minutes.

– Vous pouvez entrer, docteur Frediani. J'ai branché le dispositif de reconnaissance. Pour sortir, il vous suffira de vous servir de votre carte.

Corina retint la porte entrebâillée, attendant que le témoin de la caméra s'éteigne. Aldous Fowler disposait de cinq secondes pour se glisser à l'intérieur, avant que l'appareil ne soit de nouveau en mesure de se déclencher si quelqu'un passait devant l'objectif.

La légende cachée

12

Les avatars de Beth et de Nicholas marchaient sur la 5^e Avenue vers la cathédrale Saint-Patrick. Leurs capes volaient au vent, une légère bruine humectait leurs cheveux. Autour d'eux, les personnages virtuels trottaient, tête rentrée dans les épaules, comme le faisaient les passants du monde réel lorsqu'ils fuyaient la pluie. Les détails étaient si soignés que les marchandises exposées dans les vitrines des boutiques semblaient n'attendre que leurs acheteurs.

Beth tenait son épée en main. Carol et Nicholas avaient gardé les leurs au fourreau. Tant qu'ils se trouvaient en présence de figurants, ils n'avaient rien à craindre des Ombres, des archers ou des guerriers noirs. Beth s'émerveillait de la situation. Arpenter les rues de Manhattan dans une tenue de chevalier médiéval, même dans un jeu interactif sur Internet, lui donnait l'impression de vivre une aventure où le temps prenait une dimension fort éloignée de leur réalité quotidienne. Aussi distante que pouvaient l'être la cathédrale Saint-Patrick du cimetière de Trinity Church, ou l'Empire State Building de la Public Library de New York. À travers le jeu des énigmes infinies, Carol leur démontrait l'existence de fortes relations entre ces sites, malgré leur éloignement géographique ou historique. Une légende cachée unissait tous ces lieux, étapes d'un chemin invisible qui parcourait l'île de Manhattan vers une destination inconnue. Beth n'aurait jamais imaginé que cette légende leur révélerait un New York singulier et passionnant. Une cité où il était possible de voyager dans le temps, de l'ère des voyages spatiaux à l'époque reculée des cathédrales du Moyen Âge. Saint-Patrick était un des plus célèbres édifices religieux de toute la ville. Comme le disait l'énigme, la cathédrale possédait deux hautes tours de style gothique, dont l'histoire n'était pas ancienne, ni l'architecture réellement médiévale. Beth l'avait rapidement repérée sur la carte de la légende cachée, devançant de peu Nicholas.

– Dis-moi, Carol, pourquoi considère-t-on le Moyen Âge comme une époque obscurantiste ? demanda Beth, accordant son pas virtuel à

celui de ses amis.

– Je trouve que c'est une période très intéressante, mais je ne saurais pas expliquer pourquoi, ajouta Nicholas avant que Carol n'ait le temps de répondre.

– Ce fut un âge ténébreux à cause du fanatisme et de la superstition qui régnaient alors dans toute l'Europe. Personne n'était libre de ses opinions et ceux qui se risquaient à penser librement étaient poursuivis pour hérésie et condamnés au bûcher. La peur de l'Inquisition était plus forte que la crainte de la mort. De plus, les guerres, la faim, le froid, la peste rendaient l'existence triste et précaire. Mais je vois que vous n'avez pas prêté une grande attention au manuscrit que vous avez trouvé dans la bibliothèque, dit Carol.

– Nous n'avons pas pu l'ouvrir, que veux-tu de plus ? se plaignit Nicholas.

– J'espérais que vous distingueriez l'invisible.

– L'invisible ? Le manuscrit fermé cache une nouvelle énigme ? s'étonna Beth en activant l'icône du livre sur l'écran de son ordinateur pour l'examiner de nouveau.

– Bon, la couverture représente le portique d'une cathédrale. La rosace et les portes sont ouvertes, dit de son côté Nicholas d'un ton contrit.

– Ouvertes sur quoi, NK ? insista Carol.

– Ouvertes sur l'univers. Du moins ça en a l'air.

Beth voulut participer au débat.

– Oui, je crois aussi que la rosace et les portes sont ouvertes sur l'univers. Mais il me semble que c'est une vue de la cathédrale depuis l'intérieur et non depuis le portique. Si c'était le cas, on ne pourrait pas voir le ciel.

– Très bien, Beth. Mais il y a quelque chose dans ce ciel.

– Évidemment... Des étoiles, beaucoup d'étoiles, répondit Nicholas, presque sur le ton de la plaisanterie.

– Exactement, NK. Des étoiles dans un ciel nocturne. L'obscurité de la nuit et la lumière des étoiles, conclut Carol.

– L'obscurité et la lumière du Moyen Âge, reprit Beth à voix haute.

– Ça a été la grande trouvaille de Grimpow lorsqu'il a tenu l'Essence du Mystère entre ses mains. Et ceci est le texte qu'il a rédigé après avoir parcouru le chemin invisible. Il savait que l'avenir des hommes était dans l'univers. C'est pour cette raison que la rosace et les portes de cette cathédrale sont ouvertes.

Nicholas se rendit compte que le ciel du logo de l'EEJA pourrait être une partie de celui qui figurait sur la couverture du manuscrit.

– Tu as dit chemin invisible ? demanda Beth, à qui ce détail avait échappé.

– En effet, BH. Au cours de notre vie, nous parcourons tous notre

propre chemin invisible. Grimpow a suivi le sien jusqu'à ce qu'il trouve la mort, alors qu'il était encore jeune. Maintenant, vous aussi avez entrepris le vôtre. Mais nous en parlerons plus tard, conclut Carol, car ils arrivaient à destination.

Les deux tours pointues se dressaient au-dessus d'eux comme de mystérieux vestiges d'un temps oublié. Carol et Nicholas dégainèrent leurs épées. Ils redoutaient une embuscade des guerriers noirs et cette fois, ils n'avaient pas l'intention de se laisser surprendre. Beth s'approcha de la porte et l'ouvrit avec lenteur. De longs cierges éclairaient l'intérieur, à l'atmosphère silencieuse et accueillante. Des colonnes élancées encadraient une haute nef ornée de vitraux, flanquée par des chapelles latérales. Des bancs de bois s'alignaient transversalement de part et d'autre d'une large allée centrale qui menait du portail à l'autel, dominé par de grands lustres aux petites lampes dorées.

Nicholas ouvrait la marche, et à peine avait-il franchi le seuil qu'il remarqua les symboles sur le dallage.

– Eh, venez par ici !

Il s'immobilisa devant le premier des motifs qui se succédaient le long de l'allée centrale.

Beth et Carol le rejoignirent.

– Tu ne comptes pas sur nous pour deviner la signification de ces symboles, n'est-ce pas ?

– Non, il ne s'agit pas de ça, même si selon la légende cachée, un des quatre signes qui figurent sur le sol de l'allée centrale ne fait pas partie du dallage original.

Beth et Nicholas observèrent les dalles avec attention.



Trois des mosaïques représentaient des lettres entourées de fleurs, et sur la dernière figurait une vigne avec une grappe de raisin placée au centre. La solution ne semblait pas très difficile.

– Je parie que c’est le raisin, dit Nicholas.

Beth se rangea à cet avis.

– Je suis d’accord avec NK.

– C’est exact. Cette mosaïque en a remplacé une autre qui a été arrachée lorsque sa véritable signification a été révélée. L’édifice a été construit au XIX^e siècle par l’archevêque John Hugues, qui souhaitait implanter à New York une église inspirée des grandes cathédrales gothiques de France. À cette époque, les terrains choisis pour son emplacement étaient encore peu peuplés et se situaient très loin du centre urbain où vivaient les habitants du vieux Manhattan. Les New-Yorkais estimaient que le prélat commettait une folie en entreprenant une œuvre d’une telle envergure dans un lieu aussi désolé. Les historiens rapportent qu’il a fallu trente ans pour l’achever, sachant que sa réalisation a été interrompue par la guerre de Sécession.

– Et que dit la légende cachée ? demanda Nicholas avec impatience.

– Au-delà de ces faits, la légende cachée assure qu’après le transfert de la statue de la Liberté et de l’Essence du Mystère à New York, quelques membres d’une société secrète appelée Kôt sont également arrivés dans la ville avec l’intention de s’en emparer.

– Kôt ? répéta Beth avec inquiétude. Ce ne serait pas ce mot qu’on a trouvé marqué au fer rouge dans la main des scientifiques assassinés ?

Nicholas tentait de faire la synthèse de la signification du terme, compte tenu de sa relation avec la légende cachée et des informations qu’il possédait déjà.

– En effet, BH, c’est bien celui-là, confirma Carol. Cette société regroupait des fanatiques religieux qui ont profité de la construction de Saint-Patrick pour en faire leur siège secret. Ils ont largement financé une partie des travaux en dissimulant leurs véritables intentions à l’archevêque. Leur unique demande était que le mot « Kôt » figure près des autres symboles représentés sur le dallage de la nef centrale, sous le prétexte de commémorer ainsi leur contribution à l’érection de l’édifice. Naturellement, John Hugues ignorait alors que ce mot, conjoint au signe des serpents dressés, possédait une signification fort éloignée de celle qui lui était présentée. Bien longtemps après la mort de l’archevêque Hugues, les successeurs des membres de cette société ont continué à tenir des réunions dans la cathédrale de temps à autre.

» Cette situation a perduré jusqu’en 1949, où un des initiés de la confrérie les a trahis en se confiant au nouvel archevêque. Après la révélation du véritable sens de « Kôt » et des deux serpents, le prélat a fait expulser les adeptes de la société secrète. Ensuite, il a ordonné que la dalle où figuraient les lettres K, Ô, T et le signe des serpents soit remplacée par celle de la vigne et des raisins que vous avez vue tout à l’heure. Quelques jours plus tard, un homme dont on prétendait qu’il était le grand maître de l’ordre s’est suicidé dans son manoir de Greenwich Village en se tranchant la tête avec une guillotine.

– C’est atroce ! s’exclama Beth, horrifiée.

– Bon, ce n'est qu'une légende, commenta Nicholas, plutôt sceptique.

– Mais tu ne te rends pas compte, NK ? C'est la même fraternité secrète qui recherche l'Essence du Mystère et qui est responsable du meurtre des chercheurs de Cornell ! Nous devrions informer le FBI de cette histoire.

– Et qui peut assurer qu'ils ne le savent pas ? rétorqua Nicholas.

– De toute manière, personne ne connaît les initiés actuels de cet ordre, ni où se trouve le temple où ils adorent le diable, dit Carol.

– Ce sont des adorateurs du démon ? Mais tu ne nous en as pas parlé jusqu'à présent !

– Parce que le moment de vous montrer le symbole qui a été remplacé dans la cathédrale n'était pas encore arrivé. Si vous saisissez le mot « Kôt » sur vos agendas, vous pourriez le voir.

Les deux amis firent ce que leur suggérait Carol. Leurs écrans affichèrent la mosaïque représentant le mot « Kôt » surmonté du signe des serpents dressés qui, selon la légende cachée, avait été retirée du dallage de Saint-Patrick.



– Si vous faites pivoter l'image verticalement, vous vous rendrez compte que le signe des serpents se transforme en une tête de bouc, symbolisant le diable. Dès que sa vraie signification fut connue en 1949, la dalle fut enlevée.

L'aspect diabolique de l'illustration mettait Beth mal à l'aise.

– Écoute, Carol, tout ça me semble trop dangereux. Pourquoi ne pas tout raconter au FBI ?

– Leur parler de la légende cachée ne les aiderait en rien, BH. Ils ne le comprendraient pas. Personne ne le pourrait. Ils penseraient qu'il s'agit d'une fable absurde. L'Essence du Mystère n'est rien sans vous. Pour les autres, elle ne serait qu'un objet sans utilité.

L'avatar de Nicholas s'éloigna de quelques mètres.

– Il y a une nouvelle tablette avec un symbole, s'exclama-t-il, éveillant des échos sous la nef.

Carol et Beth interrompirent leur discussion et le rejoignirent. La planchette était là, sous leurs yeux.



- Le symbole ne ressemble pas aux autres, fit remarquer Beth.
- Je m'en occupe.

Nicholas glissa la tablette dans son sac à dos.

– Je crois que nous n'avons plus rien à faire ici. Quelle est notre prochaine énigme, Carol ?

- Elle contient le pseudonyme Pierre et voilà ce qu'elle dit :

De formidables géants de pierre

S'élèvent derrière le mythique Atlas.

Et dans leurs jardins, deux intrépides jeunes gens

Reflètent votre propre image.

- Atlas est en face, devant le Rockefeller Center ! s'exclama Nicholas.
- Alors, nous devons chercher notre propre image, c'est ça ? dit Beth.

Mais à l'extérieur, deux jeunes gens qui n'avaient aucun rapport avec eux les attendaient de pied ferme.

Le défi des serpents

12

Dans une vaste salle de réunion des studios de NBC décorée de grandes photos en noir et blanc retraçant l'histoire de la télévision, Susan Gallagher et ses collaborateurs préparaient avec Walter Stuck l'interview prévue pour la prochaine émission. Le téléphone mobile du jeune homme sonna et il consulta l'écran. L'appel venait de Benson.

– Si vous voulez bien m'excuser une minute, je dois prendre cette communication.

Il se leva et sortit dans le couloir pour répondre. Benson semblait très préoccupé.

– J'ai peur que nous n'ayons un gros problème, monsieur Stuck. Aldous Fowler a pénétré dans le Centre Grosling, caché dans le coffre d'une voiture banalisée du FBI, conduite par Corina Frediani, une boursière du Centre.

– Comment ça a pu arriver ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, mais il est possible qu'ils aient découvert quelque chose sur la crypte du Dr Hart. Ils se sont dirigés directement vers l'animalerie.

Walter Stuck baissa la voix jusqu'à un niveau quasiment inaudible.

– Hormis Harold Brannagh, tout le monde ignore l'existence de ce laboratoire secret. Aldous Fowler n'a pas pu en avoir connaissance, à moins que ce maudit directeur n'ait été trop bavard.

– Je vous avais dit qu'il ne fallait pas se fier à Brannagh, après la mort du Dr Hart. Vous auriez dû vous débarrasser de lui depuis longtemps, monsieur Stuck.

Pour la première fois, Walter Stuck ressentait une réelle inquiétude.

– Nous ne sommes encore certains de rien, Benson. Entre-temps, assurez-vous que si Fowler et cette boursière entrent dans la crypte, ils n'en ressortent pas vivants.

Walter Stuck regagna la salle de réunion, pâle, l'air absent, et reprit sa place près de Susan.

– Quelque chose ne va pas, Walter ? lui demanda-t-elle.

– Rien de grave. Une fois de plus, c'est cette horrible migraine.

« Les monstres de l'esprit »

13

Derrière l'entrée de service de l'animalerie, un couloir menait à une pièce où se trouvaient plusieurs issues munies de serrures électroniques. Corina Frediani glissa son badge dans la rainure du dispositif de contrôle d'une des portes qui s'ouvrit automatiquement.

– Suis-moi, nous descendrons par ici, cet escalier arrive directement dans la salle des primates.

– Qu'est-ce qu'il y a d'autre par ici ?

– Le reste de l'animalerie. À droite, ce sont les rongeurs et les petits animaux. À gauche, on loge les mammifères plus grands, chiens, porcs, agneaux, chats... Les simiens ont leur propre section, mieux équipée que les autres.

– Un privilège réservé à l'espèce la plus proche des humains ? insinua Aldous.

– Tu serais surpris d'apprendre à quel point ils nous ressemblent.

Au bout du couloir souterrain, une autre porte à serrure électronique les attendait.

– J'ai l'impression d'entrer dans le quartier de haute sécurité d'une prison, dit Aldous pour rompre le silence.

– Ces mesures sont indispensables, ici. Si les singes le pouvaient, ils s'échapperaient à la première occasion. Eux non plus n'apprécient guère cet endroit.

– Je l'imagine aisément.

– Tu ferais mieux de t'abstenir, ça n'a rien d'agréable de les voir souffrir, tu sais.

Des lampes de faible puissance s'alignaient au plafond, créant des espaces de pénombre à proximité des cages pour ne pas déranger leurs occupants. Mais dès que Corina ouvrit à l'aide de sa carte, les chimpanzés commencèrent à s'agiter, craignant sans doute que les humains ne viennent troubler leur sommeil pour les soumettre à un nouveau châtiment incompréhensible.

– Je m'approcherai seule pour les calmer. Ensuite, tu pourras me rejoindre, dit Corina Frediani.

Les cages étaient spacieuses, mais un âcre relent s'élevait de la sciure mêlée d'excréments et de désinfectant qui servait de litière. Toutes étaient protégées par d'épais barreaux métalliques et disposaient d'une serrure électronique sur la porte, doublée d'un verrou manuel. La jeune scientifique s'avança au milieu de la galerie, sensible à l'inquiétude des primates. Son odeur et sa voix apaisante étaient familières à nombre d'entre eux. Elle avait toujours été gentille avec eux et ses expériences, plutôt divertissantes, ne leur causaient aucun mal.

Les grognements des animaux diminuèrent à mesure que Corina s'approchait des cages en leur parlant d'une voix suave. Ceux qui participaient à ses expériences se collaient aux barreaux, quêtant ses caresses. Ils se souvenaient de ses manières affectueuses lorsqu'elle observait le comportement de leurs neurones pendant qu'ils utilisaient de la peinture, jouaient sur des instruments de percussion, apprenaient à manipuler un outil ou entendaient de la musique classique.

La préférée de Corina s'appelait Canica, une femelle dont elle stimulait l'activité cérébrale en lui faisant écouter des séries de mots. En la voyant approcher, Canica sourit, dévoilant ses grandes dents, et tendit la main comme Corina le lui avait enseigné. Cette réaction de confiance et le murmure lénifiant de la jeune scientifique finirent par calmer le reste des singes, à l'exception d'un mâle, baptisé Ogre. Il grognait, gesticulait, sautillait et trépignait de plus en plus fort, comme s'il exprimait par là toute sa haine de l'humanité. Ogre tirait son nom d'un caractère farouche, violent et indompté. Depuis quelque temps, il était soumis à de fortes doses de substances pharmacologiques dans le cadre d'un essai de traitement thérapeutique. Sa cage était beaucoup plus grande que celle des autres, non seulement à cause de sa taille respectable, mais aussi pour éviter qu'un espace de vie trop confiné n'aggrave sa tendance à l'agressivité.

– Si tu ne te calmes pas, je devrai t'administrer un sédatif, dit Corina à l'animal en s'approchant de lui.

L'irritation du mâle redoubla, il s'agrippa aux barreaux en hurlant comme s'il cherchait à les déloger. Inquiet, Aldous rejoignit la jeune femme. En le voyant apparaître, tous les singes s'excitèrent de nouveau, à grand renfort de cris et de bonds désordonnés.

– Il faut les faire taire, Corina, sinon le veilleur de nuit risque de venir vérifier ce qui se passe.

– Sa cabine est insonorisée et de toute façon, il est habitué à leur agitation de jour comme de nuit. Mais je vais faire le nécessaire pour calmer celui-ci. Les autres suivront.

Corina s'approcha d'une armoire à pharmacie, fixée au mur du fond, à côté de la cage d'Ogre.

Elle y prit un petit pistolet à air comprimé, le chargea avec une ampoule métallique en forme de dard et revint près du grand mâle.

– Ça l’endormira pour un moment.

Elle visa le singe. Le projectile s’enfonça dans la cuisse d’Ogre qui sembla insensible à la piqûre de l’aiguille. Mais au bout de quelques secondes, le tranquillisant fit son effet. Les cris de l’animal s’éteignirent, ses mains se détachèrent des barreaux et il s’écroula, le regard vitreux. Peu à peu, les autres pensionnaires s’apaisèrent. Le calme régna de nouveau dans la salle. Corina rangea l’arme dans l’armoire.

– Bien. Par où on commence ?

– Si tu devais choisir, dans laquelle de ces cages cacherais-tu une issue secrète ? demanda Aldous, au lieu de répondre.

Elle comprit tout de suite où il voulait en venir.

– Dans celle qui est réservée aux primates les plus agressifs et les plus violents. Ils garderaient l’entrée de la crypte mieux que n’importe quel vigile.

– Alors, tu devrais ouvrir cette cage avant que cette charmante bestiole ne se réveille.

Corina passa sa carte électronique dans la rainure et débloqua la porte.

– Je ne sais toujours pas pourquoi je fais tout ça, dit-elle en manœuvrant le verrou de sécurité manuel.

Elle n’ignorait pas qu’il serait très simple de vérifier qui avait manipulé cette cage, quel jour et à quelle heure exacte. En effet, la finalité de la carte était d’enregistrer toute activité autour des cobayes soumis aux expériences scientifiques.

– L’important, c’est que tu le fasses.

Aldous Fowler entra dans la cage sans quitter des yeux le chimpanzé endormi. L’animal était étendu sur le côté, tête penchée, sa langue dépassant de la bouche béante qui laissait apparaître d’énormes crocs redoutables.

Une grande planche en aluminium inoxydable doublait la cloison du fond. Aldous l’examina, à la recherche d’une saillie, d’un joint ou d’un engrenage quelconque.

– Je ne trouve rien qui permette d’ouvrir cette paroi.

– Il serait pourtant logique que le système d’ouverture de la crypte soit à l’intérieur, dit Corina, réfléchissant à haute voix.

Elle observait la lente respiration du chimpanzé. Ils disposaient encore de quelques minutes avant le réveil d’Ogre.

Aldous sortit une lampe de la poche de sa veste et promena le rayon lumineux dans chaque recoin de la cage. Puis il se contorsionna pour explorer le haut de l’habitable. Le halo progressait avec lenteur, balayant toute la superficie comme un phare illuminait les falaises

d'une côte abrupte. Soudain, à la jonction du plafond et du mur où étaient insérés les barreaux, une sorte de petite cavité attira son attention.

– J'ai besoin de toi, il y a quelque chose là-haut, dit-il.

De là où elle se tenait, Corina le rejoignit dans la cage et examina l'endroit où s'était arrêté le pinceau lumineux.

– Passe-moi la lampe. Ce n'est pas si haut, aide-moi à monter, je pourrai voir ça de plus près, suggéra-t-elle.

Il croisa les mains, formant un étrier, la jeune femme y posa le pied et il la hissa.

– Je crois que nous avons trouvé quelque chose, Aldous. On dirait un bouton rouge.

– Appuie dessus ! Vas-y, Corina.

Un bruit de roulement se fit entendre sous la paroi d'aluminium du fond de la cage.

– Ça s'ouvre ! J'en étais sûre, j'en étais sûre !

Dès que l'ouverture le permit, Aldous glissa sa lampe à l'intérieur, éclairant quelques objets difficiles à distinguer de là où il se tenait. Dévoré d'impatience, il attendit que l'espace soit assez large pour s'introduire dans la crypte. Corina le suivit. Le rayon lumineux créait une sorte de pénombre qui laissait deviner plusieurs tables d'opération, de grands projecteurs, des armoires contenant des instruments chirurgicaux, du matériel de laboratoire installé sur plusieurs paillasses, un équipement d'anesthésie, des armoires plus petites pleines de médicaments, des portemanteaux avec des pyjamas et des blouses de médecin. Tout avait l'air propre et bien entretenu, comme un bloc opératoire en activité. Le fond de la pièce paraissait dédié à des travaux plus administratifs. Aldous alluma la lampe de cristal vert qui voisinait sur le bureau avec de nombreux autres documents. Sur le côté, une multitude de livres médicaux et scientifiques occupaient quelques étagères. Une chemise épaisse qui semblait contenir un dossier attira son attention.

– Qu'est-ce que ça peut bien être ?

Corina Frediani l'ouvrit et examina superficiellement son contenu.

– Je crois que ce sont des rapports sur certaines expériences du Dr Hart, expliqua la jeune femme.

– Nous allons emporter ce dossier. Voyons ce que nous pouvons trouver d'autre, dit-il en commençant à fureter dans le reste des documents.

– Nous n'avons pas le temps, Aldous. Ogre ne va pas tarder à se réveiller. La dose que je lui ai injectée agit immédiatement, mais l'effet se dissipe en un peu plus de dix minutes.

– Ça ne prendra qu'un instant, je veux avoir une idée aussi exacte que possible de cet endroit.

Une porte donnait sur une sorte de grande chambre frigorifique qui évoquait les morgues des instituts médico-légaux. Aldous ouvrit un des compartiments métalliques et le referma instinctivement, horrifié par ce qu'il y avait vu. À l'intérieur, il y avait un homme mort, le crâne béant et vide.

La légende cachée

13

À l'extérieur de la cathédrale virtuelle Saint-Patrick, deux jeunes gens en costume de chevalier noir les attendaient, l'épée à la main, dans une posture menaçante. Carol fut la première à les voir en sortant et devina immédiatement leur identité.

– Les intrus nous ont rattrapés ! cria-t-elle.

– Nous vous aurions rejoints depuis longtemps si on nous en avait donné l'ordre, dit celui qui paraissait le plus fanfaron.

Jusque-là, Beth et Nicholas pensaient que Carol exagérât le danger, mais en entendant ces paroles, ils saisirent leurs armes et se mirent en garde.

– Qui vous a ordonné de venir ici et que nous voulez-vous ? demanda Carol, prenant les rênes du dialogue avec les nouveaux venus.

Elle les avait bien sûr reconnus, il s'agissait des hackers qui avaient déjà tenté d'investir le système du jeu des énigmes infinies. Aucun doute, ils avaient visiblement atteint leur objectif, même si leur méthode lui avait échappé. Quant à Beth et à Nicholas, cette rencontre déconcertante les laissait sans voix.

– Tu es Carol Ramsey, n'est-ce pas ? Félicitations, tu as fait du bon boulot. Tu as presque réussi à nous empêcher de nous brancher sur votre jeu, mais comme tu le vois, ce n'était qu'une question de temps avant que nous trompions tes dispositifs de sécurité.

– Dorénavant, c'est nous qui menons la danse, dit l'autre. Ce sera plus amusant.

Beth s'avança.

– Nous ne vous connaissons pas, nous ignorons ce que vous proposez, mais avant de pouvoir nous dicter notre conduite dans ce jeu, vous devrez nous enlever nos armes. Et je vous préviens, nous savons nous battre ! lança-t-elle d'un ton bravache.

– Eh bien, eh bien, eh bien ! Qu'en penses-tu, Philes ? BH a l'air bien sûre d'elle avec l'épée du chevalier entre les mains.

– Nous allons devoir lui rabattre son caquet, répondit Philes en

riant.

– Et si vous nous laissiez tout simplement tranquilles ? intervint Nicholas qui se campa près de Beth.

Carol restait en arrière, comme paralysée. Mais ses deux compagnons ne s'en rendirent pas compte.

– C'est une bonne idée, NK ! reprit Philes. Dès que nous aurons obtenu ce que nous sommes venus chercher, vous serez exaucés. Pas vrai, Dennis ?

– Comptez dessus. Nous tenons toujours notre parole. Remettez-nous le *Manuscrit des prodiges cosmiques* et nous vous laisserons continuer ce jeu stupide.

– Ce livre nous appartient, c'est nous qui l'avons trouvé.

– Tu te trompes, BH. Ce manuscrit est la propriété d'un homme très puissant et il souhaite récupérer le bien que vous lui avez dérobé avec vos devinettes et vos énigmes.

– Qu'arrivera-t-il si nous refusons ? demanda Beth, histoire de gagner du temps.

– Alors, nous devons mettre fin à votre vie virtuelle, indiqua Dennis.

Carol intervint dans la discussion.

– Dans ce cas, il ne vous reste qu'à les affronter, dit-elle à contrecœur.

– D'accord, Carol. J'espère que nous nous reverrons, dit Nicholas.

– Nous nous reverrons, Carol, ne t'inquiète pas pour nous, ajouta Beth, convaincue qu'ils l'emporteraient.

– Achéons notre travail, Philes. Je m'occupe de la fille, c'est elle qui porte l'épée du chevalier.

– D'accord, Dennis, mais finissons-en vite. Ces jeux d'enfant m'ennuient.

Les chevaliers noirs se jetèrent sur les avatars de Nicholas et de Beth avec la furie de gladiateurs romains. Les deux amis ne pouvaient qu'esquiver ou parer leurs coups audacieux et véloce. Leurs doigts se déplaçaient avec rapidité sur la manette, mais ces intrus maniaient leurs armes comme de véritables combattants médiévaux. Manifestement, ils connaissaient très bien les trucs du jeu, chacune de leurs attaques arrachait un peu de vie aux personnages virtuels des deux adolescents. Nicholas, dont la lame n'avait pas la puissance de l'épée du chevalier, était le plus vulnérable.

– Sers-toi des contrôles R et L pour donner plus d'efficacité à tes coups, NK !

Le conseil de Beth lui fut utile pour ralentir les assauts de son adversaire, mais Nicholas commençait à se sentir en grand péril. Son niveau de vitalité diminuait d'une manière alarmante et il ne parvenait pas à enrayer sa chute.

– Je ne peux pas le battre, BH. Je suis épuisé ! cria Nicholas.
– Tiens bon, NK ! Nous ne pouvons pas les laisser emporter le manuscrit, dit Beth.

Tout en encourageant son ami, elle enchaîna une séquence rapide d'attaques et finit par acculer le chevalier qui lui était opposé devant le portique de la cathédrale.

– Désolé, BH. Mon niveau de vie est au plus bas. J'espère que tu pourras continuer, balbutia Nicholas.

Dennis poussa un éclat de rire dont l'écho se propagea au long de la 5^e Avenue.

– Tu te crois très courageuse, BH, n'est-ce pas ? dit-il après avoir esquivé un coup mortel de Beth.

– Assez pour en finir avec toi et ton ami.

– Cette épée ne te servira à rien contre nous. Nous n'appartenons pas au jeu. Nous sommes...

Soudain, les chevaliers noirs disparurent de l'écran comme s'ils s'étaient évanouis dans l'air.

Épuisé, Nicholas s'écroula devant le perron du portique de la cathédrale.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

– Je l'ignore, NK. On dirait que la terre les a avalés.

– Ils se sont moqués de nous, BH. Ils reviendront n'importe quand et se débarrasseront de nous. Cette fois, nous sommes perdus, je le sais.

Le personnage de Carol retrouva soudain la voix et le mouvement.

– Non, NK. Ils ne reviendront pas...

Mais Nicholas avait du mal à la croire.

– Pourquoi n'as-tu rien fait, Carol ? Tu avais dit que tu nous aiderais quand ce serait nécessaire ! lâcha-t-il, incapable de dissimuler son irritation.

Sa vitalité était au plus bas et l'intrusion des pirates dans le jeu l'avait rempli d'un profond sentiment d'humiliation.

– Je ne me suis pas battue avec mon épée parce que cela n'aurait servi à rien.

– Que veux-tu dire ? demanda Beth encore hors d'haleine.

– Ces chevaliers noirs étaient invincibles, ils nous auraient tous vaincus sans que je puisse rien faire pour l'éviter. Ils n'avaient pas seulement manipulé le logiciel du jeu virtuel pour y pénétrer, mais surtout, ils avaient conçu leurs propres avatars de manière à préserver leur niveau de vitalité en toute circonstance.

– Tu veux dire qu'ils pouvaient se battre autant qu'ils le voulaient ?

– Ni ma lame ni les vôtres ne pouvaient leur faire le moindre mal. J'ai donc dû lutter avec eux sur leur propre terrain. Pendant que vous les combattiez dans le jeu, j'essayais de restaurer les dispositifs de sécurité du système avant que vous ne soyez épuisés.

– Tu as changé les codes de protection ? demanda Nicholas, un peu rasséréné.

– Le système dispose d'un programme intelligent qui corrige automatiquement toute erreur ou repousse les agressions, mais je devais l'avertir de l'intrusion des pirates.

– Et comment t'y es-tu prise ? Tu n'as pas bougé du portique, insista Nicholas.

– Désolée, NK, il y a des questions auxquelles je ne peux répondre. Je ne suis pas programmée pour ça.

– Et moi qui pensais que j'arriverais à les vaincre avec l'épée du chevalier de Manhattan, déplora Beth.

– Mais tu as lutté comme il l'aurait fait, BH, dit Nicholas.

– Merci, NK, tu es adorable. Toi aussi tu t'es battu avec courage.

– Si vous êtes prêts, nous devons continuer, il nous reste encore un long chemin à parcourir.

– Je suis prête, affirma Beth.

– Alors, allons-y. La statue d'Atlas se trouve en face, et derrière lui s'élèvent les formidables géants de pierre du Rockefeller Center, dit Nicholas.

En traversant la rue, les avatars retrouvèrent leurs combinaisons d'aspirants astronautes de l'EEJA, comme si en rentrant d'un long voyage dans le passé, ils avaient franchi un sas invisible qui les avait rendus à leur véritable époque.

Le défi des serpents

13

Les studios de la NBC se trouvaient dans une des tours du Rockefeller Center. Susan Gallagher et Walter Stuck descendirent à la cafétéria de la place. Celui-ci ne soupçonnait pas qu'en cet instant même, les adolescents qui recherchaient l'Essence du Mystère évoluaient à quelques pas, non loin de la reproduction virtuelle de l'Atlas qui présidait une des entrées du gigantesque complexe architectural. Susan était ravie du résultat des travaux préparatoires de sa prochaine interview de Walter. Toute l'équipe de l'émission avait été enchantée de faire sa connaissance. Ils ignoraient qu'elle vivait une relation amoureuse passionnée avec son futur invité et qu'elle avait l'impression d'être la femme la plus chanceuse de la Terre. En revanche, Walter Stuck ne semblait pas satisfait de la réunion. Il était distrait, paraissait inquiet, perdu dans un labyrinthe de pensées que Susan était incapable d'appréhender. Il venait d'avaler son médicament contre la migraine, accompagné d'un morceau de gâteau et d'un café au lait, mais dans son regard intense, elle discernait un signe qu'elle n'avait jamais perçu en lui : une ombre, un éclat ténébreux qui n'avait pu naître que d'une profonde souffrance.

– Si tu préfères, nous pouvons garder les billets de ce soir pour une autre fois, proposa-t-elle en lui prenant la main.

Stuck était tenté d'accepter, il pourrait toujours assister à la représentation un autre soir pour mieux profiter d'un spectacle musical grandiose. L'opéra était une de ses passions mais pour l'instant, il avait des choses plus importantes en tête. Néanmoins, il ne voulait pas décevoir Susan. Depuis des jours, il lui avait promis des instants inoubliables au Lincoln Center. De plus, Benson s'était occupé de tout et si Aldous Fowler disparaissait dans les entrailles obscures de la crypte, il ne pouvait rêver meilleur alibi qu'une soirée à l'opéra, en compagnie de la sœur du lieutenant.

« Les monstres de l'esprit »

14

La paroi du fond de la cage se referma avant qu'Aldous Fowler et Corina Frediani ne soient sortis de la crypte. Aucun d'eux n'entendit la plaque renforcée reprendre sa place. Corina était effondrée, elle ne pouvait se défaire de la sensation d'avoir été enterrée vive.

– Que se passe-t-il, Aldous ? Comment ça s'est refermé ? demanda-t-elle avec angoisse.

– Calme-toi. Il est possible que la porte dispose d'une minuterie qui active le mécanisme de fermeture au bout d'un certain temps.

Mais Aldous savait qu'il avait dû se passer quelque chose pendant qu'ils se trouvaient au fond de cette salle obscure. Un événement imprévisible, mais sans doute provoqué par quelqu'un qui ne voulait pas voir les expériences secrètes du Dr Hart au Centre Grosling rendues publiques.

– J'ai peur... Comment allons-nous sortir d'ici ?

La jeune femme semblait sur le point de céder à la panique.

Aldous Fowler tira son téléphone de la poche de son jean, mais constata qu'il n'y avait pas de réseau. Il tendit l'appareil à Corina.

– Tiens, l'écran te servira de lampe, essaye de trouver un endroit où il capte. De mon côté, je vais chercher un autre interrupteur qui déclenche l'ouverture de la porte. Il n'est peut-être pas très loin, dit-il en promenant le rayon de lumière le long du mur.

– Je suis incapable de bouger, Aldous. Je suis terrorisée...

– Moi aussi j'ai peur. J'ai toujours eu peur du noir, c'est pour ça que je tiens à sortir de ce trou avant que la lampe ne s'éteigne. Donc, tu ferais mieux de faire ce que je t'ai demandé ; si on ne trouve pas ce maudit interrupteur, le téléphone sera notre seule chance de quitter ce souterrain.

Sans trop s'éloigner d'Aldous, Corina se déplaça dans l'obscurité de la crypte, le regard fixé sur l'écran du petit appareil. Mais ni ce téléphone ni le sien n'arrivaient à se connecter au réseau. Elle perçut alors une légère brise.

– Tu sens le courant d'air, Aldous ?

Il se retourna d'un geste vif et le rayon lumineux éclaira le visage de Corina. Il s'empessa de baisser la lampe pour ne pas l'aveugler.

– J'ai effectivement senti un mouvement d'air, répondit-il. Il y a peut-être une autre sortie dans la crypte.

Il rejoignit la jeune femme et promena le rayon de sa lampe sur le plafond en se déplaçant dans la pièce. Soudain, le courant d'air se fit plus intense et la rumeur lointaine d'un moteur en fonctionnement leur parvint.

– Ce sont les conduits de ventilation, dit-il en arrêtant le pinceau lumineux sur une des petites grilles qui perçaient le plafond.

Un mauvais pressentiment traversa l'esprit de Corina. Elle avança de quelques pas et se posta sous la grille de ventilation. Elle leva la main et ses craintes furent confirmées.

– Aldous, ils aspirent l'air de la crypte !

Il se plaça sous une autre des grilles et comprit que Corina avait raison. Au lieu d'expulser de l'air, les grilles l'absorbaient dans un courant ascendant, tel un puissant aspirateur.

– Quelqu'un essaie de nous asphyxier, Aldous ! Ils créent le vide et nous ne pourrions bientôt plus respirer ! Nous allons mourir dans cette crypte et on ne nous retrouvera jamais ! dit-elle entre deux sanglots.

Aldous s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

– Il n'en est pas question, tu m'entends ? Tant qu'il nous restera un souffle d'air, nous chercherons une sortie. Alors, écoute-moi bien et fais exactement ce que je te demande. D'accord ?

Corina acquiesça et, le cœur encore serré, sécha ses larmes avec la manche de sa veste.

– Je me dis que le Dr Hart ne pénétrait sans doute pas dans la crypte par la paroi de la cage, expliqua Aldous. Cette entrée devait être destinée aux sujets des expériences. Elle devait passer ailleurs, par une issue à laquelle elle accédait directement de son bureau, ou d'un endroit des locaux dont l'accès lui était réservé. Logiquement, on devrait pouvoir ouvrir ce passage d'ici.

– Et si nous n'y arrivons pas ?

– Alors, je te prendrai dans mes bras et tu plongeras dans un sommeil éternel auprès de l'étranger que je suis, jusqu'à ce que quelqu'un nous découvre. L'agent Taylor sait que nous venions au Centre, dit-il avec humour, arrachant un sourire à Corina. Maintenant, vérifie la partie de droite avec la lampe. Moi, je m'éclairerai avec le mobile et je chercherai à gauche.

Corina rajusta la courroie de son sac et tenta de contrôler le tremblement de ses mains. À la différence de la faible lueur du téléphone, la petite lampe d'Aldous lui permettait de voir où elle mettait les pieds et de mieux distinguer les détails de la paroi ou des objets qui se trouvaient dans son champ de vision.

– Essaye de déplacer tout ce qui est contre le mur, lui dit Aldous de l'autre côté de la crypte.

Mais paralysée par l'angoisse, Corina avait à peine la force de bouger les jambes. Elle passa près des armoires du bloc opératoire et manipula les instruments avec dégoût. Trouver un ressort qui leur sauverait la vie lui semblait une tâche insurmontable. Près d'une des étagères, elle découvrit une porte fermée, l'ouvrit et éclaira l'intérieur. D'abord, elle ne vit rien, comme si cette nouvelle salle était vide. Mais, soudain, elle lança un cri horrifié. En l'entendant, Aldous se précipita auprès d'elle, trébuchant contre tout ce qui traînait sur son passage.

Il n'eut pas besoin de demander à Corina ce qui lui était arrivé. La jeune femme était figée d'épouvante, éclairant les orbites béantes de douzaines de crânes empilés dans un coin. Aldous l'écarta. Le spectacle était effroyable : les têtes étaient ouvertes comme des terrines d'os dont on aurait ôté le couvercle avant de les empiler à côté. Plus loin, les restes des squelettes s'accumulaient, rangés par types d'os. Aldous calcula qu'au moins cinquante individus étaient morts dans cette crypte secrète.

Le bruit d'étagères se fracassant sur le sol le ramena à la réalité. Corina semblait en proie à une crise de folie. Elle précipitait à terre tout ce qui lui tombait sous la main : flacons de sérum, instruments chirurgicaux, matériel de laboratoire, médicaments, livres... Aldous était accablé, mais il ne tenta pas de l'arrêter. S'ils devaient mourir ici, il valait mieux qu'ils le fassent en luttant contre l'horreur et en détruisant tout ce qui avait servi à soumettre des êtres humains à ces terribles expériences. L'endroit était si diabolique et macabre que pendant un moment, il en vint à penser qu'en ouvrant cette crypte, ils avaient franchi les portes de l'enfer. Mais, soudain, une des étagères vacilla et un crissement se fit entendre. Aldous empoigna le meuble et se rendit compte qu'il s'enfonçait à l'intérieur du mur. Puis il crut entrevoir une lumière au milieu de l'obscurité et se demanda si par hasard, il n'entrait pas sans le savoir dans le long tunnel de la mort.

La légende cachée

14

Comme l'avait dit Nicholas, le mythique Atlas se dressait à l'entrée du building International, face à la cathédrale Saint-Patrick. Il s'agissait d'une statue de bronze représentant un Titan, genoux fléchis et bras levés, qui supportait sur ses épaules musclées une sphère armillaire décorée des signes du zodiaque. Derrière lui, s'élevaient les géants de pierre du complexe architectural du Rockefeller Center.

– Allons voir les jardins, c'est là-bas que doivent se trouver les jeunes gens qui reflètent notre image, dit Beth, après avoir traversé la 5^e Avenue.

– Attends, il y a une autre tablette près du piédestal de l'Atlas.

Nicholas la ramassa et lui jeta un coup d'œil indifférent.



Il ignorait encore la signification de cette série de symboles, mais pour l'instant, cela ne le préoccupait guère. Tout comme Beth, il avait hâte de découvrir les jeunes gens qui reflétaient leur image dans les jardins du Rockefeller Center. Tous les deux connaissaient bien le complexe d'édifices gigantesques, car chaque hiver, ils profitaient de la patinoire en plein air qui occupait la vaste esplanade de Lower Plaza, non loin du plus grand arbre de Noël de New York. Cependant,

ils n'avaient pas la moindre idée de l'identité des jeunes intrépides dont parlait l'énigme.

– Venez, passons par ici, dit Beth.

Les jardins s'étendaient entre la Maison de France et le British Empire Building. C'était une enfilade de bassins aux fontaines en forme de naïades chevauchant des dauphins, bordée par des arbustes à longues feuilles, mêlés à des bambous et à des fleurs tropicales.

– Je n'ai jamais fait attention à ces statues de jeunes gens jouant entre les plantes, dit Nicholas.

Il se pencha par-dessus une des margelles pour regarder son reflet. Mais la surface de l'eau troublée par le jet qui sortait de la gueule béante du mammifère marin ne lui permit pas de découvrir son image.

– Tu crois que c'est à eux que se réfère l'énigme, NK ?

– J'en doute, les bassins ne reflètent pas notre image et ces jeunes gens ne nous ressemblent en rien. C'est bien ça, Carol ? demanda Nicholas.

– Ces statues ne personnifient pas des jeunes gens, mais des naïades, des créatures de la mythologie grecque qui vivaient dans les fontaines, les puits, les sources et les fleuves. Comment est-il possible que vous veniez patiner à Lower Plaza et que vous soyez incapables de résoudre cette énigme ? fit remarquer Carol sans répondre directement à Nicholas.

– Tu sais, Carol, je crois que c'est simplement parce que nous ne regardons presque jamais ce que nous avons sous les yeux, dit Beth.

Pour la première fois, elle contemplait vraiment les ravissants jardins et leurs bassins.

– Alors, vous devrez apprendre à voir différemment ce qui vous entoure. C'est seulement de cette façon que vous pourrez discerner ce que d'autres ne parviendront jamais à percevoir, expliqua Carol d'un ton sentencieux.

Nicholas s'avança vers la Lower Plaza et au fond des jardins, il repéra quelque chose qui jusque-là lui avait échappé.

– Incroyable ! s'exclama-t-il avec enthousiasme.

Beth manœuvra son avatar qui alla se poster à côté de celui de Nicholas. À son tour, elle découvrit deux statues d'adolescents qui avaient exactement leur apparence. Malgré ses fréquentes visites à la Lower Plaza, elle était sûre de ne jamais avoir vu ces deux sculptures. Carol attendait en silence près d'eux.

– C'est vraiment nous, NK ? demanda Beth.

– Il semble bien. Mais je ne suis pas certain que ces statues existent réellement au Rockefeller Center. C'est peut-être un nouvel effet du jeu des énigmes infinies.

– Ce n'est pas très compliqué à vérifier.

– Tu n'as tout de même pas l'intention d'aller là-bas, maintenant,

BH ?

– Non, je pense plus simplement à chercher des images sur Internet.

– D'accord, quittons le jeu un moment. Ça ne t'ennuie pas de patienter ici, Carol ? demanda Nicholas.

– Pas du tout. Je crois que cette énigme est importante pour vous, faites ce qui vous semble nécessaire. En attendant votre retour, j'inspecterai les dispositifs de sécurité du système. Je ne tiens pas à revoir ces pirates traîner dans le coin.

Les deux amis quittèrent le programme de jeu et activèrent la page de leur moteur de recherche.

– Comment est-ce possible que ce soit nous, BH ? Si ces statues existent dans la réalité, elles ont dû être installées ici plusieurs années avant notre naissance, dit Nicholas tout en saisissant Rockefeller Center sur son clavier.

– Ce serait impossible, inexplicable. Moi non plus je n'y comprends rien.

– Maintenant, nous sommes confrontés à une véritable énigme, BH. De plus, je n'ai jamais remarqué ces statues sur Lower Plaza.

– Moi non plus, mais ça n'a rien d'étonnant, je n'ai jamais fait attention à ce genre de choses.

– Tu as déjà des images sur ton moniteur ?

– Oui, NK. Mais il y a plus de vingt mille photos.

– Il faudra avoir un peu de patience.

Les écrans défilaient, affichant des dizaines de clichés de la patinoire, des grands édifices, des vues de toutes les perspectives imaginables, y compris des photos de l'Atlas et de la façade de la cathédrale Saint-Patrick qui lui faisait face, mais aucune des statues des jeunes gens intrépides qui reflétaient leur apparence.

Les deux amis commençaient à désespérer. Finalement, sur les pages huit et neuf, ils virent apparaître deux photographies représentant les sculptures qu'ils venaient de découvrir dans le jeu des énigmes infinies. Ils en restèrent muets de saisissement.

– C'est nous, NK ! C'est vraiment nous ! finit par dire Beth.

– Tu es très jolie, BH.

– Bon, je ne suis pas très habillée.

– C'est une œuvre d'art, tu ne devrais pas accorder trop d'importance à ce détail. Tu imagines ce qu'ils raconteraient au collège, s'ils le savaient ?

– Je préfère éviter d'y penser. Mais comment se fait-il que personne ne nous ait reconnus jusqu'à présent ?

– Carol nous l'a expliqué, personne ne regarde vraiment les choses.

– Alors, il vaudrait mieux que nous continuions à garder le secret. J'entends déjà ce que dirait ma mère en voyant une statue de moi à moitié nue.

– Elle penserait probablement qu’il s’agit de la représentation d’une belle jeune fille.

– Tu es vraiment un flatteur incorrigible, NK... Bien, reprenons le jeu et voyons ce que dit la légende cachée sur ces jeunes gens qui nous ressemblent.

Quelques secondes plus tard, ils avaient rejoint Carol devant les statues.

– Vous avez eu la réponse à vos questions ? demanda-t-elle.

– En partie. Mais ni Nicholas ni moi ne comprenons l’origine de ces statues qui ont été créées avant notre naissance.

– Quant à savoir ce qu’elles signifient et pour quelle raison elles ont été placées ici, c’est un grand mystère, renchérit le jeune garçon.

– Vous saisissez vite, mais avant nous devons descendre à Lower Plaza. J’aimerais vous montrer autre chose.

Ils empruntèrent les escaliers qui se trouvaient à proximité et s’arrêtèrent au milieu de l’esplanade. Une multitude de drapeaux de toutes les nations claquaient au vent, comme si tous les pays de la Terre s’étaient unis pour protéger cet espace d’un quelconque ennemi indésirable. Ni les Ombres, ni les archers, ni les chevaliers noirs ne pourraient les attaquer ici. Au fond de la place, une étincelante statue dorée semblait flotter au-dessus de la fontaine.

– Nous connaissons bien cette statue. C’est Prométhée, un Titan de la mythologie grecque. Personne ne l’ignore à New York, dit Beth.

– Effectivement, tous les New-Yorkais ont fréquenté le Rockefeller Center. En revanche, personne ne sait pourquoi on y voit tant de symboles mythologiques. Pour la plupart des gens, cet endroit est un grand centre d’affaires, agrémenté d’une place magnifique et de cafés agréables. Dans les couloirs, les halls ou sur les façades, ses édifices comportent des bas-reliefs et des fresques splendides. Mais peu d’entre eux sauraient interpréter leur véritable signification. Pourtant, les grands principes qui régissent le monde sont représentés ici. L’allégorie de la sagesse à l’entrée du General Electric Building, le triomphe de l’humanité dans le vestibule intérieur, et bien d’autres. Le point d’orgue est cette statue dorée de Prométhée, sculptée par Paul Manship, qui symbolise la remise du feu à l’humanité, le début de sa capacité à comprendre et à dominer la nature. Le commencement de l’Essence du Mystère.

– Le commencement de l’Essence du Mystère ? répéta Beth.

– Le feu a été la première grande découverte des hommes. À partir de ce moment, un changement s’est produit dans le cerveau humain qui n’a cessé d’évoluer au fil du temps. L’Essence du Mystère a un rapport étroit avec ce processus de développement.

– Et nos statues, que signifient-elles, Carol ? voulut savoir Nicholas.

– Les jeunes ont toujours été le symbole de l’avenir, de l’idéalisme,

de l'espoir...

– Mais pourquoi nous ressemblent-elles ? demanda Beth avec un peu d'angoisse. Je ne pourrai pas fermer l'œil avant d'avoir eu la réponse à cette question.

– On pourrait dire que votre image correspond tout simplement à celle d'autres jeunes gens de diverses époques. Évidemment, la légende cachée propose une explication un peu plus complexe.

– Parle-nous de la légende cachée de ce lieu, Carol. Je parie qu'elle est encore plus intéressante que les autres. Si je comprends bien, Beth et moi pourrions en faire partie, en fin de compte.

– L'histoire dit que le Rockefeller Center a été construit par John Davidson Rockefeller Jr durant les années 1930. Plusieurs buildings ont été ajoutés au cours des décennies suivantes. Rockefeller Jr avait hérité de l'empire pétrolier fondé par son père, mais possédait de réelles qualités d'homme d'affaires. D'autre part, il professait un grand amour des sciences et des arts. Très tôt, il était devenu un mécène éminent de la ville de New York. Avec le Rockefeller Center, il avait cherché à créer un lieu où se rejoignaient mythe et modernité. Cet objectif purement esthétique se concrétisait dans le choix de la décoration extérieure qui réunissait des éléments pratiques et la mythologie.

» La légende, cependant, soutient que John Davidson Rockefeller Jr connaissait des scientifiques de l'Ourobore et partageait certains de leurs savoirs sur les mystères de l'univers. C'est pour cela qu'il décida que son grand projet serait une sorte de temple profane, où l'effort de l'être humain pour atteindre la sagesse s'exprimerait de manière allégorique. La statue de Prométhée brandissant dans sa main droite la flamme de la connaissance est une parfaite illustration de cette démarche.

– C'est l'Essence du Mystère, n'est-ce pas ? demanda Nicholas pour ne pas perdre le fil.

– Exactement, NK. C'est pour cette raison que vous avez été représentés par les statues de ces deux jeunes gens, avant votre naissance. La société de l'Ourobore savait que, dans l'avenir, le moment viendrait où vous deviendriez les nouveaux porteurs de l'Essence du Mystère.

– Mais comment pouvaient-ils connaître des événements du futur ? demanda Beth.

– C'est un des prodiges de l'Essence du Mystère. Vous comprendrez quand vous la trouverez.

– Et si nous échouons ? voulut savoir Nicholas.

– Si vous n'y arrivez pas, alors, la légende cachée n'aurait plus aucun sens.

Le défi des serpents

14

La voix de la soprano flottait au-dessus de la grande salle dorée du Metropolitan Opera, au Lincoln Center. Depuis une des loges latérales, Susan Gallagher écoutait avec émotion l'air de la folie de Lucia de Lammermoor. Au milieu du décor du salon d'apparat du château de Ravenswood, Lucia, échevelée, en pleine crise de démence, chantait un long monologue face aux invités de la funeste fête nuptiale, qui observaient avec stupéfaction le délire amoureux de la malheureuse.

Transportée par la beauté tragique de la scène, Susan Gallagher avait l'impression de faire partie de la représentation. Son esprit pouvait comprendre la souffrance de Lucia, sa mélancolie, sa folie passionnée. Elle-même avait été folle d'amour pendant ses années d'études. Comme l'héroïne, elle avait perdu la raison, avait souffert d'hallucinations, pleuré et désiré la mort plus que n'importe quoi d'autre. Mais maintenant, près de Walter Stuck, Susan était comblée. En cet instant, elle goûtait le contact de sa main dans la sienne. Non, le drame de Lucia ne la perturbait pas.

Elle regarda Walter et celui-ci lui sourit. L'horrible migraine s'était dissipée et son expression avait retrouvé la sérénité qui la réconfortait tant. Comment aurait-elle pu savoir que ce sourire était aussi feint que les lamentations désespérées de la soprano, qui achevait l'air de la folie de Lucia tout en quittant la scène, le regard perdu dans les coulisses du théâtre ? Quelques minutes plus tôt, Walter Stuck avait reçu un message de Benson sur son mobile. Son secrétaire venait de lui apprendre que la crypte avait été refermée. Cela signifiait que le lieutenant de la Criminelle et la boursière qui l'accompagnait étaient piégés à l'intérieur et ne tarderaient pas à mourir d'asphyxie. Walter Stuck aurait préféré éviter cet incident désagréable, mais les expériences secrètes de Katie Hart ne pouvaient être rendues publiques. Quelqu'un l'avait trahi et il croyait savoir lequel des siens avait eu la langue trop longue. Benson et Otto devraient se charger de la couper avant qu'il ne soit trop tard.

« Les monstres de l'esprit »

15

Le mobile de Tessa Taylor sonna cinq fois avant qu'elle ne réponde. En s'apercevant qu'il s'agissait de Fowler, elle ressentit une bouffée de soulagement.

– Où étiez-vous passé, Aldous ? Je vous appelle depuis un bon moment.

– Désolé, agent Taylor, on ne capte pas le réseau dans la crypte secrète du Centre Grosling.

– Vous êtes entré dans la crypte, Aldous ? C'est vrai ?

– Aussi vrai que les dizaines de crânes vides que nous y avons trouvés. Corina Frediani ne s'était pas trompée, le Dr Hart était la meurtrière en série la plus terrible de l'histoire.

– Je pressens qu'un grand tremblement de terre va secouer les fondations de cette ville quand on connaîtra la nouvelle. Où êtes-vous pour l'instant, Aldous ?

– Je suis avec Corina dans le bureau du Dr Hart. Quelqu'un nous a enfermés dans la crypte et a tenté de nous asphyxier. Nous nous en sommes tirés par un pur coup de chance.

– Le Prestidigitateur ?

– Qui d'autre ? Les crânes vides que nous avons trouvés ressemblent beaucoup à ceux des chercheurs assassinés, une fois ouverts. Il vous faut demander dès que possible une commission rogatoire pour fouiller le Centre Grosling...

– Et un mandat d'amener au nom du directeur Brannagh.

– Vous m'ôtez les mots de la bouche, agent Taylor. Il est très possible que Brannagh soit l'assassin que nous cherchions. Maintenant, nous disposons de preuves plus que suffisantes pour le mettre en cause.

– Restez où vous êtes, Aldous, et faites usage de votre arme si nécessaire. Je mobilise tous les agents du FBI disponibles et nous vous rejoindrons d'ici quelques minutes.

Le bureau du Dr Hart était une pièce carrée assez vaste, équipée d'une salle de bains indépendante. Une multitude de titres et de

diplômes étaient suspendus aux murs, le mobilier était fonctionnel : un ordinateur, des archives et une paire de sièges dans un coin, près de l'étagère amovible par laquelle on accédait à l'escalier en colimaçon menant à la crypte secrète.

Aldous poussa le verrou de la porte et dégaina son arme.

– Le FBI sera ici dans quelques minutes. Tout ce cauchemar sera bientôt terminé pour toi, dit-il.

Corina Frediani abandonna quelques instants le dossier qu'elle consultait.

– Heureuse d'avoir pu être utile, mais j'aurais mille fois préféré m'être trompée. Je ne cesse de penser aux souffrances des personnes qui sont mortes entre les mains du Dr Hart. J'ai jeté un coup d'œil à ce dossier pendant que tu étais au téléphone et c'est vraiment épouvantable.

– J'espère que ces documents nous aideront à éclaircir les choses.

– Oui. Manifestement, le Dr Hart et Adam Grosling savaient très bien ce qu'ils faisaient.

– Tu as dit Adam Grosling ?

– Un bref paragraphe écrit et signé par Adam Grosling figure sur la première page.

Aldous la rejoignit et regarda la feuille de papier aux couleurs passées. Il la lut en silence, comme s'il s'agissait d'une sentence de mort.

Les seules limites de la nature humaine

Ne sont peut-être que celles qu'elle s'impose

Pour ne pas succomber à l'influence

De la puissante et séduisante emprise du diable.

– « La puissante et séduisante emprise du diable... » répéta Aldous à voix basse.

– Que voulait-il exprimer par là ? demanda Corina.

– Exactement ce qu'il dit. La société secrète à laquelle appartenait Adam Grosling adorait le démon.

– C'est pour cela que lui et le Dr Hart ont dépassé toutes les limites avec leurs expériences scientifiques. Ce dossier est un rapport extensif sur tout ce qui se rapporte à leur programme clandestin.

– Mais Adam Grosling était tétraplégique... Il était complètement paralysé et vivait à la marge du Centre et de la science, rappela Aldous.

– C'est possible, mais d'après ce que je viens de voir, il avait gardé l'esprit aussi lucide qu'à l'époque où il était le scientifique le plus admiré de New York. C'était le véritable promoteur des expériences du Dr Hart.

– Et pourquoi ? Elle aussi était une grande scientifique.

– Je ne le saurai exactement qu'après avoir étudié le dossier complet, mais j'ai cru comprendre que tous les deux ont tenté de transplanter le cerveau d'un être humain vivant dans le corps d'un autre, mort. Cette idée devait venir d'Adam Grosling.

Aldous Fowler eut la chair de poule.

– C'est pour cette raison que les crânes de la crypte étaient ouverts ? demanda-t-il.

Corina était heureuse de continuer à être utile.

– Oui, je crois qu'il n'y a aucun doute, mais ce dont je ne suis pas certaine, c'est de la réussite de leurs expériences. Malgré les progrès de la chirurgie, la technologie actuelle ne permet pas de réparer toutes les connexions nerveuses nécessaires pour réussir une greffe pareille. J'ai beaucoup lu sur ce sujet et jusqu'à présent, personne n'a pu surmonter les difficultés que représente une transplantation cérébrale pour la neuroscience.

– Quelqu'un d'autre a tenté cette opération ?

– À ma connaissance, pas avec des humains. Mais quelques neurochirurgiens américains comme Robert J. White sont partisans de ce genre d'expériences. Le Dr White est un adepte de la transplantation de la tête ou d'une transplantation intégrale de corps, comme il l'appelle, et il ne cache pas les résultats obtenus en laboratoire. Je crois que pendant les années 1970, White a transplanté pour la première fois la tête d'un mammifère sur le corps d'un autre. Le sujet était un macaque. À sa sortie de l'anesthésie, l'animal était pleinement conscient, il avait récupéré toutes ses fonctions nerveuses, il avait de l'appétit, bougeait et grognait avec la même vitalité qu'avant l'opération. Il a survécu huit jours. Tous les neurologues connaissent cette histoire. D'ailleurs, le Dr White n'est sans doute pas le seul passionné par ce thème. Depuis cette expérience, il s'est écoulé plus de trente-cinq ans et tu peux imaginer les progrès qui ont pu s'accomplir dans un centre d'investigation neurologique comme celui-ci.

– Mais c'est monstrueux !

– J'admets que c'est difficile à comprendre pour toi. Penser que quelqu'un puisse survivre avec son cerveau intact dans le corps d'un mort peut effectivement sembler monstrueux, mais c'est comparable aux autres types de transplantations.

Aldous la fixa avec des yeux ronds.

– Peut sembler monstrueux ? répéta-t-il. Tu ne trouves pas ça horrible, Corina ? Tu t'imagines vivre dans un corps étranger ? Que ressentirais-tu en regardant ton visage ou ton corps dans le miroir et en voyant quelqu'un qui n'a aucun rapport avec ta vie, ton passé, tes souvenirs ? Tu pourrais vraiment le supporter ?

– Je ne l’accepte évidemment pas. Mais cela ne signifie pas que tous les scientifiques repoussent cette possibilité. De nombreuses études neurologiques envisagent la transplantation du cerveau comme l’unique alternative à certaines maladies incurables.

– J’imagine qu’on peut ranger dans cette catégorie la tétraplégie dont souffrait Adam Grosling après sa chute de cheval.

– Pourquoi crois-tu que lui et le Dr Hart réalisaient leurs expériences avec des cobayes humains, Aldous ? Les progrès que l’on pouvait accomplir avec des primates dans un laboratoire ne présentaient aucun intérêt pour Adam Grosling.

– Serais-tu en train d’insinuer que Grosling ne serait pas vraiment mort et que son cerveau pourrait continuer à vivre dans un corps qui n’est pas le sien ? C’est complètement absurde !

– Peut-être, mais je ne me risquerais pas à soutenir le contraire.

Tout en parlant, Corina feuilletait le dossier sans s’arrêter sur les détails. Puis elle arriva à une page qui retint son attention.

– Regarde ça, Aldous, dit-elle.

Au même moment, les sirènes plaintives du FBI se firent entendre dans le lointain.

La légende cachée

15

En d'autres circonstances, Nicholas Kilby se serait réjoui que l'on soit vendredi. Ce jour-là, son père venait le chercher au collège après les cours et l'emmenait au club de tennis de Randall's Island. Il participait régulièrement au tournoi mensuel des membres. S'il gagnait la première partie, il devrait jouer le samedi matin, et s'il passait la deuxième phase éliminatoire, il aurait un nouveau match l'après-midi. Les finales se déroulaient le dimanche. C'était ainsi presque chaque mois jusqu'à la grande compétition qui se tenait à la fin de la semaine qui précédait la fête du 4 juillet. L'année précédente, il avait atteint les quarts de finale. Pour cette édition du tournoi, son père comptait le voir remporter le titre dans sa catégorie. À l'entendre, le style de jeu de Nicholas avait l'agressivité de celui de John McEnroe.

Cependant, cet après-midi, le garçon n'avait aucune envie de jouer au tennis. Le jeu des énigmes infinies l'avait conduit aux côtés de Beth dans un impressionnant Rockefeller Center virtuel, où ils avaient trouvé les statues des deux jeunes intrépides qui leur ressemblaient. Il ne désirait qu'une chose, avancer dans le jeu et découvrir enfin l'Essence du Mystère dont parlait la légende cachée de New York. Plus vite ils la dénicherait, plus tôt ils pourraient retrouver leur vie normale, telle qu'elle était avant qu'ils ne reçoivent le message comportant la formule sur leur messagerie électronique. Il était conscient que ni lui ni Beth n'avaient tenu leur promesse, ils avaient laissé le jeu les dominer. Mais il était bien différent de ceux qui pouvaient exister sur Internet, se disait-il pour alléger sa culpabilité. De plus, l'avenir de l'humanité dépendait peut-être d'eux. C'était ce que leur avait annoncé le Pr Kogan, lorsqu'ils avaient introduit le code « scrabble » dans la page de départ. Mais, par-dessus tout, le jeu des énigmes infinies dépassait le simple divertissement, cette aventure virtuelle faisait maintenant intégralement partie de sa vie et de celle de Beth.

Il prit sa décision à la fin du premier cours de la matinée. Il

s'approcha du bureau de son amie et lui glissa à voix basse :

– Tu peux sortir un moment dans le couloir ?

Beth le regarda sans comprendre quelle mouche le piquait, mais se leva et le suivit à l'extérieur.

– Cet après-midi, je n'irai pas au tennis.

– Mais ton père va passer te prendre !

– Peu importe. Nous devons profiter de la fin de la semaine pour progresser dans le jeu, nous ne sommes pas très loin du but.

– Le jeu des énigmes est infini, Nicholas.

– Ce n'est qu'une manière de parler. Quelque chose me dit que nous ne sommes pas loin de l'Essence du Mystère.

– Un sixième sens ?

– Appelle ça de l'instinct, si tu veux.

– C'est curieux...

– Quoi donc ?

– J'éprouve quelque chose de semblable. En approchant de l'Essence du Mystère, on dirait que c'est de plus en plus facile d'avancer. Je ne sais pas... C'est comme si nous traversions une zone de calme.

– Nous avons résolu un tas d'énigmes et visité six lieux de la légende cachée de New York, mais je doute que cela se prolonge.

– Et que diras-tu à ton père quand il arrivera ?

– Je ne sais pas... Que je me suis tordu la cheville en descendant l'escalier, par exemple.

– Dans ce cas, il t'emmènera à l'hôpital, ils te feront une radio et tu perdras encore plus de temps.

– Alors, je lui expliquerai que le petit déjeuner n'est pas passé et que j'ai mal à l'estomac.

– Ton père connaît tous ces trucs, il ne marchera pas.

– Merci pour ton aide, Beth. Tu viens de finir de me gâcher la journée.

– Ne sois pas stupide, Nicholas. Tu n'as qu'à perdre les premiers jeux de la partie et ensuite faire semblant de t'être abîmé le coude en faisant un service. Les joueurs de tennis ont toujours des lésions au coude, non ? De cette façon, ton père ne soupçonnera rien et en deux heures, tu seras de nouveau chez toi devant ton ordinateur. Je t'attendrai.

Mais ce que Beth ne confia pas à Nicholas, c'était qu'elle aussi avait ses propres projets pour le début de l'après-midi.

Le défi des serpents

15

Walter Stuck attendit que Susan soit profondément endormie pour rejoindre son secrétaire dans son cabinet de travail. Les graves événements de la nuit l'avaient plongé dans l'inquiétude. Au prix d'efforts considérables, il était parvenu à dissimuler sa nervosité devant Susan et elle ne s'était pas rendu compte qu'il avait des ennuis. Ses projets venaient de connaître un sérieux accroc, ni lui ni Benson n'auraient pu imaginer qu'une chose pareille puisse se produire. La crypte secrète du Centre Grosling avait été installée plus de vingt ans auparavant et personne n'avait jamais soupçonné son existence, ni rien su des expériences scientifiques avancées qui avaient eu lieu dans ce laboratoire. Seuls le défunt Adam Grosling, le Dr Hart, Harold Brannagh, Benson et Otto le connaissaient. Quant à lui, il n'en avait été informé qu'à son arrivée à New York quelques mois plus tôt, à la mort d'Adam Grosling. Benson et Otto lui étaient tout dévoués, les deux autres étaient morts. Seul le directeur avait pu parler de la crypte à Aldous Fowler, avec qui il s'était entretenu à plusieurs reprises ces derniers jours. Brannagh était le traître, sans conteste. Son assistant avait eu raison... comme à son habitude. En conséquence, une fois encore, un initié avait subi le châtement rituel des parjures.

– Nous traversons une phase délicate, Benson, lança Walter Stuck en guise de préambule.

Les pieds posés sur son bureau, il jouait avec un cigare long et mince. Benson était installé face à lui.

– Je ne crois pas que cela soit irrémédiable, monsieur. De plus, je me risquerais même à dire que nous pourrions tirer profit de la situation.

– Explique-toi.

– Pardonnez-moi, monsieur, je vais être plus clair. Puisque les gens du FBI ont trouvé les cadavres de la crypte, ils concluront peut-être que le Dr Hart et les autres scientifiques de Cornell ont été assassinés pour venger ces crimes contre l'humanité. Et je suis certain que lorsque les Américains sauront quel genre de recherches se sont

déroulées dans ce laboratoire secret pendant des années, de nombreux citoyens se réjouiront que quelqu'un se soit débarrassé d'eux. Il est même possible qu'ils considèrent cette personne comme un héros anonyme, une sorte d'ange justicier, appliquant sommairement la peine de mort pour faire justice au nom des êtres innocents morts entre les mains de ces scientifiques.

Walter Stuck avait allumé son cigare et lançait de gros nuages de fumée.

– Si je comprends bien, les méchants seraient les Neuf de Cornell et le Dr Hart, alors que nous serions les braves qui auraient vengé l'assassinat de leurs victimes sans défense.

– Plus ou moins. Le public aurait envie d'en savoir plus sur cet ange vengeur. Son anonymat le transformerait en mythe sacré, ce serait l'avènement d'un nouveau dieu appelé Kôt, venu d'un lieu inconnu pour sauver l'humanité. Je crois que le moment est arrivé de révéler au monde la véritable signification du mot « Kôt ».

– Je m'en chargerai, Benson. Je m'y prendrai de telle manière que tous sauront très vite que le nouveau dieu de l'univers est le diable. En revanche, cela m'inquiète que Fowler et cette boursière soient sortis vivants du souterrain, ils risquent de continuer à fourrer leur nez partout. S'ils en apprennent plus, ils pourraient mettre un terme définitif à nos projets.

– Vous parlez des transplantations de cerveau ?

– Il y a tout de même de nombreux documents compromettants dans la crypte, fit observer Walter.

– Le Dr Hart et les autres chercheurs seront compromis de toute façon, mais personne ne pourra vous relier au contenu de ces documents, monsieur. Le FBI pensera que l'objectif des expériences secrètes était de concevoir un être supérieur, un superhumain pourvu d'un cerveau et d'un esprit prodigieux. Ces chercheurs seront comme des Drs Frankenstein contemporains dont l'évocation emplirait d'horreur les partisans les plus fervents de la science. Vous nous aurez tous libérés d'un horrible cauchemar.

Walter Stuck laissa échapper une lente volute de fumée.

– J'espère que cette fois tu ne te trompes pas.

« Les monstres de l'esprit »

16

Le visage de l'agent Taylor exprimait un mélange confus de satisfaction et de désarroi. Chaque fois qu'elle était confrontée à la découverte d'une nouvelle preuve susceptible d'aboutir à l'arrestation d'un meurtrier en série, le sort tragique des victimes transformait son enthousiasme initial en une sensation de trouble profond. L'insupportable plainte des sirènes exacerbait ce malaise étrange qui augmentait à mesure qu'elle s'approchait du Centre Grosling. Malgré son expérience, de toute sa carrière d'agent spécial du FBI, elle ne s'était jamais apprêtée à pénétrer dans une crypte pleine de cadavres.

Elle avait résolu des affaires complexes de meurtres en série et pouvait entrevoir les ressorts psychologiques qui faisaient d'une personne normale en apparence un terrifiant psychopathe. Mais elle n'arrivait pas à comprendre quel épouvantable délire avait empoisonné l'esprit du Dr Hart pour la faire agir, pendant presque vingt ans, comme la plus cruelle meurtrière de l'histoire des États-Unis. Impossible de croire que ce soit par amour pour Adam Grosling, comme l'avait lu Corina Frediani dans son journal. Cette femme n'aurait pas séquestré et tué des inconnus par amour, même si elle cherchait à sauver la vie de la personne qu'elle aimait le plus. Il devait y avoir une autre raison, une autre cause plus puissante, capable de libérer les monstres qui habitaient les profondes cavernes de son esprit, comme elle l'avait écrit. Mais ces monstres n'en faisaient qu'un : son insatiable ambition scientifique.

De plus, le Dr Hart ne pouvait pas être l'unique coupable. Quelqu'un avait dû l'aider à trouver ses victimes, à les choisir, les séquestrer, les transporter et les soumettre à ses expériences... Même prostré dans un lit, Adam Grosling lui-même avait dû lui apporter une précieuse assistance. Peut-être pour des questions purement scientifiques, dans la planification du programme et l'évaluation des résultats une fois qu'elle les avait menées à leur terme. Mais son véritable complice était sans doute le directeur Brannagh, pensait l'agent Taylor. Il était amoureux d'elle et avait certainement fait tout

ce qu'elle lui demandait pour ne pas la décevoir. En sa qualité de neurologue, en plus de sélectionner les victimes qui leur serviraient de cobayes, il pouvait aussi l'aider dans ses expériences. La sale besogne – les séquestrations et le transport des personnes choisies jusqu'à la crypte – était sans doute le fait de quelques hommes de main bien payés pour garder le silence. En effet, le directeur Brannagh était prêt à tout pour Katie Hart. Même à tuer pour la protéger.

Tessa essayait de mettre de l'ordre dans un tourbillon de pensées aussi fugaces que les lumières de néon des vitrines qui scintillaient dans les rues. Les dernières découvertes d'Aldous pouvaient tout expliquer, y compris les meurtres des scientifiques de Cornell. Kenneth Kogan et les autres membres de la Fondation Univers avaient peut-être eu connaissance des expériences secrètes du Dr Hart. Dans ce cas, elle, Adam Grosling et le directeur Brannagh auraient pu décider de s'en débarrasser. Mais alors, qui avait tué Katie Hart et pourquoi ? Une fois de plus, le meurtre de la chercheuse ne collait pas avec cette solide théorie. Sa mort était le seul maillon d'une longue chaîne de questions qui n'avait toujours pas trouvé sa réponse. Mais très bientôt, ce serait au directeur Brannagh d'y répondre.

Un détachement d'agents spéciaux du FBI – uniforme noir, gilet pare-balles et pistolets-mitrailleurs MAC-11 – entra dans le Centre Grosling. Ils semblaient disposés à le prendre d'assaut, même si le vaste hall du rez-de-chaussée n'était gardé que par deux vigiles qui contrôlaient les différents accès de l'édifice, à travers les caméras de surveillance extérieures. En voyant entrer les policiers armés, les deux hommes levèrent les mains dans leur cabine de contrôle, effrayés, hébétés, incapables de comprendre ce qui se passait.

– Agents spéciaux du FBI ! dit Tessa Taylor en brandissant son badge.

Aldous Fowler et Corina Frediani apparurent au même instant, descendant du premier étage.

– Restez où vous êtes, ne bougez pas ! cria un des agents en les visant de son arme.

Tessa Taylor se retourna pour voir ce qui se passait de l'autre côté du hall.

– Laissez-les, ils sont avec nous ! dit-elle sans cacher son plaisir de les retrouver sains et saufs, puis elle se tourna vers les deux gardes. Le directeur Brannagh est dans les locaux du Centre ?

– Je ne l'ai pas vu passer, il doit encore se trouver dans son bureau, répondit l'un des hommes.

– Restez à votre poste et ne faites rien sans m'en parler avant, d'accord ? Personne ne doit quitter les lieux, dit-elle.

Aldous et Corina étaient maintenant près d'elle.

– Bon travail, Corina. Votre aide nous a été très précieuse. Mais

maintenant, il vaudrait mieux que vous attendiez dans ma voiture, nous nous verrons plus tard.

– Mais...

– Ce n'est pas une suggestion, mais un ordre, l'interrompit Tessa en jouant la sévérité avant que la jeune femme ne puisse ajouter quoi que ce soit.

Elle appela un de ses hommes et lui demanda de l'accompagner au véhicule de commandement. Corina le suivit à regret. Elle avait failli mourir la nuit précédente et l'agent Taylor se contentait de se débarrasser d'elle avec un compliment, maintenant qu'elle n'avait plus d'utilité.

– Corina a vécu des moments difficiles, dit Aldous.

– Je sais, mais elle est neurologue, pas flic. Pour l'instant, son travail est terminé. Je ne veux pas qu'elle courre d'autres risques. Maintenant, allons rendre une petite visite à M. Brannagh avant de descendre dans la crypte.

En arrivant devant le bureau du directeur, ils trouvèrent la porte verrouillée. Deux agents spéciaux étaient postés de part et d'autre, leurs armes pointées vers la serrure.

– Monsieur Brannagh, c'est le lieutenant Fowler ! Vous êtes là ?

Aldous frappa, mais n'obtint pas de réponse.

Tessa dégaina son revolver et fit signe aux deux agents d'abattre l'obstacle. Les policiers s'exécutèrent et au bout de plusieurs coups de pied, le battant finit par céder dans un grand fracas. Le directeur Brannagh était assis devant son bureau, les orbites vides, la langue brûlée et les oreilles coupées.

La légende cachée

16

Tout en contemplant l'agitation des rues de Manhattan depuis la vitre de l'autobus de ligne, Beth avait l'impression de trahir ses amis Nicholas et Carol. Ils ne le lui pardonneraient peut-être jamais, mais elle n'avait pas d'alternative. Nicholas était si têtu qu'il avait refusé de retourner au FBI pour leur parler du jeu des énigmes infinies. Quant à Carol, elle doutait que cela puisse aider la police à progresser dans leur enquête sur les meurtres des scientifiques de Cornell. Mais après avoir longuement réfléchi à la question, Beth avait pris sa décision : elle au moins ne pouvait continuer à dissimuler au FBI ce qu'ils savaient sur la légende cachée de New York et sa relation évidente avec tout ce qui était arrivé dans la réalité. Les assassins des chercheurs appartenaient à la société secrète dont leur avait parlé Carol dans la cathédrale Saint-Patrick. C'est pour cela qu'ils avaient gravé « Kôt » au fer rouge dans les mains de leurs victimes. Ce terme qu'elle avait découvert dans le jeu virtuel, associé au symbole des serpents qui se transformait en signe diabolique lorsqu'il était inversé. La veille, après avoir quitté la partie, Beth avait cherché sur Google des informations sur l'affaire et avait fait un tirage du mot « Kôt », tel qu'il apparaissait dans les journaux.

Plus tard, dans son lit, elle pouvait encore voir ce mot derrière ses paupières fermées, comme s'il s'était aussi imprimé dans son esprit. Dans un de ses rêves, elle crut que sa main allait être marquée au fer rouge par quelques ombres sinistres et se réveilla en poussant un grand cri. Sa mère se précipita dans sa chambre, craignant qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

Mme Hampton s'assit au bord du lit et lui caressa les cheveux et le visage.

– Tu transpires ! Tu as de la fièvre ?

– Non, maman. C'était juste un cauchemar, c'était horrible, mais c'est fini maintenant.

– Tu devrais dormir plus, ma fille. Tu es sûre que tu te sens bien ?

Beth sourit et s'enfouit sous ses draps.

– Je rêvais que des monstres allaient me dévorer.

– Appelle-moi si ce cauchemar revient, d'accord ?

La mère de Beth l'embrassa sur le front, se leva du lit et regagna sa chambre, laissant la porte entrouverte.

Le cauchemar ne revint pas, mais Beth passa le reste de la nuit éveillée. Le mot « Kôt » semblait inscrit de manière indélébile dans son esprit. Elle aurait pu réfléchir à la nouvelle énigme que Carol leur avait soumise après leur avoir raconté la légende cachée du Rockefeller Center. Le pseudonyme était le mot « art » et l'énigme disait :

*Il contient des trésors et des palais,
Avarice des hommes et des rois.
Ses couloirs sont infinis,
Et ses murs sont faits d'art pur.*

Mais elle croyait savoir quel était le nouveau lieu de la carte de Manhattan où ils devaient se diriger. En revanche, après son cauchemar, elle était convaincue que le mot « Kôt » renfermait sa propre énigme et l'idée de la résoudre l'obsédait. C'est ainsi qu'elle comprit que « Kôt » n'était pas réellement ce qu'il paraissait, mais dissimulait une signification bien différente. Et il fallait informer le FBI de ce qu'elle savait avant que Nicholas et Carol ne l'en dissuadent.

De l'arrêt de bus aux bureaux du FBI, Beth dut traverser plusieurs avenues et deux rues vers l'ouest. De temps à autre, elle regardait par-dessus son épaule pour voir si l'homme à la gabardine la suivait. Elle ne remarqua personne avec cette tenue, mais il n'y avait rien de surprenant : l'après-midi était splendide. Et de toute façon, elle ne pouvait pas l'identifier, n'ayant jamais distingué son visage.

L'agent du FBI qui assurait la réception cessa de taper sur son clavier en voyant Beth s'approcher.

– J'aimerais voir le lieutenant Fowler, pourriez-vous le prévenir, s'il vous plaît ?

– Qui demandez-vous ?

– Le lieutenant Fowler, Aldous Fowler de la Criminelle.

– Nous n'avons aucun lieutenant Fowler, ici... Tu es sûre que tu ne t'es pas trompée d'endroit ?

– J'ai parlé avec lui et avec l'agent Taylor, il y a quelques jours.

– Ah, l'agent Taylor ! Attends un instant, je vais voir si elle est dans son bureau.

Elle composa un numéro sur le standard et attendit que quelqu'un décroche, sans succès. Puis elle en fit un autre et cette fois, obtint une réponse.

– ...

– Une jeune fille demande à voir le lieutenant Fowler ou l'agent Taylor.

– ...
– D'accord.

– ...
– Je comprends.

– ...
– Très bien, je le lui expliquerai.

Elle raccrocha le combiné et sourit à la jeune fille qui attendait devant elle.

– Aucun des deux n'est là pour le moment. C'est un problème urgent ?

– Non, non... Je voulais seulement dire deux mots au lieutenant Aldous, mais ce n'est pas important.

– Si tu veux, tu peux lui laisser un message et je le lui remettrai quand il reviendra.

– Dites-lui que Beth Hampton est passée le voir.

– Rien d'autre ?

– Dites-lui aussi que je repasserai.

– Il vaudrait mieux que tu l'appelles et que tu prennes rendez-vous avec lui. Si j'ai bien compris, le lieutenant Fowler et l'agent Taylor sont très occupés pour l'instant et ne sont pas toujours ici. Veux-tu que je te note le numéro de téléphone ?

– Merci, mais je l'ai à la maison. Je l'appellerai.

D'une petite moue, la femme exprima son regret de ne pas pouvoir mieux l'aider. Un grand sentiment de solitude tel qu'elle n'en avait jamais éprouvé s'empara de Beth.

Le défi des serpents

16

– Et maintenant qu'ils ont réussi à sortir vivants de cette crypte, que pensez-vous faire d'Aldous Fowler et de cette boursière du Centre Grosling ? demanda Benson.

Walter Stuck savourait l'arôme de son cigare, sans se presser de répondre. Probablement parce que Benson lui parlait d'un problème qu'il ne savait pas encore comment résoudre. Il aurait préféré que le frère de Susan et cette Corina Frediani qui l'accompagnait périssent asphyxiés dans le souterrain, mais maintenant que les expériences secrètes du Dr Hart allaient être rendues publiques, ces deux fouineurs leur seraient peut-être plus utiles vifs que morts. La version que Benson venait de lui proposer sur la mise en relation entre les meurtres des scientifiques de Cornell et les crimes commis par la science était fort vraisemblable. Il suffirait de la renforcer avec quelques informations sur le mythe médiéval de la pierre philosophale, pour que tous pensent à la vengeance légitime d'innocents sans défense, accomplie par un héros encore inconnu. La perte de prestige de la Fondation Univers s'ajouterait ainsi à la mort de tous ses membres et le monde entier les haïrait en apprenant les macabres expériences qu'ils avaient réalisées au nom du progrès scientifique. Il serait au premier rang pour assister au spectacle, pour écouter les voix qui s'élèveraient de tous les coins d'Amérique, exigeant à grands cris que soit révélée l'identité de cet ange vengeur qui les protégerait de la barbarie de la science. Et alors, lui, Walter Stuck, deviendrait le dieu acclamé de cette nouvelle ère.

– Je ne veux pas que Susan souffre inutilement, dit-il enfin. Pour l'instant, nous les laisserons vivre. Aldous Fowler pourrait nous servir à atteindre plus vite nos objectifs. J'ai un plan.

– Puis-je en connaître les détails, monsieur ?

– Ce cher lieutenant deviendra le porte-parole de ta nouvelle théorie, Benson. Ce sera lui qui expliquera au monde ce qui n'a pas encore été compris. Il proclamera que la science et ses défenseurs doivent brûler en enfer, comme au Moyen Âge.

- Et comment comptez-vous vous y prendre ? Manifestement, il est plus astucieux que ce que nous pensions.
- Nous lui fournirons les faits qui lui manquent pour compléter son enquête de manière cohérente.
- Mais cela ne l'empêchera pas de continuer à chercher l'assassin des Neuf de Cornell.
- Sans doute. Mais il ne saura jamais qu'il est près de lui, ni qu'il va se marier avec sa sœur.

« Les monstres de l'esprit »

17

Loin de diminuer, les mystères de l'affaire du Prestidigitateur s'épaississaient à mesure que le temps passait. Si quelques heures auparavant, Taylor et Fowler pensaient que l'arrestation de Brannagh allait lever leurs derniers doutes, après avoir vu son cadavre mutilé, ils étaient prêts à croire que l'assassin n'était autre que le diable en personne. Le meurtrier tissait autour de lui une dense toile d'araignée dont les fils se faisaient de plus en plus invisibles et impénétrables. Il laissait un sillage de putréfaction, de cruauté et de mort, qu'aucun limier ne pouvait suivre malgré son intolérable pestilence. L'assassin persistait à les duper avec ses insolites tours de magie pour faire sortir ce qu'il voulait de son chapeau.

Mais Aldous Fowler n'était pas disposé à continuer à fixer son regard vers l'endroit que lui indiquait le Prestidigitateur, si suggestifs que soient ses gestes. La mort du directeur Brannagh était comme le mouchoir agité par le magicien qui cherche à cacher la subtile mystification de ses tours. Brannagh savait tout, d'où sa disparition. Il avait peut-être participé d'une manière active aux expériences secrètes du Dr Hart et l'assassin craignait ses indiscretions. Les documents de la crypte établissaient clairement l'objectif scientifique de ses recherches. Katie Hart avait réussi à transplanter le cerveau d'un être humain vivant sur un cadavre. Elle voulait offrir une nouvelle vie à Adam Grosling, en lui procurant un corps sain dans lequel il pourrait perpétuer son existence en le transformant en être aussi immortel que les dieux. C'est pour cela que les experts médico-légaux avaient souligné que les cadavres et les squelettes retrouvés dans la crypte au crâne ouvert et vidé étaient des mâles âgés de vingt-cinq à trente ans. Le Dr Hart était l'unique scientifique qui avait réussi à vaincre la maladie et la mort, même si elle ne pouvait partager son succès qu'avec ses complices. Cependant, malgré ses efforts assidus et ses expériences sur les humains, elle avait échoué. Transplanter la masse encéphalique d'un être vivant à un autre, puis connecter tous les réseaux nerveux qui partaient du cerveau jusqu'au tronc du receveur

représentait une tâche trop complexe et minutieuse, émaillée de difficultés insurmontables. Le Dr Hart avait donc changé de méthode depuis des années. Tout était décrit avec des détails de manuel scientifique dans le dossier que Corina Frediani et Aldous Fowler avaient découvert dans la crypte, intitulé par Katie Hart « L'expérience Jekyll et Hyde ».

La légende cachée

17

– Vaisseau interplanétaire BH appelle la station modulaire NK, dit Beth, installée devant l'ordinateur de sa chambre.

La webcam transmet immédiatement l'image de son visage au moniteur de Nicholas.

– Salut, BH ! Station modulaire NK connectée. Où étais-tu passée ? Ça fait plus d'une heure que j'essaie de te joindre.

Beth songea un instant à lui mentir, à expliquer qu'elle avait dû accompagner sa mère quelque part, ou sa sœur Bo au parc, ou encore qu'elle s'était tordu la cheville en rentrant chez elle et que sa mère avait dû l'emmener à l'hôpital. Mais en fin de compte, cela ressemblerait au prétexte que Nicholas avait donné à son père pour ne pas jouer au tennis cet après-midi. Un mensonge, une tromperie, un subterfuge, un piège, une trahison envers quelqu'un qui avait confiance en lui et croyait dur comme fer à ses paroles. Si elle se conduisait de la même façon en la circonstance, il n'y aurait aucune différence entre son mensonge et celui de Nicholas. Ce serait peut-être pire. Nicholas était son ami. Si elle lui racontait des histoires, si elle le trahissait, tout serait réduit à une farce, une pantomime à laquelle elle-même ne pourrait croire. Elle pouvait tromper sa mère, ses professeurs ou ses camarades de classe, voire le FBI. Mais si elle mentait à son meilleur ami, alors rien ne serait plus comme avant. Il ne resterait qu'un grand vide, une insupportable solitude, comme celle qu'elle avait éprouvée plus tôt dans l'après-midi.

– Je suis allée voir le lieutenant Fowler dans les bureaux du FBI, dit-elle sans détour.

– Quoi ? s'exclama Nicholas, incrédule.

– Tu as très bien entendu, NK.

– Évidemment, mais je ne peux pas croire que tu parles sérieusement.

– J'ai envisagé de vous le cacher, mais je n'ai pas pu m'y résoudre.

– Tu es allée au FBI toute seule ?

Beth ne dit rien. La question ne méritait pas vraiment de réponse. Et

d'ailleurs, Nicholas ne demandait pas vraiment la confirmation de ce qu'il savait déjà. C'était plutôt une manière de se convaincre que Beth ne plaisantait pas.

– Et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

– Je savais que ni Carol ni toi ne seriez d'accord.

– Tu nous as trahis ! C'était notre secret, à nous trois. Personne d'autre ne devait connaître le jeu ou l'existence de l'Essence du Mystère. Carol nous l'a bien dit, personne ne nous croirait.

– Tu oublies les pirates, NK. Eux aussi sont au courant, et je ne mentionne même pas l'assassin des Neuf de Cornell. Nous ne pouvons pas continuer sans parler au FBI de ce qui se passe.

– Et que se passe-t-il, BH ?

– Ne joue pas les imbéciles, NK. Tu le sais aussi bien que moi. Le jeu virtuel et la réalité ont beaucoup en commun, ils se mélangent, se confondent comme si c'était la même chose. La disparition du Pr Kogan, la Fondation Univers, la Mission Ourobore, la société secrète qui a assassiné les scientifiques de Cornell, les a marqués du mot « Kôt », le symbole diabolique au creux de leur main et qui a été retiré de la cathédrale Saint-Patrick, la légende cachée de New York, l'Essence du Mystère... Tout est réel, NK ! Carol est aussi réelle que toi et moi, même si elle apparaît comme un personnage virtuel dans le jeu. Tu ne t'en rends pas compte ?

– La seule chose qui me paraît évidente, c'est que tu as la trouille.

– Pas du tout ! Et ça me peine que tu penses ça, après tout ce que nous avons vécu ensemble ces derniers jours. Parce que nous l'avons vécu, NK. Pas comme un jeu, mais comme quelque chose de si vrai que nous en avons oublié tout le reste.

Nicholas se sentait acculé par les arguments de Beth, mais il n'était pas disposé à céder dans cette dispute.

– Mais ce n'est pas en allant voir le FBI que les choses changeront. Nous n'avons rien à leur dire qu'ils ne sachent déjà et en plus, nous sommes déjà allés leur parler.

– Et la légende cachée, la société secrète médiévale qui vole les cerveaux des scientifiques, l'Essence du Mystère que cherche aussi l'assassin ? Tu es vraiment convaincu que le FBI a des informations sur tout ça, NK ?

– Nous non plus, nous n'en avons pas. Quant à la légende cachée de New York, ce n'est qu'une fable. Si nous leur racontons ça, ils se moqueront de nous. Personne ne croira que des endroits aussi différents de Manhattan puissent être liés par une histoire secrète.

– C'est justement pour cette raison qu'elle a été cachée jusque-là. C'est en ce moment qu'elle prend tout son sens. L'assassin a tué ces chercheurs parce qu'ils détiennent l'Essence du Mystère. Elle est ici, à New York, et nous la recherchons en suivant la piste de la légende

cachée. Tu ne le comprends donc pas ?

– Non, BH, ça m'échappe complètement. À mon avis, le seul résultat que tu as obtenu en allant parler au lieutenant Fowler, c'est que nous ne pourrions pas continuer à jouer. Il le dira à nos parents et ils nous interdiront de retourner sur Internet ou même de brancher l'ordinateur. Tout est fichu, BH. C'est toi qui as arrêté le jeu des énigmes infinies avant que nous arrivions à la fin. Tu peux oublier l'Essence du Mystère et la Mission Ourobore. Nous avons échoué. Nous avons laissé tomber le Pr Kogan, Carol, et nous-mêmes.

– Tu prends les choses trop au tragique, NK. Je n'ai pas dit que j'avais parlé au lieutenant, mais seulement que j'étais allée le voir.

– Et ce n'est pas pareil ?

– Il n'était pas là-bas.

– Et pourquoi n'as-tu pas commencé par là ? Nous discutons pour rien.

– Certainement pas, NK. Je comprends tes raisons, mais tes arguments ne m'ont pas convaincue. J'ai toujours l'intention de le rencontrer.

– Et tu lui raconteras tout ?

– Non, je ne lui parlerai pas du jeu des énigmes infinies, si c'est ce qui t'inquiète. Mais je lui raconterai la légende cachée et je lui expliquerai le sens réel du mot « Kôt ». Cela leur sera peut-être utile.

Nicholas ne voyait pas où Beth voulait exactement en venir.

– Kôt ? Ça voudrait dire quelque chose de spécial ? Carol ne nous a pas signalé qu'il s'agissait d'une autre énigme.

– Mais c'est le cas, NK. Kôt, comme le signe des serpents, cache une autre signification.

– Tu veux dire qu'il faut inverser sa position pour la découvrir ?

– Non, c'est plus compliqué que ça. J'ai du mal à expliquer comment je suis arrivée à la trouver. Cette nuit, j'ai eu un cauchemar horrible, j'ai rêvé que quelqu'un essayait de me brûler la main au fer rouge...

– Tu vois ? Je t'ai déjà dit que tu étais trop obsédée par la mort des membres de la Fondation Univers.

– C'est possible, mais quand je me suis réveillée, je n'ai pas réussi à me rendormir. Je me suis levée et me suis installée à l'ordinateur. J'ai cherché des infos sur les meurtres et j'ai trouvé la reproduction du signe marqué sur les paumes des victimes. Je l'ai imprimée et je suis retournée me coucher. Mais le mot continuait à apparaître derrière mes yeux fermés, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il y avait quelque chose d'invisible, quelque chose que je devais dévoiler pour comprendre de quoi il s'agissait. À un certain moment, je l'ai vu dans mon esprit avec la même clarté que je te vois maintenant sur mon écran. C'est incroyable.

– Et que signifie-t-il ? Je n'ai pas envie de résoudre une autre devinette.

– Il suffit de regarder au-delà de ce que voient tes yeux, NK. Alors, il est possible que l'invisible devienne visible.

– Quand tu parles comme ça, tu me fais penser à Carol.

– J'ai beaucoup appris d'elle.

– À ce propos, elle doit nous attendre. As-tu aussi deviné l'endroit où nous devons nous rendre après le Rockefeller Center ?

– Je crois que oui, NK.

– « Il contient des trésors et des palais, l'avarice des hommes et des rois, ses couloirs sont infinis, et ses murs sont de l'art pur. » Ça ne peut être que le Metropolitan Museum.

– J'y ai pensé tout de suite. De plus, c'est le seul musée d'art de New York qui apparaît sur la carte de la légende cachée.

– De quoi sera-t-il question, cette fois, à ton avis, BH ?

– Je ne sais pas, mais si la légende cachée de New York se poursuit à l'intérieur du Metropolitan Museum, ça devrait être quelque chose de fascinant. La dernière fois que je suis allée au musée avec ma mère, nous avons passé la journée à regarder des œuvres d'art provenant du monde entier.

– Nous devrions reprendre la partie. Nous avons déjà trop tardé.

Le Rockefeller Center était situé sur la 5^e Avenue, entre la 49^e et la 50^e Rue, alors que le monumental complexe architectural du Metropolitan Museum de New York se dressait en plein cœur de Central Park, face à la 82^e Rue. Trente-deux blocs les séparaient.

Les trois avatars quittèrent Lower Plaza pour gagner la 5^e Avenue.

– C'est trop loin pour y aller à pied, dit Nicholas.

– Bon, si vous préférez, nous pouvons reprendre le métro, suggéra Carol.

– Pas question ! Je n'ai aucune intention de remettre les pieds dans ce nid d'ombres fantomatiques.

En atteignant la 5^e Avenue, Nicholas poussa un long sifflement en avisant une voiture de sport rouge garée sur le trottoir.

– Eh, regardez ça !

– Tu ne comptes tout de même pas voler cette voiture, NK ? dit Beth.

– Je vais simplement voir si elle est ouverte.

Le personnage de Nicholas s'approcha du véhicule et s'arrêta près de la porte. En poussant plusieurs boutons de sa manette, il finit par réussir à ouvrir la portière. Mais à ce moment, il remarqua une moto spectaculaire devant la statue d'Atlas.

– Vous pouvez prendre la voiture, dit-il.

– Et qui conduira ? demanda Beth.

– Eh bien, toi, BH. Tu crois que tu pourras t'en sortir ?

- Je me débrouillerai.
- Ne t'inquiète pas, ça n'aura rien de compliqué. Il te suffit de bien coordonner les mouvements de ton joystick, dit Carol.
- Tu savais que nous pouvions utiliser des véhicules pour passer d'un endroit à un autre de Manhattan ?
- Oui, mais vous deviez le découvrir sans mon aide.
- Bon. Au moins, ce sera marrant de se déplacer dans la Grosse Pomme, pour une fois, dit Beth.
- J'ouvrirai la route sur la moto, comme si j'étais votre escorte.
- Si tu as un accident avec cet engin, tu pourrais perdre ta vie virtuelle, le prévint Carol.
- J'ai bien compris qu'il n'y a pas grande différence entre le jeu et la réalité. Beth vient de me servir un sermon sur la question. Mais ne vous inquiétez pas, je serai prudent.

Nicholas s'approcha de la moto et poussa une des commandes de sa manette. Son personnage enfourcha l'engin dont le phare et le feu arrière s'allumèrent. Le bruit rauque et mélodieux du moteur reproduisait celui d'une grosse cylindrée.

- Nous roulerons lentement jusqu'à ce que nous puissions bien contrôler ces machines, surtout la direction et le frein. Le reste sera facile.

- Tu sauras arriver jusqu'au Metropolitan, NK ? Il me semble que nous sommes dans le mauvais sens. La 5^e Avenue continue vers le sud et nous devons aller vers le nord.

- Si tu ne me perds pas de vue, nous y serons dans quelques minutes.

Le crépuscule s'avavançait. Les réverbères de la 5^e Avenue s'étaient allumés, semblables à une longue succession de lucioles immobiles sous le ciel plombé de Manhattan. De nombreux véhicules virtuels circulaient depuis Midtown vers les quartiers du sud. Sur les trottoirs, les gens marchaient du même pas pressé que dans la vie réelle.

Nicholas fit rugir son moteur et un casque intégral lui engloba la tête. Puis il se glissa lentement dans la circulation, suivi par la voiture de sport pilotée par Beth. Tous deux se laissèrent emporter par le flot de lumière qui avançait et s'arrêtait au rythme des feux de signalisation.

- Nous prendrons à droite sur la 49^e, BH.
- Je te suis, NK, mais ne va pas trop vite, je ne contrôle pas encore très bien la direction de cette fusée, dit Beth, essayant de progresser en ligne droite.

La 49^e Rue était moins encombrée que la 5^e Avenue. Nicholas accéléra sans perdre de vue Beth, qui ne tarda pas à se familiariser avec les combinaisons de commandes. Ainsi, ils atteignirent peu de temps après l'avenue des Amériques et tournèrent à droite, vers le

nord. Les immeubles défilaient autour d'eux comme s'ils avançaient dans un grand couloir constellé de néons lumineux. Au bout de l'avenue, on distinguait les ombres de Central Park. Ils prirent de nouveau à droite, dans la 59^e, traversèrent Grand Army Place, cette fois vers l'ouest, et arrivèrent rapidement à Madison Avenue.

– Nous suivrons Madison jusqu'à la 82^e, BH. Ensuite, nous tournerons à gauche et nous pourrons nous garer devant le Metropolitan Museum.

Entre les larges colonnes aux chapiteaux de style dorique qui flanquaient les arches majestueuses de l'entrée, d'imposantes tentures peintes étaient accrochées sur la façade, annonçant les expositions les plus marquantes de la saison.

Ils grimpèrent le monumental escalier et passèrent le contrôle en montrant leurs cartes d'élèves de l'EEJA. Dans le Grand Hall, au milieu des visiteurs virtuels qui déambulaient d'un côté à l'autre des galeries du rez-de-chaussée, Nicholas et Beth ne redoutaient pas un nouvel assaut des Ombres.

– Pourquoi sommes-nous ici, Carol ? s'enquit Beth.

– Parce que je voulais vous montrer un tableau dont parle la légende cachée de New York.

– Dans quelle galerie se trouve-t-il ? demanda Nicholas.

– Dans celle des vieux maîtres de la peinture européenne. C'est une œuvre très énigmatique et c'est vous qui devrez la découvrir.

– Mais il y a des centaines de toiles dans cette galerie ! Comment trouverons-nous celle que nous cherchons ? insista Nicholas.

Carol était sur le point de répondre, mais Beth la devança, prononçant les paroles que l'avatar s'apprêtait à formuler.

– En regardant plus loin que ce que nous pouvons voir, NK.

Le défi des serpents

17

La porte était ouverte. Benson et Otto s'assurèrent que personne ne les observait, puis pénétrèrent sous le porche jonché d'ordures. Entre les restes de quelques boîtes en carton, on distinguait une masse informe sous une couverture. L'endroit était peu éclairé, une odeur de nourriture pourrie imprégnait l'atmosphère. On entendait le gargouillis sourd d'une respiration irrégulière. Benson s'approcha silencieusement et secoua le vagabond pour le réveiller. L'homme sortit la tête de la couverture comme une tortue émergeant d'une profonde léthargie. Une crinière emmêlée et une barbe fournie dissimulaient l'essentiel de son visage, ne laissant voir que les yeux aux paupières plissées et un gros nez rouge. Il observait celui qui venait de le réveiller, sans exprimer de surprise ou de contrariété. Il n'éprouvait pas de crainte, à peine une curiosité teintée d'indifférence pour ce que lui voulait cet individu vêtu de noir. Mais l'inconnu ne prononça pas un mot, se contentant de lui montrer deux bouteilles de bon whisky avec un clin d'œil. Derrière lui, le vagabond discernait une autre silhouette dans la pénombre de l'entrée qui lui servait d'abri depuis des semaines. Puis son regard se reporta sur les mains gantées du premier homme qui débouchait une des bouteilles, avant de la lui tendre d'un geste d'invite. Il s'agissait peut-être de deux durs envoyés par les jeunes du dernier étage pour le soûler et le flanquer dehors à coups de pied. Si telle était leur intention, ils ne devraient pas se donner tant de mal, car à moins qu'ils ne le tuent, il reviendrait. Plus de quatre-vingts ans plus tôt, au début du ^{xx}e siècle, il était né dans la loge de cet immeuble et s'y était réfugié pour attendre que la mort l'emporte par une nuit glaciale du prochain hiver. Mais sa fin était peut-être plus proche qu'il ne l'imaginait. Il pouvait la voir reflétée dans les pupilles de l'homme et son sourire diabolique. Cet inconnu évoquait une figure sombre et sinistre, dansant frénétiquement parmi des squelettes décapités et des crânes blanchis. Ce tableau macabre lui apparaissait de plus en plus net et précis, au rythme de la progression de l'alcool dans son organisme.

– Ils sont là-haut ? demanda Benson en lui offrant la seconde bouteille.

Le vagabond hocha la tête, sans changer d'expression. Cependant, il avait compris que la mort cherchait une autre proie que lui cette nuit-là.

« Les monstres de l'esprit »

18

Aldous Fowler dut attendre le lendemain pour discuter avec l'agent Taylor du dossier que Corina Frediani et lui avaient découvert dans le laboratoire secret du Centre Grosling. Tessa venait de vivre la nuit la plus difficile et la plus dramatique dont elle se souvienne. Plusieurs équipes d'experts du FBI avaient ratissé les bâtiments jusqu'à l'aube, rassemblant les preuves matérielles sur les crimes du Dr Hart et l'assassinat de Brannagh. Sous la direction du Dr Scrinna, un groupe de médecins légistes s'occupait du transfert des nombreux corps retrouvés dans la crypte vers l'Institut médico-légal de New York, et des dizaines d'agents spéciaux révisaient minutieusement toutes les archives existantes dans chacun des départements du Centre. Tessa s'était chargée de coordonner tout le dispositif de police. Elle avait ordonné qu'aucun des employés et des chercheurs présents ne soit autorisé à quitter les lieux avant d'avoir subi un interrogatoire approfondi. Le reste du personnel serait également questionné selon un processus qui pourrait se prolonger plusieurs mois. Puis une commission gouvernementale prendrait la direction du Centre.

Entre-temps, le chaos était inévitable. En effet, jusqu'à nouvel ordre, tous les laboratoires devraient fermer, ce qui entraînerait l'arrêt total et indéfini des nombreux programmes en cours. Bon nombre ne pourraient pas reprendre, et plusieurs directeurs de département qui travaillaient tard ce soir-là l'avaient fait entendre à Tessa en termes bien sentis. De plus, un essaim de journalistes, hérissé d'une multitude de caméras de télévision et de micros, bourdonnait à l'entrée depuis les premiers événements. Tous guettaient l'information de première main susceptible de calmer les milliers de citoyens et les familles de disparus de tous les États-Unis qui encombraient les lignes téléphoniques du FBI et de la police de New York, réclamant l'identité des victimes dans « l'affaire des chercheurs assassinés », comme l'avaient déjà baptisée quelques organes de presse. Cependant, par bonheur, l'agent Taylor n'était pas chargée de l'enquête sur le meurtre de masse du Centre Grosling. À la première heure, le bureau central

du FBI à Washington avait désigné Andrew McCloskey pour diriger les investigations.

– Je suis navrée pour Andrew. Il y a bien trop de travail pour un cas résolu, dit Tessa.

Elle venait de se servir une tasse de café, avant de s'écrouler sur le divan, accablée de fatigue.

– Vous n'auriez pas préféré qu'ils vous confient la direction de l'enquête d'une pareille hécatombe ? demanda Aldous qui lui faisait face.

– Non, je vous assure, vous pouvez me croire. Je n'ai pas d'ambition. Andrew saura mener cette affaire mieux que je ne pourrais le faire. C'est un spécialiste des disparus et l'aspect essentiel de cette enquête sera l'identification des dizaines de cadavres découverts dans la crypte. Je doute qu'il y ait d'autres personnes impliquées que le Dr Hart, Adam Grosling et le directeur Brannagh. Tous les trois sont morts et n'ont plus aucune importance. Je peux vous assurer que ce qui m'intéresse pour l'instant est d'arrêter le Prestidigitateur, Aldous. C'est le véritable responsable de tout ce qui est arrivé.

– Et si Grosling n'avait pas disparu ?

La tasse de café s'immobilisa devant les lèvres de Tessa.

– Vous êtes vraiment imprévisible, Aldous. D'où sort cette question ?

– Parce que ça expliquerait tout.

– Évidemment, si vous ressuscitez tous les morts, ça devient beaucoup plus facile.

– Au contraire. Je voulais vous en parler depuis hier soir.

– Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

– Eh bien je n'ai pas trouvé le bon moment. Vous étiez plutôt occupée et la situation était déjà embrouillée... En fait, je craignais que vous ne me preniez pour un fou.

Tessa sourit, puis goûta enfin une gorgée de son café.

– J'admets y avoir pensé de temps à autre, mais je vous apprécie trop pour vous croire fou.

Aldous Fowler se sentit encouragé à exposer sa théorie sur le Prestidigitateur, si tirée par les cheveux qu'elle paraisse.

– Vous vous souvenez du schéma que je vous ai montré, ainsi que des coupures de presse du *New York Times* sur le suicide de Richard Grosling et la mort de son fils Adam ?

– Bien sûr. Tous les indices conduisaient du mot « Kôt » jusqu'à Adam Grosling et aux serpents dressés. Le problème était qu'Adam Grosling était mort.

– Et ce n'était pas faux. Son corps est mort la veille de la publication de la notice nécrologique dans le *New York Times*. Mais son esprit était encore vivant...

– Allons, Aldous, ne m'obligez pas à changer d'opinion à votre sujet. Les théories sur la réincarnation ne résistent pas à la plus élémentaire analyse critique.

– Je ne parle pas de réincarnation, mais plutôt de « transfert neuronal ». C'est ainsi que le Dr Hart nommait cette opération dans le dossier que nous avons trouvé dans la crypte.

– Et vous me le dites seulement maintenant ?

– Hier soir, nous ne connaissions pas encore son contenu exact. Après avoir feuilleté le dossier, Corina était convaincue que le Dr Hart essayait de transplanter le cerveau vivant d'Adam Grosling dans un cadavre, d'où ses expérimentations sur les êtres humains au lieu de primates ou autres animaux de laboratoire, comme le reste des chercheurs. Les dizaines de crânes ouverts qui s'accumulaient dans la crypte sont le résultat de cette folie. Mais malgré la fréquence de ses expériences macabres, elle a échoué à cause des insurmontables difficultés techniques de l'intervention chirurgicale. Elle n'a jamais réussi à relier correctement le cerveau transplanté au système nerveux du receveur.

– Pas la peine d'avoir étudié la neurologie pour l'imaginer.

– Ne croyez pas cela, Tessa. Le Dr Hart aurait très bien pu y parvenir si elle avait disposé de plus de temps pour perfectionner ses techniques de transplantation. Mais le corps et le cœur d'Adam Grosling s'affaiblissaient de jour en jour et elle craignait qu'il ne meure avant qu'elle puisse sortir son cerveau génial de cette enveloppe inerte.

– Ça remonterait à quand ?

– Environ cinq ans. À partir de ce moment, Adam Grosling, qui continuait à diriger les expériences de chez lui, a suggéré un changement de stratégie. Au lieu de transplanter son cerveau sur un corps différent, ils tenteraient de transférer son esprit dans l'encéphale d'un autre homme, sans passer par la chirurgie.

– Plus besoin d'ouvrir le crâne ?

– Non, ce serait comme par magie.

– Comme l'aurait fait le Prestidigitateur.

– Exactement, en utilisant une technique réellement révolutionnaire et futuriste, difficile à comprendre, y compris par les scientifiques contemporains. Corina Frediani me l'a expliquée en se servant d'une analogie simple, mais très évocatrice. Après cinq ans d'expériences sur les cobayes humains, Adam Grosling et Katie Hart ont réussi à concevoir un petit robot informatique capable de lire, de copier et de réimplanter le contenu exact de chacun des millions de neurones qui se trouvent dans l'encéphale. Ces cellules referment notre mémoire, notre pensée, notre intelligence et tout ce qui fait notre personnalité.

– Le lecteur mental dont nous avait parlé Harold Brannagh,

renchérit Tessa, qui avait du mal à en croire ses oreilles.

– Quand Brannagh a mentionné le lecteur mental, il cherchait à lancer un leurre pour justifier leurs recherches en prétendant trouver un traitement pour de nombreuses maladies psychiques. Bien sûr, il nous a caché que l'objectif réel était beaucoup plus ambitieux. Le transfert de l'esprit d'Adam Grosling dans le cerveau d'un être humain vivant.

– Mais c'est inimaginable. Comment ont-ils pu s'y prendre ?

– De la même façon que l'on peut copier des archives d'un ordinateur à un autre, mais grâce à une technologie beaucoup plus sophistiquée. C'est ainsi que Corina Frediani a fini par me faire comprendre le processus.

– Imaginons que votre théorie soit juste, ça signifierait qu'à l'heure actuelle, Adam Grosling serait vivant à l'intérieur de quelqu'un dont nous ignorons l'identité.

Tessa Taylor peinait à croire qu'Aldous avait pu découvrir le grand secret du Prestidigitateur.

– J'ai conscience que ça paraît extravagant, mais c'est le plus probable. Selon Corina, l'esprit de Grosling s'est superposé à celui de la personne qui a reçu le « transfert neuronal ». Les deux coexistent sous la domination du donneur.

– Deux esprits dans un même cerveau ?

– Exactement, comme dans le roman de Stevenson. D'où le titre que le Dr Hart a donné à ce programme de recherche, « L'expérience Jekyll et Hyde ». Deux âmes en une, le bien et le mal, le génie et le diabolique, la science et le fanatisme.

– Voilà qui nous ramène au symbole des serpents dressés.

– Et à l'image du diable, une fois qu'il est inversé.

– Mais si Adam Grosling est le Prestidigitateur, pourquoi a-t-il tué le Dr Hart ? Ils étaient amoureux l'un de l'autre et c'est elle qui lui a rendu la vie.

– Peut-être parce que de cette façon, lui aussi la ferait immortelle.

– Un nouveau transfert neuronal, cette fois avec l'esprit de Katie Hart ?

– Pourquoi pas ?

La légende cachée

18

Les interminables galeries du Metropolitan Museum de New York formaient un dédale compliqué qui recouvrait toute l'histoire de l'art. Si l'on se déplaçait dans cet immense labyrinthe sans avoir localisé l'époque ou la collection qu'on voulait voir, on risquait de passer des heures en recherches infructueuses. Plus de trois jours étaient nécessaires pour visiter le Metropolitan, et il resterait toujours des recoins à explorer. Beth ne l'ignorait pas et suggéra donc de repérer leur destination. Une fois qu'ils auraient trouvé la salle des vieux maîtres de la peinture européenne, ils détermineraient le trajet le plus court pour y parvenir.

Des plans du musée étaient à la disposition des visiteurs sur une table dans le hall principal.

– La voilà ! dit Beth en désignant l'aile droite du deuxième niveau. Si nous passons par les galeries de l'art égyptien, nous arriverons à la section nord-américaine. De là, nous pourrions rejoindre le deuxième étage par l'escalier qui se trouve ici.

En entrant dans la salle égyptienne, Beth et Nicholas eurent l'impression de traverser un tunnel temporel par une ouverture creusée dans la paroi d'un grand monument de pierre. Les murs étaient recouverts de hiéroglyphes et de fresques illustrant la vie sur le Nil. Des statues représentant des personnages à corps humain et à tête de lion, assis dans une posture hiératique, mains posées sur les jambes, se dressaient de tous côtés. Sarcophages, momies, divinités, bas-reliefs aux silhouettes de profil complétaient ce vaste réseau de galeries qui les conduisit dans l'immense salle aux parois de verre où était exposé le temple de Dendur. Deux grandes effigies sculptées dans des blocs de marbre noir encadraient l'entrée. Cédant à une bouffée de crainte irrationnelle, Beth crut un instant que tous ces personnages allaient brusquement s'animer et les attaquer, telles des momies tueuses dans une scène de film d'horreur.

Les trois avatars traversèrent la salle du temple sans s'attarder et s'engagèrent dans un nouveau couloir. Sur sa gauche, Beth aperçut la

collection médiévale avec sa cour équestre et ses vastes galeries d'armes et d'armures.

– Un petit instant !

– On n'a pas le temps de se distraire, BH.

– Je veux seulement voir le défilé des paladins en armure, ça a toujours été mon endroit préféré, ici.

– D'accord, mais juste une seconde. Il n'y a pas grand monde dans cette partie du musée et je ne tiens pas à ce que les Ombres ou les chevaliers noirs nous tombent dessus.

Des étendards aux couleurs vives étaient suspendus au plafond, au-dessus de quatre cavaliers équipés de pied en cap pour le combat, portant de longues lances et chevauchant vers un lieu inaccessible. Sous le cube transparent qui les protégeait, d'autres chevaliers en armure, leur épée au côté, semblaient les observer depuis leur prison de verre. Mais aucun de ces personnages ne broncha pendant que les trois amis traversaient la salle.

L'aile nord-américaine commençait juste à la fin de la galerie ; ils y trouvèrent l'escalier qui menait au deuxième étage du musée. Une tablette portant un nouveau symbole reposait sur les premières marches.



Ils l'observèrent un bref instant, puis Nicholas la rangea dans son sac à dos sans y accorder plus d'importance. Ils s'étaient habitués à trouver ces signes étranges dans chaque lieu de Manhattan où les conduisait le jeu des énigmes infinies. Carol leur dirait quand il faudrait les déchiffrer.

Des huiles de grands artistes universels comme Rembrandt, Titien, Van Dyck, Greco, Vermeer, Rubens ou Velázquez figuraient dans l'aile des maîtres européens, en un immense trésor d'une valeur incalculable. Les deux amis, suivis de Carol, examinèrent un à un les tableaux exposés de chaque salle, essayant d'y découvrir quelque chose qui éveillait leur intérêt au-delà de l'œuvre d'art. Chaque toile était différente des autres dans le style, la technique ou le thème

représenté. Chacune d'elles pouvait contenir quelque chose d'imperceptible aux yeux d'un observateur : son secret, son énigme cachée, le mystère indéchiffrable qui avait poussé son créateur à lui donner une vie propre sous la simple représentation graphique. Et ils devaient découvrir cet élément impalpable dans un dédale d'une beauté inépuisable.

Après avoir parcouru plusieurs salles, Nicholas s'arrêta devant une toile qui retint irrésistiblement son attention.

– BH, je crois qu'il y a un tableau énigmatique, ici !

Beth se trouvait de l'autre côté de la galerie et approcha son avatar de celui de Nicholas. Tous deux examinèrent sur leurs moniteurs le portrait d'un homme jeune qui semblait inscrire quelque chose avec une plume sur un crâne humain, posé au-dessus d'un livre fermé.



– À ton avis, qu'est-ce qu'il écrit, NK ?

– J'ai bien peur qu'il ne s'agisse d'une nouvelle énigme.

Carol se trouvait derrière eux.

– C'est exact. Mais cette énigme appartient à la légende cachée de New York et vous n'avez pas à la résoudre.

– Tu peux nous en parler, Carol ? demanda Nicholas, intrigué par ce que pouvait dissimuler ce mystérieux tableau.

– Pour l'histoire, il s'agit de l'autoportrait du peintre napolitain Salvatore Rosa, né en 1615 et mort en 1673. Salvatore Rosa a été un homme éclectique. Peintre, graveur, poète, dramaturge, musicien,

inventeur... Un génie de son époque plutôt inconnu. Il a passé de nombreuses années à Florence au service des Médicis. Là-bas, il s'est lié d'amitié avec un professeur de philosophie de l'université de Pise, appelé Giovanni Battista Ricciardi. Selon la légende cachée, cet homme appartenait à la société des sages de l'Ourobore fondée à Florence par le jeune Grimpow, plus de deux siècles auparavant. Salvatore Rosa a aussi été un initié de l'Ourobore et l'un des porteurs de l'Essence du Mystère. C'est ce qui explique qu'il ait placé sous le crâne le vieux *Manuscrit des prodiges cosmiques*, rédigé par Grimpow avant sa mort.

– *Le Manuscrit des prodiges cosmiques*, celui que nous avons trouvé à la bibliothèque, près du moine dans son *scriptorium* ?

– C'est exactement ça, NK. Grâce à l'Essence du Mystère et à ce manuscrit, Salvatore Rosa, comme tant d'autres génies de l'humanité, a été en avance sur son temps. Il a pressenti qu'un jour les hommes parviendraient à pénétrer leurs propres cerveaux et à y inscrire des idées, des pensées, des émotions, des souvenirs ou une personnalité, au gré de leurs envies. Horrifié par cette perspective, il a réalisé ce tableau, dont le véritable message échappe à la majorité.

– On dirait que la plume est un bistouri qui ouvre le crâne, remarqua Beth.

– En regardant de plus près, vous vous rendrez compte qu'il ne s'agit pas d'un bistouri mais vraiment d'une plume qui a tracé quelques mots en grec.

Cette succession d'énigmes qui s'emboîtaient à l'infini finissait par donner le vertige à Nicholas.

– Que signifient ces mots, Carol ? Nous ne parlons pas grec, dit-il.

Tout comme Beth, il ne quittait pas des yeux la partie du tableau sur laquelle apparaissait le crâne posé sur le manuscrit.



– « Regarde, où, quand »...

Nicholas sentit un frisson désagréable parcourir son échine, il lui semblait percevoir l'intention au-delà des mots.

– On a volé le cerveau des Neuf de Cornell sans leur ouvrir le crâne, dit-il, suivant le cours de ses pensées.

– Exactement, NK. Et ceux qui l'ont fait auraient aussi pu les manipuler comme s'ils écrivaient dessus. Ce peintre savait ce qui allait se passer, mais ni quand, ni où cela arriverait. C'est ce qu'il exprime en faisant figurer ces mots sur le crâne. Il espérait que le moment venu, certains feraient le rapprochement entre le tableau et les événements de l'actualité.

– C'est maintenant, NK ! La réponse de l'énigme est claire. Si nous regardons ce qui est arrivé à ces chercheurs assassinés, comme tu le proposes, « où », c'est New York et « quand », c'est maintenant.

– Mais que pouvons-nous faire ? demanda Nicholas, décontenancé.

– Éviter que les assassins ne s'emparent de l'Essence du Mystère, répondit Carol.

Le défi des serpents

18

À son réveil, le vagabond tenait en main un couteau ensanglanté. Il fixa la lame effilée en frissonnant, incapable de savoir ce qu'il avait fait. La nuit précédente ne lui avait laissé aucun souvenir. Pas même celui des hommes vêtus de noir qui lui avaient rendu visite et l'avaient enivré jusqu'à l'évanouissement avec deux bouteilles de whisky. Il lâcha l'arme comme si elle lui brûlait les mains et quitta sa couche de fortune entourée de cartons. Lentement, il commença à monter l'escalier. Le souffle court, il s'arrêtait à chaque marche et s'appuyait contre la rampe, rassemblant les forces nécessaires pour se hisser vers la suivante.

À l'étage des jeunes informaticiens, la porte semblait fermée, mais en regardant mieux, le vieil homme vit qu'elle était entrouverte. Il poussa le battant avec appréhension. Pourquoi était-il monté ? Pourquoi ne quittait-il pas cet immeuble abandonné au lieu de se glisser dans ses entrailles, entraîné par une attraction irrésistible ? Peut-être parce qu'il savait ce qui l'attendait là-bas ? En voyant ce qu'il y avait dans l'appartement, il pourrait peut-être se souvenir du crime qu'il avait commis. Oh, il y avait souvent pensé, mais n'avait jamais eu le courage de le faire. Après tout, ces jeunes gens s'étaient montrés aimables avec lui. Même s'ils souhaitaient son départ, comment les détester pour cela ?

Il continuait à avancer ; jusqu'à présent tout était en ordre. Aucun bruit ne perturbait le silence. Il entra dans le salon. Les deux jeunes gens étaient allongés sur le sol au milieu de grandes mares de sang, lardés de coups de couteau. Le vagabond s'examina. Ses vêtements étaient maculés de grosses taches rouge sombre. Mais il ignorait s'il s'agissait de sang séché ou de traces de vin. Il ne parvenait à distinguer aucune autre odeur que celle du whisky qui imprégnait encore son haleine. L'image fugace d'un homme vêtu de noir lui traversa l'esprit. Un aimable inconnu qui portait la mort dans son regard. Cependant, impossible de savoir si cet homme était réel ou appartenait à un rêve. Le vagabond regarda de nouveau les corps

inertes sans éprouver la moindre compassion pour les malheureux. Il avait déjà vu de nombreux corps brisés, mis en pièces par les bombes et les balles d'une guerre maintenant oubliée. Il cracha par terre pour conjurer les mauvais esprits qui planaient dans cette vaste pièce pleine d'ordinateurs et regagna sa tanière du rez-de-chaussée. Il ramassa un petit baluchon et s'en alla attendre la mort dans un autre endroit.

Benson avait scrupuleusement accompli les instructions de Walter Stuck.

– Arrangez-vous pour qu'ils aient l'air d'avoir été tués par ce vagabond, lui avait-il dit.

Les pirates avaient échoué. Ils en savaient trop sur eux et sur les étudiants de l'EEJA pour rester en vie, surtout depuis que le FBI explorait la crypte secrète du Centre Grosling. Il était indispensable de s'en débarrasser discrètement et de trouver un autre moyen d'obtenir l'Essence du Mystère. Walter Stuck avait déjà décidé de la marche à suivre. Il devait seulement attendre le moment opportun.

« Les monstres de l'esprit »

19

La lointaine possibilité que le Dr Hart soit aussi en vie, perpétuant son existence dans le cerveau d'une autre femme comme ces bernard-l'hermite qui se glissent à l'intérieur des coquilles vides de certains mollusques, faisait son chemin dans l'esprit d'Aldous. Il se disait qu'elle continuait peut-être à travailler près d'Adam Grosling au Centre, tous deux cachés sous des visages et des corps que nul ne pouvait identifier. Comme l'avait fait remarquer Tessa, si Adam Grosling était réellement le Prestidigitateur, rien ne permettait de penser qu'il soit l'assassin de Katie Hart. Cette femme lui avait rendu la vie et il en était amoureux depuis plus de vingt ans. Aldous aurait aimé en discuter avec sa partenaire, mais l'agent Taylor était trop occupée à expliquer l'affaire en détail à Andrew McCloskey et aux chefs du FBI venus de Washington.

Aldous passa donc tout l'après-midi à fouiller les archives du personnel du Centre Grosling, au cas où il trouverait dans les contrats des scientifiques engagés durant ces derniers mois un indice pour corroborer sa thèse absurde. Bien sûr, il avait vu le corps du Dr Hart avec sa paume marquée au fer rouge, mais il espérait malgré tout que ce nouvel angle d'attaque le conduirait quelque part, même si le succès paraissait aussi improbable que s'il cherchait des criminels dans un interminable défilé de masques de carnaval.

L'esprit humain était aussi invisible que l'âme, songeait Aldous Fowler, installé dans un des bureaux du département administratif du Centre Grosling. La sonnerie de son mobile interrompit ses méditations. C'était son amie Ann Hardwey.

Pendant un instant, Aldous craignit qu'il ne soit arrivé quelque chose à Corina, depuis qu'il l'avait laissée au petit matin dans l'appartement d'Ann, à Brooklyn. Deux agents de police montaient la garde dans le couloir.

– Il s'est passé quelque chose ?

La voix d'Ann semblait lointaine, comme si elle lui parlait depuis l'autre bout du monde. Mais Corina allait bien. Après avoir dormi

toute la matinée, elle continuait à étudier en détail les dossiers qu'ils avaient remontés de la crypte.

– Je t'appelle pour autre chose. Tu te souviens des recherches que tu m'avais demandées ?

– Des recherches ? répéta Aldous, toujours plongé dans la lecture des contrats du personnel scientifique.

– Tu sais bien, des informations sur la mère de Walter Stuck...

– Ah, ça ! Désolé, Ann, je suis sur les genoux et j'ai complètement oublié cette histoire. Tu as trouvé des infos ?

– Pas grand-chose. Toutes les archives et tous les documents de l'orphelinat de Newport ont disparu après sa fermeture en 1978. Mais le nom de Walter Stuck apparaît dans un autre hospice du Connecticut, où il a été admis en 1976. Là-bas, il n'y a guère de renseignements, hormis un bref compte rendu de sa conduite rebelle à Newport. Trois ans plus tard, en 1979, il est entré dans une école pour orphelins de New York dans le Queens...

– C'est tout ?

– J'ai encore quelques miettes. Peu après son arrivée dans le Queens, un homme très fortuné, Benson Stuart Cross, lui a accordé une bourse, comme une sorte d'œuvre de charité. Ce monsieur s'est occupé de son entretien et de ses frais d'études dans une université d'Oxford, en Angleterre. Walter Stuck a été un bon étudiant, il a passé sa licence en histoire avec tous les honneurs à vingt-deux ans. À partir de là, le collège du Queens a perdu sa trace. C'est fréquent lorsque les enfants prennent complètement leur indépendance.

– Tu n'as rien trouvé sur sa mère ?

– Absolument rien. Elle a dû l'abandonner à la naissance aux portes de l'orphelinat en secret pour préserver son identité. Cela arrive souvent.

– Comment s'appelle le type qui a payé ses études ?

– Benson. Benson Stuart Cross.

La légende cachée

19

*Dans les bois se tapissent les ombres
Et dans les lacs, la lune s'unit au paysage,
Une mystérieuse présence surgit de la nuit,
Aussi énigmatique que son langage.*

Les seuls bois et lacs de Manhattan se trouvaient à Central Park et apparaissaient sur la carte de la légende cachée. Beth et Nicholas n'eurent aucune difficulté à déchiffrer la future destination de leurs avatars. La huitième devinette que leur avait donnée Carol contenait le mot « lune », pseudonyme d'un des sages de la Fondation Univers. Mais en entendant parler des ombres qui se tapissaient sous les arbres et d'une mystérieuse présence, ils comprirent que cette nouvelle phase de leur parcours virtuel dans New York pouvait leur réserver plus d'une surprise désagréable.

L'avatar de Nicholas se tenait sur le grand perron du Metropolitan. La voiture de sport et la moto étaient toujours parquées le long du trottoir de la 5^e Avenue.

– Sur la carte de la légende cachée, on voit une statue au sud-est de Central Park, dit Nicholas.

– C'est peut-être cette mystérieuse présence dans la nuit dont parle l'énigme, mais je n'ai pas la moindre idée du personnage qu'elle représente.

– Moi non plus, il ne nous reste plus qu'à aller vérifier sur place.

Le soir était tombé quand Beth, Carol et Nicholas pénétrèrent dans les bois de Central Park. Un quartier de lune décroissant jouait à cache-cache derrière la cime des arbres au rythme de leur progression sur un des nombreux sentiers qui sillonnaient le parc du nord au sud et de l'est à l'ouest. Au début, ils avançaient en silence, mais très rapidement, ils perçurent une lointaine rumeur de voix lugubres emportées par le vent. Beth et Nicholas avaient conscience qu'il s'agissait d'un effet spécial du jeu, mais ces cantiques fantomatiques instillaient en eux une certaine crainte.

– J'ai peur, NK, dit Beth en voyant une masse informe et sinistre se

déplacer dans l'obscurité du sous-bois.

Mais son ami ne répondit pas. Son avatar et celui de Carol avaient disparu du moniteur de Beth, sans qu'elle s'en soit rendu compte.

– Nicholas ?

Son appel hésitant ne reçut aucune réponse. Elle avait la sensation d'être seule au sein du néant, sans la moindre idée de ce qui se passait autour d'elle. Nicholas aurait été capable de monter ce genre de mauvais tour, mais Carol ne se serait pas prêtée à une blague destinée à l'effrayer. Elle était son amie et ne l'abandonnerait jamais dans de telles circonstances. Et s'il leur était arrivé quelque chose ? Et si les Ombres tapies dans le noir avaient réussi à mettre fin à la vie virtuelle de ses deux compagnons en les faisant disparaître à jamais du jeu des énigmes infinies ?

Beth n'avait aucun moyen de savoir qu'en cet instant, Nicholas partageait ses doutes et ses inquiétudes au milieu de la solitude de Central Park. Elle envisagea de l'appeler sur son mobile pour prendre de ses nouvelles, mais il était presque minuit et les parents de Nicholas risquaient d'entendre la sonnerie. Elle finit par se dire qu'ils devaient peut-être se débrouiller chacun de leur côté et surmonter sans aide cette étape du jeu. Tout en se faisant ces réflexions, elle avançait sous le faible rayonnement de la lune dont la lumière spectrale s'insinuait entre les ramures des arbres agitées par la brise.

En arrivant à la croisée de deux sentiers, elle s'interrogea sur la direction à prendre et activa la boussole sur le panneau de contrôle de son écran. Après s'être repérée, elle décida de s'engager sur celui qui se prolongeait vers le sud-est. C'était la position de la statue qui figurait sur la carte de la légende cachée. Elle y retrouverait peut-être Nicholas et Carol.

La rumeur des voix spectrales enflait. À chaque pas, Beth, terrifiée, devait faire appel à sa volonté pour continuer. Les Ombres sinistres se déplaçaient dans les taillis, semblant se rapprocher de plus en plus ; elle avait l'impression qu'elle pourrait se faire dévorer au moindre moment d'inattention.

Soudain, les Ombres menaçantes commencèrent à converger par dizaines dans sa direction. Elles différaient des adversaires sans visage qu'ils avaient affrontés dans les autres phases du jeu. Celles-ci évoquaient les Ombres de la mort, enveloppées dans de longs voiles noirs qui dissimulaient de monstrueuses faces cadavériques. Leurs figures balafrées et informes exprimaient toute l'horreur dont était capable l'être humain.

La jeune fille était paralysée par l'effroi, fermée au moindre mouvement. L'arme que Carol lui avait remise dans la base de l'EEJA pendait au bout de son bras raidi par la terreur, inutile. Essayer de gagner sa destination lui semblait au-delà de ses forces. Elle songea

même à abandonner le jeu des énigmes infinies pour ne plus jamais y revenir. Mais tout au fond de son esprit, une voix pressante l'engageait à résister, l'empêchait de renoncer devant les Ombres. Si elle lâchait prise, tout était perdu. Les Ombres domineraient le monde, son propre avenir et celui de toute l'humanité seraient aussi sinistres et ténébreux que Carol le leur avait annoncé. Dans un élan de courage, elle activa son arme et ouvrit le feu vers les Ombres qui l'entouraient, alors que les cantiques lugubres se faisaient encore plus assourdissants. Les tirs zébraient les ténèbres d'éclairs lumineux accompagnés d'un grondement apocalyptique. Mais ses adversaires semblaient invulnérables aux balles et Beth comprit qu'il lui faudrait trouver un autre moyen de défaire ces spectres sous peine de succomber.

La jeune fille revint vivement au panneau de contrôle affiché au bas de son moniteur et activa l'icône de la flamme qu'ils avaient collectée au sommet de la statue de la Liberté. L'arme de poing disparut de la main de son avatar, remplacée par un feu doré à la lueur si intense qu'elle avait l'impression de brandir un morceau de soleil. Les chants des spectres se transformèrent en hurlements de désespoir. Un sentier s'illumina brusquement devant Beth, tel un rayon lumineux tranchant le bosquet. Elle s'y précipita en courant. Au bout d'un long trajet, elle retrouva Nicholas qui semblait être arrivé en suivant le même itinéraire.

Le défi des serpents

19

Lors de la réunion du Conseil suprême du Club Gótico, un siège était resté vacant.

– Le traître a été châtié suivant le rite de l'ordre, annonça Walter Stuck.

Otto s'approcha du fauteuil qui jusque-là était occupé par le directeur du Centre Grosling et l'enleva. Après l'avoir emporté hors de la pièce, il le réduisit en miettes avec une grosse masse de fer.

– Et comment pourrions-nous savoir ce qu'il a raconté au FBI ? Il leur a peut-être aussi parlé de nous. Mais dans ce cas, le FBI aurait déjà découvert les secrets de notre ordre. Le traître Brannagh leur a sans doute seulement révélé l'existence de la crypte secrète pour se dégager de la pression de la police.

– Si Brannagh a fidèlement gardé notre secret, il n'était pas nécessaire de le tuer. Nous n'avons rien à voir avec les expériences du Dr Hart dont toute la presse du pays parle en première page, frère Walter. Cette affaire ne regarde que vous.

– C'est pour cette raison que je l'ai résolue sans consulter le Conseil suprême.

– Mais vous avez employé notre rite pour le châtier sans notre autorisation.

– Le traître Brannagh n'était plus digne de confiance. S'il avait parlé une fois, rien ne l'empêchait de recommencer pour sauver sa peau.

– C'est vous qui mettez notre secret en danger au lieu de nous apporter l'Essence du Mystère, comme vous nous l'avez promis.

– Détrompez-vous. Le frère Benson vous expliquera de quelle manière nous pouvons retourner la trahison de Brannagh à notre avantage. Le Club Gótico apparaîtra comme l'ange vengeur que tous attendent depuis que l'on a découvert les meurtres de Katie Hart et des scientifiques de la Fondation Univers.

– Les membres de la Fondation Univers n'ont pas de rapport avec les crimes du Centre Grosling !

– Certes, mais nous sommes seuls à le savoir, intervint Benson.

Il prit le relais pour expliquer au Conseil les détails de sa stratégie.

– Vous proposez d’annoncer que le Club Gótico est responsable de la disparition de ces savants ?

– Ce que nous avons l’intention de faire savoir au public, c’est que le Club Gótico a vengé la mort de dizaines d’innocents assassinés par la Fondation Univers. Au bout du compte, nous espérons que cela réussira à transformer notre société secrète en véritable mythe. De nombreux citoyens des États-Unis voudront connaître et rejoindre notre organisation. Ils réclameront à grands cris la fin de la barbarie scientifique. Alors, nous régnerons sur le monde, conclut Walter Stuck.

– Avant cela, nous devons nous emparer de l’Essence du Mystère, non ? Quelles nouvelles avez-vous des gamins dont vous nous avez parlé à notre dernière réunion ?

– Ils sont sous surveillance nuit et jour. Cela dit, nous avons quelques problèmes avec les pirates qui les surveillaient dans ce jeu virtuel sur Internet.

– Que voulez-vous dire ? Soyez plus clair, frère Walter. Vous avez toujours une bonne raison pour justifier vos erreurs constantes. De quoi s’agit-il cette fois ?

– Carol Ramsey, la collaboratrice de Kenneth Kogan, a modifié les dispositifs de sécurité du système informatique et les hackers n’ont pas réussi à contourner ses nouveaux codes.

– Nous vous avons prévenu qu’il était dangereux de laisser vivre ces jeunes gens et vous n’avez fait aucun cas de notre recommandation. Nous sommes à bout de patience.

– Je vous assure que vous tiendrez bientôt l’Essence du Mystère entre vos mains et que les cerveaux de ces gamins seront dans une urne de verre, près de ceux des membres de la Fondation Univers que je vous ai apportés.

« Les monstres de l'esprit »

20

Pendant que Walter Stuck présidait le Conseil suprême du Club Gótico, Susan Gallagher partageait un repas léger avec Aldous à Murray Hill, dans un coquet restaurant français de la 2^e Avenue. Une petite lampe allumée au milieu de la table éclairait le visage heureux de Susan. Elle avait de grandes nouvelles à annoncer à son frère. À peine avaient-ils échangé les salutations d'usage qu'elle s'empressa d'aborder le sujet, même si elle savait qu'il n'apprécierait guère.

– Je vais épouser Walter, Aldous.

Ce dernier venait de prendre une gorgée de bière qu'il sentit se bloquer quelque part entre sa gorge et son œsophage. Il était sans voix, mais l'expression de son visage était éloquente. Finalement, il récupéra l'usage de sa langue.

– Tu n'as pas peur de te tromper une fois de plus ?

– Je savais que tu n'aimerais pas cette idée. Mais ma décision est prise. Je voulais seulement que tu sois le premier à l'apprendre, avant même maman.

– Ce n'est pas que l'idée me déplaît, c'est simplement que je crois que c'est un peu précipité... Ce choix engagera ton avenir.

– Tu ne devrais pas me dire des choses pareilles, Aldous. C'est du passé, je ne suis plus une enfant. Walter est un gentleman et je suis sûre qu'il m'aime autant que je l'aime. Il m'a demandé de l'épouser le soir où nous sommes allés à l'opéra et je n'ai pas pu refuser.

– Mais es-tu certaine de le connaître suffisamment, Pemby ? Comment sais-tu qu'il est tel que tu l'imagines ?

– Je n'ai jamais connu personne comme je le connais.

– Tu pensais la même chose quand tu t'es obstinée à t'installer avec Leo Brake en Californie, alors que tu venais de le rencontrer.

– Leo était un hypocrite et un raté dont je suis tombée amoureuse comme une idiote, je l'admets. Mais j'ai payé mon erreur pendant assez longtemps. Je ne veux pas continuer à m'empêcher d'être heureuse avec un autre homme, simplement parce que mon premier mariage a été une erreur.

– Alors, je te souhaite beaucoup de bonheur, Pemby. Tu sais que j’ai toujours voulu ce qu’il y a de mieux pour toi, dit Aldous en lui prenant la main.

– Je le sais, et Walter aussi. Il t’apprécie plus que tu ne le penses. Vous serez bons amis, j’en suis certaine.

– J’ai fait les recherches que tu m’as demandées à propos de sa mère, mais je n’ai rien trouvé. Les archives de l’orphelinat de Newport ont disparu après sa fermeture. Dans celui du Queens, on a pu dénicher le nom de quelqu’un qui s’est occupé de financer ses études à Oxford. Un certain Benson Stuart Cross.

– Benson Stuart Cross ? répéta Susan, dissimulant sa surprise.

– Oui. Tu le connais ?

– Non, non...

– Si tu veux, je peux essayer de découvrir quelque chose sur lui ou sur son adresse.

– Laisse tomber, maintenant que je vais me marier avec Walter, je préfère oublier tout ça, répondit-elle, l’esprit ailleurs.

La légende cachée

20

– C'est toi, NK ?

Beth ne fut pas certaine que c'était vraiment Nicholas qu'elle voyait de nouveau sur son écran avant d'entendre sa voix.

– Bien sûr que c'est moi, BH ! Qui t'attendais-tu à trouver, ici ?

Beth fut immédiatement rassurée, c'était bien son vieil ami.

– J'ai eu si peur en traversant le parc que j'ai cru que les intrus avaient repris le contrôle du jeu.

– C'est vrai qu'on a eu quelques sueurs froides, mais c'est tout. Moi aussi, j'ai pensé à un coup des hackers.

À cet instant, Beth remarqua l'absence de leur amie.

– Où est Carol ?

– Elle n'est pas avec toi ?

– Depuis que je me suis retrouvée seule au milieu des bois, je ne l'ai pas revue.

– Moi non plus, mais j'imagine qu'elle ne va pas tarder. Nous devrions chercher la mystérieuse présence dans la nuit dont parle la huitième énigme.

– J'espère que ce sera moins horrible que les Ombres que j'ai vues là-bas.

– De toute façon, nous devons nous tenir prêts, l'obscurité a tout envahi, dit Nicholas en assurant sa prise sur son arme.

Ils continuèrent sur le sentier qui menait vers le sud, sans entendre les cantiques des Ombres.

Nicholas marchait devant, suivi de Beth. Tous deux cheminaient en silence, perdus dans leurs réflexions. Les troncs dessinaient un cercle de silhouettes inquiétantes autour d'eux, mais tout semblait tranquille. Il n'y avait ni vent ni brise, pas un souffle d'air n'agitait le feuillage qui formait une voûte au-dessus de leurs têtes. Le sentier zigzaguait en montant au flanc de collines recouvertes de gazon, puis il redescendait le long de la berge d'un lac qui reflétait le quartier de lune.

– « Et dans les lacs, la lune s'unit au paysage », récita Beth.

– Nous ne sommes certainement pas très loin.

Ils quittèrent la rive et s'enfoncèrent de nouveau dans les bois. Sous la clarté diffuse de la lune, ils distinguaient quelques écureuils vifs comme l'éclair qui détalait à leur approche, effarouchés par le bruit de leurs pas. Beth s'amusa un instant à observer leurs déplacements. Mais son attention fut rapidement attirée par une gigantesque forme sombre qui se découpait dans le clair-obscur.

– Regarde, là, devant ! C'est peut-être ce que nous cherchons, signala Nicholas.

– Allons-y prudemment, ce silence ne me dit rien qui vaille.

Courbés en deux, ils avancèrent lentement, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent dans la mystérieuse silhouette une grande statue de bronze qu'ils voyaient de dos. Mais quelque chose surgit, jusque-là dissimulé par le piédestal. Beth laissa échapper un petit cri et Nicholas fut sur le point de presser la détente de son arme.

– Ne tirez pas, c'est moi, Carol !

Nicholas poussa un soupir de soulagement, pendant que Beth fixait son moniteur sans rien dire. Et si ce n'était pas leur amie ? Et si les pirates avaient pris le contrôle de son avatar ?

– Reste où tu es, Carol !

– Mais qu'est-ce que tu racontes, BH ? C'est Carol, tu es aveugle ou quoi ?

– Calme-toi, NK. Elle est vigilante, voilà tout.

– Pourquoi nous as-tu laissé tomber au milieu du bois ? demanda Beth.

– Je ne comprends pas ce qui te prend, BH, dit Nicholas.

– J'ai eu peur, tu sais ? Vraiment...

– Mais c'était une peur irrationnelle, tu t'en es bien rendu compte, quand même ? insista le garçon.

– C'était une partie du jeu, BH. Avant de vous approcher de l'Essence du Mystère, vous deviez être confrontés à vos propres frayeurs, aux ombres qui hantaient votre esprit. Le bois était le lieu adéquat pour cette rencontre.

– C'est vrai, tous les contes de fées sont peuplés de personnages mystérieux qui vivent dans les forêts. Il y a de nombreux malveillants, comme les Ombres, mais d'autres sont bienveillants, dit Nicholas, essayant de venir en aide à Carol.

– Nous ne sommes plus des enfants, NK. Ce que j'ai vu dans ce bois était beaucoup plus monstrueux que n'importe quelle fantaisie. J'ai eu un aperçu des actes horribles dont l'homme était capable.

– Le plus important est que tu aies vaincu ces Ombres, sinon tu ne serais pas arrivée jusqu'ici, dit Carol.

– Arrêtons de discuter et continuons, nous nous rapprochons de l'Essence du Mystère et il est déjà tard.

Nicholas manœuvra son personnage virtuel qui fit le tour de la

statue. Elle représentait un homme barbu, élégamment vêtu. Sur le piédestal figurait une inscription, formée par de grandes lettres taillées sur la pierre :

MORSE

– Morse ! s'exclama Nicholas en la déchiffrant.

– « Une mystérieuse présence surgit de la nuit, aussi énigmatique que son langage », cita Carol.

– Le morse... Le langage codé ? Mais quel est le rapport entre l'Essence du Mystère et Samuel Morse, l'inventeur du télégraphe ? demanda Nicholas.

Jusque-là, Beth gardait le silence, mais les paroles de Nicholas avaient éveillé sa curiosité.

– Tous les livres d'histoire parlent de Samuel Finley Breese Morse comme d'un artiste américain, né en 1791 à Charlestown dans le Massachusetts, qui a inventé le premier télégraphe électromagnétique. Cet appareil permettait de transmettre des messages chiffrés en utilisant un alphabet de sa conception, composé de traits et de points. Mais la légende cachée vous enseignera que Samuel Morse était professeur de beaux-arts à l'université de New York. En 1831, au cours d'un voyage en Europe, il entra en contact avec la société de l'Ourobore, en devint l'un des membres et apprit leur langage crypté avant son retour aux États-Unis.

– Ce sont les signes qui figurent sur les tablettes que nous avons trouvées ? demanda Beth qui avait retrouvé son calme.

– Exactement. Ces signes appartiennent à une langue mystérieuse, aussi ancienne que le temps, utilisée par les sages de l'Ourobore pour échanger des messages secrets.

– Mais l'alphabet de Morse était uniquement composé de points et de traits ? avança Nicholas.

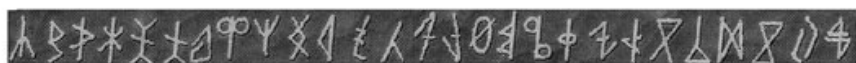
– En effet, NK. À son retour de Paris, Samuel Morse a entretenu une correspondance soutenue avec les initiés de l'Ourobore de France. Il a eu l'idée de remplacer la graphie complexe des signes des tablettes par une autre plus rapide, plus facile à écrire et à déchiffrer. C'est ainsi qu'il a conçu son propre alphabet, qui très rapidement serait au service de toute l'humanité pour communiquer sur de longues distances, grâce au télégraphe qu'il avait aussi inventé. Le temps passa, puis la société de l'Ourobore décida de transférer l'Essence du Mystère de Paris à New York. Samuel Morse fut choisi pour la prendre en charge et organiser l'établissement de l'Ourobore aux États-Unis. Malheureusement, ce premier projet de transfert de l'Essence du Mystère n'a pu se réaliser et Samuel Morse est mort le 2 avril 1872 à

New York. Quatorze ans se sont encore écoulés avant que l'Essence du Mystère n'arrive sur ce continent.

– Pourquoi lui a-t-on élevé cette statue ? voulut savoir Beth.

– La légende cachée assure que, peu de temps avant sa mort, les neuf membres de la société de l'Ourobore à New York lui ont rendu hommage en érigeant ce monument dans Central Park en souvenir de sa grande sagesse.

Nicholas examina la statue de bronze et remarqua que Samuel Morse tenait un fragment de ruban télégraphique dans sa main droite. À cet instant, une rafale les environna. Le bout de message s'arracha des doigts de l'inventeur et s'envola avec la légèreté d'une petite bande de papier. Nicholas l'attrapa au vol et découvrit avec étonnement les signes appartenant à un langage mystérieux :



Le défi des serpents

20

À l'issue de la réunion, Benson et Walter Stuck s'attardèrent un moment dans la salle du Club Gótico. Le magnat du pétrole était agacé et nerveux. Ses arguments n'avaient pas convaincu les membres du Conseil et il craignait une rébellion en son sein, menée par le frère Robert. Ils devaient trouver l'Essence du Mystère au plus tôt et Walter Stuck croyait savoir comment l'obtenir. Benson s'occuperait de ces gamins, c'était une priorité absolue. Mais il restait un autre problème en suspens, que Benson, toujours sous le capuchon noir de son froc de moine, aborda de front.

– Quand pensez-vous réaliser le transfert neuronal du Dr Hart ? Vous avez promis qu'il ne s'écoulerait pas trop de temps entre sa mort et le moment où vous lui donneriez une nouvelle vie.

– Elle vous manque, n'est-ce pas, Benson ?

– Il s'est déjà passé des semaines depuis qu'elle n'est plus avec nous, mais je ne m'habitue pas à vous voir sans elle.

– Moi non plus, Benson, croyez-moi. Cela dit, les derniers temps, Katie était devenue irritable et plutôt soupçonneuse.

– C'est logique, si vous me permettez de vous le dire, monsieur Stuck. Vous êtes redevenu un homme jeune et beau, pendant que sa beauté et sa jeunesse déclinaient. Quand elle a accepté de se soumettre au transfert neuronal pour rester à vos côtés, elle craignait que vous ne teniez pas votre promesse et que vous ne l'abandonniez.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– C'est elle-même qui me l'a expliqué. C'était au cours d'une conversation un peu frivole. Et elle ne parlait probablement pas sérieusement. Vous savez comment sont les femmes. Mais je reste cependant convaincu que ce jour-là, elle m'a confié les doutes qu'elle se refusait d'admettre jusque-là.

L'expression de Walter Stuck se durcit.

– L'idée de marquer la main de son cadavre au fer rouge après l'enregistrement de son cerveau, comme celui des autres, était la sienne, pas la mienne. Elle disait qu'elle mourrait comme une

scientifique martyr et pas comme une scientifique assassinée. À l'entendre, de cette manière, la police aurait plus de mal à trouver le mobile de sa mort. Cependant, avec la découverte de la crypte dans le Centre Grosling, la situation s'est singulièrement compliquée. Le moment n'est peut-être pas approprié pour effectuer un nouveau transfert neuronal.

– Mais elle l'a fait pour vous, monsieur Stuck.

– Et tu crois que j'ai oublié tous ses efforts ? De plus, il nous reste encore à trouver le récepteur adéquat et ça nous prendra du temps.

– J'étais persuadé que vous aviez déjà choisi le cerveau receveur depuis longtemps.

– Susan Gallagher ?

– Oui.

– Moi aussi, j'ai envisagé cette possibilité. Elle réunit toutes les conditions requises. Elle est jolie, jeune, intelligente, cultivée, séduisante, rebelle...

– Je suis certain que le Dr Hart ne verra pas d'inconvénient à vivre sous cette nouvelle apparence.

– Je n'en dirais pas autant. Katie détestait les femmes comme Susan. Elle a toujours été plutôt timide et discrète.

– Alors, quels sont vos projets pour Susan Gallagher ?

– Je vais l'épouser.

« Les monstres de l'esprit »

21

Non loin de l'entrée principale du cimetière de Greenwood à Brooklyn, Aldous Fowler et l'agent Taylor assistaient à l'exhumation du cadavre d'Adam Grosling, en compagnie du Dr Scrinna. La vaste superficie soignée se composait des grandes prairies gazonnées semées de tombes, de bosquets touffus et d'un lac entouré de majestueux panthéons taillés dans le calcaire. Le mausolée de la famille Grosling était un imposant édifice cylindrique, soutenu par de nombreuses colonnes aux chapiteaux couronnés par une prétentieuse rotonde circulaire. La luxueuse sépulture avait été édifiée sur les ordres de Richard Grosling longtemps avant son décès. Il y était enterré, ainsi que son épouse, emportée par une grave maladie peu de temps après sa disparition. Tous deux occupaient deux sarcophages de marbre blanc, situés de part et d'autre du panthéon. Pour toute épitaphe, une simple inscription sur le couvercle du tombeau donnait leurs noms, au-dessus des dates de leur naissance et de leur mort. Au centre du monument, une formidable sépulture qui ne se distinguait des deux autres que par sa taille portait le nom d'Adam Grosling et trois mots gravés dans la pierre :

PENSÉE ET ESPRIT

– La tombe d'Adam Grosling ne porte aucune date, ni celle de sa naissance ni celle de sa mort. D'une certaine manière, il a l'air de dire qu'il a atteint l'immortalité et que le passage du temps ne lui importe plus, constata Tessa Taylor.

Elle observait deux employés du cimetière qui déplaçaient le lourd couvercle du grand tombeau.

– Je n'ai jamais douté qu'un jour ou l'autre, l'homme deviendrait immortel, mais je me trompais sur la façon d'y parvenir et surtout sur le moment où cela se produirait, commenta le légiste.

– La science ne se contente pas de nous envoyer au ciel, elle peut aussi nous entraîner en enfer. Adam Grosling et le Dr Hart le savaient

et ils ont choisi de suivre cette dernière voie.

– En tant que médecin, je n'arrive pas encore à croire à l'authenticité du dossier sur « L'expérience Jekyll et Hyde ».

– Pensée et esprit, même si dans cette affaire, il s'agit d'une pensée et d'un esprit pervers, docteur. L'inscription sur la tombe nous annonce ce que nous allons trouver ici, dit l'agent Taylor en entendant le claquement de la grande dalle qui s'ouvrait.

Indifférent au dialogue de ses compagnons, Aldous Fowler inspectait chaque recoin du mausolée, cherchant un signe quelconque semblable à celui des serpents dressés. Mais il ne dénicha pas le moindre élément qui relie ces tombes à l'assassinat des Neuf de Cornell.

Un cercueil de bois délicatement décoré se trouvait à l'intérieur du sépulcre de pierre. Les employés du cimetière l'ouvrirent, mais il était aussi vide que les crânes des victimes du Prestidigitateur. Tessa Taylor le constata sans une once de surprise.

– Commencez-vous à croire en l'immortalité d'Adam Grosling, docteur Scrinna ? demanda-t-elle.

La légende cachée

21

Le samedi matin, Beth et Nicholas entrèrent de nouveau dans le jeu des énigmes infinies. Non loin de la statue de Samuel Morse dans Central Park, ils trouvèrent une autre tablette portant un signe du mystérieux langage de la société de l'Ourobore.

– C'est la huitième, dit Nicholas en la découvrant.



Beth examinait la bande de papier qui s'était détachée des mains de Morse et remarqua que ce caractère y apparaissait également. Mais les deux amis ne s'attardèrent pas à tenter d'en déchiffrer la signification, impatients de découvrir le nouveau lieu de la carte de la légende cachée où les conduirait la dernière énigme révélée par Carol. Celle-ci contenait le mot « étoile » :

*Comme l'arche de Noé
Ce lieu renferme toutes les espèces,
Mais ce sera une étoile
Qui retiendra ton regard.*

Au début, ils songèrent au parc zoologique de Central Park, le seul endroit de la ville où toutes les espèces animales étaient réunies. En revanche, ils ne se souvenaient d'aucun élément des environs susceptible d'évoquer une étoile. Cette option fut donc rapidement

rejetée, d'autant plus que le zoo n'apparaissait pas sur la carte de la légende cachée, contrairement à tous les lieux de Manhattan qu'ils avaient visités jusque-là. Cependant, Nicholas ne tarda pas à découvrir la destination encodée dans l'énigme de l'étoile.

– Le musée d'Histoire naturelle ! s'exclama-t-il.

– Bien vu, NK ! Là-bas, il y a des exemplaires empaillés de toutes les espèces, comme dans l'arche de Noé.

– Et aussi des dinosaures et des étoiles...

– Le planétarium ! dit Beth.

Le jeu des énigmes infinies les emportait une fois de plus dans un voyage à travers le temps. Ils connaissaient très bien le planétarium Hayden. Le trajet le plus court pour y arriver depuis la statue de Samuel Morse les conduirait à traverser le parc d'est en ouest jusqu'à Central Park West Avenue. Mais pour cette fois, Beth et Nicholas n'eurent pas besoin de déterminer leur itinéraire.

– Venez me rejoindre et prenons-nous par la main pour former un triangle magique.

Les deux amis firent ce que leur avait demandé Carol. Les trois avatars se donnèrent la main, bras tendus. Quelques instants plus tard, cette figure improvisée s'illumina d'un intense éclat bleu.

– Maintenant, fermez les yeux jusqu'à ce que je vous dise que vous pouvez les rouvrir, recommanda Carol.

Paupières closes, Beth et Nicholas se demandaient ce qui allait advenir d'eux. Ils étaient peut-être au terme du jeu et leur guide s'apprêtait à les emmener dans un voyage sidéral qui les emporterait très loin, vers quelque endroit perdu de l'univers, où ils découvriraient enfin l'Essence du Mystère. Cependant, rien de tel ne se produisit. Quand Carol les autorisa à ouvrir les yeux, leurs personnages se trouvaient dans un lieu inondé de clarté, bien différent de l'obscurité qui les environnait dans Central Park.

Beth fut fascinée en découvrant que son avatar se tenait à l'intérieur de la formidable structure de verre et d'acier en forme de cube du Rose Center pour la Terre et l'espace, dans la partie du musée d'Histoire naturelle dédiée aux origines de la vie et de l'univers. La grande sphère du planétarium Hayden se dressait face à eux. Tout comme Nicholas, elle y était venue parfois assister à des projections de documentaires sur l'espace.

La voix de sa mère, qui avait passé la tête par la porte de la chambre, ramena brutalement Beth à la réalité.

– Le lieutenant Fowler est ici, il aimerait discuter un peu avec toi.

– J'arrive tout de suite, maman.

Le cœur de Beth battait à grands coups, elle n'avait même pas entendu la sonnette de l'appartement.

Dès que sa mère fut partie, elle s'adressa à Nicholas.

– Désolée, NK. Je dois interrompre temporairement notre mission au planétarium. Je te rappelle plus tard.

Nicholas lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose, mais elle était déjà hors de portée.

Le lieutenant Fowler était assis face à Mme Hampton dans le salon, une tasse de café à la main. À l'entrée de Beth, il se leva pour la saluer.

– Bonjour, monsieur Fowler.

– Comment vas-tu, jeune fille ? Désolé de t'avoir interrompue...

– J'étais en train de parcourir quelques articles sur la page web de la NASA, mentit Beth, sans pudeur.

Aldous Fowler reprit sa place et aborda directement le motif de sa visite.

– On m'a dit que tu étais passée me voir hier au FBI.

Surprise, la mère de Beth se tourna vers elle. À cet instant, la jeune fille aurait volontiers accepté de disparaître comme par enchantement.

– Tu es retournée au FBI sans m'en parler ? demanda Mme Hampton avec un calme qui ne présageait rien de bon.

– Je t'ai téléphoné à l'hôpital, mais on m'a dit que tu étais occupée et qu'il faudrait que je rappelle à un autre moment.

– Ne vous inquiétez pas, Mme Hampton, c'est sans doute un simple oubli. Vous savez à quel point les enfants sont distraits, parfois. Ils pensent à faire quelque chose et l'instant d'après, ça leur est sorti de la tête...

Après avoir tenté d'apaiser l'irritation naissante de la mère, Aldous Fowler se tourna vers la fille.

– À nous deux, Beth. Pourquoi es-tu passée me voir ?

Elle s'assit sur le divan et commença à parler à voix basse, comme dans un confessionnal.

– Il y a quelques nuits, j'ai eu un cauchemar qui m'a empêchée de me rendormir jusqu'au matin...

Mme Hampton intervint pour appuyer de son témoignage la déclaration de sa fille.

– J'ai entendu un cri horrible et je suis allée voir ce qui lui arrivait. Elle était couverte de sueur, mais elle m'a dit que c'était déjà passé.

– Et c'était vrai, maman. Mais je n'ai pas retrouvé le sommeil. Je ne sais pas pourquoi, je n'arrêtais pas de penser au mot que le meurtrier a gravé dans la main des savants assassinés.

– Kôt ? demanda Aldous Fowler.

– C'est ça. Ça m'a obsédée tout le reste de la nuit, j'avais l'impression qu'il avait un autre sens. Au bout d'un moment, je me suis relevée et j'ai cherché sur Internet des articles de presse qui traitaient des crimes. J'ai imprimé quelques pages. Après avoir examiné le mot pendant un bon moment, j'ai fini par comprendre qu'il

s'agissait d'un cryptogramme qui cachait un mot différent...

– Un mot différent ? répéta Aldous avec admiration.

Ces gamins ne cessaient de le surprendre.

– Je vais chercher mes notes dans ma chambre, parce que le décodage est un peu compliqué.

Elle quitta la pièce, revint quelques secondes plus tard et reprit sa place. Puis elle posa une première feuille imprimée devant Aldous Fowler.

– Je me suis servie d'un programme de DAO pour figurer les étapes du raisonnement.

Elle lui montrait le mot « Kôt » qui avait été un tel casse-tête pour lui.

K ô t

– Je ne sais pas comment j'ai pu m'en rendre compte, mais en tout cas, j'ai vu que les trois lettres pouvaient se décomposer pour en former d'autres. J'ai donc commencé par le *k*.

Beth passa la feuille au détective Fowler, pendant que sa mère la fixait d'un regard halluciné.

k l c

– En décomposant la lettre *k*, on obtient un *i* et un *c*. Cela nous donne le mot « Icôt », dit Beth en passant à une nouvelle page.

Ikôṭ

- Icôt ? Et que signifie Icôt, Beth ?
- Rien, c'est seulement une étape du processus de création du mot caché dans « Kôt », dit-elle en lui tendant une troisième feuille.

ô o

- Si maintenant nous séparons le ô de son accent circonflexe, nous obtenons un autre o. Le mot serait donc « Icôot », dit Beth avant de passer à la page suivante.

Ikôotṭ

- Mais j'ai rencontré de plus grandes difficultés avec la lettre *t* qui forme à la fois une croix et une épée, continua Beth, passant à une autre feuille.

†lJoq

– Je me suis dit que si je décomposais la lettre *t* et que je retirais les bras de la croix, j’obtiendrais une espèce de *l*. Avec cette graphie, en l’inversant horizontalement, le *l* se transformait en *j*. À ce moment-là, je me suis rendu compte que si j’assemblais le *j* et le *o*, cela donnait une parfaite lettre *g*. Le mot auquel on arrive est « *Îcôogt* ».

Ikôogt†

– Trois lettres qui en donnent six sans rien ajouter au mot initial. C’est vraiment incroyable, Beth !

– Voilà, lieutenant. Maintenant, il suffit de remettre les six lettres en ordre pour découvrir le vrai mot codé dans « *Kôt* », dit Beth avec fierté.

– Et quel est-il, Beth ?

Elle lui passa la dernière feuille et Aldous lut un terme qui avait pour lui un sens très particulier.

gô†Ikô

– Sur le document de la Fondation Univers, le pseudonyme d’Adam Grosling était Gothique ! s’exclama-t-il.

Le défi des serpents

21

Walter Stuck aurait aimé être celui qui dévoilerait à Aldous Fowler la signification cachée de « Kôt », mais quand il lui téléphona pour lui annoncer qu'il avait résolu le cryptogramme, il découvrit que le frère de Susan en savait autant que lui.

– Tu as réussi à le déchiffrer ? demanda Walter avec incrédulité.

Il était pourtant convaincu que nul ne serait capable de dissocier les lettres de « Kôt » et de composer un mot fort éloigné du premier. Même les experts en cryptologie du FBI n'auraient pu y parvenir sans mobiliser les systèmes de déchiffrement de codes secrets les plus sophistiqués.

À l'autre bout de la ligne, Aldous sourit.

– Je n'y suis pour rien, c'est complètement hors de ma portée. Ce tour de force a été accompli par un intellect plus jeune et plus agile que le mien, dit-il en s'asseyant dans le salon en désordre de son appartement.

L'image des gamins de l'EEJA traversa l'esprit de Walter Stuck. Ils étaient encore plus ingénieux qu'il ne l'avait imaginé. S'ils avaient réussi à déchiffrer ce cryptogramme, ils résoudraient également les énigmes du jeu sur Internet qui menait à l'Essence du Mystère.

– Eh bien, désolé d'être en retard sur le mot codé. Cela dit, j'ai pensé que ça t'intéresserait de savoir que certaines des anciennes sociétés secrètes européennes d'origine médiévale se sont établies aux États-Unis. Et parmi celles que j'ai mentionnées l'autre soir au dîner, l'une s'appelle précisément le Club Gótico.

– Le Club Gótico ? répéta Aldous.

– Exactement. J'ai un peu travaillé sur eux lorsque j'étais à Oxford. Tu te souviens de cette légende peu connue qui remonte au début du xiv^e siècle que je t'ai racontée au dîner ? On disait alors qu'un frère dominicain appelé Boulvar de Goztell avait fondé une société secrète de moines inquisiteurs, dont le principal objectif était la recherche de la pierre philosophale.

– Je ne me rappelle pas l'histoire en détail, mais je vois de quoi tu

parles.

– Eh bien, je suis prêt à parier ma fortune qu'il s'agit de la même société secrète qui se réunissait dans ma maison, à l'époque où elle appartenait à Richard Grosling, le Club Gótico. C'est sans doute un club d'hommes très puissants du pays qui cherchaient l'Essence du Mystère pour s'en emparer et dominer le monde. À Oxford, j'ai eu l'occasion de consulter plusieurs études sur les confréries occultes du XIX^e siècle, où les auteurs faisaient référence à ce groupe dans un contexte historique.

– Merci, Walter. Je te suis très reconnaissant de ton aide.

– Ce n'est rien, je t'en prie. Le sujet m'intéresse du point de vue de l'histoire et je suis aussi intrigué que toi. Je jetterai un œil dans la bibliothèque privée de Richard Grosling... Qui sait, j'y trouverai peut-être quelque chose qui m'a échappé au moment de l'inventaire à l'achat de la maison.

– Très bien, tiens-moi au courant. Et comment va Susan ?

– Elle a un peu le trac pour notre interview. Tu la connais. C'est prévu pour ce soir et elle étudie le conducteur. Elle veut que ce soit la meilleure émission de sa carrière à la télévision.

– Hier, elle m'a dit que vous devez bientôt vous marier.

– J'aime ta sœur de tout mon cœur, Aldous.

– Prends bien soin d'elle, Walter. Susan est beaucoup plus fragile que ne le laissent deviner ses manières indépendantes.

– Je sais. Ne t'inquiète pas pour elle, je la rendrai très heureuse.

– Salue-la de ma part.

– Et si tu venais dîner chez nous demain ? C'est dimanche, nous pourrions fêter les fiançailles. Susan serait ravie.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, mais je suis assez occupé en ce moment. Un autre jour, peut-être.

– Je comprends, n'hésite pas à nous appeler.

– À bientôt, Walter.

Aldous Fowler raccrocha le combiné et retourna à ses réflexions. Tout s'emboîtait suivant le schéma qu'il avait élaboré quelques jours plus tôt, à la différence de « Kôt » qui devenait « Gothique » et des serpents dressés qui se transformaient en tête de diable. Le puzzle compliqué auquel l'agent Taylor et lui avaient été confrontés était sur le point de se compléter. Toutes les pièces manquantes étaient en leur possession et elles confirmaient sans l'ombre d'un doute que l'esprit pervers d'Adam Grosling, quel que soit le cerveau dans lequel il continuait à vivre, était l'assassin des savants de Cornell. Maintenant, il ne lui restait qu'à trouver l'homme dont le visage dissimulait celui du diable parmi les millions d'habitants de la ville qui ne dormait jamais. Autant essayer d'attraper une étoile à mains nues.

Il prit son calepin et feuilleta quelques pages, à la recherche des

coordonnées téléphoniques du Pr Jacob Bloom. Il devait avoir noté son numéro de l'université de Columbia et celui de son domicile. Le vieux chercheur était le seul à pouvoir l'aider, mais serait-il chez lui un samedi à midi ?

– Oui, je vous écoute.

Aldous reconnut immédiatement la voix.

– Bonjour, professeur. Ici Aldous Fowler. Vous vous souvenez de moi ?

– J'ai encore une excellente mémoire, lieutenant. D'ailleurs, je n'ai pas oublié que je ne me suis pas montré très courtois lors de notre dernière conversation.

– Cela n'a aucune importance, monsieur Bloom, je comprends vos raisons.

– Un vieillard comme moi ne devrait craindre personne, même pas la mort. Mais je me suis affolé. Je les connaissais tous, vous savez. J'espère que vous accepterez de me pardonner ma lâcheté.

– Allons, professeur, ne vous jugez pas aussi sévèrement. D'ailleurs, je ne vous ai pas téléphoné pour vous demander des excuses. J'aimerais vous poser quelques questions.

– Je vous remercie d'avoir pensé à moi. Que voulez-vous savoir ?

– Auriez-vous par hasard entendu parler d'une société secrète appelée le Club Gótico ?

– Je croyais que celle qui vous intéressait s'appelait Kôt.

– En effet, mais elle pourrait être aussi associée à cet autre nom.

– Le mot « gothique » était très souvent utilisé au ^{xix}^e siècle par de nombreux pratiquants de l'ésotérisme grisés par le satanisme et la magie. Toute société d'adorateurs du diable pouvait choisir ce nom.

– J'aimerais savoir qui serait susceptible d'en faire partie à l'heure actuelle.

– Les véritables confréries d'initiés sont aussi invisibles que le vent, lieutenant. Je doute que vous réussissiez à atteindre votre objectif, à moins qu'un de leurs membres ne se décide à entrer en contact avec vous. Ce sont eux qui choisissent.

– Savez-vous au moins où je pourrais trouver des informations sur ces groupes dont vous me parlez, professeur ?

Cette fois, la réponse de Jacob Bloom fusa :

– Dans la bibliothèque privée de John Pierpont Morgan, à Madison Avenue. Elle contient des ouvrages anciens fort intéressants sur les sociétés secrètes. Morgan était un collectionneur passionné de manuscrits et de livres rares de toutes les époques. Vous aurez peut-être de la chance.

– Et pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cette bibliothèque quand nous nous sommes rencontrés à Columbia ?

– Parce que vous ne m'avez pas posé la question, lieutenant.

En raccrochant, Aldous avait la conviction que le Pr Jacob Bloom continuait à lui cacher de précieuses informations sur le Club Gótico pour ne pas mettre sa vie en danger. Il fut envahi d'une bouffée de compassion. Bloom n'était qu'un vieil homme lâche et malheureux.

« Les monstres de l'esprit »

22

Aldous Fowler était passé à l'appartement d'Ann Hardwey pour proposer à Corina Frediani de l'accompagner à la bibliothèque Pierpont Morgan. Elle accepta avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle n'avait pas mis le nez dehors depuis plusieurs jours.

– Je serai prête dans une minute, ajouta-t-elle.

Elle fila dans la chambre d'un pas allègre.

– Quand se terminera ma captivité ? demanda-t-elle tout en se déshabillant.

Sa voix étouffée arrivait jusqu'à Aldous par la porte ouverte.

– Quand nous serons certains que tu ne cours plus aucun risque.

– Mais pourquoi Adam Grosling voudrait-il s'attaquer à moi ? Tout ce que je sais sur la crypte a été largement rendu public.

– Tu as été notre indicatrice, il est possible qu'il l'ait appris et cherche à se venger. Nous ignorons à quoi il ressemble maintenant. Il peut parfaitement rôder autour du Centre Grosling à notre insu, dit-il en feuilletant une revue d'art posée sur la table du salon.

– Tu as trouvé quelque chose dans les archives des équipes scientifiques du Centre ?

– Non, tout le monde a été engagé il y a plus d'un an.

Corina s'habilla rapidement, se maquilla les yeux en un tournemain et s'arrangea les cheveux devant le miroir. Puis elle émergea de la chambre, un joyeux sourire aux lèvres.

– Si Adam Grosling est réellement l'assassin des membres de la Fondation Univers, il serait absurde de sa part de traîner par là-bas, tu ne crois pas ?

– Ce n'est qu'une possibilité, mais il n'y a rien d'absurde dans les assassinats en série. Tu aurais un avis sur l'endroit où nous pourrions le trouver ?

– Aucun. Mais je ne suis pas policier, dit-elle tout en attrapant sa veste de cuir et son sac.

– Eh bien, tu auras sans doute du mal à le croire, mais moi non plus, je n'en ai pas la moindre idée.

– Alors, qu’allons-nous faire à la bibliothèque Pierpont Morgan ?

Aldous ouvrit la porte de l’appartement et s’effaça pour la laisser passer.

– Je te raconterai en route.

Le samedi à midi, les ponts de Brooklyn et de Manhattan étaient libérés des longues files de véhicules et des embouteillages habituels. Autour de l’hôtel de ville, au lieu d’être envahies par la circulation des jours ouvrés, les rues étaient à moitié désertes. Pendant qu’Aldous apprenait à Corina la véritable signification de « Kôt » et lui parlait du Club Gótico, ils remontèrent l’avenue Bowery en direction du nord, puis traversèrent ensuite le parc de Madison Square, laissant à leur droite la Metropolitan Life Tower, et continuèrent par Madison Avenue jusqu’à la 36^e Rue.

La bibliothèque de John Pierpont Morgan, un ensemble de trois édifices aux élégantes façades chocolat, était ouverte au public depuis 1924 pour obéir à une volonté expresse de son fondateur. Le complexe abritait un musée, une salle de conférences, des expositions d’art temporaires et la bibliothèque.

À l’entrée, Aldous Fowler se présenta comme un lieutenant de la police criminelle de New York désireux de consulter quelques ouvrages des collections de la bibliothèque. Le concierge, un homme rondouillard à la peau rose et au visage luisant, lui demanda de patienter et appela quelqu’un par un interphone. Quelques secondes plus tard, un monsieur âgé apparut dans le hall. Il s’approcha des visiteurs et se présenta avec cordialité.

– Gilbert O’Connor. Je regrette que le directeur ne puisse vous recevoir. Nous sommes samedi aujourd’hui et comme vous le comprendrez aisément, il n’est pas ici. Mais je vous aiderai pour tout ce dont vous avez besoin. Je suis le responsable des archives historiques.

– Alors, vous êtes peut-être la personne qu’il nous faut, dit Aldous, ravi. Aurions-nous une chance de trouver un texte quelconque qui ferait allusion à une ancienne société d’inspiration médiévale appelée le Club Gótico dans les collections privées de M. Morgan ?

– Mais cette société secrète a disparu depuis que Richard Grosling, son dernier grand maître, s’est suicidé en se décapitant.

– Vous savez ça ? s’étonna Aldous.

– J’ai dû lire quelque chose sur le sujet, mais maintenant c’est une vieille histoire. Cela dit, j’imagine qu’après les crimes du Centre Grosling, elle reviendra rapidement au goût du jour. Si je ne m’abuse, c’est à cette affaire que je dois votre visite, n’est-ce pas ?

– Navré de ne pas pouvoir vous donner plus de détails, monsieur O’Connor.

– D’après ce que j’ai pu lire dans la presse, cette autre affaire des

scientifiques assassinés est aussi fort terrifiante. Mais si ce qui vous intéresse est de connaître les débuts historiques de cette société aux États-Unis, vous êtes au bon endroit. Dans la collection de manuscrits du défunt M. Morgan se trouve une pièce de la fin du ^{xix}^e, rédigée en latin classique, qui traite de la fondation du Club Gótico de New York, avec toutes les règles de l'ordre.

– Pouvons-nous le consulter ? demanda Corina, piquée par la curiosité.

– Bien sûr. Suivez-moi, je vous prie.

Gilbert O'Connor les conduisit dans une salle aux proportions majestueuses dont le plafond orné de moulures en stuc se situait très loin du sol. C'était la bibliothèque privée de John Pierpont Morgan, un mécène des arts et des lettres, mort en 1913 et dont le précieux legs frappait d'admiration Aldous et Corina, qui jusque-là ignoraient son existence. Une gigantesque cheminée de marbre sculpté interrompait l'alignement des étagères de bois noble qui s'élevaient sur trois étages de hauteur. On atteignait les rayons supérieurs par une coursive installée au-dessus de la première rangée. D'épais manuscrits enluminés reposaient sur des lutrins et diverses vitrines contenaient des exemplaires uniques de parchemins anciens d'une valeur historique incalculable.

– Je vous laisse admirer les collections pendant que je vais chercher la fiche de l'ouvrage qui vous intéresse.

Ces paroles firent surgir une idée dans l'esprit d'Aldous.

– Existe-t-il un moyen de savoir si quelqu'un a consulté ce manuscrit, ces dernières années ?

– Si je ne me trompe pas, cette information devrait figurer sur la fiche. Il y a un espace dans la marge réservé au nom du lecteur. Mais je dois vous prévenir que la bibliothèque pratique une politique très stricte lorsqu'il s'agit d'autoriser les chercheurs à manipuler ces reliques.

O'Connor s'approcha d'un classeur, l'ouvrit avec une clé qu'il portait sur lui et fit défiler les fiches avant d'en sortir une.

– La voilà.

– Vous permettez ?

Aldous prit la fiche des mains de l'archiviste qui s'appropriait à la lui tendre. Il retourna le rectangle de carton jauni. Seuls un nom et une date figuraient au dos :

Adam Grosling – 20 décembre 1949

– Adam Grosling est le seul à avoir consulté ce manuscrit ? demanda Corina qui avait regardé par-dessus l'épaule d'Aldous.

– Si l'on en croit le document de contrôle, oui, répondit O'Connor.

– Et ça s’est passé seulement deux semaines après le suicide de son père, à Noël 1949, ajouta Fowler en lui rendant la fiche.

– Qu’est-ce que ça veut dire, Aldous ? Tu parles d’un truc qui est arrivé depuis plus de cinquante-cinq ans.

– Cela corrobore tout simplement quelque chose que je redoutais. Adam Grosling a pris la succession de son père en devenant grand maître du Club Gótico, alors qu’il était encore membre de la Fondation Univers.

– Ça ne t’avance guère de savoir ça si tu ne découvres pas qui est le grand maître de l’ordre en ce moment, fit observer Corina.

Gilbert O’Connor toussota.

– Je peux peut-être vous aider ?

– Vraiment ? Et comment ?

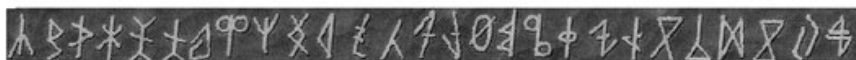
La légende cachée

22

Près de la base de la sphère du planétarium, Nicholas avait trouvé un nouveau signe du mystérieux langage de la société de l'Ourobore.



Ce caractère figurait déjà sur la tablette qu'ils avaient ramassée dans la cathédrale Saint-Patrick. Nicholas se dit que cela correspondait sans doute à la répétition d'une lettre dans le message qu'il leur restait encore à déchiffrer et décida d'attendre que Beth reprenne le jeu pour l'informer de sa dernière trouvaille. Il ne voulait pas continuer sans elle. Pour meubler le temps, il imprima le texte de la bande de papier qui s'était détachée de la main de la statue de Samuel Morse à Central Park et rassembla les tablettes qu'ils avaient recueillies dans les hauts lieux de la légende cachée de New York. Si chaque signe correspondait à une énigme qui se distinguait des autres par le pseudonyme des neuf membres de la Fondation Univers, il se dit qu'avec celle qu'il venait de trouver, la série devait être complète.



– Mais tu l'avais dit ! Tu avais dit que tu raconterais tout au

lieutenant Fowler.

– Ça n’a pas été le cas.

– Pourquoi gardes-tu toujours le meilleur pour la fin ?

– C’est plutôt toi qui as tendance à sauter aux conclusions. Je ne lui ai rien raconté sur la légende cachée. Je lui ai seulement parlé de la signification du mot « Kôt ». J’avais la conviction que le FBI devait connaître cette information. De plus, nous n’avons rien trouvé sur ce sujet dans le jeu des énigmes infinies.

– Alors, comment as-tu pu le résoudre ?

– Je ne le sais pas, je regardais le mot que j’avais imprimé et d’un seul coup, j’ai vu qu’on pouvait en former un autre à partir des trois lettres.

– Et qu’est-ce que ça signifie ?

– Je te le dirai plus tard, ce n’est pas facile à expliquer.

– De mon côté, j’ai résolu l’énigme des caractères du langage mystérieux.

– Tu as réussi ?

– Oui, je n’avais rien de mieux à faire en t’attendant.

– D’accord, NK, tu as gagné. Tu te souviens du signe des serpents qui se transformait en visage du diable ?

– Bien sûr, je ne pourrais jamais l’oublier.

– Eh bien, le mot « Kôt » cache le mot « Gótico ».

– Et ça nous mène où ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. C’est la traduction espagnole de gothique. Sinon, c’est le style architectural de Saint-Patrick, originaire de la France médiévale et de ses cathédrales.

– La même période que *Le Manuscrit des prodiges cosmiques*, rédigé par Grimpow.

– On dirait que tout part de cette époque. Carol nous en a parlé quand elle nous racontait la légende cachée de la cathédrale Saint-Patrick.

– Tu sais, BH ? Tout ça est vraiment incroyable.

– Et c’est seulement maintenant que tu t’en rends compte ?

– Non, non. Ce n’est pas ce que je veux dire. En fait, le mot crypté que j’ai découvert dans le signe du langage secret de l’Ourobore évoque aussi le Moyen Âge. C’est « Cloisters ».

– Cloîtres ?

– Oui, cloîtres, comme les cours entourées de colonnes des abbayes médiévales. Mais je ne comprends pas quelle place occupe ce mot dans le jeu des énigmes infinies.

– Moi si, répondit Beth avec assurance. Il y a quelques années, j’y suis allée avec ma mère.

– C’est un nouveau lieu de la légende cachée ?

– Tu devrais mieux connaître ta propre ville, NK.

– J’y ai réfléchi, mais je n’ai pas réussi à me souvenir d’un endroit pareil à New York. Je crois que je ne l’ai jamais visité.

– « Cloisters » est le nom qu’on donne à la partie du Metropolitan Museum dédiée à l’art du Moyen Âge. Mais les cloîtres ne se trouvent pas sur la 5^e Avenue avec le reste du musée, ils sont à Harlem. C’est une espèce d’abbaye ou un monastère. Je me souviens que j’avais adoré cette visite. C’était un peu mystérieux, tu vois ?

– Mais il y a quelque temps, le jeu nous a emmenés vers la sphère du planétarium, dans le Rose Center pour la Terre et l’espace, au musée d’Histoire naturelle. Ça semble plus en rapport avec l’avenir qu’avec le passé. Je ne suis pas arrivé à comprendre quel lien peut réunir les deux endroits.

– Retournons dans le jeu. Avec l’étoile qui retient le regard dont parle l’énigme qui nous a conduits au planétarium, nous en saurons peut-être plus. Carol sera contente de nous voir.

– J’ai déjà saisi le code d’accès, BH.

Le défi des serpents

22

Susan Gallagher était installée dans le cabinet de travail, révisant le conducteur de son émission du soir. Elle y recevrait Walter Stuck en ses qualités de promoteur du nouveau Parc médiéval de New York et historien spécialiste du Moyen Âge. Walter lui avait promis de révéler certaines de ses récentes trouvailles sur la société secrète qui se cachait derrière la disparition des Neuf de Cornell. Cette perspective renforçait sa nervosité. NBC prévoyait une audience nationale record et la pression qui pesait sur ses épaules et celles de son équipe était énorme. Jusqu'à présent, jamais une affaire de meurtres en série n'avait soulevé un tel émoi dans le pays. Cette réaction était logique si on prenait en compte la condition de scientifiques des victimes et la découverte des horribles expériences réalisées par Katie Hart au Centre Grosling sur des êtres humains vivants. Toute nouvelle information susceptible d'apporter une lumière sur l'une ou l'autre affaire serait accueillie avec avidité par le public et Susan en était pleinement consciente.

Walter entra dans la pièce ; elle ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il lui caressa les épaules.

- Je viens d'avoir ton frère au téléphone, lui glissa-t-il à l'oreille.
- Tu avais à lui parler ?
- Je tenais à ce qu'il connaisse quelques détails essentiels sur la société secrète que je vais dévoiler ce soir dans ton émission, avant de les entendre à la télévision. Je ne voudrais pas qu'il pense que j'ai l'intention d'empiéter sur son territoire.
- Tu es vraiment attentionné, Walter.
- Comme il s'agit de ton frère, je ne veux pas qu'il y ait de secrets entre nous.

Les paroles de Walter Stuck eurent l'effet d'un coup de fouet sur l'esprit de Susan. Elle partageait avec Aldous un secret qu'elle avait caché à son fiancé. Tous les deux avaient tenté, à son insu, de découvrir qui fut la femme qui avait abandonné son fils à la naissance dans un orphelinat de Newport. Walter lui avait fait part de son désir

de savoir qui avait été sa mère. En se lançant dans cette aventure, elle comptait lui faire une surprise s'ils trouvaient une information susceptible de l'identifier. Toutefois, après avoir appris d'Aldous que l'homme qui avait payé les études de son fiancé s'appelait Benson Stuart Cross, elle avait compris son erreur. C'était le prénom du secrétaire actuel de Walter, et son patronyme complet était peut-être Benson Stuart Cross. À cet instant, elle se jura qu'elle ne remettrait jamais le nez dans les affaires de celui qui allait devenir son époux. Elle n'avait aucun droit de s'immiscer dans la vie privée, ni dans le passé de Walter. Peut-être ne lui avait-il pas dit toute la vérité sur l'histoire de ses études à Oxford, ni sur la personne qui en avait fait l'héritier d'une grande fortune, mais cela ne lui importait plus. De son côté, elle ne lui avait pas non plus parlé de son mariage raté avec Leo Brake, ni de sa dépendance passée aux drogues. Personne ne devait fouiller dans le passé de l'autre sans son accord, se dit Susan. Ce serait aussi horrible que pénétrer dans sa mémoire pour s'en emparer.

« Les monstres de l'esprit »

23

– Je suis certain que cette fiche a été falsifiée, dit M. O'Connor avec une expression indignée.

Aldous prit la fiche du manuscrit du Club Gótico et l'observa avec attention, mais il fut cependant incapable de déceler un indice qui le conduise à la même conclusion.

– Qu'est-ce qui vous amène à penser ça ?

– Le nom d'Adam Grosling n'est pas noté avec la calligraphie utilisée il y a soixante-dix ans. Je connais bien les fiches de cette époque et c'est une mauvaise imitation de l'écriture sophistiquée des employés de la bibliothèque.

Il rouvrit le classeur et sélectionna les fiches d'autres manuscrits de la collection Morgan qui avaient été consultés au cours des années 1940.

– Regardez vous-même, les différences sautent à l'œil.

– Et pourquoi quelqu'un irait falsifier une fiche de la bibliothèque ? demanda Corina Frediani, devançant Aldous Fowler.

– C'est assez insolite, en effet, et la seule raison qui me vient à l'esprit, c'est qu'en substituant ce faux grossier à la pièce authentique, un individu malveillant a voulu faire disparaître l'historique de consultation du manuscrit, dit l'archiviste d'un ton doctoral.

– Pour effacer les noms de ceux qui l'ont consulté au long des années ? demanda Aldous Fowler.

– Exactement.

– Existe-t-il un système de contrôle informatique des personnes qui font appel à la collection Morgan ?

– Bien sûr, il faut remplir un formulaire pour solliciter une consultation bibliographique, que le directeur doit ensuite expressément autoriser. Je vous ai déjà signalé que la bibliothèque prend des précautions draconiennes en ce qui concerne la manipulation de ces ouvrages, bien que la majorité d'entre eux n'aient été maniés que par notre personnel. Depuis des années, les livres rares n'intéressent que quelques collectionneurs.

– Auriez-vous l'amabilité de nous montrer le manuscrit, monsieur O'Connor ?

Le manuscrit du Club Gótico était un texte bref, rédigé en latin classique d'une jolie écriture. Les pages étaient dépourvues d'enluminures.

– Ce ne sont que les règles de l'ordre du Club. Il n'y a aucune mention du nom des membres fondateurs. Cependant, ici, une annotation indique le lieu et la date de rédaction.

Corina et Aldous regardèrent sans grand intérêt une note en bas de la première page : « New York, 1890 ».

– Savez-vous si M. Morgan appartenait à la société du Club Gótico à cette époque ?

– Je ne saurais répondre à cette question, lieutenant. Selon la fiche, le manuscrit a été acquis par M. Morgan pour sa collection privée en 1912, plus de vingt ans après la fondation du Club. Cependant, je doute fortement qu'il ait été membre de cette confrérie s'il a dû payer pour obtenir cet ouvrage. En toute franchise, je ne pourrais pas vous assurer de l'authenticité de ce manuscrit.

– Que voulez-vous dire, monsieur O'Connor ? demanda Corina.

– Eh bien, à la fin du ^{xix}^e siècle et au début du ^{xx}^e, une vague d'ésotérisme sévissait à New York. Les sociétés occultes grouillaient comme de la vermine dans chaque coin de la Grosse Pomme. Tout le monde voulait en faire partie et personne ne connaissait l'identité des initiés. Nombre d'escrocs sans scrupules ont profité de la crédulité du public pour faire de bonnes affaires. Ils proposaient des symboles, des objets sacrés, des devises, des manuscrits et des reliques de toute sorte, censés avoir appartenu à un ordre médiéval. Dans cette bibliothèque se trouvent de nombreux volumes comme celui-ci, attribués aux francs-maçons, aux rosicruciens, aux templiers ou à divers prophètes...

– Mais beaucoup de ces sociétés ont vraiment existé et certaines ont perduré jusqu'à l'heure actuelle, fit remarquer Aldous.

– Naturellement, le problème est de distinguer celles qui appartiennent à l'histoire et celles qui sont de la pure légende.

– Et qui les dirige actuellement ? voulut savoir Corina.

– Cela est sans aucun doute leur plus grand secret. Mais je les imagine comme des hommes très puissants qui agissent dans l'ombre.

– Verriez-vous un inconvénient à nous laisser examiner l'historique des consultations de ce manuscrit dans vos archives informatiques, monsieur O'Connor ? demanda le lieutenant.

Ils regagnèrent l'entrée et passèrent dans la partie administrative. Toutes les pistes qu'Aldous Fowler s'obstinait à suivre le conduisaient vers la même personne : l'immortel Adam Grosling. Cependant, cette fois, c'est un nom très différent qui allait croiser de nouveau sa route.

La légende cachée

23

Dès qu'ils entrèrent dans le jeu des énigmes infinies, les avatars de Beth et de Nicholas rejoignirent celui de Carol devant le cube de verre qui entourait la sphère du planétarium.

Elle fut étonnée d'apprendre que Nicholas avait traduit les signes du langage mystérieux, alors qu'il ignorait encore que ce message crypté indiquait le lieu de New York où la Fondation Univers avait dissimulé l'Essence du Mystère. Mais sa surprise redoubla lorsque Beth lui donna la résolution du cryptogramme Kôt, dont elle ne leur avait pourtant jamais parlé.

– Alors, le moment est venu pour vous de prendre connaissance du *Manuscrit des prodiges cosmiques* que vous avez trouvé dans la Public Library, dit-elle.

Tous deux activèrent le panneau de contrôle de leurs écrans et cliquèrent sur l'icône du manuscrit. Le livre s'ouvrit en émettant le bruit de grandes feuilles de parchemin glissant l'une contre l'autre. Sous le regard émerveillé des deux amis, les plus belles images sur le monde qu'ils aient jamais vues se déployèrent.

Constellations, galaxies, étoiles, satellites et planètes avaient été dessinés avec une précision mathématique. Chaque page montrait un endroit différent de l'univers, comme si son auteur connaissait chaque détail de ce firmament infini. Ensuite, la Voie lactée et le système solaire défilèrent en une prodigieuse succession qui progressait du Soleil vers la Terre, en passant par Mercure et Vénus. Une jolie planète bleue apparaissait sur fond de ciel noir étoilé, tandis qu'un objet indéfini, comme une météorite suivie par une longue traînée enflammée, fonçait vers elle : l'impact semblait inévitable. Les illustrations suivantes montraient divers paysages de la Terre, peuplés de plusieurs espèces d'animaux. Plus loin dans l'ouvrage, des êtres humains préhistoriques étaient représentés, assis autour d'un feu et couverts de peaux. Puis des scènes de la vie quotidienne de l'Antiquité et du Moyen Âge. Mais le manuscrit ne s'arrêtait pas là, une série d'images reproduisait des engins inventés par l'humanité tout au long

de l'histoire. On y voyait même des esquisses de machines insolites capables de voler et de traverser l'espace. Sur la dernière page, une de ces machines évoquant les navettes spatiales familières aux deux amis semblait se diriger vers une étoile lointaine entourée de planètes. La formule de la relativité d'Einstein était inscrite autour de ces astres : les seules lettres contenues dans le volume.

– C'est l'étoile qui retient notre regard ? demanda Beth.

– Pas exactement. Mais l'illustration du *Manuscrit des prodiges cosmiques* a une relation étroite avec elle.

– On dirait le fragment de carte stellaire du logo de l'EEJA ! s'exclama Nicholas.

– Mais comment quelqu'un a pu imaginer quelque chose de pareil au Moyen Âge ? s'étonna Beth qui examinait encore le logo de sa casquette d'astronaute.

– Selon la légende cachée, lorsque le jeune Grimpow a découvert le pouvoir de l'Essence du Mystère, il a eu une révélation de tous les prodiges que l'homme parviendrait à créer à l'avenir. Et il a vu également une étoile lointaine. Sur une des planètes de ce système stellaire existait une vie aussi intelligente que sur Terre. Bien sûr, les membres de la Fondation Univers connaissaient ce manuscrit et ont consacré de nombreuses années à tenter de localiser la position exacte de cette étoile.

– Et ils ont réussi ? demanda Beth.

– Accompagnez-moi à l'intérieur. Vous comprendrez mieux la légende si vous savez ce que dit l'histoire.

Ils montèrent la rampe qui entourait la sphère du Rose Center, passèrent sous les reproductions de Jupiter et de Saturne suspendues au-dessus de leurs têtes et pénétrèrent dans le planétarium par une des portes réservées au public. La grande salle était illuminée, mais déserte. Carol s'arrêta au milieu et attendit que les deux autres avatars la rejoignent. Quand les deux amis s'immobilisèrent, l'intensité des lumières baissa et l'image virtuelle du Pr Kogan apparut sur leurs moniteurs. Il était au centre spatial Kennedy de la NASA, en Floride, et se tenait près d'une navette spatiale de cap Canaveral. Nicholas et Beth étaient frappés de mutisme, comme la première fois qu'ils avaient vu son visage. Tous les deux pensèrent un instant que le professeur était encore vivant, mais comprirent rapidement que cette image ne reflétait pas la réalité. Il ne s'agissait que d'un personnage qui appartenait au jeu.

– Bonjour, Beth ! Bonjour, Nicholas ! Je suis heureux de vous voir sains et saufs. Si vous êtes arrivés jusqu'ici, vous pouvez être fiers de votre aventure. Cette quête de l'Essence du Mystère dans le jeu des énigmes infinies n'avait rien d'aisé et vous êtes sur le point de réussir. Durant tout ce temps, vous vous êtes certainement interrogés sur les

raisons de cette aventure. J'imagine que le fait de découvrir la légende cachée de New York pouvait représenter une motivation suffisante. Mais quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois à l'EEJA, je vous ai dit que vous aviez été choisis pour remplir une tâche de la plus haute importance : la Mission Ourobore. Maintenant que vous êtes arrivés à la phase finale du jeu, vous croyez peut-être que votre travail est terminé, or ce n'est pas le cas. La Mission Ourobore ne fait que commencer.

» Il y a des centaines d'années, un jeune homme, semblable à vous, a trouvé l'Essence du Mystère. Grâce à elle, il a vu tout ce que contient *Le Manuscrit des prodiges cosmiques*. Ce jeune homme, comme de nombreux autres qui l'ont suivi, a compris que l'Essence du Mystère était à la source du génie de l'humanité. Et il a découvert que, un jour lointain, quelques êtres humains voyageraient jusqu'aux confins de l'univers en quête d'une étoile qu'il a baptisée Ouro. Dans le système de cette étoile, il existait une vie intelligente similaire à celle de notre planète. En 1972, mon bon ami Carl Sagan, à qui j'avais parlé de cette légende, a eu l'idée de lancer un message symbolique dans l'espace. Mais vous voyez très bien ce à quoi je fais allusion.

– Les messages envoyés par la NASA avec les sondes *Pioneer-10* et *Pioneer-11* ! s'exclama Nicholas.

Mais le Pr Kogan ne sembla pas entendre ces paroles et continua :

– Comme vous le savez, en 1977, ce message a été complété par un autre, gravé sur un disque d'or. Un exemplaire partit avec la sonde *Voyager-1* et un autre dans *Voyager-2*. Durant très longtemps, nous n'avons obtenu aucune réponse. Mais il y a un an, quelques radiotélescopes du SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence) ont détecté un signal en provenance d'un lieu inconnu de l'univers. La NASA a alors entrepris en secret un grand projet spatial dont la direction m'a été confiée. Il s'agit d'organiser un voyage vers la planète du système de l'étoile Ouro d'où semblent provenir les signaux. Ce projet de la NASA est la Mission Ourobore et vous y participerez en devenant les premiers jeunes astronautes de l'histoire. Pour cela, vous devez encore trouver l'Essence du Mystère, car elle recèle les données indispensables pour pouvoir localiser cette planète lointaine dans l'immensité de l'univers. Si vous y parvenez, vous aurez très rapidement des nouvelles de la NASA. Et maintenant, laissez cette étoile retenir votre regard. À bientôt.

Sous la voûte du planétarium, l'image du Pr Kogan s'effaça. Sa disparition s'accompagna du grondement de la mise à feu des moteurs d'un vaisseau spatial insolite, prêt à décoller. En quelques secondes, le rugissement s'amplifia et sous l'œil émerveillé de Beth et de Nicholas, le vaisseau se détacha du lanceur et s'élança à une vitesse vertigineuse vers un soleil lointain appelé Ouro.

Le défi des serpents

23

Dans les studios de la NBC, tout était paré pour le début de l'émission de Susan Gallagher. De puissants projecteurs illuminaient le plateau où deux fauteuils de designer étaient posés côte à côte, face au public massé sur quelques rangées de gradins. Walter Stuck était passé par la salle de maquillage et patientait, installé dans le siège de l'invité sans montrer le moindre signe d'inquiétude, pendant qu'un technicien du son plaçait un micro sans fil sur le revers de sa veste. Il se sentait serein, certain que ses révélations sur les crimes du Centre Grosling et les meurtres des Neuf de Cornell jetteraient l'émoi parmi les millions de téléspectateurs de tout le pays, avides d'en savoir plus sur les mystères qui entouraient les deux affaires. Toutefois, il n'était pas là comme un enquêteur, mais en tant que promoteur du Parc médiéval de New York et historien spécialiste du Moyen Âge. Son intervention sur ce point devait se limiter à une simple analyse des faits, qui mettrait en relation des scientifiques avec une ancienne société secrète appelée le Club Gótico, dont le seul but avait été de venger la mort des dizaines de victimes innocentes de la science retrouvées dans la crypte. La science était bel et bien le véritable danger qui menaçait l'avenir de l'humanité.

« Les monstres de l'esprit »

24

Aldous Fowler avait entendu le nom de Benson Stuart Cross deux jours plus tôt seulement, de la bouche d'Ann Hardwey. C'est ainsi que s'appelait le bienfaiteur de Walter Stuck, celui qui l'avait envoyé à Oxford. Lorsque Gilbert O'Connor le prononça, Aldous eut l'impression qu'un éclat de rire rocambolesque du destin résonnait à ses oreilles, pendant que ses jambes se dérobaient sous lui. Malgré l'évidence, il refusait de croire à l'existence d'une relation quelconque entre le protecteur du fiancé de Pemby et le Club Gótico. Pourtant, les listes de consultation que venait de lui montrer l'archiviste claironnaient que la dernière personne à avoir consulté le manuscrit n'était pas Adam Grosling, mais Benson Stuart Cross, moins d'un an auparavant.

L'information n'avait pas été facile à obtenir. Seul le nom d'Adam Grosling figurait dans la base de données de l'administration de la bibliothèque Pierpont Morgan, mais O'Connor n'avait aucun doute, cette information aussi avait été falsifiée. Puis l'archiviste s'était souvenu que quelques mois plus tôt, on avait listé les consultations des collections de livres anciens pour une étude statistique commandée par la direction. Il fouilla son bureau à la recherche de ces documents.

– Ils doivent être par ici, dit-il en ouvrant un autre tiroir.

Lorsque M. O'Connor sortit les listes, Aldous avait le cœur au bord des lèvres. Le manuscrit des règles de l'ordre secret du Club Gótico avait été consulté en deux occasions. La première fois par Adam Grosling en 1949, et la seconde par Benson Stuart Cross en 2007.

La poitrine serrée dans un étau, le jeune lieutenant effectua des copies des divers documents et prit congé de l'archiviste en le remerciant chaleureusement pour son aide. Puis il regagna sa voiture en courant ; Corina Frediani le suivit à grandes enjambées.

La légende cachée

24

Ni Beth ni Nicholas ne pouvaient se rappeler ce qui leur était arrivé. Leur dernier souvenir était celui d'une étoile lointaine qui avait capturé leur regard dans le jeu des énigmes infinies. Ils avaient oublié qu'on était dimanche et que la veille, ils étaient convenus de se retrouver dans la matinée pour visiter le Rose Center du musée d'Histoire naturelle. Avant d'aller se coucher, Nicholas avait consulté le programme des activités du musée sur Internet. Le nouveau film projeté au planétarium s'appelait *Ouro : la dernière étoile*. Ils voulaient vérifier s'il s'agissait des images qu'ils avaient vues dans le jeu, après que le Pr Kogan leur avait parlé de la Mission Ourobore. Ensuite, ils avaient prévu de reprendre la partie dans l'après-midi et de se rendre aux Cloisters, à Harlem. Ils étaient fascinés par la perspective de trouver l'Essence du Mystère et de savoir enfin ce qu'il adviendrait de leurs vies. Mais ils ne purent accomplir leurs projets.

La matinée du dimanche était pluvieuse et maussade. Un vent fort soufflait du nord et de lourds nuages sombres avaient envahi le ciel de Manhattan. Cependant, malgré la pluie, Beth et Nicholas décidèrent de rejoindre le musée d'Histoire naturelle à pied. Depuis le quartier résidentiel de Jefferson Park, ils n'avaient pas la possibilité d'y arriver en métro, alors qu'il leur suffisait de prendre la transversale numéro 4 de Central Park pour déboucher non loin du Rose Center pour la Terre et l'espace. De plus, Beth appréciait particulièrement de se promener en bavardant sous l'averse. Ravie, elle offrait de temps à autre son visage aux gouttes.

Engoncés dans leurs cirés, Nicholas et Beth descendirent Lexington Avenue jusqu'à la 96^e Rue.

- Hier soir, je n'ai pas arrêté de penser au Pr Kogan, dit-elle.
- Moi aussi, j'ai été étonné de le voir. Il avait l'air tellement réel...
- Tu crois qu'il est encore vivant ?
- Je n'en sais rien, Beth. Lui aussi appartenait à la Fondation Univers, comme tous les savants assassinés.
- Je me suis souvent demandé pourquoi il avait disparu.

– C'était lui qui détenait l'Essence du Mystère que cherche le meurtrier. Ça me paraît assez clair comme raison.

– Pourquoi ne me dis-tu pas réellement ce que tu penses, Nicholas ? Tu crois qu'il a été tué, lui aussi, c'est ça ?

– À mon avis, ce que nous avons vu hier était une image virtuelle. Un enregistrement fait avant l'enlèvement du professeur.

– Tu ne réponds toujours pas à ma question.

Nicholas s'arrêta et regarda son amie droit dans les yeux. Quelques gouttes roulaient sur le visage de Beth, scintillant comme des perles de rosée déposées par des fées.

– Ça t'avance à quoi de savoir que moi aussi je crois qu'ils l'ont assassiné ?

– Mais ça signifie que l'assassin s'attaquera également à nous s'il découvre que nous avons trouvé l'Essence du Mystère.

– Encore faudrait-il qu'il le sache. À part nous, personne ne sera au courant.

– Tu oublies Carol.

– Pour l'instant, Carol n'est qu'un personnage virtuel.

– Mais tu sais que ce n'est pas le cas.

– Même si Carol est une personne réelle comme nous le croyons, elle est de notre côté et elle ne nous trahira pas. Cet après-midi, nous entrerons de nouveau dans le jeu des énigmes infinies et nous verrons bien ce qui se passe.

– Si l'Essence du Mystère est aux Cloisters, nous devrions peut-être aller à Harlem dans la réalité. Dans le jeu, nous ne pourrions pas l'emporter.

– J'y ai déjà pensé, Beth. Mais avant de nous rendre là-bas, il nous faudra semer le policier qui nous suit. Il est de nouveau sur nos talons.

Beth tourna la tête et reconnut l'homme à la gabardine, avec un chapeau et un parapluie noir. Indifférents à la présence de l'agent du FBI qui les protégeait, les deux amis continuèrent vers l'ouest jusqu'à Madison, puis rejoignirent la 5^e Avenue. Central Park était désert, mais présentait un aspect moins ténébreux que la nuit où ils l'avaient parcouru dans le jeu des énigmes infinies pour arriver à la statue de Samuel Morse. Dans la réalité, aucune ombre sinistre ne les guettait, tapie dans un coin. Ou du moins, le croyaient-ils.

Le défi des serpents

24

Walter Stuck félicita Benson et Otto pour avoir accompli leur tâche avec promptitude, comme il le leur avait demandé. Ce matin, il s'était réveillé avec une terrible migraine, mais un solide petit déjeuner et les bonnes nouvelles que lui avait apportées son secrétaire le débarrassèrent rapidement de son malaise. Susan dormait encore. Lorsqu'elle se couchait tard, elle ne sortait jamais du lit avant midi et la nuit précédente, ils avaient fêté jusqu'à l'aube le succès de l'émission, en compagnie de toute l'équipe de rédaction et de quelques cadres de la chaîne. Quand il s'agissait de dissimuler sa véritable personnalité, l'indéniable pouvoir de persuasion de Walter Stuck était son atout le plus précieux. Maintenant que l'affaire des Neuf de Cornell était sous son contrôle, plus aucun obstacle ne le séparait de l'Essence du Mystère qu'il aspirait tant à posséder. L'enlèvement des gamins et leur emprisonnement dans les cachots n'avaient soulevé aucune difficulté, même s'il avait fallu en passer par la mort d'un agent du FBI.

– Tout s'est déroulé très vite. Otto a égorgé le policier près du grand lac de Central Park et a caché son corps dans les fourrés, lui avait raconté Benson.

Puis ce dernier et Otto avaient suivi les gamins dans une voiture volée, s'étaient approchés d'eux et les avaient endormis avec un mouchoir imprégné d'un puissant narcotique, avant de les fourrer dans le coffre du véhicule.

– Vous êtes certains que personne ne vous a vus ?

– Personne à part une bande de canards effrayés.

Dans les oubliettes, il suffit de quelques minutes à Walter pour entrer dans la mémoire de ses prisonniers avec le lecteur mental du Dr Hart et découvrir le lieu où était dissimulée l'Essence du Mystère. Beth et Nicholas étaient allongés sur une table de marbre, les yeux fermés, tels deux cadavres attendant d'être disséqués sous la lumière vacillante des torches.

– Cette Carol Ramsey est aussi astucieuse que son vieux maître. En

plein milieu du New York du ^{xxi}^e siècle, elle a rendu l'Essence du Mystère au Moyen Âge, dit-il en voyant apparaître les Cloisters dans l'esprit de Beth comme dans celui de Nicholas.

Mais il s'était réjoui trop vite et constata avec fureur que le lecteur ne découvrait aucune information plus précise dans cette séquence de souvenirs.

– Merde ! Les Cloisters sont un véritable dédale ! L'Essence du Mystère peut se trouver dans n'importe quel recoin du musée médiéval ! Je jure par le diable que cette Carol Ramsey me le paiera ! s'écria-t-il.

– Ne vous inquiétez pas, monsieur Stuck. Quand les gamins se réveilleront, Otto s'occupera de leur faire cracher ce qu'ils savent avec ses propres méthodes, dit Benson.

– Les torturer ne nous mènera à rien. S'ils étaient au courant d'autre chose, le lecteur mental l'aurait détecté.

– Nous n'avons rien à perdre à essayer.

Walter Stuck réfléchit quelques instants.

– J'ai un autre plan qui n'échouera pas, dit-il enfin.

Mais il ne pouvait soupçonner qu'un événement inattendu bouleverserait tous ses projets.

« Les monstres de l'esprit »

25

Une tasse de café à la main, Aldous Fowler attendait l'arrivée de l'agent Taylor dans le bâtiment du FBI à Federal Place. Elle lui avait assuré qu'elle serait dans son bureau avant huit heures du matin et il était déjà plus de neuf heures. Aldous avait tenté de la joindre sans succès par téléphone et se rassurait en se disant que les vols partant de Washington avaient peut-être été retardés à cause de la pluie. La veille, il l'avait informée que l'homme qui avait consulté le manuscrit du Club Gótico et Benson Stuart Cross, le bienfaiteur de Walter Stuck vingt ans plus tôt, semblaient ne faire qu'un.

– Cherchez tout ce que vous pouvez sur le suspect, Aldous, mais ne bougez pas avant mon arrivée. Je serai à New York demain matin. S'il est vraiment un membre actuel du Club Gótico, nous pourrions enfin tenir une piste solide pour mettre la main sur le Prestidigitateur. Nous ne devons pas agir dans la précipitation.

– C'est d'accord, agent Taylor.

– Ah ! Encore une chose... Vous avez fait du bon travail, Aldous. Je vous félicite.

Le système informatique du FBI ne fournit pas à Aldous toute l'information qu'il en attendait. Benson Stuart Cross était né à Boston en 1945, il avait actuellement soixante et un ans, n'avait aucune activité officielle, mais disposait d'une fortune considérable sous forme d'actions de compagnies pétrolières depuis une trentaine d'années. Son dernier domicile connu était dans la ville de Providence, non loin de Newport, dans le Rhode Island, l'endroit où Walter Stuck fut abandonné par sa mère. Pour une raison qui échappait à Aldous, Benson Stuart Cross avait sans doute décidé de faire une œuvre de bienfaisance envers les enfants de l'orphelinat de Newport et, par un caprice du destin, avait choisi Stuck. Mais il ne pouvait pas non plus exclure que ce Cross ait été le véritable père de Walter Stuck. On comprendrait mieux alors pourquoi il se serait chargé de son éducation et de ses études à Oxford.

En regardant la photographie de l'homme, une question taraudait

Aldous comme un dard empoisonné. Walter Stuck connaissait-il la relation de cet homme avec son propre passé ? Et à cette question s'en ajoutaient d'autres encore plus difficiles à résoudre. Pour quelle raison Benson Stuart Cross avait-il consulté le manuscrit fondateur du Club Gótico à la bibliothèque Pierpont Morgan, moins d'un an auparavant ? Quels liens l'unissaient à cette confrérie secrète qui adorait le diable ?

Le timbre de son téléphone le tira de ses réflexions. Aldous pensa que c'était Tessa Taylor qui l'avertissait de son retard, mais le numéro qui s'affichait sur l'écran de l'appareil lui était inconnu.

– Lieutenant Fowler ?

Aldous reconnut immédiatement la voix de sa correspondante. Son doux accent espagnol était aisément identifiable.

– Madame Hernando, je suis heureux de vous entendre. Comment allez-vous ?

– Bien, bien, lieutenant. J'ai retrouvé du travail et je n'ai pas à me plaindre.

– En quoi puis-je vous être utile ?

– Non, non, je n'appelle pas pour ça. C'est qu'hier, j'ai vu l'homme qui rendait visite à Mme Hart chez elle. Vous vous rappelez ?

– Celui qui se promenait avec elle en lui tenant la main ? demanda Aldous, un peu désarçonné.

– Oui, il faisait partie du public de cette émission de NBC qui est passée hier soir. Vous savez, celle qui parlait des meurtres des savants et des horribles expériences du Dr Hart. Ce sont des mensonges, lieutenant. Madame était incapable de faire du mal à quelqu'un, c'était une bonne personne...

Aldous l'interrompit. Le Dr Hart ne l'intéressait pas pour l'instant.

– Où êtes-vous en ce moment ?

– Dans une maison de l'Upper East Side, entre la 3^e Avenue et la 62^e Rue.

– Vous pouvez noter une adresse ? demanda Aldous avec un rien d'impatience.

– Un moment, je vais chercher de quoi écrire.

Durant quelques secondes, les pensées du jeune policier se bousculèrent dans son esprit. Il se sentait aussi désorienté qu'un somnambule.

– Je vous écoute, lieutenant.

– C'est l'adresse de mon appartement du Queens. Il est au 118, Northern Boulevard. Prenez un taxi tout de suite et attendez-moi là-bas. Dites au chauffeur de passer par le pont de Queensboro, vous y serez avant moi.

– Tout de suite ? Mais nous sommes dimanche, monsieur Aldous, et il pleut, dit Mme Hernando d'une voix timide.

– Je ne vous garderai pas longtemps, mais faites ce que je vous dis.

D'accord ? Je pars dans quelques minutes.

L'estomac serré par l'angoisse, Aldous cherchait de quoi écrire, lorsque l'agent Taylor ouvrit la porte de son bureau.

– Vous arrivez juste à temps. J'allais vous laisser un mot, dit-il, trop nerveux pour dissimuler son anxiété.

– Désolée, mais mon vol est parti en retard de Washington à cause de la pluie.

Aldous fourra la photo de Benson Stuart Cross dans la poche de sa veste.

– On n'a pas de temps à perdre, Mme Hernando doit nous rejoindre chez moi pour voir une émission de télé, dit-il.

– C'est une blague ?

Mais à l'expression tendue du visage d'Aldous, Tessa comprit que l'humeur n'était pas à la plaisanterie. Il assistait rarement à l'émission de Susan en direct et avait coutume de l'enregistrer en attendant le moment propice. Cette fois, il avait projeté de regarder l'interview de Walter Stuck par sa sœur en dînant avec Corina Frediani. Mais après sa conversation téléphonique avec le Pr Bloom, il avait programmé l'enregistrement sur son magnéscope comme d'habitude et oublié l'émission. En quittant la bibliothèque Pierpont Morgan, il avait ramené Corina chez Ann Hardwey avant de se rendre aux bureaux du FBI pour appeler l'agent Taylor, puis chercher dans les bases de données de la police des informations sur Benson Stuart Cross.

En route, il expliqua ses soupçons à Tessa, puis conclut :

– Pourvu que le magnéscope ait bien fonctionné et que la bande ne se soit pas coincée.

– Pour le bien de tous, j'espère que vous ne vous trompez pas et que ce Benson Stuart Cross nous conduira au Prestidigitateur, si ce n'est pas lui.

Mme Hernando attendait devant la porte du 118, Northern Boulevard, dans le Queens. Il pleuvait à seaux, elle distingua au loin une sirène de police qui se rapprocha et se tut lorsque le véhicule s'arrêta le long du trottoir. Le lieutenant Fowler en descendit, accompagné d'une inconnue.

– Agent Taylor, je vous présente Mme Hernando. Madame Hernando, voici l'agent Taylor du FBI.

Aldous se réjouissait d'avoir rangé son petit appartement du trente-cinquième étage la veille. Dans le cas contraire, il aurait eu honte d'y faire entrer les deux femmes. Le salon était dépourvu de tout artifice décoratif, même si l'aménagement était simple et pratique : un divan, deux fauteuils devant la baie vitrée, une table et quatre chaises. Quelques reproductions encadrées de gravures abstraites achetées dans la boutique du Guggenheim de New York ornaient les murs. Tessa et Mme Hernando prirent place sur le divan, face à une étagère

où trônait un vieux poste de télé avec magnéscope incorporé.

– Si vous voulez quelque chose, servez-vous dans la cuisine pendant que je fais remonter la bande.

– Je vous remercie, lieutenant, mais en ce moment je me sens incapable d'avaler autre chose qu'un tranquilisant.

Tessa Taylor esquissa un sourire. Elle savait à quel point la situation pouvait s'avérer angoissante pour quelqu'un qui n'avait pas coutume de collaborer à une enquête policière.

– Voilà, madame Hernando, je vais passer la bande en lecture rapide jusqu'à ce que nous ayons des plans sur le public. À ce moment-là, je mettrai l'image sur pause et vous nous direz si vous voyez la personne qui rendait visite au Dr Hart.

Le magnéscope se déclencha dans un bruit de têtes de lecture encrassées, les images de Susan Gallagher et de Walter Stuck défilaient en accéléré sur l'écran. Les plans de l'un ou l'autre visage se succédaient à tour de rôle et de temps à autre, la caméra effectuait un plan panoramique sur le public qui durait quelques secondes. Chaque fois que le lieutenant immobilisait la bande, Mme Hernando secouait la tête. Puis la caméra s'arrêta sur le visage affligé d'une jeune fille, assise entre deux hommes.

– Il est là ! À gauche de cette fille ! cria Mme Hernando, comme si en cet instant, elle se délivrait d'une intolérable tension.

Aldous fit reculer la bande, puis la fit de nouveau défiler avant de presser le bouton pause, laissant s'afficher une image fixe, légèrement tremblotante. Mais les visages étaient parfaitement reconnaissables.

– C'est cet homme ! J'en suis absolument certaine !

Fowler sortit de sa poche la photo de Benson Stuart Cross qui figurait dans les bases du FBI et la compara avec le visage figé sur l'écran. Dans un silence éloquent, il passa le cliché à Tessa Taylor.

– C'est bien la même personne, confirma-t-elle.

Alors, une pensée douloureuse traversa l'esprit d'Aldous, tel un éclair : Pemby !

La légende cachée

25

Accroupie dans un coin, Beth pleurait en silence dans l'obscurité. Elle tremblait de peur et de froid. Elle s'était réveillée dans ce lieu sinistre et inconnu, sans savoir comment elle y était arrivée. Ses poignets et ses chevilles étaient retenus par des fers, reliés à une courte chaîne de métal qui limitait ses déplacements dans l'espace exigü du cachot. Elle ignorait les raisons de sa présence dans cet endroit terrifiant, cependant elles n'étaient pas très difficiles à imaginer. L'Essence du Mystère et la société secrète qui la convoitait avaient sans doute une étroite relation avec sa situation présente. Comme elle l'avait toujours redouté, l'assassin des savants de la Fondation Univers l'avait capturée. Maintenant, il n'était plus question du jeu virtuel des énigmes infinies. De l'autre côté des barreaux de la cellule, une torche illuminait des corps nus ensanglantés, suspendus au plafond. Beth n'osait pas les regarder. C'était comme voir la mort en face. Elle sursauta en apercevant un rat. L'animal avançait vers elle, museau dressé, humant l'air, ses petits yeux rouges brillant dans la pénombre. Lorsqu'il s'approcha de ses jambes, elle poussa un cri effrayé et le rongeur détala pour se réfugier dans un trou. C'est alors qu'elle perçut une voix faible.

– Beth... Beth ! C'est toi ?

– Nicholas ? Oh, Nicholas ! s'exclama-t-elle sans pouvoir retenir ses larmes.

– Allons, allons, cesse de pleurer. Je suis là, tout près de toi, dit le garçon en essayant de se traîner jusqu'aux barreaux de sa cellule.

Mais il ne parvint pas à la consoler, Beth continuait à sangloter.

– Je croyais être seul et j'étais content que tu n'aies pas à subir ça. Mais puisqu'ils t'ont aussi capturée, je suis heureux que nous soyons ensemble. Je n'aurais pas supporté l'idée de te savoir toute seule dans cette oubliette.

– Nous ne sommes pas ensemble, Nicholas. Je ne peux pas te voir, ni te prendre la main. J'ai peur...

– Mais au moins, nous pouvons parler... Comme ça, nous nous

sentirons moins solitaires.

Beth laissa ses dernières larmes rouler sur ses joues.

– Que va-t-il nous arriver, Nicholas ? Tu crois qu'ils vont nous tuer, comme ils ont éliminé le Pr Kogan et les autres ? J'ai peur de mourir. La mort est vraiment trop horrible...

– S'ils se débarrassent de nous, ils n'auront jamais l'Essence du Mystère. C'est la seule chose qu'ils veulent obtenir de nous. Ils ne connaissent pas sa cachette, dit Nicholas pour insuffler un peu de courage à son amie.

– Mais nous ignorons dans quelle partie des Cloisters elle se trouve.

– Et tant mieux, parce qu'ils nous interrogeront. L'Essence du Mystère est notre unique possibilité de sortir d'ici. Tu comprends, Beth ? Surtout, tu ne dois pas l'oublier. Peu importe ce qu'ils nous font, ils ne doivent pas apprendre ce que nous savons. S'ils le découvrent, nous sommes perdus.

– Je n'arrive pas à me souvenir de ce qui s'est passé avant que je me réveille dans cet horrible endroit, dit Beth, la voix encore mal assurée.

– C'est une amnésie passagère, un effet secondaire de la substance qu'ils ont utilisée pour nous endormir. J'ai eu le même problème, mais maintenant, mes souvenirs commencent à revenir.

– Il faut que je sache, Nicholas. J'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé et de quelle façon nous avons atterri dans cet endroit épouvantable. Ça me rend dingue d'être ici.

– Calme-toi. Tu retrouveras très bientôt la mémoire, je t'assure. Je peux te raconter en attendant. Nous allions au Rose Center pour voir le nouveau film du planétarium et vérifier s'il s'agissait des images du jeu des énigmes infinies. Nous étions du côté du lac dans Central Park quand deux hommes en noir nous sont tombés dessus et nous ont forcés à inhaler un mouchoir imprégné de liquide. Ensuite, ils ont dû nous emmener jusqu'ici et nous enfermer.

– Et comment sommes-nous passés de l'avenir au passé ? Ça ressemble à une prison du Moyen Âge. Tu as vu ces corps pendus au plafond près de la torche ? Ils sont morts, Nicholas. Morts !

– Je sais, c'est très effrayant, mais je préfère ne pas les regarder ni y penser pour l'instant. Et tu devrais faire la même chose. Il nous faut trouver une façon de sortir de ces oubliettes.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrait les fit sursauter.

– Tu as entendu ça ? demanda Nicholas en baissant la voix.

– Oui, ce sont des pas. Quelqu'un vient, répondit Beth en frissonnant.

Instinctivement, elle se recroquevilla dans la position fœtale d'un être effrayé et sans défense, bras croisés.

Deux silhouettes se profilèrent au fond de la galerie souterraine, telles deux ombres sinistres, vêtues de longues tuniques noires

maintenues par une cordelière passée autour de la taille. Leurs visages étaient invisibles, plongés dans l'ombre de leur capuchon. Leur aspect lugubre suffit à réduire les deux amis au silence, pétrifiés par ces présences inquiétantes.

Les deux hommes s'approchèrent sans prononcer un mot. Le plus grand des deux, particulièrement gigantesque, déverrouilla la grille de la cellule de Nicholas. Il y pénétra et lui enleva ses fers. Puis il le saisit comme un pantin de chiffon et le mit debout.

– Que faites-vous ? Où m'emmenez-vous ? balbutia le garçon.

Le moine géant le souleva sans effort et le balança sur son épaule, indifférent aux gesticulations et aux coups de pieds de son prisonnier.

– Lâchez-moi, lâchez-moi ! Je ne peux pas laisser Beth toute seule ! Lâchez-moi... !

– Nicholas ! Nicholas... ! cria Beth sans savoir ce qui arrivait.

Mais la profonde solitude des oubliettes étouffa ses hurlements désespérés.

Le défi des serpents

25

Quelques instants après avoir découvert Benson Stuart Cross dans l'émission de la NBC, Aldous sut sans l'ombre d'un doute à qui appartenait le véritable visage du diable. Ce fut une sensation similaire à celle qu'il avait éprouvée des années plus tôt, quand il avait su que Tom n'était pas rentré chez lui la nuit de sa mort : un éclair atroce, une explosion brutale de tous ses sens qui lui avait dévoilé la vérité dans toute sa clarté. La vérité jusque-là masquée par les nébulosités d'un mystère qu'il avait fini par croire indéchiffrable. L'espace d'un instant, il pensa que l'assassin des Neuf de Cornell, le Prestidigitateur dans l'esprit duquel Adam Grosling avait trouvé refuge, pouvait être Benson Stuart Cross. Cela aurait expliqué que l'homme ait effacé son nom des documents de la bibliothèque Pierpont Morgan. Mais en cette matinée pluvieuse de dimanche, au moment où Aldous le vit parmi les spectateurs de l'émission de Susan, une corrélation inattendue entre toutes ses recherches se dessina au fil de ses réflexions. Le dernier grand truc de magie du Prestidigitateur venait d'être exposé, il n'avait plus de macabre tour secret à sortir de son chapeau.

En quelques secondes, Aldous reconstitua mentalement une étrange histoire qui avait commencé bien longtemps auparavant. En 1945, un groupe d'étudiants prodiges de l'université de Cornell avait décidé de créer la Fondation Univers. Leur objectif était de mettre la science au service de l'humanité et de protéger une pierre mythique qui devait conduire l'homme vers un lieu éloigné de l'univers. L'un d'eux était Adam Grosling, jeune homme introverti et peu sociable, mais génial. Son père, Richard Grosling, appartenait à une société occulte d'origine médiévale, fondée en 1890 à New York, qui portait le nom de Club Gótico et recherchait la même pierre. Le suicide rituel de Richard Grosling, en 1949, causa un dommage irrémédiable dans l'esprit de son fils Adam. Celui-ci n'ignorait rien des activités de son père et de la confrérie secrète qu'il présidait. C'est pour cela qu'il avait choisi le pseudonyme Gothique pour signer le document originel de la

Fondation Univers. Ce mot se trouvait aussi dans les trois lettres de « Kôt », grâce à un code qu'il était le seul à connaître.

Son désir de comprendre le cerveau humain le conduisit à fonder le Centre de recherche neurologique qui portait son nom, en s'appuyant sur l'immense fortune dont il avait hérité. À l'époque, il bénéficiait de l'aide de Katie Hart, une jeune et prodigieuse scientifique dont il s'était épris alors qu'elle était encore son élève à Cornell. En peu de temps, tous les deux avaient effectué des progrès remarquables dans la connaissance de l'encéphale en réalisant des expériences que personne n'avait tentées avant eux. Ils avaient ainsi gagné une prestigieuse réputation parmi leurs pairs. Cependant, en 1983, à la suite d'une chute de cheval, Adam Grosling fut entièrement paralysé. Allongé dans son lit, il n'était plus qu'un cerveau vivant dans un corps inerte. Aveuglé par la frustration et la haine qu'il portait à ses compagnons de la Fondation Univers, qu'il accusait de tous ses malheurs, il se promit de se venger d'eux et de leur arracher un jour l'Essence du Mystère.

En s'appuyant sur leurs travaux et les remarquables connaissances du Dr Hart, il demanda à celle-ci de lui rendre la vie qu'il avait perdue après l'accident. Éprise de lui depuis sa jeunesse, Katie Hart accepta de chercher une solution médicale pour transplanter son cerveau dans un nouveau corps. Mais tous les deux finirent par comprendre que ce processus était un projet à long terme et que des années pouvaient s'écouler avant que leurs expérimentations criminelles sur des humains ne donnent le résultat escompté. D'autre part, il fallait trouver un corps convenable pour la nouvelle et future existence d'Adam Grosling. Pas n'importe lequel, mais un réceptacle sain et robuste dont on pourrait contrôler le développement sans problème. Ils devaient donc sélectionner une jeune vie qui réunirait toutes les qualités indispensables pour atteindre la perfection. Le garçon choisi, un orphelin dont personne ne se soucierait jamais, serait envoyé loin des États-Unis pour acquérir une solide formation universitaire en histoire dans la prestigieuse université d'Oxford, avec la promesse de devenir l'héritier d'une grande fortune. Il vivrait là-bas en attendant le moment opportun.

Benson Stuart Cross, sans doute l'homme de confiance d'Adam Grosling et membre comme lui du Club Gótico, avait dû s'occuper de tout organiser pour éviter la moindre erreur. Il avait pris en charge le choix du garçon dans le collège d'orphelins du Queens et le coût de ses études pour ne laisser aucune trace qui permette de remonter jusqu'à son véritable bienfaiteur. Il fallut attendre que le Dr Hart soit assurée du succès de ses expériences pour que le jeune homme soit rappelé aux États-Unis. L'orphelin, Walter Stuck, était devenu un adulte. Son arrivée dans le pays avait coïncidé avec la fausse mort d'Adam Grosling, dont le cadavre ne se trouvait pas dans sa tombe,

mais dans la crypte où l'« expérience Jekyll et Hyde » s'était réalisée.

Ensuite, Walter Stuck avait hérité de la fortune d'Adam Grosling. C'était pour cette raison qu'il vivait dans le manoir qui avait appartenu à Richard Grosling, qu'il connaissait le suicide rituel de celui-ci et la manière dont l'homme s'était décapité. Aldous frissonna en songeant que Walter avait tenu à lui montrer la guillotine dans les sous-sols du vieux musée de cire. Oui, tout était logique, Walter Stuck avait prétendu avoir découvert des documents dans une niche de la maison, où figurait le symbole des serpents dressés converti en l'image d'un diable appelé Baphomet. Grâce aux souvenirs d'Adam, Walter savait que le mot « Kôt » signifiait « Gótico » et bien sûr, il n'ignorait rien de la société secrète qui avait commis les crimes. Le Club Gótico était à la recherche de l'Essence du Mystère et Walter désirait s'en emparer. C'était la véritable raison de l'assassinat des scientifiques de Cornell. Derrière le masque de cette insolite combinaison d'identités, le meurtrier était persuadé que le FBI ne le découvrirait jamais.

– Cet adorateur du diable nous a tous trompés ! s'exclama-t-il.

Debout près du téléviseur, les mains tremblantes, il composait le numéro abrégé de sa sœur sur son mobile.

– Que faites-vous, Aldous ?

– J'appelle Susan pour lui dire que Walter Stuck est l'assassin.

– Vous êtes devenu fou ! Elle est avec lui.

Soulevant à grand-peine ses paupières lourdes, Susan Gallagher chercha à tâtons son téléphone sur la table de nuit. S'il y avait quelque chose au monde qu'elle ne supportait pas, c'était d'être réveillée par un son aussi artificiel qu'une sonnerie électronique. Elle détestait commencer la journée avec l'angoisse d'une personne arrachée au sommeil à cause d'un péril imminent. Mais, même si elle l'ignorait, c'était précisément pour cette raison que son mobile sonnait avec tant d'insistance. Si elle l'avait envisagé, elle ne l'aurait sans doute pas éteint sans même regarder le nom du correspondant.

« Les monstres de l'esprit »

26

L'agent Taylor reçut un appel du FBI sur la radio de sa voiture. C'est ainsi qu'elle apprit que le cadavre égorgé du policier chargé de protéger Nicholas Kilby et Beth Hampton avait été retrouvé près du lac de Central Park.

– ... Les gamins ont disparu et leurs parents n'ont aucune nouvelle. Visiblement, ils devaient passer la matinée du dimanche au Rose Center pour la Terre et l'espace, mais ils n'y sont pas arrivés, dit l'agent qui parlait à la radio.

– Oh, mon Dieu, c'est terrible ! s'exclama Tessa après avoir coupé la communication avec le central du FBI.

Aldous Fowler était bouleversé par la nouvelle. La situation était bien plus inquiétante qu'il ne l'avait soupçonné, ce n'était plus seulement la vie de Pemby qui était en jeu.

– Les monstres de l'esprit d'Adam Grosling ont ressurgi dans la tête de Walter Stuck, dit-il.

– Pour enlever ces enfants ?

– Quelque chose nous échappe, Tessa. Une information que ces gosses connaissent et qu'ils nous ont cachée le jour où ils nous ont parlé de la Fondation Univers.

– Mais quel rapport ont-ils avec cette histoire ? Ce ne sont que des adolescents.

– Ils font partie de l'EEJA, ils savent peut-être quelque chose sur l'Essence du Mystère que nous ignorons, suggéra Tessa.

– Vous croyez que Kenneth Kogan possédait l'Essence du Mystère ?

– Pourquoi pas ? Après tout, c'est lui qui a créé cette école de jeunes astronautes sur Internet.

– Et il est toujours porté disparu.

– J'ai bien peur que la vie de ces petits ne soit aussi en danger, agent Taylor.

Tessa secoua la tête, perplexe.

– Quant à moi, j'ai du mal à croire que Walter Stuck soit assez cruel pour faire souffrir des enfants. Il semblait absolument charmant

pendant cette émission de télévision.

– Walter Stuck ne le ferait peut-être pas, mais je suis certain que les monstres de l'esprit d'Adam Grosling qui vivent dans son cerveau n'hésiteraient pas, répondit sombrement Aldous.

– Nous devons l'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Sous une pluie torrentielle, l'agent Taylor traversait la 2^e Avenue en direction de Greenwich Village. Elle avait demandé par radio à plusieurs patrouilles d'agents spéciaux du FBI d'encercler discrètement le manoir de Walter Stuck et d'attendre son arrivée. Sous peu, elle devrait prendre la décision la plus importante de sa carrière et elle n'avait pas droit à l'erreur. Trois vies étaient en jeu et dépendaient de la manière dont elle abattrait ses cartes... Et Stuck avait tous les atouts en main.

Aldous avait proposé un plan. Il entrerait dans la maison et arrêterait Stuck par surprise, une fois qu'il se serait assuré que Susan était hors de danger. L'opération pouvait se dérouler en douceur, Walter ne pouvait en aucun cas soupçonner qu'ils avaient découvert tous ses crimes. D'autre part, la visite d'Aldous ne le surprendrait pas, puisqu'il l'avait invité la veille à célébrer ses fiançailles avec Susan. Il pourrait ainsi mettre fin aux agissements criminels d'Adam Grosling dans sa seconde vie. Ensuite, la police fouillerait le manoir pour retrouver et libérer les adolescents.

Tessa ne voulait pas courir de risque inutile. Ils ignoraient où pouvaient se trouver les enfants et le nombre de personnes présentes à l'intérieur. Walter Stuck n'agissait certainement pas seul, quelqu'un surveillait peut-être les prisonniers. Il était même possible que le personnel de service soit sur place, même si c'était un jour férié. Trop d'impondérables pour qu'un homme seul puisse contrôler la situation.

– Écoutez, Aldous, nous allons attendre la tombée de la nuit et nous négocierons avec Walter Stuck. C'est l'unique manière de résoudre cette affaire sans faire plus de victimes.

Mais l'agent Taylor se trompait.

Susan se réveilla un peu après midi. Elle prit son mobile, l'alluma, vit que l'appel manqué venait de son frère et décida de s'en préoccuper plus tard. Pour l'instant, la nuit précédente, un peu trop arrosée, se rappelait cruellement à son souvenir. Elle ouvrit les rideaux. Il pleuvait à seaux sur Manhattan. Ce qu'il lui fallait, c'était un café bien fort et un cachet d'aspirine. Quel dommage que les employés de maison soient en congé le dimanche. Elle passa dans la salle de bains et se lava les dents. Le souvenir de son succès de la veille lui revint à l'esprit et elle adressa un sourire radieux à son reflet. À la chaîne, tout le monde était ravi. Walter était un type génial, se dit-elle en examinant ses yeux cernés. Il lui manquait deux heures de sommeil, mais après le coup de fil, elle n'avait réussi qu'à somnoler.

Elle choisit des vêtements confortables, un pantalon léger et un T-shirt en coton. Walter s'était levé tôt, avait déjà déjeuné et se trouvait sans doute dans son cabinet de travail avec le *New York Times*.

La maison était silencieuse. Seul le battement monotone de la pluie se faisait entendre, comme une rumeur lointaine. Susan descendit l'escalier et rejoignit la cuisine. La porte du bureau était entrouverte. Son fiancé se tenait près de la cheminée, tournant le dos à l'entrée. Il rangeait dans un sac un objet qu'elle ne put distinguer. Soudain, il se retourna comme s'il avait perçu la présence d'un fantôme aux aguets et découvrit Susan sur le seuil.

– Je pensais que tu aurais dormi plus longtemps.

– Un appel d'Aldous m'a réveillée et je n'ai pas pu me rendormir.

Elle avança vers lui et lui effleura les lèvres d'un baiser.

– Tu as parlé à ton frère ?

– Non, je l'appellerai plus tard. Avant, je veux un café et de quoi calmer mon mal de tête.

– Tu ne devrais pas fumer autant.

Susan n'aimait guère aborder le problème de sa dépendance au tabac et préféra changer de sujet.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en montrant le récipient de verre que Walter rangeait dans le sac.

– Ça fait partie d'une vieille collection de mollusques que j'ai trouvée dans le musée. Je vais m'en débarrasser, dit-il en déposant l'objet à l'intérieur du sac.

– Et tu les conserves dans ce placard secret ? dit-elle avec ingénuité en avisant le compartiment dérobé, derrière la cheminée.

– Dans ces vieilles demeures, on trouve toutes sortes de recoins où ranger les trucs inutiles comme ceux-ci. C'était là-dedans quand j'ai acheté la maison.

Susan esquissa un geste vers la cache.

– Je préférerais que tu ne fouilles pas dans mes affaires, dit Walter avec une expression sévère, malgré la douceur de sa voix.

– Tu disais qu'il n'y aurait pas de secrets entre nous.

La jeune femme fit pivoter encore plus l'étagère et saisit une des urnes de verre. Mais à peine avait-elle posé les yeux sur la masse informe qui flottait dans un liquide visqueux qu'elle poussa un cri d'épouvante et laissa tomber le récipient à ses pieds.

– Ce sont des cerveaux humains ! s'exclama-t-elle.

Horrifiée, elle porta les mains à sa bouche, incapable d'ajouter quoi que ce soit.

Walter Stuck resta imperturbable.

– Tout a été inutile. Ton frère Aldous et le FBI sont dehors. Ils ont encerclé la maison.

Un ouragan dévastateur traversa l'esprit de Susan Gallagher. Ses

jambes se déroberent et elle se laissa tomber sur le fauteuil posé devant la cheminée.

– Pourquoi, Walter ? demanda-t-elle dans un murmure à peine audible.

– Tu ne pourrais pas comprendre.

– Explique-moi. J'ai besoin de savoir pourquoi tu as tué tous ces gens, balbutia Susan d'une voix hachée par les sanglots.

Elle se balançait comme une femme perturbée, incapable de regarder son analyste dans les yeux de peur d'y voir le regard de la bête qui avait dépecé tous ses rêves en quelques secondes.

– Je devais le faire, Susan. Tous ces savants arrogants et vaniteux. Ce sont eux les coupables du chaos vers lequel le monde se précipite. Leur génie a fait de nous tous des damnés. Une malédiction céleste s'est abattue sur la Terre à cause de leurs hérésies. Ils ont défié le pouvoir suprême de Dieu et l'ont vaincu, l'exilant à jamais de son propre royaume. Ils ont usurpé le trône de Dieu et lui ont arraché sa grande création des mains. Ce sont eux qui voulaient faire de l'être humain le créateur de lui-même. Ce sont eux qui décidaient de la vie et de la mort au nom de la science. Ce sont eux qui possédaient l'Essence du Mystère pour conquérir l'univers... Je me suis contenté de les en empêcher. C'est ma mission sacrée en ce monde : faire du diable le nouveau roi de la Terre.

– Tu es démoniaque ! cria Susan.

Walter Stuck éleva la voix.

– Oui, Susan, je suis le diable ! Et veux-tu savoir pourquoi ? Parce que Dieu fut trop faible et complaisant avec ses propres créatures et leur a permis de dévoiler les secrets de sa création. Il fut trop bienveillant et se laissa trahir par ceux qu'il avait engendrés !

– Mais pourquoi moi ? Pourquoi as-tu détruit mon existence ? Je croyais en toi, dit Susan avec un petit filet de voix.

L'expression de Walter Stuck s'assombrit, ses épaules se voûtèrent.

– Tu étais la sœur de l'enquêteur chargé de l'affaire des meurtres et grâce à lui, j'ai pu contempler les effets de mon œuvre d'un point de vue privilégié. De plus, tu pouvais être utile au Club Gótico pour participer à l'avènement du nouveau royaume du diable dans le Parc médiéval de New York. Mais c'était seulement au début. Quand je t'ai mieux connue, je n'ai pas pu résister, je suis tombé amoureux de toi...

– Tais-toi ! Je ne supporte pas d'entendre tes mensonges !

– Je veux faire de toi un être puissant et immortel. Tu seras à mes côtés au moment où j'étendrai ma domination sur le monde. Ensemble, nous serons invincibles. L'avenir nous appartiendra. Juste toi et moi.

– Tu es fou, Walter ! Complètement fou... ! cria Susan, sortant de sa prostration.

– Tu te trompes ! Avant mon retour à New York, j'étais comme tu m'imaginais, mon amour ! C'est la science qui m'a transformé en ce que je suis aujourd'hui ! C'est la science qui a introduit le diable dans mon cerveau ! Il est là-dedans, dans ma tête, il ne cesse jamais de me parler, chaque jour, chaque heure, chaque minute, chaque seconde ! cria-t-il en se frappant le front du plat de la main.

– Tu es un monstre !

– C'est leur faute ! Adam Grosling et Katie Hart. Ils ont manipulé mon esprit ! Tu veux savoir comment ? Tu veux voir le vrai visage du diable ? Tu veux voir l'horreur de tes propres yeux ? hurla-t-il de plus en plus fort.

Et à mesure qu'il parlait des monstres de l'esprit d'Adam Grosling qui hantaient son cerveau, la figure et la voix de Walter subissaient une horrible métamorphose sous le regard épouvanté de Susan. Il avait maintenant l'aspect d'un être cadavérique qu'elle ne pouvait supporter de contempler. Sa vision se troubla et elle eut l'impression de plonger dans un abîme sans fond, entraînée par le poids d'une tristesse insurmontable.

Dès la tombée de la nuit, de nombreux agents du FBI en armes se postèrent dans des endroits stratégiques autour du manoir de Walter Stuck. Les lunettes de visée télescopiques de leurs fusils étaient pointées vers les ouvertures. La circulation des véhicules et des piétons avait été détournée sur la 6^e Avenue. En dépit de la pluie, les curieux commencèrent à affluer vers le Jefferson Market House pour voir ce qui se passait dans ce quartier d'ordinaire tranquille. En quelques minutes, des envoyés spéciaux de tous les médias de New York s'étaient précipités à Greenwich Village et se massaient autour de la zone isolée par la police. La nouvelle que les deux ados disparus le matin pouvaient être retenus par le célèbre Walter Stuck, que le FBI soupçonnait d'être l'assassin des scientifiques de Cornell, s'était répandue comme une traînée de poudre dans tout Manhattan. Aldous Fowler ne cessait d'appeler sa sœur, mais n'obtenait pas de réponse. Andrew McCloskey s'était joint à l'opération et se tenait près de Tessa, sous une pluie persistante.

Amplifiée par un mégaphone, la voix de Tessa Taylor retentit dans la rue.

– Monsieur Stuck, je suis l'agent spécial Taylor du FBI !

L'écho de ses paroles vibrait encore lorsque la porte du manoir de Walter Stuck s'ouvrit lentement. Un projecteur puissant illumina l'entrée de la maison. Aveuglée par la lumière, Susan leva la main pour se protéger les yeux.

– Ne tirez pas ! C'est Susan, c'est Susan Gallagher ! cria Tessa Taylor dans le mégaphone en reconnaissant la jeune femme.

Susan s'avança en titubant, pâle comme un fantôme. Aldous courut vers elle, lui faisant un rempart de son corps.

– Où est Walter ? Et les gamins, tu sais où ils sont ? lui demanda-t-il.

Mais le regard perdu, sa sœur semblait frappée de stupeur sous les effets d'un choc irréversible. Une équipe d'urgence s'approcha et l'allongea sur un brancard.

– Prenez soin d'elle ! dit Aldous à un des médecins.

Quelques secondes plus tard, l'ambulance s'éloignait, toutes sirènes hurlantes. Walter Stuck devait être à l'intérieur avec les deux ados. Les agents du FBI s'apprêtaient à pénétrer dans la maison. Aldous rejoignit Taylor et McCloskey.

– Je vous accompagne, dit-il en sortant son arme.

– Laissez le groupe d'assaut faire son travail, Aldous, répliqua Tessa.

– Vous savez que cet endroit est aussi un vieux musée de cire, agent Taylor. Vos hommes auront du mal à trouver les oubliettes sans guide. C'est peut-être là-dedans que les gamins sont retenus.

McCloskey accepta d'un signe de tête.

– Je vais avec lui, ajouta-t-il en regardant Tessa dans les yeux.

– Tu es le chef, maintenant, Andrew, il faut que tu restes ici pour diriger les opérations. Aldous et moi entrerons dans le manoir et nous tenterons d'amener Stuck à se rendre volontairement. Il s'est peut-être retranché dans le musée de cire en prenant les gamins en otages. Donne-nous deux agents du groupe d'assaut pour fouiller les souterrains. Que les autres s'occupent du reste de la maison.

– Il n'y a pas de lumière là-dedans, fit remarquer Aldous.

– Nous serons équipés de lunettes de vision nocturne.

– De toute façon, j'emporte une lampe de poche. Je veux voir clairement le visage du diable quand nous arrêterons Stuck, dit Fowler en cherchant à tâtons dans la boîte à gants de la voiture.

Avant d'entrer, Aldous et Tessa s'équipèrent de gilets pare-balles et de casques munis de lunettes de vision nocturne. Une image jaunâtre, aux formes à peine définies par ses contours sombres, transforma l'obscurité de la maison en une silhouette spectrale. Aldous n'avait visité le manoir qu'à une seule occasion, mais il pensait pouvoir se rappeler le trajet qui menait aux oubliettes du musée. L'escalier qui montait à l'étage partait du grand hall d'entrée. À droite, un long couloir conduisait à la bibliothèque et au cabinet de Walter. Les portes étaient ouvertes. À l'intérieur, tout semblait en ordre. Plus loin sur la gauche, une porte à double battant fermait le salon romantique où Aldous avait dîné le jour de sa visite. Bras tendus, Aldous et l'agent Taylor pointaient leurs armes vers toutes les directions ; seul le bruit de leur respiration précipitée se faisait entendre. Deux hommes du groupe d'assaut du FBI couvraient leurs arrières. Au bout du couloir,

d'autres salles s'ouvraient, peuplées de personnages historiques en cire qui semblaient fixer les intrus de leurs regards indifférents de statues. Tessa avait l'impression que ses lunettes transformaient l'obscurité réelle qui l'entourait en un cimetière lugubre, hanté par des fantômes.

– La place au bûcher doit être par là, dit Aldous Fowler, montrant du canon de son arme le fond d'un passage situé à sa droite. C'est la partie médiévale du musée de cire.

La porte d'accès au patio était fermée. Aldous tenta de l'ouvrir de l'intérieur, en vain. Elle était sans doute verrouillée de l'autre côté. Les agents du groupe d'assaut s'avancèrent.

– Reculez et protégez-vous derrière ce mur, dit l'un des deux. Nous allons la faire sauter.

L'autre homme colla une sorte de masse résineuse sur le battant. Peu de temps après, un sourd grondement fit vibrer le sol du musée et la porte fut réduite en miettes. Ils traversèrent la place et pénétrèrent dans l'église. Les silhouettes des moines assis sur les gradins de la nef centrale cachaient leurs visages aveugles sous les capuches de leurs robes noires.

– Cet endroit est terrifiant, murmura Tessa en passant entre eux.

– Vous n'avez encore rien vu, répondit Fowler.

En s'engageant dans l'étroit escalier en colimaçon qui menait aux oubliettes, elle eut l'impression de descendre dans les entrailles de l'enfer. La porte de fer de la galerie souterraine était grande ouverte et après l'avoir franchie, elle éprouva une sensation asphyxiante de claustrophobie, accentuée par une forte odeur d'humidité.

– Ce ne sont que des mannequins, chuchota Aldous Fowler lorsqu'ils passèrent près des corps de deux hommes nus et ensanglantés suspendus au plafond.

Mais les deux corps qui gisaient immobiles et recroquevillés dans les cachots qu'ils apercevaient n'étaient pas de cire. Ils avaient les yeux ouverts au milieu de l'obscurité la plus sombre.

– Ce sont les gamins ! s'exclama Tessa.

Aldous Fowler alluma sa lampe de poche et vit que Beth Hampton et Nicholas Kilby étaient vivants, mais terrorisés.

– Sortez-les d'ici et emmenez-les dehors ! ordonna Taylor aux deux agents.

Elle n'avait pas baissé son arme, rien ne prouvait que Walter Stuck ne lui avait pas tendu un piège. Puis elle suivit Aldous qui avançait dans la galerie. Dans le rayon de la lampe, ils découvrirent Walter Stuck à quelques pas. Vêtu d'un froc noir de moine, il était agenouillé devant une guillotine, la tête tranchée.

La légende cachée

26

Deux semaines plus tard, Beth Hampton et Nicholas Kilby avaient repris leurs cours au collège. S'ils ne s'étaient pas revus depuis que les agents du FBI les avaient libérés des cachots du musée de cire, ils avaient discuté deux fois au téléphone. Tous deux avaient été impressionnés par l'horrible suicide de celui qui les avait séquestrés, concrétisant les craintes de Beth, et s'était aussi avéré responsable des meurtres de Cornell. Le rituel macabre de décapitation dont leur avait parlé Carol Ramsey dans la cathédrale Saint-Patrick s'était de nouveau accompli. Les deux amis avaient aussi suivi plusieurs séances d'aide psychologique avec une spécialiste des traumatismes des adolescents, appartenant au FBI. En dépit de l'enfer qu'ils venaient de vivre, elle ne décela aucune altération de leur personnalité : « Ces deux jeunes gens jouissent d'une solide constitution émotionnelle », avait conclu son rapport. Le lieutenant Fowler était aussi passé chez eux pour leur parler. Il restait encore des aspects de leur enlèvement qui méritaient des éclaircissements ; seuls Beth et Nicholas pouvaient apporter les informations nécessaires pour clore l'enquête policière. Benson Stuart Cross n'avait pas été retrouvé dans la maison de Walter Stuck, le FBI le recherchait dans tout le pays, ainsi que d'autres complices éventuels de l'assassin des scientifiques et grand maître de la société secrète du Club Gótico, dont les membres étaient toujours inconnus. Mais aucun des deux ados ne savait qui pouvaient être leurs ravisseurs dont ils n'avaient pas vu le visage. Ils se souvenaient seulement que les deux hommes étaient vêtus de noir quand ils les avaient enlevés à Central Park. Dans les oubliettes du musée, ils portaient une robe de moine dont la capuche leur dissimulait le visage. Quant à l'Essence du Mystère que recherchaient Walter Stuck et le Club Gótico et qui avait été en possession de Kenneth Kogan, toujours disparu et que tous tenaient pour mort, le lieutenant Fowler leur dit qu'ils en parleraient plus tard, lorsqu'ils auraient un peu oublié leur mésaventure. Cependant, ni Nicholas ni Beth n'avaient oublié le jeu des énigmes infinies, la légende cachée de New York, ni la Mission Ourobore de la

NASA. Une fois, ils avaient saisi les codes d'accès au jeu sur la page web d'Internet, mais n'avaient pas réussi à entrer en contact avec Carol Ramsey. C'était comme si le jeu n'avait jamais existé ailleurs que dans leur imagination. De même, ils avaient perdu tout espoir de trouver l'Essence du Mystère. D'ailleurs, la réalité avait été peut-être trop brutale pour qu'ils continuent à gaspiller leur temps avec des jeux vidéo puérils. Il était même possible que Carol Ramsey ne souhaite plus faire partie de leurs vies, après ce qui était arrivé.

Mais un jour, en rentrant du collège, Beth trouva un message anonyme dans sa messagerie électronique, sous le titre : « L'Essence du Mystère ». Il s'agissait d'une nouvelle énigme :

*Dans la chapelle reposent
Les héros médiévaux
Entre cloîtres et tapisseries
Brodées de licornes célestes.*

Sous l'énigme, une note en caractères gras ajoutait :

Lundi prochain à quatre heures.

Dès qu'elle termina de lire le mail, Beth contacta Nicholas par vidéoconférence. Il n'y avait pas d'adresse d'expéditeur, mais il ne pouvait s'agir que d'un envoi de Carol Ramsey.

– Vaisseau interplanétaire BH à station modulaire NK.

Quelques secondes plus tard, le visage de Nicholas apparut dans l'angle gauche de l'écran de Beth.

– Je t'écoute, BH.

– J'ai reçu un message avec une nouvelle énigme par mail, NK ! s'exclama-t-elle avec excitation.

– Moi aussi, mais je l'ai effacé.

La voix éteinte de Nicholas déconcerta Beth.

– Que t'arrive-t-il, NK ? Je pensais que tu serais content.

– J'ai promis à mes parents que je n'aurai plus rien à voir avec l'EEJA.

– Et où sont passés tes rêves d'astronaute ? Nous étions une grande équipe, l'équipe Galilée, qui rêvait de voyager un jour dans l'espace avec une mission de la NASA. Maintenant, nous sommes tout près de pouvoir le réaliser.

– Désolé, BH. Cette histoire est allée trop loin.

– Mais c'est Carol qui nous a envoyé ce message ! Tu ne te rends pas compte ?

– Et toi, comment es-tu certaine que c'est vraiment elle ?

– Parce que l'énigme mentionne les Cloisters et personne d'autre que Carol ne sait où est cachée l'Essence du Mystère.

– Si. Les moines des oubliettes aussi sont au courant.

- Tu le leur as dit ?
- Je n'en ai pas eu besoin. Ils m'ont assuré qu'ils connaissaient toutes nos pensées.
- Mais ils ignorent forcément le contenu de cette nouvelle énigme. Carol ne nous en avait pas encore parlé.
- Écoute, BH. Nous ne sommes même pas certains que Carol soit une vraie personne et maintenant, elle nous demande de la retrouver aux Cloisters. Et si ce n'est pas elle ? N'importe qui aurait pu inventer cette énigme. Nos vies sont encore en danger.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Walter Stuck est mort, il s'est tranché la tête avec la guillotine.
- Mais les moines des oubliettes et les membres du Club Gótico sont toujours vivants.
- Le lieutenant Fowler et l'agent Taylor nous ont dit que nous ne courions plus aucun danger.
- Tu ne sais pas tout, BH. Quelque chose d'horrible qui s'est passé quand les deux moines m'ont sorti de ma cellule. Je ne voulais en parler à personne. Pas même à toi.
- Après tout ce qu'on a vécu ensemble, je croyais que nous étions plus que de bons amis. Pourquoi ne m'as-tu rien dit jusqu'à maintenant ?
- Je ne voulais pas que tu aies aussi peur que moi.
- Je ne te reconnais pas, NK.
- Tu as raison, je ne suis plus moi-même. Ils ont fait quelque chose à mon esprit.
- À ton esprit ?
- Exactement, il y avait Walter Stuck, les moines noirs et une autre personne.
- Mais que s'est-il passé ? Où t'ont-ils emmené ?
- Je ne sais pas. Je mourais de peur. Avant de sortir des oubliettes, ils m'ont bâillonné et bandé les yeux. Il me semble que nous avons monté un escalier et qu'ils m'ont conduit dans un autre endroit de la maison, où je pouvais entendre la voix de Walter Stuck et celle d'une femme. J'ai su que c'était lui parce qu'elle l'appelait Walter.
- C'était la sœur du lieutenant Fowler ? Susan Gallagher, je crois.
- Qui d'autre ça pouvait bien être ?
- Walter Stuck l'avait aussi enlevée. Ma mère m'a dit qu'elle était encore à l'hôpital. Elle est presque devenue folle en découvrant que son fiancé était le meurtrier.
- Oui, mais à ce moment-là, je n'avais pas l'impression qu'elle était prisonnière.
- Bon, elle ne savait pas la vérité avant que quelqu'un ne prévienne l'assassin que le FBI avait encerclé la maison. C'est pour cela que Walter Stuck s'est suicidé, au lieu de se rendre à la police.

– Ensuite, je me souviens qu'il y a eu un moment de silence et puis j'ai entendu la voix de Walter Stuck qui ordonnait à un des moines de m'allonger sur un brancard. Puis ils m'ont attaché les mains et les pieds avec des courroies.

– Et que s'est-il passé après ? Tu te rappelles ?

– Walter Stuck a dit quelque chose sur une expérience qu'il appelait « Jekyll et Hyde ». Apparemment, il n'était pas certain de pouvoir réussir de nouveau sur un cerveau aussi jeune que le mien. Ensuite, ils ont discuté entre eux sur la formation des neurones mais je n'ai pas tout compris. C'est pour ça que je suis sûr qu'ils ont fait quelque chose dans ma tête.

– Quelque chose comme ce que faisaient les savants du Centre Grosling ?

– Je ne sais pas ce que c'était, BH... Parce que c'est tout ce dont je me souviens. Mais parfois, j'ai l'impression de voir le visage du diable dans mon esprit.

– Tu en es certain ?

– Absolument pas ! Tout est si confus que je ne peux jurer de rien...

– Tu as peut-être imaginé tout cet épisode.

– Je ne sais pas, mais j'ai vraiment eu peur.

– Allons, NK, tu ne devrais pas accorder autant d'importance à tout ça... Depuis qu'ils nous ont enfermés dans les cachots du musée de cire, moi aussi pendant des nuits, j'ai rêvé du diable, de serpents, de rats et de fantômes décapités. Cette aventure horrible nous a traumatisés tous les deux. La psychologue du FBI nous avait avertis que nous pourrions avoir des cauchemars, des hallucinations, des idées et des pensées obsessionnelles pendant des mois, jusqu'à ce que nous commencions à oublier ce qui était arrivé. Tu devrais retourner la voir.

– Non ! Je veux que personne n'apprenne ce que je t'ai raconté. Jure-moi que tu n'en parleras à personne, BH ! Tu as peut-être raison, toute cette histoire est peut-être seulement le fruit de mon imagination.

– Je te le jure... Irons-nous au rendez-vous de Carol ?

– Désolé, BH. Pour moi, le jeu des énigmes infinies est terminé.

– Tu ne parlais pas comme ça, avant.

– Maintenant, c'est différent. Il s'est passé tout un tas de choses.

– Mais nous les avons vécues ensemble, NK.

Cependant, Beth n'insista pas. Si Nicholas avait envie d'abandonner le jeu des énigmes infinies, elle devait respecter sa décision, même si elle ne la comprenait pas. Comme le disait son ami, il s'était passé beaucoup de choses depuis. Par malheur et à son grand désarroi, tout ce qui s'était produit depuis le début de leur quête de l'Essence du Mystère dans le jeu des énigmes infinies avait fini par les séparer, au

lieu de consolider leur relation. L'équipe Galilée de l'EEJA n'était plus qu'une chimère.

Non seulement ils ne partageaient plus le désir de découvrir la fin de la légende cachée de New York, mais ils se saluaient à peine à l'arrêt du bus scolaire et passaient le trajet en silence jusqu'au collège, indifférents aux commentaires flatteurs et aux regards d'admiration que leur attirait leur dramatique aventure. Nicholas semblait éprouver un regain d'intérêt pour les cours. Jamais Beth ne l'avait vu si attentif aux explications du Pr Loster. Il ne lui lançait plus de clins d'œil ou de sourires et ne se souciait plus que de ses notes ou des paroles du professeur. Le soir, il ne communiquait plus avec le vaisseau interplanétaire BH de sa station modulaire NK, en jouant aux astronautes. Au cours de la semaine, Beth lui avait envoyé plusieurs courriels pour lui indiquer que le lundi suivant, elle prendrait un autobus de la ligne 4 au dernier arrêt de Madison Avenue pour se rendre à son rendez-vous avec Carol Ramsey aux Cloisters de Harlem. En l'absence de réponse de sa part, elle finit par se convaincre que la décision de Nicholas était irréversible.

Malgré sa déconvenue devant le silence persistant de son ami, Beth n'entendait pas renoncer. Elle s'était documentée sur les Cloisters en étudiant plusieurs sites sur Internet, pour mieux comprendre la nouvelle énigme que Carol Ramsey leur avait envoyée à tous les deux, mais qu'elle serait seule à résoudre. Les Cloisters étaient situés sur une colline de Fort Tyron Park, à Harlem, mais appartenaient au Metropolitan Museum de New York. L'édifice, construit par John D. Rockefeller en 1938, ressemblait à une abbaye du Moyen Âge et abritait toutes les collections d'art médiéval du musée. Beth ne tarda pas à comprendre pourquoi l'énigme de la légende cachée mentionnait une chapelle où reposaient les héros de l'époque entre cloîtres et tapisseries aux licornes célestes. Cinq vieux cloîtres datant des ^{XII}^e, ^{XIII}^e et ^{XIV}^e siècles, transportés pierre à pierre depuis la France et l'Espagne jusqu'à New York, étaient les pièces maîtresses de l'exposition permanente avec la série des sept tapisseries à la licorne. Beth en avait déduit que les tombes où reposaient des héros médiévaux se trouvaient sans doute dans une des chapelles de l'abbaye. Cette information devrait lui permettre d'accéder directement au lieu du rendez-vous avec Carol Ramsey.

Le lundi, après la sortie du collège, Beth mangea un sandwich et une salade dans une cafétéria. Puis, s'armant de courage, elle se rendit à quinze heures trente précises à l'arrêt de la ligne 4, où passait le bus qui allait l'emmener aux Cloisters. Jusqu'à la dernière seconde, elle garda l'espoir que Nicholas surgisse de quelque part, poussant de grands cris comme quand il arrivait en retard pour attraper la navette scolaire et manquait de la rater. Mais Nicholas ne se montra pas. Beth

monta dans le véhicule et prit un siège près du conducteur. Au moins, elle pourrait voir Harlem comme si elle faisait un tour touristique vers le nord lointain et inconnu de New York. Lorsque les portes de l'autobus se refermèrent, son regard brillait de la tristesse de qui savait avoir perdu son meilleur ami pour toujours.

Rapidement, le véhicule s'engagea dans la 110^e Rue en direction de l'ouest. Puis il prit à droite, remontant vers le nord par Broadway. Les scènes animées d'une vie quotidienne imprégnée d'arômes et de couleurs, semblables aux cartes postales d'une histoire oubliée, défilaient sous l'œil affligé de Beth. Cependant, elle était sensible à l'atmosphère, songeant que Harlem lui souhaitait la bienvenue. Pour un instant, elle se sentait libre, dégagée de toute pesanteur, disposée à dévoiler l'éternelle énigme qui permettrait d'accéder à une étoile appelée Ouro, perdue dans les confins de l'univers.

– Le musée est fermé le lundi, indiqua le conducteur quand le bus s'arrêta aux Cloisters.

Beth était son unique passagère.

– Ce n'est pas grave, j'ai rendez-vous ici avec quelqu'un. Mais je vous remercie beaucoup, dit Beth en descendant.

– Cet endroit est trop peu fréquenté pour qu'une gamine de ton âge s'y retrouve seule, murmura le chauffeur dans le souffle de la porte qui se refermait.

Mais Beth ne l'entendait déjà plus, fascinée par la beauté des bâtiments, comme si les vieux murs de pierre des Cloisters l'avaient envoûtée.

Ce lieu insolite de New York entouré de bosquets lui rappelait les moines noirs qu'elle avait vus dans les cachots du musée de cire de Walter Stuck. Au Moyen Âge, les religieux se retiraient dans des abbayes comme celle qu'elle contemplait. Finalement, les Cloisters appartenaient à une époque qui n'était pas la sienne, il était encore temps de partir en courant et de regagner son vrai monde à Manhattan. Oh, comme Nicholas lui manquait ! Avec lui, tout aurait été différent. Il aurait su lui insuffler le courage qui maintenant lui faisait défaut. Sans vouloir réellement l'admettre, elle avait peur, autant que lorsqu'elle était prisonnière des oubliettes de Walter Stuck.

La porte d'entrée se trouvait en face de l'arrêt de bus. De l'endroit où elle se tenait, Beth aurait juré qu'elle était fermée. Et s'il n'y avait personne au musée, comme le lui avait dit le chauffeur ? Elle regarda autour d'elle et se sentit seule. Dans son message, Carol n'indiquait pas si elles se retrouveraient devant l'entrée ou à l'intérieur. Pour être exacte, elle n'avait pas non plus précisé que le rendez-vous était ici. Beth l'avait tout simplement supposé. Mais dans le cas contraire, quel sens avait ce message ? Le mieux était d'essayer d'entrer et de voir si Carol attendait dans la chapelle dont parlait l'énigme de la légende

cachée. À sa montre, il était quatre heures passées.

La jeune fille s'approcha de l'entrée. La porte était entrebâillée. Elle poussa le battant et glissa un regard prudent à l'intérieur. Un long escalier descendait dans le musée. Elle entra d'un pas décidé et dévala les marches. Un petit vestibule abritait le guichet où l'on vendait billets et souvenirs. Quelques plans étaient disponibles sur un présentoir. Beth en prit un sans hésiter. Les premières salles du musée s'ouvraient devant elle, on y accédait par une arche de pierre encadrée par des statues. Trois chapelles apparaissaient sur le schéma, celle de Fuentidueña, celle de Langon et la chapelle gothique. La première se trouvait à droite, non loin de l'endroit où elle se tenait. Mais Carol n'y était pas. La deuxième, la chapelle de Langon, se situait après la salle romane et elle y parvint rapidement, laissant derrière elle les deux cloîtres qui s'ouvraient de chaque côté. Aucune trace de Carol ici non plus. De plus, elle n'avait vu aucun tombeau susceptible d'abriter un héros médiéval, jusqu'à présent. Beth revint donc sur ses pas et entra dans le cloître de Cuxa, près de la salle capitulaire de Notre-Dame-de-Pontaut. Elle traversa la galerie du gothique primitif puis arriva à la troisième chapelle. Pour y accéder, il fallait emprunter un escalier ; l'intérieur était visible à travers une grande arche ogivale située près de l'entrée.

Une jeune fille un peu plus âgée que Beth se tenait à côté d'une des tombes sculptées.

– Carol ? demanda Beth avec émotion en descendant les marches.

La jeune fille était aussi belle que le personnage virtuel du jeu des énigmes infinies.

– Beth ! Beth !

C'était Carol, sans aucun doute. Beth courut vers elle et la prit dans ses bras en pleurant de joie.

– Oh, Beth ! Je pensais que vous ne viendriez pas, dit Carol en caressant les cheveux de son amie.

– Je suis si heureuse de te voir en réalité... Mais j'ai l'impression d'être encore dans le jeu des énigmes infinies.

– Et nous y sommes, Beth. Parfois, il n'y a pas grande différence entre le réel et l'imaginaire. Mais... Et Nicholas ?

Beth fut envahie d'une bouffée de tristesse. Sans lui, rien n'était pareil.

– Il ne viendra pas, répondit-elle. Après ce qui s'est passé, il a préféré oublier le jeu.

– Oh, Beth, je suis désolée ! Après tout ce que vous avez traversé ensemble pour arriver jusqu'ici, quel dommage que Nicholas ait renoncé à l'Essence du Mystère. Il méritait de la posséder autant que toi.

– J'ai essayé de le convaincre, mais il n'a pas voulu m'écouter. Je

crois que je l'ai perdu à jamais, Carol.

– Allons, ne dis pas une chose pareille. Tout va s'arranger, j'en suis sûre. Nous chercherons ensemble une manière de résoudre ce problème.

– Il aurait adoré faire ta connaissance. Nicholas a toujours pensé que tu étais une personne réelle, comme nous.

– C'est une information que je ne pouvais pas vous dévoiler avant la fin du jeu. Mais tu es arrivée jusqu'ici. Maintenant, tu pourras tout savoir sur l'Essence du Mystère. Le jeu des énigmes infinies s'achève ici.

– Malgré tous les événements, je regrette que le jeu se termine. J'aimais bien être un personnage virtuel, dit Beth avec nostalgie.

– Moi aussi, mais l'avenir qui nous attend est peut-être encore plus passionnant.

– Pourtant cet endroit appartient au passé ?

– Tu as raison, Beth. C'est pour cela que je veux que tu regardes autour de toi et que tu contemples le lieu où reposent les héros médiévaux.

Beth fit ce que lui demandait Carol et observa en détail la petite chapelle gothique, ses hauts plafonds, l'abside entourée de vitraux et les tombes de pierre. Un des monuments funéraires, le plus proche, occupait le centre de l'espace. Sur le sarcophage, un gisant représentait un jeune chevalier, les mains jointes ; un écu et une épée étaient placés près de lui. Le tombeau ne portait aucune inscription, pas plus que les autres. L'un de ceux-ci supportait la statue d'un autre chevalier en armure, coiffé de son heaume et ceint de son épée. Plus loin, une belle dame, habillée d'une simple tunique, était taillée dans la pierre. Sur les côtés de la chapelle, plusieurs tombes étaient installées. Les gisants représentaient des hommes vêtus de longues robes ou de toges.

– L'histoire nous dit que des personnages inconnus, contemporains du Moyen Âge, reposent dans ces sarcophages. Mais selon la légende cachée, des années après l'arrivée de l'Essence du Mystère à New York, les sages de l'Ourobore ont également transféré *Le Manuscrit des prodiges cosmiques*, ainsi que les tombeaux des héros qui avaient protégé l'Essence du Mystère au Moyen Âge. Ils ont alors décidé d'installer leurs sépultures dans cette abbaye, afin qu'ils reposent éternellement en paix. L'abbaye fut édifiée par un grand mécène de la culture de New York, John D. Rockefeller, qui pensa à y établir ce musée d'art médiéval.

Beth sentait revenir l'enthousiasme qu'elle éprouvait en parcourant les hauts lieux de la légende cachée de New York et le jeu des énigmes infinies avec Nicholas.

– C'est la tombe de Grimpow ?

– L'Ourobore est un symbole circulaire marquant le début et la fin de cycles infinis qui s'enlacent dans le temps, pour que l'avenir se convertisse en présent et le présent en passé. L'Essence du Mystère a entamé l'une de ces révolutions qui arrive maintenant à sa conclusion. La légende cachée a commencé avec elle et se termine avec elle.

– Et qui repose dans les autres tombes, selon la légende cachée ?

– Celle qui se trouve derrière toi est celle de Weienell Labox, fille d'un sage de la société de l'Ourobore appelé Gurielf Labox. Et dans celle d'en face, c'est le chevalier Salietti d'Estaglia, le protecteur de Grimpow. Les autres correspondent à divers sages de la même époque dont j'ignore l'histoire. Mais cela est une autre légende.

– Alors, où est l'Essence du Mystère ?

Carol ouvrit la main, comme le faisait la déesse de la science sur la mosaïque de l'université de Cornell, et lui offrit un petit objet semblable à un caillou. Quand Beth la prit, l'Essence du Mystère commença à acquérir une couleur insolite en émettant une lumière étrange.

– J'imagine que tu as entendu parler de la mythique pierre philosophale.

– La pierre philosophale ? répéta Beth, incrédule.

– C'est le nom que lui donne l'histoire. La pierre philosophale, le *lapis philosophorum*, la clé de tous les mystères.

– Mais ce n'est pas une pierre, c'est une espèce de puce, fabriquée dans un matériau étrange !

Fascinée, Beth contemplait cet artefact prodigieux qui lui permettait de voir des choses impossibles.

– C'est exact, Beth. Cet objet merveilleux contient tous les secrets de la vie et de l'univers que nous ne pouvons pas encore comprendre. Il est aussi extraordinaire et énigmatique que l'essence de l'esprit humain. Personne ne l'a entièrement déchiffré, c'est pour cela qu'au Moyen Âge, on pensait que c'était une pierre, la pierre de la sagesse. Maintenant, cette pierre est entre tes mains. De toi, et de nombreux jeunes comme toi, dépendra son avenir.

– Et toi, Carol ? Que feras-tu ?

– Je serai à tes côtés pour voyager jusqu'aux confins de l'univers avec l'Essence du Mystère.

– Avec la Mission Ourobore de la NASA ? voulut savoir Beth, émue. Son rêve d'astronaute était sur le point de s'accomplir.

C'est alors qu'une voix retentit entre les murailles massives.

– Cette pierre ne t'appartient pas !

Beth connaissait bien cette voix.

– Nicholas ! Tu es venu !

La silhouette du garçon s'encadrait dans l'arc ogival à l'entrée de la chapelle. Il se laissa glisser le long du mur avec l'agilité d'un

saltimbanque.

– Désolé d’être en retard. Alors, tu es Carol.

– Oh, Nicholas, je suis heureuse de te voir ! Bon retour dans la Mission Ourobore, dit celle-ci.

En souriant, elle l’étreignit comme un vieil ami.

Puis Nicholas s’approcha de Beth :

– J’ai pensé que tu avais peut-être raison et que mes craintes étaient seulement le fruit de mon imagination.

À son tour, Beth le prit dans ses bras et lui murmura à l’oreille :

– Toi aussi tu as raison, cette pierre n’appartient pas qu’à moi, mais à nous tous, ajouta-t-elle en lui remettant l’Essence du Mystère.

Nicholas la saisit entre ses mains comme s’il recevait la lumière d’une étoile. À son contact, il sentit frémir dans son esprit le diable qui l’habitait.

Note de l'auteur

Le pseudo « mariposadefuego » correspond réellement à ce que j'ai trouvé sur le site de viajeros.com quand je cherchais des informations sur Internet concernant les lieux que j'avais visités à New York ; « mariposadefuego » est également la personne qui a appelé « petit jardin » le cimetière de Trinity Church, dans son article « Les cimetières les plus fascinants du monde ».

Remerciements

Je souhaite exprimer ma gratitude à Maripé Pascual, ma chère amie, qui a peint à l'aquarelle avec plaisir et patience chacun des édifices et des détails de la carte de la légende cachée de New York, comme si elle les avait réellement sous les yeux ; à mon cher neveu Guillermo Ábalos Ventoso, pour avoir dessiné avec une précision d'artiste expert malgré son jeune âge les signes et symboles de *Gótico*, ainsi que de la cathédrale Saint-Patrick ; à mon cher neveu Jorge Ábalos Campoy, qui m'a laissé partager ses jeux vidéo ; et à mon bon ami, le médecin légiste Paco Escriña, qui m'a aidé à peaufiner les détails techniques des aspects les plus délicats de ce roman.

D'autres livres



Artur BALDER, *Le Secret de la pierre occulte*

Clive BARKER, *Abarat, tome 1*

Clive BARKER, *Abarat, tome 2 Jours de lumière, nuits de guerre*

Fabrice COLIN, *La Malédiction d'Old Haven*

Fabrice COLIN, *Le Maître des dragons*

Fabrice COLIN, *Bal de Givre à New York*

Neil GAIMAN, *Coraline*

Neil GAIMAN, *L'Étrange Vie de Nobody Owens*

Neil GAIMAN, *Odd et les géants de glace*

Hervé JUBERT, *Le Palais des Mirages*

Hervé JUBERT, *Blanche ou la triple contrainte de l'Enfer*

Hervé JUBERT, *Blanche et l'Œil du grand khan*

Hervé JUBERT, *Blanche et le Vampire de Paris*

Silvana DE MARI, *Le Dernier Elfe*

Silvana DE MARI, *Le Dernier Orc*

Rick RIORDAN, *Percy Jackson, Le Voleur de foudre*

Rick RIORDAN, *Percy Jackson, La Mer des Monstres*

Rick RIORDAN, *Percy Jackson, Le Sort du Titan*

Rick RIORDAN, *Percy Jackson, La Bataille du Labyrinthe*

Rick RIORDAN, *Percy Jackson, Le Dernier Olympien*

Rick RIORDAN, *Héros de l'Olympe, Le Héros perdu*

Rick RIORDAN, *Kane Chronicles, La Pyramide rouge*

Marie RUTKOSKI, *Les Chroniques de Kronos – Le Cabinet des Merveilles*

Marie RUTKOSKI, *Les Chroniques de Kronos – Le Globe céleste*

Angie SAGE, *Magyk, Livre Un*

Angie SAGE, *Magyk, Livre Deux : Le Grand Vol*

Angie SAGE, *Magyk, Livre Trois : La Reine maudite*

Angie SAGE, *Magyk, Livre Quatre : La Quête*

Angie SAGE, *Magyk, Livre Cinq : Le Sortilège*

Angie SAGE, *Magyk Book*

Jonathan STROUD, *La Trilogie de Bartiméus I. L'Amulette de Samarcande*

Jonathan STROUD, *La Trilogie de Bartiméus II. L'Œil du golem*

Jonathan STROUD, *La Trilogie de Bartiméus III. La Porte de Ptolémée*

Jonathan STROUD, *Les Héros de la vallée*

Jeanette WINTERSON, *L'Horloge du temps*